DU CÔTÉ DE CHEZ SWANN

PREMIÈRE PARTIE

I.

Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma

bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le

temps de me dire: «Je m'endors.» Et, une demi-heure après, la pensée

qu'il était temps de chercher le sommeil m'éveillait; je voulais poser

le volume que je croyais avoir encore dans les mains et souffler ma

lumière; je n'avais pas cessé en dormant de faire des réflexions sur

ce que je venais de lire, mais ces réflexions avaient pris un tour un

peu particulier; il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait

l'ouvrage: une église, un quatuor, la rivalité de François Ier et de

Charles Quint. Cette croyance survivait pendant quelques secondes à

mon réveil; elle ne choquait pas ma raison mais pesait comme des

écailles sur mes yeux et les empêchait de se rendre compte que le

bougeoir n'était plus allumé. Puis elle commençait à me devenir

inintelligible, comme après la métempsycose les pensées d'une

existence antérieure; le sujet du livre se détachait de moi, j'étais

libre de m'y appliquer ou non; aussitôt je recouvrais la vue et

j'étais bien étonné de trouver autour de moi une obscurité, douce et

reposante pour mes yeux, mais peut-être plus encore pour mon esprit, à

qui elle apparaissait comme une chose sans cause, incompréhensible,

comme une chose vraiment obscure. Je me demandais quelle heure il

pouvait être; j'entendais le sifflement des trains qui, plus ou moins

éloigné, comme le chant d'un oiseau dans une forêt, relevant les

distances, me décrivait l'étendue de la campagne déserte où le

voyageur se hâte vers la station prochaine; et le petit chemin qu'il

suit va être gravé dans son souvenir par l'excitation qu'il doit à des

lieux nouveaux, à des actes inaccoutumés, à la causerie récente et aux

adieux sous la lampe étrangère qui le suivent encore dans le silence

de la nuit, à la douceur prochaine du retour.

J'appuyais tendrement mes joues contre les belles joues de l'oreiller

qui, pleines et fraîches, sont comme les joues de notre enfance. Je

frottais une allumette pour regarder ma montre. Bientôt minuit. C'est

l'instant où le malade, qui a été obligé de partir en voyage et a dû

coucher dans un hôtel inconnu, réveillé par une crise, se réjouit en

apercevant sous la porte une raie de jour. Quel bonheur, c'est déjà le

matin! Dans un moment les domestiques seront levés, il pourra sonner,

on viendra lui porter secours. L'espérance d'être soulagé lui donne du

courage pour souffrir. Justement il a cru entendre des pas; les pas se

rapprochent, puis s'éloignent. Et la raie de jour qui était sous sa

porte a disparu. C'est minuit; on vient d'éteindre le gaz; le dernier

domestique est parti et il faudra rester toute la nuit à souffrir sans

remède.

Je me rendormais, et parfois je n'avais plus que de courts réveils

d'un instant, le temps d'entendre les craquements organiques des

boiseries, d'ouvrir les yeux pour fixer le kaléidoscope de

l'obscurité, de goûter grâce à une lueur momentanée de conscience le

sommeil où étaient plongés les meubles, la chambre, le tout dont je

n'étais qu'une petite partie et à l'insensibilité duquel je retournais

vite m'unir. Ou bien en dormant j'avais rejoint sans effort un âge à

jamais révolu de ma vie primitive, retrouvé telle de mes terreurs

enfantines comme celle que mon grand-oncle me tirât par mes boucles et

qu'avait dissipée le jour,--date pour moi d'une ère nouvelle,--où on les

avait coupées. J'avais oublié cet événement pendant mon sommeil, j'en

retrouvais le souvenir aussitôt que j'avais réussi à m'éveiller pour

échapper aux mains de mon grand-oncle, mais par mesure de précaution

j'entourais complètement ma tête de mon oreiller avant de retourner

dans le monde des rêves.

Quelquefois, comme Ève naquit d'une côte d'Adam, une femme naissait

pendant mon sommeil d'une fausse position de ma cuisse. Formée du

plaisir que j'étais sur le point de goûter, je m'imaginais que c'était

elle qui me l'offrait. Mon corps qui sentait dans le sien ma propre

chaleur voulait s'y rejoindre, je m'éveillais. Le reste des humains

m'apparaissait comme bien lointain auprès de cette femme que j'avais

quittée il y avait quelques moments à peine; ma joue était chaude

encore de son baiser, mon corps courbaturé par le poids de sa taille.

Si, comme il arrivait quelquefois, elle avait les traits d'une femme

que j'avais connue dans la vie, j'allais me donner tout entier à ce

but: la retrouver, comme ceux qui partent en voyage pour voir de leurs

yeux une cité désirée et s'imaginent qu'on peut goûter dans une

réalité le charme du songe. Peu à peu son souvenir s'évanouissait,

j'avais oublié la fille de mon rêve.

Un homme qui dort, tient en cercle autour de lui le fil des heures,

l'ordre des années et des mondes. Il les consulte d'instinct en

s'éveillant et y lit en une seconde le point de la terre qu'il occupe,

le temps qui s'est écoulé jusqu'à son réveil; mais leurs rangs peuvent

se mêler, se rompre. Que vers le matin après quelque insomnie, le

sommeil le prenne en train de lire, dans une posture trop différente

de celle où il dort habituellement, il suffit de son bras soulevé pour

arrêter et faire reculer le soleil, et à la première minute de son

réveil, il ne saura plus l'heure, il estimera qu'il vient à peine de

se coucher. Que s'il s'assoupit dans une position encore plus déplacée

et divergente, par exemple après dîner assis dans un fauteuil, alors

le bouleversement sera complet dans les mondes désorbités, le fauteuil

magique le fera voyager à toute vitesse dans le temps et dans

l'espace, et au moment d'ouvrir les paupières, il se croira couché

quelques mois plus tôt dans une autre contrée. Mais il suffisait que,

dans mon lit même, mon sommeil fût profond et détendît entièrement mon

esprit; alors celui-ci lâchait le plan du lieu où je m'étais endormi,

et quand je m'éveillais au milieu de la nuit, comme j'ignorais où je

me trouvais, je ne savais même pas au premier instant qui j'étais;

j'avais seulement dans sa simplicité première, le sentiment de

l'existence comme il peut frémir au fond d'un animal: j'étais plus

dénué que l'homme des cavernes; mais alors le souvenir--non encore du

lieu où j'étais, mais de quelques-uns de ceux que j'avais habités et

où j'aurais pu être--venait à moi comme un secours d'en haut pour me

tirer du néant d'où je n'aurais pu sortir tout seul; je passais en une

seconde par-dessus des siècles de civilisation, et l'image confusément

entrevue de lampes à pétrole, puis de chemises à col rabattu,

recomposaient peu à peu les traits originaux de mon moi.

Peut-être l'immobilité des choses autour de nous leur est-elle imposée

par notre certitude que ce sont elles et non pas d'autres, par

l'immobilité de notre pensée en face d'elles. Toujours est-il que,

quand je me réveillais ainsi, mon esprit s'agitant pour chercher, sans

y réussir, à savoir où j'étais, tout tournait autour de moi dans

l'obscurité, les choses, les pays, les années. Mon corps, trop

engourdi pour remuer, cherchait, d'après la forme de sa fatigue, à

repérer la position de ses membres pour en induire la direction du

mur, la place des meubles, pour reconstruire et pour nommer la demeure

où il se trouvait. Sa mémoire, la mémoire de ses côtes, de ses genoux,

de ses épaules, lui présentait successivement plusieurs des chambres

où il avait dormi, tandis qu'autour de lui les murs invisibles,

changeant de place selon la forme de la pièce imaginée,

tourbillonnaient dans les ténèbres. Et avant même que ma pensée, qui

hésitait au seuil des temps et des formes, eût identifié le logis en

rapprochant les circonstances, lui,--mon corps,--se rappelait pour

chacun le genre du lit, la place des portes, la prise de jour des

fenêtres, l'existence d'un couloir, avec la pensée que j'avais en m'y

endormant et que je retrouvais au réveil. Mon côté ankylosé, cherchant

à deviner son orientation, s'imaginait, par exemple, allongé face au

mur dans un grand lit à baldaquin et aussitôt je me disais: «Tiens,

j'ai fini par m'endormir quoique maman ne soit pas venue me dire

bonsoir», j'étais à la campagne chez mon grand-père, mort depuis bien

des années; et mon corps, le côté sur lequel je reposais, gardiens

fidèles d'un passé que mon esprit n'aurait jamais dû oublier, me

rappelaient la flamme de la veilleuse de verre de Bohême, en forme

d'urne, suspendue au plafond par des chaînettes, la cheminée en marbre

de Sienne, dans ma chambre à coucher de Combray, chez mes

grands-parents, en des jours lointains qu'en ce moment je me figurais

actuels sans me les représenter exactement et que je reverrais mieux

tout à l'heure quand je serais tout à fait éveillé.

Puis renaissait le souvenir d'une nouvelle attitude; le mur filait

dans une autre direction: j'étais dans ma chambre chez Mme de

Saint-Loup, à la campagne; mon Dieu! Il est au moins dix heures, on

doit avoir fini de dîner! J'aurai trop prolongé la sieste que je fais

tous les soirs en rentrant de ma promenade avec Mme de Saint-Loup,

avant d'endosser mon habit. Car bien des années ont passé depuis

Combray, où, dans nos retours les plus tardifs, c'était les reflets

rouges du couchant que je voyais sur le vitrage de ma fenêtre. C'est

un autre genre de vie qu'on mène à Tansonville, chez Mme de

Saint-Loup, un autre genre de plaisir que je trouve à ne sortir qu'à

la nuit, à suivre au clair de lune ces chemins où je jouais jadis au

soleil; et la chambre où je me serai endormi au lieu de m'habiller

pour le dîner, de loin je l'aperçois, quand nous rentrons, traversée

par les feux de la lampe, seul phare dans la nuit.

Ces évocations tournoyantes et confuses ne duraient jamais que

quelques secondes; souvent, ma brève incertitude du lieu où je me

trouvais ne distinguait pas mieux les unes des autres les diverses

suppositions dont elle était faite, que nous n'isolons, en voyant un

cheval courir, les positions successives que nous montre le

kinétoscope. Mais j'avais revu tantôt l'une, tantôt l'autre, des

chambres que j'avais habitées dans ma vie, et je finissais par me les

rappeler toutes dans les longues rêveries qui suivaient mon réveil;

chambres d'hiver où quand on est couché, on se blottit la tête dans un

nid qu'on se tresse avec les choses les plus disparates: un coin de

l'oreiller, le haut des couvertures, un bout de châle, le bord du lit,

et un numéro des Débats roses, qu'on finit par cimenter ensemble selon

la technique des oiseaux en s'y appuyant indéfiniment; où, par un

temps glacial le plaisir qu'on goûte est de se sentir séparé du dehors

(comme l'hirondelle de mer qui a son nid au fond d'un souterrain dans

la chaleur de la terre), et où, le feu étant entretenu toute la nuit

dans la cheminée, on dort dans un grand manteau d'air chaud et fumeux,

traversé des lueurs des tisons qui se rallument, sorte d'impalpable

alcôve, de chaude caverne creusée au sein de la chambre même, zone

ardente et mobile en ses contours thermiques, aérée de souffles qui

nous rafraîchissent la figure et viennent des angles, des parties

voisines de la fenêtre ou éloignées du foyer et qui se sont

refroidies;--chambres d'été où l'on aime être uni à la nuit tiède, où

le clair de lune appuyé aux volets entr'ouverts, jette jusqu'au pied

du lit son échelle enchantée, où on

dort presque en plein air, comme la mésange balancée par la brise à la

pointe d'un rayon--; parfois la chambre Louis XVI, si gaie que même le

premier soir je n'y avais pas été trop malheureux et où les

colonnettes qui soutenaient légèrement le plafond s'écartaient avec

tant de grâce pour montrer et réserver la place du lit; parfois au

contraire celle, petite et si élevée de plafond, creusée en forme de

pyramide dans la hauteur de deux étages et partiellement revêtue

d'acajou, où dès la première seconde j'avais été intoxiqué moralement

par l'odeur inconnue du vétiver, convaincu de l'hostilité des rideaux

violets et de l'insolente indifférence de la pendule qui jacassait

tout haut comme si je n'eusse pas été là;--où une étrange et

impitoyable glace à pieds quadrangulaires, barrant obliquement un des

angles de la pièce, se creusait à vif dans la douce plénitude de mon

champ visuel accoutumé un emplacement qui n'y était pas prévu;--où ma

pensée, s'efforçant pendant des heures de se disloquer, de s'étirer en

hauteur pour prendre exactement la forme de la chambre et arriver à

remplir jusqu'en haut son gigantesque entonnoir, avait souffert bien

de dures nuits, tandis que j'étais étendu dans mon lit, les yeux

levés, l'oreille anxieuse, la narine rétive, le cœur battant: jusqu'à

ce que l'habitude eût changé la couleur des rideaux, fait taire la

pendule, enseigné la pitié à la glace oblique et cruelle, dissimulé,

sinon chassé complètement, l'odeur du vétiver et notablement diminué

la hauteur apparente du plafond. L'habitude! aménageuse habile mais

bien lente et qui commence par laisser souffrir notre esprit pendant

des semaines dans une installation provisoire; mais que malgré tout il

est bien heureux de trouver, car sans l'habitude et réduit à ses seuls

moyens il serait impuissant à nous rendre un logis habitable.

Certes, j'étais bien éveillé maintenant, mon corps avait viré une

dernière fois et le bon ange de la certitude avait tout arrêté autour

de moi, m'avait couché sous mes couvertures, dans ma chambre, et avait

mis approximativement à leur place dans l'obscurité ma commode, mon

bureau, ma cheminée, la fenêtre sur la rue et les deux portes. Mais

j'avais beau savoir que je n'étais pas dans les demeures dont

l'ignorance du réveil m'avait en un instant sinon présenté l'image

distincte, du moins fait croire la présence possible, le branle était

donné à ma mémoire; généralement je ne cherchais pas à me rendormir

tout de suite; je passais la plus grande partie de la nuit à me

rappeler notre vie d'autrefois, à Combray chez ma grand'tante, à

Balbec, à Paris, à Doncières, à Venise, ailleurs encore, à me rappeler

les lieux, les personnes que j'y avais connues, ce que j'avais vu

d'elles, ce qu'on m'en avait raconté.

A Combray, tous les jours dès la fin de l'après-midi, longtemps avant

le moment où il faudrait me mettre au lit et rester, sans dormir, loin

de ma mère et de ma grand'mère, ma chambre à coucher redevenait le

point fixe et douloureux de mes préoccupations. On avait bien inventé,

pour me distraire les soirs où on me trouvait l'air trop malheureux,

de me donner une lanterne magique, dont, en attendant l'heure du

dîner, on coiffait ma lampe; et, à l'instar des premiers architectes

et maîtres verriers de l'âge gothique, elle substituait à l'opacité

des murs d'impalpables irisations, de surnaturelles apparitions

multicolores, où des légendes étaient dépeintes comme dans un vitrail

vacillant et momentané. Mais ma tristesse n'en était qu'accrue, parce

que rien que le changement d'éclairage détruisait l'habitude que

j'avais de ma chambre et grâce à quoi, sauf le supplice du coucher,

elle m'était devenue supportable. Maintenant je ne la reconnaissais

plus et j'y étais inquiet, comme dans une chambre d'hôtel ou de

«chalet», où je fusse arrivé pour la première fois en descendant de

chemin de fer.

Au pas saccadé de son cheval, Golo, plein d'un affreux dessein,

sortait de la petite forêt triangulaire qui veloutait d'un vert sombre

la pente d'une colline, et s'avançait en tressautant vers le château

de la pauvre Geneviève de Brabant. Ce château était coupé selon une

ligne courbe qui n'était autre que la limite d'un des ovales de verre

ménagés dans le châssis qu'on glissait entre les coulisses de la

lanterne. Ce n'était qu'un pan de château et il avait devant lui une

lande où rêvait Geneviève qui portait une ceinture bleue. Le château

et la lande étaient jaunes et je n'avais pas attendu de les voir pour

connaître leur couleur car, avant les verres du châssis, la sonorité

mordorée du nom de Brabant me l'avait montrée avec évidence. Golo

s'arrêtait un instant pour écouter avec tristesse le boniment lu à

haute voix par ma grand'tante et qu'il avait l'air de comprendre

parfaitement, conformant son attitude avec une docilité qui n'excluait

pas une certaine majesté, aux indications du texte; puis il

s'éloignait du même pas saccadé. Et rien ne pouvait arrêter sa lente

chevauchée. Si on bougeait la lanterne, je distinguais le cheval de

Golo qui continuait à s'avancer sur les rideaux de la fenêtre, se

bombant de leurs plis, descendant dans leurs fentes. Le corps de Golo

lui-même, d'une essence aussi surnaturelle que celui de sa monture,

s'arrangeait de tout obstacle matériel, de tout objet gênant qu'il

rencontrait en le prenant comme ossature et en se le rendant

intérieur, fût-ce le bouton de la porte sur lequel s'adaptait aussitôt

et surnageait invinciblement sa robe rouge ou sa figure pâle toujours

aussi noble et aussi mélancolique, mais qui ne laissait paraître aucun

trouble de cette transvertébration.

Certes je leur trouvais du charme à ces brillantes projections qui

semblaient émaner d'un passé mérovingien et promenaient autour de moi

des reflets d'histoire si anciens. Mais je ne peux dire quel malaise

me causait pourtant cette intrusion du mystère et de la beauté dans

une chambre que j'avais fini par remplir de mon moi au point de ne pas

faire plus attention à elle qu'à lui-même. L'influence anesthésiante

de l'habitude ayant cessé, je me mettais à penser, à sentir, choses si

tristes. Ce bouton de la porte de ma chambre, qui différait pour moi

de tous les autres boutons de porte du monde en ceci qu'il semblait

ouvrir tout seul, sans que j'eusse besoin de le tourner, tant le

maniement m'en était devenu inconscient, le voilà qui servait

maintenant de corps astral à Golo. Et dès qu'on sonnait le dîner,

j'avais hâte de courir à la salle à manger, où la grosse lampe de la

suspension, ignorante de Golo et de Barbe-Bleue, et qui connaissait

mes parents et le bœuf à la casserole, donnait sa lumière de tous les

soirs; et de tomber dans les bras de maman que les malheurs de

Geneviève de Brabant me rendaient plus chère, tandis que les crimes de

Golo me faisaient examiner ma propre conscience avec plus de

scrupules.

Après le dîner, hélas, j'étais bientôt obligé de quitter maman qui

restait à causer avec les autres, au jardin s'il faisait beau, dans le

petit salon où tout le monde se retirait s'il faisait mauvais. Tout le

monde, sauf ma grand'mère qui trouvait que «c'est une pitié de rester

enfermé à la campagne» et qui avait d'incessantes discussions avec mon

père, les jours de trop grande pluie, parce qu'il m'envoyait lire dans

ma chambre au lieu de rester dehors. «Ce n'est pas comme cela que vous

le rendrez robuste et énergique, disait-elle tristement, surtout ce

petit qui a tant besoin de prendre des forces et de la volonté.» Mon

père haussait les épaules et il examinait le baromètre, car il aimait

la météorologie, pendant que ma mère, évitant de faire du bruit pour

ne pas le troubler, le regardait avec un respect attendri, mais pas

trop fixement pour ne pas chercher à percer le mystère de ses

supériorités. Mais ma grand'mère, elle, par tous les temps, même quand

la pluie faisait rage et que Françoise avait précipitamment rentré les

précieux fauteuils d'osier de peur qu'ils ne fussent mouillés, on la

voyait dans le jardin vide et fouetté par l'averse, relevant ses

mèches désordonnées et grises pour que son front s'imbibât mieux de la

salubrité du vent et de la pluie. Elle disait: «Enfin, on respire!» et

parcourait les allées détrempées,--trop symétriquement alignées à son

gré par le nouveau jardinier dépourvu du sentiment de la nature et

auquel mon père avait demandé depuis le matin si le temps

s'arrangerait,--de son petit pas enthousiaste et saccadé, réglé sur les

mouvements divers qu'excitaient dans son âme l'ivresse de l'orage, la

puissance de l'hygiène, la stupidité de mon éducation et la symétrie

des jardins, plutôt que sur le désir inconnu d'elle d'éviter à sa jupe

prune les taches de boue sous lesquelles elle disparaissait jusqu'à

une hauteur qui était toujours pour sa femme de chambre un désespoir

et un problème.

Quand ces tours de jardin de ma grand'mère avaient lieu après dîner,

une chose avait le pouvoir de la faire rentrer: c'était, à un des

moments où la révolution de sa promenade la ramenait périodiquement,

comme un insecte, en face des lumières du petit salon où les liqueurs

étaient servies sur la table à jeu,--si ma grand'tante lui criait:

«Bathilde! viens donc empêcher ton mari de boire du cognac!» Pour la

taquiner, en effet (elle avait apporté dans la famille de mon père un

esprit si différent que tout le monde la plaisantait et la

tourmentait), comme les liqueurs étaient défendues à mon grand-père,

ma grand'tante lui en faisait boire quelques gouttes. Ma pauvre

grand'mère entrait, priait ardemment son mari de ne pas goûter au

cognac; il se fâchait, buvait tout de même sa gorgée, et ma grand'mère

repartait, triste, découragée, souriante pourtant, car elle était si

humble de cœur et si douce que sa tendresse pour les autres et le peu

de cas qu'elle faisait de sa propre personne et de ses souffrances, se

conciliaient dans son regard en un sourire où, contrairement à ce

qu'on voit dans le visage de beaucoup d'humains, il n'y avait

d'ironie que pour elle-même, et pour nous tous comme un baiser de ses

yeux qui ne pouvaient voir ceux qu'elle chérissait sans les caresser

passionnément du regard. Ce supplice que lui infligeait ma

grand'tante, le spectacle des vaines prières de ma grand'mère et de sa

faiblesse, vaincue d'avance, essayant inutilement d'ôter à mon

grand-père le verre à liqueur, c'était de ces choses à la vue

desquelles on s'habitue plus tard jusqu'à les considérer en riant et à

prendre le parti du persécuteur assez résolument et gaiement pour se

persuader à soi-même qu'il ne s'agit pas de persécution; elles me

causaient alors une telle horreur, que j'aurais aimé battre ma

grand'tante. Mais dès que j'entendais: «Bathilde, viens donc empêcher

ton mari de boire du cognac!» déjà homme par la lâcheté, je faisais ce

que nous faisons tous, une fois que nous sommes grands, quand il y a

devant nous des souffrances et des injustices: je ne voulais pas les

voir; je montais sangloter tout en haut de la maison à côté de la

salle d'études, sous les toits, dans une petite pièce sentant l'iris,

et que parfumait aussi un cassis sauvage poussé au dehors entre les

pierres de la muraille et qui passait une branche de fleurs par la

fenêtre entr'ouverte. Destinée à un usage plus spécial et plus

vulgaire, cette pièce, d'où l'on voyait pendant le jour jusqu'au

donjon de Roussainville-le-Pin, servit longtemps de refuge pour moi,

sans doute parce qu'elle était la seule qu'il me fût permis de fermer

à clef, à toutes celles de mes occupations qui réclamaient une

inviolable solitude: la lecture, la rêverie, les larmes et la volupté.

Hélas! je ne savais pas que, bien plus tristement que les petits

écarts de régime de son mari, mon manque de volonté, ma santé

délicate, l'incertitude qu'ils projetaient sur mon avenir,

préoccupaient ma grand'mère, au cours de ces déambulations

incessantes, de l'après-midi et du soir, où on voyait passer et

repasser, obliquement levé vers le ciel, son beau visage aux joues

brunes et sillonnées, devenues au retour de l'âge presque mauves comme

les labours à l'automne, barrées, si elle sortait, par une voilette à

demi relevée, et sur lesquelles, amené là par le froid ou quelque

triste pensée, était toujours en train de sécher un pleur

involontaire.

Ma seule consolation, quand je montais me coucher, était que maman

viendrait m'embrasser quand je serais dans mon lit. Mais ce bonsoir

durait si peu de temps, elle redescendait si vite, que le moment où je

l'entendais monter, puis où passait dans le couloir à double porte le

bruit léger de sa robe de jardin en mousseline bleue, à laquelle

pendaient de petits cordons de paille tressée, était pour moi un

moment douloureux. Il annonçait celui qui allait le suivre, où elle

m'aurait quitté, où elle serait redescendue. De sorte que ce bonsoir

que j'aimais tant, j'en arrivais à souhaiter qu'il vînt le plus tard

possible, à ce que se prolongeât le temps de répit où maman n'était

pas encore venue. Quelquefois quand, après m'avoir embrassé, elle

ouvrait la porte pour partir, je voulais la rappeler, lui dire

«embrasse-moi une fois encore», mais je savais qu'aussitôt elle aurait

son visage fâché, car la concession qu'elle faisait à ma tristesse et

à mon agitation en montant m'embrasser, en m'apportant ce baiser de

paix, agaçait mon père qui trouvait ces rites absurdes, et elle eût

voulu tâcher de m'en faire perdre le besoin, l'habitude, bien loin de

me laisser prendre celle de lui demander, quand elle était déjà sur le

pas de la porte, un baiser de plus. Or la voir fâchée détruisait tout

le calme qu'elle m'avait apporté un instant avant, quand elle avait

penché vers mon lit sa figure aimante, et me l'avait tendue comme une

hostie pour une communion de paix où mes lèvres puiseraient sa

présence réelle et le pouvoir de m'endormir. Mais ces soirs-là, où

maman en somme restait si peu de temps dans ma chambre, étaient doux

encore en comparaison de ceux où il y avait du monde à dîner et où, à

cause de cela, elle ne montait pas me dire bonsoir. Le monde se

bornait habituellement à M. Swann, qui, en dehors de quelques

étrangers de passage, était à peu près la seule personne qui vînt chez

nous à Combray, quelquefois pour dîner en voisin (plus rarement depuis

qu'il avait fait ce mauvais mariage, parce que mes parents ne

voulaient pas recevoir sa femme), quelquefois après le dîner, à

l'improviste. Les soirs où, assis devant la maison sous le grand

marronnier, autour de la table de fer, nous entendions au bout du

jardin, non pas le grelot profus et criard qui arrosait, qui

étourdissait au passage de son bruit ferrugineux, intarissable et

glacé, toute personne de la maison qui le déclenchait en entrant «sans

sonner», mais le double tintement timide, ovale et doré de la

clochette pour les étrangers, tout le monde aussitôt se demandait:

«Une visite, qui cela peut-il être?» mais on savait bien que cela ne

pouvait être que M. Swann; ma grand'tante parlant à haute voix, pour

prêcher d'exemple, sur un ton qu'elle s'efforçait de rendre naturel,

disait de ne pas chuchoter ainsi; que rien n'est plus désobligeant

pour une personne qui arrive et à qui cela fait croire qu'on est en

train de dire des choses qu'elle ne doit pas entendre; et on envoyait

en éclaireur ma grand'mère, toujours heureuse d'avoir un prétexte pour

faire un tour de jardin de plus, et qui en profitait pour arracher

subrepticement au passage quelques tuteurs de rosiers afin de rendre

aux roses un peu de naturel, comme une mère qui, pour les faire

bouffer, passe la main dans les cheveux de son fils que le coiffeur a

trop aplatis.

Nous restions tous suspendus aux nouvelles que ma grand'mère allait

nous apporter de l'ennemi, comme si on eût pu hésiter entre un grand

nombre possible d'assaillants, et bientôt après mon grand-père disait:

«Je reconnais la voix de Swann.» On ne le reconnaissait en effet qu'à

la voix, on distinguait mal son visage au nez busqué, aux yeux verts,

sous un haut front entouré de cheveux blonds presque roux, coiffés à

la Bressant, parce que nous gardions le moins de lumière possible au

jardin pour ne pas attirer les moustiques et j'allais, sans en avoir

l'air, dire qu'on apportât les sirops; ma grand'mère attachait

beaucoup d'importance, trouvant cela plus aimable, à ce qu'ils

n'eussent pas l'air de figurer d'une façon exceptionnelle, et pour les

visites seulement. M. Swann, quoique beaucoup plus jeune que lui,

était très lié avec mon grand-père qui avait été un des meilleurs amis

de son père, homme excellent mais singulier, chez qui, paraît-il, un

rien suffisait parfois pour interrompre les élans du cœur, changer le

cours de la pensée. J'entendais plusieurs fois par an mon grand-père

raconter à table des anecdotes toujours les mêmes sur l'attitude

qu'avait eue M. Swann le père, à la mort de sa femme qu'il avait

veillée jour et nuit. Mon grand-père qui ne l'avait pas vu depuis

longtemps était accouru auprès de lui dans la propriété que les Swann

possédaient aux environs de Combray, et avait réussi, pour qu'il

n'assistât pas à la mise en bière, à lui faire quitter un moment, tout

en pleurs, la chambre mortuaire. Ils firent quelques pas dans le parc

où il y avait un peu de soleil. Tout d'un coup, M. Swann prenant mon

grand-père par le bras, s'était écrié: «Ah! mon vieil ami, quel

bonheur de se promener ensemble par ce beau temps. Vous ne trouvez pas

ça joli tous ces arbres, ces aubépines et mon étang dont vous ne

m'avez jamais félicité? Vous avez l'air comme un bonnet de nuit.

Sentez-vous ce petit vent? Ah! on a beau dire, la vie a du bon tout de

même, mon cher Amédée!» Brusquement le souvenir de sa femme morte lui

revint, et trouvant sans doute trop compliqué de chercher comment il

avait pu à un pareil moment se laisser aller à un mouvement de joie,

il se contenta, par un geste qui lui était familier chaque fois qu'une

question ardue se présentait à son esprit, de passer la main sur son

front, d'essuyer ses yeux et les verres de son lorgnon. Il ne put

pourtant pas se consoler de la mort de sa femme, mais pendant les deux

années qu'il lui survécut, il disait à mon grand-père: «C'est drôle,

je pense très souvent à ma pauvre femme, mais je ne peux y penser

beaucoup à la fois.» «Souvent, mais peu à la fois, comme le pauvre

père Swann», était devenu une des phrases favorites de mon grand-père

qui la prononçait à propos des choses les plus différentes. Il

m'aurait paru que ce père de Swann était un monstre, si mon grand-père

que je considérais comme meilleur juge et dont la sentence faisant

jurisprudence pour moi, m'a souvent servi dans la suite à absoudre des

fautes que j'aurais été enclin à condamner, ne s'était récrié: «Mais

comment? c'était un cœur d'or!»

Pendant bien des années, où pourtant, surtout avant mon mariage, M.

Swann, le fils, vint souvent les voir à Combray, ma grand'tante et mes

grands-parents ne soupçonnèrent pas qu'il ne vivait plus du tout dans

la société qu'avait fréquentée sa famille et que sous l'espèce

d'incognito que lui faisait chez nous ce nom de Swann, ils

hébergeaient,--avec la parfaite innocence d'honnêtes hôteliers qui ont

chez eux, sans le savoir, un célèbre brigand,--un des membres les plus

élégants du Jockey-Club, ami préféré du comte de Paris et du prince de

Galles, un des hommes les plus choyés de la haute société du faubourg

Saint-Germain.

L'ignorance où nous étions de cette brillante vie mondaine que menait

Swann tenait évidemment en partie à la réserve et à la discrétion de

son caractère, mais aussi à ce que les bourgeois d'alors se faisaient

de la société une idée un peu hindoue et la considéraient comme

composée de castes fermées où chacun, dès sa naissance, se trouvait

placé dans le rang qu'occupaient ses parents, et d'où rien, à moins

des hasards d'une carrière exceptionnelle ou d'un mariage inespéré, ne

pouvait vous tirer pour vous faire pénétrer dans une caste supérieure.

M. Swann, le père, était agent de change; le «fils Swann» se trouvait

faire partie pour toute sa vie d'une caste où les fortunes, comme dans

une catégorie de contribuables, variaient entre tel et tel revenu. On

savait quelles avaient été les fréquentations de son père, on savait

donc quelles étaient les siennes, avec quelles personnes il était «en

situation» de frayer. S'il en connaissait d'autres, c'étaient

relations de jeune homme sur lesquelles des amis anciens de sa

famille, comme étaient mes parents, fermaient d'autant plus

bienveillamment les yeux qu'il continuait, depuis qu'il était

orphelin, à venir très fidèlement nous voir; mais il y avait fort à

parier que ces gens inconnus de nous qu'il voyait, étaient de ceux

qu'il n'aurait pas osé saluer si, étant avec nous, il les avait

rencontrés. Si l'on avait voulu à toute force appliquer à Swann un

coefficient social qui lui fût personnel, entre les autres fils

d'agents de situation égale à celle de ses parents, ce coefficient eût

été pour lui un peu inférieur parce que, très simple de façon et ayant

toujours eu une «toquade» d'objets anciens et de peinture, il

demeurait maintenant dans un vieil hôtel où il entassait ses

collections et que ma grand'mère rêvait de visiter, mais qui était

situé quai d'Orléans, quartier que ma grand'tante trouvait infamant

d'habiter. «Êtes-vous seulement connaisseur? je vous demande cela dans

votre intérêt, parce que vous devez vous faire repasser des croûtes

par les marchands», lui disait ma grand'tante; elle ne lui supposait

en effet aucune compétence et n'avait pas haute idée même au point de

vue intellectuel d'un homme qui dans la conversation évitait les

sujets sérieux et montrait une précision fort prosaïque non seulement

quand il nous donnait, en entrant dans les moindres détails, des

recettes de cuisine, mais même quand les sœurs de ma grand'mère

parlaient de sujets artistiques. Provoqué par elles à donner son avis,

à exprimer son admiration pour un tableau, il gardait un silence

presque désobligeant et se rattrapait en revanche s'il pouvait fournir

sur le musée où il se trouvait, sur la date où il avait été peint, un

renseignement matériel. Mais d'habitude il se contentait de chercher à

nous amuser en racontant chaque fois une histoire nouvelle qui venait

de lui arriver avec des gens choisis parmi ceux que nous connaissions,

avec le pharmacien de Combray, avec notre cuisinière, avec notre

cocher. Certes ces récits faisaient rire ma grand'tante, mais sans

qu'elle distinguât bien si c'était à cause du rôle ridicule que s'y

donnait toujours Swann ou de l'esprit qu'il mettait à les conter: «On

peut dire que vous êtes un vrai type, monsieur Swann!» Comme elle

était la seule personne un peu vulgaire de notre famille, elle avait

soin de faire remarquer aux étrangers, quand on parlait de Swann,

qu'il aurait pu, s'il avait voulu, habiter boulevard Haussmann ou

avenue de l'Opéra, qu'il était le fils de M. Swann qui avait dû lui

laisser quatre ou cinq millions, mais que c'était sa fantaisie.

Fantaisie qu'elle jugeait du reste devoir être si divertissante pour

les autres, qu'à Paris, quand M. Swann venait le 1er janvier lui

apporter son sac de marrons glacés, elle ne manquait pas, s'il y avait

du monde, de lui dire: «Eh bien! M. Swann, vous habitez toujours près

de l'Entrepôt des vins, pour être sûr de ne pas manquer le train quand

vous prenez le chemin de Lyon?» Et elle regardait du coin de l'œil,

par-dessus son lorgnon, les autres visiteurs.

Mais si l'on avait dit à ma grand'mère que ce Swann qui, en tant que

fils Swann était parfaitement «qualifié» pour être reçu par toute la

«belle bourgeoisie», par les notaires ou les avoués les plus estimés

de Paris (privilège qu'il semblait laisser tomber un peu en

quenouille), avait, comme en cachette, une vie toute différente; qu'en

sortant de chez nous, à Paris, après nous avoir dit qu'il rentrait se

coucher, il rebroussait chemin à peine la rue tournée et se rendait

dans tel salon que jamais l'œil d'aucun agent ou associé d'agent ne

contempla, cela eût paru aussi extraordinaire à ma tante qu'aurait pu

l'être pour une dame plus lettrée la pensée d'être personnellement

liée avec Aristée dont elle aurait compris qu'il allait, après avoir

causé avec elle, plonger au sein des royaumes de Thétis, dans un

empire soustrait aux yeux des mortels et où Virgile nous le montre

reçu à bras ouverts; ou, pour s'en tenir à une image qui avait plus de

chance de lui venir à l'esprit, car elle l'avait vue peinte sur nos

assiettes à petits fours de Combray--d'avoir eu à dîner Ali-Baba,

lequel quand il se saura seul, pénétrera dans la caverne, éblouissante

de trésors insoupçonnés.

Un jour qu'il était venu nous voir à Paris après dîner en s'excusant

d'être en habit, Françoise ayant, après son départ, dit tenir du

cocher qu'il avait dîné «chez une princesse»,--«Oui, chez une princesse

du demi-monde!» avait répondu ma tante en haussant les épaules sans

lever les yeux de sur son tricot, avec une ironie sereine.

Aussi, ma grand'tante en usait-elle cavalièrement avec lui. Comme elle

croyait qu'il devait être flatté par nos invitations, elle trouvait

tout naturel qu'il ne vînt pas nous voir l'été sans avoir à la main un

panier de pêches ou de framboises de son jardin et que de chacun de

ses voyages d'Italie il m'eût rapporté des photographies de

chefs-d'œuvre.

On ne se gênait guère pour l'envoyer quérir dès qu'on avait besoin

d'une recette de sauce gribiche ou de salade à l'ananas pour des

grands dîners où on ne l'invitait pas, ne lui trouvant pas un prestige

suffisant pour qu'on pût le servir à des étrangers qui venaient pour

la première fois. Si la conversation tombait sur les princes de la

Maison de France: «des gens que nous ne connaîtrons jamais ni vous ni

moi et nous nous en passons, n'est-ce pas», disait ma grand'tante à

Swann qui avait peut-être dans sa poche une lettre de Twickenham; elle

lui faisait pousser le piano et tourner les pages les soirs où la sœur

de ma grand'mère chantait, ayant pour manier cet être ailleurs si

recherché, la naïve brusquerie d'un enfant qui joue avec un bibelot de

collection sans plus de précautions qu'avec un objet bon marché. Sans

doute le Swann que connurent à la même époque tant de clubmen était

bien différent de celui que créait ma grand'tante, quand le soir, dans

le petit jardin de Combray, après qu'avaient retenti les deux coups

hésitants de la clochette, elle injectait et vivifiait de tout ce

qu'elle savait sur la famille Swann, l'obscur et incertain personnage

qui se détachait, suivi de ma grand'mère, sur un fond de ténèbres, et

qu'on reconnaissait à la voix. Mais même au point de vue des plus

insignifiantes choses de la vie, nous ne sommes pas un tout

matériellement constitué, identique pour tout le monde et dont chacun

n'a qu'à aller prendre connaissance comme d'un cahier des charges ou

d'un testament; notre personnalité sociale est une création de la

pensée des autres. Même l'acte si simple que nous appelons «voir une

personne que nous connaissons» est en partie un acte intellectuel.

Nous remplissons l'apparence physique de l'être que nous voyons, de

toutes les notions que nous avons sur lui et dans l'aspect total que

nous nous représentons, ces notions ont certainement la plus grande

part. Elles finissent par gonfler si parfaitement les joues, par

suivre en une adhérence si exacte la ligne du nez, elles se mêlent si

bien de nuancer la sonorité de la voix comme si celle-ci n'était

qu'une transparente enveloppe, que chaque fois que nous voyons ce

visage et que nous entendons cette voix, ce sont ces notions que nous

retrouvons, que nous écoutons. Sans doute, dans le Swann qu'ils

s'étaient constitué, mes parents avaient omis par ignorance de faire

entrer une foule de particularités de sa vie mondaine qui étaient

cause que d'autres personnes, quand elles étaient en sa présence,

voyaient les élégances régner dans son visage et s'arrêter à son nez

busqué comme à leur frontière naturelle; mais aussi ils avaient pu

entasser dans ce visage désaffecté de son prestige, vacant et

spacieux, au fond de ces yeux dépréciés, le vague et doux

résidu,--mi-mémoire, mi-oubli,--des heures oisives passées ensemble

après nos dîners hebdomadaires, autour de la table de jeu ou au

jardin, durant notre vie de bon voisinage campagnard. L'enveloppe

corporelle de notre ami en avait été si bien bourrée, ainsi que de

quelques souvenirs relatifs à ses parents, que ce Swann-là était

devenu un être complet et vivant, et que j'ai l'impression de quitter

une personne pour aller vers une autre qui en est distincte, quand,

dans ma mémoire, du Swann que j'ai connu plus tard avec exactitude je

passe à ce premier Swann,--à ce premier Swann dans lequel je retrouve

les erreurs charmantes de ma jeunesse, et qui d'ailleurs ressemble

moins à l'autre qu'aux personnes que j'ai connues à la même époque,

comme s'il en était de notre vie ainsi que d'un musée où tous les

portraits d'un même temps ont un air de famille, une même tonalité--à

ce premier Swann rempli de loisir, parfumé par l'odeur du grand

marronnier, des paniers de framboises et d'un brin d'estragon.

Pourtant un jour que ma grand'mère était allée demander un service à

une dame qu'elle avait connue au Sacré-Cœur (et avec laquelle, à cause

de notre conception des castes elle n'avait pas voulu rester en

relations malgré une sympathie réciproque), la marquise de

Villeparisis, de la célèbre famille de Bouillon, celle-ci lui avait

dit: «Je crois que vous connaissez beaucoup M. Swann qui est un grand

ami de mes neveux des Laumes». Ma grand'mère était revenue de sa

visite enthousiasmée par la maison qui donnait sur des jardins et où

Mme de Villeparisis lui conseillait de louer, et aussi par un giletier

et sa fille, qui avaient leur boutique dans la cour et chez qui elle

était entrée demander qu'on fît un point à sa jupe qu'elle avait

déchirée dans l'escalier. Ma grand'mère avait trouvé ces gens

parfaits, elle déclarait que la petite était une perle et que le

giletier était l'homme le plus distingué, le mieux qu'elle eût jamais

vu. Car pour elle, la distinction était quelque chose d'absolument

indépendant du rang social. Elle s'extasiait sur une réponse que le

giletier lui avait faite, disant à maman: «Sévigné n'aurait pas mieux

dit!» et en revanche, d'un neveu de Mme de Villeparisis qu'elle avait

rencontré chez elle: «Ah! ma fille, comme il est commun!»

Or le propos relatif à Swann avait eu pour effet non pas de relever

celui-ci dans l'esprit de ma grand'tante, mais d'y abaisser Mme de

Villeparisis. Il semblait que la considération que, sur la foi de ma

grand'mère, nous accordions à Mme de Villeparisis, lui créât un devoir

de ne rien faire qui l'en rendît moins digne et auquel elle avait

manqué en apprenant l'existence de Swann, en permettant à des parents

à elle de le fréquenter. «Comment elle connaît Swann? Pour une

personne que tu prétendais parente du maréchal de Mac-Mahon!» Cette

opinion de mes parents sur les relations de Swann leur parut ensuite

confirmée par son mariage avec une femme de la pire société, presque

une cocotte que, d'ailleurs, il ne chercha jamais à présenter,

continuant à venir seul chez nous, quoique de moins en moins, mais

d'après laquelle ils crurent pouvoir juger--supposant que c'était là

qu'il l'avait prise--le milieu, inconnu d'eux, qu'il fréquentait

habituellement.

Mais une fois, mon grand-père lut dans un journal que M. Swann était

un des plus fidèles habitués des déjeuners du dimanche chez le duc de

X..., dont le père et l'oncle avaient été les hommes d'État les plus

en vue du règne de Louis-Philippe. Or mon grand-père était curieux de

tous les petits faits qui pouvaient l'aider à entrer par la pensée

dans la vie privée d'hommes comme Molé, comme le duc Pasquier, comme

le duc de Broglie. Il fut enchanté d'apprendre que Swann fréquentait

des gens qui les avaient connus. Ma grand'tante au contraire

interpréta cette nouvelle dans un sens défavorable à Swann: quelqu'un

qui choisissait ses fréquentations en dehors de la caste où il était

né, en dehors de sa «classe» sociale, subissait à ses yeux un fâcheux

déclassement. Il lui semblait qu'on renonçât d'un coup au fruit de

toutes les belles relations avec des gens bien posés, qu'avaient

honorablement entretenues et engrangées pour leurs enfants les

familles prévoyantes; (ma grand'tante avait même cessé de voir le fils

d'un notaire de nos amis parce qu'il avait épousé une altesse et était

par là descendu pour elle du rang respecté de fils de notaire à celui

d'un de ces aventuriers, anciens valets de chambre ou garçons

d'écurie, pour qui on raconte que les reines eurent parfois des

bontés). Elle blâma le projet qu'avait mon grand-père d'interroger

Swann, le soir prochain où il devait venir dîner, sur ces amis que

nous lui découvrions. D'autre part les deux sœurs de ma grand'mère,

vieilles filles qui avaient sa noble nature mais non son esprit,

déclarèrent ne pas comprendre le plaisir que leur beau-frère pouvait

trouver à parler de niaiseries pareilles. C'étaient des personnes

d'aspirations élevées et qui à cause de cela même étaient incapables

de s'intéresser à ce qu'on appelle un potin, eût-il même un intérêt

historique, et d'une façon générale à tout ce qui ne se rattachait pas

directement à un objet esthétique ou vertueux. Le désintéressement de

leur pensée était tel, à l'égard de tout ce qui, de près ou de loin

semblait se rattacher à la vie mondaine, que leur sens auditif,--ayant

fini par comprendre son inutilité momentanée dès qu'à dîner la

conversation prenait un ton frivole ou seulement terre à terre sans

que ces deux vieilles demoiselles aient pu la ramener aux sujets qui

leur étaient chers,--mettait alors au repos ses organes récepteurs et

leur laissait subir un véritable commencement d'atrophie. Si alors mon

grand-père avait besoin d'attirer l'attention des deux sœurs, il

fallait qu'il eût recours à ces avertissements physiques dont usent

les médecins aliénistes à l'égard de certains maniaques de la

distraction: coups frappés à plusieurs reprises sur un verre avec la

lame d'un couteau, coïncidant avec une brusque interpellation de la

voix et du regard, moyens violents que ces psychiatres transportent

souvent dans les rapports courants avec des gens bien portants, soit

par habitude professionnelle, soit qu'ils croient tout le monde un peu

fou.

Elles furent plus intéressées quand la veille du jour où Swann devait

venir dîner, et leur avait personnellement envoyé une caisse de vin

d'Asti, ma tante, tenant un numéro du Figaro où à côté du nom d'un

tableau qui était à une Exposition de Corot, il y avait ces mots: «de

la collection de M. Charles Swann», nous dit: «Vous avez vu que Swann

a «les honneurs» du Figaro?»--«Mais je vous ai toujours dit qu'il avait

beaucoup de goût», dit ma grand'mère. «Naturellement toi, du moment

qu'il s'agit d'être d'un autre avis que nous», répondit ma grand'tante

qui, sachant que ma grand'mère n'était jamais du même avis qu'elle, et

n'étant bien sûre que ce fût à elle-même que nous donnions toujours

raison, voulait nous arracher une condamnation en bloc des opinions de

ma grand'mère contre lesquelles elle tâchait de nous solidariser de

force avec les siennes. Mais nous restâmes silencieux. Les sœurs de ma

grand'mère ayant manifesté l'intention de parler à Swann de ce mot du

Figaro, ma grand'tante le leur déconseilla. Chaque fois qu'elle voyait

aux autres un avantage si petit fût-il qu'elle n'avait pas, elle se

persuadait que c'était non un avantage mais un mal et elle les

plaignait pour ne pas avoir à les envier. «Je crois que vous ne lui

feriez pas plaisir; moi je sais bien que cela me serait très

désagréable de voir mon nom imprimé tout vif comme cela dans le

journal, et je ne serais pas flattée du tout qu'on m'en parlât.» Elle

ne s'entêta pas d'ailleurs à persuader les sœurs de ma grand'mère; car

celles-ci par horreur de la vulgarité poussaient si loin l'art de

dissimuler sous des périphrases ingénieuses une allusion personnelle

qu'elle passait souvent inaperçue de celui même à qui elle

s'adressait. Quant à ma mère elle ne pensait qu'à tâcher d'obtenir de

mon père qu'il consentît à parler à Swann non de sa femme mais de sa

fille qu'il adorait et à cause de laquelle disait-on il avait fini par

faire ce mariage. «Tu pourrais ne lui dire qu'un mot, lui demander

comment elle va. Cela doit être si cruel pour lui.» Mais mon père se

fâchait: «Mais non! tu as des idées absurdes. Ce serait ridicule.»

Mais le seul d'entre nous pour qui la venue de Swann devint l'objet

d'une préoccupation douloureuse, ce fut moi. C'est que les soirs où

des étrangers, ou seulement M. Swann, étaient là, maman ne montait pas

dans ma chambre. Je ne dînais pas à table, je venais après dîner au

jardin, et à neuf heures je disais bonsoir et allais me coucher. Je

dînais avant tout le monde et je venais ensuite m'asseoir à table,

jusqu'à huit heures où il était convenu que je devais monter; ce

baiser précieux et fragile que maman me confiait d'habitude dans mon

lit au moment de m'endormir il me fallait le transporter de la salle à

manger dans ma chambre et le garder pendant tout le temps que je me

déshabillais, sans que se brisât sa douceur, sans que se répandît et

s'évaporât sa vertu volatile et, justement ces soirs-là où j'aurais eu

besoin de le recevoir avec plus de précaution, il fallait que je le

prisse, que je le dérobasse brusquement, publiquement, sans même avoir

le temps et la liberté d'esprit nécessaires pour porter à ce que je

faisais cette attention des maniaques qui s'efforcent de ne pas penser

à autre chose pendant qu'ils ferment une porte, pour pouvoir, quand

l'incertitude maladive leur revient, lui opposer victorieusement le

souvenir du moment où ils l'ont fermée. Nous étions tous au jardin

quand retentirent les deux coups hésitants de la clochette. On savait

que c'était Swann; néanmoins tout le monde se regarda d'un air

interrogateur et on envoya ma grand'mère en reconnaissance. «Pensez à

le remercier intelligiblement de son vin, vous savez qu'il est

délicieux et la caisse est énorme, recommanda mon grand-père à ses

deux belles-sœurs.» «Ne commencez pas à chuchoter, dit ma grand'tante.

Comme c'est confortable d'arriver dans une maison où tout le monde

parle bas.» «Ah! voilà M. Swann. Nous allons lui demander s'il croit

qu'il fera beau demain», dit mon père. Ma mère pensait qu'un mot

d'elle effacerait toute la peine que dans notre famille on avait pu

faire à Swann depuis son mariage. Elle trouva le moyen de l'emmener un

peu à l'écart. Mais je la suivis; je ne pouvais me décider à la

quitter d'un pas en pensant que tout à l'heure il faudrait que je la

laisse dans la salle à manger et que je remonte dans ma chambre sans

avoir comme les autres soirs la consolation qu'elle vînt m'embrasser.

«Voyons, monsieur Swann, lui dit-elle, parlez-moi un peu de votre

fille; je suis sûre qu'elle a déjà le goût des belles œuvres comme son

papa.» «Mais venez donc vous asseoir avec nous tous sous la véranda»,

dit mon grand-père en s'approchant. Ma mère fut obligée de

s'interrompre, mais elle tira de cette contrainte même une pensée

délicate de plus, comme les bons poètes que la tyrannie de la rime

force à trouver leurs plus grandes beautés: «Nous reparlerons d'elle

quand nous serons tous les deux, dit-elle à mi-voix à Swann. Il n'y a

qu'une maman qui soit digne de vous comprendre. Je suis sûre que la

sienne serait de mon avis.» Nous nous assîmes tous autour de la table

de fer. J'aurais voulu ne pas penser aux heures d'angoisse que je

passerais ce soir seul dans ma chambre sans pouvoir m'endormir; je

tâchais de me persuader qu'elles n'avaient aucune importance, puisque

je les aurais oubliées demain matin, de m'attacher à des idées

d'avenir qui auraient dû me conduire comme sur un pont au delà de

l'abîme prochain qui m'effrayait. Mais mon esprit tendu par ma

préoccupation, rendu convexe comme le regard que je dardais sur ma

mère, ne se laissait pénétrer par aucune impression étrangère. Les

pensées entraient bien en lui, mais à condition de laisser dehors tout

élément de beauté ou simplement de drôlerie qui m'eût touché ou

distrait. Comme un malade, grâce à un anesthésique, assiste avec une

pleine lucidité à l'opération qu'on pratique sur lui, mais sans rien

sentir, je pouvais me réciter des vers que j'aimais ou observer les

efforts que mon grand-père faisait pour parler à Swann du duc

d'Audiffret-Pasquier, sans que les premiers me fissent éprouver aucune

émotion, les seconds aucune gaîté. Ces efforts furent infructueux. A

peine mon grand-père eut-il posé à Swann une question relative à cet

orateur qu'une des sœurs de ma grand'mère aux oreilles de qui cette

question résonna comme un silence profond mais intempestif et qu'il

était poli de rompre, interpella l'autre: «Imagine-toi, Céline, que

j'ai fait la connaissance d'une jeune institutrice suédoise qui m'a

donné sur les coopératives dans les pays scandinaves des détails tout

ce qu'il y a de plus intéressants. Il faudra qu'elle vienne dîner ici

un soir.» «Je crois bien! répondit sa sœur Flora, mais je n'ai pas

perdu mon temps non plus. J'ai rencontré chez M. Vinteuil un vieux

savant qui connaît beaucoup Maubant, et à qui Maubant a expliqué dans

le plus grand détail comment il s'y prend pour composer un rôle. C'est

tout ce qu'il y a de plus intéressant. C'est un voisin de M. Vinteuil,

je n'en savais rien; et il est très aimable.» «Il n'y a pas que M.

Vinteuil qui ait des voisins aimables», s'écria ma tante Céline d'une

voix que la timidité rendait forte et la préméditation, factice, tout

en jetant sur Swann ce qu'elle appelait un regard significatif. En

même temps ma tante Flora qui avait compris que cette phrase était le

remerciement de Céline pour le vin d'Asti, regardait également Swann

avec un air mêlé de congratulation et d'ironie, soit simplement pour

souligner le trait d'esprit de sa sœur, soit qu'elle enviât Swann de

l'avoir inspiré, soit qu'elle ne pût s'empêcher de se moquer de lui

parce qu'elle le croyait sur la sellette. «Je crois qu'on pourra

réussir à avoir ce monsieur à dîner, continua Flora; quand on le met

sur Maubant ou sur Mme Materna, il parle des heures sans s'arrêter.»

«Ce doit être délicieux», soupira mon grand-père dans l'esprit de qui

la nature avait malheureusement aussi complètement omis d'inclure la

possibilité de s'intéresser passionnément aux coopératives suédoises

ou à la composition des rôles de Maubant, qu'elle avait oublié de

fournir celui des sœurs de ma grand'mère du petit grain de sel qu'il

faut ajouter soi-même pour y trouver quelque saveur, à un récit sur la

vie intime de Molé ou du comte de Paris. «Tenez, dit Swann à mon

grand-père, ce que je vais vous dire a plus de rapports que cela n'en

a l'air avec ce que vous me demandiez, car sur certains points les

choses n'ont pas énormément changé. Je relisais ce matin dans

Saint-Simon quelque chose qui vous aurait amusé. C'est dans le volume

sur son ambassade d'Espagne; ce n'est pas un des meilleurs, ce n'est

guère qu'un journal, mais du moins un journal merveilleusement écrit,

ce qui fait déjà une première différence avec les assommants journaux

que nous nous croyons obligés de lire matin et soir.» «Je ne suis pas

de votre avis, il y a des jours où la lecture des journaux me semble

fort agréable...», interrompit ma tante Flora, pour montrer qu'elle

avait lu la phrase sur le Corot de Swann dans le Figaro. «Quand ils

parlent de choses ou de gens qui nous intéressent!» enchérit ma tante

Céline. «Je ne dis pas non, répondit Swann étonné. Ce que je reproche

aux journaux c'est de nous faire faire attention tous les jours à des

choses insignifiantes tandis que nous lisons trois ou quatre fois dans

notre vie les livres où il y a des choses essentielles. Du moment que

nous déchirons fiévreusement chaque matin la bande du journal, alors

on devrait changer les choses et mettre dans le journal, moi je ne

sais pas, les... Pensées de Pascal! (il détacha ce mot d'un ton

d'emphase ironique pour ne pas avoir l'air pédant). Et c'est dans le

volume doré sur tranches que nous n'ouvrons qu'une fois tous les dix

ans, ajouta-t-il en témoignant pour les choses mondaines ce dédain

qu'affectent certains hommes du monde, que nous lirions que la reine

de Grèce est allée à Cannes ou que la princesse de Léon a donné un bal

costumé. Comme cela la juste proportion serait rétablie.» Mais

regrettant de s'être laissé aller à parler même légèrement de choses

sérieuses: «Nous avons une bien belle conversation, dit-il

ironiquement, je ne sais pas pourquoi nous abordons ces «sommets», et

se tournant vers mon grand-père: «Donc Saint-Simon raconte que

Maulevrier avait eu l'audace de tendre la main à ses fils. Vous savez,

c'est ce Maulevrier dont il dit: «Jamais je ne vis dans cette épaisse

bouteille que de l'humeur, de la grossièreté et des sottises.»

«Épaisses ou non, je connais des bouteilles où il y a tout autre

chose», dit vivement Flora, qui tenait à avoir remercié Swann elle

aussi, car le présent de vin d'Asti s'adressait aux deux. Céline se

mit à rire. Swann interloqué reprit: «Je ne sais si ce fut ignorance

ou panneau, écrit Saint-Simon, il voulut donner la main à mes enfants.

Je m'en aperçus assez tôt pour l'en empêcher.» Mon grand-père

s'extasiait déjà sur «ignorance ou panneau», mais Mlle Céline, chez

qui le nom de Saint-Simon,--un littérateur,--avait empêché l'anesthésie

complète des facultés auditives, s'indignait déjà: «Comment? vous

admirez cela? Eh bien! c'est du joli! Mais qu'est-ce que cela peut

vouloir dire; est-ce qu'un homme n'est pas autant qu'un autre?

Qu'est-ce que cela peut faire qu'il soit duc ou cocher s'il a de

l'intelligence et du cœur? Il avait une belle manière d'élever ses

enfants, votre Saint-Simon, s'il ne leur disait pas de donner la main

à tous les honnêtes gens. Mais c'est abominable, tout simplement. Et

vous osez citer cela?» Et mon grand-père navré, sentant

l'impossibilité, devant cette obstruction, de chercher à faire

raconter à Swann, les histoires qui l'eussent amusé disait à voix

basse à maman: «Rappelle-moi donc le vers que tu m'as appris et qui me

soulage tant dans ces moments-là. Ah! oui: «Seigneur, que de vertus

vous nous faites haïr!" Ah! comme c'est bien!»

Je ne quittais pas ma mère des yeux, je savais que quand on serait à

table, on ne me permettrait pas de rester pendant toute la durée du

dîner et que pour ne pas contrarier mon père, maman ne me laisserait

pas l'embrasser à plusieurs reprises devant le monde, comme si ç'avait

été dans ma chambre. Aussi je me promettais, dans la salle à manger,

pendant qu'on commencerait à dîner et que je sentirais approcher

l'heure, de faire d'avance de ce baiser qui serait si court et furtif,

tout ce que j'en pouvais faire seul, de choisir avec mon regard la

place de la joue que j'embrasserais, de préparer ma pensée pour

pouvoir grâce à ce commencement mental de baiser consacrer toute la

minute que m'accorderait maman à sentir sa joue contre mes lèvres,

comme un peintre qui ne peut obtenir que de courtes séances de pose,

prépare sa palette, et a fait d'avance de souvenir, d'après ses notes,

tout ce pour quoi il pouvait à la rigueur se passer de la présence du

modèle. Mais voici qu'avant que le dîner fût sonné mon grand-père eut

la férocité inconsciente de dire: «Le petit a l'air fatigué, il

devrait monter se coucher. On dîne tard du reste ce soir.» Et mon

père, qui ne gardait pas aussi scrupuleusement que ma grand'mère et

que ma mère la foi des traités, dit: «Oui, allons, vas te coucher.» Je

voulus embrasser maman, à cet instant on entendit la cloche du dîner.

«Mais non, voyons, laisse ta mère, vous vous êtes assez dit bonsoir

comme cela, ces manifestations sont ridicules. Allons, monte!» Et il

me fallut partir sans viatique; il me fallut monter chaque marche de

l'escalier, comme dit l'expression populaire, à «contre-cœur», montant

contre mon cœur qui voulait retourner près de ma mère parce qu'elle ne

lui avait pas, en m'embrassant, donné licence de me suivre. Cet

escalier détesté où je m'engageais toujours si tristement, exhalait

une odeur de vernis qui avait en quelque sorte absorbé, fixé, cette

sorte particulière de chagrin que je ressentais chaque soir et la

rendait peut-être plus cruelle encore pour ma sensibilité parce que

sous cette forme olfactive mon intelligence n'en pouvait plus prendre

sa part. Quand nous dormons et qu'une rage de dents n'est encore

perçue par nous que comme une jeune fille que nous nous efforçons deux

cents fois de suite de tirer de l'eau ou que comme un vers de Molière

que nous nous répétons sans arrêter, c'est un grand soulagement de

nous réveiller et que notre intelligence puisse débarrasser l'idée de

rage de dents, de tout déguisement héroïque ou cadencé. C'est

l'inverse de ce soulagement que j'éprouvais quand mon chagrin de

monter dans ma chambre entrait en moi d'une façon infiniment plus

rapide, presque instantanée, à la fois insidieuse et brusque, par

l'inhalation,--beaucoup plus toxique que la pénétration morale,--de

l'odeur de vernis particulière à cet escalier. Une fois dans ma

chambre, il fallut boucher toutes les issues, fermer les volets,

creuser mon propre tombeau, en défaisant mes couvertures, revêtir le

suaire de ma chemise de nuit. Mais avant de m'ensevelir dans le lit de

fer qu'on avait ajouté dans la chambre parce que j'avais trop chaud

l'été sous les courtines de reps du grand lit, j'eus un mouvement de

révolte, je voulus essayer d'une ruse de condamné. J'écrivis à ma mère

en la suppliant de monter pour une chose grave que je ne pouvais lui

dire dans ma lettre. Mon effroi était que Françoise, la cuisinière de

ma tante qui était chargée de s'occuper de moi quand j'étais à

Combray, refusât de porter mon mot. Je me doutais que pour elle, faire

une commission à ma mère quand il y avait du monde lui paraîtrait

aussi impossible que pour le portier d'un théâtre de remettre une

lettre à un acteur pendant qu'il est en scène. Elle possédait à

l'égard des choses qui peuvent ou ne peuvent pas se faire un code

impérieux, abondant, subtil et intransigeant sur des distinctions

insaisissables ou oiseuses (ce qui lui donnait l'apparence de ces lois

antiques qui, à côté de prescriptions féroces comme de massacrer les

enfants à la mamelle, défendent avec une délicatesse exagérée de faire

bouillir le chevreau dans le lait de sa mère, ou de manger dans un

animal le nerf de la cuisse). Ce code, si l'on en jugeait par

l'entêtement soudain qu'elle mettait à ne pas vouloir faire certaines

commissions que nous lui donnions, semblait avoir prévu des

complexités sociales et des raffinements mondains tels que rien dans

l'entourage de Françoise et dans sa vie de domestique de village

n'avait pu les lui suggérer; et l'on était obligé de se dire qu'il y

avait en elle un passé français très ancien, noble et mal compris,

comme dans ces cités manufacturières où de vieux hôtels témoignent

qu'il y eut jadis une vie de cour, et où les ouvriers d'une usine de

produits chimiques travaillent au milieu de délicates sculptures qui

représentent le miracle de saint Théophile ou les quatre fils Aymon.

Dans le cas particulier, l'article du code à cause duquel il était peu

probable que sauf le cas d'incendie Françoise allât déranger maman en

présence de M. Swann pour un aussi petit personnage que moi, exprimait

simplement le respect qu'elle professait non seulement pour les

parents,--comme pour les morts, les prêtres et les rois,--mais encore

pour l'étranger à qui on donne l'hospitalité, respect qui m'aurait

peut-être touché dans un livre mais qui m'irritait toujours dans sa

bouche, à cause du ton grave et attendri qu'elle prenait pour en

parler, et davantage ce soir où le caractère sacré qu'elle conférait

au dîner avait pour effet qu'elle refuserait d'en troubler la

cérémonie. Mais pour mettre une chance de mon côté, je n'hésitai pas à

mentir et à lui dire que ce n'était pas du tout moi qui avais voulu

écrire à maman, mais que c'était maman qui, en me quittant, m'avait

recommandé de ne pas oublier de lui envoyer une réponse relativement à

un objet qu'elle m'avait prié de chercher; et elle serait certainement

très fâchée si on ne lui remettait pas ce mot. Je pense que Françoise

ne me crut pas, car, comme les hommes primitifs dont les sens étaient

plus puissants que les nôtres, elle discernait immédiatement, à des

signes insaisissables pour nous, toute vérité que nous voulions lui

cacher; elle regarda pendant cinq minutes l'enveloppe comme si

l'examen du papier et l'aspect de l'écriture allaient la renseigner

sur la nature du contenu ou lui apprendre à quel article de son code

elle devait se référer. Puis elle sortit d'un air résigné qui semblait

signifier: «C'est-il pas malheureux pour des parents d'avoir un enfant

pareil!» Elle revint au bout d'un moment me dire qu'on n'en était

encore qu'à la glace, qu'il était impossible au maître d'hôtel de

remettre la lettre en ce moment devant tout le monde, mais que, quand

on serait aux rince-bouche, on trouverait le moyen de la faire passer

à maman. Aussitôt mon anxiété tomba; maintenant ce n'était plus comme

tout à l'heure pour jusqu'à demain que j'avais quitté ma mère, puisque

mon petit mot allait, la fâchant sans doute (et doublement parce que

ce manège me rendrait ridicule aux yeux de Swann), me faire du moins

entrer invisible et ravi dans la même pièce qu'elle, allait lui parler

de moi à l'oreille; puisque cette salle à manger interdite, hostile,

où, il y avait un instant encore, la glace elle-même--le «granité»--et

les rince-bouche me semblaient recéler des plaisirs malfaisants et

mortellement tristes parce que maman les goûtait loin de moi,

s'ouvrait à moi et, comme un fruit devenu doux qui brise son

enveloppe, allait faire jaillir, projeter jusqu'à mon cœur enivré

l'attention de maman tandis qu'elle lirait mes lignes. Maintenant je

n'étais plus séparé d'elle; les barrières étaient tombées, un fil

délicieux nous réunissait. Et puis, ce n'était pas tout: maman allait

sans doute venir!

L'angoisse que je venais d'éprouver, je pensais que Swann s'en serait

bien moqué s'il avait lu ma lettre et en avait deviné le but; or, au

contraire, comme je l'ai appris plus tard, une angoisse semblable fut

le tourment de longues années de sa vie et personne, aussi bien que

lui peut-être, n'aurait pu me comprendre; lui, cette angoisse qu'il y

a à sentir l'être qu'on aime dans un lieu de plaisir où l'on n'est

pas, où l'on ne peut pas le rejoindre, c'est l'amour qui la lui a fait

connaître, l'amour auquel elle est en quelque sorte prédestinée, par

lequel elle sera accaparée, spécialisée; mais quand, comme pour moi,

elle est entrée en nous avant qu'il ait encore fait son apparition

dans notre vie, elle flotte en l'attendant, vague et libre, sans

affectation déterminée, au service un jour d'un sentiment, le

lendemain d'un autre, tantôt de la tendresse filiale ou de l'amitié

pour un camarade. Et la joie avec laquelle je fis mon premier

apprentissage quand Françoise revint me dire que ma lettre serait

remise, Swann l'avait bien connue aussi cette joie trompeuse que nous

donne quelque ami, quelque parent de la femme que nous aimons, quand

arrivant à l'hôtel ou au théâtre où elle se trouve, pour quelque bal,

redoute, ou première où il va la retrouver, cet ami nous aperçoit

errant dehors, attendant désespérément quelque occasion de communiquer

avec elle. Il nous reconnaît, nous aborde familièrement, nous demande

ce que nous faisons là. Et comme nous inventons que nous avons quelque

chose d'urgent à dire à sa parente ou amie, il nous assure que rien

n'est plus simple, nous fait entrer dans le vestibule et nous promet

de nous l'envoyer avant cinq minutes. Que nous l'aimons--comme en ce

moment j'aimais Françoise--, l'intermédiaire bien intentionné qui d'un

mot vient de nous rendre supportable, humaine et presque propice la

fête inconcevable, infernale, au sein de laquelle nous croyions que

des tourbillons ennemis, pervers et délicieux entraînaient loin de

nous, la faisant rire de nous, celle que nous aimons. Si nous en

jugeons par lui, le parent qui nous a accosté et qui est lui aussi un

des initiés des cruels mystères, les autres invités de la fête ne

doivent rien avoir de bien démoniaque. Ces heures inaccessibles et

suppliciantes où elle allait goûter des plaisirs inconnus, voici que

par une brèche inespérée nous y pénétrons; voici qu'un des moments

dont la succession les aurait composées, un moment aussi réel que les

autres, même peut-être plus important pour nous, parce que notre

maîtresse y est plus mêlée, nous nous le représentons, nous le

possédons, nous y intervenons, nous l'avons créé presque: le moment où

on va lui dire que nous sommes là, en bas. Et sans doute les autres

moments de la fête ne devaient pas être d'une essence bien différente

de celui-là, ne devaient rien avoir de plus délicieux et qui dût tant

nous faire souffrir puisque l'ami bienveillant nous a dit: «Mais elle

sera ravie de descendre! Cela lui fera beaucoup plus de plaisir de

causer avec vous que de s'ennuyer là-haut.» Hélas! Swann en avait fait

l'expérience, les bonnes intentions d'un tiers sont sans pouvoir sur

une femme qui s'irrite de se sentir poursuivie jusque dans une fête

par quelqu'un qu'elle n'aime pas. Souvent, l'ami redescend seul.

Ma mère ne vint pas, et sans ménagements pour mon amour-propre (engagé

à ce que la fable de la recherche dont elle était censée m'avoir prié

de lui dire le résultat ne fût pas démentie) me fit dire par Françoise

ces mots: «Il n'y a pas de réponse» que depuis j'ai si souvent entendu

des concierges de «palaces» ou des valets de pied de tripots,

rapporter à quelque pauvre fille qui s'étonne: «Comment, il n'a rien

dit, mais c'est impossible! Vous avez pourtant bien remis ma lettre.

C'est bien, je vais attendre encore.» Et--de même qu'elle assure

invariablement n'avoir pas besoin du bec supplémentaire que le

concierge veut allumer pour elle, et reste là, n'entendant plus que

les rares propos sur le temps qu'il fait échangés entre le concierge

et un chasseur qu'il envoie tout d'un coup en s'apercevant de l'heure,

faire rafraîchir dans la glace la boisson d'un client,--ayant décliné

l'offre de Françoise de me faire de la tisane ou de rester auprès de

moi, je la laissai retourner à l'office, je me couchai et je fermai

les yeux en tâchant de ne pas entendre la voix de mes parents qui

prenaient le café au jardin. Mais au bout de quelques secondes, je

sentis qu'en écrivant ce mot à maman, en m'approchant, au risque de la

fâcher, si près d'elle que j'avais cru toucher le moment de la revoir,

je m'étais barré la possibilité de m'endormir sans l'avoir revue, et

les battements de mon cœur, de minute en minute devenaient plus

douloureux parce que j'augmentais mon agitation en me prêchant un

calme qui était l'acceptation de mon infortune. Tout à coup mon

anxiété tomba, une félicité m'envahit comme quand un médicament

puissant commence à agir et nous enlève une douleur: je venais de

prendre la résolution de ne plus essayer de m'endormir sans avoir revu

maman, de l'embrasser coûte que coûte, bien que ce fût avec la

certitude d'être ensuite fâché pour longtemps avec elle, quand elle

remonterait se coucher. Le calme qui résultait de mes angoisses finies

me mettait dans un allégresse extraordinaire, non moins que l'attente,

la soif et la peur du danger. J'ouvris la fenêtre sans bruit et

m'assis au pied de mon lit; je ne faisais presque aucun mouvement afin

qu'on ne m'entendît pas d'en bas. Dehors, les choses semblaient, elles

aussi, figées en une muette attention à ne pas troubler le clair de

lune, qui doublant et reculant chaque chose par l'extension devant

elle de son reflet, plus dense et concret qu'elle-même, avait à la

fois aminci et agrandi le paysage comme un plan replié jusque-là,

qu'on développe. Ce qui avait besoin de bouger, quelque feuillage de

marronnier, bougeait. Mais son frissonnement minutieux, total, exécuté

jusque dans ses moindres nuances et ses dernières délicatesses, ne

bavait pas sur le reste, ne se fondait pas avec lui, restait

circonscrit. Exposés sur ce silence qui n'en absorbait rien, les

bruits les plus éloignés, ceux qui devaient venir de jardins situés à

l'autre bout de la ville, se percevaient détaillés avec un tel «fini»

qu'ils semblaient ne devoir cet effet de lointain qu'à leur

pianissimo, comme ces motifs en sourdine si bien exécutés par

l'orchestre du Conservatoire que quoiqu'on n'en perde pas une note on

croit les entendre cependant loin de la salle du concert et que tous

les vieux abonnés,--les sœurs de ma grand'mère aussi quand Swann leur

avait donné ses places,--tendaient l'oreille comme s'ils avaient écouté

les progrès lointains d'une armée en marche qui n'aurait pas encore

tourné la rue de Trévise.

Je savais que le cas dans lequel je me mettais était de tous celui qui

pouvait avoir pour moi, de la part de mes parents, les conséquences

les plus graves, bien plus graves en vérité qu'un étranger n'aurait pu

le supposer, de celles qu'il aurait cru que pouvaient produire seules

des fautes vraiment honteuses. Mais dans l'éducation qu'on me donnait,

l'ordre des fautes n'était pas le même que dans l'éducation des autres

enfants et on m'avait habitué à placer avant toutes les autres (parce

que sans doute il n'y en avait pas contre lesquelles j'eusse besoin

d'être plus soigneusement gardé) celles dont je comprends maintenant

que leur caractère commun est qu'on y tombe en cédant à une impulsion

nerveuse. Mais alors on ne prononçait pas ce mot, on ne déclarait pas

cette origine qui aurait pu me faire croire que j'étais excusable d'y

succomber ou même peut-être incapable d'y résister. Mais je les

reconnaissais bien à l'angoisse qui les précédait comme à la rigueur

du châtiment qui les suivait; et je savais que celle que je venais de

commettre était de la même famille que d'autres pour lesquelles

j'avais été sévèrement puni, quoique infiniment plus grave. Quand

j'irais me mettre sur le chemin de ma mère au moment où elle monterait

se coucher, et qu'elle verrait que j'étais resté levé pour lui redire

bonsoir dans le couloir, on ne me laisserait plus rester à la maison,

on me mettrait au collège le lendemain, c'était certain. Eh bien!

dusse-je me jeter par la fenêtre cinq minutes après, j'aimais encore

mieux cela. Ce que je voulais maintenant c'était maman, c'était lui

dire bonsoir, j'étais allé trop loin dans la voie qui menait à la

réalisation de ce désir pour pouvoir rebrousser chemin.

J'entendis les pas de mes parents qui accompagnaient Swann; et quand

le grelot de la porte m'eut averti qu'il venait de partir, j'allai à

la fenêtre. Maman demandait à mon père s'il avait trouvé la langouste

bonne et si M. Swann avait repris de la glace au café et à la

pistache. «Je l'ai trouvée bien quelconque, dit ma mère; je crois que

la prochaine fois il faudra essayer d'un autre parfum.» «Je ne peux

pas dire comme je trouve que Swann change, dit ma grand'tante, il est

d'un vieux!» Ma grand'tante avait tellement l'habitude de voir

toujours en Swann un même adolescent, qu'elle s'étonnait de le trouver

tout à coup moins jeune que l'âge qu'elle continuait à lui donner. Et

mes parents du reste commençaient à lui trouver cette vieillesse

anormale, excessive, honteuse et méritée des célibataires, de tous

ceux pour qui il semble que le grand jour qui n'a pas de lendemain

soit plus long que pour les autres, parce que pour eux il est vide et

que les moments s'y additionnent depuis le matin sans se diviser

ensuite entre des enfants. «Je crois qu'il a beaucoup de soucis avec

sa coquine de femme qui vit au su de tout Combray avec un certain

monsieur de Charlus. C'est la fable de la ville.» Ma mère fit

remarquer qu'il avait pourtant l'air bien moins triste depuis quelque

temps. «Il fait aussi moins souvent ce geste qu'il a tout à fait comme

son père de s'essuyer les yeux et de se passer la main sur le front.

Moi je crois qu'au fond il n'aime plus cette femme.» «Mais

naturellement il ne l'aime plus, répondit mon grand-père. J'ai reçu de

lui il y a déjà longtemps une lettre à ce sujet, à laquelle je me suis

empressé de ne pas me conformer, et qui ne laisse aucun doute sur ses

sentiments au moins d'amour, pour sa femme. Hé bien! vous voyez, vous

ne l'avez pas remercié pour l'Asti», ajouta mon grand-père en se

tournant vers ses deux belles-sœurs. «Comment, nous ne l'avons pas

remercié? je crois, entre nous, que je lui ai même tourné cela assez

délicatement», répondit ma tante Flora. «Oui, tu as très bien arrangé

cela: je t'ai admirée», dit ma tante Céline. «Mais toi tu as été très

bien aussi.» «Oui j'étais assez fière de ma phrase sur les voisins

aimables.» «Comment, c'est cela que vous appelez remercier! s'écria

mon grand-père. J'ai bien entendu cela, mais du diable si j'ai cru que

c'était pour Swann. Vous pouvez être sûres qu'il n'a rien compris.»

«Mais voyons, Swann n'est pas bête, je suis certaine qu'il a apprécié.

Je ne pouvais cependant pas lui dire le nombre de bouteilles et le

prix du vin!» Mon père et ma mère restèrent seuls, et s'assirent un

instant; puis mon père dit: «Hé bien! si tu veux, nous allons monter

nous coucher.» «Si tu veux, mon ami, bien que je n'aie pas l'ombre de

sommeil; ce n'est pas cette glace au café si anodine qui a pu pourtant

me tenir si éveillée; mais j'aperçois de la lumière dans l'office et

puisque la pauvre Françoise m'a attendue, je vais lui demander de

dégrafer mon corsage pendant que tu vas te déshabiller.» Et ma mère

ouvrit la porte treillagée du vestibule qui donnait sur l'escalier.

Bientôt, je l'entendis qui montait fermer sa fenêtre. J'allai sans

bruit dans le couloir; mon cœur battait si fort que j'avais de la

peine à avancer, mais du moins il ne battait plus d'anxiété, mais

d'épouvante et de joie. Je vis dans la cage de l'escalier la lumière

projetée par la bougie de maman. Puis je la vis elle-même; je

m'élançai. À la première seconde, elle me regarda avec étonnement, ne

comprenant pas ce qui était arrivé. Puis sa figure prit une expression

de colère, elle ne me disait même pas un mot, et en effet pour bien

moins que cela on ne m'adressait plus la parole pendant plusieurs

jours. Si maman m'avait dit un mot, ç'aurait été admettre qu'on

pouvait me reparler et d'ailleurs cela peut-être m'eût paru plus

terrible encore, comme un signe que devant la gravité du châtiment qui

allait se préparer, le silence, la brouille, eussent été puérils. Une

parole c'eût été le calme avec lequel on répond à un domestique quand

on vient de décider de le renvoyer; le baiser qu'on donne à un fils

qu'on envoie s'engager alors qu'on le lui aurait refusé si on devait

se contenter d'être fâché deux jours avec lui. Mais elle entendit mon

père qui montait du cabinet de toilette où il était allé se

déshabiller et pour éviter la scène qu'il me ferait, elle me dit d'une

voix entrecoupée par la colère: «Sauve-toi, sauve-toi, qu'au moins ton

père ne t'ait vu ainsi attendant comme un fou!» Mais je lui répétais:

«Viens me dire bonsoir», terrifié en voyant que le reflet de la bougie

de mon père s'élevait déjà sur le mur, mais aussi usant de son

approche comme d'un moyen de chantage et espérant que maman, pour

éviter que mon père me trouvât encore là si elle continuait à refuser,

allait me dire: «Rentre dans ta chambre, je vais venir.» Il était trop

tard, mon père était devant nous. Sans le vouloir, je murmurai ces

mots que personne n'entendit: «Je suis perdu!»

Il n'en fut pas ainsi. Mon père me refusait constamment des

permissions qui m'avaient été consenties dans les pactes plus larges

octroyés par ma mère et ma grand'mère parce qu'il ne se souciait pas

des «principes» et qu'il n'y avait pas avec lui de «Droit des gens».

Pour une raison toute contingente, ou même sans raison, il me

supprimait au dernier moment telle promenade si habituelle, si

consacrée, qu'on ne pouvait m'en priver sans parjure, ou bien, comme

il avait encore fait ce soir, longtemps avant l'heure rituelle, il me

disait: «Allons, monte te coucher, pas d'explication!» Mais aussi,

parce qu'il n'avait pas de principes (dans le sens de ma grand'mère),

il n'avait pas à proprement parler d'intransigeance. Il me regarda un

instant d'un air étonné et fâché, puis dès que maman lui eut expliqué

en quelques mots embarrassés ce qui était arrivé, il lui dit: «Mais va

donc avec lui, puisque tu disais justement que tu n'as pas envie de

dormir, reste un peu dans sa chambre, moi je n'ai besoin de rien.»

«Mais, mon ami, répondit timidement ma mère, que j'aie envie ou non de

dormir, ne change rien à la chose, on ne peut pas habituer cet

enfant...» «Mais il ne s'agit pas d'habituer, dit mon père en haussant

les épaules, tu vois bien que ce petit a du chagrin, il a l'air

désolé, cet enfant; voyons, nous ne sommes pas des bourreaux! Quand tu

l'auras rendu malade, tu seras bien avancée! Puisqu'il y a deux lits

dans sa chambre, dis donc à Françoise de te préparer le grand lit et

couche pour cette nuit auprès de lui. Allons, bonsoir, moi qui ne suis

pas si nerveux que vous, je vais me coucher.»

On ne pouvait pas remercier mon père; on l'eût agacé par ce qu'il

appelait des sensibleries. Je restai sans oser faire un mouvement; il

était encore devant nous, grand, dans sa robe de nuit blanche sous le

cachemire de l'Inde violet et rose qu'il nouait autour de sa tête

depuis qu'il avait des névralgies, avec le geste d'Abraham dans la

gravure d'après Benozzo Gozzoli que m'avait donnée M. Swann, disant à

Sarah qu'elle a à se départir du côté d'Isaac. Il y a bien des années

de cela. La muraille de l'escalier, où je vis monter le reflet de sa

bougie n'existe plus depuis longtemps. En moi aussi bien des choses

ont été détruites que je croyais devoir durer toujours et de nouvelles

se sont édifiées donnant naissance à des peines et à des joies

nouvelles que je n'aurais pu prévoir alors, de même que les anciennes

me sont devenues difficiles à comprendre. Il y a bien longtemps aussi

que mon père a cessé de pouvoir dire à maman: «Va avec le petit.» La

possibilité de telles heures ne renaîtra jamais pour moi. Mais depuis

peu de temps, je recommence à très bien percevoir si je prête

l'oreille, les sanglots que j'eus la force de contenir devant mon père

et qui n'éclatèrent que quand je me retrouvai seul avec maman. En

réalité ils n'ont jamais cessé; et c'est seulement parce que la vie se

tait maintenant davantage autour de moi que je les entends de nouveau,

comme ces cloches de couvents que couvrent si bien les bruits de la

ville pendant le jour qu'on les croirait arrêtées mais qui se

remettent à sonner dans le silence du soir.

Maman passa cette nuit-là dans ma chambre; au moment où je venais de

commettre une faute telle que je m'attendais à être obligé de quitter

la maison, mes parents m'accordaient plus que je n'eusse jamais obtenu

d'eux comme récompense d'une belle action. Même à l'heure où elle se

manifestait par cette grâce, la conduite de mon père à mon égard

gardait ce quelque chose d'arbitraire et d'immérité qui la

caractérisait et qui tenait à ce que généralement elle résultait

plutôt de convenances fortuites que d'un plan prémédité. Peut-être

même que ce que j'appelais sa sévérité, quand il m'envoyait me

coucher, méritait moins ce nom que celle de ma mère ou ma grand'mère,

car sa nature, plus différente en certains points de la mienne que

n'était la leur, n'avait probablement pas deviné jusqu'ici combien

j'étais malheureux tous les soirs, ce que ma mère et ma grand'mère

savaient bien; mais elles m'aimaient assez pour ne pas consentir à

m'épargner de la souffrance, elles voulaient m'apprendre à la dominer

afin de diminuer ma sensibilité nerveuse et fortifier ma volonté. Pour

mon père, dont l'affection pour moi était d'une autre sorte, je ne

sais pas s'il aurait eu ce courage: pour une fois où il venait de

comprendre que j'avais du chagrin, il avait dit à ma mère: «Va donc le

consoler.» Maman resta cette nuit-là dans ma chambre et, comme pour ne

gâter d'aucun remords ces heures si différentes de ce que j'avais eu

le droit d'espérer, quand Françoise, comprenant qu'il se passait

quelque chose d'extraordinaire en voyant maman assise près de moi, qui

me tenait la main et me laissait pleurer sans me gronder, lui demanda:

«Mais Madame, qu'a donc Monsieur à pleurer ainsi?» maman lui répondit:

«Mais il ne sait pas lui-même, Françoise, il est énervé; préparez-moi

vite le grand lit et montez vous coucher.» Ainsi, pour la première

fois, ma tristesse n'était plus considérée comme une faute punissable

mais comme un mal involontaire qu'on venait de reconnaître

officiellement, comme un état nerveux dont je n'étais pas responsable;

j'avais le soulagement de n'avoir plus à mêler de scrupules à

l'amertume de mes larmes, je pouvais pleurer sans péché. Je n'étais

pas non plus médiocrement fier vis-à-vis de Françoise de ce retour des

choses humaines, qui, une heure après que maman avait refusé de monter

dans ma chambre et m'avait fait dédaigneusement répondre que je

devrais dormir, m'élevait à la dignité de grande personne et m'avait

fait atteindre tout d'un coup à une sorte de puberté du chagrin,

d'émancipation des larmes. J'aurais dû être heureux: je ne l'étais

pas. Il me semblait que ma mère venait de me faire une première

concession qui devait lui être douloureuse, que c'était une première

abdication de sa part devant l'idéal qu'elle avait conçu pour moi, et

que pour la première fois, elle, si courageuse, s'avouait vaincue. Il

me semblait que si je venais de remporter une victoire c'était contre

elle, que j'avais réussi comme auraient pu faire la maladie, des

chagrins, ou l'âge, à détendre sa volonté, à faire fléchir sa raison

et que cette soirée commençait une ère, resterait comme une triste

date. Si j'avais osé maintenant, j'aurais dit à maman: «Non je ne veux

pas, ne couche pas ici.» Mais je connaissais la sagesse pratique,

réaliste comme on dirait aujourd'hui, qui tempérait en elle la nature

ardemment idéaliste de ma grand'mère, et je savais que, maintenant que

le mal était fait, elle aimerait mieux m'en laisser du moins goûter le

plaisir calmant et ne pas déranger mon père. Certes, le beau visage de

ma mère brillait encore de jeunesse ce soir-là où elle me tenait si

doucement les mains et cherchait à arrêter mes larmes; mais justement

il me semblait que cela n'aurait pas dû être, sa colère eût été moins

triste pour moi que cette douceur nouvelle que n'avait pas connue mon

enfance; il me semblait que je venais d'une main impie et secrète de

tracer dans son âme une première ride et d'y faire apparaître un

premier cheveu blanc. Cette pensée redoubla mes sanglots et alors je

vis maman, qui jamais ne se laissait aller à aucun attendrissement

avec moi, être tout d'un coup gagnée par le mien et essayer de retenir

une envie de pleurer. Comme elle sentit que je m'en étais aperçu, elle

me dit en riant: «Voilà mon petit jaunet, mon petit serin, qui va

rendre sa maman aussi bêtasse que lui, pour peu que cela continue.

Voyons, puisque tu n'as pas sommeil ni ta maman non plus, ne restons

pas à nous énerver, faisons quelque chose, prenons un de tes livres.»

Mais je n'en avais pas là. «Est-ce que tu aurais moins de plaisir si

je sortais déjà les livres que ta grand'mère doit te donner pour ta

fête? Pense bien: tu ne seras pas déçu de ne rien avoir après-demain?»

J'étais au contraire enchanté et maman alla chercher un paquet de

livres dont je ne pus deviner, à travers le papier qui les

enveloppait, que la taille courte et large, mais qui, sous ce premier

aspect, pourtant sommaire et voilé, éclipsaient déjà la boîte à

couleurs du Jour de l'An et les vers à soie de l'an dernier. C'était

la Mare au Diable, François le Champi, la Petite Fadette et les

Maîtres Sonneurs. Ma grand'mère, ai-je su depuis, avait d'abord choisi

les poésies de Musset, un volume de Rousseau et Indiana; car si elle

jugeait les lectures futiles aussi malsaines que les bonbons et les

pâtisseries, elles ne pensait pas que les grands souffles du génie

eussent sur l'esprit même d'un enfant une influence plus dangereuse et

moins vivifiante que sur son corps le grand air et le vent du large.

Mais mon père l'ayant presque traitée de folle en apprenant les livres

qu'elle voulait me donner, elle était retournée elle-même à

Jouy-le-Vicomte chez le libraire pour que je ne risquasse pas de ne

pas avoir mon cadeau (c'était un jour brûlant et elle était rentrée si

souffrante que le médecin avait averti ma mère de ne pas la laisser se

fatiguer ainsi) et elle s'était rabattue sur les quatre romans

champêtres de George Sand. «Ma fille, disait-elle à maman, je ne

pourrais me décider à donner à cet enfant quelque chose de mal écrit.»

En réalité, elle ne se résignait jamais à rien acheter dont on ne pût

tirer un profit intellectuel, et surtout celui que nous procurent les

belles choses en nous apprenant à chercher notre plaisir ailleurs que

dans les satisfactions du bien-être et de la vanité. Même quand elle

avait à faire à quelqu'un un cadeau dit utile, quand elle avait à

donner un fauteuil, des couverts, une canne, elle les cherchait

«anciens», comme si leur longue désuétude ayant effacé leur caractère

d'utilité, ils paraissaient plutôt disposés pour nous raconter la vie

des hommes d'autrefois que pour servir aux besoins de la nôtre. Elle

eût aimé que j'eusse dans ma chambre des photographies des monuments

ou des paysages les plus beaux. Mais au moment d'en faire l'emplette,

et bien que la chose représentée eût une valeur esthétique, elle

trouvait que la vulgarité, l'utilité reprenaient trop vite leur place

dans le mode mécanique de représentation, la photographie. Elle

essayait de ruser et sinon d'éliminer entièrement la banalité

commerciale, du moins de la réduire, d'y substituer pour la plus

grande partie de l'art encore, d'y introduire comme plusieurs

«épaisseurs» d'art: au lieu de photographies de la Cathédrale de

Chartres, des Grandes Eaux de Saint-Cloud, du Vésuve, elle se

renseignait auprès de Swann si quelque grand peintre ne les avait pas

représentés, et préférait me donner des photographies de la Cathédrale

de Chartres par Corot, des Grandes Eaux de Saint-Cloud par Hubert

Robert, du Vésuve par Turner, ce qui faisait un degré d'art de plus.

Mais si le photographe avait été écarté de la représentation du

chef-d'œuvre ou de la nature et remplacé par un grand artiste, il

reprenait ses droits pour reproduire cette interprétation même.

Arrivée à l'échéance de la vulgarité, ma grand'mère tâchait de la

reculer encore. Elle demandait à Swann si l'œuvre n'avait pas été

gravée, préférant, quand c'était possible, des gravures anciennes et

ayant encore un intérêt au delà d'elles-mêmes, par exemple celles qui

représentent un chef-d'œuvre dans un état où nous ne pouvons plus le

voir aujourd'hui (comme la gravure de la Cène de Léonard avant sa

dégradation, par Morgan). Il faut dire que les résultats de cette

manière de comprendre l'art de faire un cadeau ne furent pas toujours

très brillants. L'idée que je pris de Venise d'après un dessin du

Titien qui est censé avoir pour fond la lagune, était certainement

beaucoup moins exacte que celle que m'eussent donnée de simples

photographies. On ne pouvait plus faire le compte à la maison, quand

ma grand'tante voulait dresser un réquisitoire contre ma grand'mère,

des fauteuils offerts par elle à de jeunes fiancés ou à de vieux

époux, qui, à la première tentative qu'on avait faite pour s'en

servir, s'étaient immédiatement effondrés sous le poids d'un des

destinataires. Mais ma grand'mère aurait cru mesquin de trop s'occuper

de la solidité d'une boiserie où se distinguaient encore une

fleurette, un sourire, quelquefois une belle imagination du passé.

Même ce qui dans ces meubles répondait à un besoin, comme c'était

d'une façon à laquelle nous ne sommes plus habitués, la charmait comme

les vieilles manières de dire où nous voyons une métaphore, effacée,

dans notre moderne langage, par l'usure de l'habitude. Or, justement,

les romans champêtres de George Sand qu'elle me donnait pour ma fête,

étaient pleins ainsi qu'un mobilier ancien, d'expressions tombées en

désuétude et redevenues imagées, comme on n'en trouve plus qu'à la

campagne. Et ma grand'mère les avait achetés de préférence à d'autres

comme elle eût loué plus volontiers une propriété où il y aurait eu un

pigeonnier gothique ou quelqu'une de ces vieilles choses qui exercent

sur l'esprit une heureuse influence en lui donnant la nostalgie

d'impossibles voyages dans le temps.

Maman s'assit à côté de mon lit; elle avait pris François le Champi à

qui sa couverture rougeâtre et son titre incompréhensible, donnaient

pour moi une personnalité distincte et un attrait mystérieux. Je

n'avais jamais lu encore de vrais romans. J'avais entendu dire que

George Sand était le type du romancier. Cela me disposait déjà à

imaginer dans François le Champi quelque chose d'indéfinissable et de

délicieux. Les procédés de narration destinés à exciter la curiosité

ou l'attendrissement, certaines façons de dire qui éveillent

l'inquiétude et la mélancolie, et qu'un lecteur un peu instruit

reconnaît pour communs à beaucoup de romans, me paraissaient simples--à

moi qui considérais un livre nouveau non comme une chose ayant

beaucoup de semblables, mais comme une personne unique, n'ayant de

raison d'exister qu'en soi,--une émanation troublante de l'essence

particulière à François le Champi. Sous ces événements si journaliers,

ces choses si communes, ces mots si courants, je sentais comme une

intonation, une accentuation étrange. L'action s'engagea; elle me

parut d'autant plus obscure que dans ce temps-là, quand je lisais, je

rêvassais souvent, pendant des pages entières, à tout autre chose. Et

aux lacunes que cette distraction laissait dans le récit, s'ajoutait,

quand c'était maman qui me lisait à haute voix, qu'elle passait toutes

les scènes d'amour. Aussi tous les changements bizarres qui se

produisent dans l'attitude respective de la meunière et de l'enfant et

qui ne trouvent leur explication que dans les progrès d'un amour

naissant me paraissaient empreints d'un profond mystère dont je me

figurais volontiers que la source devait être dans ce nom inconnu et

si doux de «Champi» qui mettait sur l'enfant, qui le portait sans que

je susse pourquoi, sa couleur vive, empourprée et charmante. Si ma

mère était une lectrice infidèle c'était aussi, pour les ouvrages où

elle trouvait l'accent d'un sentiment vrai, une lectrice admirable par

le respect et la simplicité de l'interprétation, par la beauté et la

douceur du son. Même dans la vie, quand c'étaient des êtres et non des

œuvres d'art qui excitaient ainsi son attendrissement ou son

admiration, c'était touchant de voir avec quelle déférence elle

écartait de sa voix, de son geste, de ses propos, tel éclat de gaîté

qui eût pu faire mal à cette mère qui avait autrefois perdu un enfant,

tel rappel de fête, d'anniversaire, qui aurait pu faire penser ce

vieillard à son grand âge, tel propos de ménage qui aurait paru

fastidieux à ce jeune savant. De même, quand elle lisait la prose de

George Sand, qui respire toujours cette bonté, cette distinction

morale que maman avait appris de ma grand'mère à tenir pour

supérieures à tout dans la vie, et que je ne devais lui apprendre que

bien plus tard à ne pas tenir également pour supérieures à tout dans

les livres, attentive à bannir de sa voix toute petitesse, toute

affectation qui eût pu empêcher le flot puissant d'y être reçu, elle

fournissait toute la tendresse naturelle, toute l'ample douceur

qu'elles réclamaient à ces phrases qui semblaient écrites pour sa voix

et qui pour ainsi dire tenaient tout entières dans le registre de sa

sensibilité. Elle retrouvait pour les attaquer dans le ton qu'il faut,

l'accent cordial qui leur préexiste et les dicta, mais que les mots

n'indiquent pas; grâce à lui elle amortissait au passage toute crudité

dans les temps des verbes, donnait à l'imparfait et au passé défini la

douceur qu'il y a dans la bonté, la mélancolie qu'il y a dans la

tendresse, dirigeait la phrase qui finissait vers celle qui allait

commencer, tantôt pressant, tantôt ralentissant la marche des syllabes

pour les faire entrer, quoique leurs quantités fussent différentes,

dans un rythme uniforme, elle insufflait à cette prose si commune une

sorte de vie sentimentale et continue.

Mes remords étaient calmés, je me laissais aller à la douceur de cette

nuit où j'avais ma mère auprès de moi. Je savais qu'une telle nuit ne

pourrait se renouveler; que le plus grand désir que j'eusse au monde,

garder ma mère dans ma chambre pendant ces tristes heures nocturnes,

était trop en opposition avec les nécessités de la vie et le vœu de

tous, pour que l'accomplissement qu'on lui avait accordé ce soir pût

être autre chose que factice et exceptionnel. Demain mes angoisses

reprendraient et maman ne resterait pas là. Mais quand mes angoisses

étaient calmées, je ne les comprenais plus; puis demain soir était

encore lointain; je me disais que j'aurais le temps d'aviser, bien que

ce temps-là ne pût m'apporter aucun pouvoir de plus, qu'il s'agissait

de choses qui ne dépendaient pas de ma volonté et que seul me faisait

paraître plus évitables l'intervalle qui les séparait encore de moi.

...

C'est ainsi que, pendant longtemps, quand, réveillé la nuit, je me

ressouvenais de Combray, je n'en revis jamais que cette sorte de pan

lumineux, découpé au milieu d'indistinctes ténèbres, pareil à ceux que

l'embrasement d'un feu de Bengale ou quelque projection électrique

éclairent et sectionnent dans un édifice dont les autres parties

restent plongées dans la nuit: à la base assez large, le petit salon,

la salle à manger, l'amorce de l'allée obscure par où arriverait M.

Swann, l'auteur inconscient de mes tristesses, le vestibule où je

m'acheminais vers la première marche de l'escalier, si cruel à monter,

qui constituait à lui seul le tronc fort étroit de cette pyramide

irrégulière; et, au faîte, ma chambre à coucher avec le petit couloir

à porte vitrée pour l'entrée de maman; en un mot, toujours vu à la

même heure, isolé de tout ce qu'il pouvait y avoir autour, se

détachant seul sur l'obscurité, le décor strictement nécessaire (comme

celui qu'on voit indiqué en tête des vieilles pièces pour les

représentations en province), au drame de mon déshabillage; comme si

Combray n'avait consisté qu'en deux étages reliés par un mince

escalier, et comme s'il n'y avait jamais été que sept heures du soir.

A vrai dire, j'aurais pu répondre à qui m'eût interrogé que Combray

comprenait encore autre chose et existait à d'autres heures. Mais

comme ce que je m'en serais rappelé m'eût été fourni seulement par la

mémoire volontaire, la mémoire de l'intelligence, et comme les

renseignements qu'elle donne sur le passé ne conservent rien de lui,

je n'aurais jamais eu envie de songer à ce reste de Combray. Tout cela

était en réalité mort pour moi.

Mort à jamais? C'était possible.

Il y a beaucoup de hasard en tout ceci, et un second hasard, celui de

notre mort, souvent ne nous permet pas d'attendre longtemps les

faveurs du premier.

Je trouve très raisonnable la croyance celtique que les âmes de ceux

que nous avons perdus sont captives dans quelque être inférieur, dans

une bête, un végétal, une chose inanimée, perdues en effet pour nous

jusqu'au jour, qui pour beaucoup ne vient jamais, où nous nous

trouvons passer près de l'arbre, entrer en possession de l'objet qui

est leur prison. Alors elles tressaillent, nous appellent, et sitôt

que nous les avons reconnues, l'enchantement est brisé. Délivrées par

nous, elles ont vaincu la mort et reviennent vivre avec nous.

Il en est ainsi de notre passé. C'est peine perdue que nous cherchions

à l'évoquer, tous les efforts de notre intelligence sont inutiles. Il

est caché hors de son domaine et de sa portée, en quelque objet

matériel (en la sensation que nous donnerait cet objet matériel), que

nous ne soupçonnons pas. Cet objet, il dépend du hasard que nous le

rencontrions avant de mourir, ou que nous ne le rencontrions pas.

Il y avait déjà bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était

pas le théâtre et le drame de mon coucher, n'existait plus pour moi,

quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant

que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon

habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi,

me ravisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus

appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la

valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques. Et bientôt,

machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un

triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où

j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant

même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je

tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un

plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause.

Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes,

ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon

qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse: ou plutôt

cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me

sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette

puissante joie? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du

gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de

même nature. D'où venait-elle? Que signifiait-elle? Où l'appréhender?

Je bois une seconde gorgée où je ne trouve rien de plus que dans la

première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il

est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. Il

est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi.

Il l'y a éveillée, mais ne la connaît pas, et ne peut que répéter

indéfiniment, avec de moins en moins de force, ce même témoignage que

je ne sais pas interpréter et que je veux au moins pouvoir lui

redemander et retrouver intact, à ma disposition, tout à l'heure, pour

un éclaircissement décisif. Je pose la tasse et me tourne vers mon

esprit. C'est à lui de trouver la vérité. Mais comment? Grave

incertitude, toutes les fois que l'esprit se sent dépassé par

lui-même; quand lui, le chercheur, est tout ensemble le pays obscur où

il doit chercher et où tout son bagage ne lui sera de rien. Chercher?

pas seulement: créer. Il est en face de quelque chose qui n'est pas

encore et que seul il peut réaliser, puis faire entrer dans sa

lumière.

Et je recommence à me demander quel pouvait être cet état inconnu, qui

n'apportait aucune preuve logique, mais l'évidence de sa félicité, de

sa réalité devant laquelle les autres s'évanouissaient. Je veux

essayer de le faire réapparaître. Je rétrograde par la pensée au

moment où je pris la première cuillerée de thé. Je retrouve le même

état, sans une clarté nouvelle. Je demande à mon esprit un effort de

plus, de ramener encore une fois la sensation qui s'enfuit. Et pour

que rien ne brise l'élan dont il va tâcher de la ressaisir, j'écarte

tout obstacle, toute idée étrangère, j'abrite mes oreilles et mon

attention contre les bruits de la chambre voisine. Mais sentant mon

esprit qui se fatigue sans réussir, je le force au contraire à prendre

cette distraction que je lui refusais, à penser à autre chose, à se

refaire avant une tentative suprême. Puis une deuxième fois, je fais

le vide devant lui, je remets en face de lui la saveur encore récente

de cette première gorgée et je sens tressaillir en moi quelque chose

qui se déplace, voudrait s'élever, quelque chose qu'on aurait

désancré, à une grande profondeur; je ne sais ce que c'est, mais cela

monte lentement; j'éprouve la résistance et j'entends la rumeur des

distances traversées.

Certes, ce qui palpite ainsi au fond de moi, ce doit être l'image, le

souvenir visuel, qui, lié à cette saveur, tente de la suivre jusqu'à

moi. Mais il se débat trop loin, trop confusément; à peine si je

perçois le reflet neutre où se confond l'insaisissable tourbillon des

couleurs remuées; mais je ne puis distinguer la forme, lui demander

comme au seul interprète possible, de me traduire le témoignage de sa

contemporaine, de son inséparable compagne, la saveur, lui demander de

m'apprendre de quelle circonstance particulière, de quelle époque du

passé il s'agit.

Arrivera-t-il jusqu'à la surface de ma claire conscience, ce souvenir,

l'instant ancien que l'attraction d'un instant identique est venue de

si loin solliciter, émouvoir, soulever tout au fond de moi? Je ne

sais. Maintenant je ne sens plus rien, il est arrêté, redescendu

peut-être; qui sait s'il remontera jamais de sa nuit? Dix fois il me

faut recommencer, me pencher vers lui. Et chaque fois la lâcheté qui

nous détourne de toute tâche difficile, de toute œuvre important, m'a

conseillé de laisser cela, de boire mon thé en pensant simplement à

mes ennuis d'aujourd'hui, à mes désirs de demain qui se laissent

remâcher sans peine.

Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût c'était celui du petit

morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parce que ce

jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais

lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après

l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul. La vue de la

petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté;

peut-être parce que, en ayant souvent aperçu depuis, sans en manger,

sur les tablettes des pâtissiers, leur image avait quitté ces jours de

Combray pour se lier à d'autres plus récents; peut-être parce que de

ces souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire, rien ne

survivait, tout s'était désagrégé; les formes,--et celle aussi du petit

coquillage de pâtisserie, si grassement sensuel, sous son plissage

sévère et dévot--s'étaient abolies, ou, ensommeillées, avaient perdu la

force d'expansion qui leur eût permis de rejoindre la conscience.

Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des

êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus

vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur

et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler,

à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans

fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du

souvenir.

Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans

le tilleul que me donnait ma tante (quoique je ne susse pas encore et

dusse remettre à bien plus tard de découvrir pourquoi ce souvenir me

rendait si heureux), aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où

était sa chambre, vint comme un décor de théâtre s'appliquer au petit

pavillon, donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes

parents sur ses derrières (ce pan tronqué que seul j'avais revu

jusque-là); et avec la maison, la ville, la Place où on m'envoyait

avant déjeuner, les rues où j'allais faire des courses depuis le matin

jusqu'au soir et par tous les temps, les chemins qu'on prenait si le

temps était beau. Et comme dans ce jeu où les Japonais s'amusent à

tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau, de petits morceaux de

papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés

s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent

des fleurs, des maisons, des personnages consistants et

reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin

et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les

bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout

Combray et ses environs, tout cela que prend forme et solidité, est

sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé.

II.

Combray de loin, à dix lieues à la ronde, vu du chemin de fer quand

nous y arrivions la dernière semaine avant Pâques, ce n'était qu'une

église résumant la ville, la représentant, parlant d'elle et pour elle

aux lointains, et, quand on approchait, tenant serrés autour de sa

haute mante sombre, en plein champ, contre le vent, comme une pastoure

ses brebis, les dos laineux et gris des maisons rassemblées qu'un

reste de remparts du moyen âge cernait çà et là d'un trait aussi

parfaitement circulaire qu'une petite ville dans un tableau de

primitif. A l'habiter, Combray était un peu triste, comme ses rues

dont les maisons construites en pierres noirâtres du pays, précédées

de degrés extérieurs, coiffées de pignons qui rabattaient l'ombre

devant elles, étaient assez obscures pour qu'il fallût dès que le jour

commençait à tomber relever les rideaux dans les «salles»; des rues

aux graves noms de saints (desquels plusieurs seigneurs de Combray):

rue Saint-Hilaire, rue Saint-Jacques où était la maison de ma tante,

rue Sainte-Hildegarde, où donnait la grille, et rue du Saint-Esprit

sur laquelle s'ouvrait la petite porte latérale de son jardin; et ces

rues de Combray existent dans une partie de ma mémoire si reculée,

peinte de couleurs si différentes de celles qui maintenant revêtent

pour moi le monde, qu'en vérité elles me paraissent toutes, et

l'église qui les dominait sur la Place, plus irréelles encore que les

projections de la lanterne magique; et qu'à certains moments, il me

semble que pouvoir encore traverser la rue Saint-Hilaire, pouvoir

louer une chambre rue de l'Oiseau--à la vieille hôtellerie de l'Oiseau

flesché, des soupiraux de laquelle montait une odeur de cuisine qui

s'élève encore par moments en moi aussi intermittente et aussi

chaude,--serait une entrée en contact avec l'Au-delà plus

merveilleusement surnaturelle que de faire la connaissance de Golo et

de causer avec Geneviève de Brabant.

La cousine de mon grand-père,--ma grand'tante,--chez qui nous habitions,

était la mère de cette tante Léonie qui, depuis la mort de son mari,

mon oncle Octave, n'avait plus voulu quitter, d'abord Combray, puis à

Combray sa maison, puis sa chambre, puis son lit et ne «descendait»

plus, toujours couchée dans un état incertain de chagrin, de débilité

physique, de maladie, d'idée fixe et de dévotion. Son appartement

particulier donnait sur la rue Saint-Jacques qui aboutissait beaucoup

plus loin au Grand-Pré (par opposition au Petit-Pré, verdoyant au

milieu de la ville, entre trois rues), et qui, unie, grisâtre, avec

les trois hautes marches de grès presque devant chaque porte, semblait

comme un défilé pratiqué par un tailleur d'images gothiques à même la

pierre où il eût sculpté une crèche ou un calvaire. Ma tante

n'habitait plus effectivement que deux chambres contiguës, restant

l'après-midi dans l'une pendant qu'on aérait l'autre. C'étaient de ces

chambres de province qui,--de même qu'en certains pays des parties

entières de l'air ou de la mer sont illuminées ou parfumées par des

myriades de protozoaires que nous ne voyons pas,--nous enchantent des

mille odeurs qu'y dégagent les vertus, la sagesse, les habitudes,

toute une vie secrète, invisible, surabondante et morale que

l'atmosphère y tient en suspens; odeurs naturelles encore, certes, et

couleur du temps comme celles de la campagne voisine, mais déjà

casanières, humaines et renfermées, gelée exquise industrieuse et

limpide de tous les fruits de l'année qui ont quitté le verger pour

l'armoire; saisonnières, mais mobilières et domestiques, corrigeant le

piquant de la gelée blanche par la douceur du pain chaud, oisives et

ponctuelles comme une horloge de village, flâneuses et rangées,

insoucieuses et prévoyantes, lingères, matinales, dévotes, heureuses

d'une paix qui n'apporte qu'un surcroît d'anxiété et d'un prosaïsme

qui sert de grand réservoir de poésie à celui qui la traverse sans y

avoir vécu. L'air y était saturé de la fine fleur d'un silence si

nourricier, si succulent que je ne m'y avançais qu'avec une sorte de

gourmandise, surtout par ces premiers matins encore froids de la

semaine de Pâques où je le goûtais mieux parce que je venais seulement

d'arriver à Combray: avant que j'entrasse souhaiter le bonjour à ma

tante on me faisait attendre un instant, dans la première pièce où le

soleil, d'hiver encore, était venu se mettre au chaud devant le feu,

déjà allumé entre les deux briques et qui badigeonnait toute la

chambre d'une odeur de suie, en faisait comme un de ces grands

«devants de four» de campagne, ou de ces manteaux de cheminée de

châteaux, sous lesquels on souhaite que se déclarent dehors la pluie,

la neige, même quelque catastrophe diluvienne pour ajouter au confort

de la réclusion la poésie de l'hivernage; je faisais quelques pas du

prie-Dieu aux fauteuils en velours frappé, toujours revêtus d'un

appui-tête au crochet; et le feu cuisant comme une pâte les

appétissantes odeurs dont l'air de la chambre était tout grumeleux et

qu'avait déjà fait travailler et «lever» la fraîcheur humide et

ensoleillée du matin, il les feuilletait, les dorait, les godait, les

boursouflait, en faisant un invisible et palpable gâteau provincial,

un immense «chausson» où, à peine goûtés les arômes plus

croustillants, plus fins, plus réputés, mais plus secs aussi du

placard, de la commode, du papier à ramages, je revenais toujours avec

une convoitise inavouée m'engluer dans l'odeur médiane, poisseuse,

fade, indigeste et fruitée de couvre-lit à fleurs.

Dans la chambre voisine, j'entendais ma tante qui causait toute seule

à mi-voix. Elle ne parlait jamais qu'assez bas parce qu'elle croyait

avoir dans la tête quelque chose de cassé et de flottant qu'elle eût

déplacé en parlant trop fort, mais elle ne restait jamais longtemps,

même seule, sans dire quelque chose, parce qu'elle croyait que c'était

salutaire pour sa gorge et qu'en empêchant le sang de s'y arrêter,

cela rendrait moins fréquents les étouffements et les angoisses dont

elle souffrait; puis, dans l'inertie absolu où elle vivait, elle

prêtait à ses moindres sensations une importance extraordinaire; elle

les douait d'une motilité qui lui rendait difficile de les garder pour

elle, et à défaut de confident à qui les communiquer, elle se les

annonçait à elle-même, en un perpétuel monologue qui était sa seule

forme d'activité. Malheureusement, ayant pris l'habitude de penser

tout haut, elle ne faisait pas toujours attention à ce qu'il n'y eût

personne dans la chambre voisine, et je l'entendais souvent se dire à

elle-même: «Il faut que je me rappelle bien que je n'ai pas dormi»

(car ne jamais dormir était sa grande prétention dont notre langage à

tous gardait le respect et la trace: le matin Françoise ne venait pas

«l'éveiller», mais «entrait» chez elle; quand ma tante voulait faire

un somme dans la journée, on disait qu'elle voulait «réfléchir» ou

«reposer»; et quand il lui arrivait de s'oublier en causant jusqu'à

dire: «Ce qui m'a réveillée» ou «j'ai rêvé que», elle rougissait et se

reprenait au plus vite).

Au bout d'un moment, j'entrais l'embrasser; Françoise faisait infuser

son thé; ou, si ma tante se sentait agitée, elle demandait à la place

sa tisane et c'était moi qui étais chargé de faire tomber du sac de

pharmacie dans une assiette la quantité de tilleul qu'il fallait

mettre ensuite dans l'eau bouillante. Le dessèchement des tiges les

avait incurvées en un capricieux treillage dans les entrelacs duquel

s'ouvraient les fleurs pâles, comme si un peintre les eût arrangées,

les eût fait poser de la façon la plus ornementale. Les feuilles,

ayant perdu ou changé leur aspect, avaient l'air des choses les

plus disparates, d'une aile transparente de mouche, de l'envers

blanc d'une étiquette, d'un pétale de rose, mais qui eussent été

empilées, concassées ou tressées comme dans la confection d'un nid.

Mille petits détails inutiles,--charmante prodigalité du

pharmacien,--qu'on eût supprimés dans une préparation factice, me

donnaient, comme un livre où on s'émerveille de rencontrer le nom

d'une personne de connaissance, le plaisir de comprendre que c'était

bien des tiges de vrais tilleuls, comme ceux que je voyais avenue de

la Gare, modifiées, justement parce que c'étaient non des doubles,

mais elles-même et qu'elles avaient vieilli. Et chaque caractère

nouveau n'y étant que la métamorphose d'un caractère ancien, dans de

petites boules grises je reconnaissais les boutons verts qui ne sont

pas venus à terme; mais surtout l'éclat rose, lunaire et doux qui

faisait se détacher les fleurs dans la forêt fragile des tiges où

elles étaient suspendues comme de petites roses d'or,--signe, comme la

lueur qui révèle encore sur une muraille la place d'une fresque

effacée, de la différence entre les parties de l'arbre qui avaient été

«en couleur» et celles qui ne l'avaient pas été--me montrait que ces

pétales étaient bien ceux qui avant de fleurir le sac de pharmacie

avaient embaumé les soirs de printemps. Cette flamme rose de cierge,

c'était leur couleur encore, mais à demi éteinte et assoupie dans

cette vie diminuée qu'était la leur maintenant et qui est comme le

crépuscule des fleurs. Bientôt ma tante pouvait tremper dans l'infusion

bouillante dont elle savourait le goût de feuille morte ou de fleur

fanée une petite madeleine dont elle me tendait un morceau quand il

était suffisamment amolli.

D'un côté de son lit était une grande commode jaune en bois de

citronnier et une table qui tenait à la fois de l'officine et du

maître-autel, où, au-dessus d'une statuette de la Vierge et d'une

bouteille de Vichy-Célestins, on trouvait des livres de messe et des

ordonnances de médicaments, tous ce qu'il fallait pour suivre de son

lit les offices et son régime, pour ne manquer l'heure ni de la

pepsine, ni des vêpres. De l'autre côté, son lit longeait la fenêtre,

elle avait la rue sous les yeux et y lisait du matin au soir, pour se

désennuyer, à la façon des princes persans, la chronique quotidienne

mais immémoriale de Combray, qu'elle commentait ensuite avec

Françoise.

Je n'étais pas avec ma tante depuis cinq minutes, qu'elle me renvoyait

par peur que je la fatigue. Elle tendait à mes lèvres son triste front

pâle et fade sur lequel, à cette heure matinale, elle n'avait pas

encore arrangé ses faux cheveux, et où les vertèbres transparaissaient

comme les pointes d'une couronne d'épines ou les grains d'un rosaire,

et elle me disait: «Allons, mon pauvre enfant, va-t'en, va te préparer

pour la messe; et si en bas tu rencontres Françoise, dis-lui de ne pas

s'amuser trop longtemps avec vous, qu'elle monte bientôt voir si je

n'ai besoin de rien.»

Françoise, en effet, qui était depuis des années a son service et ne

se doutait pas alors qu'elle entrerait un jour tout à fait au nôtre

délaissait un peu ma tante pendant les mois où nous étions là. Il y

avait eu dans mon enfance, avant que nous allions à Combray, quand ma

tante Léonie passait encore l'hiver à Paris chez sa mère, un temps où

je connaissais si peu Françoise que, le 1er janvier, avant d'entrer

chez ma grand'tante, ma mère me mettait dans la main une pièce de cinq

francs et me disait: «Surtout ne te trompe pas de personne. Attends

pour donner que tu m'entendes dire: «Bonjour Françoise»; en même temps

je te toucherai légèrement le bras. A peine arrivions-nous dans

l'obscure antichambre de ma tante que nous apercevions dans l'ombre,

sous les tuyaux d'un bonnet éblouissant, raide et fragile comme s'il

avait été de sucre filé, les remous concentriques d'un sourire de

reconnaissance anticipé. C'était Françoise, immobile et debout dans

l'encadrement de la petite porte du corridor comme une statue de

sainte dans sa niche. Quand on était un peu habitué à ces ténèbres de

chapelle, on distinguait sur son visage l'amour désintéressé de

l'humanité, le respect attendri pour les hautes classes qu'exaltait

dans les meilleures régions de son cœur l'espoir des étrennes. Maman

me pinçait le bras avec violence et disait d'une voix forte: «Bonjour

Françoise.» A ce signal mes doigts s'ouvraient et je lâchais la pièce

qui trouvait pour la recevoir une main confuse, mais tendue. Mais

depuis que nous allions à Combray je ne connaissais personne mieux que

Françoise; nous étions ses préférés, elle avait pour nous, au moins

pendant les premières années, avec autant de considération que pour ma

tante, un goût plus vif, parce que nous ajoutions, au prestige de

faire partie de la famille (elle avait pour les liens invisibles que

noue entre les membres d'une famille la circulation d'un même sang,

autant de respect qu'un tragique grec), le charme de n'être pas ses

maîtres habituels. Aussi, avec quelle joie elle nous recevait, nous

plaignant de n'avoir pas encore plus beau temps, le jour de notre

arrivée, la veille de Pâques, où souvent il faisait un vent glacial,

quand maman lui demandait des nouvelles de sa fille et de ses neveux,

si son petit-fils était gentil, ce qu'on comptait faire de lui, s'il

ressemblerait à sa grand'mère.

Et quand il n'y avait plus de monde là, maman qui savait que Françoise

pleurait encore ses parents morts depuis des années, lui parlait d'eux

avec douceur, lui demandait mille détails sur ce qu'avait été leur

vie.

Elle avait deviné que Françoise n'aimait pas son gendre et qu'il lui

gâtait le plaisir qu'elle avait à être avec sa fille, avec qui elle ne

causait pas aussi librement quand il était là. Aussi, quand Françoise

allait les voir, à quelques lieues de Combray, maman lui disait en

souriant: «N'est-ce pas Françoise, si Julien a été obligé de

s'absenter et si vous avez Marguerite à vous toute seule pour toute la

journée, vous serez désolée, mais vous vous ferez une raison?» Et

Françoise disait en riant: «Madame sait tout; madame est pire que les

rayons X (elle disait x avec une difficulté affectée et un sourire

pour se railler elle-même, ignorante, d'employer ce terme savant),

qu'on a fait venir pour Mme Octave et qui voient ce que vous avez dans

le cœur», et disparaissait, confuse qu'on s'occupât d'elle, peut-être

pour qu'on ne la vît pas pleurer; maman était la première personne qui

lui donnât cette douce émotion de sentir que sa vie, ses bonheurs, ses

chagrins de paysanne pouvaient présenter de l'intérêt, être un motif

de joie ou de tristesse pour une autre qu'elle-même. Ma tante se

résignait à se priver un peu d'elle pendant notre séjour, sachant

combien ma mère appréciait le service de cette bonne si intelligente

et active, qui était aussi belle dès cinq heures du matin dans sa

cuisine, sous son bonnet dont le tuyautage éclatant et fixe avait

l'air d'être en biscuit, que pour aller à la grand'messe; qui faisait

tout bien, travaillant comme un cheval, qu'elle fût bien portante ou

non, mais sans bruit, sans avoir l'air de rien faire, la seule des

bonnes de ma tante qui, quand maman demandait de l'eau chaude ou du

café noir, les apportait vraiment bouillants; elle était un de ces

serviteurs qui, dans une maison, sont à la fois ceux qui déplaisent le

plus au premier abord à un étranger, peut-être parce qu'ils ne

prennent pas la peine de faire sa conquête et n'ont pas pour lui de

prévenance, sachant très bien qu'ils n'ont aucun besoin de lui, qu'on

cesserait de le recevoir plutôt que de les renvoyer; et qui sont en

revanche ceux à qui tiennent le plus les maîtres qui ont éprouvé leur

capacités réelles, et ne se soucient pas de cet agrément superficiel,

de ce bavardage servile qui fait favorablement impression à un

visiteur, mais qui recouvre souvent une inéducable nullité.

Quand Françoise, après avoir veillé à ce que mes parents eussent tout

ce qu'il leur fallait, remontait une première fois chez ma tante pour

lui donner sa pepsine et lui demander ce qu'elle prendrait pour

déjeuner, il était bien rare qu'il ne fallût pas donner déjà son avis

ou fournir des explications sur quelque événement d'importance:

--«Françoise, imaginez-vous que Mme Goupil est passée plus d'un quart

d'heure en retard pour aller chercher sa sœur; pour peu qu'elle

s'attarde sur son chemin cela ne me surprendrait point qu'elle arrive

après l'élévation.»

--«Hé! il n'y aurait rien d'étonnant», répondait Françoise.

--«Françoise, vous seriez venue cinq minutes plus tôt, vous auriez vu

passer Mme Imbert qui tenait des asperges deux fois grosses comme

celles de la mère Callot; tâchez donc de savoir par sa bonne où elle

les a eues. Vous qui, cette année, nous mettez des asperges à toutes

les sauces, vous auriez pu en prendre de pareilles pour nos

voyageurs.»

--«Il n'y aurait rien d'étonnant qu'elles viennent de chez M. le Curé»,

disait Françoise.

--«Ah! je vous crois bien, ma pauvre Françoise, répondait ma tante en

haussant les épaules, chez M. le Curé! Vous savez bien qu'il ne fait

pousser que de petites méchantes asperges de rien. Je vous dis que

celles-là étaient grosses comme le bras. Pas comme le vôtre, bien sûr,

mais comme mon pauvre bras qui a encore tant maigri cette année.»

--«Françoise, vous n'avez pas entendu ce carillon qui m'a cassé la

tête?»

--«Non, madame Octave.»

--«Ah! ma pauvre fille, il faut que vous l'ayez solide votre tête, vous

pouvez remercier le Bon Dieu. C'était la Maguelone qui était venue

chercher le docteur Piperaud. Il est ressorti tout de suite avec elle

et ils ont tourné par la rue de l'Oiseau. Il faut qu'il y ait quelque

enfant de malade.»

--«Eh! là, mon Dieu», soupirait Françoise, qui ne pouvait pas entendre

parler d'un malheur arrivé à un inconnu, même dans une partie du monde

éloignée, sans commencer à gémir.

--«Françoise, mais pour qui donc a-t-on sonné la cloche des morts? Ah!

mon Dieu, ce sera pour Mme Rousseau. Voilà-t-il pas que j'avais oublié

qu'elle a passé l'autre nuit. Ah! il est temps que le Bon Dieu me

rappelle, je ne sais plus ce que j'ai fait de ma tête depuis la mort

de mon pauvre Octave. Mais je vous fais perdre votre temps, ma fille.»

--«Mais non, madame Octave, mon temps n'est pas si cher; celui qui l'a

fait ne nous l'a pas vendu. Je vas seulement voir si mon feu ne

s'éteint pas.»

Ainsi Françoise et ma tante appréciaient-elles ensemble au cours de

cette séance matinale, les premiers événements du jour. Mais

quelquefois ces événements revêtaient un caractère si mystérieux et si

grave que ma tante sentait qu'elle ne pourrait pas attendre le moment

où Françoise monterait, et quatre coups de sonnette formidables

retentissaient dans la maison.

--«Mais, madame Octave, ce n'est pas encore l'heure de la pepsine,

disait Françoise. Est-ce que vous vous êtes senti une faiblesse?»

--«Mais non, Françoise, disait ma tante, c'est-à-dire si, vous savez

bien que maintenant les moments où je n'ai pas de faiblesse sont bien

rares; un jour je passerai comme Mme Rousseau sans avoir eu le temps

de me reconnaître; mais ce n'est pas pour cela que je sonne.

Croyez-vous pas que je viens de voir comme je vous vois Mme Goupil

avec une fillette que je ne connais point. Allez donc chercher deux

sous de sel chez Camus. C'est bien rare si Théodore ne peut pas vous

dire qui c'est.»

--«Mais ça sera la fille à M. Pupin», disait Françoise qui préférait

s'en tenir à une explication immédiate, ayant été déjà deux fois

depuis le matin chez Camus.

--«La fille à M. Pupin! Oh! je vous crois bien, ma pauvre Françoise!

Avec cela que je ne l'aurais pas reconnue?»

--«Mais je ne veux pas dire la grande, madame Octave, je veux dire la

gamine, celle qui est en pension à Jouy. Il me ressemble de l'avoir

déjà vue ce matin.»

--«Ah! à moins de ça, disait ma tante. Il faudrait qu'elle soit venue

pour les fêtes. C'est cela! Il n'y a pas besoin de chercher, elle sera

venue pour les fêtes. Mais alors nous pourrions bien voir tout à

l'heure Mme Sazerat venir sonner chez sa sœur pour le déjeuner. Ce

sera ça! J'ai vu le petit de chez Galopin qui passait avec une tarte!

Vous verrez que la tarte allait chez Mme Goupil.»

--«Dès l'instant que Mme Goupil a de la visite, madame Octave, vous

n'allez pas tarder à voir tout son monde rentrer pour le déjeuner, car

il commence à ne plus être de bonne heure», disait Françoise qui,

pressé de redescendre s'occuper du déjeuner, n'était pas fâchée de

laisser à ma tante cette distraction en perspective.

--«Oh! pas avant midi, répondait ma tante d'un ton résigné, tout en

jetant sur la pendule un coup d'œil inquiet, mais furtif pour ne pas

laisser voir qu'elle, qui avait renoncé à tout, trouvait pourtant, à

apprendre que Mme Goupil avait à déjeuner, un plaisir aussi vif, et

qui se ferait malheureusement attendre encore un peu plus d'une heure.

Et encore cela tombera pendant mon déjeuner!» ajouta-t-elle à mi-voix

pour elle-même. Son déjeuner lui était une distraction suffisante pour

qu'elle n'en souhaitât pas une autre en même temps. «Vous n'oublierez

pas au moins de me donner mes œufs à la crème dans une assiette

plate?» C'étaient les seules qui fussent ornées de sujets, et ma tante

s'amusait à chaque repas à lire la légende de celle qu'on lui servait

ce jour-là. Elle mettait ses lunettes, déchiffrait: Alibaba et

quarante voleurs, Aladin ou la Lampe merveilleuse, et disait en

souriant: Très bien, très bien.

--«Je serais bien allée chez Camus...» disait Françoise en voyant que

ma tante ne l'y enverrait plus.

--«Mais non, ce n'est plus la peine, c'est sûrement Mlle Pupin. Ma

pauvre Françoise, je regrette de vous avoir fait monter pour rien.»

Mais ma tante savait bien que ce n'était pas pour rien qu'elle avait

sonné Françoise, car, à Combray, une personne «qu'on ne connaissait

point» était un être aussi peu croyable qu'un dieu de la mythologie,

et de fait on ne se souvenait pas que, chaque fois que s'était

produite, dans la rue de Saint-Esprit ou sur la place, une de ces

apparitions stupéfiantes, des recherches bien conduites n'eussent pas

fini par réduire le personnage fabuleux aux proportions d'une

«personne qu'on connaissait», soit personnellement, soit

abstraitement, dans son état civil, en tant qu'ayant tel degré de

parenté avec des gens de Combray. C'était le fils de Mme Sauton qui

rentrait du service, la nièce de l'abbé Perdreau qui sortait de

couvent, le frère du curé, percepteur à Châteaudun qui venait de

prendre sa retraite ou qui était venu passer les fêtes. On avait eu en

les apercevant l'émotion de croire qu'il y avait à Combray des gens

qu'on ne connaissait point simplement parce qu'on ne les avait pas

reconnus ou identifiés tout de suite. Et pourtant, longtemps à

l'avance, Mme Sauton et le curé avaient prévenu qu'ils attendaient

leurs «voyageurs». Quand le soir, je montais, en rentrant, raconter

notre promenade à ma tante, si j'avais l'imprudence de lui dire que

nous avions rencontré près du Pont-Vieux, un homme que mon grand-père

ne connaissait pas: «Un homme que grand-père ne connaissait point,

s'écriait elle. Ah! je te crois bien!» Néanmoins un peu émue de cette

nouvelle, elle voulait en avoir le cœur net, mon grand-père était

mandé. «Qui donc est-ce que vous avez rencontré près du Pont-Vieux,

mon oncle? un homme que vous ne connaissiez point?»--«Mais si,

répondait mon grand-père, c'était Prosper le frère du jardinier de Mme

Bouillebœuf.»--«Ah! bien», disait ma tante, tranquillisée et un peu

rouge; haussant les épaules avec un sourire ironique, elle ajoutait:

«Aussi il me disait que vous aviez rencontré un homme que vous ne

connaissiez point!» Et on me recommandait d'être plus circonspect une

autre fois et de ne plus agiter ainsi ma tante par des paroles

irréfléchies. On connaissait tellement bien tout le monde, à Combray,

bêtes et gens, que si ma tante avait vu par hasard passer un chien

«qu'elle ne connaissait point», elle ne cessait d'y penser et de

consacrer à ce fait incompréhensible ses talents d'induction et ses

heures de liberté.

--«Ce sera le chien de Mme Sazerat», disait Françoise, sans grande

conviction, mais dans un but d'apaisement et pour que ma tante ne se

«fende pas la tête.»

--«Comme si je ne connaissais pas le chien de Mme Sazerat!» répondait

ma tante dont l'esprit critique n'admettait pas si facilement un fait.

--«Ah! ce sera le nouveau chien que M. Galopin a rapporté de Lisieux.»

--«Ah! à moins de ça.»

--«Il paraît que c'est une bête bien affable», ajoutait Françoise qui

tenait le renseignement de Théodore, «spirituelle comme une personne,

toujours de bonne humeur, toujours aimable, toujours quelque chose de

gracieux. C'est rare qu'une bête qui n'a que cet âge-là soit déjà si

galante. Madame Octave, il va falloir que je vous quitte, je n'ai pas

le temps de m'amuser, voilà bientôt dix heures, mon fourneau n'est

seulement pas éclairé, et j'ai encore à plumer mes asperges.»

--«Comment, Françoise, encore des asperges! mais c'est une vraie

maladie d'asperges que vous avez cette année, vous allez en fatiguer

nos Parisiens!»

--«Mais non, madame Octave, ils aiment bien ça. Ils rentreront de

l'église avec de l'appétit et vous verrez qu'ils ne les mangeront pas

avec le dos de la cuiller.»

--«Mais à l'église, ils doivent y être déjà; vous ferez bien de ne pas

perdre de temps. Allez surveiller votre déjeuner.»

Pendant que ma tante devisait ainsi avec Françoise, j'accompagnais mes

parents à la messe. Que je l'aimais, que je la revois bien, notre

Église! Son vieux porche par lequel nous entrions, noir, grêlé comme

une écumoire, était dévié et profondément creusé aux angles (de même

que le bénitier où il nous conduisait) comme si le doux effleurement

des mantes des paysannes entrant à l'église et de leurs doigts timides

prenant de l'eau bénite, pouvait, répété pendant des siècles, acquérir

une force destructive, infléchir la pierre et l'entailler de sillons

comme en trace la roue des carrioles dans la borne contre laquelle

elle bute tous les jours. Ses pierres tombales, sous lesquelles la

noble poussière des abbés de Combray, enterrés là, faisait au chœur

comme un pavage spirituel, n'étaient plus elles-mêmes de la matière

inerte et dure, car le temps les avait rendues douces et fait couler

comme du miel hors des limites de leur propre équarrissure qu'ici

elles avaient dépassées d'un flot blond, entraînant à la dérive une

majuscule gothique en fleurs, noyant les violettes blanches du marbre;

et en deçà desquelles, ailleurs, elles s'étaient résorbées,

contractant encore l'elliptique inscription latine, introduisant un

caprice de plus dans la disposition de ces caractères abrégés,

rapprochant deux lettres d'un mot dont les autres avaient été

démesurément distendues. Ses vitraux ne chatoyaient jamais tant que

les jours où le soleil se montrait peu, de sorte que fît-il gris

dehors, on était sûr qu'il ferait beau dans l'église; l'un était

rempli dans toute sa grandeur par un seul personnage pareil à un Roi

de jeu de cartes, qui vivait là-haut, sous un dais architectural,

entre ciel et terre; (et dans le reflet oblique et bleu duquel,

parfois les jours de semaine, à midi, quand il n'y a pas d'office,--à

l'un de ces rares moments où l'église aérée, vacante, plus humaine,

luxueuse, avec du soleil sur son riche mobilier, avait l'air presque

habitable comme le hall de pierre sculptée et de verre peint, d'un

hôtel de style moyen âge,--on voyait s'agenouiller un instant Mme

Sazerat, posant sur le prie-Dieu voisin un paquet tout ficelé de

petits fours qu'elle venait de prendre chez le pâtissier d'en face et

qu'elle allait rapporter pour le déjeuner); dans un autre une montagne

de neige rose, au pied de laquelle se livrait un combat, semblait

avoir givré à même la verrière qu'elle boursouflait de son trouble

grésil comme une vitre à laquelle il serait resté des flocons, mais

des flocons éclairés par quelque aurore (par la même sans doute qui

empourprait le retable de l'autel de tons si frais qu'ils semblaient

plutôt posés là momentanément par une lueur du dehors prête à

s'évanouir que par des couleurs attachées à jamais à la pierre); et

tous étaient si anciens qu'on voyait çà et là leur vieillesse argentée

étinceler de la poussière des siècles et monter brillante et usée

jusqu'à la corde la trame de leur douce tapisserie de verre. Il y en

avait un qui était un haut compartiment divisé en une centaine de

petits vitraux rectangulaires où dominait le bleu, comme un grand jeu

de cartes pareil à ceux qui devaient distraire le roi Charles VI; mais

soit qu'un rayon eût brillé, soit que mon regard en bougeant eût

promené à travers la verrière tour à tour éteinte et rallumée, un

mouvant et précieux incendie, l'instant d'après elle avait pris

l'éclat changeant d'une traîne de paon, puis elle tremblait et

ondulait en une pluie flamboyante et fantastique qui dégouttait du

haut de la voûte sombre et rocheuse, le long des parois humides, comme

si c'était dans la nef de quelque grotte irisée de sinueux stalactites

que je suivais mes parents, qui portaient leur paroissien; un instant

après les petits vitraux en losange avaient pris la transparence

profonde, l'infrangible dureté de saphirs qui eussent été juxtaposés

sur quelque immense pectoral, mais derrière lesquels on sentait, plus

aimé que toutes ces richesses, un sourire momentané de soleil; il

était aussi reconnaissable dans le flot bleu et doux dont il baignait

les pierreries que sur le pavé de la place ou la paille du marché; et,

même à nos premiers dimanches quand nous étions arrivés avant Pâques,

il me consolait que la terre fût encore nue et noire, en faisant

épanouir, comme en un printemps historique et qui datait des

successeurs de saint Louis, ce tapis éblouissant et doré de myosotis

en verre.

Deux tapisseries de haute lice représentaient le couronnement d'Esther

(le tradition voulait qu'on eût donné à Assuérus les traits d'un roi

de France et à Esther ceux d'une dame de Guermantes dont il était

amoureux) auxquelles leurs couleurs, en fondant, avaient ajouté une

expression, un relief, un éclairage: un peu de rose flottait aux

lèvres d'Esther au delà du dessin de leur contour, le jaune de sa robe

s'étalait si onctueusement, si grassement, qu'elle en prenait une

sorte de consistance et s'enlevait vivement sur l'atmosphère refoulée;

et la verdure des arbres restée vive dans les parties basses du

panneau de soie et de laine, mais ayant «passé» dans le haut, faisait

se détacher en plus pâle, au-dessus des troncs foncés, les hautes

branches jaunissantes, dorées et comme à demi effacées par la brusque

et oblique illumination d'un soleil invisible. Tout cela et plus

encore les objets précieux venus à l'église de personnages qui étaient

pour moi presque des personnages de légende (la croix d'or travaillée

disait-on par saint Éloi et donnée par Dagobert, le tombeau des fils

de Louis le Germanique, en porphyre et en cuivre émaillé) à cause de

quoi je m'avançais dans l'église, quand nous gagnions nos chaises,

comme dans une vallée visitée des fées, où le paysan s'émerveille de

voir dans un rocher, dans un arbre, dans une mare, la trace palpable

de leur passage surnaturel, tout cela faisait d'elle pour moi quelque

chose d'entièrement différent du reste de la ville: un édifice

occupant, si l'on peut dire, un espace à quatre dimensions--la

quatrième étant celle du Temps,--déployant à travers les siècles son

vaisseau qui, de travée en travée, de chapelle en chapelle, semblait

vaincre et franchir non pas seulement quelques mètres, mais des

époques successives d'où il sortait victorieux; dérobant le rude et

farouche XIe siècle dans l'épaisseur de ses murs, d'où il

n'apparaissait avec ses lourds cintres bouchés et aveuglés de

grossiers moellons que par la profonde entaille que creusait près du

porche l'escalier du clocher, et, même là, dissimulé par les

gracieuses arcades gothiques qui se pressaient coquettement devant lui

comme de plus grandes sœurs, pour le cacher aux étrangers, se placent

en souriant devant un jeune frère rustre, grognon et mal vêtu; élevant

dans le ciel au-dessus de la Place, sa tour qui avait contemplé saint

Louis et semblait le voir encore; et s'enfonçant avec sa crypte dans

une nuit mérovingienne où, nous guidant à tâtons sous la voûte obscure

et puissamment nervurée comme la membrane d'une immense chauve-souris

de pierre, Théodore et sa sœur nous éclairaient d'une bougie le

tombeau de la petite fille de Sigebert, sur lequel une profonde

valve,--comme la trace d'un fossile,--avait été creusée, disait-on, «par

une lampe de cristal qui, le soir du meurtre de la princesse franque,

s'était détachée d'elle-même des chaînes d'or où elle était suspendue

à la place de l'actuelle abside, et, sans que le cristal se brisât,

sans que la flamme s'éteignît, s'était enfoncée dans la pierre et

l'avait fait mollement céder sous elle.»

L'abside de l'église de Combray, peut-on vraiment en parler? Elle

était si grossière, si dénuée de beauté artistique et même d'élan

religieux. Du dehors, comme le croisement des rues sur lequel elle

donnait était en contre-bas, sa grossière muraille s'exhaussait d'un

soubassement en moellons nullement polis, hérissés de cailloux, et qui

n'avait rien de particulièrement ecclésiastique, les verrières

semblaient percées à une hauteur excessive, et le tout avait plus

l'air d'un mur de prison que d'église. Et certes, plus tard, quand je

me rappelais toutes les glorieuses absides que j'ai vues, il ne me

serait jamais venu à la pensée de rapprocher d'elles l'abside de

Combray. Seulement, un jour, au détour d'une petite rue provinciale,

j'aperçus, en face du croisement de trois ruelles, une muraille fruste

et surélevée, avec des verrières percées en haut et offrant le même

aspect asymétrique que l'abside de Combray. Alors je ne me suis pas

demandé comme à Chartres ou à Reims avec quelle puissance y était

exprimé le sentiment religieux, mais je me suis involontairement

écrié: «L'Église!»

L'église! Familière; mitoyenne, rue Saint-Hilaire, où était sa porte

nord, de ses deux voisines, la pharmacie de M. Rapin et la maison de

Mme Loiseau, qu'elle touchait sans aucune séparation; simple citoyenne

de Combray qui aurait pu avoir son numéro dans la rue si les rues de

Combray avaient eu des numéros, et où il semble que le facteur aurait

dû s'arrêter le matin quand il faisait sa distribution, avant d'entrer

chez Mme Loiseau et en sortant de chez M. Rapin, il y avait pourtant

entre elle et tout ce qui n'était pas elle une démarcation que mon

esprit n'a jamais pu arriver à franchir. Mme Loiseau avait beau avoir

à sa fenêtre des fuchsias, qui prenaient la mauvaise habitude de

laisser leurs branches courir toujours partout tête baissée, et dont

les fleurs n'avaient rien de plus pressé, quand elles étaient assez

grandes, que d'aller rafraîchir leurs joues violettes et

congestionnées contre la sombre façade de l'église, les fuchsias ne

devenaient pas sacrés pour cela pour moi; entre les fleurs et la

pierre noircie sur laquelle elles s'appuyaient, si mes yeux ne

percevaient pas d'intervalle, mon esprit réservait un abîme.

On reconnaissait le clocher de Saint-Hilaire de bien loin, inscrivant

sa figure inoubliable à l'horizon où Combray n'apparaissait pas

encore; quand du train qui, la semaine de Pâques, nous amenait de

Paris, mon père l'apercevait qui filait tour à tour sur tous les

sillons du ciel, faisant courir en tous sens son petit coq de fer, il

nous disait: «Allons, prenez les couvertures, on est arrivé.» Et dans

une des plus grandes promenades que nous faisions de Combray, il y

avait un endroit où la route resserrée débouchait tout à coup sur un

immense plateau fermé à l'horizon par des forêts déchiquetées que

dépassait seul la fine pointe du clocher de Saint-Hilaire, mais si

mince, si rose, qu'elle semblait seulement rayée sur le ciel par un

ongle qui aurait voulu donner à se paysage, à ce tableau rien que de

nature, cette petite marque d'art, cette unique indication humaine.

Quand on se rapprochait et qu'on pouvait apercevoir le reste de la

tour carrée et à demi détruite qui, moins haute, subsistait à côté de

lui, on était frappé surtout de ton rougeâtre et sombre des pierres;

et, par un matin brumeux d'automne, on aurait dit, s'élevant au-dessus

du violet orageux des vignobles, une ruine de pourpre presque de la

couleur de la vigne vierge.

Souvent sur la place, quand nous rentrions, ma grand'mère me faisait

arrêter pour le regarder. Des fenêtres de sa tour, placées deux par

deux les unes au-dessus des autres, avec cette juste et originale

proportion dans les distances qui ne donne pas de la beauté et de la

dignité qu'aux visages humains, il lâchait, laissait tomber à

intervalles réguliers des volées de corbeaux qui, pendant un moment,

tournoyaient en criant, comme si les vieilles pierres qui les

laissaient s'ébattre sans paraître les voir, devenues tout d'un coup

inhabitables et dégageant un principe d'agitation infinie, les avait

frappés et repoussés. Puis, après avoir rayé en tous sens le velours

violet de l'air du soir, brusquement calmés ils revenaient s'absorber

dans la tour, de néfaste redevenue propice, quelques-uns posés çà et

là, ne semblant pas bouger, mais happant peut-être quelque insecte,

sur la pointe d'un clocheton, comme une mouette arrêtée avec

l'immobilité d'un pêcheur à la crête d'une vague. Sans trop savoir

pourquoi, ma grand'mère trouvait au clocher de Saint-Hilaire cette

absence de vulgarité, de prétention, de mesquinerie, qui lui faisait

aimer et croire riches d'une influence bienfaisante, la nature, quand

la main de l'homme ne l'avait pas, comme faisait le jardinier de ma

grand'tante, rapetissée, et les œuvres de génie. Et sans doute, toute

partie de l'église qu'on apercevait la distinguait de tout autre

édifice par une sorte de pensée qui lui était infuse, mais c'était

dans son clocher qu'elle semblait prendre conscience d'elle-même,

affirmer une existence individuelle et responsable. C'était lui qui

parlait pour elle. Je crois surtout que, confusément, ma grand'mère

trouvait au clocher de Combray ce qui pour elle avait le plus de prix

au monde, l'air naturel et l'air distingué. Ignorante en architecture,

elle disait: «Mes enfants, moquez-vous de moi si vous voulez, il n'est

peut-être pas beau dans les règles, mais sa vieille figure bizarre me

plaît. Je suis sûre que s'il jouait du piano, il ne jouerait pas sec.»

Et en le regardant, en suivant des yeux la douce tension,

l'inclinaison fervente de ses pentes de pierre qui se rapprochaient en

s'élevant comme des mains jointes qui prient, elle s'unissait si bien

à l'effusion de la flèche, que son regard semblait s'élancer avec

elle; et en même temps elle souriait amicalement aux vieilles pierres

usées dont le couchant n'éclairait plus que le faîte et qui, à partir

du moment où elles entraient dans cette zone ensoleillée, adoucies par

la lumière, paraissaient tout d'un coup montées bien plus haut,

lointaines, comme un chant repris «en voix de tête» une octave

au-dessus.

C'était le clocher de Saint-Hilaire qui donnait à toutes les

occupations, à toutes les heures, à tous les points de vue de la

ville, leur figure, leur couronnement, leur consécration. De ma

chambre, je ne pouvais apercevoir que sa base qui avait été recouverte

d'ardoises; mais quand, le dimanche, je les voyais, par une chaude

matinée d'été, flamboyer comme un soleil noir, je me disais:

«Mon-Dieu! neuf heures! il faut se préparer pour aller à la

grand'messe si je veux avoir le temps d'aller embrasser tante Léonie

avant», et je savais exactement la couleur qu'avait le soleil sur la

place, la chaleur et la poussière du marché, l'ombre que faisait le

store du magasin où maman entrerait peut-être avant la messe dans une

odeur de toile écrue, faire emplette de quelque mouchoir que lui

ferait montrer, en cambrant la taille, le patron qui, tout en se

préparant à fermer, venait d'aller dans l'arrière-boutique passer sa

veste du dimanche et se savonner les mains qu'il avait l'habitude,

toutes les cinq minutes, même dans les circonstances les plus

mélancoliques, de frotter l'une contre l'autre d'un air d'entreprise,

de partie fine et de réussite.

Quand après la messe, on entrait dire à Théodore d'apporter une

brioche plus grosse que d'habitude parce que nos cousins avaient

profité du beau temps pour venir de Thiberzy déjeuner avec nous, on

avait devant soi le clocher qui, doré et cuit lui-même comme une plus

grande brioche bénie, avec des écailles et des égouttements gommeux de

soleil, piquait sa pointe aiguë dans le ciel bleu. Et le soir, quand

je rentrais de promenade et pensais au moment où il faudrait tout à

l'heure dire bonsoir à ma mère et ne plus la voir, il était au

contraire si doux, dans la journée finissante, qu'il avait l'air

d'être posé et enfoncé comme un coussin de velours brun sur le ciel

pâli qui avait cédé sous sa pression, s'était creusé légèrement pour

lui faire sa place et refluait sur ses bords; et les cris des oiseaux

qui tournaient autour de lui semblaient accroître son silence, élancer

encore sa flèche et lui donner quelque chose d'ineffable.

Même dans les courses qu'on avait à faire derrière l'église, là où on

ne la voyait pas, tout semblait ordonné par rapport au clocher surgi

ici ou là entre les maisons, peut-être plus émouvant encore quand il

apparaissait ainsi sans l'église. Et certes, il y en a bien d'autres

qui sont plus beaux vus de cette façon, et j'ai dans mon souvenir des

vignettes de clochers dépassant les toits, qui ont un autre caractère

d'art que celles que composaient les tristes rues de Combray. Je

n'oublierai jamais, dans une curieuse ville de Normandie voisine de

Balbec, deux charmants hôtels du XVIIIe siècle, qui me sont à beaucoup

d'égards chers et vénérables et entre lesquels, quand on la regarde du

beau jardin qui descend des perrons vers la rivière, la flèche

gothique d'une église qu'ils cachent s'élance, ayant l'air de

terminer, de surmonter leurs façades, mais d'une matière si

différente, si précieuse, si annelée, si rose, si vernie, qu'on voit

bien qu'elle n'en fait pas plus partie que de deux beaux galets unis,

entre lesquels elle est prise sur la plage, la flèche purpurine et

crénelée de quelque coquillage fuselé en tourelle et glacé d'émail.

Même à Paris, dans un des quartiers les plus laids de la ville, je

sais une fenêtre où on voit après un premier, un second et même un

troisième plan fait des toits amoncelés de plusieurs rues, une cloche

violette, parfois rougeâtre, parfois aussi, dans les plus nobles

«épreuves» qu'en tire l'atmosphère, d'un noir décanté de cendres,

laquelle n'est autre que le dôme Saint-Augustin et qui donne à cette

vue de Paris le caractère de certaines vues de Rome par Piranesi. Mais

comme dans aucune de ces petites gravures, avec quelque goût que ma

mémoire ait pu les exécuter elle ne put mettre ce que j'avais perdu

depuis longtemps, le sentiment qui nous fait non pas considérer une

chose comme un spectacle, mais y croire comme en un être sans

équivalent, aucune d'elles ne tient sous sa dépendance toute une

partie profonde de ma vie, comme fait le souvenir de ces aspects du

clocher de Combray dans les rues qui sont derrière l'église. Qu'on le

vît à cinq heures, quand on allait chercher les lettres à la poste, à

quelques maisons de soi, à gauche, surélevant brusquement d'une cime

isolée la ligne de faîte des toits; que si, au contraire, on voulait

entrer demander des nouvelles de Mme Sazerat, on suivît des yeux cette

ligne redevenue basse après la descente de son autre versant en

sachant qu'il faudrait tourner à la deuxième rue après le clocher;

soit qu'encore, poussant plus loin, si on allait à la gare, on le vît

obliquement, montrant de profil des arêtes et des surfaces nouvelles

comme un solide surpris à un moment inconnu de sa révolution; ou que,

des bords de la Vivonne, l'abside musculeusement ramassée et remontée

par la perspective semblât jaillir de l'effort que le clocher faisait

pour lancer sa flèche au cœur du ciel: c'était toujours à lui qu'il

fallait revenir, toujours lui qui dominait tout, sommant les maisons

d'un pinacle inattendu, levé avant moi comme le doigt de Dieu dont le

corps eût été caché dans la foule des humains sans que je le

confondisse pour cela avec elle. Et aujourd'hui encore si, dans une

grande ville de province ou dans un quartier de Paris que je connais

mal, un passant qui m'a «mis dans mon chemin» me montre au loin, comme

un point de repère, tel beffroi d'hôpital, tel clocher de couvent

levant la pointe de son bonnet ecclésiastique au coin d'une rue que je

dois prendre, pour peu que ma mémoire puisse obscurément lui trouver

quelque trait de ressemblance avec la figure chère et disparue, le

passant, s'il se retourne pour s'assurer que je ne m'égare pas, peut,

à son étonnement, m'apercevoir qui, oublieux de la promenade

entreprise ou de la course obligée, reste là, devant le clocher,

pendant des heures, immobile, essayant de me souvenir, sentant au fond

de moi des terres reconquises sur l'oubli qui s'assèchent et se

rebâtissent; et sans doute alors, et plus anxieusement que tout à

l'heure quand je lui demandais de me renseigner, je cherche encore mon

chemin, je tourne une rue...mais...c'est dans mon cœur...

En rentrant de la messe, nous rencontrions souvent M. Legrandin qui,

retenu à Paris par sa profession d'ingénieur, ne pouvait, en dehors

des grandes vacances, venir à sa propriété de Combray que du samedi

soir au lundi matin. C'était un de ces hommes qui, en dehors d'une

carrière scientifique où ils ont d'ailleurs brillamment réussi,

possèdent une culture toute différente, littéraire, artistique, que

leur spécialisation professionnelle n'utilise pas et dont profite leur

conversation. Plus lettrés que bien des littérateurs (nous ne savions

pas à cette époque que M. Legrandin eût une certaine réputation comme

écrivain et nous fûmes très étonnés de voir qu'un musicien célèbre

avait composé une mélodie sur des vers de lui), doués de plus de

«facilité» que bien des peintres, ils s'imaginent que la vie qu'ils

mènent n'est pas celle qui leur aurait convenu et apportent à leurs

occupations positives soit une insouciance mêlée de fantaisie, soit

une application soutenue et hautaine, méprisante, amère et

consciencieuse. Grand, avec une belle tournure, un visage pensif et

fin aux longues moustaches blondes, au regard bleu et désenchanté,

d'une politesse raffinée, causeur comme nous n'en avions jamais

entendu, il était aux yeux de ma famille qui le citait toujours en

exemple, le type de l'homme d'élite, prenant la vie de la façon la

plus noble et la plus délicate. Ma grand'mère lui reprochait seulement

de parler un peu trop bien, un peu trop comme un livre, de ne pas

avoir dans son langage le naturel qu'il y avait dans ses cravates

lavallière toujours flottantes, dans son veston droit presque

d'écolier. Elle s'étonnait aussi des tirades enflammées qu'il entamait

souvent contre l'aristocratie, la vie mondaine, le snobisme,

«certainement le péché auquel pense saint Paul quand il parle du péché

pour lequel il n'y a pas de rémission.»

L'ambition mondaine était un sentiment que ma grand'mère était si

incapable de ressentir et presque de comprendre qu'il lui paraissait

bien inutile de mettre tant d'ardeur à la flétrir. De plus elle ne

trouvait pas de très bon goût que M. Legrandin dont la sœur était

mariée près de Balbec avec un gentilhomme bas-normand se livrât à des

attaques aussi violentes encore les nobles, allant jusqu'à reprocher à

la Révolution de ne les avoir pas tous guillotinés.

--Salut, amis! nous disait-il en venant à notre rencontre. Vous êtes

heureux d'habiter beaucoup ici; demain il faudra que je rentre à

Paris, dans ma niche.

--«Oh! ajoutait-il, avec ce sourire doucement ironique et déçu, un peu

distrait, qui lui était particulier, certes il y a dans ma maison

toutes les choses inutiles. Il n'y manque que le nécessaire, un grand

morceau de ciel comme ici. Tâchez de garder toujours un morceau de

ciel au-dessus de votre vie, petit garçon, ajoutait-il en se tournant

vers moi. Vous avez une jolie âme, d'une qualité rare, une nature

d'artiste, ne la laissez pas manquer de ce qu'il lui faut.»

Quand, à notre retour, ma tante nous faisait demander si Mme Goupil

était arrivée en retard à la messe, nous étions incapables de la

renseigner. En revanche nous ajoutions à son trouble en lui disant

qu'un peintre travaillait dans l'église à copier le vitrail de Gilbert

le Mauvais. Françoise, envoyée aussitôt chez l'épicier, était revenue

bredouille par la faute de l'absence de Théodore à qui sa double

profession de chantre ayant une part de l'entretien de l'église, et de

garçon épicier donnait, avec des relations dans tous les mondes, un

savoir universel.

--«Ah! soupirait ma tante, je voudrais que ce soit déjà l'heure

d'Eulalie. Il n'y a vraiment qu'elle qui pourra me dire cela.»

Eulalie était une fille boiteuse, active et sourde qui s'était

«retirée» après la mort de Mme de la Bretonnerie où elle avait été en

place depuis son enfance et qui avait pris à côté de l'église une

chambre, d'où elle descendait tout le temps soit aux offices, soit, en

dehors des offices, dire une petite prière ou donner un coup de main à

Théodore; le reste du temps elle allait voir des personnes malades

comme ma tante Léonie à qui elle racontait ce qui s'était passé à la

messe ou aux vêpres. Elle ne dédaignait pas d'ajouter quelque casuel à

la petite rente que lui servait la famille de ses anciens maîtres en

allant de temps en temps visiter le linge du curé ou de quelque autre

personnalité marquante du monde clérical de Combray. Elle portait

au-dessus d'une mante de drap noir un petit béguin blanc, presque de

religieuse, et une maladie de peau donnait à une partie de ses joues

et à son nez recourbé, les tons rose vif de la balsamine. Ses visites

étaient la grande distraction de ma tante Léonie qui ne recevait plus

guère personne d'autre, en dehors de M. le Curé. Ma tante avait peu à

peu évincé tous les autres visiteurs parce qu'ils avaient le tort à

ses yeux de rentrer tous dans l'une ou l'autre des deux catégories de

gens qu'elle détestait. Les uns, les pires et dont elle s'était

débarrassée les premiers, étaient ceux qui lui conseillaient de ne pas

«s'écouter» et professaient, fût-ce négativement et en ne la

manifestant que par certains silences de désapprobation ou par

certains sourires de doute, la doctrine subversive qu'une petite

promenade au soleil et un bon bifteck saignant (quand elle gardait

quatorze heures sur l'estomac deux méchantes gorgées d'eau de Vichy!)

lui feraient plus de bien que son lit et ses médecines. L'autre

catégorie se composait des personnes qui avaient l'air de croire

qu'elle était plus gravement malade qu'elle ne pensait, était aussi

gravement malade qu'elle le disait. Aussi, ceux qu'elle avait laissé

monter après quelques hésitations et sur les officieuses instances de

Françoise et qui, au cours de leur visite, avaient montré combien ils

étaient indignes de la faveur qu'on leur faisait en risquant

timidement un: «Ne croyez-vous pas que si vous vous secouiez un peu

par un beau temps», ou qui, au contraire, quand elle leur avait dit:

«Je suis bien bas, bien bas, c'est la fin, mes pauvres amis», lui

avaient répondu: «Ah! quand on n'a pas la santé! Mais vous pouvez

durer encore comme ça», ceux-là, les uns comme les autres, étaient

sûrs de ne plus jamais être reçus. Et si Françoise s'amusait de l'air

épouvanté de ma tante quand de son lit elle avait aperçu dans la rue

du Saint-Esprit une de ces personnes qui avait l'air de venir chez

elle ou quand elle avait entendu un coup de sonnette, elle riait

encore bien plus, et comme d'un bon tour, des ruses toujours

victorieuses de ma tante pour arriver à les faire congédier et de leur

mine déconfite en s'en retournant sans l'avoir vue, et, au fond

admirait sa maîtresse qu'elle jugeait supérieure à tous ces gens

puisqu'elle ne voulait pas les recevoir. En somme, ma tante exigeait

à la fois qu'on l'approuvât dans son régime, qu'on la plaignît pour

ses souffrances et qu'on la rassurât sur son avenir.

C'est à quoi Eulalie excellait. Ma tante pouvait lui dire vingt fois

en une minute: «C'est la fin, ma pauvre Eulalie», vingt fois Eulalie

répondait: «Connaissant votre maladie comme vous la connaissez, madame

Octave, vous irez à cent ans, comme me disait hier encore Mme

Sazerin.» (Une des plus fermes croyances d'Eulalie et que le nombre

imposant des démentis apportés par l'expérience n'avait pas suffi à

entamer, était que Mme Sazerat s'appelait Mme Sazerin.)

--Je ne demande pas à aller à cent ans, répondait ma tante qui

préférait ne pas voir assigner à ses jours un terme précis.

Et comme Eulalie savait avec cela comme personne distraire ma tante

sans la fatiguer, ses visites qui avaient lieu régulièrement tous les

dimanches sauf empêchement inopiné, étaient pour ma tante un plaisir

dont la perspective l'entretenait ces jours-là dans un état agréable

d'abord, mais bien vite douloureux comme une faim excessive, pour peu

qu'Eulalie fût en retard. Trop prolongée, cette volupté d'attendre

Eulalie tournait en supplice, ma tante ne cessait de regarder l'heure,

bâillait, se sentait des faiblesses. Le coup de sonnette d'Eulalie,

s'il arrivait tout à la fin de la journée, quand elle ne l'espérait

plus, la faisait presque se trouver mal. En réalité, le dimanche, elle

ne pensait qu'à cette visite et sitôt le déjeuner fini, Françoise

avait hâte que nous quittions la salle à manger pour qu'elle pût

monter «occuper» ma tante. Mais (surtout à partir du moment où les

beaux jours s'installaient à Combray) il y avait bien longtemps que

l'heure altière de midi, descendue de la tour de Saint-Hilaire qu'elle

armoriait des douze fleurons momentanés de sa couronne sonore avait

retenti autour de notre table, auprès du pain bénit venu lui aussi

familièrement en sortant de l'église, quand nous étions encore assis

devant les assiettes des Mille et une Nuits, appesantis par la chaleur

et surtout par le repas. Car, au fond permanent d'œufs, de côtelettes,

de pommes de terre, de confitures, de biscuits, qu'elle ne nous

annonçait même plus, Françoise ajoutait--selon les travaux des champs

et des vergers, le fruit de la marée, les hasards du commerce, les

politesses des voisins et son propre génie, et si bien que notre menu,

comme ces quatre-feuilles qu'on sculptait au XIIIe siècle au portail

des cathédrales, reflétait un peu le rythme des saisons et les

épisodes de la vie--: une barbue parce que la marchande lui en avait

garanti la fraîcheur, une dinde parce qu'elle en avait vu une belle au

marché de Roussainville-le-Pin, des cardons à la moelle parce qu'elle

ne nous en avait pas encore fait de cette manière-là, un gigot rôti

parce que le grand air creuse et qu'il avait bien le temps de

descendre d'ici sept heures, des épinards pour changer, des abricots

parce que c'était encore une rareté, des groseilles parce que dans

quinze jours il n'y en aurait plus, des framboises que M. Swann avait

apportées exprès, des cerises, les premières qui vinssent du cerisier

du jardin après deux ans qu'il n'en donnait plus, du fromage à la

crème que j'aimais bien autrefois, un gâteau aux amandes parce

qu'elle l'avait commandé la veille, une brioche parce que c'était

notre tour de l'offrir. Quand tout cela était fini, composée

expressément pour nous, mais dédiée plus spécialement à mon père qui

était amateur, une crème au chocolat, inspiration, attention

personnelle de Françoise, nous était offerte, fugitive et légère comme

une œuvre de circonstance où elle avait mis tout son talent. Celui qui

eût refusé d'en goûter en disant: «J'ai fini, je n'ai plus faim», se

serait immédiatement ravalé au rang de ces goujats qui, même dans le

présent qu'un artiste leur fait d'une de ses œuvres, regardent au

poids et à la matière alors que n'y valent que l'intention et la

signature. Même en laisser une seule goutte dans le plat eût témoigné

de la même impolitesse que se lever avant la fin du morceau au nez du

compositeur.

Enfin ma mère me disait: «Voyons, ne reste pas ici indéfiniment, monte

dans ta chambre si tu as trop chaud dehors, mais va d'abord prendre

l'air un instant pour ne pas lier en sortant de table.» J'allais

m'asseoir près de la pompe et de son auge, souvent ornée, comme un

fond gothique, d'une salamandre, qui sculptait sur la pierre fruste le

relief mobile de son corps allégorique et fuselé, sur le banc sans

dossier ombragé d'un lilas, dans ce petit coin du jardin qui s'ouvrait

par une porte de service sur la rue du Saint-Esprit et de la terre peu

soignée duquel s'élevait par deux degrés, en saillie de la maison, et

comme une construction indépendante, l'arrière-cuisine. On apercevait

son dallage rouge et luisant comme du porphyre. Elle avait moins l'air

de l'antre de Françoise que d'un petit temple à Vénus. Elle regorgeait

des offrandes du crémier, du fruitier, de la marchande de légumes,

venus parfois de hameaux assez lointains pour lui dédier les prémices

de leurs champs. Et son faîte était toujours couronné du roucoulement

d'une colombe.

Autrefois, je ne m'attardais pas dans le bois consacré qui

l'entourait, car, avant de monter lire, j'entrais dans le petit

cabinet de repos que mon oncle Adolphe, un frère de mon grand-père,

ancien militaire qui avait pris sa retraite comme commandant, occupait

au rez-de-chaussée, et qui, même quand les fenêtres ouvertes

laissaient entrer la chaleur, sinon les rayons du soleil qui

atteignaient rarement jusque-là, dégageait inépuisablement cette odeur

obscure et fraîche, à la fois forestière et ancien régime, qui fait

rêver longuement les narines, quand on pénètre dans certains pavillons

de chasse abandonnés. Mais depuis nombre d'années je n'entrais plus

dans le cabinet de mon oncle Adolphe, ce dernier ne venant plus à

Combray à cause d'une brouille qui était survenue entre lui et ma

famille, par ma faute, dans les circonstances suivantes:

Une ou deux fois par mois, à Paris, on m'envoyait lui faire une

visite, comme il finissait de déjeuner, en simple vareuse, servi par

son domestique en veste de travail de coutil rayé violet et blanc. Il

se plaignait en ronchonnant que je n'étais pas venu depuis longtemps,

qu'on l'abandonnait; il m'offrait un massepain ou une mandarine, nous

traversions un salon dans lequel on ne s'arrêtait jamais, où on ne

faisait jamais de feu, dont les murs étaient ornés de moulures dorées,

les plafonds peints d'un bleu qui prétendait imiter le ciel et les

meubles capitonnés en satin comme chez mes grands-parents, mais jaune;

puis nous passions dans ce qu'il appelait son cabinet de «travail» aux

murs duquel étaient accrochées de ces gravures représentant sur fond

noir une déesse charnue et rose conduisant un char, montée sur un

globe, ou une étoile au front, qu'on aimait sous le second Empire

parce qu'on leur trouvait un air pompéien, puis qu'on détesta, et

qu'on recommence à aimer pour une seule et même raison, malgré les

autres qu'on donne et qui est qu'elles ont l'air second Empire. Et je

restais avec mon oncle jusqu'à ce que son valet de chambre vînt lui

demander, de la part du cocher, pour quelle heure celui-ci devait

atteler. Mon oncle se plongeait alors dans une méditation qu'aurait

craint de troubler d'un seul mouvement son valet de chambre

émerveillé, et dont il attendait avec curiosité le résultat, toujours

identique. Enfin, après une hésitation suprême, mon oncle prononçait

infailliblement ces mots: «Deux heures et quart», que le valet de

chambre répétait avec étonnement, mais sans discuter: «Deux heures et

quart? bien...je vais le dire...»

A cette époque j'avais l'amour du théâtre, amour platonique, car mes

parents ne m'avaient encore jamais permis d'y aller, et je me

représentais d'une façon si peu exacte les plaisirs qu'on y goûtait

que je n'étais pas éloigné de croire que chaque spectateur regardait

comme dans un stéréoscope un décor qui n'était que pour lui, quoique

semblable au millier d'autres que regardait, chacun pour soi, le reste

des spectateurs.

Tous les matins je courais jusqu'à la colonne Moriss pour voir les

spectacles qu'elle annonçait. Rien n'était plus désintéressé et plus

heureux que les rêves offerts à mon imagination par chaque pièce

annoncée et qui étaient conditionnés à la fois par les images

inséparables des mots qui en composaient le titre et aussi de la

couleur des affiches encore humides et boursouflées de colle sur

lesquelles il se détachait. Si ce n'est une de ces œuvres étranges

comme le Testament de César Girodot et Œdipe-Roi lesquelles

s'inscrivaient, non sur l'affiche verte de l'Opéra-Comique, mais sur

l'affiche lie de vin de la Comédie-Française, rien ne me paraissait

plus différent de l'aigrette étincelante et blanche des Diamants de la

Couronne que le satin lisse et mystérieux du Domino Noir, et, mes

parents m'ayant dit que quand j'irais pour la première fois au théâtre

j'aurais à choisir entre ces deux pièces, cherchant à approfondir

successivement le titre de l'une et le titre de l'autre, puisque

c'était tout ce que je connaissais d'elles, pour tâcher de saisir en

chacun le plaisir qu'il me promettait et de le comparer à celui que

recélait l'autre, j'arrivais à me représenter avec tant de force,

d'une part une pièce éblouissante et fière, de l'autre une pièce douce

et veloutée, que j'étais aussi incapable de décider laquelle aurait ma

préférence, que si, pour le dessert, on m'avait donné à opter encore

du riz à l'Impératrice et de la crème au chocolat.

Toutes mes conversations avec mes camarades portaient sur ces acteurs

dont l'art, bien qu'il me fût encore inconnu, était la première forme,

entre toutes celles qu'il revêt, sous laquelle se laissait pressentir

par moi, l'Art. Entre la manière que l'un ou l'autre avait de débiter,

de nuancer une tirade, les différences les plus minimes me semblaient

avoir une importance incalculable. Et, d'après ce que l'on m'avait dit

d'eux, je les classais par ordre de talent, dans des listes que je me

récitais toute la journée: et qui avaient fini par durcir dans mon

cerveau et par le gêner de leur inamovibilité.

Plus tard, quand je fus au collège, chaque fois que pendant les

classes, je correspondais, aussitôt que le professeur avait la tête

tournée, avec un nouvel ami, ma première question était toujours pour

lui demander s'il était déjà allé au théâtre et s'il trouvait que le

plus grand acteur était bien Got, le second Delaunay, etc. Et si, à

son avis, Febvre ne venait qu'après Thiron, ou Delaunay qu'après

Coquelin, la soudaine motilité que Coquelin, perdant la rigidité de la

pierre, contractait dans mon esprit pour y passer au deuxième rang, et

l'agilité miraculeuse, la féconde animation dont se voyait doué

Delaunay pour reculer au quatrième, rendait la sensation du

fleurissement et de la vie à mon cerveau assoupli et fertilisé.

Mais si les acteurs me préoccupaient ainsi, si la vue de Maubant

sortant un après-midi du Théâtre-Français m'avait causé le

saisissement et les souffrances de l'amour, combien le nom d'une

étoile flamboyant à la porte d'un théâtre, combien, à la glace d'un

coupé qui passait dans la rue avec ses chevaux fleuris de roses au

frontail, la vue du visage d'une femme que je pensais être peut-être

une actrice, laissait en moi un trouble plus prolongé, un effort

impuissant et douloureux pour me représenter sa vie! Je classais par

ordre de talent les plus illustres: Sarah Bernhardt, la Berma, Bartet,

Madeleine Brohan, Jeanne Samary, mais toutes m'intéressaient. Or mon

oncle en connaissait beaucoup, et aussi des cocottes que je ne

distinguais pas nettement des actrices. Il les recevait chez lui. Et

si nous n'allions le voir qu'à certains jours c'est que, les autres

jours, venaient des femmes avec lesquelles sa famille n'aurait pas pu

se rencontrer, du moins à son avis à elle, car, pour mon oncle, au

contraire, sa trop grande facilité à faire à de jolies veuves qui

n'avaient peut-être jamais été mariées, à des comtesses de nom

ronflant, qui n'était sans doute qu'un nom de guerre, la politesse de

les présenter à ma grand'mère ou même à leur donner des bijoux de

famille, l'avait déjà brouillé plus d'une fois avec mon grand-père.

Souvent, à un nom d'actrice qui venait dans la conversation,

j'entendais mon père dire à ma mère, en souriant: «Une amie de ton

oncle»; et je pensais que le stage que peut-être pendant des années

des hommes importants faisaient inutilement à la porte de telle femme

qui ne répondait pas à leurs lettres et les faisait chasser par le

concierge de son hôtel, mon oncle aurait pu en dispenser un gamin

comme moi en le présentant chez lui à l'actrice, inapprochable à tant

d'autres, qui était pour lui une intime amie.

Aussi,--sous le prétexte qu'une leçon qui avait été déplacée tombait

maintenant si mal qu'elle m'avait empêché plusieurs fois et

m'empêcherait encore de voir mon oncle--un jour, autre que celui qui

était réservé aux visites que nous lui faisions, profitant de ce que

mes parents avaient déjeuné de bonne heure, je sortis et au lieu

d'aller regarder la colonne d'affiches, pour quoi on me laissait aller

seul, je courus jusqu'à lui. Je remarquai devant sa porte une voiture

attelée de deux chevaux qui avaient aux œillères un œillet rouge comme

avait le cocher à sa boutonnière. De l'escalier j'entendis un rire et

une voix de femme, et dès que j'eus sonné, un silence, puis le bruit

de portes qu'on fermait. Le valet de chambre vint ouvrir, et en me

voyant parut embarrassé, me dit que mon oncle était très occupé, ne

pourrait sans doute pas me recevoir et tandis qu'il allait pourtant le

prévenir la même voix que j'avais entendue disait: «Oh, si! laisse-le

entrer; rien qu'une minute, cela m'amuserait tant. Sur la photographie

qui est sur ton bureau, il ressemble tant à sa maman, ta nièce, dont

la photographie est à côté de la sienne, n'est-ce pas? Je voudrais le

voir rien qu'un instant, ce gosse.»

J'entendis mon oncle grommeler, se fâcher; finalement le valet de

chambre me fit entrer.

Sur la table, il y avait la même assiette de massepains que

d'habitude; mon oncle avait sa vareuse de tous les jours, mais en face

de lui, en robe de soie rose avec un grand collier de perles au cou,

était assise une jeune femme qui achevait de manger une mandarine.

L'incertitude où j'étais s'il fallait dire madame ou mademoiselle me

fit rougir et n'osant pas trop tourner les yeux de son côté de peur

d'avoir à lui parler, j'allai embrasser mon oncle. Elle me regardait

en souriant, mon oncle lui dit: «Mon neveu», sans lui dire mon nom, ni

me dire le sien, sans doute parce que, depuis les difficultés qu'il

avait eues avec mon grand-père, il tâchait autant que possible

d'éviter tout trait d'union entre sa famille et ce genre de relations.

--«Comme il ressemble à sa mère,» dit-elle.

--«Mais vous n'avez jamais vu ma nièce qu'en photographie, dit vivement

mon oncle d'un ton bourru.»

--«Je vous demande pardon, mon cher ami, je l'ai croisée dans

l'escalier l'année dernière quand vous avez été si malade. Il est vrai

que je ne l'ai vue que le temps d'un éclair et que votre escalier est

bien noir, mais cela m'a suffi pour l'admirer. Ce petit jeune homme a

ses beaux yeux et aussi ça, dit-elle, en traçant avec son doigt une

ligne sur le bas de son front. Est-ce que madame votre nièce porte le

même nom que vous, ami? demanda-t-elle à mon oncle.»

--«Il ressemble surtout à son père, grogna mon oncle qui ne se souciait

pas plus de faire des présentations à distance en disant le nom de

maman que d'en faire de près. C'est tout à fait son père et aussi ma

pauvre mère.»

--«Je ne connais pas son père, dit la dame en rose avec une légère

inclinaison de la tête, et je n'ai jamais connu votre pauvre mère, mon

ami. Vous vous souvenez, c'est peu après votre grand chagrin que nous

nous sommes connus.»

J'éprouvais une petite déception, car cette jeune dame ne différait

pas des autres jolies femmes que j'avais vues quelquefois dans ma

famille notamment de la fille d'un de nos cousins chez lequel j'allais

tous les ans le premier janvier. Mieux habillée seulement, l'amie de

mon oncle avait le même regard vif et bon, elle avait l'air aussi

franc et aimant. Je ne lui trouvais rien de l'aspect théâtral que

j'admirais dans les photographies d'actrices, ni de l'expression

diabolique qui eût été en rapport avec la vie qu'elle devait mener.

J'avais peine à croire que ce fût une cocotte et surtout je n'aurais

pas cru que ce fût une cocotte chic si je n'avais pas vu la voiture à

deux chevaux, la robe rose, le collier de perles, si je n'avais pas su

que mon oncle n'en connaissait que de la plus haute volée. Mais je me

demandais comment le millionnaire qui lui donnait sa voiture et son

hôtel et ses bijoux pouvait avoir du plaisir à manger sa fortune pour

une personne qui avait l'air si simple et comme il faut. Et pourtant

en pensant à ce que devait être sa vie, l'immoralité m'en troublait

peut-être plus que si elle avait été concrétisée devant moi en une

apparence spéciale,--d'être ainsi invisible comme le secret de quelque

roman, de quelque scandale qui avait fait sortir de chez ses parents

bourgeois et voué à tout le monde, qui avait fait épanouir en beauté

et haussé jusqu'au demi-monde et à la notoriété celle que ses jeux de

physionomie, ses intonations de voix, pareils à tant d'autres que je

connaissais déjà, me faisaient malgré moi considérer comme une jeune

fille de bonne famille, qui n'était plus d'aucune famille.

On était passé dans le «cabinet de travail», et mon oncle, d'un air un

peu gêné par ma présence, lui offrit des cigarettes.

--«Non, dit-elle, cher, vous savez que je suis habituée à celles que le

grand-duc m'envoie. Je lui ai dit que vous en étiez jaloux.» Et elle

tira d'un étui des cigarettes couvertes d'inscriptions étrangères et

dorées. «Mais si, reprit-elle tout d'un coup, je dois avoir rencontré

chez vous le père de ce jeune homme. N'est-ce pas votre neveu? Comment

ai-je pu l'oublier? Il a été tellement bon, tellement exquis pour moi,

dit-elle d'un air modeste et sensible.» Mais en pensant à ce qu'avait

pu être l'accueil rude qu'elle disait avoir trouvé exquis, de mon

père, moi qui connaissais sa réserve et sa froideur, j'étais gêné,

comme par une indélicatesse qu'il aurait commise, de cette inégalité

entre la reconnaissance excessive qui lui était accordée et son

amabilité insuffisante. Il m'a semblé plus tard que c'était un des

côtés touchants du rôle de ces femmes oisives et studieuses qu'elles

consacrent leur générosité, leur talent, un rêve disponible de beauté

sentimentale--car, comme les artistes, elles ne le réalisent pas, ne le

font pas entrer dans les cadres de l'existence commune,--et un or qui

leur coûte peu, à enrichir d'un sertissage précieux et fin la vie

fruste et mal dégrossie des hommes. Comme celle-ci, dans le fumoir où

mon oncle était en vareuse pour la recevoir, répandait son corps si

doux, sa robe de soie rose, ses perles, l'élégance qui émane de

l'amitié d'un grand-duc, de même elle avait pris quelque propos

insignifiant de mon père, elle l'avait travaillé avec délicatesse, lui

avait donné un tour, une appellation précieuse et y enchâssant un de

ses regards d'une si belle eau, nuancé d'humilité et de gratitude,

elle le rendait changé en un bijou artiste, en quelque chose de «tout

à fait exquis».

--«Allons, voyons, il est l'heure que tu t'en ailles», me dit mon

oncle.

Je me levai, j'avais une envie irrésistible de baiser la main de la

dame en rose, mais il me semblait que c'eût été quelque chose

d'audacieux comme un enlèvement. Mon cœur battait tandis que je me

disais: «Faut-il le faire, faut-il ne pas le faire», puis je cessai de

me demander ce qu'il fallait faire pour pouvoir faire quelque chose.

Et d'un geste aveugle et insensé, dépouillé de toutes les raisons que

je trouvais il y avait un moment en sa faveur, je portai à mes lèvres

la main qu'elle me tendait.

--«Comme il est gentil! il est déjà galant, il a un petit œil pour les

femmes: il tient de son oncle. Ce sera un parfait gentleman»,

ajouta-t-elle en serrant les dents pour donner à la phrase un accent

légèrement britannique. «Est-ce qu'il ne pourrait pas venir une fois

prendre a cup of tea, comme disent nos voisins les Anglais; il

n'aurait qu'à m'envoyer un «bleu» le matin.

Je ne savais pas ce que c'était qu'un «bleu». Je ne comprenais pas la

moitié des mots que disait la dame, mais la crainte que n'y fut cachée

quelque question à laquelle il eût été impoli de ne pas répondre,

m'empêchait de cesser de les écouter avec attention, et j'en éprouvais

une grande fatigue.

--«Mais non, c'est impossible, dit mon oncle, en haussant les épaules,

il est très tenu, il travaille beaucoup. Il a tous les prix à son

cours, ajouta-t-il, à voix basse pour que je n'entende pas ce mensonge

et que je n'y contredise pas. Qui sait, ce sera peut-être un petit

Victor Hugo, une espèce de Vaulabelle, vous savez.»

--«J'adore les artistes, répondit la dame en rose, il n'y a qu'eux qui

comprennent les femmes... Qu'eux et les êtres d'élite comme vous.

Excusez mon ignorance, ami. Qui est Vaulabelle? Est-ce les volumes

dorés qu'il y a dans la petite bibliothèque vitrée de votre boudoir?

Vous savez que vous m'avez promis de me les prêter, j'en aurai grand

soin.»

Mon oncle qui détestait prêter ses livres ne répondit rien et me

conduisit jusqu'à l'antichambre. Éperdu d'amour pour la dame en rose,

je couvris de baisers fous les joues pleines de tabac de mon vieil

oncle, et tandis qu'avec assez d'embarras il me laissait entendre sans

oser me le dire ouvertement qu'il aimerait autant que je ne parlasse

pas de cette visite à mes parents, je lui disais, les larmes aux yeux,

que le souvenir de sa bonté était en moi si fort que je trouverais

bien un jour le moyen de lui témoigner ma reconnaissance. Il était si

fort en effet que deux heures plus tard, après quelques phrases

mystérieuses et qui ne me parurent pas donner à mes parents une idée

assez nette de la nouvelle importance dont j'étais doué, je trouvai

plus explicite de leur raconter dans les moindres détails la visite

que je venais de faire. Je ne croyais pas ainsi causer d'ennuis à mon

oncle. Comment l'aurais-je cru, puisque je ne le désirais pas. Et je

ne pouvais supposer que mes parents trouveraient du mal dans une

visite où je n'en trouvais pas. N'arrive-t-il pas tous les jours qu'un

ami nous demande de ne pas manquer de l'excuser auprès d'une femme à

qui il a été empêché d'écrire, et que nous négligions de le faire

jugeant que cette personne ne peut pas attacher d'importance à un

silence qui n'en a pas pour nous? Je m'imaginais, comme tout le monde,

que le cerveau des autres était un réceptacle inerte et docile, sans

pouvoir de réaction spécifique sur ce qu'on y introduisait; et je ne

doutais pas qu'en déposant dans celui de mes parents la nouvelle de la

connaissance que mon oncle m'avait fait faire, je ne leur transmisse

en même temps comme je le souhaitais, le jugement bienveillant que je

portais sur cette présentation. Mes parents malheureusement s'en

remirent à des principes entièrement différents de ceux que je leur

suggérais d'adopter, quand ils voulurent apprécier l'action de mon

oncle. Mon père et mon grand-père eurent avec lui des explications

violentes; j'en fus indirectement informé. Quelques jours après,

croisant dehors mon oncle qui passait en voiture découverte, je

ressentis la douleur, la reconnaissance, le remords que j'aurais voulu

lui exprimer. A côté de leur immensité, je trouvai qu'un coup de

chapeau serait mesquin et pourrait faire supposer à mon oncle que je

ne me croyais pas tenu envers lui à plus qu'à une banale politesse. Je

résolus de m'abstenir de ce geste insuffisant et je détournai la tête.

Mon oncle pensa que je suivais en cela les ordres de mes parents, il

ne le leur pardonna pas, et il est mort bien des années après sans

qu'aucun de nous l'ait jamais revu.

Aussi je n'entrais plus dans le cabinet de repos maintenant fermé, de

mon oncle Adolphe, et après m'être attardé aux abords de

l'arrière-cuisine, quand Françoise, apparaissant sur le parvis, me

disait: «Je vais laisser ma fille de cuisine servir le café et monter

l'eau chaude, il faut que je me sauve chez Mme Octave», je me décidais

à rentrer et montais directement lire chez moi. La fille de cuisine

était une personne morale, une institution permanente à qui des

attributions invariables assuraient une sorte de continuité et

d'identité, à travers la succession des formes passagères en

lesquelles elle s'incarnait: car nous n'eûmes jamais la même deux ans

de suite. L'année où nous mangeâmes tant d'asperges, la fille de

cuisine habituellement chargée de les «plumer» était une pauvre

créature maladive, dans un état de grossesse déjà assez avancé quand

nous arrivâmes à Pâques, et on s'étonnait même que Françoise lui

laissât faire tant de courses et de besogne, car elle commençait à

porter difficilement devant elle la mystérieuse corbeille, chaque jour

plus remplie, dont on devinait sous ses amples sarraus la forme

magnifique. Ceux-ci rappelaient les houppelandes qui revêtent

certaines des figures symboliques de Giotto dont M. Swann m'avait

donné des photographies. C'est lui-même qui nous l'avait fait

remarquer et quand il nous demandait des nouvelles de la fille de

cuisine, il nous disait: «Comment va la Charité de Giotto?» D'ailleurs

elle-même, la pauvre fille, engraissée par sa grossesse, jusqu'à la

figure, jusqu'aux joues qui tombaient droites et carrées, ressemblait

en effet assez à ces vierges, fortes et hommasses, matrones plutôt,

dans lesquelles les vertus sont personnifiées à l'Arena. Et je me

rends compte maintenant que ces Vertus et ces Vices de Padoue lui

ressemblaient encore d'une autre manière. De même que l'image de cette

fille était accrue par le symbole ajouté qu'elle portait devant son

ventre, sans avoir l'air d'en comprendre le sens, sans que rien dans

son visage en traduisît la beauté et l'esprit, comme un simple et

pesant fardeau, de même c'est sans paraître s'en douter que la

puissante ménagère qui est représentée à l'Arena au-dessous du nom

«Caritas» et dont la reproduction était accrochée au mur de ma salle

d'études, à Combray, incarne cette vertu, c'est sans qu'aucune pensée

de charité semble avoir jamais pu être exprimée par son visage

énergique et vulgaire. Par une belle invention du peintre elle foule

aux pieds les trésors de la terre, mais absolument comme si elle

piétinait des raisins pour en extraire le jus ou plutôt comme elle

aurait monté sur des sacs pour se hausser; et elle tend à Dieu son

cœur enflammé, disons mieux, elle le lui «passe», comme une cuisinière

passe un tire-bouchon par le soupirail de son sous-sol à quelqu'un qui

le lui demande à la fenêtre du rez-de-chaussée. L'Envie, elle, aurait

eu davantage une certaine expression d'envie. Mais dans cette

fresque-là encore, le symbole tient tant de place et est représenté

comme si réel, le serpent qui siffle aux lèvres de l'Envie est si

gros, il lui remplit si complètement sa bouche grande ouverte, que les

muscles de sa figure sont distendus pour pouvoir le contenir, comme

ceux d'un enfant qui gonfle un ballon avec son souffle, et que

l'attention de l'Envie--et la nôtre du même coup--tout entière

concentrée sur l'action de ses lèvres, n'a guère de temps à donner à

d'envieuses pensées.

Malgré toute l'admiration que M. Swann professait pour ces figures de

Giotto, je n'eus longtemps aucun plaisir à considérer dans notre salle

d'études, où on avait accroché les copies qu'il m'en avait rapportées,

cette Charité sans charité, cette Envie qui avait l'air d'une planche

illustrant seulement dans un livre de médecine la compression de la

glotte ou de la luette par une tumeur de la langue ou par

l'introduction de l'instrument de l'opérateur, une Justice, dont le

visage grisâtre et mesquinement régulier était celui-là même qui, à

Combray, caractérisait certaines jolies bourgeoises pieuses et sèches

que je voyais à la messe et dont plusieurs étaient enrôlées d'avance

dans les milices de réserve de l'Injustice. Mais plus tard j'ai

compris que l'étrangeté saisissante, la beauté spéciale de ces

fresques tenait à la grande place que le symbole y occupait, et que le

fait qu'il fût représenté non comme un symbole puisque la pensée

symbolisée n'était pas exprimée, mais comme réel, comme effectivement

subi ou matériellement manié, donnait à la signification de l'œuvre

quelque chose de plus littéral et de plus précis, à son enseignement

quelque chose de plus concret et de plus frappant. Chez la pauvre

fille de cuisine, elle aussi, l'attention n'était-elle pas sans cesse

ramenée à son ventre par le poids qui le tirait; et de même encore,

bien souvent la pensée des agonisants est tournée vers le côté

effectif, douloureux, obscur, viscéral, vers cet envers de la mort qui

est précisément le côté qu'elle leur présente, qu'elle leur fait

rudement sentir et qui ressemble beaucoup plus à un fardeau qui les

écrase, à une difficulté de respirer, à un besoin de boire, qu'à ce

que nous appelons l'idée de la mort.

Il fallait que ces Vertus et ces Vices de Padoue eussent en eux bien

de la réalité puisqu'ils m'apparaissaient comme aussi vivants que la

servante enceinte, et qu'elle-même ne me semblait pas beaucoup moins

allégorique. Et peut-être cette non-participation (du moins apparente)

de l'âme d'un être à la vertu qui agit par lui, a aussi en dehors de

sa valeur esthétique une réalité sinon psychologique, au moins, comme

on dit, physiognomonique. Quand, plus tard, j'ai eu l'occasion de

rencontrer, au cours de ma vie, dans des couvents par exemple, des

incarnations vraiment saintes de la charité active, elles avaient

généralement un air allègre, positif, indifférent et brusque de

chirurgien pressé, ce visage où ne se lit aucune commisération, aucun

attendrissement devant la souffrance humaine, aucune crainte de la

heurter, et qui est le visage sans douceur, le visage antipathique et

sublime de la vraie bonté.

Pendant que la fille de cuisine,--faisant briller involontairement la

supériorité de Françoise, comme l'Erreur, par le contraste, rend plus

éclatant le triomphe de la Vérité--servait du café qui, selon maman

n'était que de l'eau chaude, et montait ensuite dans nos chambres de

l'eau chaude qui était à peine tiède, je m'étais étendu sur mon lit,

un livre à la main, dans ma chambre qui protégeait en tremblant sa

fraîcheur transparente et fragile contre le soleil de l'après-midi

derrière ses volets presque clos où un reflet de jour avait pourtant

trouvé moyen de faire passer ses ailes jaunes, et restait immobile

entre le bois et le vitrage, dans un coin, comme un papillon posé. Il

faisait à peine assez clair pour lire, et la sensation de la splendeur

de la lumière ne m'était donnée que par les coups frappés dans la rue

de la Cure par Camus (averti par Françoise que ma tante ne «reposait

pas» et qu'on pouvait faire du bruit) contre des caisses

poussiéreuses, mais qui, retentissant dans l'atmosphère sonore,

spéciale aux temps chauds, semblaient faire voler au loin des astres

écarlates; et aussi par les mouches qui exécutaient devant moi, dans

leur petit concert, comme la musique de chambre de l'été: elle ne

l'évoque pas à la façon d'un air de musique humaine, qui, entendu par

hasard à la belle saison, vous la rappelle ensuite; elle est unie à

l'été par un lien plus nécessaire: née des beaux jours, ne renaissant

qu'avec eux, contenant un peu de leur essence, elle n'en réveille pas

seulement l'image dans notre mémoire, elle en certifie le retour, la

présence effective, ambiante, immédiatement accessible.

Cette obscure fraîcheur de ma chambre était au plein soleil de la rue,

ce que l'ombre est au rayon, c'est-à-dire aussi lumineuse que lui, et

offrait à mon imagination le spectacle total de l'été dont mes sens si

j'avais été en promenade, n'auraient pu jouir que par morceaux; et

ainsi elle s'accordait bien à mon repos qui (grâce aux aventures

racontées par mes livres et qui venaient l'émouvoir) supportait pareil

au repos d'une main immobile au milieu d'une eau courante, le choc et

l'animation d'un torrent d'activité.

Mais ma grand'mère, même si le temps trop chaud s'était gâté, si un

orage ou seulement un grain était survenu, venait me supplier de

sortir. Et ne voulant pas renoncer à ma lecture, j'allais du moins la

continuer au jardin, sous le marronnier, dans une petite guérite en

sparterie et en toile au fond de laquelle j'étais assis et me croyais

caché aux yeux des personnes qui pourraient venir faire visite à mes

parents.

Et ma pensée n'était-elle pas aussi comme une autre crèche au fond de

laquelle je sentais que je restais enfoncé, même pour regarder ce qui

se passait au dehors? Quand je voyais un objet extérieur, la

conscience que je le voyais restait entre moi et lui, le bordait d'un

mince liseré spirituel qui m'empêchait de jamais toucher directement

sa matière; elle se volatilisait en quelque sorte avant que je prisse

contact avec elle, comme un corps incandescent qu'on approche d'un

objet mouillé ne touche pas son humidité parce qu'il se fait toujours

précéder d'une zone d'évaporation. Dans l'espèce d'écran diapré

d'états différents que, tandis que je lisais, déployait simultanément

ma conscience, et qui allaient des aspirations les plus profondément

cachées en moi-même jusqu'à la vision tout extérieure de l'horizon que

j'avais, au bout du jardin, sous les yeux, ce qu'il y avait d'abord en

moi, de plus intime, la poignée sans cesse en mouvement qui gouvernait

le reste, c'était ma croyance en la richesse philosophique, en la

beauté du livre que je lisais, et mon désir de me les approprier, quel

que fût ce livre. Car, même si je l'avais acheté à Combray, en

l'apercevant devant l'épicerie Borange, trop distante de la maison

pour que Françoise pût s'y fournir comme chez Camus, mais mieux

achalandée comme papeterie et librairie, retenu par des ficelles dans

la mosaïque des brochures et des livraisons qui revêtaient les deux

vantaux de sa porte plus mystérieuse, plus semée de pensées qu'une

porte de cathédrale, c'est que je l'avais reconnu pour m'avoir été

cité comme un ouvrage remarquable par le professeur ou le camarade qui

me paraissait à cette époque détenir le secret de la vérité et de la

beauté à demi pressenties, à demi incompréhensibles, dont la

connaissance était le but vague mais permanent de ma pensée.

Après cette croyance centrale qui, pendant ma lecture, exécutait

d'incessants mouvements du dedans au dehors, vers la découverte de la

vérité, venaient les émotions que me donnait l'action à laquelle je

prenais part, car ces après-midi-là étaient plus remplis d'événements

dramatiques que ne l'est souvent toute une vie. C'était les événements

qui survenaient dans le livre que je lisais; il est vrai que les

personnages qu'ils affectaient n'étaient pas «Réels», comme disait

Françoise. Mais tous les sentiments que nous font éprouver la joie ou

l'infortune d'un personnage réel ne se produisent en nous que par

l'intermédiaire d'une image de cette joie ou de cette infortune;

l'ingéniosité du premier romancier consista à comprendre que dans

l'appareil de nos émotions, l'image étant le seul élément essentiel,

la simplification qui consisterait à supprimer purement et simplement

les personnages réels serait un perfectionnement décisif. Un être

réel, si profondément que nous sympathisions avec lui, pour une grande

part est perçu par nos sens, c'est-à-dire nous reste opaque, offre un

poids mort que notre sensibilité ne peut soulever. Qu'un malheur le

frappe, ce n'est qu'en une petite partie de la notion totale que nous

avons de lui, que nous pourrons en être émus; bien plus, ce n'est

qu'en une partie de la notion totale qu'il a de soi qu'il pourra

l'être lui-même. La trouvaille du romancier a été d'avoir l'idée de

remplacer ces parties impénétrables à l'âme par une quantité égale de

parties immatérielles, c'est-à-dire que notre âme peut s'assimiler.

Qu'importe dès lors que les actions, les émotions de ces êtres d'un

nouveau genre nous apparaissent comme vraies, puisque nous les avons

faites nôtres, puisque c'est en nous qu'elles se produisent, qu'elles

tiennent sous leur dépendance, tandis que nous tournons fiévreusement

les pages du livre, la rapidité de notre respiration et l'intensité de

notre regard. Et une fois que le romancier nous a mis dans cet état,

où comme dans tous les états purement intérieurs, toute émotion est

décuplée, où son livre va nous troubler à la façon d'un rêve mais d'un

rêve plus clair que ceux que nous avons en dormant et dont le souvenir

durera davantage, alors, voici qu'il déchaîne en nous pendant une

heure tous les bonheurs et tous les malheurs possibles dont nous

mettrions dans la vie des années à connaître quelques-uns, et dont les

plus intenses ne nous seraient jamais révélés parce que la lenteur

avec laquelle ils se produisent nous en ôte la perception; (ainsi

notre cœur change, dans la vie, et c'est la pire douleur; mais nous ne

la connaissons que dans la lecture, en imagination: dans la réalité il

change, comme certains phénomènes de la nature se produisent, assez

lentement pour que, si nous pouvons constater successivement chacun de

ses états différents, en revanche la sensation même du changement nous

soit épargnée).

Déjà moins intérieur à mon corps que cette vie des personnages, venait

ensuite, à demi projeté devant moi, le paysage où se déroulait

l'action et qui exerçait sur ma pensée une bien plus grande influence

que l'autre, que celui que j'avais sous les yeux quand je les levais

du livre. C'est ainsi que pendant deux étés, dans la chaleur du jardin

de Combray, j'ai eu, à cause du livre que je lisais alors, la

nostalgie d'un pays montueux et fluviatile, où je verrais beaucoup de

scieries et où, au fond de l'eau claire, des morceaux de bois

pourrissaient sous des touffes de cresson: non loin montaient le long

de murs bas, des grappes de fleurs violettes et rougeâtres. Et comme

le rêve d'une femme qui m'aurait aimé était toujours présent à ma

pensée, ces étés-là ce rêve fut imprégné de la fraîcheur des eaux

courantes; et quelle que fût la femme que j'évoquais, des grappes de

fleurs violettes et rougeâtres s'élevaient aussitôt de chaque côté

d'elle comme des couleurs complémentaires.

Ce n'était pas seulement parce qu'une image dont nous rêvons reste

toujours marquée, s'embellit et bénéficie du reflet des couleurs

étrangères qui par hasard l'entourent dans notre rêverie; car ces

paysages des livres que je lisais n'étaient pas pour moi que des

paysages plus vivement représentés à mon imagination que ceux que

Combray mettait sous mes yeux, mais qui eussent été analogues. Par le

choix qu'en avait fait l'auteur, par la foi avec laquelle ma pensée

allait au-devant de sa parole comme d'une révélation, ils me

semblaient être--impression que ne me donnait guère le pays où je me

trouvais, et surtout notre jardin, produit sans prestige de la

correcte fantaisie du jardinier que méprisait ma grand'mère--une part

véritable de la Nature elle-même, digne d'être étudiée et approfondie.

Si mes parents m'avaient permis, quand je lisais un livre, d'aller

visiter la région qu'il décrivait, j'aurais cru faire un pas

inestimable dans la conquête de la vérité. Car si on a la sensation

d'être toujours entouré de son âme, ce n'est pas comme d'une prison

immobile: plutôt on est comme emporté avec elle dans un perpétuel élan

pour la dépasser, pour atteindre à l'extérieur, avec une sorte de

découragement, entendant toujours autour de soi cette sonorité

identique qui n'est pas écho du dehors mais retentissement d'une

vibration interne. On cherche à retrouver dans les choses, devenues

par là précieuses, le reflet que notre âme a projeté sur elles; on est

déçu en constatant qu'elles semblent dépourvues dans la nature, du

charme qu'elles devaient, dans notre pensée, au voisinage de certaines

idées; parfois on convertit toutes les forces de cette âme en

habileté, en splendeur pour agir sur des êtres dont nous sentons bien

qu'ils sont situés en dehors de nous et que nous ne les atteindrons

jamais. Aussi, si j'imaginais toujours autour de la femme que

j'aimais, les lieux que je désirais le plus alors, si j'eusse voulu

que ce fût elle qui me les fît visiter, qui m'ouvrît l'accès d'un

monde inconnu, ce n'était pas par le hasard d'une simple association

de pensée; non, c'est que mes rêves de voyage et d'amour n'étaient que

des moments--que je sépare artificiellement aujourd'hui comme si je

pratiquais des sections à des hauteurs différentes d'un jet d'eau

irisé et en apparence immobile--dans un même et infléchissable

jaillissement de toutes les forces de ma vie.

Enfin, en continuant à suivre du dedans au dehors les états

simultanément juxtaposés dans ma conscience, et avant d'arriver

jusqu'à l'horizon réel qui les enveloppait, je trouve des plaisirs

d'un autre genre, celui d'être bien assis, de sentir la bonne odeur de

l'air, de ne pas être dérangé par une visite; et, quand une heure

sonnait au clocher de Saint-Hilaire, de voir tomber morceau par

morceau ce qui de l'après-midi était déjà consommé, jusqu'à ce que

j'entendisse le dernier coup qui me permettait de faire le total et

après lequel, le long silence qui le suivait, semblait faire

commencer, dans le ciel bleu, toute la partie qui m'était encore

concédée pour lire jusqu'au bon dîner qu'apprêtait Françoise et qui me

réconforterait des fatigues prises, pendant la lecture du livre, à la

suite de son héros. Et à chaque heure il me semblait que c'était

quelques instants seulement auparavant que la précédente avait sonné;

la plus récente venait s'inscrire tout près de l'autre dans le ciel et

je ne pouvais croire que soixante minutes eussent tenu dans ce petit

arc bleu qui était compris entre leurs deux marques d'or. Quelquefois

même cette heure prématurée sonnait deux coups de plus que la

dernière; il y en avait donc une que je n'avais pas entendue, quelque

chose qui avait eu lieu n'avait pas eu lieu pour moi; l'intérêt de la

lecture, magique comme un profond sommeil, avait donné le change à mes

oreilles hallucinées et effacé la cloche d'or sur la surface azurée du

silence. Beaux après-midi du dimanche sous le marronnier du jardin de

Combray, soigneusement vidés par moi des incidents médiocres de mon

existence personnelle que j'y avais remplacés par une vie d'aventures

et d'aspirations étranges au sein d'un pays arrosé d'eaux vives, vous

m'évoquez encore cette vie quand je pense à vous et vous la contenez

en effet pour l'avoir peu à peu contournée et enclose--tandis que je

progressais dans ma lecture et que tombait la chaleur du jour--dans le

cristal successif, lentement changeant et traversé de feuillages, de

vos heures silencieuses, sonores, odorantes et limpides.

Quelquefois j'étais tiré de ma lecture, dès le milieu de l'après-midi

par la fille du jardinier, qui courait comme une folle, renversant sur

son passage un oranger, se coupant un doigt, se cassant une dent et

criant: «Les voilà, les voilà!» pour que Françoise et moi nous

accourions et ne manquions rien du spectacle. C'était les jours où,

pour des manœuvres de garnison, la troupe traversait Combray, prenant

généralement la rue Sainte-Hildegarde. Tandis que nos domestiques,

assis en rang sur des chaises en dehors de la grille, regardaient les

promeneurs dominicaux de Combray et se faisaient voir d'eux, la fille

du jardinier par la fente que laissaient entre elles deux maisons

lointaines de l'avenue de la Gare, avait aperçu l'éclat des casques.

Les domestiques avaient rentré précipitamment leurs chaises, car quand

les cuirassiers défilaient rue Sainte-Hildegarde, ils en remplissaient

toute la largeur, et le galop des chevaux rasait les maisons couvrant

les trottoirs submergés comme des berges qui offrent un lit trop

étroit à un torrent déchaîné.

--«Pauvres enfants, disait Françoise à peine arrivée à la grille et

déjà en larmes; pauvre jeunesse qui sera fauchée comme un pré; rien

que d'y penser j'en suis choquée», ajoutait-elle en mettant la main

sur son cœur, là où elle avait reçu ce choc.

--«C'est beau, n'est-ce pas, madame Françoise, de voir des jeunes gens

qui ne tiennent pas à la vie? disait le jardinier pour la faire

«monter».

Il n'avait pas parlé en vain:

--«De ne pas tenir à la vie? Mais à quoi donc qu'il faut tenir, si ce

n'est pas à la vie, le seul cadeau que le bon Dieu ne fasse jamais

deux fois. Hélas! mon Dieu! C'est pourtant vrai qu'ils n'y tiennent

pas! Je les ai vus en 70; ils n'ont plus peur de la mort, dans ces

misérables guerres; c'est ni plus ni moins des fous; et puis ils ne

valent plus la corde pour les pendre, ce n'est pas des hommes, c'est

des lions.» (Pour Françoise la comparaison d'un homme à un lion,

qu'elle prononçait li-on, n'avait rien de flatteur.)

La rue Sainte-Hildegarde tournait trop court pour qu'on pût voir venir

de loin, et c'était par cette fente entre les deux maisons de l'avenue

de la gare qu'on apercevait toujours de nouveaux casques courant et

brillant au soleil. Le jardinier aurait voulu savoir s'il y en avait

encore beaucoup à passer, et il avait soif, car le soleil tapait.

Alors tout d'un coup, sa fille s'élançant comme d'une place assiégée,

faisait une sortie, atteignait l'angle de la rue, et après avoir bravé

cent fois la mort, venait nous rapporter, avec une carafe de coco, la

nouvelle qu'ils étaient bien un mille qui venaient sans arrêter, du

côté de Thiberzy et de Méséglise. Françoise et le jardinier,

réconciliés, discutaient sur la conduite à tenir en cas de guerre:

--«Voyez-vous, Françoise, disait le jardinier, la révolution vaudrait

mieux, parce que quand on la déclare il n'y a que ceux qui veulent

partir qui y vont.»

--«Ah! oui, au moins je comprends cela, c'est plus franc.»

Le jardinier croyait qu'à la déclaration de guerre on arrêtait tous

les chemins de fer.

--«Pardi, pour pas qu'on se sauve», disait Françoise.

Et le jardinier: «Ah! ils sont malins», car il n'admettait pas que la

guerre ne fût pas une espèce de mauvais tour que l'État essayait de

jouer au peuple et que, si on avait eu le moyen de le faire, il n'est

pas une seule personne qui n'eût filé.

Mais Françoise se hâtait de rejoindre ma tante, je retournais à mon

livre, les domestiques se réinstallaient devant la porte à regarder

tomber la poussière et l'émotion qu'avaient soulevées les soldats.

Longtemps après que l'accalmie était venue, un flot inaccoutumé de

promeneurs noircissait encore les rues de Combray. Et devant chaque

maison, même celles où ce n'était pas l'habitude, les domestiques ou

même les maîtres, assis et regardant, festonnaient le seuil d'un

liséré capricieux et sombre comme celui des algues et des coquilles

dont une forte marée laisse le crêpe et la broderie au rivage, après

qu'elle s'est éloignée.

Sauf ces jours-là, je pouvais d'habitude, au contraire, lire

tranquille. Mais l'interruption et le commentaire qui furent apportés

une fois par une visite de Swann à la lecture que j'étais en train de

faire du livre d'un auteur tout nouveau pour moi, Bergotte, eut cette

conséquence que, pour longtemps, ce ne fut plus sur un mur décoré de

fleurs violettes en quenouille, mais sur un fond tout autre, devant le

portail d'une cathédrale gothique, que se détacha désormais l'image

d'une des femmes dont je rêvais.

J'avais entendu parler de Bergotte pour la première fois par un de mes

camarades plus âgé que moi et pour qui j'avais une grande admiration,

Bloch. En m'entendant lui avouer mon admiration pour la Nuit

d'Octobre, il avait fait éclater un rire bruyant comme une trompette

et m'avait dit: «Défie-toi de ta dilection assez basse pour le sieur

de Musset. C'est un coco des plus malfaisants et une assez sinistre

brute. Je dois confesser, d'ailleurs, que lui et même le nommé Racine,

ont fait chacun dans leur vie un vers assez bien rythmé, et qui a pour

lui, ce qui est selon moi le mérite suprême, de ne signifier

absolument rien. C'est: «La blanche Oloossone et la blanche Camire» et

«La fille de Minos et de Pasiphaé». Ils m'ont été signalés à la

décharge de ces deux malandrins par un article de mon très cher

maître, le père Leconte, agréable aux Dieux Immortels. A propos voici

un livre que je n'ai pas le temps de lire en ce moment qui est

recommandé, paraît-il, par cet immense bonhomme. Il tient, m'a-t-on

dit, l'auteur, le sieur Bergotte, pour un coco des plus subtils; et

bien qu'il fasse preuve, des fois, de mansuétudes assez mal

explicables, sa parole est pour moi oracle delphique. Lis donc ces

proses lyriques, et si le gigantesque assembleur de rythmes qui a

écrit Bhagavat et le Levrier de Magnus a dit vrai, par Apollôn, tu

goûteras, cher maître, les joies nectaréennes de l'Olympos.» C'est sur

un ton sarcastique qu'il m'avait demandé de l'appeler «cher maître» et

qu'il m'appelait lui-même ainsi. Mais en réalité nous prenions un

certain plaisir à ce jeu, étant encore rapprochés de l'âge où on croit

qu'on crée ce qu'on nomme.

Malheureusement, je ne pus pas apaiser en causant avec Bloch et en lui

demandant des explications, le trouble où il m'avait jeté quand il

m'avait dit que les beaux vers (à moi qui n'attendais d'eux rien moins

que la révélation de la vérité) étaient d'autant plus beaux qu'ils ne

signifiaient rien du tout. Bloch en effet ne fut pas réinvité à la

maison. Il y avait d'abord été bien accueilli. Mon grand-père, il est

vrai, prétendait que chaque fois que je me liais avec un de mes

camarades plus qu'avec les autres et que je l'amenais chez nous,

c'était toujours un juif, ce qui ne lui eût pas déplu en principe--même

son ami Swann était d'origine juive--s'il n'avait trouvé que ce n'était

pas d'habitude parmi les meilleurs que je le choisissais. Aussi quand

j'amenais un nouvel ami il était bien rare qu'il ne fredonnât pas: «O

Dieu de nos Pères» de la Juive ou bien «Israël romps ta chaîne», ne

chantant que l'air naturellement (Ti la lam ta lam, talim), mais

j'avais peur que mon camarade ne le connût et ne rétablît les paroles.

Avant de les avoir vus, rien qu'en entendant leur nom qui, bien

souvent, n'avait rien de particulièrement israélite, il devinait non

seulement l'origine juive de ceux de mes amis qui l'étaient en effet,

mais même ce qu'il y avait quelquefois de fâcheux dans leur famille.

--«Et comment s'appelle-t-il ton ami qui vient ce soir?»

--«Dumont, grand-père.»

--«Dumont! Oh! je me méfie.»

Et il chantait:

«Archers, faites bonne garde!

Veillez sans trêve et sans bruit»;

Et après nous avoir posé adroitement quelques questions plus précises,

il s'écriait: «À la garde! À la garde!» ou, si c'était le patient

lui-même déjà arrivé qu'il avait forcé à son insu, par un

interrogatoire dissimulé, à confesser ses origines, alors pour nous

montrer qu'il n'avait plus aucun doute, il se contentait de nous

regarder en fredonnant imperceptiblement:

«De ce timide Israëlite

Quoi! vous guidez ici les pas!»

ou:

«Champs paternels, Hébron, douce vallée.»

ou encore:

«Oui, je suis de la race élue.»

Ces petites manies de mon grand-père n'impliquaient aucun sentiment

malveillant à l'endroit de mes camarades. Mais Bloch avait déplu à mes

parents pour d'autres raisons. Il avait commencé par agacer mon père

qui, le voyant mouillé, lui avait dit avec intérêt:

--«Mais, monsieur Bloch, quel temps fait-il donc, est-ce qu'il a plu?

Je n'y comprends rien, le baromètre était excellent.»

Il n'en avait tiré que cette réponse:

--«Monsieur, je ne puis absolument vous dire s'il a plu. Je vis si

résolument en dehors des contingences physiques que mes sens ne

prennent pas la peine de me les notifier.»

--«Mais, mon pauvre fils, il est idiot ton ami, m'avait dit mon père

quand Bloch fut parti. Comment! il ne peut même pas me dire le temps

qu'il fait! Mais il n'y a rien de plus intéressant! C'est un imbécile.

Puis Bloch avait déplu à ma grand'mère parce que, après le déjeuner

comme elle disait qu'elle était un peu souffrante, il avait étouffé un

sanglot et essuyé des larmes.

--«Comment veux-tu que ça soit sincère, me dit-elle, puisqu'il ne me

connaît pas; ou bien alors il est fou.»

Et enfin il avait mécontenté tout le monde parce que, étant venu

déjeuner une heure et demie en retard et couvert de boue, au lieu de

s'excuser, il avait dit:

--«Je ne me laisse jamais influencer par les perturbations de

l'atmosphère ni par les divisions conventionnelles du temps. Je

réhabiliterais volontiers l'usage de la pipe d'opium et du kriss

malais, mais j'ignore celui de ces instruments infiniment plus

pernicieux et d'ailleurs platement bourgeois, la montre et le

parapluie.»

Il serait malgré tout revenu à Combray. Il n'était pas pourtant l'ami

que mes parents eussent souhaité pour moi; ils avaient fini par penser

que les larmes que lui avait fait verser l'indisposition de ma

grand'mère n'étaient pas feintes; mais ils savaient d'instinct ou par

expérience que les élans de notre sensibilité ont peu d'empire sur la

suite de nos actes et la conduite de notre vie, et que le respect des

obligations morales, la fidélité aux amis, l'exécution d'une œuvre,

l'observance d'un régime, ont un fondement plus sûr dans des habitudes

aveugles que dans ces transports momentanés, ardents et stériles. Ils

auraient préféré pour moi à Bloch des compagnons qui ne me donneraient

pas plus qu'il n'est convenu d'accorder à ses amis, selon les règles

de la morale bourgeoise; qui ne m'enverraient pas inopinément une

corbeille de fruits parce qu'ils auraient ce jour-là pensé à moi avec

tendresse, mais qui, n'étant pas capables de faire pencher en ma

faveur la juste balance des devoirs et des exigences de l'amitié sur

un simple mouvement de leur imagination et de leur sensibilité, ne la

fausseraient pas davantage à mon préjudice. Nos torts même font

difficilement départir de ce qu'elles nous doivent ces natures dont ma

grand'tante était le modèle, elle qui brouillée depuis des années avec

une nièce à qui elle ne parlait jamais, ne modifia pas pour cela le

testament où elle lui laissait toute sa fortune, parce que c'était sa

plus proche parente et que cela «se devait».

Mais j'aimais Bloch, mes parents voulaient me faire plaisir, les

problèmes insolubles que je me posais à propos de la beauté dénuée de

signification de la fille de Minos et de Pasiphaé me fatiguaient

davantage et me rendaient plus souffrant que n'auraient fait de

nouvelles conversations avec lui, bien que ma mère les jugeât

pernicieuses. Et on l'aurait encore reçu à Combray si, après ce dîner,

comme il venait de m'apprendre--nouvelle qui plus tard eut beaucoup

d'influence sur ma vie, et la rendit plus heureuse, puis plus

malheureuse--que toutes les femmes ne pensaient qu'à l'amour et qu'il

n'y en a pas dont on ne pût vaincre les résistances, il ne m'avait

assuré avoir entendu dire de la façon la plus certaine que ma

grand'tante avait eu une jeunesse orageuse et avait été publiquement

entretenue. Je ne pus me tenir de répéter ces propos à mes parents, on

le mit à la porte quand il revint, et quand je l'abordai ensuite dans

la rue, il fut extrêmement froid pour moi.

Mais au sujet de Bergotte il avait dit vrai.

Les premiers jours, comme un air de musique dont on raffolera, mais

qu'on ne distingue pas encore, ce que je devais tant aimer dans son

style ne m'apparut pas. Je ne pouvais pas quitter le roman que je

lisais de lui, mais me croyais seulement intéressé par le sujet, comme

dans ces premiers moments de l'amour où on va tous les jours retrouver

une femme à quelque réunion, à quelque divertissement par les

agréments desquels on se croit attiré. Puis je remarquai les

expressions rares, presque archaïques qu'il aimait employer à certains

moments où un flot caché d'harmonie, un prélude intérieur, soulevait

son style; et c'était aussi à ces moments-là qu'il se mettait à parler

du «vain songe de la vie», de «l'inépuisable torrent des belles

apparences», du «tourment stérile et délicieux de comprendre et

d'aimer», des «émouvantes effigies qui anoblissent à jamais la façade

vénérable et charmante des cathédrales», qu'il exprimait toute une

philosophie nouvelle pour moi par de merveilleuses images dont on

aurait dit que c'était elles qui avaient éveillé ce chant de harpes

qui s'élevait alors et à l'accompagnement duquel elles donnaient

quelque chose de sublime. Un de ces passages de Bergotte, le troisième

ou le quatrième que j'eusse isolé du reste, me donna une joie

incomparable à celle que j'avais trouvée au premier, une joie que je

me sentis éprouver en une région plus profonde de moi-même, plus unie,

plus vaste, d'où les obstacles et les séparations semblaient avoir été

enlevés. C'est que, reconnaissant alors ce même goût pour les

expressions rares, cette même effusion musicale, cette même

philosophie idéaliste qui avait déjà été les autres fois, sans que je

m'en rendisse compte, la cause de mon plaisir, je n'eus plus

l'impression d'être en présence d'un morceau particulier d'un certain

livre de Bergotte, traçant à la surface de ma pensée une figure

purement linéaire, mais plutôt du «morceau idéal» de Bergotte, commun

à tous ses livres et auquel tous les passages analogues qui venaient

se confondre avec lui, auraient donné une sorte d'épaisseur, de

volume, dont mon esprit semblait agrandi.

Je n'étais pas tout à fait le seul admirateur de Bergotte; il était

aussi l'écrivain préféré d'une amie de ma mère qui était très lettrée;

enfin pour lire son dernier livre paru, le docteur du Boulbon faisait

attendre ses malades; et ce fut de son cabinet de consultation, et

d'un parc voisin de Combray, que s'envolèrent quelques-unes des

premières graines de cette prédilection pour Bergotte, espèce si rare

alors, aujourd'hui universellement répandue, et dont on trouve partout

en Europe, en Amérique, jusque dans le moindre village, la fleur

idéale et commune. Ce que l'amie de ma mère et, paraît-il, le docteur

du Boulbon aimaient surtout dans les livres de Bergotte c'était comme

moi, ce même flux mélodique, ces expressions anciennes, quelques

autres très simples et connues, mais pour lesquelles la place où il

les mettait en lumière semblait révéler de sa part un goût

particulier; enfin, dans les passages tristes, une certaine

brusquerie, un accent presque rauque. Et sans doute lui-même devait

sentir que là étaient ses plus grands charmes. Car dans les livres qui

suivirent, s'il avait rencontré quelque grande vérité, ou le nom d'une

célèbre cathédrale, il interrompait son récit et dans une invocation,

une apostrophe, une longue prière, il donnait un libre cours à ces

effluves qui dans ses premiers ouvrages restaient intérieurs à sa

prose, décelés seulement alors par les ondulations de la surface, plus

douces peut-être encore, plus harmonieuses quand elles étaient ainsi

voilées et qu'on n'aurait pu indiquer d'une manière précise où

naissait, où expirait leur murmure. Ces morceaux auxquels il se

complaisait étaient nos morceaux préférés. Pour moi, je les savais par

cœur. J'étais déçu quand il reprenait le fil de son récit. Chaque fois

qu'il parlait de quelque chose dont la beauté m'était restée jusque-là

cachée, des forêts de pins, de la grêle, de Notre-Dame de Paris,

d'Athalie ou de Phèdre, il faisait dans une image exploser cette

beauté jusqu'à moi. Aussi sentant combien il y avait de parties de

l'univers que ma perception infirme ne distinguerait pas s'il ne les

rapprochait de moi, j'aurais voulu posséder une opinion de lui, une

métaphore de lui, sur toutes choses, surtout sur celles que j'aurais

l'occasion de voir moi-même, et entre celles-là, particulièrement sur

d'anciens monuments français et certains paysages maritimes, parce que

l'insistance avec laquelle il les citait dans ses livres prouvait

qu'il les tenait pour riches de signification et de beauté.

Malheureusement sur presque toutes choses j'ignorais son opinion. Je

ne doutais pas qu'elle ne fût entièrement différente des miennes,

puisqu'elle descendait d'un monde inconnu vers lequel je cherchais à

m'élever: persuadé que mes pensées eussent paru pure ineptie à cet

esprit parfait, j'avais tellement fait table rase de toutes, que quand

par hasard il m'arriva d'en rencontrer, dans tel de ses livres, une

que j'avais déjà eue moi-même, mon cœur se gonflait comme si un Dieu

dans sa bonté me l'avait rendue, l'avait déclarée légitime et belle.

Il arrivait parfois qu'une page de lui disait les mêmes choses que

j'écrivais souvent la nuit à ma grand'mère et à ma mère quand je ne

pouvais pas dormir, si bien que cette page de Bergotte avait l'air

d'un recueil d'épigraphes pour être placées en tête de mes lettres.

Même plus tard, quand je commençai de composer un livre, certaines

phrases dont la qualité ne suffit pas pour me décider à le continuer,

j'en retrouvai l'équivalent dans Bergotte. Mais ce n'était qu'alors,

quand je les lisais dans son œuvre, que je pouvais en jouir; quand

c'était moi qui les composais, préoccupé qu'elles reflétassent

exactement ce que j'apercevais dans ma pensée, craignant de ne pas

«faire ressemblant», j'avais bien le temps de me demander si ce que

j'écrivais était agréable! Mais en réalité il n'y avait que ce genre

de phrases, ce genre d'idées que j'aimais vraiment. Mes efforts

inquiets et mécontents étaient eux-mêmes une marque d'amour, d'amour

sans plaisir mais profond. Aussi quand tout d'un coup je trouvais de

telles phrases dans l'œuvre d'un autre, c'est-à-dire sans plus avoir

de scrupules, de sévérité, sans avoir à me tourmenter, je me laissais

enfin aller avec délices au goût que j'avais pour elles, comme un

cuisinier qui pour une fois où il n'a pas à faire la cuisine trouve

enfin le temps d'être gourmand. Un jour, ayant rencontré dans un livre

de Bergotte, à propos d'une vieille servante, une plaisanterie que le

magnifique et solennel langage de l'écrivain rendait encore plus

ironique mais qui était la même que j'avais souvent faite à ma

grand'mère en parlant de Françoise, une autre fois où je vis qu'il ne

jugeait pas indigne de figurer dans un de ces miroirs de la vérité

qu'étaient ses ouvrages, une remarque analogue à celle que j'avais eu

l'occasion de faire sur notre ami M. Legrandin (remarques sur

Françoise et M. Legrandin qui étaient certes de celles que j'eusse le

plus délibérément sacrifiées à Bergotte, persuadé qu'il les trouverait

sans intérêt), il me sembla soudain que mon humble vie et les royaumes

du vrai n'étaient pas aussi séparés que j'avais cru, qu'ils

coïncidaient même sur certains points, et de confiance et de joie je

pleurai sur les pages de l'écrivain comme dans les bras d'un père

retrouvé.

D'après ses livres j'imaginais Bergotte comme un vieillard faible et

déçu qui avait perdu des enfants et ne s'était jamais consolé. Aussi

je lisais, je chantais intérieurement sa prose, plus «dolce», plus

«lento» peut-être qu'elle n'était écrite, et la phrase la plus simple

s'adressait à moi avec une intonation attendrie. Plus que tout

j'aimais sa philosophie, je m'étais donné à elle pour toujours. Elle

me rendait impatient d'arriver à l'âge où j'entrerais au collège, dans

la classe appelée Philosophie. Mais je ne voulais pas qu'on y fît

autre chose que vivre uniquement par la pensée de Bergotte, et si l'on

m'avait dit que les métaphysiciens auxquels je m'attacherais alors ne

lui ressembleraient en rien, j'aurais ressenti le désespoir d'un

amoureux qui veut aimer pour la vie et à qui on parle des autres

maîtresses qu'il aura plus tard.

Un dimanche, pendant ma lecture au jardin, je fus dérangé par Swann

qui venait voir mes parents.

--«Qu'est-ce que vous lisez, on peut regarder? Tiens, du Bergotte? Qui

donc vous a indiqué ses ouvrages?» Je lui dis que c'était Bloch.

--«Ah! oui, ce garçon que j'ai vu une fois ici, qui ressemble tellement

au portrait de Mahomet II par Bellini. Oh! c'est frappant, il a les

mêmes sourcils circonflexes, le même nez recourbé, les mêmes pommettes

saillantes. Quand il aura une barbiche ce sera la même personne. En

tout cas il a du goût, car Bergotte est un charmant esprit.» Et voyant

combien j'avais l'air d'admirer Bergotte, Swann qui ne parlait jamais

des gens qu'il connaissait fit, par bonté, une exception et me dit:

--«Je le connais beaucoup, si cela pouvait vous faire plaisir qu'il

écrive un mot en tête de votre volume, je pourrais le lui demander.»

Je n'osai pas accepter mais posai à Swann des questions sur Bergotte.

«Est-ce que vous pourriez me dire quel est l'acteur qu'il préfère?»

--«L'acteur, je ne sais pas. Mais je sais qu'il n'égale aucun artiste

homme à la Berma qu'il met au-dessus de tout. L'avez-vous entendue?»

--«Non monsieur, mes parents ne me permettent pas d'aller au théâtre.»

--«C'est malheureux. Vous devriez leur demander. La Berma dans Phèdre,

dans le Cid, ce n'est qu'une actrice si vous voulez, mais vous savez

je ne crois pas beaucoup à la «hiérarchie!» des arts; (et je

remarquai, comme cela m'avait souvent frappé dans ses conversations

avec les sœurs de ma grand'mère que quand il parlait de choses

sérieuses, quand il employait une expression qui semblait impliquer

une opinion sur un sujet important, il avait soin de l'isoler dans une

intonation spéciale, machinale et ironique, comme s'il l'avait mise

entre guillemets, semblant ne pas vouloir la prendre à son compte, et

dire: «la hiérarchie, vous savez, comme disent les gens ridicules»?

Mais alors, si c'était ridicule, pourquoi disait-il la hiérarchie?).

Un instant après il ajouta: «Cela vous donnera une vision aussi noble

que n'importe quel chef-d'œuvre, je ne sais pas moi... que»--et il se

mit à rire--«les Reines de Chartres!» Jusque-là cette horreur

d'exprimer sérieusement son opinion m'avait paru quelque chose qui

devait être élégant et parisien et qui s'opposait au dogmatisme

provincial des sœurs de ma grand'mère; et je soupçonnais aussi que

c'était une des formes de l'esprit dans la coterie où vivait Swann et

où par réaction sur le lyrisme des générations antérieures on

réhabilitait à l'excès les petits faits précis, réputés vulgaires

autrefois, et on proscrivait les «phrases». Mais maintenant je

trouvais quelque chose de choquant dans cette attitude de Swann en

face des choses. Il avait l'air de ne pas oser avoir une opinion et de

n'être tranquille que quand il pouvait donner méticuleusement des

renseignements précis. Mais il ne se rendait donc pas compte que

c'était professer l'opinion, postuler, que l'exactitude de ces détails

avait de l'importance. Je repensai alors à ce dîner où j'étais si

triste parce que maman ne devait pas monter dans ma chambre et où il

avait dit que les bals chez la princesse de Léon n'avaient aucune

importance. Mais c'était pourtant à ce genre de plaisirs qu'il

employait sa vie. Je trouvais tout cela contradictoire. Pour quelle

autre vie réservait-il de dire enfin sérieusement ce qu'il pensait des

choses, de formuler des jugements qu'il pût ne pas mettre entre

guillemets, et de ne plus se livrer avec une politesse pointilleuse à

des occupations dont il professait en même temps qu'elles sont

ridicules? Je remarquai aussi dans la façon dont Swann me parla de

Bergotte quelque chose qui en revanche ne lui était pas particulier

mais au contraire était dans ce temps-là commun à tous les admirateurs

de l'écrivain, à l'amie de ma mère, au docteur du Boulbon. Comme

Swann, ils disaient de Bergotte: «C'est un charmant esprit, si

particulier, il a une façon à lui de dire les choses un peu cherchée,

mais si agréable. On n'a pas besoin de voir la signature, on reconnaît

tout de suite que c'est de lui.» Mais aucun n'aurait été jusqu'à dire:

«C'est un grand écrivain, il a un grand talent.» Ils ne disaient même

pas qu'il avait du talent. Ils ne le disaient pas parce qu'ils ne le

savaient pas. Nous sommes très longs à reconnaître dans la physionomie

particulière d'un nouvel écrivain le modèle qui porte le nom de «grand

talent» dans notre musée des idées générales. Justement parce que

cette physionomie est nouvelle nous ne la trouvons pas tout à fait

ressemblante à ce que nous appelons talent. Nous disons plutôt

originalité, charme, délicatesse, force; et puis un jour nous nous

rendons compte que c'est justement tout cela le talent.

--«Est-ce qu'il y a des ouvrages de Bergotte où il ait parlé de la

Berma?» demandai-je à M. Swann.

--Je crois dans sa petite plaquette sur Racine, mais elle doit être

épuisée. Il y a peut-être eu cependant une réimpression. Je

m'informerai. Je peux d'ailleurs demander à Bergotte tout ce que vous

voulez, il n'y a pas de semaine dans l'année où il ne dîne à la

maison. C'est le grand ami de ma fille. Ils vont ensemble visiter les

vieilles villes, les cathédrales, les châteaux.

Comme je n'avais aucune notion sur la hiérarchie sociale, depuis

longtemps l'impossibilité que mon père trouvait à ce que nous

fréquentions Mme et Mlle Swann avait eu plutôt pour effet, en me

faisant imaginer entre elles et nous de grandes distances, de leur

donner à mes yeux du prestige. Je regrettais que ma mère ne se teignît

pas les cheveux et ne se mît pas de rouge aux lèvres comme j'avais

entendu dire par notre voisine Mme Sazerat que Mme Swann le faisait

pour plaire, non à son mari, mais à M. de Charlus, et je pensais que

nous devions être pour elle un objet de mépris, ce qui me peinait

surtout à cause de Mlle Swann qu'on m'avait dit être une si jolie

petite fille et à laquelle je rêvais souvent en lui prêtant chaque

fois un même visage arbitraire et charmant. Mais quand j'eus appris ce

jour-là que Mlle Swann était un être d'une condition si rare, baignant

comme dans son élément naturel au milieu de tant de privilèges, que

quand elle demandait à ses parents s'il y avait quelqu'un à dîner, on

lui répondait par ces syllabes remplies de lumière, par le nom de ce

convive d'or qui n'était pour elle qu'un vieil ami de sa famille:

Bergotte; que, pour elle, la causerie intime à table, ce qui

correspondait à ce qu'était pour moi la conversation de ma

grand'tante, c'étaient des paroles de Bergotte sur tous ces sujets

qu'il n'avait pu aborder dans ses livres, et sur lesquels j'aurais

voulu l'écouter rendre ses oracles, et qu'enfin, quand elle allait

visiter des villes, il cheminait à côté d'elle, inconnu et glorieux,

comme les Dieux qui descendaient au milieu des mortels, alors je

sentis en même temps que le prix d'un être comme Mlle Swann, combien

je lui paraîtrais grossier et ignorant, et j'éprouvai si vivement la

douceur et l'impossibilité qu'il y aurait pour moi à être son ami, que

je fus rempli à la fois de désir et de désespoir. Le plus souvent

maintenant quand je pensais à elle, je la voyais devant le porche

d'une cathédrale, m'expliquant la signification des statues, et, avec

un sourire qui disait du bien de moi, me présentant comme son ami, à

Bergotte. Et toujours le charme de toutes les idées que faisaient

naître en moi les cathédrales, le charme des coteaux de

l'Ile-de-France et des plaines de la Normandie faisait refluer ses

reflets sur l'image que je me formais de Mlle Swann: c'était être tout

prêt à l'aimer. Que nous croyions qu'un être participe à une vie

inconnue où son amour nous ferait pénétrer, c'est, de tout ce qu'exige

l'amour pour naître, ce à quoi il tient le plus, et qui lui fait faire

bon marché du reste. Même les femmes qui prétendent ne juger un homme

que sur son physique, voient en ce physique l'émanation d'une vie

spéciale. C'est pourquoi elles aiment les militaires, les pompiers;

l'uniforme les rend moins difficiles pour le visage; elles croient

baiser sous la cuirasse un cœur différent, aventureux et doux; et un

jeune souverain, un prince héritier, pour faire les plus flatteuses

conquêtes, dans les pays étrangers qu'il visite, n'a pas besoin du

profil régulier qui serait peut-être indispensable à un coulissier.

Tandis que je lisais au jardin, ce que ma grand'tante n'aurait pas

compris que je fisse en dehors du dimanche, jour où il est défendu de

s'occuper à rien de sérieux et où elle ne cousait pas (un jour de

semaine, elle m'aurait dit «Comment tu t'amuses encore à lire, ce

n'est pourtant pas dimanche» en donnant au mot amusement le sens

d'enfantillage et de perte de temps), ma tante Léonie devisait avec

Françoise en attendant l'heure d'Eulalie. Elle lui annonçait qu'elle

venait de voir passer Mme Goupil «sans parapluie, avec la robe de soie

qu'elle s'est fait faire à Châteaudun. Si elle a loin à aller avant

vêpres elle pourrait bien la faire saucer».

--«Peut-être, peut-être (ce qui signifiait peut-être non)» disait

Françoise pour ne pas écarter définitivement la possibilité d'une

alternative plus favorable.

--«Tiens, disait ma tante en se frappant le front, cela me fait penser

que je n'ai point su si elle était arrivée à l'église après

l'élévation. Il faudra que je pense à le demander à Eulalie...

Françoise, regardez-moi ce nuage noir derrière le clocher et ce

mauvais soleil sur les ardoises, bien sûr que la journée ne se passera

pas sans pluie. Ce n'était pas possible que ça reste comme ça, il

faisait trop chaud. Et le plus tôt sera le mieux, car tant que l'orage

n'aura pas éclaté, mon eau de Vichy ne descendra pas, ajoutait ma

tante dans l'esprit de qui le désir de hâter la descente de l'eau de

Vichy l'emportait infiniment sur la crainte de voir Mme Goupil gâter

sa robe.»

--«Peut-être, peut-être.»

--«Et c'est que, quand il pleut sur la place, il n'y a pas grand abri.»

--«Comment, trois heures? s'écriait tout à coup ma tante en pâlissant,

mais alors les vêpres sont commencées, j'ai oublié ma pepsine! Je

comprends maintenant pourquoi mon eau de Vichy me restait sur

l'estomac.»

Et se précipitant sur un livre de messe relié en velours violet, monté

d'or, et d'où, dans sa hâte, elle laissait s'échapper de ces images,

bordées d'un bandeau de dentelle de papier jaunissante, qui marquent

les pages des fêtes, ma tante, tout en avalant ses gouttes commençait

à lire au plus vite les textes sacrés dont l'intelligence lui était

légèrement obscurcie par l'incertitude de savoir si, prise aussi

longtemps après l'eau de Vichy, la pepsine serait encore capable de la

rattraper et de la faire descendre. «Trois heures, c'est incroyable ce

que le temps passe!»

Un petit coup au carreau, comme si quelque chose l'avait heurté, suivi

d'une ample chute légère comme de grains de sable qu'on eût laissé

tomber d'une fenêtre au-dessus, puis la chute s'étendant, se réglant,

adoptant un rythme, devenant fluide, sonore, musicale, innombrable,

universelle: c'était la pluie.

--«Eh bien! Françoise, qu'est-ce que je disais? Ce que cela tombe! Mais

je crois que j'ai entendu le grelot de la porte du jardin, allez donc

voir qui est-ce qui peut être dehors par un temps pareil.»

Françoise revenait:

--«C'est Mme Amédée (ma grand'mère) qui a dit qu'elle allait faire un

tour. Ça pleut pourtant fort.»

--Cela ne me surprend point, disait ma tante en levant les yeux au

ciel. J'ai toujours dit qu'elle n'avait point l'esprit fait comme tout

le monde. J'aime mieux que ce soit elle que moi qui soit dehors en ce

moment.

--Mme Amédée, c'est toujours tout l'extrême des autres, disait

Françoise avec douceur, réservant pour le moment où elle serait seule

avec les autres domestiques, de dire qu'elle croyait ma grand'mère un

peu «piquée».

--Voilà le salut passé! Eulalie ne viendra plus, soupirait ma tante; ce

sera le temps qui lui aura fait peur.»

--«Mais il n'est pas cinq heures, madame Octave, il n'est que quatre

heures et demie.»

--Que quatre heures et demie? et j'ai été obligée de relever les petits

rideaux pour avoir un méchant rayon de jour. A quatre heures et demie!

Huit jours avant les Rogations! Ah! ma pauvre Françoise, il faut que

le bon Dieu soit bien en colère après nous. Aussi, le monde

d'aujourd'hui en fait trop! Comme disait mon pauvre Octave, on a trop

oublié le bon Dieu et il se venge.

Une vive rougeur animait les joues de ma tante, c'était Eulalie.

Malheureusement, à peine venait-elle d'être introduite que Françoise

rentrait et avec un sourire qui avait pour but de se mettre elle-même

à l'unisson de la joie qu'elle ne doutait pas que ses paroles allaient

causer à ma tante, articulant les syllabes pour montrer que, malgré

l'emploi du style indirect, elle rapportait, en bonne domestique, les

paroles mêmes dont avait daigné se servir le visiteur:

--«M. le Curé serait enchanté, ravi, si Madame Octave ne repose pas et

pouvait le recevoir. M. le Curé ne veut pas déranger. M. le Curé est

en bas, j'y ai dit d'entrer dans la salle.»

En réalité, les visites du curé ne faisaient pas à ma tante un aussi

grand plaisir que le supposait Françoise et l'air de jubilation dont

celle-ci croyait devoir pavoiser son visage chaque fois qu'elle avait

à l'annoncer ne répondait pas entièrement au sentiment de la malade.

Le curé (excellent homme avec qui je regrette de ne pas avoir causé

davantage, car s'il n'entendait rien aux arts, il connaissait beaucoup

d'étymologies), habitué à donner aux visiteurs de marque des

renseignements sur l'église (il avait même l'intention d'écrire un

livre sur la paroisse de Combray), la fatiguait par des explications

infinies et d'ailleurs toujours les mêmes. Mais quand elle arrivait

ainsi juste en même temps que celle d'Eulalie, sa visite devenait

franchement désagréable à ma tante. Elle eût mieux aimé bien profiter

d'Eulalie et ne pas avoir tout le monde à la fois. Mais elle n'osait

pas ne pas recevoir le curé et faisait seulement signe à Eulalie de ne

pas s'en aller en même temps que lui, qu'elle la garderait un peu

seule quand il serait parti.

--«Monsieur le Curé, qu'est-ce que l'on me disait, qu'il y a un artiste

qui a installé son chevalet dans votre église pour copier un vitrail.

Je peux dire que je suis arrivée à mon âge sans avoir jamais entendu

parler d'une chose pareille! Qu'est-ce que le monde aujourd'hui va

donc chercher! Et ce qu'il y a de plus vilain dans l'église!»

--«Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est ce qu'il y a de plus vilain,

car s'il y a à Saint-Hilaire des parties qui méritent d'être visitées,

il y en a d'autres qui sont bien vieilles, dans ma pauvre basilique,

la seule de tout le diocèse qu'on n'ait même pas restaurée! Mon Dieu,

le porche est sale et antique, mais enfin d'un caractère majestueux;

passe même pour les tapisseries d'Esther dont personnellement je ne

donnerais pas deux sous, mais qui sont placées par les connaisseurs

tout de suite après celles de Sens. Je reconnais d'ailleurs, qu'à côté

de certains détails un peu réalistes, elles en présentent d'autres qui

témoignent d'un véritable esprit d'observation. Mais qu'on ne vienne

pas me parler des vitraux. Cela a-t-il du bon sens de laisser des

fenêtres qui ne donnent pas de jour et trompent même la vue par ces

reflets d'une couleur que je ne saurais définir, dans une église où il

n'y a pas deux dalles qui soient au même niveau et qu'on se refuse à

me remplacer sous prétexte que ce sont les tombes des abbés de Combray

et des seigneurs de Guermantes, les anciens comtes de Brabant. Les

ancêtres directs du duc de Guermantes d'aujourd'hui et aussi de la

Duchesse puisqu'elle est une demoiselle de Guermantes qui a épousé son

cousin.» (Ma grand'mère qui à force de se désintéresser des personnes

finissait par confondre tous les noms, chaque fois qu'on prononçait

celui de la Duchesse de Guermantes prétendait que ce devait être une

parente de Mme de Villeparisis. Tout le monde éclatait de rire; elle

tâchait de se défendre en alléguant une certaine lettre de faire part:

«Il me semblait me rappeler qu'il y avait du Guermantes là-dedans.» Et

pour une fois j'étais avec les autres contre elle, ne pouvant admettre

qu'il y eût un lien entre son amie de pension et la descendante de

Geneviève de Brabant.)--«Voyez Roussainville, ce n'est plus aujourd'hui

qu'une paroisse de fermiers, quoique dans l'antiquité cette localité

ait dû un grand essor au commerce de chapeaux de feutre et des

pendules. (Je ne suis pas certain de l'étymologie de Roussainville. Je

croirais volontiers que le nom primitif était Rouville (Radulfi villa)

comme Châteauroux (Castrum Radulfi) mais je vous parlerai de cela une

autre fois. Hé bien! l'église a des vitraux superbes, presque tous

modernes, et cette imposante Entrée de Louis-Philippe à Combray qui

serait mieux à sa place à Combray même, et qui vaut, dit-on, la

fameuse verrière de Chartres. Je voyais même hier le frère du docteur

Percepied qui est amateur et qui la regarde comme d'un plus beau

travail.

«Mais, comme je le lui disais, à cet artiste qui semble du reste très

poli, qui est paraît-il, un véritable virtuose du pinceau, que lui

trouvez-vous donc d'extraordinaire à ce vitrail, qui est encore un peu

plus sombre que les autres?»

--«Je suis sûre que si vous le demandiez à Monseigneur, disait

mollement ma tante qui commençait à penser qu'elle allait être

fatiguée, il ne vous refuserait pas un vitrail neuf.»

--«Comptez-y, madame Octave, répondait le curé. Mais c'est justement

Monseigneur qui a attaché le grelot à cette malheureuse verrière en

prouvant qu'elle représente Gilbert le Mauvais, sire de Guermantes, le

descendant direct de Geneviève de Brabant qui était une demoiselle de

Guermantes, recevant l'absolution de Saint-Hilaire.»

--«Mais je ne vois pas où est Saint-Hilaire?

--«Mais si, dans le coin du vitrail vous n'avez jamais remarqué une

dame en robe jaune? Hé bien! c'est Saint-Hilaire qu'on appelle aussi,

vous le savez, dans certaines provinces, Saint-Illiers, Saint-Hélier,

et même, dans le Jura, Saint-Ylie. Ces diverses corruptions de sanctus

Hilarius ne sont pas du reste les plus curieuses de celles qui se sont

produites dans les noms des bienheureux. Ainsi votre patronne, ma

bonne Eulalie, sancta Eulalia, savez-vous ce qu'elle est devenue en

Bourgogne? Saint-Eloi tout simplement: elle est devenue un saint.

Voyez-vous, Eulalie, qu'après votre mort on fasse de vous un

homme?»--«Monsieur le Curé a toujours le mot pour rigoler.»--«Le frère

de Gilbert, Charles le Bègue, prince pieux mais qui, ayant perdu de

bonne heure son père, Pépin l'Insensé, mort des suites de sa maladie

mentale, exerçait le pouvoir suprême avec toute la présomption d'une

jeunesse à qui la discipline a manqué; dès que la figure d'un

particulier ne lui revenait pas dans une ville, il y faisait massacrer

jusqu'au dernier habitant. Gilbert voulant se venger de Charles fit

brûler l'église de Combray, la primitive église alors, celle que

Théodebert, en quittant avec sa cour la maison de campagne qu'il avait

près d'ici, à Thiberzy (Theodeberciacus), pour aller combattre les

Burgondes, avait promis de bâtir au-dessus du tombeau de

Saint-Hilaire, si le Bienheureux lui procurait la victoire. Il n'en

reste que la crypte où Théodore a dû vous faire descendre, puisque

Gilbert brûla le reste. Ensuite il défit l'infortuné Charles avec

l'aide de Guillaume Le Conquérant (le curé prononçait Guilôme), ce qui

fait que beaucoup d'Anglais viennent pour visiter. Mais il ne semble

pas avoir su se concilier la sympathie des habitants de Combray, car

ceux-ci se ruèrent sur lui à la sortie de la messe et lui tranchèrent

la tête. Du reste Théodore prête un petit livre qui donne les

explications.

«Mais ce qui est incontestablement le plus curieux dans notre église,

c'est le point de vue qu'on a du clocher et qui est grandiose.

Certainement, pour vous qui n'êtes pas très forte, je ne vous

conseillerais pas de monter nos quatre-vingt-dix-sept marches, juste

la moitié du célèbre dôme de Milan. Il y a de quoi fatiguer une

personne bien portante, d'autant plus qu'on monte plié en deux si on

ne veut pas se casser la tête, et on ramasse avec ses effets toutes

les toiles d'araignées de l'escalier. En tous cas il faudrait bien

vous couvrir, ajoutait-il (sans apercevoir l'indignation que causait à

ma tante l'idée qu'elle fût capable de monter dans le clocher), car il

fait un de ces courants d'air une fois arrivé là-haut! Certaines

personnes affirment y avoir ressenti le froid de la mort. N'importe,

le dimanche il y a toujours des sociétés qui viennent même de très

loin pour admirer la beauté du panorama et qui s'en retournent

enchantées. Tenez, dimanche prochain, si le temps se maintient, vous

trouveriez certainement du monde, comme ce sont les Rogations. Il faut

avouer du reste qu'on jouit de là d'un coup d'œil féerique, avec des

sortes d'échappées sur la plaine qui ont un cachet tout particulier.

Quand le temps est clair on peut distinguer jusqu'à Verneuil. Surtout

on embrasse à la fois des choses qu'on ne peut voir habituellement que

l'une sans l'autre, comme le cours de la Vivonne et les fossés de

Saint-Assise-lès-Combray, dont elle est séparée par un rideau de

grands arbres, ou encore comme les différents canaux de

Jouy-le-Vicomte (Gaudiacus vice comitis comme vous savez). Chaque fois

que je suis allé à Jouy-le-Vicomte, j'ai bien vu un bout du canal,

puis quand j'avais tourné une rue j'en voyais un autre, mais alors je

ne voyais plus le précédent. J'avais beau les mettre ensemble par la

pensée, cela ne me faisait pas grand effet. Du clocher de

Saint-Hilaire c'est autre chose, c'est tout un réseau où la localité

est prise. Seulement on ne distingue pas d'eau, on dirait de grandes

fentes qui coupent si bien la ville en quartiers, qu'elle est comme

une brioche dont les morceaux tiennent ensemble mais sont déjà

découpés. Il faudrait pour bien faire être à la fois dans le clocher

de Saint-Hilaire et à Jouy-le-Vicomte.»

Le curé avait tellement fatigué ma tante qu'à peine était-il parti,

elle était obligée de renvoyer Eulalie.

--«Tenez, ma pauvre Eulalie, disait-elle d'une voix faible, en tirant

une pièce d'une petite bourse qu'elle avait à portée de sa main, voilà

pour que vous ne m'oubliez pas dans vos prières.»

--«Ah! mais, madame Octave, je ne sais pas si je dois, vous savez bien

que ce n'est pas pour cela que je viens!» disait Eulalie avec la même

hésitation et le même embarras, chaque fois, que si c'était la

première, et avec une apparence de mécontentement qui égayait ma tante

mais ne lui déplaisait pas, car si un jour Eulalie, en prenant la

pièce, avait un air un peu moins contrarié que de coutume, ma tante

disait:

--«Je ne sais pas ce qu'avait Eulalie; je lui ai pourtant donné la même

chose que d'habitude, elle n'avait pas l'air contente.»

--Je crois qu'elle n'a pourtant pas à se plaindre, soupirait Françoise,

qui avait une tendance à considérer comme de la menue monnaie tout ce

que lui donnait ma tante pour elle ou pour ses enfants, et comme des

trésors follement gaspillés pour une ingrate les piécettes mises

chaque dimanche dans la main d'Eulalie, mais si discrètement que

Françoise n'arrivait jamais à les voir. Ce n'est pas que l'argent que

ma tante donnait à Eulalie, Françoise l'eût voulu pour elle. Elle

jouissait suffisamment de ce que ma tante possédait, sachant que les

richesses de la maîtresse du même coup élèvent et embellissent aux

yeux de tous sa servante; et qu'elle, Françoise, était insigne et

glorifiée dans Combray, Jouy-le-Vicomte et autres lieux, pour les

nombreuses fermes de ma tante, les visites fréquentes et prolongées du

curé, le nombre singulier des bouteilles d'eau de Vichy consommées.

Elle n'était avare que pour ma tante; si elle avait géré sa fortune,

ce qui eût été son rêve, elle l'aurait préservée des entreprises

d'autrui avec une férocité maternelle. Elle n'aurait pourtant pas

trouvé grand mal à ce que ma tante, qu'elle savait incurablement

généreuse, se fût laissée aller à donner, si au moins ç'avait été à

des riches. Peut-être pensait-elle que ceux-là, n'ayant pas besoin des

cadeaux de ma tante, ne pouvaient être soupçonnés de l'aimer à cause

d'eux. D'ailleurs offerts à des personnes d'une grande position de

fortune, à Mme Sazerat, à M. Swann, à M. Legrandin, à Mme Goupil, à

des personnes «de même rang» que ma tante et qui «allaient bien

ensemble», ils lui apparaissaient comme faisant partie des usages de

cette vie étrange et brillante des gens riches qui chassent, se

donnent des bals, se font des visites et qu'elle admirait en souriant.

Mais il n'en allait plus de même si les bénéficiaires de la générosité

de ma tante étaient de ceux que Françoise appelait «des gens comme

moi, des gens qui ne sont pas plus que moi» et qui étaient ceux

qu'elle méprisait le plus à moins qu'ils ne l'appelassent «Madame

Françoise» et ne se considérassent comme étant «moins qu'elle». Et

quand elle vit que, malgré ses conseils, ma tante n'en faisait qu'à sa

tête et jetait l'argent--Françoise le croyait du moins--pour des

créatures indignes, elle commença à trouver bien petits les dons que

ma tante lui faisait en comparaison des sommes imaginaires prodiguées

à Eulalie. Il n'y avait pas dans les environs de Combray de ferme si

conséquente que Françoise ne supposât qu'Eulalie eût pu facilement

l'acheter, avec tout ce que lui rapporteraient ses visites. Il est

vrai qu'Eulalie faisait la même estimation des richesses immenses et

cachées de Françoise. Habituellement, quand Eulalie était partie,

Françoise prophétisait sans bienveillance sur son compte. Elle la

haïssait, mais elle la craignait et se croyait tenue, quand elle était

là, à lui faire «bon visage». Elle se rattrapait après son départ,

sans la nommer jamais à vrai dire, mais en proférant des oracles

sibyllins, des sentences d'un caractère général telles que celles de

l'Ecclésiaste, mais dont l'application ne pouvait échapper à ma tante.

Après avoir regardé par le coin du rideau si Eulalie avait refermé la

porte: «Les personnes flatteuses savent se faire bien venir et

ramasser les pépettes; mais patience, le bon Dieu les punit toutes par

un beau jour», disait-elle, avec le regard latéral et l'insinuation de

Joas pensant exclusivement à Athalie quand il dit:

LE BONHEUR DES MÉCHANTS COMME UN TORRENT S'ÉCOULE.

Mais quand le curé était venu aussi et que sa visite interminable

avait épuisé les forces de ma tante, Françoise sortait de la chambre

derrière Eulalie et disait:

--«Madame Octave, je vous laisse reposer, vous avez l'air beaucoup

fatiguée.»

Et ma tante ne répondait même pas, exhalant un soupir qui semblait

devoir être le dernier, les yeux clos, comme morte. Mais à peine

Françoise était-elle descendue que quatre coups donnés avec la plus

grande violence retentissaient dans la maison et ma tante, dressée sur

son lit, criait:

--«Est-ce qu'Eulalie est déjà partie? Croyez-vous que j'ai oublié de

lui demander si Mme Goupil était arrivée à la messe avant l'élévation!

Courez vite après elle!»

Mais Françoise revenait n'ayant pu rattraper Eulalie.

--«C'est contrariant, disait ma tante en hochant la tête. La seule

chose importante que j'avais à lui demander!»

Ainsi passait la vie pour ma tante Léonie, toujours identique, dans la

douce uniformité de ce qu'elle appelait avec un dédain affecté et une

tendresse profonde, son «petit traintrain». Préservé par tout le

monde, non seulement à la maison, où chacun ayant éprouvé l'inutilité

de lui conseiller une meilleure hygiène, s'était peu à peu résigné à

le respecter, mais même dans le village où, à trois rues de nous,

l'emballeur, avant de clouer ses caisses, faisait demander à Françoise

si ma tante ne «reposait pas»,--ce traintrain fut pourtant troublé une

fois cette année-là. Comme un fruit caché qui serait parvenu à

maturité sans qu'on s'en aperçût et se détacherait spontanément,

survint une nuit la délivrance de la fille de cuisine. Mais ses

douleurs étaient intolérables, et comme il n'y avait pas de sage-femme

à Combray, Françoise dut partir avant le jour en chercher une à

Thiberzy. Ma tante, à cause des cris de la fille de cuisine, ne put

reposer, et Françoise, malgré la courte distance, n'étant revenue que

très tard, lui manqua beaucoup. Aussi, ma mère me dit-elle dans la

matinée: «Monte donc voir si ta tante n'a besoin de rien.» J'entrai

dans la première pièce et, par la porte ouverte, vis ma tante, couchée

sur le côté, qui dormait; je l'entendis ronfler légèrement. J'allais

m'en aller doucement mais sans doute le bruit que j'avais fait était

intervenu dans son sommeil et en avait «changé la vitesse», comme on

dit pour les automobiles, car la musique du ronflement s'interrompit

une seconde et reprit un ton plus bas, puis elle s'éveilla et tourna à

demi son visage que je pus voir alors; il exprimait une sorte de

terreur; elle venait évidemment d'avoir un rêve affreux; elle ne

pouvait me voir de la façon dont elle était placée, et je restais là

ne sachant si je devais m'avancer ou me retirer; mais déjà elle

semblait revenue au sentiment de la réalité et avait reconnu le

mensonge des visions qui l'avaient effrayée; un sourire de joie, de

pieuse reconnaissance envers Dieu qui permet que la vie soit moins

cruelle que les rêves, éclaira faiblement son visage, et avec cette

habitude qu'elle avait prise de se parler à mi-voix à elle-même quand

elle se croyait seule, elle murmura: «Dieu soit loué! nous n'avons

comme tracas que la fille de cuisine qui accouche. Voilà-t-il pas que

je rêvais que mon pauvre Octave était ressuscité et qu'il voulait me

faire faire une promenade tous les jours!» Sa main se tendit vers son

chapelet qui était sur la petite table, mais le sommeil recommençant

ne lui laissa pas la force de l'atteindre: elle se rendormit,

tranquillisée, et je sortis à pas de loup de la chambre sans qu'elle

ni personne eût jamais appris ce que j'avais entendu.

Quand je dis qu'en dehors d'événements très rares, comme cet

accouchement, le traintrain de ma tante ne subissait jamais aucune

variation, je ne parle pas de celles qui, se répétant toujours

identiques à des intervalles réguliers, n'introduisaient au sein de

l'uniformité qu'une sorte d'uniformité secondaire. C'est ainsi que

tous les samedis, comme Françoise allait dans l'après-midi au marché

de Roussainville-le-Pin, le déjeuner était, pour tout le monde, une

heure plus tôt. Et ma tante avait si bien pris l'habitude de cette

dérogation hebdomadaire à ses habitudes, qu'elle tenait à cette

habitude-là autant qu'aux autres. Elle y était si bien «routinée»,

comme disait Françoise, que s'il lui avait fallu un samedi, attendre

pour déjeuner l'heure habituelle, cela l'eût autant «dérangée» que si

elle avait dû, un autre jour, avancer son déjeuner à l'heure du

samedi. Cette avance du déjeuner donnait d'ailleurs au samedi, pour

nous tous, une figure particulière, indulgente, et assez sympathique.

Au moment où d'habitude on a encore une heure à vivre avant la détente

du repas, on savait que, dans quelques secondes, on allait voir

arriver des endives précoces, une omelette de faveur, un bifteck

immérité. Le retour de ce samedi asymétrique était un de ces petits

événements intérieurs, locaux, presque civiques qui, dans les vies

tranquilles et les sociétés fermées, créent une sorte de lien national

et deviennent le thème favori des conversations, des plaisanteries,

des récits exagérés à plaisir: il eût été le noyau tout prêt pour un

cycle légendaire si l'un de nous avait eu la tête épique. Dès le

matin, avant d'être habillés, sans raison, pour le plaisir d'éprouver

la force de la solidarité, on se disait les uns aux autres avec bonne

humeur, avec cordialité, avec patriotisme: «Il n'y a pas de temps à

perdre, n'oublions pas que c'est samedi!» cependant que ma tante,

conférant avec Françoise et songeant que la journée serait plus longue

que d'habitude, disait: «Si vous leur faisiez un beau morceau de veau,

comme c'est samedi.» Si à dix heures et demie un distrait tirait sa

montre en disant: «Allons, encore une heure et demie avant le

déjeuner», chacun était enchanté d'avoir à lui dire: «Mais voyons, à

quoi pensez-vous, vous oubliez que c'est samedi!»; on en riait encore

un quart d'heure après et on se promettait de monter raconter cet

oubli à ma tante pour l'amuser. Le visage du ciel même semblait

changé. Après le déjeuner, le soleil, conscient que c'était samedi,

flânait une heure de plus au haut du ciel, et quand quelqu'un, pensant

qu'on était en retard pour la promenade, disait: «Comment, seulement

deux heures?» en voyant passer les deux coups du clocher de

Saint-Hilaire (qui ont l'habitude de ne rencontrer encore personne

dans les chemins désertés à cause du repas de midi ou de la sieste, le

long de la rivière vive et blanche que le pêcheur même a abandonnée,

et passent solitaires dans le ciel vacant où ne restent que quelques

nuages paresseux), tout le monde en chœur lui répondait: «Mais ce qui

vous trompe, c'est qu'on a déjeuné une heure plus tôt, vous savez bien

que c'est samedi!» La surprise d'un barbare (nous appelions ainsi tous

les gens qui ne savaient pas ce qu'avait de particulier le samedi)

qui, étant venu à onze heures pour parler à mon père, nous avait

trouvés à table, était une des choses qui, dans sa vie, avaient le

plus égayé Françoise. Mais si elle trouvait amusant que le visiteur

interloqué ne sût pas que nous déjeunions plus tôt le samedi, elle

trouvait plus comique encore (tout en sympathisant du fond du cœur

avec ce chauvinisme étroit) que mon père, lui, n'eût pas eu l'idée que

ce barbare pouvait l'ignorer et eût répondu sans autre explication à

son étonnement de nous voir déjà dans la salle à manger: «Mais voyons,

c'est samedi!» Parvenue à ce point de son récit, elle essuyait des

larmes d'hilarité et pour accroître le plaisir qu'elle éprouvait, elle

prolongeait le dialogue, inventait ce qu'avait répondu le visiteur à

qui ce «samedi» n'expliquait rien. Et bien loin de nous plaindre de

ses additions, elles ne nous suffisaient pas encore et nous disions:

«Mais il me semblait qu'il avait dit aussi autre chose. C'était plus

long la première fois quand vous l'avez raconté.» Ma grand'tante

elle-même laissait son ouvrage, levait la tête et regardait par-dessus

son lorgnon.

Le samedi avait encore ceci de particulier que ce jour-là, pendant le

mois de mai, nous sortions après le dîner pour aller au «mois de

Marie».

Comme nous y rencontrions parfois M. Vinteuil, très sévère pour «le

genre déplorable des jeunes gens négligés, dans les idées de l'époque

actuelle», ma mère prenait garde que rien ne clochât dans ma tenue,

puis on partait pour l'église. C'est au mois de Marie que je me

souviens d'avoir commencé à aimer les aubépines. N'étant pas seulement

dans l'église, si sainte, mais où nous avions le droit d'entrer,

posées sur l'autel même, inséparables des mystères à la célébration

desquels elles prenaient part, elles faisaient courir au milieu des

flambeaux et des vases sacrés leurs branches attachées horizontalement

les unes aux autres en un apprêt de fête, et qu'enjolivaient encore

les festons de leur feuillage sur lequel étaient semés à profusion,

comme sur une traîne de mariée, de petits bouquets de boutons d'une

blancheur éclatante. Mais, sans oser les regarder qu'à la dérobée, je

sentais que ces apprêts pompeux étaient vivants et que c'était la

nature elle-même qui, en creusant ces découpures dans les feuilles, en

ajoutant l'ornement suprême de ces blancs boutons, avait rendu cette

décoration digne de ce qui était à la fois une réjouissance populaire

et une solennité mystique. Plus haut s'ouvraient leurs corolles çà et

là avec une grâce insouciante, retenant si négligemment comme un

dernier et vaporeux atour le bouquet d'étamines, fines comme des fils

de la Vierge, qui les embrumait tout entières, qu'en suivant, qu'en

essayant de mimer au fond de moi le geste de leur efflorescence, je

l'imaginais comme si ç'avait été le mouvement de tête étourdi et

rapide, au regard coquet, aux pupilles diminuées, d'une blanche jeune

fille, distraite et vive. M. Vinteuil était venu avec sa fille se

placer à côté de nous. D'une bonne famille, il avait été le professeur

de piano des sœurs de ma grand'mère et quand, après la mort de sa

femme et un héritage qu'il avait fait, il s'était retiré auprès de

Combray, on le recevait souvent à la maison. Mais d'une pudibonderie

excessive, il cessa de venir pour ne pas rencontrer Swann qui avait

fait ce qu'il appelait «un mariage déplacé, dans le goût du jour». Ma

mère, ayant appris qu'il composait, lui avait dit par amabilité que,

quand elle irait le voir, il faudrait qu'il lui fît entendre quelque

chose de lui. M. Vinteuil en aurait eu beaucoup de joie, mais il

poussait la politesse et la bonté jusqu'à de tels scrupules que, se

mettant toujours à la place des autres, il craignait de les ennuyer et

de leur paraître égoïste s'il suivait ou seulement laissait deviner

son désir. Le jour où mes parents étaient allés chez lui en visite, je

les avais accompagnés, mais ils m'avaient permis de rester dehors et,

comme la maison de M. Vinteuil, Montjouvain, était en contre-bas d'un

monticule buissonneux, où je m'étais caché, je m'étais trouvé de

plain-pied avec le salon du second étage, à cinquante centimètres de

la fenêtre. Quand on était venu lui annoncer mes parents, j'avais vu

M. Vinteuil se hâter de mettre en évidence sur le piano un morceau de

musique. Mais une fois mes parents entrés, il l'avait retiré et mis

dans un coin. Sans doute avait-il craint de leur laisser supposer

qu'il n'était heureux de les voir que pour leur jouer de ses

compositions. Et chaque fois que ma mère était revenue à la charge au

cours de la visite, il avait répété plusieurs fois «Mais je ne sais

qui a mis cela sur le piano, ce n'est pas sa place», et avait détourné

la conversation sur d'autres sujets, justement parce que ceux-là

l'intéressaient moins. Sa seule passion était pour sa fille et

celle-ci qui avait l'air d'un garçon paraissait si robuste qu'on ne

pouvait s'empêcher de sourire en voyant les précautions que son père

prenait pour elle, ayant toujours des châles supplémentaires à lui

jeter sur les épaules. Ma grand'mère faisait remarquer quelle

expression douce délicate, presque timide passait souvent dans les

regards de cette enfant si rude, dont le visage était semé de taches

de son. Quand elle venait de prononcer une parole elle l'entendait

avec l'esprit de ceux à qui elle l'avait dite, s'alarmait des

malentendus possibles et on voyait s'éclairer, se découper comme par

transparence, sous la figure hommasse du «bon diable», les traits plus

fins d'une jeune fille éplorée.

Quand, au moment de quitter l'église, je m'agenouillai devant l'autel,

je sentis tout d'un coup, en me relevant, s'échapper des aubépines une

odeur amère et douce d'amandes, et je remarquai alors sur les fleurs

de petites places plus blondes, sous lesquelles je me figurai que

devait être cachée cette odeur comme sous les parties gratinées le

goût d'une frangipane ou sous leurs taches de rousseur celui des joues

de Mlle Vinteuil. Malgré la silencieuse immobilité des aubépines,

cette intermittente ardeur était comme le murmure de leur vie intense

dont l'autel vibrait ainsi qu'une haie agreste visitée par de vivantes

antennes, auxquelles on pensait en voyant certaines étamines presque

rousses qui semblaient avoir gardé la virulence printanière, le

pouvoir irritant, d'insectes aujourd'hui métamorphosés en fleurs.

Nous causions un moment avec M. Vinteuil devant le porche en sortant

de l'église. Il intervenait entre les gamins qui se chamaillaient sur

la place, prenait la défense des petits, faisait des sermons aux

grands. Si sa fille nous disait de sa grosse voix combien elle avait

été contente de nous voir, aussitôt il semblait qu'en elle-même une

sœur plus sensible rougissait de ce propos de bon garçon étourdi qui

avait pu nous faire croire qu'elle sollicitait d'être invitée chez

nous. Son père lui jetait un manteau sur les épaules, ils montaient

dans un petit buggy qu'elle conduisait elle-même et tous deux

retournaient à Montjouvain. Quant à nous, comme c'était le lendemain

dimanche et qu'on ne se lèverait que pour la grand'messe, s'il faisait

clair de lune et que l'air fût chaud, au lieu de nous faire rentrer

directement, mon père, par amour de la gloire, nous faisait faire par

le calvaire une longue promenade, que le peu d'aptitude de ma mère à

s'orienter et à se reconnaître dans son chemin, lui faisait considérer

comme la prouesse d'un génie stratégique. Parfois nous allions

jusqu'au viaduc, dont les enjambées de pierre commençaient à la gare

et me représentaient l'exil et la détresse hors du monde civilisé

parce que chaque année en venant de Paris, on nous recommandait de

faire bien attention, quand ce serait Combray, de ne pas laisser

passer la station, d'être prêts d'avance car le train repartait au

bout de deux minutes et s'engageait sur le viaduc au delà des pays

chrétiens dont Combray marquait pour moi l'extrême limite. Nous

revenions par le boulevard de la gare, où étaient les plus agréables

villas de la commune. Dans chaque jardin le clair de lune, comme

Hubert Robert, semait ses degrés rompus de marbre blanc, ses jets

d'eau, ses grilles entr'ouvertes. Sa lumière avait détruit le bureau

du télégraphe. Il n'en subsistait plus qu'une colonne à demi brisée,

mais qui gardait la beauté d'une ruine immortelle. Je traînais la

jambe, je tombais de sommeil, l'odeur des tilleuls qui embaumait

m'apparaissait comme une récompense qu'on ne pouvait obtenir qu'au

prix des plus grandes fatigues et qui n'en valait pas la peine. De

grilles fort éloignées les unes des autres, des chiens réveillés par

nos pas solitaires faisaient alterner des aboiements comme il m'arrive

encore quelquefois d'en entendre le soir, et entre lesquels dut venir

(quand sur son emplacement on créa le jardin public de Combray) se

réfugier le boulevard de la gare, car, où que je me trouve, dès qu'ils

commencent à retentir et à se répondre, je l'aperçois, avec ses

tilleuls et son trottoir éclairé par la lune.

Tout d'un coup mon père nous arrêtait et demandait à ma mère: «Où

sommes-nous?» Epuisée par la marche, mais fière de lui, elle lui

avouait tendrement qu'elle n'en savait absolument rien. Il haussait

les épaules et riait. Alors, comme s'il l'avait sortie de la poche de

son veston avec sa clef, il nous montrait debout devant nous la petite

porte de derrière de notre jardin qui était venue avec le coin de la

rue du Saint-Esprit nous attendre au bout de ces chemins inconnus. Ma

mère lui disait avec admiration: «Tu es extraordinaire!» Et à partir

de cet instant, je n'avais plus un seul pas à faire, le sol marchait

pour moi dans ce jardin où depuis si longtemps mes actes avaient cessé

d'être accompagnés d'attention volontaire: l'Habitude venait de me

prendre dans ses bras et me portait jusqu'à mon lit comme un petit

enfant.

Si la journée du samedi, qui commençait une heure plus tôt, et où elle

était privée de Françoise, passait plus lentement qu'une autre pour ma

tante, elle en attendait pourtant le retour avec impatience depuis le

commencement de la semaine, comme contenant toute la nouveauté et la

distraction que fût encore capable de supporter son corps affaibli et

maniaque. Et ce n'est pas cependant qu'elle n'aspirât parfois à

quelque plus grand changement, qu'elle n'eût de ces heures d'exception

où l'on a soif de quelque chose d'autre que ce qui est, et où ceux que

le manque d'énergie ou d'imagination empêche de tirer d'eux-mêmes un

principe de rénovation, demandent à la minute qui vient, au facteur

qui sonne, de leur apporter du nouveau, fût-ce du pire, une émotion,

une douleur; où la sensibilité, que le bonheur a fait taire comme une

harpe oisive, veut résonner sous une main, même brutale, et dût-elle

en être brisée; où la volonté, qui a si difficilement conquis le droit

d'être livrée sans obstacle à ses désirs, à ses peines, voudrait jeter

les rênes entre les mains d'événements impérieux, fussent-ils cruels.

Sans doute, comme les forces de ma tante, taries à la moindre fatigue,

ne lui revenaient que goutte à goutte au sein de son repos, le

réservoir était très long à remplir, et il se passait des mois avant

qu'elle eût ce léger trop-plein que d'autres dérivent dans l'activité

et dont elle était incapable de savoir et de décider comment user. Je

ne doute pas qu'alors--comme le désir de la remplacer par des pommes de

terre béchamel finissait au bout de quelque temps par naître du

plaisir même que lui causait le retour quotidien de la purée dont elle

ne se «fatiguait» pas,--elle ne tirât de l'accumulation de ces jours

monotones auxquels elle tenait tant, l'attente d'un cataclysme

domestique limité à la durée d'un moment mais qui la forcerait

d'accomplir une fois pour toutes un de ces changements dont elle

reconnaissait qu'ils lui seraient salutaires et auxquels elle ne

pouvait d'elle-même se décider. Elle nous aimait véritablement, elle

aurait eu plaisir à nous pleurer; survenant à un moment où elle se

sentait bien et n'était pas en sueur, la nouvelle que la maison était

la proie d'un incendie où nous avions déjà tous péri et qui n'allait

plus bientôt laisser subsister une seule pierre des murs, mais auquel

elle aurait eu tout le temps d'échapper sans se presser, à condition

de se lever tout de suite, a dû souvent hanter ses espérances comme

unissant aux avantages secondaires de lui faire savourer dans un long

regret toute sa tendresse pour nous, et d'être la stupéfaction du

village en conduisant notre deuil, courageuse et accablée, moribonde

debout, celui bien plus précieux de la forcer au bon moment, sans

temps à perdre, sans possibilité d'hésitation énervante, à aller

passer l'été dans sa jolie ferme de Mirougrain, où il y avait une

chute d'eau. Comme n'était jamais survenu aucun événement de ce genre,

dont elle méditait certainement la réussite quand elle était seule

absorbée dans ses innombrables jeux de patience (et qui l'eût

désespérée au premier commencement de réalisation, au premier de ces

petits faits imprévus, de cette parole annonçant une mauvaise nouvelle

et dont on ne peut plus jamais oublier l'accent, de tout ce qui porte

l'empreinte de la mort réelle, bien différente de sa possibilité

logique et abstraite), elle se rabattait pour rendre de temps en temps

sa vie plus intéressante, à y introduire des péripéties imaginaires

qu'elle suivait avec passion. Elle se plaisait à supposer tout d'un

coup que Françoise la volait, qu'elle recourait à la ruse pour s'en

assurer, la prenait sur le fait; habituée, quand elle faisait seule

des parties de cartes, à jouer à la fois son jeu et le jeu de son

adversaire, elle se prononçait à elle-même les excuses embarrassées de

Françoise et y répondait avec tant de feu et d'indignation que l'un de

nous, entrant à ces moments-là, la trouvait en nage, les yeux

étincelants, ses faux cheveux déplacés laissant voir son front chauve.

Françoise entendit peut-être parfois dans la chambre voisine de

mordants sarcasmes qui s'adressaient à elle et dont l'invention n'eût

pas soulagé suffisamment ma tante, s'ils étaient restés à l'état

purement immatériel, et si en les murmurant à mi-voix elle ne leur eût

donné plus de réalité. Quelquefois, ce «spectacle dans un lit» ne

suffisait même pas à ma tante, elle voulait faire jouer ses pièces.

Alors, un dimanche, toutes portes mystérieusement fermées, elle

confiait à Eulalie ses doutes sur la probité de Françoise, son

intention de se défaire d'elle, et une autre fois, à Françoise ses

soupçons de l'infidélité d'Eulalie, à qui la porte serait bientôt

fermée; quelques jours après elle était dégoûtée de sa confidente de

la veille et racoquinée avec le traître, lesquels d'ailleurs, pour la

prochaine représentation, échangeraient leurs emplois. Mais les

soupçons que pouvait parfois lui inspirer Eulalie, n'étaient qu'un feu

de paille et tombaient vite, faute d'aliment, Eulalie n'habitant pas

la maison. Il n'en était pas de même de ceux qui concernaient

Françoise, que ma tante sentait perpétuellement sous le même toit

qu'elle, sans que, par crainte de prendre froid si elle sortait de son

lit, elle osât descendre à la cuisine se rendre compte s'ils étaient

fondés. Peu à peu son esprit n'eut plus d'autre occupation que de

chercher à deviner ce qu'à chaque moment pouvait faire, et chercher à

lui cacher, Françoise. Elle remarquait les plus furtifs mouvements de

physionomie de celle-ci, une contradiction dans ses paroles, un désir

qu'elle semblait dissimuler. Et elle lui montrait qu'elle l'avait

démasquée, d'un seul mot qui faisait pâlir Françoise et que ma tante

semblait trouver, à enfoncer au cœur de la malheureuse, un

divertissement cruel. Et le dimanche suivant, une révélation

d'Eulalie,--comme ces découvertes qui ouvrent tout d'un coup un champ

insoupçonné à une science naissante et qui se traînait dans

l'ornière,--prouvait à ma tante qu'elle était dans ses suppositions

bien au-dessous de la vérité. «Mais Françoise doit le savoir

maintenant que vous y avez donné une voiture».--«Que je lui ai donné

une voiture!» s'écriait ma tante.--«Ah! mais je ne sais pas, moi, je

croyais, je l'avais vue qui passait maintenant en calèche, fière comme

Artaban, pour aller au marché de Roussainville. J'avais cru que

c'était Mme Octave qui lui avait donné.» Peu à peu Françoise et ma

tante, comme la bête et le chasseur, ne cessaient plus de tâcher de

prévenir les ruses l'une de l'autre. Ma mère craignait qu'il ne se

développât chez Françoise une véritable haine pour ma tante qui

l'offensait le plus durement qu'elle le pouvait. En tous cas Françoise

attachait de plus en plus aux moindres paroles, aux moindres gestes de

ma tante une attention extraordinaire. Quand elle avait quelque chose

à lui demander, elle hésitait longtemps sur la manière dont elle

devait s'y prendre. Et quand elle avait proféré sa requête, elle

observait ma tante à la dérobée, tâchant de deviner dans l'aspect de

sa figure ce que celle-ci avait pensé et déciderait. Et ainsi--tandis

que quelque artiste lisant les Mémoires du XVIIe siècle, et désirant

de se rapprocher du grand Roi, croit marcher dans cette voie en se

fabriquant une généalogie qui le fait descendre d'une famille

historique ou en entretenant une correspondance avec un des souverains

actuels de l'Europe, tourne précisément le dos à ce qu'il a le tort de

chercher sous des formes identiques et par conséquent mortes,--une

vieille dame de province qui ne faisait qu'obéir sincèrement à

d'irrésistibles manies et à une méchanceté née de l'oisiveté, voyait

sans avoir jamais pensé à Louis XIV les occupations les plus

insignifiantes de sa journée, concernant son lever, son déjeuner, son

repos, prendre par leur singularité despotique un peu de l'intérêt de

ce que Saint-Simon appelait la «mécanique» de la vie à Versailles, et

pouvait croire aussi que ses silences, une nuance de bonne humeur ou

de hauteur dans sa physionomie, étaient de la part de Françoise

l'objet d'un commentaire aussi passionné, aussi craintif que l'étaient

le silence, la bonne humeur, la hauteur du Roi quand un courtisan, ou

même les plus grands seigneurs, lui avaient remis une supplique, au

détour d'une allée, à Versailles.

Un dimanche, où ma tante avait eu la visite simultanée du curé et

d'Eulalie, et s'était ensuite reposée, nous étions tous montés lui

dire bonsoir, et maman lui adressait ses condoléances sur la mauvaise

chance qui amenait toujours ses visiteurs à la même heure:

--«Je sais que les choses se sont encore mal arrangées tantôt, Léonie,

lui dit-elle avec douceur, vous avez eu tout votre monde à la fois.»

Ce que ma grand'tante interrompit par: «Abondance de biens...» car

depuis que sa fille était malade elle croyait devoir la remonter en

lui présentant toujours tout par le bon côté. Mais mon père prenant la

parole:

--«Je veux profiter, dit-il, de ce que toute la famille est réunie pour

vous faire un récit sans avoir besoin de le recommencer à chacun. J'ai

peur que nous ne soyons fâchés avec Legrandin: il m'a à peine dit

bonjour ce matin.»

Je ne restai pas pour entendre le récit de mon père, car j'étais

justement avec lui après la messe quand nous avions rencontré M.

Legrandin, et je descendis à la cuisine demander le menu du dîner qui

tous les jours me distrayait comme les nouvelles qu'on lit dans un

journal et m'excitait à la façon d'un programme de fête. Comme M.

Legrandin avait passé près de nous en sortant de l'église, marchant à

côté d'une châtelaine du voisinage que nous ne connaissions que de

vue, mon père avait fait un salut à la fois amical et réservé, sans

que nous nous arrêtions; M. Legrandin avait à peine répondu, d'un air

étonné, comme s'il ne nous reconnaissait pas, et avec cette

perspective du regard particulière aux personnes qui ne veulent pas

être aimables et qui, du fond subitement prolongé de leurs yeux, ont

l'air de vous apercevoir comme au bout d'une route interminable et à

une si grande distance qu'elles se contentent de vous adresser un

signe de tête minuscule pour le proportionner à vos dimensions de

marionnette.

Or, la dame qu'accompagnait Legrandin était une personne vertueuse et

considérée; il ne pouvait être question qu'il fût en bonne fortune et

gêné d'être surpris, et mon père se demandait comment il avait pu

mécontenter Legrandin. «Je regretterais d'autant plus de le savoir

fâché, dit mon père, qu'au milieu de tous ces gens endimanchés il a,

avec son petit veston droit, sa cravate molle, quelque chose de si peu

apprêté, de si vraiment simple, et un air presque ingénu qui est tout

à fait sympathique.» Mais le conseil de famille fut unanimement d'avis

que mon père s'était fait une idée, ou que Legrandin, à ce moment-là,

était absorbé par quelque pensée. D'ailleurs la crainte de mon père

fut dissipée dès le lendemain soir. Comme nous revenions d'une grande

promenade, nous aperçûmes près du Pont-Vieux Legrandin, qui à cause

des fêtes, restait plusieurs jours à Combray. Il vint à nous la main

tendue: «Connaissez-vous, monsieur le liseur, me demanda-t-il, ce vers

de Paul Desjardins:

Les bois sont déjà noirs, le ciel est encor bleu.

N'est-ce pas la fine notation de cette heure-ci? Vous n'avez peut-être

jamais lu Paul Desjardins. Lisez-le, mon enfant; aujourd'hui il se

mue, me dit-on, en frère prêcheur, mais ce fut longtemps un

aquarelliste limpide...

Les bois sont déjà noirs, le ciel est encor bleu...

Que le ciel reste toujours bleu pour vous, mon jeune ami; et même à

l'heure, qui vient pour moi maintenant, où les bois sont déjà noirs,

où la nuit tombe vite, vous vous consolerez comme je fais en regardant

du côté du ciel.» Il sortit de sa poche une cigarette, resta longtemps

les yeux à l'horizon, «Adieu, les camarades», nous dit-il tout à coup,

et il nous quitta.

A cette heure où je descendais apprendre le menu, le dîner était déjà

commencé, et Françoise, commandant aux forces de la nature devenues

ses aides, comme dans les féeries où les géants se font engager comme

cuisiniers, frappait la houille, donnait à la vapeur des pommes de

terre à étuver et faisait finir à point par le feu les chefs-d'œuvre

culinaires d'abord préparés dans des récipients de céramiste qui

allaient des grandes cuves, marmites, chaudrons et poissonnières, aux

terrines pour le gibier, moules à pâtisserie, et petits pots de crème

en passant par une collection complète de casserole de toutes

dimensions. Je m'arrêtais à voir sur la table, où la fille de cuisine

venait de les écosser, les petits pois alignés et nombrés comme des

billes vertes dans un jeu; mais mon ravissement était devant les

asperges, trempées d'outremer et de rose et dont l'épi, finement

pignoché de mauve et d'azur, se dégrade insensiblement jusqu'au

pied,--encore souillé pourtant du sol de leur plant,--par des irisations

qui ne sont pas de la terre. Il me semblait que ces nuances célestes

trahissaient les délicieuses créatures qui s'étaient amusées à se

métamorphoser en légumes et qui, à travers le déguisement de leur

chair comestible et ferme, laissaient apercevoir en ces couleurs

naissantes d'aurore, en ces ébauches d'arc-en-ciel, en cette

extinction de soirs bleus, cette essence précieuse que je

reconnaissais encore quand, toute la nuit qui suivait un dîner où j'en

avais mangé, elles jouaient, dans leurs farces poétiques et grossières

comme une féerie de Shakespeare, à changer mon pot de chambre en un

vase de parfum.

La pauvre Charité de Giotto, comme l'appelait Swann, chargée par

Françoise de les «plumer», les avait près d'elle dans une corbeille,

son air était douloureux, comme si elle ressentait tous les malheurs

de la terre; et les légères couronnes d'azur qui ceignaient les

asperges au-dessus de leurs tuniques de rose étaient finement

dessinées, étoile par étoile, comme le sont dans la fresque les fleurs

bandées autour du front ou piquées dans la corbeille de la Vertu de

Padoue. Et cependant, Françoise tournait à la broche un de ces

poulets, comme elle seule savait en rôtir, qui avaient porté loin dans

Combray l'odeur de ses mérites, et qui, pendant qu'elle nous les

servait à table, faisaient prédominer la douceur dans ma conception

spéciale de son caractère, l'arôme de cette chair qu'elle savait

rendre si onctueuse et si tendre n'étant pour moi que le propre parfum

d'une de ses vertus.

Mais le jour où, pendant que mon père consultait le conseil de famille

sur la rencontre de Legrandin, je descendis à la cuisine, était un de

ceux où la Charité de Giotto, très malade de son accouchement récent,

ne pouvait se lever; Françoise, n'étant plus aidée, était en retard.

Quand je fus en bas, elle était en train, dans l'arrière-cuisine qui

donnait sur la basse-cour, de tuer un poulet qui, par sa résistance

désespérée et bien naturelle, mais accompagnée par Françoise hors

d'elle, tandis qu'elle cherchait à lui fendre le cou sous l'oreille,

des cris de «sale bête! sale bête!», mettait la sainte douceur et

l'onction de notre servante un peu moins en lumière qu'il n'eût fait,

au dîner du lendemain, par sa peau brodée d'or comme une chasuble et

son jus précieux égoutté d'un ciboire. Quand il fut mort, Françoise

recueillit le sang qui coulait sans noyer sa rancune, eut encore un

sursaut de colère, et regardant le cadavre de son ennemi, dit une

dernière fois: «Sale bête!» Je remontai tout tremblant; j'aurais voulu

qu'on mît Françoise tout de suite à la porte. Mais qui m'eût fait des

boules aussi chaudes, du café aussi parfumé, et même... ces

poulets?... Et en réalité, ce lâche calcul, tout le monde avait eu à

le faire comme moi. Car ma tante Léonie savait,--ce que j'ignorais

encore,--que Françoise qui, pour sa fille, pour ses neveux, aurait

donné sa vie sans une plainte, était pour d'autres êtres d'une dureté

singulière. Malgré cela ma tante l'avait gardée, car si elle

connaissait sa cruauté, elle appréciait son service. Je m'aperçus peu

à peu que la douceur, la componction, les vertus de Françoise

cachaient des tragédies d'arrière-cuisine, comme l'histoire découvre

que les règnes des Rois et des Reines, qui sont représentés les mains

jointes dans les vitraux des églises, furent marqués d'incidents

sanglants. Je me rendis compte que, en dehors de ceux de sa parenté,

les humains excitaient d'autant plus sa pitié par leurs malheurs,

qu'ils vivaient plus éloignés d'elle. Les torrents de larmes qu'elle

versait en lisant le journal sur les infortunes des inconnus se

tarissaient vite si elle pouvait se représenter la personne qui en

était l'objet d'une façon un peu précise. Une de ces nuits qui

suivirent l'accouchement de la fille de cuisine, celle-ci fut prise

d'atroces coliques; maman l'entendit se plaindre, se leva et réveilla

Françoise qui, insensible, déclara que tous ces cris étaient une

comédie, qu'elle voulait «faire la maîtresse». Le médecin, qui

craignait ces crises, avait mis un signet, dans un livre de médecine

que nous avions, à la page où elles sont décrites et où il nous avait

dit de nous reporter pour trouver l'indication des premiers soins à

donner. Ma mère envoya Françoise chercher le livre en lui recommandant

de ne pas laisser tomber le signet. Au bout d'une heure, Françoise

n'était pas revenue; ma mère indignée crut qu'elle s'était recouchée

et me dit d'aller voir moi-même dans la bibliothèque. J'y trouvai

Françoise qui, ayant voulu regarder ce que le signet marquait, lisait

la description clinique de la crise et poussait des sanglots

maintenant qu'il s'agissait d'une malade-type qu'elle ne connaissait

pas. A chaque symptôme douloureux mentionné par l'auteur du traité,

elle s'écriait: «Hé là! Sainte Vierge, est-il possible que le bon Dieu

veuille faire souffrir ainsi une malheureuse créature humaine? Hé! la

pauvre!»

Mais dès que je l'eus appelée et qu'elle fut revenue près du lit de la

Charité de Giotto, ses larmes cessèrent aussitôt de couler; elle ne

put reconnaître ni cette agréable sensation de pitié et

d'attendrissement qu'elle connaissait bien et que la lecture des

journaux lui avait souvent donnée, ni aucun plaisir de même famille,

dans l'ennui et dans l'irritation de s'être levée au milieu de la nuit

pour la fille de cuisine; et à la vue des mêmes souffrances dont la

description l'avait fait pleurer, elle n'eut plus que des

ronchonnements de mauvaise humeur, même d'affreux sarcasmes, disant,

quand elle crut que nous étions partis et ne pouvions plus l'entendre:

«Elle n'avait qu'à ne pas faire ce qu'il faut pour ça! ça lui a fait

plaisir! qu'elle ne fasse pas de manières maintenant. Faut-il tout de

même qu'un garçon ait été abandonné du bon Dieu pour aller avec ça.

Ah! c'est bien comme on disait dans le patois de ma pauvre mère:

«Qui du cul d'un chien s'amourose

«Il lui paraît une rose.»

Si, quand son petit-fils était un peu enrhumé du cerveau, elle partait

la nuit, même malade, au lieu de se coucher, pour voir s'il n'avait

besoin de rien, faisant quatre lieues à pied avant le jour afin d'être

rentrée pour son travail, en revanche ce même amour des siens et son

désir d'assurer la grandeur future de sa maison se traduisait dans sa

politique à l'égard des autres domestiques par une maxime constante

qui fut de n'en jamais laisser un seul s'implanter chez ma tante,

qu'elle mettait d'ailleurs une sorte d'orgueil à ne laisser approcher

par personne, préférant, quand elle-même était malade, se relever pour

lui donner son eau de Vichy plutôt que de permettre l'accès de la

chambre de sa maîtresse à la fille de cuisine. Et comme cet

hyménoptère observé par Fabre, la guêpe fouisseuse, qui pour que ses

petits après sa mort aient de la viande fraîche à manger, appelle

l'anatomie au secours de sa cruauté et, ayant capturé des charançons

et des araignées, leur perce avec un savoir et une adresse merveilleux

le centre nerveux d'où dépend le mouvement des pattes, mais non les

autres fonctions de la vie, de façon que l'insecte paralysé près

duquel elle dépose ses œufs, fournisse aux larves, quand elles

écloront un gibier docile, inoffensif, incapable de fuite ou de

résistance, mais nullement faisandé, Françoise trouvait pour servir sa

volonté permanente de rendre la maison intenable à tout domestique,

des ruses si savantes et si impitoyables que, bien des années plus

tard, nous apprîmes que si cet été-là nous avions mangé presque tous

les jours des asperges, c'était parce que leur odeur donnait à la

pauvre fille de cuisine chargée de les éplucher des crises d'asthme

d'une telle violence qu'elle fut obligée de finir par s'en aller.

Hélas! nous devions définitivement changer d'opinion sur Legrandin. Un

des dimanches qui suivit la rencontre sur le Pont-Vieux après laquelle

mon père avait dû confesser son erreur, comme la messe finissait et

qu'avec le soleil et le bruit du dehors quelque chose de si peu sacré

entrait dans l'église que Mme Goupil, Mme Percepied (toutes les

personnes qui tout à l'heure, à mon arrivée un peu en retard, étaient

restées les yeux absorbés dans leur prière et que j'aurais même pu

croire ne m'avoir pas vu entrer si, en même temps, leurs pieds

n'avaient repoussé légèrement le petit banc qui m'empêchait de gagner

ma chaise) commençaient à s'entretenir avec nous à haute voix de

sujets tout temporels comme si nous étions déjà sur la place, nous

vîmes sur le seuil brûlant du porche, dominant le tumulte bariolé du

marché, Legrandin, que le mari de cette dame avec qui nous l'avions

dernièrement rencontré, était en train de présenter à la femme d'un

autre gros propriétaire terrien des environs. La figure de Legrandin

exprimait une animation, un zèle extraordinaires; il fit un profond

salut avec un renversement secondaire en arrière, qui ramena

brusquement son dos au delà de la position de départ et qu'avait dû

lui apprendre le mari de sa sœur, Mme de Cambremer. Ce redressement

rapide fit refluer en une sorte d'onde fougueuse et musclée la croupe

de Legrandin que je ne supposais pas si charnue; et je ne sais

pourquoi cette ondulation de pure matière, ce flot tout charnel, sans

expression de spiritualité et qu'un empressement plein de bassesse

fouettait en tempête, éveillèrent tout d'un coup dans mon esprit la

possibilité d'un Legrandin tout différent de celui que nous

connaissions. Cette dame le pria de dire quelque chose à son cocher,

et tandis qu'il allait jusqu'à la voiture, l'empreinte de joie timide

et dévouée que la présentation avait marquée sur son visage y

persistait encore. Ravi dans une sorte de rêve, il souriait, puis il

revint vers la dame en se hâtant et, comme il marchait plus vite qu'il

n'en avait l'habitude, ses deux épaules oscillaient de droite et de

gauche ridiculement, et il avait l'air tant il s'y abandonnait

entièrement en n'ayant plus souci du reste, d'être le jouet inerte et

mécanique du bonheur. Cependant, nous sortions du porche, nous allions

passer à côté de lui, il était trop bien élevé pour détourner la tête,

mais il fixa de son regard soudain chargé d'une rêverie profonde un

point si éloigné de l'horizon qu'il ne put nous voir et n'eut pas à

nous saluer. Son visage restait ingénu au-dessus d'un veston souple et

droit qui avait l'air de se sentir fourvoyé malgré lui au milieu d'un

luxe détesté. Et une lavallière à pois qu'agitait le vent de la Place

continuait à flotter sur Legrandin comme l'étendard de son fier

isolement et de sa noble indépendance. Au moment où nous arrivions à

la maison, maman s'aperçut qu'on avait oublié le Saint-Honoré et

demanda à mon père de retourner avec moi sur nos pas dire qu'on

l'apportât tout de suite. Nous croisâmes près de l'église Legrandin

qui venait en sens inverse conduisant la même dame à sa voiture. Il

passa contre nous, ne s'interrompit pas de parler à sa voisine et nous

fit du coin de son œil bleu un petit signe en quelque sorte intérieur

aux paupières et qui, n'intéressant pas les muscles de son visage, put

passer parfaitement inaperçu de son interlocutrice; mais, cherchant à

compenser par l'intensité du sentiment le champ un peu étroit où il en

circonscrivait l'expression, dans ce coin d'azur qui nous était

affecté il fit pétiller tout l'entrain de la bonne grâce qui dépassa

l'enjouement, frisa la malice; il subtilisa les finesses de

l'amabilité jusqu'aux clignements de la connivence, aux demi-mots, aux

sous-entendus, aux mystères de la complicité; et finalement exalta les

assurances d'amitié jusqu'aux protestations de tendresse, jusqu'à la

déclaration d'amour, illuminant alors pour nous seuls d'une langueur

secrète et invisible à la châtelaine, une prunelle énamourée dans un

visage de glace.

Il avait précisément demandé la veille à mes parents de m'envoyer

dîner ce soir-là avec lui: «Venez tenir compagnie à votre vieil ami,

m'avait-il dit. Comme le bouquet qu'un voyageur nous envoie d'un pays

où nous ne retournerons plus, faites-moi respirer du lointain de votre

adolescence ces fleurs des printemps que j'ai traversés moi aussi il y

a bien des années. Venez avec la primevère, la barbe de chanoine, le

bassin d'or, venez avec le sédum dont est fait le bouquet de dilection

de la flore balzacienne, avec la fleur du jour de la Résurrection, la

pâquerette et la boule de neige des jardins qui commence à embaumer

dans les allées de votre grand'tante quand ne sont pas encore fondues

les dernières boules de neige des giboulées de Pâques. Venez avec la

glorieuse vêture de soie du lis digne de Salomon, et l'émail

polychrome des pensées, mais venez surtout avec la brise fraîche

encore des dernières gelées et qui va entr'ouvrir, pour les deux

papillons qui depuis ce matin attendent à la porte, la première rose

de Jérusalem.»

On se demandait à la maison si on devait m'envoyer tout de même dîner

avec M. Legrandin. Mais ma grand'mère refusa de croire qu'il eût été

impoli. «Vous reconnaissez vous-même qu'il vient là avec sa tenue

toute simple qui n'est guère celle d'un mondain.» Elle déclarait qu'en

tous cas, et à tout mettre au pis, s'il l'avait été, mieux valait ne

pas avoir l'air de s'en être aperçu. A vrai dire mon père lui-même,

qui était pourtant le plus irrité contre l'attitude qu'avait eue

Legrandin, gardait peut-être un dernier doute sur le sens qu'elle

comportait. Elle était comme toute attitude ou action où se révèle le

caractère profond et caché de quelqu'un: elle ne se relie pas à ses

paroles antérieures, nous ne pouvons pas la faire confirmer par le

témoignage du coupable qui n'avouera pas; nous en sommes réduits à

celui de nos sens dont nous nous demandons, devant ce souvenir isolé

et incohérent, s'ils n'ont pas été le jouet d'une illusion; de sorte

que de telles attitudes, les seules qui aient de l'importance, nous

laissent souvent quelques doutes.

Je dînai avec Legrandin sur sa terrasse; il faisait clair de lune: «Il

y a une jolie qualité de silence, n'est-ce pas, me dit-il; aux cœurs

blessés comme l'est le mien, un romancier que vous lirez plus tard,

prétend que conviennent seulement l'ombre et le silence. Et

voyez-vous, mon enfant, il vient dans la vie une heure dont vous êtes

bien loin encore où les yeux las ne tolèrent plus qu'une lumière,

celle qu'une belle nuit comme celle-ci prépare et distille avec

l'obscurité, où les oreilles ne peuvent plus écouter de musique que

celle que joue le clair de lune sur la flûte du silence.» J'écoutais

les paroles de M. Legrandin qui me paraissaient toujours si agréables;

mais troublé par le souvenir d'une femme que j'avais aperçue

dernièrement pour la première fois, et pensant, maintenant que je

savais que Legrandin était lié avec plusieurs personnalités

aristocratiques des environs, que peut-être il connaissait celle-ci,

prenant mon courage, je lui dis: «Est-ce que vous connaissez,

monsieur, la... les châtelaines de Guermantes», heureux aussi en

prononçant ce nom de prendre sur lui une sorte de pouvoir, par le seul

fait de le tirer de mon rêve et de lui donner une existence objective

et sonore.

Mais à ce nom de Guermantes, je vis au milieu des yeux bleus de notre

ami se ficher une petite encoche brune comme s'ils venaient d'être

percés par une pointe invisible, tandis que le reste de la prunelle

réagissait en sécrétant des flots d'azur. Le cerne de sa paupière

noircit, s'abaissa. Et sa bouche marquée d'un pli amer se ressaisissant

plus vite sourit, tandis que le regard restait douloureux, comme celui

d'un beau martyr dont le corps est hérissé de flèches: «Non, je ne les

connais pas», dit-il, mais au lieu de donner à un renseignement aussi

simple, à une réponse aussi peu surprenante le ton naturel et courant

qui convenait, il le débita en appuyant sur les mots, en s'inclinant,

en saluant de la tête, à la fois avec l'insistance qu'on apporte, pour

être cru, à une affirmation invraisemblable,--comme si ce fait qu'il ne

connût pas les Guermantes ne pouvait être l'effet que d'un hasard

singulier--et aussi avec l'emphase de quelqu'un qui, ne pouvant pas

taire une situation qui lui est pénible, préfère la proclamer pour

donner aux autres l'idée que l'aveu qu'il fait ne lui cause aucun

embarras, est facile, agréable, spontané, que la situation

elle-même--l'absence de relations avec les Guermantes,--pourrait bien

avoir été non pas subie, mais voulue par lui, résulter de quelque

tradition de famille, principe de morale ou vœu mystique lui

interdisant nommément la fréquentation des Guermantes. «Non,

reprit-il, expliquant par ses paroles sa propre intonation, non, je ne

les connais pas, je n'ai jamais voulu, j'ai toujours tenu à

sauvegarder ma pleine indépendance; au fond je suis une tête jacobine,

vous le savez. Beaucoup de gens sont venus à la rescousse, on me

disait que j'avais tort de ne pas aller à Guermantes, que je me

donnais l'air d'un malotru, d'un vieil ours. Mais voilà une réputation

qui n'est pas pour m'effrayer, elle est si vraie! Au fond, je n'aime

plus au monde que quelques églises, deux ou trois livres, à peine

davantage de tableaux, et le clair de lune quand la brise de votre

jeunesse apporte jusqu'à moi l'odeur des parterres que mes vieilles

prunelles ne distinguent plus.» Je ne comprenais pas bien que pour ne

pas aller chez des gens qu'on ne connaît pas, il fût nécessaire de

tenir à son indépendance, et en quoi cela pouvait vous donner l'air

d'un sauvage ou d'un ours. Mais ce que je comprenais c'est que

Legrandin n'était pas tout à fait véridique quand il disait n'aimer

que les églises, le clair de lune et la jeunesse; il aimait beaucoup

les gens des châteaux et se trouvait pris devant eux d'une si grande

peur de leur déplaire qu'il n'osait pas leur laisser voir qu'il avait

pour amis des bourgeois, des fils de notaires ou d'agents de change,

préférant, si la vérité devait se découvrir, que ce fût en son

absence, loin de lui et «par défaut»; il était snob. Sans doute il ne

disait jamais rien de tout cela dans le langage que mes parents et

moi-même nous aimions tant. Et si je demandais: «Connaissez-vous les

Guermantes?», Legrandin le causeur répondait: «Non, je n'ai jamais

voulu les connaître.» Malheureusement il ne le répondait qu'en second,

car un autre Legrandin qu'il cachait soigneusement au fond de lui,

qu'il ne montrait pas, parce que ce Legrandin-là savait sur le nôtre,

sur son snobisme, des histoires compromettantes, un autre Legrandin

avait déjà répondu par la blessure du regard, par le rictus de la

bouche, par la gravité excessive du ton de la réponse, par les mille

flèches dont notre Legrandin s'était trouvé en un instant lardé et

alangui, comme un saint Sébastien du snobisme: «Hélas! que vous me

faites mal, non je ne connais pas les Guermantes, ne réveillez pas la

grande douleur de ma vie.» Et comme ce Legrandin enfant terrible, ce

Legrandin maître chanteur, s'il n'avait pas le joli langage de

l'autre, avait le verbe infiniment plus prompt, composé de ce qu'on

appelle «réflexes», quand Legrandin le causeur voulait lui imposer

silence, l'autre avait déjà parlé et notre ami avait beau se désoler

de la mauvaise impression que les révélations de son alter ego avaient

dû produire, il ne pouvait qu'entreprendre de la pallier.

Et certes cela ne veut pas dire que M. Legrandin ne fût pas sincère

quand il tonnait contre les snobs. Il ne pouvait pas savoir, au moins

par lui-même, qu'il le fût, puisque nous ne connaissons jamais que les

passions des autres, et que ce que nous arrivons à savoir des nôtres,

ce n'est que d'eux que nous avons pu l'apprendre. Sur nous, elles

n'agissent que d'une façon seconde, par l'imagination qui substitue

aux premiers mobiles des mobiles de relais qui sont plus décents.

Jamais le snobisme de Legrandin ne lui conseillait d'aller voir

souvent une duchesse. Il chargeait l'imagination de Legrandin de lui

faire apparaître cette duchesse comme parée de toutes les grâces.

Legrandin se rapprochait de la duchesse, s'estimant de céder à cet

attrait de l'esprit et de la vertu qu'ignorent les infâmes snobs.

Seuls les autres savaient qu'il en était un; car, grâce à l'incapacité

où ils étaient de comprendre le travail intermédiaire de son

imagination, ils voyaient en face l'une de l'autre l'activité mondaine

de Legrandin et sa cause première.

Maintenant, à la maison, on n'avait plus aucune illusion sur M.

Legrandin, et nos relations avec lui s'étaient fort espacées. Maman

s'amusait infiniment chaque fois qu'elle prenait Legrandin en flagrant

délit du péché qu'il n'avouait pas, qu'il continuait à appeler le

péché sans rémission, le snobisme. Mon père, lui, avait de la peine à

prendre les dédains de Legrandin avec tant de détachement et de gaîté;

et quand on pensa une année à m'envoyer passer les grandes vacances à

Balbec avec ma grand'mère, il dit: «Il faut absolument que j'annonce à

Legrandin que vous irez à Balbec, pour voir s'il vous offrira de vous

mettre en rapport avec sa sœur. Il ne doit pas se souvenir nous avoir

dit qu'elle demeurait à deux kilomètres de là.» Ma grand'mère qui

trouvait qu'aux bains de mer il faut être du matin au soir sur la

plage à humer le sel et qu'on n'y doit connaître personne, parce que

les visites, les promenades sont autant de pris sur l'air marin,

demandait au contraire qu'on ne parlât pas de nos projets à Legrandin,

voyant déjà sa sœur, Mme de Cambremer, débarquant à l'hôtel au moment

où nous serions sur le point d'aller à la pêche et nous forçant à

rester enfermés pour la recevoir. Mais maman riait de ses craintes,

pensant à part elle que le danger n'était pas si menaçant, que

Legrandin ne serait pas si pressé de nous mettre en relations avec sa

sœur. Or, sans qu'on eût besoin de lui parler de Balbec, ce fut

lui-même, Legrandin, qui, ne se doutant pas que nous eussions jamais

l'intention d'aller de ce côté, vint se mettre dans le piège un soir

où nous le rencontrâmes au bord de la Vivonne.

--«Il y a dans les nuages ce soir des violets et des bleus bien beaux,

n'est-ce pas, mon compagnon, dit-il à mon père, un bleu surtout plus

floral qu'aérien, un bleu de cinéraire, qui surprend dans le ciel. Et

ce petit nuage rose n'a-t-il pas aussi un teint de fleur, d'œillet ou

d'hydrangéa? Il n'y a guère que dans la Manche, entre Normandie et

Bretagne, que j'ai pu faire de plus riches observations sur cette

sorte de règne végétal de l'atmosphère. Là-bas, près de Balbec, près

de ces lieux sauvages, il y a une petite baie d'une douceur charmante

où le coucher de soleil du pays d'Auge, le coucher de soleil rouge et

or que je suis loin de dédaigner, d'ailleurs, est sans caractère,

insignifiant; mais dans cette atmosphère humide et douce

s'épanouissent le soir en quelques instants de ces bouquets célestes,

bleus et roses, qui sont incomparables et qui mettent souvent des

heures à se faner. D'autres s'effeuillent tout de suite et c'est alors

plus beau encore de voir le ciel entier que jonche la dispersion

d'innombrables pétales soufrés ou roses. Dans cette baie, dite

d'opale, les plages d'or semblent plus douces encore pour être

attachées comme de blondes Andromèdes à ces terribles rochers des

côtes voisines, à ce rivage funèbre, fameux par tant de naufrages, où

tous les hivers bien des barques trépassent au péril de la mer.

Balbec! la plus antique ossature géologique de notre sol, vraiment

Ar-mor, la Mer, la fin de la terre, la région maudite qu'Anatole

France,--un enchanteur que devrait lire notre petit ami--a si bien

peinte, sous ses brouillards éternels, comme le véritable pays des

Cimmériens, dans l'Odyssée. De Balbec surtout, où déjà des hôtels se

construisent, superposés au sol antique et charmant qu'ils n'altèrent

pas, quel délice d'excursionner à deux pas dans ces régions primitives

et si belles.»

--«Ah! est-ce que vous connaissez quelqu'un à Balbec? dit mon père.

Justement ce petit-là doit y aller passer deux mois avec sa grand'mère

et peut-être avec ma femme.»

Legrandin pris au dépourvu par cette question à un moment où ses yeux

étaient fixés sur mon père, ne put les détourner, mais les attachant

de seconde en seconde avec plus d'intensité--et tout en souriant

tristement--sur les yeux de son interlocuteur, avec un air d'amitié et

de franchise et de ne pas craindre de le regarder en face, il sembla

lui avoir traversé la figure comme si elle fût devenue transparente,

et voir en ce moment bien au delà derrière elle un nuage vivement

coloré qui lui créait un alibi mental et qui lui permettrait d'établir

qu'au moment où on lui avait demandé s'il connaissait quelqu'un à

Balbec, il pensait à autre chose et n'avait pas entendu la question.

Habituellement de tels regards font dire à l'interlocuteur: «A quoi

pensez-vous donc?» Mais mon père curieux, irrité et cruel, reprit:

--«Est-ce que vous avez des amis de ce côté-là, que vous connaissez si

bien Balbec?»

Dans un dernier effort désespéré, le regard souriant de Legrandin

atteignit son maximum de tendresse, de vague, de sincérité et de

distraction, mais, pensant sans doute qu'il n'y avait plus qu'à

répondre, il nous dit:

--«J'ai des amis partout où il y a des groupes d'arbres blessés, mais

non vaincus, qui se sont rapprochés pour implorer ensemble avec une

obstination pathétique un ciel inclément qui n'a pas pitié d'eux.

--«Ce n'est pas cela que je voulais dire, interrompit mon père, aussi

obstiné que les arbres et aussi impitoyable que le ciel. Je demandais

pour le cas où il arriverait n'importe quoi à ma belle-mère et où elle

aurait besoin de ne pas se sentir là-bas en pays perdu, si vous y

connaissez du monde?»

--«Là comme partout, je connais tout le monde et je ne connais

personne, répondit Legrandin qui ne se rendait pas si vite; beaucoup

les choses et fort peu les personnes. Mais les choses elles-mêmes y

semblent des personnes, des personnes rares, d'une essence délicate et

que la vie aurait déçues. Parfois c'est un castel que vous rencontrez

sur la falaise, au bord du chemin où il s'est arrêté pour confronter

son chagrin au soir encore rose où monte la lune d'or et dont les

barques qui rentrent en striant l'eau diaprée hissent à leurs mâts la

flamme et portent les couleurs; parfois c'est une simple maison

solitaire, plutôt laide, l'air timide mais romanesque, qui cache à

tous les yeux quelque secret impérissable de bonheur et de

désenchantement. Ce pays sans vérité, ajouta-t-il avec une délicatesse

machiavélique, ce pays de pure fiction est d'une mauvaise lecture pour

un enfant, et ce n'est certes pas lui que je choisirais et

recommanderais pour mon petit ami déjà si enclin à la tristesse, pour

son cœur prédisposé. Les climats de confidence amoureuse et de regret

inutile peuvent convenir au vieux désabusé que je suis, ils sont

toujours malsains pour un tempérament qui n'est pas formé. Croyez-moi,

reprit-il avec insistance, les eaux de cette baie, déjà à moitié

bretonne, peuvent exercer une action sédative, d'ailleurs discutable,

sur un cœur qui n'est plus intact comme le mien, sur un cœur dont la

lésion n'est plus compensée. Elles sont contre-indiquées à votre âge,

petit garçon. Bonne nuit, voisins», ajouta-t-il en nous quittant avec

cette brusquerie évasive dont il avait l'habitude et, se retournant

vers nous avec un doigt levé de docteur, il résuma sa consultation:

«Pas de Balbec avant cinquante ans et encore cela dépend de l'état du

cœur», nous cria-t-il.

Mon père lui en reparla dans nos rencontres ultérieures, le tortura de

questions, ce fut peine inutile: comme cet escroc érudit qui employait

à fabriquer de faux palimpsestes un labeur et une science dont la

centième partie eût suffi à lui assurer une situation plus lucrative,

mais honorable, M. Legrandin, si nous avions insisté encore, aurait

fini par édifier toute une éthique de paysage et une géographie

céleste de la basse Normandie, plutôt que de nous avouer qu'à deux

kilomètres de Balbec habitait sa propre sœur, et d'être obligé à nous

offrir une lettre d'introduction qui n'eût pas été pour lui un tel

sujet d'effroi s'il avait été absolument certain,--comme il aurait dû

l'être en effet avec l'expérience qu'il avait du caractère de ma

grand'mère--que nous n'en aurions pas profité.

...

Nous rentrions toujours de bonne heure de nos promenades pour pouvoir

faire une visite à ma tante Léonie avant le dîner. Au commencement de

la saison où le jour finit tôt, quand nous arrivions rue du

Saint-Esprit, il y avait encore un reflet du couchant sur les vitres

de la maison et un bandeau de pourpre au fond des bois du Calvaire qui

se reflétait plus loin dans l'étang, rougeur qui, accompagnée souvent

d'un froid assez vif, s'associait, dans mon esprit, à la rougeur du

feu au-dessus duquel rôtissait le poulet qui ferait succéder pour moi

au plaisir poétique donné par la promenade, le plaisir de la

gourmandise, de la chaleur et du repos. Dans l'été, au contraire,

quand nous rentrions, le soleil ne se couchait pas encore; et pendant

la visite que nous faisions chez ma tante Léonie, sa lumière qui

s'abaissait et touchait la fenêtre était arrêtée entre les grands

rideaux et les embrasses, divisée, ramifiée, filtrée, et incrustant de

petits morceaux d'or le bois de citronnier de la commode, illuminait

obliquement la chambre avec la délicatesse qu'elle prend dans les

sous-bois. Mais certains jours fort rares, quand nous rentrions, il y

avait bien longtemps que la commode avait perdu ses incrustations

momentanées, il n'y avait plus quand nous arrivions rue du

Saint-Esprit nul reflet de couchant étendu sur les vitres et l'étang

au pied du calvaire avait perdu sa rougeur, quelquefois il était déjà

couleur d'opale et un long rayon de lune qui allait en s'élargissant

et se fendillait de toutes les rides de l'eau le traversait tout

entier. Alors, en arrivant près de la maison, nous apercevions une

forme sur le pas de la porte et maman me disait:

--«Mon dieu! voilà Françoise qui nous guette, ta tante est inquiète;

aussi nous rentrons trop tard.»

Et sans avoir pris le temps d'enlever nos affaires, nous montions vite

chez ma tante Léonie pour la rassurer et lui montrer que,

contrairement à ce qu'elle imaginait déjà, il ne nous était rien

arrivé, mais que nous étions allés «du côté de Guermantes» et, dame,

quand on faisait cette promenade-là, ma tante savait pourtant bien

qu'on ne pouvait jamais être sûr de l'heure à laquelle on serait

rentré.

--«Là, Françoise, disait ma tante, quand je vous le disais, qu'ils

seraient allés du côté de Guermantes! Mon dieu! ils doivent avoir une

faim! et votre gigot qui doit être tout desséché après ce qu'il a

attendu. Aussi est-ce une heure pour rentrer! comment, vous êtes allés

du côté de Guermantes!»

--«Mais je croyais que vous le saviez, Léonie, disait maman. Je pensais

que Françoise nous avait vus sortir par la petite porte du potager.»

Car il y avait autour de Combray deux «côtés» pour les promenades, et

si opposés qu'on ne sortait pas en effet de chez nous par la même

porte, quand on voulait aller d'un côté ou de l'autre: le côté de

Méséglise-la-Vineuse, qu'on appelait aussi le côte de chez Swann parce

qu'on passait devant la propriété de M. Swann pour aller par là, et le

côté de Guermantes. De Méséglise-la-Vineuse, à vrai dire, je n'ai

jamais connu que le «côté» et des gens étrangers qui venaient le

dimanche se promener à Combray, des gens que, cette fois, ma tante

elle-même et nous tous ne «connaissions point» et qu'à ce signe on

tenait pour «des gens qui seront venus de Méséglise». Quant à

Guermantes je devais un jour en connaître davantage, mais bien plus

tard seulement; et pendant toute mon adolescence, si Méséglise était

pour moi quelque chose d'inaccessible comme l'horizon, dérobé à la

vue, si loin qu'on allât, par les plis d'un terrain qui ne ressemblait

déjà plus à celui de Combray, Guermantes lui ne m'est apparu que comme

le terme plutôt idéal que réel de son propre «côté», une sorte

d'expression géographique abstraite comme la ligne de l'équateur,

comme le pôle, comme l'orient. Alors, «prendre par Guermantes» pour

aller à Méséglise, ou le contraire, m'eût semblé une expression aussi

dénuée de sens que prendre par l'est pour aller à l'ouest. Comme mon

père parlait toujours du côté de Méséglise comme de la plus belle vue

de plaine qu'il connût et du côté de Guermantes comme du type de

paysage de rivière, je leur donnais, en les concevant ainsi comme deux

entités, cette cohésion, cette unité qui n'appartiennent qu'aux

créations de notre esprit; la moindre parcelle de chacun d'eux me

semblait précieuse et manifester leur excellence particulière, tandis

qu'à côté d'eux, avant qu'on fût arrivé sur le sol sacré de l'un ou de

l'autre, les chemins purement matériels au milieu desquels ils étaient

posés comme l'idéal de la vue de plaine et l'idéal du paysage de

rivière, ne valaient pas plus la peine d'être regardés que par le

spectateur épris d'art dramatique, les petites rues qui avoisinent un

théâtre. Mais surtout je mettais entre eux, bien plus que leurs

distances kilométriques la distance qu'il y avait entre les deux

parties de mon cerveau où je pensais à eux, une de ces distances dans

l'esprit qui ne font pas qu'éloigner, qui séparent et mettent dans un

autre plan. Et cette démarcation était rendue plus absolue encore

parce que cette habitude que nous avions de n'aller jamais vers les

deux côtés un même jour, dans une seule promenade, mais une fois du

côté de Méséglise, une fois du côté de Guermantes, les enfermait pour

ainsi dire loin l'un de l'autre, inconnaissables l'un à l'autre, dans

les vases clos et sans communication entre eux, d'après-midi

différents.

Quand on voulait aller du côté de Méséglise, on sortait (pas trop tôt

et même si le ciel était couvert, parce que la promenade n'était pas

bien longue et n'entraînait pas trop) comme pour aller n'importe où,

par la grande porte de la maison de ma tante sur la rue du

Saint-Esprit. On était salué par l'armurier, on jetait ses lettres à

la boîte, on disait en passant à Théodore, de la part de Françoise,

qu'elle n'avait plus d'huile ou de café, et l'on sortait de la ville

par le chemin qui passait le long de la barrière blanche du parc de M.

Swann. Avant d'y arriver, nous rencontrions, venue au-devant des

étrangers, l'odeur de ses lilas. Eux-mêmes, d'entre les petits cœurs

verts et frais de leurs feuilles, levaient curieusement au-dessus de

la barrière du parc leurs panaches de plumes mauves ou blanches que

lustrait, même à l'ombre, le soleil où elles avaient baigné.

Quelques-uns, à demi cachés par la petite maison en tuiles appelée

maison des Archers, où logeait le gardien, dépassaient son pignon

gothique de leur rose minaret. Les Nymphes du printemps eussent semblé

vulgaires, auprès de ces jeunes houris qui gardaient dans ce jardin

français les tons vifs et purs des miniatures de la Perse. Malgré mon

désir d'enlacer leur taille souple et d'attirer à moi les boucles

étoilées de leur tête odorante, nous passions sans nous arrêter, mes

parents n'allant plus à Tansonville depuis le mariage de Swann, et,

pour ne pas avoir l'air de regarder dans le parc, au lieu de prendre

le chemin qui longe sa clôture et qui monte directement aux champs,

nous en prenions un autre qui y conduit aussi, mais obliquement, et

nous faisait déboucher trop loin. Un jour, mon grand-père dit à mon

père:

--«Vous rappelez-vous que Swann a dit hier que, comme sa femme et sa

fille partaient pour Reims, il en profiterait pour aller passer

vingt-quatre heures à Paris? Nous pourrions longer le parc, puisque

ces dames ne sont pas là, cela nous abrégerait d'autant.»

Nous nous arrêtâmes un moment devant la barrière. Le temps des lilas

approchait de sa fin; quelques-uns effusaient encore en hauts lustres

mauves les bulles délicates de leurs fleurs, mais dans bien des

parties du feuillage où déferlait, il y avait seulement une semaine,

leur mousse embaumée, se flétrissait, diminuée et noircie, une écume

creuse, sèche et sans parfum. Mon grand-père montrait à mon père en

quoi l'aspect des lieux était resté le même, et en quoi il avait

changé, depuis la promenade qu'il avait faite avec M. Swann le jour de

la mort de sa femme, et il saisit cette occasion pour raconter cette

promenade une fois de plus.

Devant nous, une allée bordée de capucines montait en plein soleil

vers le château. A droite, au contraire, le parc s'étendait en terrain

plat. Obscurcie par l'ombre des grands arbres qui l'entouraient, une

pièce d'eau avait été creusée par les parents de Swann; mais dans ses

créations les plus factices, c'est sur la nature que l'homme

travaille; certains lieux font toujours régner autour d'eux leur

empire particulier, arborent leurs insignes immémoriaux au milieu d'un

parc comme ils auraient fait loin de toute intervention humaine, dans

une solitude qui revient partout les entourer, surgie des nécessités

de leur exposition et superposée à l'œuvre humaine. C'est ainsi qu'au

pied de l'allée qui dominait l'étang artificiel, s'était composée sur

deux rangs, tressés de fleurs de myosotis et de pervenches, la

couronne naturelle, délicate et bleue qui ceint le front clair-obscur

des eaux, et que le glaïeul, laissant fléchir ses glaives avec un

abandon royal, étendait sur l'eupatoire et la grenouillette au pied

mouillé, les fleurs de lis en lambeaux, violettes et jaunes, de son

sceptre lacustre.

Le départ de Mlle Swann qui,--en m'ôtant la chance terrible de la voir

apparaître dans une allée, d'être connu et méprisé par la petite fille

privilégiée qui avait Bergotte pour ami et allait avec lui visiter des

cathédrales--, me rendait la contemplation de Tansonville indifférente

la première fois où elle m'était permise, semblait au contraire

ajouter à cette propriété, aux yeux de mon grand-père et de mon père,

des commodités, un agrément passager, et, comme fait pour une

excursion en pays de montagnes, l'absence de tout nuage, rendre cette

journée exceptionnellement propice à une promenade de ce côté;

j'aurais voulu que leurs calculs fussent déjoués, qu'un miracle fît

apparaître Mlle Swann avec son père, si près de nous, que nous

n'aurions pas le temps de l'éviter et serions obligés de faire sa

connaissance. Aussi, quand tout d'un coup, j'aperçus sur l'herbe,

comme un signe de sa présence possible, un koufin oublié à côté d'une

ligne dont le bouchon flottait sur l'eau, je m'empressai de détourner

d'un autre côté, les regards de mon père et de mon grand-père.

D'ailleurs Swann nous ayant dit que c'était mal à lui de s'absenter,

car il avait pour le moment de la famille à demeure, la ligne pouvait

appartenir à quelque invité. On n'entendait aucun bruit de pas dans

les allées. Divisant la hauteur d'un arbre incertain, un invisible

oiseau s'ingéniait à faire trouver la journée courte, explorait d'une

note prolongée, la solitude environnante, mais il recevait d'elle une

réplique si unanime, un choc en retour si redoublé de silence et

d'immobilité qu'on aurait dit qu'il venait d'arrêter pour toujours

l'instant qu'il avait cherché à faire passer plus vite. La lumière

tombait si implacable du ciel devenu fixe que l'on aurait voulu se

soustraire à son attention, et l'eau dormante elle-même, dont des

insectes irritaient perpétuellement le sommeil, rêvant sans doute de

quelque Maelstrôm imaginaire, augmentait le trouble où m'avait jeté la

vue du flotteur de liège en semblant l'entraîner à toute vitesse sur

les étendues silencieuses du ciel reflété; presque vertical il

paraissait prêt à plonger et déjà je me demandais, si, sans tenir

compte du désir et de la crainte que j'avais de la connaître, je

n'avais pas le devoir de faire prévenir Mlle Swann que le poisson

mordait,--quand il me fallut rejoindre en courant mon père et mon

grand-père qui m'appelaient, étonnés que je ne les eusse pas suivis

dans le petit chemin qui monte vers les champs et où ils s'étaient

engagés. Je le trouvai tout bourdonnant de l'odeur des aubépines. La

haie formait comme une suite de chapelles qui disparaissaient sous la

jonchée de leurs fleurs amoncelées en reposoir; au-dessous d'elles, le

soleil posait à terre un quadrillage de clarté, comme s'il venait de

traverser une verrière; leur parfum s'étendait aussi onctueux, aussi

délimité en sa forme que si j'eusse été devant l'autel de la Vierge,

et les fleurs, aussi parées, tenaient chacune d'un air distrait son

étincelant bouquet d'étamines, fines et rayonnantes nervures de style

flamboyant comme celles qui à l'église ajouraient la rampe du jubé ou

les meneaux du vitrail et qui s'épanouissaient en blanche chair de

fleur de fraisier. Combien naïves et paysannes en comparaison

sembleraient les églantines qui, dans quelques semaines, monteraient

elles aussi en plein soleil le même chemin rustique, en la soie unie

de leur corsage rougissant qu'un souffle défait.

Mais j'avais beau rester devant les aubépines à respirer, à porter

devant ma pensée qui ne savait ce qu'elle devait en faire, à perdre, à

retrouver leur invisible et fixe odeur, à m'unir au rythme qui jetait

leurs fleurs, ici et là, avec une allégresse juvénile et à des

intervalles inattendus comme certains intervalles musicaux, elles

m'offraient indéfiniment le même charme avec une profusion

inépuisable, mais sans me laisser approfondir davantage, comme ces

mélodies qu'on rejoue cent fois de suite sans descendre plus avant

dans leur secret. Je me détournais d'elles un moment, pour les aborder

ensuite avec des forces plus fraîches. Je poursuivais jusque sur le

talus qui, derrière la haie, montait en pente raide vers les champs,

quelque coquelicot perdu, quelques bluets restés paresseusement en

arrière, qui le décoraient çà et là de leurs fleurs comme la bordure

d'une tapisserie où apparaît clairsemé le motif agreste qui triomphera

sur le panneau; rares encore, espacés comme les maisons isolées qui

annoncent déjà l'approche d'un village, ils m'annonçaient l'immense

étendue où déferlent les blés, où moutonnent les nuages, et la vue

d'un seul coquelicot hissant au bout de son cordage et faisant cingler

au vent sa flamme rouge, au-dessus de sa bouée graisseuse et noire, me

faisait battre le cœur, comme au voyageur qui aperçoit sur une terre

basse une première barque échouée que répare un calfat, et s'écrie,

avant de l'avoir encore vue: «La Mer!»

Puis je revenais devant les aubépines comme devant ces chefs-d'œuvre

dont on croit qu'on saura mieux les voir quand on a cessé un moment de

les regarder, mais j'avais beau me faire un écran de mes mains pour

n'avoir qu'elles sous les yeux, le sentiment qu'elles éveillaient en

moi restait obscur et vague, cherchant en vain à se dégager, à venir

adhérer à leurs fleurs. Elles ne m'aidaient pas à l'éclaircir, et je

ne pouvais demander à d'autres fleurs de le satisfaire. Alors, me

donnant cette joie que nous éprouvons quand nous voyons de notre

peintre préféré une œuvre qui diffère de celles que nous connaissions,

ou bien si l'on nous mène devant un tableau dont nous n'avions vu

jusque-là qu'une esquisse au crayon, si un morceau entendu seulement

au piano nous apparaît ensuite revêtu des couleurs de l'orchestre, mon

grand-père m'appelant et me désignant la haie de Tansonville, me dit:

«Toi qui aimes les aubépines, regarde un peu cette épine rose;

est-elle jolie!» En effet c'était une épine, mais rose, plus belle

encore que les blanches. Elle aussi avait une parure de fête,--de ces

seules vraies fêtes que sont les fêtes religieuses, puisqu'un caprice

contingent ne les applique pas comme les fêtes mondaines à un jour

quelconque qui ne leur est pas spécialement destiné, qui n'a rien

d'essentiellement férié,--mais une parure plus riche encore, car les

fleurs attachées sur la branche, les unes au-dessus des autres, de

manière à ne laisser aucune place qui ne fût décorée, comme des

pompons qui enguirlandent une houlette rococo, étaient «en couleur»,

par conséquent d'une qualité supérieure selon l'esthétique de Combray

si l'on en jugeait par l'échelle des prix dans le «magasin» de la

Place ou chez Camus où étaient plus chers ceux des biscuits qui

étaient roses. Moi-même j'appréciais plus le fromage à la crème rose,

celui où l'on m'avait permis d'écraser des fraises. Et justement ces

fleurs avaient choisi une de ces teintes de chose mangeable, ou de

tendre embellissement à une toilette pour une grande fête, qui, parce

qu'elles leur présentent la raison de leur supériorité, sont celles

qui semblent belles avec le plus d'évidence aux yeux des enfants, et à

cause de cela, gardent toujours pour eux quelque chose de plus vif et

de plus naturel que les autres teintes, même lorsqu'ils ont compris

qu'elles ne promettaient rien à leur gourmandise et n'avaient pas été

choisies par la couturière. Et certes, je l'avais tout de suite senti,

comme devant les épines blanches mais avec plus d'émerveillement, que

ce n'était pas facticement, par un artifice de fabrication humaine,

qu'était traduite l'intention de festivité dans les fleurs, mais que

c'était la nature qui, spontanément, l'avait exprimée avec la naïveté

d'une commerçante de village travaillant pour un reposoir, en

surchargeant l'arbuste de ces rosettes d'un ton trop tendre et d'un

pompadour provincial. Au haut des branches, comme autant de ces petits

rosiers aux pots cachés dans des papiers en dentelles, dont aux

grandes fêtes on faisait rayonner sur l'autel les minces fusées,

pullulaient mille petits boutons d'une teinte plus pâle qui, en

s'entr'ouvrant, laissaient voir, comme au fond d'une coupe de marbre

rose, de rouges sanguines et trahissaient plus encore que les fleurs,

l'essence particulière, irrésistible, de l'épine, qui, partout où elle

bourgeonnait, où elle allait fleurir, ne le pouvait qu'en rose.

Intercalé dans la haie, mais aussi différent d'elle qu'une jeune fille

en robe de fête au milieu de personnes en négligé qui resteront à la

maison, tout prêt pour le mois de Marie, dont il semblait faire partie

déjà, tel brillait en souriant dans sa fraîche toilette rose,

l'arbuste catholique et délicieux.

La haie laissait voir à l'intérieur du parc une allée bordée de

jasmins, de pensées et de verveines entre lesquelles des giroflées

ouvraient leur bourse fraîche, du rose odorant et passé d'un cuir

ancien de Cordoue, tandis que sur le gravier un long tuyau d'arrosage

peint en vert, déroulant ses circuits, dressait aux points où il était

percé au-dessus des fleurs, dont il imbibait les parfums, l'éventail

vertical et prismatique de ses gouttelettes multicolores. Tout à coup,

je m'arrêtai, je ne pus plus bouger, comme il arrive quand une vision

ne s'adresse pas seulement à nos regards, mais requiert des

perceptions plus profondes et dispose de notre être tout entier. Une

fillette d'un blond roux qui avait l'air de rentrer de promenade et

tenait à la main une bêche de jardinage, nous regardait, levant son

visage semé de taches roses. Ses yeux noirs brillaient et comme je ne

savais pas alors, ni ne l'ai appris depuis, réduire en ses éléments

objectifs une impression forte, comme je n'avais pas, ainsi qu'on dit,

assez «d'esprit d'observation» pour dégager la notion de leur couleur,

pendant longtemps, chaque fois que je repensai à elle, le souvenir de

leur éclat se présentait aussitôt à moi comme celui d'un vif azur,

puisqu'elle était blonde: de sorte que, peut-être si elle n'avait pas

eu des yeux aussi noirs,--ce qui frappait tant la première fois qu'on

la voyait--je n'aurais pas été, comme je le fus, plus particulièrement

amoureux, en elle, de ses yeux bleus.

Je la regardais, d'abord de ce regard qui n'est pas que le

porte-parole des yeux, mais à la fenêtre duquel se penchent tous les

sens, anxieux et pétrifiés, le regard qui voudrait toucher, capturer,

emmener le corps qu'il regarde et l'âme avec lui; puis, tant j'avais

peur que d'une seconde à l'autre mon grand-père et mon père,

apercevant cette jeune fille, me fissent éloigner en me disant de

courir un peu devant eux, d'un second regard, inconsciemment

supplicateur, qui tâchait de la forcer à faire attention à moi, à me

connaître! Elle jeta en avant et de côté ses pupilles pour prendre

connaissance de mon grand'père et de mon père, et sans doute l'idée

qu'elle en rapporta fut celle que nous étions ridicules, car elle se

détourna et d'un air indifférent et dédaigneux, se plaça de côté pour

épargner à son visage d'être dans leur champ visuel; et tandis que

continuant à marcher et ne l'ayant pas aperçue, ils m'avaient dépassé,

elle laissa ses regards filer de toute leur longueur dans ma

direction, sans expression particulière, sans avoir l'air de me voir,

mais avec une fixité et un sourire dissimulé, que je ne pouvais

interpréter d'après les notions que l'on m'avait données sur la bonne

éducation, que comme une preuve d'outrageant mépris; et sa main

esquissait en même temps un geste indécent, auquel quand il était

adressé en public à une personne qu'on ne connaissait pas, le petit

dictionnaire de civilité que je portais en moi ne donnait qu'un seul

sens, celui d'une intention insolente.

--«Allons, Gilberte, viens; qu'est-ce que tu fais, cria d'une voix

perçante et autoritaire une dame en blanc que je n'avais pas vue, et à

quelque distance de laquelle un Monsieur habillé de coutil et que je

ne connaissais pas, fixait sur moi des yeux qui lui sortaient de la

tête; et cessant brusquement de sourire, la jeune fille prit sa bêche

et s'éloigna sans se retourner de mon côté, d'un air docile,

impénétrable et sournois.

Ainsi passa près de moi ce nom de Gilberte, donné comme un talisman

qui me permettait peut-être de retrouver un jour celle dont il venait

de faire une personne et qui, l'instant d'avant, n'était qu'une image

incertaine. Ainsi passa-t-il, proféré au-dessus des jasmins et des

giroflées, aigre et frais comme les gouttes de l'arrosoir vert;

imprégnant, irisant la zone d'air pur qu'il avait traversée--et qu'il

isolait,--du mystère de la vie de celle qu'il désignait pour les êtres

heureux qui vivaient, qui voyageaient avec elle; déployant sous

l'épinier rose, à hauteur de mon épaule, la quintessence de leur

familiarité, pour moi si douloureuse, avec elle, avec l'inconnu de sa

vie où je n'entrerais pas.

Un instant (tandis que nous nous éloignions et que mon grand-père

murmurait: «Ce pauvre Swann, quel rôle ils lui font jouer: on le fait

partir pour qu'elle reste seule avec son Charlus, car c'est lui, je

l'ai reconnu! Et cette petite, mêlée à toute cette infamie!»)

l'impression laissée en moi par le ton despotique avec lequel la mère

de Gilberte lui avait parlé sans qu'elle répliquât, en me la montrant

comme forcée d'obéir à quelqu'un, comme n'étant pas supérieure à tout,

calma un peu ma souffrance, me rendit quelque espoir et diminua mon

amour. Mais bien vite cet amour s'éleva de nouveau en moi comme une

réaction par quoi mon cœur humilié voulait se mettre de niveau avec

Gilberte ou l'abaisser jusqu'à lui. Je l'aimais, je regrettais de ne

pas avoir eu le temps et l'inspiration de l'offenser, de lui faire

mal, et de la forcer à se souvenir de moi. Je la trouvais si belle que

j'aurais voulu pouvoir revenir sur mes pas, pour lui crier en haussant

les épaules: «Comme je vous trouve laide, grotesque, comme vous me

répugnez!» Cependant je m'éloignais, emportant pour toujours, comme

premier type d'un bonheur inaccessible aux enfants de mon espèce de

par des lois naturelles impossibles à transgresser, l'image d'une

petite fille rousse, à la peau semée de taches roses, qui tenait une

bêche et qui riait en laissant filer sur moi de longs regards sournois

et inexpressifs. Et déjà le charme dont son nom avait encensé cette

place sous les épines roses où il avait été entendu ensemble par elle

et par moi, allait gagner, enduire, embaumer, tout ce qui

l'approchait, ses grands-parents que les miens avaient eu l'ineffable

bonheur de connaître, la sublime profession d'agent de change, le

douloureux quartier des Champs-Élysées qu'elle habitait à Paris.

«Léonie, dit mon grand-père en rentrant, j'aurais voulu t'avoir avec

nous tantôt. Tu ne reconnaîtrais pas Tansonville. Si j'avais osé, je

t'aurais coupé une branche de ces épines roses que tu aimais tant.»

Mon grand-père racontait ainsi notre promenade à ma tante Léonie, soit

pour la distraire, soit qu'on n'eût pas perdu tout espoir d'arriver à

la faire sortir. Or elle aimait beaucoup autrefois cette propriété, et

d'ailleurs les visites de Swann avaient été les dernières qu'elle

avait reçues, alors qu'elle fermait déjà sa porte à tout le monde. Et

de même que quand il venait maintenant prendre de ses nouvelles (elle

était la seule personne de chez nous qu'il demandât encore à voir),

elle lui faisait répondre qu'elle était fatiguée, mais qu'elle le

laisserait entrer la prochaine fois, de même elle dit ce soir-là:

«Oui, un jour qu'il fera beau, j'irai en voiture jusqu'à la porte du

parc.» C'est sincèrement qu'elle le disait. Elle eût aimé revoir Swann

et Tansonville; mais le désir qu'elle en avait suffisait à ce qui lui

restait de forces; sa réalisation les eût excédées. Quelquefois le

beau temps lui rendait un peu de vigueur, elle se levait, s'habillait;

la fatigue commençait avant qu'elle fût passée dans l'autre chambre et

elle réclamait son lit. Ce qui avait commencé pour elle--plus tôt

seulement que cela n'arrive d'habitude,--c'est ce grand renoncement de

la vieillesse qui se prépare à la mort, s'enveloppe dans sa

chrysalide, et qu'on peut observer, à la fin des vies qui se

prolongent tard, même entre les anciens amants qui se sont le plus

aimés, entre les amis unis par les liens les plus spirituels et qui à

partir d'une certaine année cessent de faire le voyage ou la sortie

nécessaire pour se voir, cessent de s'écrire et savent qu'ils ne

communiqueront plus en ce monde. Ma tante devait parfaitement savoir

qu'elle ne reverrait pas Swann, qu'elle ne quitterait plus jamais la

maison, mais cette réclusion définitive devait lui être rendue assez

aisée pour la raison même qui selon nous aurait dû la lui rendre plus

douloureuse: c'est que cette réclusion lui était imposée par la

diminution qu'elle pouvait constater chaque jour dans ses forces, et

qui, en faisant de chaque action, de chaque mouvement, une fatigue,

sinon une souffrance, donnait pour elle à l'inaction, à l'isolement,

au silence, la douceur réparatrice et bénie du repos.

Ma tante n'alla pas voir la haie d'épines roses, mais à tous moments

je demandais à mes parents si elle n'irait pas, si autrefois elle

allait souvent à Tansonville, tâchant de les faire parler des parents

et grands-parents de Mlle Swann qui me semblaient grands comme des

Dieux. Ce nom, devenu pour moi presque mythologique, de Swann, quand

je causais avec mes parents, je languissais du besoin de le leur

entendre dire, je n'osais pas le prononcer moi-même, mais je les

entraînais sur des sujets qui avoisinaient Gilberte et sa famille, qui

la concernaient, où je ne me sentais pas exilé trop loin d'elle; et je

contraignais tout d'un coup mon père, en feignant de croire par

exemple que la charge de mon grand-père avait été déjà avant lui dans

notre famille, ou que la haie d'épines roses que voulait voir ma tante

Léonie se trouvait en terrain communal, à rectifier mon assertion, à

me dire, comme malgré moi, comme de lui-même: «Mais non, cette

charge-là était au père de Swann, cette haie fait partie du parc de

Swann.» Alors j'étais obligé de reprendre ma respiration, tant, en se

posant sur la place où il était toujours écrit en moi, pesait à

m'étouffer ce nom qui, au moment où je l'entendais, me paraissait plus

plein que tout autre, parce qu'il était lourd de toutes les fois où,

d'avance, je l'avais mentalement proféré. Il me causait un plaisir que

j'étais confus d'avoir osé réclamer à mes parents, car ce plaisir

était si grand qu'il avait dû exiger d'eux pour qu'ils me le

procurassent beaucoup de peine, et sans compensation, puisqu'il

n'était pas un plaisir pour eux. Aussi je détournais la conversation

par discrétion. Par scrupule aussi. Toutes les séductions singulières

que je mettais dans ce nom de Swann, je les retrouvais en lui dès

qu'ils le prononçaient. Il me semblait alors tout d'un coup que mes

parents ne pouvaient pas ne pas les ressentir, qu'ils se trouvaient

placés à mon point de vue, qu'ils apercevaient à leur tour,

absolvaient, épousaient mes rêves, et j'étais malheureux comme si je

les avais vaincus et dépravés.

Cette année-là, quand, un peu plus tôt que d'habitude, mes parents

eurent fixé le jour de rentrer à Paris, le matin du départ, comme on

m'avait fait friser pour être photographié, coiffer avec précaution un

chapeau que je n'avais encore jamais mis et revêtir une douillette de

velours, après m'avoir cherché partout, ma mère me trouva en larmes

dans le petit raidillon, contigu à Tansonville, en train de dire adieu

aux aubépines, entourant de mes bras les branches piquantes, et, comme

une princesse de tragédie à qui pèseraient ces vains ornements, ingrat

envers l'importune main qui en formant tous ces nœuds avait pris soin

sur mon front d'assembler mes cheveux, foulant aux pieds mes

papillotes arrachées et mon chapeau neuf. Ma mère ne fut pas touchée

par mes larmes, mais elle ne put retenir un cri à la vue de la coiffe

défoncée et de la douillette perdue. Je ne l'entendis pas: «O mes

pauvres petites aubépines, disais-je en pleurant, ce n'est pas vous

qui voudriez me faire du chagrin, me forcer à partir. Vous, vous ne

m'avez jamais fait de peine! Aussi je vous aimerai toujours.» Et,

essuyant mes larmes, je leur promettais, quand je serais grand, de ne

pas imiter la vie insensée des autres hommes et, même à Paris, les

jours de printemps, au lieu d'aller faire des visites et écouter des

niaiseries, de partir dans la campagne voir les premières aubépines.

Une fois dans les champs, on ne les quittait plus pendant tout le

reste de la promenade qu'on faisait du côté de Méséglise. Ils étaient

perpétuellement parcourus, comme par un chemineau invisible, par le

vent qui était pour moi le génie particulier de Combray. Chaque année,

le jour de notre arrivée, pour sentir que j'étais bien à Combray, je

montais le retrouver qui courait dans les sayons et me faisait courir

à sa suite. On avait toujours le vent à côté de soi du côté de

Méséglise, sur cette plaine bombée où pendant des lieues il ne

rencontre aucun accident de terrain. Je savais que Mlle Swann allait

souvent à Laon passer quelques jours et, bien que ce fût à plusieurs

lieues, la distance se trouvant compensée par l'absence de tout

obstacle, quand, par les chauds après-midi, je voyais un même souffle,

venu de l'extrême horizon, abaisser les blés les plus éloignés, se

propager comme un flot sur toute l'immense étendue et venir se

coucher, murmurant et tiède, parmi les sainfoins et les trèfles, à mes

pieds, cette plaine qui nous était commune à tous deux semblait nous

rapprocher, nous unir, je pensais que ce souffle avait passé auprès

d'elle, que c'était quelque message d'elle qu'il me chuchotait sans

que je pusse le comprendre, et je l'embrassais au passage. A gauche

était un village qui s'appelait Champieu (Campus Pagani, selon le

curé). Sur la droite, on apercevait par delà les blés, les deux

clochers ciselés et rustiques de Saint-André-des-Champs, eux-mêmes

effilés, écailleux, imbriqués d'alvéoles, guillochés, jaunissants et

grumeleux, comme deux épis.

A intervalles symétriques, au milieu de l'inimitable ornementation de

leurs feuilles qu'on ne peut confondre avec la feuille d'aucun autre

arbre fruitier, les pommiers ouvraient leurs larges pétales de satin

blanc ou suspendaient les timides bouquets de leurs rougissants

boutons. C'est du côté de Méséglise que j'ai remarqué pour la première

fois l'ombre ronde que les pommiers font sur la terre ensoleillée, et

aussi ces soies d'or impalpable que le couchant tisse obliquement sous

les feuilles, et que je voyais mon père interrompre de sa canne sans

les faire jamais dévier.

Parfois dans le ciel de l'après-midi passait la lune blanche comme une

nuée, furtive, sans éclat, comme une actrice dont ce n'est pas l'heure

de jouer et qui, de la salle, en toilette de ville, regarde un moment

ses camarades, s'effaçant, ne voulant pas qu'on fasse attention à

elle. J'aimais à retrouver son image dans des tableaux et dans des

livres, mais ces œuvres d'art étaient bien différentes--du moins

pendant les premières années, avant que Bloch eût accoutumé mes yeux

et ma pensée à des harmonies plus subtiles--de celles où la lune me

paraîtrait belle aujourd'hui et où je ne l'eusse pas reconnue alors.

C'était, par exemple, quelque roman de Saintine, un paysage de Gleyre

où elle découpe nettement sur le ciel une faucille d'argent, de ces

œuvres naïvement incomplètes comme étaient mes propres impressions et

que les sœurs de ma grand'mère s'indignaient de me voir aimer. Elles

pensaient qu'on doit mettre devant les enfants, et qu'ils font preuve

de goût en aimant d'abord, les œuvres que, parvenu à la maturité, on

admire définitivement. C'est sans doute qu'elles se figuraient les

mérites esthétiques comme des objets matériels qu'un œil ouvert ne

peut faire autrement que de percevoir, sans avoir eu besoin d'en mûrir

lentement des équivalents dans son propre cœur.

C'est du côté de Méséglise, à Montjouvain, maison située au bord d'une

grande mare et adossée à un talus buissonneux que demeurait M.

Vinteuil. Aussi croisait-on souvent sur la route sa fille, conduisant

un buggy à toute allure. A partir d'une certaine année on ne la

rencontra plus seule, mais avec une amie plus âgée, qui avait mauvaise

réputation dans le pays et qui un jour s'installa définitivement à

Montjouvain. On disait: «Faut-il que ce pauvre M. Vinteuil soit

aveuglé par la tendresse pour ne pas s'apercevoir de ce qu'on raconte,

et permettre à sa fille, lui qui se scandalise d'une parole DÉPLACÉE,

de faire vivre sous son toit une femme pareille. Il dit que c'est une

femme supérieure, un grand cœur et qu'elle aurait eu des dispositions

extraordinaires pour la musique si elle les avait cultivées. Il peut

être sûr que ce n'est pas de musique qu'elle s'occupe avec sa fille.»

M. Vinteuil le disait; et il est en effet remarquable combien une

personne excite toujours d'admiration pour ses qualités morales chez

les parents de toute autre personne avec qui elle a des relations

charnelles. L'amour physique, si injustement décrié, force tellement

tout être à manifester jusqu'aux moindres parcelles qu'il possède de

bonté, d'abandon de soi, qu'elles resplendissent jusqu'aux yeux de

l'entourage immédiat. Le docteur Percepied à qui sa grosse voix et ses

gros sourcils permettaient de tenir tant qu'il voulait le rôle de

perfide dont il n'avait pas le physique, sans compromettre en rien sa

réputation inébranlable et imméritée de bourru bienfaisant, savait

faire rire aux larmes le curé et tout le monde en disant d'un ton

rude: «Hé bien! il paraît qu'elle fait de la musique avec son amie,

Mlle Vinteuil. Ça a l'air de vous étonner. Moi je sais pas. C'est le

père Vinteuil qui m'a encore dit ça hier. Après tout, elle a bien le

droit d'aimer la musique, c'te fille. Moi je ne suis pas pour

contrarier les vocations artistiques des enfants. Vinteuil non plus à

ce qu'il paraît. Et puis lui aussi il fait de la musique avec l'amie

de sa fille. Ah! sapristi on en fait une musique dans c'te boîte-là.

Mais qu'est-ce que vous avez à rire; mais ils font trop de musique ces

gens. L'autre jour j'ai rencontré le père Vinteuil près du cimetière.

Il ne tenait pas sur ses jambes.»

Pour ceux qui comme nous virent à cette époque M. Vinteuil éviter les

personnes qu'il connaissait, se détourner quand il les apercevait,

vieillir en quelques mois, s'absorber dans son chagrin, devenir

incapable de tout effort qui n'avait pas directement le bonheur de sa

fille pour but, passer des journées entières devant la tombe de sa

femme,--il eût été difficile de ne pas comprendre qu'il était en train

de mourir de chagrin, et de supposer qu'il ne se rendait pas compte

des propos qui couraient. Il les connaissait, peut-être même y

ajoutait-il foi. Il n'est peut-être pas une personne, si grande que

soit sa vertu, que la complexité des circonstances ne puisse amener à

vivre un jour dans la familiarité du vice qu'elle condamne le plus

formellement,--sans qu'elle le reconnaisse d'ailleurs tout à fait sous

le déguisement de faits particuliers qu'il revêt pour entrer en

contact avec elle et la faire souffrir: paroles bizarres, attitude

inexplicable, un certain soir, de tel être qu'elle a par ailleurs tant

de raisons pour aimer. Mais pour un homme comme M. Vinteuil il devait

entrer bien plus de souffrance que pour un autre dans la résignation à

une de ces situations qu'on croit à tort être l'apanage exclusif du

monde de la bohème: elles se produisent chaque fois qu'a besoin de se

réserver la place et la sécurité qui lui sont nécessaires, un vice que

la nature elle-même fait épanouir chez un enfant, parfois rien qu'en

mêlant les vertus de son père et de sa mère, comme la couleur de ses

yeux. Mais de ce que M. Vinteuil connaissait peut-être la conduite de

sa fille, il ne s'ensuit pas que son culte pour elle en eût été

diminué. Les faits ne pénètrent pas dans le monde où vivent nos

croyances, ils n'ont pas fait naître celles-ci, ils ne les détruisent

pas; ils peuvent leur infliger les plus constants démentis sans les

affaiblir, et une avalanche de malheurs ou de maladies se succédant

sans interruption dans une famille, ne la fera pas douter de la bonté

de son Dieu ou du talent de son médecin. Mais quand M. Vinteuil

songeait à sa fille et à lui-même du point de vue du monde, du point

de vue de leur réputation, quand il cherchait à se situer avec elle au

rang qu'ils occupaient dans l'estime générale, alors ce jugement

d'ordre social, il le portait exactement comme l'eût fait l'habitant

de Combray qui lui eût été le plus hostile, il se voyait avec sa fille

dans le dernier bas-fond, et ses manières en avaient reçu depuis peu

cette humilité, ce respect pour ceux qui se trouvaient au-dessus de

lui et qu'il voyait d'en bas (eussent-ils été fort au-dessous de lui

jusque-là), cette tendance à chercher à remonter jusqu'à eux, qui est

une résultante presque mécanique de toutes les déchéances. Un jour que

nous marchions avec Swann dans une rue de Combray, M. Vinteuil qui

débouchait d'une autre, s'était trouvé trop brusquement en face de

nous pour avoir le temps de nous éviter; et Swann avec cette

orgueilleuse charité de l'homme du monde qui, au milieu de la

dissolution de tous ses préjugés moraux, ne trouve dans l'infamie

d'autrui qu'une raison d'exercer envers lui une bienveillance dont les

témoignages chatouillent d'autant plus l'amour-propre de celui qui les

donne, qu'il les sent plus précieux à celui qui les reçoit, avait

longuement causé avec M. Vinteuil, à qui, jusque-là il n'adressait pas

la parole, et lui avait demandé avant de nous quitter s'il n'enverrait

pas un jour sa fille jouer à Tansonville. C'était une invitation qui,

il y a deux ans, eût indigné M. Vinteuil, mais qui, maintenant, le

remplissait de sentiments si reconnaissants qu'il se croyait obligé

par eux, à ne pas avoir l'indiscrétion de l'accepter. L'amabilité de

Swann envers sa fille lui semblait être en soi-même un appui si

honorable et si délicieux qu'il pensait qu'il valait peut-être mieux

ne pas s'en servir, pour avoir la douceur toute platonique de le

conserver.

--«Quel homme exquis, nous dit-il, quand Swann nous eut quittés, avec

la même enthousiaste vénération qui tient de spirituelles et jolies

bourgeoises en respect et sous le charme d'une duchesse, fût-elle

laide et sotte. Quel homme exquis! Quel malheur qu'il ait fait un

mariage tout à fait déplacé.»

Et alors, tant les gens les plus sincères sont mêlés d'hypocrisie et

dépouillent en causant avec une personne l'opinion qu'ils ont d'elle

et expriment dès qu'elle n'est plus là, mes parents déplorèrent avec

M. Vinteuil le mariage de Swann au nom de principes et de convenances

auxquels (par cela même qu'ils les invoquaient en commun avec lui, en

braves gens de même acabit) ils avaient l'air de sous-entendre qu'il

n'était pas contrevenu à Montjouvain. M. Vinteuil n'envoya pas sa

fille chez Swann. Et celui-ci fût le premier à le regretter. Car

chaque fois qu'il venait de quitter M. Vinteuil, il se rappelait qu'il

avait depuis quelque temps un renseignement à lui demander sur

quelqu'un qui portait le même nom que lui, un de ses parents,

croyait-il. Et cette fois-là il s'était bien promis de ne pas oublier

ce qu'il avait à lui dire, quand M. Vinteuil enverrait sa fille à

Tansonville.

Comme la promenade du côté de Méséglise était la moins longue des deux

que nous faisions autour de Combray et qu'à cause de cela on la

réservait pour les temps incertains, le climat du côté de Méséglise

était assez pluvieux et nous ne perdions jamais de vue la lisière des

bois de Roussainville dans l'épaisseur desquels nous pourrions nous

mettre à couvert.

Souvent le soleil se cachait derrière une nuée qui déformait son ovale

et dont il jaunissait la bordure. L'éclat, mais non la clarté, était

enlevé à la campagne où toute vie semblait suspendue, tandis que le

petit village de Roussainville sculptait sur le ciel le relief de ses

arêtes blanches avec une précision et un fini accablants. Un peu de

vent faisait envoler un corbeau qui retombait dans le lointain, et,

contre le ciel blanchissant, le lointain des bois paraissait plus

bleu, comme peint dans ces camaïeux qui décorent les trumeaux des

anciennes demeures.

Mais d'autres fois se mettait à tomber la pluie dont nous avait

menacés le capucin que l'opticien avait à sa devanture; les gouttes

d'eau comme des oiseaux migrateurs qui prennent leur vol tous

ensemble, descendaient à rangs pressés du ciel. Elles ne se séparent

point, elles ne vont pas à l'aventure pendant la rapide traversée,

mais chacune tenant sa place, attire à elle celle qui la suit et le

ciel en est plus obscurci qu'au départ des hirondelles. Nous nous

réfugions dans le bois. Quand leur voyage semblait fini,

quelques-unes, plus débiles, plus lentes, arrivaient encore. Mais nous

ressortions de notre abri, car les gouttes se plaisent aux feuillages,

et la terre était déjà presque séchée que plus d'une s'attardait à

jouer sur les nervures d'une feuille, et suspendue à la pointe,

reposée, brillant au soleil, tout d'un coup se laissait glisser de

toute la hauteur de la branche et nous tombait sur le nez.

Souvent aussi nous allions nous abriter, pêle-mêle avec les Saints et

les Patriarches de pierre sous le porche de Saint-André-des-Champs.

Que cette église était française! Au-dessus de la porte, les Saints,

les rois-chevaliers une fleur de lys à la main, des scènes de noces et

de funérailles, étaient représentés comme ils pouvaient l'être dans

l'âme de Françoise. Le sculpteur avait aussi narré certaines anecdotes

relatives à Aristote et à Virgile de la même façon que Françoise à la

cuisine parlait volontiers de saint Louis comme si elle l'avait

personnellement connu, et généralement pour faire honte par la

comparaison à mes grands-parents moins «justes». On sentait que les

notions que l'artiste médiéval et la paysanne médiévale (survivant au

XIXe siècle) avaient de l'histoire ancienne ou chrétienne, et qui se

distinguaient par autant d'inexactitude que de bonhomie, ils les

tenaient non des livres, mais d'une tradition à la fois antique et

directe, ininterrompue, orale, déformée, méconnaissable et vivante.

Une autre personnalité de Combray que je reconnaissais aussi,

virtuelle et prophétisée, dans la sculpture gothique de

Saint-André-des-Champs c'était le jeune Théodore, le garçon de chez

Camus. Françoise sentait d'ailleurs si bien en lui un pays et un

contemporain que, quand ma tante Léonie était trop malade pour que

Françoise pût suffire à la retourner dans son lit, à la porter dans

son fauteuil, plutôt que de laisser la fille de cuisine monter se

faire «bien voir» de ma tante, elle appelait Théodore. Or, ce garçon

qui passait et avec raison pour si mauvais sujet, était tellement

rempli de l'âme qui avait décoré Saint-André-des-Champs et notamment

des sentiments de respect que Françoise trouvait dus aux «pauvres

malades», à «sa pauvre maîtresse», qu'il avait pour soulever la tête

de ma tante sur son oreiller la mine naïve et zélée des petits anges

des bas-reliefs, s'empressant, un cierge à la main, autour de la

Vierge défaillante, comme si les visages de pierre sculptée, grisâtres

et nus, ainsi que sont les bois en hiver, n'étaient qu'un

ensommeillement, qu'une réserve, prête à refleurir dans la vie en

innombrables visages populaires, révérends et futés comme celui de

Théodore, enluminés de la rougeur d'une pomme mûre. Non plus appliquée

à la pierre comme ces petits anges, mais détachée du porche, d'une

stature plus qu'humaine, debout sur un socle comme sur un tabouret qui

lui évitât de poser ses pieds sur le sol humide, une sainte avait les

joues pleines, le sein ferme et qui gonflait la draperie comme une

grappe mûre dans un sac de crin, le front étroit, le nez court et

mutin, les prunelles enfoncées, l'air valide, insensible et courageux

des paysannes de la contrée. Cette ressemblance qui insinuait dans la

statue une douceur que je n'y avais pas cherchée, était souvent

certifiée par quelque fille des champs, venue comme nous se mettre à

couvert et dont la présence, pareille à celle de ces feuillages

pariétaires qui ont poussé à côté des feuillages sculptés, semblait

destinée à permettre, par une confrontation avec la nature, de juger

de la vérité de l'œuvre d'art. Devant nous, dans le lointain, terre

promise ou maudite, Roussainville, dans les murs duquel je n'ai jamais

pénétré, Roussainville, tantôt, quand la pluie avait déjà cessé pour

nous, continuait à être châtié comme un village de la Bible par toutes

les lances de l'orage qui flagellaient obliquement les demeures de ses

habitants, ou bien était déjà pardonné par Dieu le Père qui faisait

descendre vers lui, inégalement longues, comme les rayons d'un

ostensoir d'autel, les tiges d'or effrangées de son soleil reparu.

Quelquefois le temps était tout à fait gâté, il fallait rentrer et

rester enfermé dans la maison. Çà et là au loin dans la campagne que

l'obscurité et l'humidité faisaient ressembler à la mer, des maisons

isolées, accrochées au flanc d'une colline plongée dans la nuit et

dans l'eau, brillaient comme des petits bateaux qui ont replié leurs

voiles et sont immobiles au large pour toute la nuit. Mais

qu'importait la pluie, qu'importait l'orage! L'été, le mauvais temps

n'est qu'une humeur passagère, superficielle, du beau temps

sous-jacent et fixe, bien différent du beau temps instable et fluide

de l'hiver et qui, au contraire, installé sur la terre où il s'est

solidifié en denses feuillages sur lesquels la pluie peut s'égoutter

sans compromettre la résistance de leur permanente joie, a hissé pour

toute la saison, jusque dans les rues du village, aux murs des maisons

et des jardins, ses pavillons de soie violette ou blanche. Assis dans

le petit salon, où j'attendais l'heure du dîner en lisant, j'entendais

l'eau dégoutter de nos marronniers, mais je savais que l'averse ne

faisait que vernir leurs feuilles et qu'ils promettaient de demeurer

là, comme des gages de l'été, toute la nuit pluvieuse, à assurer la

continuité du beau temps; qu'il avait beau pleuvoir, demain, au-dessus

de la barrière blanche de Tansonville, onduleraient, aussi nombreuses,

de petites feuilles en forme de cœur; et c'est sans tristesse que

j'apercevais le peuplier de la rue des Perchamps adresser à l'orage

des supplications et des salutations désespérées; c'est sans tristesse

que j'entendais au fond du jardin les derniers roulements du tonnerre

roucouler dans les lilas.

Si le temps était mauvais dès le matin, mes parents renonçaient à la

promenade et je ne sortais pas. Mais je pris ensuite l'habitude

d'aller, ces jours-là, marcher seul du côté de Méséglise-la-Vineuse,

dans l'automne où nous dûmes venir à Combray pour la succession de ma

tante Léonie, car elle était enfin morte, faisant triompher à la fois

ceux qui prétendaient que son régime affaiblissant finirait par la

tuer, et non moins les autres qui avaient toujours soutenu qu'elle

souffrait d'une maladie non pas imaginaire mais organique, à

l'évidence de laquelle les sceptiques seraient bien obligés de se

rendre quand elle y aurait succombé; et ne causant par sa mort de

grande douleur qu'à un seul être, mais à celui-là, sauvage. Pendant

les quinze jours que dura la dernière maladie de ma tante, Françoise

ne la quitta pas un instant, ne se déshabilla pas, ne laissa personne

lui donner aucun soin, et ne quitta son corps que quand il fut

enterré. Alors nous comprîmes que cette sorte de crainte où Françoise

avait vécu des mauvaises paroles, des soupçons, des colères de ma

tante avait développé chez elle un sentiment que nous avions pris pour

de la haine et qui était de la vénération et de l'amour. Sa véritable

maîtresse, aux décisions impossibles à prévoir, aux ruses difficiles à

déjouer, au bon cœur facile à fléchir, sa souveraine, son mystérieux

et tout-puissant monarque n'était plus. A côté d'elle nous comptions

pour bien peu de chose. Il était loin le temps où quand nous avions

commencé à venir passer nos vacances à Combray, nous possédions autant

de prestige que ma tante aux yeux de Françoise. Cet automne-là tout

occupés des formalités à remplir, des entretiens avec les notaires et

avec les fermiers, mes parents n'ayant guère de loisir pour faire des

sorties que le temps d'ailleurs contrariait, prirent l'habitude de me

laisser aller me promener sans eux du côté de Méséglise, enveloppé

dans un grand plaid qui me protégeait contre la pluie et que je jetais

d'autant plus volontiers sur mes épaules que je sentais que ses

rayures écossaises scandalisaient Françoise, dans l'esprit de qui on

n'aurait pu faire entrer l'idée que la couleur des vêtements n'a rien

à faire avec le deuil et à qui d'ailleurs le chagrin que nous avions

de la mort de ma tante plaisait peu, parce que nous n'avions pas donné

de grand repas funèbre, que nous ne prenions pas un son de voix

spécial pour parler d'elle, que même parfois je chantonnais. Je suis

sûr que dans un livre--et en cela j'étais bien moi-même comme

Françoise--cette conception du deuil d'après la Chanson de Roland et le

portail de Saint-André-des-Champs m'eût été sympathique. Mais dès que

Françoise était auprès de moi, un démon me poussait à souhaiter

qu'elle fût en colère, je saisissais le moindre prétexte pour lui dire

que je regrettais ma tante parce que c'était une bonne femme, malgré

ses ridicules, mais nullement parce que c'était ma tante, qu'elle eût

pu être ma tante et me sembler odieuse, et sa mort ne me faire aucune

peine, propos qui m'eussent semblé ineptes dans un livre.

Si alors Françoise remplie comme un poète d'un flot de pensées

confuses sur le chagrin, sur les souvenirs de famille, s'excusait de

ne pas savoir répondre à mes théories et disait: «Je ne sais pas

m'esprimer», je triomphais de cet aveu avec un bon sens ironique et

brutal digne du docteur Percepied; et si elle ajoutait: «Elle était

tout de même de la parentèse, il reste toujours le respect qu'on doit

à la parentèse», je haussais les épaules et je me disais: «Je suis

bien bon de discuter avec une illettrée qui fait des cuirs pareils»,

adoptant ainsi pour juger Françoise le point de vue mesquin d'hommes

dont ceux qui les méprisent le plus dans l'impartialité de la

méditation, sont fort capables de tenir le rôle quand ils jouent une

des scènes vulgaires de la vie.

Mes promenades de cet automne-là furent d'autant plus agréables que je

les faisais après de longues heures passées sur un livre. Quand

j'étais fatigué d'avoir lu toute la matinée dans la salle, jetant mon

plaid sur mes épaules, je sortais: mon corps obligé depuis longtemps

de garder l'immobilité, mais qui s'était chargé sur place d'animation

et de vitesse accumulées, avait besoin ensuite, comme une toupie qu'on

lâche, de les dépenser dans toutes les directions. Les murs des

maisons, la haie de Tansonville, les arbres du bois de Roussainville,

les buissons auxquels s'adosse Montjouvain, recevaient des coups de

parapluie ou de canne, entendaient des cris joyeux, qui n'étaient, les

uns et les autres, que des idées confuses qui m'exaltaient et qui

n'ont pas atteint le repos dans la lumière, pour avoir préféré à un

lent et difficile éclaircissement, le plaisir d'une dérivation plus

aisée vers une issue immédiate. La plupart des prétendues traductions

de ce que nous avons ressenti ne font ainsi que nous en débarrasser en

le faisant sortir de nous sous une forme indistincte qui ne nous

apprend pas à le connaître. Quand j'essaye de faire le compte de ce

que je dois au côté de Méséglise, des humbles découvertes dont il fût

le cadre fortuit ou le nécessaire inspirateur, je me rappelle que

c'est, cet automne-là, dans une de ces promenades, près du talus

broussailleux qui protège Montjouvain, que je fus frappé pour la

première fois de ce désaccord entre nos impressions et leur expression

habituelle. Après une heure de pluie et de vent contre lesquels

j'avais lutté avec allégresse, comme j'arrivais au bord de la mare de

Montjouvain devant une petite cahute recouverte en tuiles où le

jardinier de M. Vinteuil serrait ses instruments de jardinage, le

soleil venait de reparaître, et ses dorures lavées par l'averse

reluisaient à neuf dans le ciel, sur les arbres, sur le mur de la

cahute, sur son toit de tuile encore mouillé, à la crête duquel se

promenait une poule. Le vent qui soufflait tirait horizontalement les

herbes folles qui avaient poussé dans la paroi du mur, et les plumes

de duvet de la poule, qui, les unes et les autres se laissaient filer

au gré de son souffle jusqu'à l'extrémité de leur longueur, avec

l'abandon de choses inertes et légères. Le toit de tuile faisait dans

la mare, que le soleil rendait de nouveau réfléchissante, une marbrure

rose, à laquelle je n'avais encore jamais fait attention. Et voyant

sur l'eau et à la face du mur un pâle sourire répondre au sourire du

ciel, je m'écriai dans mon enthousiasme en brandissant mon parapluie

refermé: «Zut, zut, zut, zut.» Mais en même temps je sentis que mon

devoir eût été de ne pas m'en tenir à ces mots opaques et de tâcher de

voir plus clair dans mon ravissement.

Et c'est à ce moment-là encore,--grâce à un paysan qui passait, l'air

déjà d'être d'assez mauvaise humeur, qui le fut davantage quand il

faillit recevoir mon parapluie dans la figure, et qui répondit sans

chaleur à mes «beau temps, n'est-ce pas, il fait bon marcher»,--que

j'appris que les mêmes émotions ne se produisent pas simultanément,

dans un ordre préétabli, chez tous les hommes. Plus tard chaque fois

qu'une lecture un peu longue m'avait mis en humeur de causer, le

camarade à qui je brûlais d'adresser la parole venait justement de se

livrer au plaisir de la conversation et désirait maintenant qu'on le

laissât lire tranquille. Si je venais de penser à mes parents avec

tendresse et de prendre les décisions les plus sages et les plus

propres à leur faire plaisir, ils avaient employé le même temps à

apprendre une peccadille que j'avais oubliée et qu'ils me reprochaient

sévèrement au moment où je m'élançais vers eux pour les embrasser.

Parfois à l'exaltation que me donnait la solitude, s'en ajoutait une

autre que je ne savais pas en départager nettement, causée par le

désir de voir surgir devant moi une paysanne, que je pourrais serrer

dans mes bras. Né brusquement, et sans que j'eusse eu le temps de le

rapporter exactement à sa cause, au milieu de pensées très

différentes, le plaisir dont il était accompagné ne me semblait qu'un

degré supérieur de celui qu'elles me donnaient. Je faisais un mérite

de plus à tout ce qui était à ce moment-là dans mon esprit, au reflet

rose du toit de tuile, aux herbes folles, au village de Roussainville

où je désirais depuis longtemps aller, aux arbres de son bois, au

clocher de son église, de cet émoi nouveau qui me les faisait

seulement paraître plus désirables parce que je croyais que c'était

eux qui le provoquaient, et qui semblait ne vouloir que me porter vers

eux plus rapidement quand il enflait ma voile d'une brise puissante,

inconnue et propice. Mais si ce désir qu'une femme apparût ajoutait

pour moi aux charmes de la nature quelque chose de plus exaltant, les

charmes de la nature, en retour, élargissaient ce que celui de la

femme aurait eu de trop restreint. Il me semblait que la beauté des

arbres c'était encore la sienne et que l'âme de ces horizons, du

village de Roussainville, des livres que je lisais cette année-là, son

baiser me la livrerait; et mon imagination reprenant des forces au

contact de ma sensualité, ma sensualité se répandant dans tous les

domaines de mon imagination, mon désir n'avait plus de limites. C'est

qu'aussi,--comme il arrive dans ces moments de rêverie au milieu de la

nature où l'action de l'habitude étant suspendue, nos notions

abstraites des choses mises de côté, nous croyons d'une foi profonde,

à l'originalité, à la vie individuelle du lieu où nous nous

trouvons--la passante qu'appelait mon désir me semblait être non un

exemplaire quelconque de ce type général: la femme, mais un produit

nécessaire et naturel de ce sol. Car en ce temps-là tout ce qui

n'était pas moi, la terre et les êtres, me paraissait plus précieux,

plus important, doué d'une existence plus réelle que cela ne paraît

aux hommes faits. Et la terre et les êtres je ne les séparais pas.

J'avais le désir d'une paysanne de Méséglise ou de Roussainville,

d'une pêcheuse de Balbec, comme j'avais le désir de Méséglise et de

Balbec. Le plaisir qu'elles pouvaient me donner m'aurait paru moins

vrai, je n'aurais plus cru en lui, si j'en avais modifié à ma guise

les conditions. Connaître à Paris une pêcheuse de Balbec ou une

paysanne de Méséglise c'eût été recevoir des coquillages que je

n'aurais pas vus sur la plage, une fougère que je n'aurais pas trouvée

dans les bois, c'eût été retrancher au plaisir que la femme me

donnerait tous ceux au milieu desquels l'avait enveloppée mon

imagination. Mais errer ainsi dans les bois de Roussainville sans une

paysanne à embrasser, c'était ne pas connaître de ces bois le trésor

caché, la beauté profonde. Cette fille que je ne voyais que criblée de

feuillages, elle était elle-même pour moi comme une plante locale

d'une espèce plus élevée seulement que les autres et dont la structure

permet d'approcher de plus près qu'en elles, la saveur profonde du

pays. Je pouvais d'autant plus facilement le croire (et que les

caresses par lesquelles elle m'y ferait parvenir, seraient aussi d'une

sorte particulière et dont je n'aurais pas pu connaître le plaisir par

une autre qu'elle), que j'étais pour longtemps encore à l'âge où on ne

l'a pas encore abstrait ce plaisir de la possession des femmes

différentes avec lesquelles on l'a goûté, où on ne l'a pas réduit à

une notion générale qui les fait considérer dès lors comme les

instruments interchangeables d'un plaisir toujours identique. Il

n'existe même pas, isolé, séparé et formulé dans l'esprit, comme le

but qu'on poursuit en s'approchant d'une femme, comme la cause du

trouble préalable qu'on ressent. A peine y songe-t-on comme à un

plaisir qu'on aura; plutôt, on l'appelle son charme à elle; car on ne

pense pas à soi, on ne pense qu'à sortir de soi. Obscurément attendu,

immanent et caché, il porte seulement à un tel paroxysme au moment où

il s'accomplit, les autres plaisirs que nous causent les doux regards,

les baisers de celle qui est auprès de nous, qu'il nous apparaît

surtout à nous-même comme une sorte de transport de notre

reconnaissance pour la bonté de cœur de notre compagne et pour sa

touchante prédilection à notre égard que nous mesurons aux bienfaits,

au bonheur dont elle nous comble.

Hélas, c'était en vain que j'implorais le donjon de Roussainville, que

je lui demandais de faire venir auprès de moi quelque enfant de son

village, comme au seul confident que j'avais eu de mes premiers

désirs, quand au haut de notre maison de Combray, dans le petit

cabinet sentant l'iris, je ne voyais que sa tour au milieu du carreau

de la fenêtre entr'ouverte, pendant qu'avec les hésitations héroïques

du voyageur qui entreprend une exploration ou du désespéré qui se

suicide, défaillant, je me frayais en moi-même une route inconnue et

que je croyais mortelle, jusqu'au moment où une trace naturelle comme

celle d'un colimaçon s'ajoutait aux feuilles du cassis sauvage qui se

penchaient jusqu'à moi. En vain je le suppliais maintenant. En vain,

tenant l'étendue dans le champ de ma vision, je la drainais de mes

regards qui eussent voulu en ramener une femme. Je pouvais aller

jusqu'au porche de Saint-André-des-Champs; jamais ne s'y trouvait la

paysanne que je n'eusse pas manqué d'y rencontrer si j'avais été avec

mon grand-père et dans l'impossibilité de lier conversation avec elle.

Je fixais indéfiniment le tronc d'un arbre lointain, de derrière

lequel elle allait surgir et venir à moi; l'horizon scruté restait

désert, la nuit tombait, c'était sans espoir que mon attention

s'attachait, comme pour aspirer les créatures qu'ils pouvaient

recéler, à ce sol stérile, à cette terre épuisée; et ce n'était plus

d'allégresse, c'était de rage que je frappais les arbres du bois de

Roussainville d'entre lesquels ne sortait pas plus d'êtres vivants que

s'ils eussent été des arbres peints sur la toile d'un panorama, quand,

ne pouvant me résigner à rentrer à la maison avant d'avoir serré dans

mes bras la femme que j'avais tant désirée, j'étais pourtant obligé de

reprendre le chemin de Combray en m'avouant à moi-même qu'était de

moins en moins probable le hasard qui l'eût mise sur mon chemin. Et

s'y fût-elle trouvée, d'ailleurs, eussé-je osé lui parler? Il me

semblait qu'elle m'eût considéré comme un fou; je cessais de croire

partagés par d'autres êtres, de croire vrais en dehors de moi les

désirs que je formais pendant ces promenades et qui ne se réalisaient

pas. Ils ne m'apparaissaient plus que comme les créations purement

subjectives, impuissantes, illusoires, de mon tempérament. Ils

n'avaient plus de lien avec la nature, avec la réalité qui dès lors

perdait tout charme et toute signification et n'était plus à ma vie

qu'un cadre conventionnel comme l'est à la fiction d'un roman le wagon

sur la banquette duquel le voyageur le lit pour tuer le temps.

C'est peut-être d'une impression ressentie aussi auprès de

Montjouvain, quelques années plus tard, impression restée obscure

alors, qu'est sortie, bien après, l'idée que je me suis faite du

sadisme. On verra plus tard que, pour de tout autres raisons, le

souvenir de cette impression devait jouer un rôle important dans ma

vie. C'était par un temps très chaud; mes parents qui avaient dû

s'absenter pour toute la journée, m'avaient dit de rentrer aussi tard

que je voudrais; et étant allé jusqu'à la mare de Montjouvain où

j'aimais revoir les reflets du toit de tuile, je m'étais étendu à

l'ombre et endormi dans les buissons du talus qui domine la maison, là

où j'avais attendu mon père autrefois, un jour qu'il était allé voir

M. Vinteuil. Il faisait presque nuit quand je m'éveillai, je voulus me

lever, mais je vis Mlle Vinteuil (autant que je pus la reconnaître,

car je ne l'avais pas vue souvent à Combray, et seulement quand elle

était encore une enfant, tandis qu'elle commençait d'être une jeune

fille) qui probablement venait de rentrer, en face de moi, à quelques

centimètres de moi, dans cette chambre où son père avait reçu le mien

et dont elle avait fait son petit salon à elle. La fenêtre était

entr'ouverte, la lampe était allumée, je voyais tous ses mouvements

sans qu'elle me vît, mais en m'en allant j'aurais fait craquer les

buissons, elle m'aurait entendu et elle aurait pu croire que je

m'étais caché là pour l'épier.

Elle était en grand deuil, car son père était mort depuis peu. Nous

n'étions pas allés la voir, ma mère ne l'avait pas voulu à cause d'une

vertu qui chez elle limitait seule les effets de la bonté: la pudeur;

mais elle la plaignait profondément. Ma mère se rappelant la triste

fin de vie de M. Vinteuil, tout absorbée d'abord par les soins de mère

et de bonne d'enfant qu'il donnait à sa fille, puis par les

souffrances que celle-ci lui avait causées; elle revoyait le visage

torturé qu'avait eu le vieillard tous les derniers temps; elle savait

qu'il avait renoncé à jamais à achever de transcrire au net toute son

œuvre des dernières années, pauvres morceaux d'un vieux professeur de

piano, d'un ancien organiste de village dont nous imaginions bien

qu'ils n'avaient guère de valeur en eux-mêmes, mais que nous ne

méprisions pas parce qu'ils en avaient tant pour lui dont ils avaient

été la raison de vivre avant qu'il les sacrifiât à sa fille, et qui

pour la plupart pas même notés, conservés seulement dans sa mémoire,

quelques-uns inscrits sur des feuillets épars, illisibles, resteraient

inconnus; ma mère pensait à cet autre renoncement plus cruel encore

auquel M. Vinteuil avait été contraint, le renoncement à un avenir de

bonheur honnête et respecté pour sa fille; quand elle évoquait toute

cette détresse suprême de l'ancien maître de piano de mes tantes, elle

éprouvait un véritable chagrin et songeait avec effroi à celui

autrement amer que devait éprouver Mlle Vinteuil tout mêlé du remords

d'avoir à peu près tué son père. «Pauvre M. Vinteuil, disait ma mère,

il a vécu et il est mort pour sa fille, sans avoir reçu son salaire.

Le recevra-t-il après sa mort et sous quelle forme? Il ne pourrait lui

venir que d'elle.»

Au fond du salon de Mlle Vinteuil, sur la cheminée était posé un petit

portrait de son père que vivement elle alla chercher au moment où

retentit le roulement d'une voiture qui venait de la route, puis elle

se jeta sur un canapé, et tira près d'elle une petite table sur

laquelle elle plaça le portrait, comme M. Vinteuil autrefois avait mis

à côté de lui le morceau qu'il avait le désir de jouer à mes parents.

Bientôt son amie entra. Mlle Vinteuil l'accueillit sans se lever, ses

deux mains derrière la tête et se recula sur le bord opposé du sofa

comme pour lui faire une place. Mais aussitôt elle sentit qu'elle

semblait ainsi lui imposer une attitude qui lui était peut-être

importune. Elle pensa que son amie aimerait peut-être mieux être loin

d'elle sur une chaise, elle se trouva indiscrète, la délicatesse de

son cœur s'en alarma; reprenant toute la place sur le sofa elle ferma

les yeux et se mit à bâiller pour indiquer que l'envie de dormir était

la seule raison pour laquelle elle s'était ainsi étendue. Malgré la

familiarité rude et dominatrice qu'elle avait avec sa camarade, je

reconnaissais les gestes obséquieux et réticents, les brusques

scrupules de son père. Bientôt elle se leva, feignit de vouloir fermer

les volets et de n'y pas réussir.

--«Laisse donc tout ouvert, j'ai chaud,» dit son amie.

--«Mais c'est assommant, on nous verra», répondit Mlle Vinteuil.

Mais elle devina sans doute que son amie penserait qu'elle n'avait dit

ces mots que pour la provoquer à lui répondre par certains autres

qu'elle avait en effet le désir d'entendre, mais que par discrétion

elle voulait lui laisser l'initiative de prononcer. Aussi son regard

que je ne pouvais distinguer, dut-il prendre l'expression qui plaisait

tant à ma grand'mère, quand elle ajouta vivement:

--«Quand je dis nous voir, je veux dire nous voir lire, c'est

assommant, quelque chose insignifiante qu'on fasse, de penser que des

yeux vous voient.»

Par une générosité instinctive et une politesse involontaire elle

taisait les mots prémédités qu'elle avait jugés indispensables à la

pleine réalisation de son désir. Et à tous moments au fond d'elle-même

une vierge timide et suppliante implorait et faisait reculer un

soudard fruste et vainqueur.

--«Oui, c'est probable qu'on nous regarde à cette heure-ci, dans cette

campagne fréquentée, dit ironiquement son amie. Et puis quoi?

Ajouta-t-elle (en croyant devoir accompagner d'un clignement d'yeux

malicieux et tendre, ces mots qu'elle récita par bonté, comme un

texte, qu'elle savait être agréable à Mlle Vinteuil, d'un ton qu'elle

s'efforçait de rendre cynique), quand même on nous verrait ce n'en est

que meilleur.»

Mlle Vinteuil frémit et se leva. Son cœur scrupuleux et sensible

ignorait quelles paroles devaient spontanément venir s'adapter à la

scène que ses sens réclamaient. Elle cherchait le plus loin qu'elle

pouvait de sa vraie nature morale, à trouver le langage propre à la

fille vicieuse qu'elle désirait d'être, mais les mots qu'elle pensait

que celle-ci eût prononcés sincèrement lui paraissaient faux dans sa

bouche. Et le peu qu'elle s'en permettait était dit sur un ton guindé

où ses habitudes de timidité paralysaient ses velléités d'audace, et

s'entremêlait de: «tu n'as pas froid, tu n'as pas trop chaud, tu n'as

pas envie d'être seule et de lire?»

--«Mademoiselle me semble avoir des pensées bien lubriques, ce soir»,

finit-elle par dire, répétant sans doute une phrase qu'elle avait

entendue autrefois dans la bouche de son amie.

Dans l'échancrure de son corsage de crêpe Mlle Vinteuil sentit que son

amie piquait un baiser, elle poussa un petit cri, s'échappa, et elles

se poursuivirent en sautant, faisant voleter leurs larges manches

comme des ailes et gloussant et piaillant comme des oiseaux amoureux.

Puis Mlle Vinteuil finit par tomber sur le canapé, recouverte par le

corps de son amie. Mais celle-ci tournait le dos à la petite table sur

laquelle était placé le portrait de l'ancien professeur de piano. Mlle

Vinteuil comprit que son amie ne le verrait pas si elle n'attirait pas

sur lui son attention, et elle lui dit, comme si elle venait seulement

de le remarquer:

--«Oh! ce portrait de mon père qui nous regarde, je ne sais pas qui a

pu le mettre là, j'ai pourtant dit vingt fois que ce n'était pas sa

place.»

Je me souvins que c'étaient les mots que M. Vinteuil avait dits à mon

père à propos du morceau de musique. Ce portrait leur servait sans

doute habituellement pour des profanations rituelles, car son amie lui

répondit par ces paroles qui devaient faire partie de ses réponses

liturgiques:

--«Mais laisse-le donc où il est, il n'est plus là pour nous embêter.

Crois-tu qu'il pleurnicherait, qu'il voudrait te mettre ton manteau,

s'il te voyait là, la fenêtre ouverte, le vilain singe.»

Mlle Vinteuil répondit par des paroles de doux reproche: «Voyons,

voyons», qui prouvaient la bonté de sa nature, non qu'elles fussent

dictées par l'indignation que cette façon de parler de son père eût pu

lui causer (évidemment c'était là un sentiment qu'elle s'était

habituée, à l'aide de quels sophismes? à faire taire en elle dans ces

minutes-là), mais parce qu'elles étaient comme un frein que pour ne

pas se montrer égoïste elle mettait elle-même au plaisir que son amie

cherchait à lui procurer. Et puis cette modération souriante en

répondant à ces blasphèmes, ce reproche hypocrite et tendre,

paraissaient peut-être à sa nature franche et bonne, une forme

particulièrement infâme, une forme doucereuse de cette scélératesse

qu'elle cherchait à s'assimiler. Mais elle ne put résister à l'attrait

du plaisir qu'elle éprouverait à être traitée avec douceur par une

personne si implacable envers un mort sans défense; elle sauta sur les

genoux de son amie, et lui tendit chastement son front à baiser comme

elle aurait pu faire si elle avait été sa fille, sentant avec délices

qu'elles allaient ainsi toutes deux au bout de la cruauté en ravissant

à M. Vinteuil, jusque dans le tombeau, sa paternité. Son amie lui prit

la tête entre ses mains et lui déposa un baiser sur le front avec

cette docilité que lui rendait facile la grande affection qu'elle

avait pour Mlle Vinteuil et le désir de mettre quelque distraction

dans la vie si triste maintenant de l'orpheline.

--«Sais-tu ce que j'ai envie de lui faire à cette vieille horreur?»

dit-elle en prenant le portrait.

Et elle murmura à l'oreille de Mlle Vinteuil quelque chose que je ne

pus entendre.

--«Oh! tu n'oserais pas.»

--«Je n'oserais pas cracher dessus? sur ça?» dit l'amie avec une

brutalité voulue.

Je n'en entendis pas davantage, car Mlle Vinteuil, d'un air las,

gauche, affairé, honnête et triste, vint fermer les volets et la

fenêtre, mais je savais maintenant, pour toutes les souffrances que

pendant sa vie M. Vinteuil avait supportées à cause de sa fille, ce

qu'après la mort il avait reçu d'elle en salaire.

Et pourtant j'ai pensé depuis que si M. Vinteuil avait pu assister à

cette scène, il n'eût peut-être pas encore perdu sa foi dans le bon

cœur de sa fille, et peut-être même n'eût-il pas eu en cela tout à

fait tort. Certes, dans les habitudes de Mlle Vinteuil l'apparence du

mal était si entière qu'on aurait eu de la peine à la rencontrer

réalisée à ce degré de perfection ailleurs que chez une sadique; c'est

à la lumière de la rampe des théâtres du boulevard plutôt que sous la

lampe d'une maison de campagne véritable qu'on peut voir une fille

faire cracher une amie sur le portrait d'un père qui n'a vécu que pour

elle; et il n'y a guère que le sadisme qui donne un fondement dans la

vie à l'esthétique du mélodrame. Dans la réalité, en dehors des cas de

sadisme, une fille aurait peut-être des manquements aussi cruels que

ceux de Mlle Vinteuil envers la mémoire et les volontés de son père

mort, mais elle ne les résumerait pas expressément en un acte d'un

symbolisme aussi rudimentaire et aussi naïf; ce que sa conduite aurait

de criminel serait plus voilé aux yeux des autres et même à ses yeux à

elle qui ferait le mal sans se l'avouer. Mais, au-delà de l'apparence,

dans le cœur de Mlle Vinteuil, le mal, au début du moins, ne fut sans

doute pas sans mélange. Une sadique comme elle est l'artiste du mal,

ce qu'une créature entièrement mauvaise ne pourrait être car le mal ne

lui serait pas extérieur, il lui semblerait tout naturel, ne se

distinguerait même pas d'elle; et la vertu, la mémoire des morts, la

tendresse filiale, comme elle n'en aurait pas le culte, elle ne

trouverait pas un plaisir sacrilège à les profaner. Les sadiques de

l'espèce de Mlle Vinteuil sont des être si purement sentimentaux, si

naturellement vertueux que même le plaisir sensuel leur paraît quelque

chose de mauvais, le privilège des méchants. Et quand ils se concèdent

à eux-mêmes de s'y livrer un moment, c'est dans la peau des méchants

qu'ils tâchent d'entrer et de faire entrer leur complice, de façon à

avoir eu un moment l'illusion de s'être évadés de leur âme scrupuleuse

et tendre, dans le monde inhumain du plaisir. Et je comprenais combien

elle l'eût désiré en voyant combien il lui était impossible d'y

réussir. Au moment où elle se voulait si différente de son père, ce

qu'elle me rappelait c'était les façons de penser, de dire, du vieux

professeur de piano. Bien plus que sa photographie, ce qu'elle

profanait, ce qu'elle faisait servir à ses plaisirs mais qui restait

entre eux et elle et l'empêchait de les goûter directement, c'était la

ressemblance de son visage, les yeux bleus de sa mère à lui qu'il lui

avait transmis comme un bijou de famille, ces gestes d'amabilité qui

interposaient entre le vice de Mlle Vinteuil et elle une phraséologie,

une mentalité qui n'était pas faite pour lui et l'empêchait de le

connaître comme quelque chose de très différent des nombreux devoirs

de politesse auxquels elle se consacrait d'habitude. Ce n'est pas le

mal qui lui donnait l'idée du plaisir, qui lui semblait agréable;

c'est le plaisir qui lui semblait malin. Et comme chaque fois qu'elle

s'y adonnait il s'accompagnait pour elle de ces pensées mauvaises qui

le reste du temps étaient absentes de son âme vertueuse, elle

finissait par trouver au plaisir quelque chose de diabolique, par

l'identifier au Mal. Peut-être Mlle Vinteuil sentait-elle que son amie

n'était pas foncièrement mauvaise, et qu'elle n'était pas sincère au

moment où elle lui tenait ces propos blasphématoires. Du moins

avait-elle le plaisir d'embrasser sur son visage, des sourires, des

regards, feints peut-être, mais analogues dans leur expression

vicieuse et basse à ceux qu'aurait eus non un être de bonté et de

souffrance, mais un être de cruauté et de plaisir. Elle pouvait

s'imaginer un instant qu'elle jouait vraiment les jeux qu'eût joués

avec une complice aussi dénaturée, une fille qui aurait ressenti en

effet ces sentiments barbares à l'égard de la mémoire de son père.

Peut-être n'eût-elle pas pensé que le mal fût un état si rare, si

extraordinaire, si dépaysant, où il était si reposant d'émigrer, si

elle avait su discerner en elle comme en tout le monde, cette

indifférence aux souffrances qu'on cause et qui, quelques autres noms

qu'on lui donne, est la forme terrible et permanente de la cruauté.

S'il était assez simple d'aller du côté de Méséglise, c'était une

autre affaire d'aller du côté de Guermantes, car la promenade était

longue et l'on voulait être sûr du temps qu'il ferait. Quand on

semblait entrer dans une série de beaux jours; quand Françoise

désespérée qu'il ne tombât pas une goutte d'eau pour les «pauvres

récoltes», et ne voyant que de rares nuages blancs nageant à la

surface calme et bleue du ciel s'écriait en gémissant: «Ne dirait-on

pas qu'on voit ni plus ni moins des chiens de mer qui jouent en

montrant là-haut leurs museaux? Ah! ils pensent bien à faire pleuvoir

pour les pauvres laboureurs! Et puis quand les blés seront poussés,

alors la pluie se mettra à tomber tout à petit patapon, sans

discontinuer, sans plus savoir sur quoi elle tombe que si c'était sur

la mer»; quand mon père avait reçu invariablement les mêmes réponses

favorables du jardinier et du baromètre, alors on disait au dîner:

«Demain s'il fait le même temps, nous irons du côté de Guermantes.» On

partait tout de suite après déjeuner par la petite porte du jardin et

on tombait dans la rue des Perchamps, étroite et formant un angle

aigu, remplie de graminées au milieu desquelles deux ou trois guêpes

passaient la journée à herboriser, aussi bizarre que son nom d'où me

semblaient dériver ses particularités curieuses et sa personnalité

revêche, et qu'on chercherait en vain dans le Combray d'aujourd'hui où

sur son tracé ancien s'élève l'école. Mais ma rêverie (semblable à ces

architectes élèves de Viollet-le-Duc, qui, croyant retrouver sous un

jubé Renaissance et un autel du XVIIe siècle les traces d'un chœur

roman, remettent tout l'édifice dans l'état où il devait être au XIIe

siècle) ne laisse pas une pierre du bâtiment nouveau, reperce et

«restitue» la rue des Perchamps. Elle a d'ailleurs pour ces

reconstitutions, des données plus précises que n'en ont généralement

les restaurateurs: quelques images conservées par ma mémoire, les

dernières peut-être qui existent encore actuellement, et destinées à

être bientôt anéanties, de ce qu'était le Combray du temps de mon

enfance; et parce que c'est lui-même qui les a tracées en moi avant de

disparaître, émouvantes,--si on peut comparer un obscur portrait à ces

effigies glorieuses dont ma grand'mère aimait à me donner des

reproductions--comme ces gravures anciennes de la Cène ou ce tableau de

Gentile Bellini dans lesquels l'on voit en un état qui n'existe plus

aujourd'hui le chef-d'œuvre de Vinci et le portail de Saint-Marc.

On passait, rue de l'Oiseau, devant la vieille hôtellerie de l'Oiseau

flesché dans la grande cour de laquelle entrèrent quelquefois au XVIIe

siècle les carrosses des duchesses de Montpensier, de Guermantes et de

Montmorency quand elles avaient à venir à Combray pour quelque

contestation avec leurs fermiers, pour une question d'hommage. On

gagnait le mail entre les arbres duquel apparaissait le clocher de

Saint-Hilaire. Et j'aurais voulu pouvoir m'asseoir là et rester toute

la journée à lire en écoutant les cloches; car il faisait si beau et

si tranquille que, quand sonnait l'heure, on aurait dit non qu'elle

rompait le calme du jour mais qu'elle le débarrassait de ce qu'il

contenait et que le clocher avec l'exactitude indolente et soigneuse

d'une personne qui n'a rien d'autre à faire, venait seulement--pour

exprimer et laisser tomber les quelques gouttes d'or que la chaleur y

avait lentement et naturellement amassées--de presser, au moment voulu,

la plénitude du silence.

Le plus grand charme du côté de Guermantes, c'est qu'on y avait

presque tout le temps à côté de soi le cours de la Vivonne. On la

traversait une première fois, dix minutes après avoir quitté la

maison, sur une passerelle dite le Pont-Vieux. Dès le lendemain de

notre arrivée, le jour de Pâques, après le sermon s'il faisait beau

temps, je courais jusque-là, voir dans ce désordre d'un matin de

grande fête où quelques préparatifs somptueux font paraître plus

sordides les ustensiles de ménage qui traînent encore, la rivière qui

se promenait déjà en bleu-ciel entre les terres encore noires et nues,

accompagnée seulement d'une bande de coucous arrivés trop tôt et de

primevères en avance, cependant que çà et là une violette au bec bleu

laissait fléchir sa tige sous le poids de la goutte d'odeur qu'elle

tenait dans son cornet. Le Pont-Vieux débouchait dans un sentier de

halage qui à cet endroit se tapissait l'été du feuillage bleu d'un

noisetier sous lequel un pêcheur en chapeau de paille avait pris

racine. A Combray où je savais quelle individualité de maréchal

ferrant ou de garçon épicier était dissimulée sous l'uniforme du

suisse ou le surplis de l'enfant de chœur, ce pêcheur est la seule

personne dont je n'aie jamais découvert l'identité. Il devait

connaître mes parents, car il soulevait son chapeau quand nous

passions; je voulais alors demander son nom, mais on me faisait signe

de me taire pour ne pas effrayer le poisson. Nous nous engagions dans

le sentier de halage qui dominait le courant d'un talus de plusieurs

pieds; de l'autre côté la rive était basse, étendue en vastes prés

jusqu'au village et jusqu'à la gare qui en était distante. Ils étaient

semés des restes, à demi enfouis dans l'herbe, du château des anciens

comtes de Combray qui au moyen âge avait de ce côté le cours de la

Vivonne comme défense contre les attaques des sires de Guermantes et

des abbés de Martinville. Ce n'étaient plus que quelques fragments de

tours bossuant la prairie, à peine apparents, quelques créneaux d'où

jadis l'arbalétrier lançait des pierres, d'où le guetteur surveillait

Novepont, Clairefontaine, Martinville-le-Sec, Bailleau-l'Exempt,

toutes terres vassales de Guermantes entre lesquelles Combray était

enclavé, aujourd'hui au ras de l'herbe, dominés par les enfants de

l'école des frères qui venaient là apprendre leurs leçons ou jouer aux

récréations;--passé presque descendu dans la terre, couché au bord de

l'eau comme un promeneur qui prend le frais, mais me donnant fort à

songer, me faisant ajouter dans le nom de Combray à la petite ville

d'aujourd'hui une cité très différente, retenant mes pensées par son

visage incompréhensible et d'autrefois qu'il cachait à demi sous les

boutons d'or. Ils étaient fort nombreux à cet endroit qu'ils avaient

choisi pour leurs jeux sur l'herbe, isolés, par couples, par troupes,

jaunes comme un jaune d'œuf, brillants d'autant plus, me semblait-il,

que ne pouvant dériver vers aucune velléité de dégustation le plaisir

que leur vue me causait, je l'accumulais dans leur surface dorée,

jusqu'à ce qu'il devînt assez puissant pour produire de l'inutile

beauté; et cela dès ma plus petite enfance, quand du sentier de halage

je tendais les bras vers eux sans pouvoir épeler complètement leur

joli nom de Princes de contes de fées français, venus peut-être il y a

bien des siècles d'Asie mais apatriés pour toujours au village,

contents du modeste horizon, aimant le soleil et le bord de l'eau,

fidèles à la petite vue de la gare, gardant encore pourtant comme

certaines de nos vieilles toiles peintes, dans leur simplicité

populaire, un poétique éclat d'orient.

Je m'amusais à regarder les carafes que les gamins mettaient dans la

Vivonne pour prendre les petits poissons, et qui, remplies par la

rivière, où elles sont à leur tour encloses, à la fois «contenant» aux

flancs transparents comme une eau durcie, et «contenu» plongé dans un

plus grand contenant de cristal liquide et courant, évoquaient l'image

de la fraîcheur d'une façon plus délicieuse et plus irritante qu'elles

n'eussent fait sur une table servie, en ne la montrant qu'en fuite

dans cette allitération perpétuelle entre l'eau sans consistance où

les mains ne pouvaient la capter et le verre sans fluidité où le

palais ne pourrait en jouir. Je me promettais de venir là plus tard

avec des lignes; j'obtenais qu'on tirât un peu de pain des provisions

du goûter; j'en jetais dans la Vivonne des boulettes qui semblaient

suffire pour y provoquer un phénomène de sursaturation, car l'eau se

solidifiait aussitôt autour d'elles en grappes ovoïdes de têtards

inanitiés qu'elle tenait sans doute jusque-là en dissolution,

invisibles, tout près d'être en voie de cristallisation.

Bientôt le cours de la Vivonne s'obstrue de plantes d'eau. Il y en a

d'abord d'isolées comme tel nénufar à qui le courant au travers duquel

il était placé d'une façon malheureuse laissait si peu de repos que

comme un bac actionné mécaniquement il n'abordait une rive que pour

retourner à celle d'où il était venu, refaisant éternellement la

double traversée. Poussé vers la rive, son pédoncule se dépliait,

s'allongeait, filait, atteignait l'extrême limite de sa tension

jusqu'au bord où le courant le reprenait, le vert cordage se repliait

sur lui-même et ramenait la pauvre plante à ce qu'on peut d'autant

mieux appeler son point de départ qu'elle n'y restait pas une seconde

sans en repartir par une répétition de la même manœuvre. Je la

retrouvais de promenade en promenade, toujours dans la même situation,

faisant penser à certains neurasthéniques au nombre desquels mon

grand-père comptait ma tante Léonie, qui nous offrent sans changement

au cours des années le spectacle des habitudes bizarres qu'ils se

croient chaque fois à la veille de secouer et qu'ils gardent toujours;

pris dans l'engrenage de leurs malaises et de leurs manies, les

efforts dans lesquels ils se débattent inutilement pour en sortir ne

font qu'assurer le fonctionnement et faire jouer le déclic de leur

diététique étrange, inéluctable et funeste. Tel était ce nénufar,

pareil aussi à quelqu'un de ces malheureux dont le tourment singulier,

qui se répète indéfiniment durant l'éternité, excitait la curiosité de

Dante et dont il se serait fait raconter plus longuement les

particularités et la cause par le supplicié lui-même, si Virgile,

s'éloignant à grands pas, ne l'avait forcé à le rattraper au plus

vite, comme moi mes parents.

Mais plus loin le courant se ralentit, il traverse une propriété dont

l'accès était ouvert au public par celui à qui elle appartenait et qui

s'y était complu à des travaux d'horticulture aquatique, faisant

fleurir, dans les petits étangs que forme la Vivonne, de véritables

jardins de nymphéas. Comme les rives étaient à cet endroit très

boisées, les grandes ombres des arbres donnaient à l'eau un fond qui

était habituellement d'un vert sombre mais que parfois, quand nous

rentrions par certains soirs rassérénés d'après-midi orageux, j'ai vu

d'un bleu clair et cru, tirant sur le violet, d'apparence cloisonnée

et de goût japonais. Çà et là, à la surface, rougissait comme une

fraise une fleur de nymphéa au cœur écarlate, blanc sur les bords.

Plus loin, les fleurs plus nombreuses étaient plus pâles, moins

lisses, plus grenues, plus plissées, et disposées par le hasard en

enroulements si gracieux qu'on croyait voir flotter à la dérive, comme

après l'effeuillement mélancolique d'une fête galante, des roses

mousseuses en guirlandes dénouées. Ailleurs un coin semblait réservé

aux espèces communes qui montraient le blanc et rose proprets de la

julienne, lavés comme de la porcelaine avec un soin domestique, tandis

qu'un peu plus loin, pressées les unes contre les autres en une

véritable plate-bande flottante, on eût dit des pensées des jardins

qui étaient venues poser comme des papillons leur ailes bleuâtres et

glacées, sur l'obliquité transparente de ce parterre d'eau; de ce

parterre céleste aussi: car il donnait aux fleurs un sol d'une couleur

plus précieuse, plus émouvante que la couleur des fleurs elles-mêmes;

et, soit que pendant l'après-midi il fît étinceler sous les nymphéas

le kaléidoscope d'un bonheur attentif, silencieux et mobile, ou qu'il

s'emplît vers le soir, comme quelque port lointain, du rose et de la

rêverie du couchant, changeant sans cesse pour rester toujours en

accord, autour des corolles de teintes plus fixes, avec ce qu'il y a

de plus profond, de plus fugitif, de plus mystérieux,--avec ce qu'il y

a d'infini,--dans l'heure, il semblait les avoir fait fleurir en plein

ciel.

Au sortir de ce parc, la Vivonne redevient courante. Que de fois j'ai

vu, j'ai désiré imiter quand je serais libre de vivre à ma guise, un

rameur, qui, ayant lâché l'aviron, s'était couché à plat sur le dos,

la tête en bas, au fond de sa barque, et la laissant flotter à la

dérive, ne pouvant voir que le ciel qui filait lentement au-dessus de

lui, portait sur son visage l'avant-goût du bonheur et de la paix.

Nous nous asseyions entre les iris au bord de l'eau. Dans le ciel

férié, flânait longuement un nuage oisif. Par moments oppressée par

l'ennui, une carpe se dressait hors de l'eau dans une aspiration

anxieuse. C'était l'heure du goûter. Avant de repartir nous restions

longtemps à manger des fruits, du pain et du chocolat, sur l'herbe où

parvenaient jusqu'à nous, horizontaux, affaiblis, mais denses et

métalliques encore, des sons de la cloche de Saint-Hilaire qui ne

s'étaient pas mélangés à l'air qu'ils traversaient depuis si

longtemps, et côtelés par la palpitation successive de toutes leurs

lignes sonores, vibraient en rasant les fleurs, à nos pieds.

Parfois, au bord de l'eau entourée de bois, nous rencontrions une

maison dite de plaisance, isolée, perdue, qui ne voyait rien, du

monde, que la rivière qui baignait ses pieds. Une jeune femme dont le

visage pensif et les voiles élégants n'étaient pas de ce pays et qui

sans doute était venue, selon l'expression populaire «s'enterrer» là,

goûter le plaisir amer de sentir que son nom, le nom surtout de celui

dont elle n'avait pu garder le cœur, y était inconnu, s'encadrait dans

la fenêtre qui ne lui laissait pas regarder plus loin que la barque

amarrée près de la porte. Elle levait distraitement les yeux en

entendant derrière les arbres de la rive la voix des passants dont

avant qu'elle eût aperçu leur visage, elle pouvait être certaine que

jamais ils n'avaient connu, ni ne connaîtraient l'infidèle, que rien

dans leur passé ne gardait sa marque, que rien dans leur avenir

n'aurait l'occasion de la recevoir. On sentait que, dans son

renoncement, elle avait volontairement quitté des lieux où elle aurait

pu du moins apercevoir celui qu'elle aimait, pour ceux-ci qui ne

l'avaient jamais vu. Et je la regardais, revenant de quelque promenade

sur un chemin où elle savait qu'il ne passerait pas, ôter de ses mains

résignées de longs gants d'une grâce inutile.

Jamais dans la promenade du côté de Guermantes nous ne pûmes remonter

jusqu'aux sources de la Vivonne, auxquelles j'avais souvent pensé et

qui avaient pour moi une existence si abstraite, si idéale, que

j'avais été aussi surpris quand on m'avait dit qu'elles se trouvaient

dans le département, à une certaine distance kilométrique de Combray,

que le jour où j'avais appris qu'il y avait un autre point précis de

la terre où s'ouvrait, dans l'antiquité, l'entrée des Enfers. Jamais

non plus nous ne pûmes pousser jusqu'au terme que j'eusse tant

souhaité d'atteindre, jusqu'à Guermantes. Je savais que là résidaient

des châtelains, le duc et la duchesse de Guermantes, je savais qu'ils

étaient des personnages réels et actuellement existants, mais chaque

fois que je pensais à eux, je me les représentais tantôt en

tapisserie, comme était la comtesse de Guermantes, dans le

«Couronnement d'Esther» de notre église, tantôt de nuances changeantes

comme était Gilbert le Mauvais dans le vitrail où il passait du vert

chou au bleu prune selon que j'étais encore à prendre de l'eau bénite

ou que j'arrivais à nos chaises, tantôt tout à fait impalpables comme

l'image de Geneviève de Brabant, ancêtre de la famille de Guermantes,

que la lanterne magique promenait sur les rideaux de ma chambre ou

faisait monter au plafond,--enfin toujours enveloppés du mystère des

temps mérovingiens et baignant comme dans un coucher de soleil dans la

lumière orangée qui émane de cette syllabe: «antes». Mais si malgré

cela ils étaient pour moi, en tant que duc et duchesse, des êtres

réels, bien qu'étranges, en revanche leur personne ducale se

distendait démesurément, s'immatérialisait, pour pouvoir contenir en

elle ce Guermantes dont ils étaient duc et duchesse, tout ce «côté de

Guermantes» ensoleillé, le cours de la Vivonne, ses nymphéas et ses

grands arbres, et tant de beaux après-midi. Et je savais qu'ils ne

portaient pas seulement le titre de duc et de duchesse de Guermantes,

mais que depuis le XIVe siècle où, après avoir inutilement essayé de

vaincre leurs anciens seigneurs ils s'étaient alliés à eux par des

mariages, ils étaient comtes de Combray, les premiers des citoyens de

Combray par conséquent et pourtant les seuls qui n'y habitassent pas.

Comtes de Combray, possédant Combray au milieu de leur nom, de leur

personne, et sans doute ayant effectivement en eux cette étrange et

pieuse tristesse qui était spéciale à Combray; propriétaires de la

ville, mais non d'une maison particulière, demeurant sans doute

dehors, dans la rue, entre ciel et terre, comme ce Gilbert de

Guermantes, dont je ne voyais aux vitraux de l'abside de Saint-Hilaire

que l'envers de laque noire, si je levais la tête quand j'allais

chercher du sel chez Camus.

Puis il arriva que sur le côté de Guermantes je passai parfois devant

de petits enclos humides où montaient des grappes de fleurs sombres.

Je m'arrêtais, croyant acquérir une notion précieuse, car il me

semblait avoir sous les yeux un fragment de cette région fluviatile,

que je désirais tant connaître depuis que je l'avais vue décrite par

un de mes écrivains préférés. Et ce fut avec elle, avec son sol

imaginaire traversé de cours d'eau bouillonnants, que Guermantes,

changeant d'aspect dans ma pensée, s'identifia, quand j'eus entendu le

docteur Percepied nous parler des fleurs et des belles eaux vives

qu'il y avait dans le parc du château. Je rêvais que Mme de Guermantes

m'y faisait venir, éprise pour moi d'un soudain caprice; tout le jour

elle y pêchait la truite avec moi. Et le soir me tenant par la main,

en passant devant les petits jardins de ses vassaux, elle me montrait

le long des murs bas, les fleurs qui y appuient leurs quenouilles

violettes et rouges et m'apprenait leurs noms. Elle me faisait lui

dire le sujet des poèmes que j'avais l'intention de composer. Et ces

rêves m'avertissaient que puisque je voulais un jour être un écrivain,

il était temps de savoir ce que je comptais écrire. Mais dès que je me

le demandais, tâchant de trouver un sujet où je pusse faire tenir une

signification philosophique infinie, mon esprit s'arrêtait de

fonctionner, je ne voyais plus que le vide en face de mon attention,

je sentais que je n'avais pas de génie ou peut-être une maladie

cérébrale l'empêchait de naître. Parfois je comptais sur mon père pour

arranger cela. Il était si puissant, si en faveur auprès des gens en

place qu'il arrivait à nous faire transgresser les lois que Françoise

m'avait appris à considérer comme plus inéluctables que celles de la

vie et de la mort, à faire retarder d'un an pour notre maison, seule

de tout le quartier, les travaux de «ravalement», à obtenir du

ministre pour le fils de Mme Sazerat qui voulait aller aux eaux,

l'autorisation qu'il passât le baccalauréat deux mois d'avance, dans

la série des candidats dont le nom commençait par un A au lieu

d'attendre le tour des S. Si j'étais tombé gravement malade, si

j'avais été capturé par des brigands, persuadé que mon père avait trop

d'intelligences avec les puissances suprêmes, de trop irrésistibles

lettres de recommandation auprès du bon Dieu, pour que ma maladie ou

ma captivité pussent être autre chose que de vains simulacres sans

danger pour moi, j'aurais attendu avec calme l'heure inévitable du

retour à la bonne réalité, l'heure de la délivrance ou de la guérison;

peut-être cette absence de génie, ce trou noir qui se creusait dans

mon esprit quand je cherchais le sujet de mes écrits futurs,

n'était-il aussi qu'une illusion sans consistance, et cesserait-elle

par l'intervention de mon père qui avait dû convenir avec le

Gouvernement et avec la Providence que je serais le premier écrivain

de l'époque. Mais d'autres fois tandis que mes parents

s'impatientaient de me voir rester en arrière et ne pas les suivre, ma

vie actuelle au lieu de me sembler une création artificielle de mon

père et qu'il pouvait modifier à son gré, m'apparaissait au contraire

comme comprise dans une réalité qui n'était pas faite pour moi, contre

laquelle il n'y avait pas de recours, au cœur de laquelle je n'avais

pas d'allié, qui ne cachait rien au delà d'elle-même. Il me semblait

alors que j'existais de la même façon que les autres hommes, que je

vieillirais, que je mourrais comme eux, et que parmi eux j'étais

seulement du nombre de ceux qui n'ont pas de dispositions pour écrire.

Aussi, découragé, je renonçais à jamais à la littérature, malgré les

encouragements que m'avait donnés Bloch. Ce sentiment intime,

immédiat, que j'avais du néant de ma pensée, prévalait contre toutes

les paroles flatteuses qu'on pouvait me prodiguer, comme chez un

méchant dont chacun vante les bonnes actions, les remords de sa

conscience.

Un jour ma mère me dit: «Puisque tu parles toujours de Mme de

Guermantes, comme le docteur Percepied l'a très bien soignée il y a

quatre ans, elle doit venir à Combray pour assister au mariage de sa

fille. Tu pourras l'apercevoir à la cérémonie.» C'était du reste par

le docteur Percepied que j'avais le plus entendu parler de Mme de

Guermantes, et il nous avait même montré le numéro d'une revue

illustrée où elle était représentée dans le costume qu'elle portait à

un bal travesti chez la princesse de Léon.

Tout d'un coup pendant la messe de mariage, un mouvement que fit le

suisse en se déplaçant me permit de voir assise dans une chapelle une

dame blonde avec un grand nez, des yeux bleus et perçants, une cravate

bouffante en soie mauve, lisse, neuve et brillante, et un petit bouton

au coin du nez. Et parce que dans la surface de son visage rouge,

comme si elle eût eu très chaud, je distinguais, diluées et à peine

perceptibles, des parcelles d'analogie avec le portrait qu'on m'avait

montré, parce que surtout les traits particuliers que je relevais en

elle, si j'essayais de les énoncer, se formulaient précisément dans

les mêmes termes: un grand nez, des yeux bleus, dont s'était servi le

docteur Percepied quand il avait décrit devant moi la duchesse de

Guermantes, je me dis: cette dame ressemble à Mme de Guermantes; or la

chapelle où elle suivait la messe était celle de Gilbert le Mauvais,

sous les plates tombes de laquelle, dorées et distendues comme des

alvéoles de miel, reposaient les anciens comtes de Brabant, et que je

me rappelais être à ce qu'on m'avait dit réservée à la famille de

Guermantes quand quelqu'un de ses membres venait pour une cérémonie à

Combray; il ne pouvait vraisemblablement y avoir qu'une seule femme

ressemblant au portrait de Mme de Guermantes, qui fût ce jour-là, jour

où elle devait justement venir, dans cette chapelle: c'était elle! Ma

déception était grande. Elle provenait de ce que je n'avais jamais

pris garde quand je pensais à Mme de Guermantes, que je me la

représentais avec les couleurs d'une tapisserie ou d'un vitrail, dans

un autre siècle, d'une autre matière que le reste des personnes

vivantes. Jamais je ne m'étais avisé qu'elle pouvait avoir une figure

rouge, une cravate mauve comme Mme Sazerat, et l'ovale de ses joues me

fit tellement souvenir de personnes que j'avais vues à la maison que

le soupçon m'effleura, pour se dissiper d'ailleurs aussitôt après, que

cette dame en son principe générateur, en toutes ses molécules,

n'était peut-être pas substantiellement la duchesse de Guermantes,

mais que son corps, ignorant du nom qu'on lui appliquait, appartenait

à un certain type féminin, qui comprenait aussi des femmes de médecins

et de commerçants. «C'est cela, ce n'est que cela, Mme de Guermantes!»

disait la mine attentive et étonnée avec laquelle je contemplais cette

image qui naturellement n'avait aucun rapport avec celles qui sous le

même nom de Mme de Guermantes étaient apparues tant de fois dans mes

songes, puisque, elle, elle n'avait pas été comme les autres

arbitrairement formée par moi, mais qu'elle m'avait sauté aux yeux

pour la première fois il y a un moment seulement, dans l'église; qui

n'était pas de la même nature, n'était pas colorable à volonté comme

elles qui se laissaient imbiber de la teinte orangée d'une syllabe,

mais était si réelle que tout, jusqu'à ce petit bouton qui

s'enflammait au coin du nez, certifiait son assujettissement aux lois

de la vie, comme dans une apothéose de théâtre, un plissement de la

robe de la fée, un tremblement de son petit doigt, dénoncent la

présence matérielle d'une actrice vivante, là où nous étions

incertains si nous n'avions pas devant les yeux une simple projection

lumineuse.

Mais en même temps, sur cette image que le nez proéminent, les yeux

perçants, épinglaient dans ma vision (peut-être parce que c'était eux

qui l'avaient d'abord atteinte, qui y avaient fait la première

encoche, au moment où je n'avais pas encore le temps de songer que la

femme qui apparaissait devant moi pouvait être Mme de Guermantes), sur

cette image toute récente, inchangeable, j'essayais d'appliquer

l'idée: «C'est Mme de Guermantes» sans parvenir qu'à la faire

manœuvrer en face de l'image, comme deux disques séparés par un

intervalle. Mais cette Mme de Guermantes à laquelle j'avais si souvent

rêvé, maintenant que je voyais qu'elle existait effectivement en

dehors de moi, en prit plus de puissance encore sur mon imagination

qui, un moment paralysée au contact d'une réalité si différente de ce

qu'elle attendait, se mit à réagir et à me dire: «Glorieux dès avant

Charlemagne, les Guermantes avaient le droit de vie et de mort sur

leurs vassaux; la duchesse de Guermantes descend de Geneviève de

Brabant. Elle ne connaît, ni ne consentirait à connaître aucune des

personnes qui sont ici.»

Et--ô merveilleuse indépendance des regards humains, retenus au visage

par une corde si lâche, si longue, si extensible qu'ils peuvent se

promener seuls loin de lui--pendant que Mme de Guermantes était assise

dans la chapelle au-dessus des tombes de ses morts, ses regards

flânaient çà et là, montaient le long des piliers, s'arrêtaient même

sur moi comme un rayon de soleil errant dans la nef, mais un rayon de

soleil qui, au moment où je reçus sa caresse, me sembla conscient.

Quant à Mme de Guermantes elle-même, comme elle restait immobile,

assise comme une mère qui semble ne pas voir les audaces espiègles et

les entreprises indiscrètes de ses enfants qui jouent et interpellent

des personnes qu'elle ne connaît pas, il me fût impossible de savoir

si elle approuvait ou blâmait dans le désœuvrement de son âme, le

vagabondage de ses regards.

Je trouvais important qu'elle ne partît pas avant que j'eusse pu la

regarder suffisamment, car je me rappelais que depuis des années je

considérais sa vue comme éminemment désirable, et je ne détachais pas

mes yeux d'elle, comme si chacun de mes regards eût pu matériellement

emporter et mettre en réserve en moi le souvenir du nez proéminent,

des joues rouges, de toutes ces particularités qui me semblaient

autant de renseignements précieux, authentiques et singuliers sur son

visage. Maintenant que me le faisaient trouver beau toutes les pensées

que j'y rapportais--et peut-être surtout, forme de l'instinct de

conservation des meilleures parties de nous-mêmes, ce désir qu'on a

toujours de ne pas avoir été déçu,--la replaçant (puisque c'était une

seule personne qu'elle et cette duchesse de Guermantes que j'avais

évoquée jusque-là) hors du reste de l'humanité dans laquelle la vue

pure et simple de son corps me l'avait fait un instant confondre, je

m'irritais en entendant dire autour de moi: «Elle est mieux que Mme

Sazerat, que Mlle Vinteuil», comme si elle leur eût été comparable. Et

mes regards s'arrêtant à ses cheveux blonds, à ses yeux bleus, à

l'attache de son cou et omettant les traits qui eussent pu me rappeler

d'autres visages, je m'écriais devant ce croquis volontairement

incomplet: «Qu'elle est belle! Quelle noblesse! Comme c'est bien une

fière Guermantes, la descendante de Geneviève de Brabant, que j'ai

devant moi!» Et l'attention avec laquelle j'éclairais son visage

l'isolait tellement, qu'aujourd'hui si je repense à cette cérémonie,

il m'est impossible de revoir une seule des personnes qui y

assistaient sauf elle et le suisse qui répondit affirmativement quand

je lui demandai si cette dame était bien Mme de Guermantes. Mais elle,

je la revois, surtout au moment du défilé dans la sacristie

qu'éclairait le soleil intermittent et chaud d'un jour de vent et

d'orage, et dans laquelle Mme de Guermantes se trouvait au milieu de

tous ces gens de Combray dont elle ne savait même pas les noms, mais

dont l'infériorité proclamait trop sa suprématie pour qu'elle ne

ressentît pas pour eux une sincère bienveillance et auxquels du reste

elle espérait imposer davantage encore à force de bonne grâce et de

simplicité. Aussi, ne pouvant émettre ces regards volontaires, chargés

d'une signification précise, qu'on adresse à quelqu'un qu'on connaît,

mais seulement laisser ses pensées distraites s'échapper incessamment

devant elle en un flot de lumière bleue qu'elle ne pouvait contenir,

elle ne voulait pas qu'il pût gêner, paraître dédaigner ces petites

gens qu'il rencontrait au passage, qu'il atteignait à tous moments. Je

revois encore, au-dessus de sa cravate mauve, soyeuse et gonflée, le

doux étonnement de ses yeux auxquels elle avait ajouté sans oser le

destiner à personne mais pour que tous pussent en prendre leur part un

sourire un peu timide de suzeraine qui a l'air de s'excuser auprès de

ses vassaux et de les aimer. Ce sourire tomba sur moi qui ne la

quittais pas des yeux. Alors me rappelant ce regard qu'elle avait

laissé s'arrêter sur moi, pendant la messe, bleu comme un rayon de

soleil qui aurait traversé le vitrail de Gilbert le Mauvais, je me

dis: «Mais sans doute elle fait attention à moi.» Je crus que je lui

plaisais, qu'elle penserait encore à moi quand elle aurait quitté

l'église, qu'à cause de moi elle serait peut-être triste le soir à

Guermantes. Et aussitôt je l'aimai, car s'il peut quelquefois suffire

pour que nous aimions une femme qu'elle nous regarde avec mépris comme

j'avais cru qu'avait fait Mlle Swann et que nous pensions qu'elle ne

pourra jamais nous appartenir, quelquefois aussi il peut suffire

qu'elle nous regarde avec bonté comme faisait Mme de Guermantes et que

nous pensions qu'elle pourra nous appartenir. Ses yeux bleuissaient

comme une pervenche impossible à cueillir et que pourtant elle m'eût

dédiée; et le soleil menacé par un nuage, mais dardant encore de toute

sa force sur la place et dans la sacristie, donnait une carnation de

géranium aux tapis rouges qu'on y avait étendus par terre pour la

solennité et sur lesquels s'avançait en souriant Mme de Guermantes, et

ajoutait à leur lainage un velouté rose, un épiderme de lumière, cette

sorte de tendresse, de sérieuse douceur dans la pompe et dans la joie

qui caractérisent certaines pages de Lohengrin, certaines peintures de

Carpaccio, et qui font comprendre que Baudelaire ait pu appliquer au

son de la trompette l'épithète de délicieux.

Combien depuis ce jour, dans mes promenades du côté de Guermantes, il

me parut plus affligeant encore qu'auparavant de n'avoir pas de

dispositions pour les lettres, et de devoir renoncer à être jamais un

écrivain célèbre. Les regrets que j'en éprouvais, tandis que je

restais seul à rêver un peu à l'écart, me faisaient tant souffrir, que

pour ne plus les ressentir, de lui-même par une sorte d'inhibition

devant la douleur, mon esprit s'arrêtait entièrement de penser aux

vers, aux romans, à un avenir poétique sur lequel mon manque de talent

m'interdisait de compter. Alors, bien en dehors de toutes ces

préoccupations littéraires et ne s'y rattachant en rien, tout d'un

coup un toit, un reflet de soleil sur une pierre, l'odeur d'un chemin

me faisaient arrêter par un plaisir particulier qu'ils me donnaient,

et aussi parce qu'ils avaient l'air de cacher au delà de ce que je

voyais, quelque chose qu'ils invitaient à venir prendre et que malgré

mes efforts je n'arrivais pas à découvrir. Comme je sentais que cela

se trouvait en eux, je restais là, immobile, à regarder, à respirer, à

tâcher d'aller avec ma pensée au delà de l'image ou de l'odeur. Et

s'il me fallait rattraper mon grand-père, poursuivre ma route, je

cherchais à les retrouver, en fermant les yeux; je m'attachais à me

rappeler exactement la ligne du toit, la nuance de la pierre qui, sans

que je pusse comprendre pourquoi, m'avaient semblé pleines, prêtes à

s'entr'ouvrir, à me livrer ce dont elles n'étaient qu'un couvercle.

Certes ce n'était pas des impressions de ce genre qui pouvaient me

rendre l'espérance que j'avais perdue de pouvoir être un jour écrivain

et poète, car elles étaient toujours liées à un objet particulier

dépourvu de valeur intellectuelle et ne se rapportant à aucune vérité

abstraite. Mais du moins elles me donnaient un plaisir irraisonné,

l'illusion d'une sorte de fécondité et par là me distrayaient de

l'ennui, du sentiment de mon impuissance que j'avais éprouvés chaque

fois que j'avais cherché un sujet philosophique pour une grande œuvre

littéraire. Mais le devoir de conscience était si ardu que

m'imposaient ces impressions de forme, de parfum ou de couleur--de

tâcher d'apercevoir ce qui se cachait derrière elles, que je ne

tardais pas à me chercher à moi-même des excuses qui me permissent de

me dérober à ces efforts et de m'épargner cette fatigue. Par bonheur

mes parents m'appelaient, je sentais que je n'avais pas présentement

la tranquillité nécessaire pour poursuivre utilement ma recherche, et

qu'il valait mieux n'y plus penser jusqu'à ce que je fusse rentré, et

ne pas me fatiguer d'avance sans résultat. Alors je ne m'occupais plus

de cette chose inconnue qui s'enveloppait d'une forme ou d'un parfum,

bien tranquille puisque je la ramenais à la maison, protégée par le

revêtement d'images sous lesquelles je la trouverais vivante, comme

les poissons que les jours où on m'avait laissé aller à la pêche, je

rapportais dans mon panier couverts par une couche d'herbe qui

préservait leur fraîcheur. Une fois à la maison je songeais à autre

chose et ainsi s'entassaient dans mon esprit (comme dans ma chambre

les fleurs que j'avais cueillies dans mes promenades ou les objets

qu'on m'avait donnés), une pierre où jouait un reflet, un toit, un son

de cloche, une odeur de feuilles, bien des images différentes sous

lesquelles il y a longtemps qu'est morte la réalité pressentie que je

n'ai pas eu assez de volonté pour arriver à découvrir. Une fois

pourtant,--où notre promenade s'étant prolongée fort au delà de sa

durée habituelle, nous avions été bien heureux de rencontrer à

mi-chemin du retour, comme l'après-midi finissait, le docteur

Percepied qui passait en voiture à bride abattue, nous avait reconnus

et fait monter avec lui,--j'eus une impression de ce genre et ne

l'abandonnai pas sans un peu l'approfondir. On m'avait fait monter

près du cocher, nous allions comme le vent parce que le docteur avait

encore avant de rentrer à Combray à s'arrêter à Martinville-le-Sec

chez un malade à la porte duquel il avait été convenu que nous

l'attendrions. Au tournant d'un chemin j'éprouvai tout à coup ce

plaisir spécial qui ne ressemblait à aucun autre, à apercevoir les

deux clochers de Martinville, sur lesquels donnait le soleil couchant

et que le mouvement de notre voiture et les lacets du chemin avaient

l'air de faire changer de place, puis celui de Vieuxvicq qui, séparé

d'eux par une colline et une vallée, et situé sur un plateau plus

élevé dans le lointain, semblait pourtant tout voisin d'eux.

En constatant, en notant la forme de leur flèche, le déplacement de

leurs lignes, l'ensoleillement de leur surface, je sentais que je

n'allais pas au bout de mon impression, que quelque chose était

derrière ce mouvement, derrière cette clarté, quelque chose qu'ils

semblaient contenir et dérober à la fois.

Les clochers paraissaient si éloignés et nous avions l'air de si peu

nous rapprocher d'eux, que je fus étonné quand, quelques instants

après, nous nous arrêtâmes devant l'église de Martinville. Je ne

savais pas la raison du plaisir que j'avais eu à les apercevoir à

l'horizon et l'obligation de chercher à découvrir cette raison me

semblait bien pénible; j'avais envie de garder en réserve dans ma tête

ces lignes remuantes au soleil et de n'y plus penser maintenant. Et il

est probable que si je l'avais fait, les deux clochers seraient allés

à jamais rejoindre tant d'arbres, de toits, de parfums, de sons, que

j'avais distingués des autres à cause de ce plaisir obscur qu'ils

m'avaient procuré et que je n'ai jamais approfondi. Je descendis

causer avec mes parents en attendant le docteur. Puis nous repartîmes,

je repris ma place sur le siège, je tournai la tête pour voir encore

les clochers qu'un peu plus tard, j'aperçus une dernière fois au

tournant d'un chemin. Le cocher, qui ne semblait pas disposé à causer,

ayant à peine répondu à mes propos, force me fut, faute d'autre

compagnie, de me rabattre sur celle de moi-même et d'essayer de me

rappeler mes clochers. Bientôt leurs lignes et leurs surfaces

ensoleillées, comme si elles avaient été une sorte d'écorce, se

déchirèrent, un peu de ce qui m'était caché en elles m'apparut, j'eus

une pensée qui n'existait pas pour moi l'instant avant, qui se formula

en mots dans ma tête, et le plaisir que m'avait fait tout à l'heure

éprouver leur vue s'en trouva tellement accru que, pris d'une sorte

d'ivresse, je ne pus plus penser à autre chose. A ce moment et comme

nous étions déjà loin de Martinville en tournant la tête je les

aperçus de nouveau, tout noirs cette fois, car le soleil était déjà

couché. Par moments les tournants du chemin me les dérobaient, puis

ils se montrèrent une dernière fois et enfin je ne les vis plus.

Sans me dire que ce qui était caché derrière les clochers de

Martinville devait être quelque chose d'analogue à une jolie phrase,

puisque c'était sous la forme de mots qui me faisaient plaisir, que

cela m'était apparu, demandant un crayon et du papier au docteur, je

composai malgré les cahots de la voiture, pour soulager ma conscience

et obéir à mon enthousiasme, le petit morceau suivant que j'ai

retrouvé depuis et auquel je n'ai eu à faire subir que peu de

changements:

«Seuls, s'élevant du niveau de la plaine et comme perdus en rase

campagne, montaient vers le ciel les deux clochers de Martinville.

Bientôt nous en vîmes trois: venant se placer en face d'eux par une

volte hardie, un clocher retardataire, celui de Vieuxvicq, les avait

rejoints. Les minutes passaient, nous allions vite et pourtant les

trois clochers étaient toujours au loin devant nous, comme trois

oiseaux posés sur la plaine, immobiles et qu'on distingue au soleil.

Puis le clocher de Vieuxvicq s'écarta, prit ses distances, et les

clochers de Martinville restèrent seuls, éclairés par la lumière du

couchant que même à cette distance, sur leurs pentes, je voyais jouer

et sourire. Nous avions été si longs à nous rapprocher d'eux, que je

pensais au temps qu'il faudrait encore pour les atteindre quand, tout

d'un coup, la voiture ayant tourné, elle nous déposa à leurs pieds; et

ils s'étaient jetés si rudement au-devant d'elle, qu'on n'eut que le

temps d'arrêter pour ne pas se heurter au porche. Nous poursuivîmes

notre route; nous avions déjà quitté Martinville depuis un peu de

temps et le village après nous avoir accompagnés quelques secondes

avait disparu, que restés seuls à l'horizon à nous regarder fuir, ses

clochers et celui de Vieuxvicq agitaient encore en signe d'adieu leurs

cimes ensoleillées. Parfois l'un s'effaçait pour que les deux autres

pussent nous apercevoir un instant encore; mais la route changea de

direction, ils virèrent dans la lumière comme trois pivots d'or et

disparurent à mes yeux. Mais, un peu plus tard, comme nous étions déjà

près de Combray, le soleil étant maintenant couché, je les aperçus une

dernière fois de très loin qui n'étaient plus que comme trois fleurs

peintes sur le ciel au-dessus de la ligne basse des champs. Ils me

faisaient penser aussi aux trois jeunes filles d'une légende,

abandonnées dans une solitude où tombait déjà l'obscurité; et tandis

que nous nous éloignions au galop, je les vis timidement chercher leur

chemin et après quelques gauches trébuchements de leurs nobles

silhouettes, se serrer les uns contre les autres, glisser l'un

derrière l'autre, ne plus faire sur le ciel encore rose qu'une seule

forme noire, charmante et résignée, et s'effacer dans la nuit.» Je ne

repensai jamais à cette page, mais à ce moment-là, quand, au coin du

siège où le cocher du docteur plaçait habituellement dans un panier

les volailles qu'il avait achetées au marché de Martinville, j'eus

fini de l'écrire, je me trouvai si heureux, je sentais qu'elle m'avait

si parfaitement débarrassé de ces clochers et de ce qu'ils cachaient

derrière eux, que, comme si j'avais été moi-même une poule et si je

venais de pondre un œuf, je me mis à chanter à tue-tête.

Pendant toute la journée, dans ces promenades, j'avais pu rêver au

plaisir que ce serait d'être l'ami de la duchesse de Guermantes, de

pêcher la truite, de me promener en barque sur la Vivonne, et, avide

de bonheur, ne demander en ces moments-là rien d'autre à la vie que de

se composer toujours d'une suite d'heureux après-midi. Mais quand sur

le chemin du retour j'avais aperçu sur la gauche une ferme, assez

distante de deux autres qui étaient au contraire très rapprochées, et

à partir de laquelle pour entrer dans Combray il n'y avait plus qu'à

prendre une allée de chênes bordée d'un côté de prés appartenant

chacun à un petit clos et plantés à intervalles égaux de pommiers qui

y portaient, quand ils étaient éclairés par le soleil couchant, le

dessin japonais de leurs ombres, brusquement mon cœur se mettait à

battre, je savais qu'avant une demi-heure nous serions rentrés, et

que, comme c'était de règle les jours où nous étions allés du côté de

Guermantes et où le dîner était servi plus tard, on m'enverrait me

coucher sitôt ma soupe prise, de sorte que ma mère, retenue à table

comme s'il y avait du monde à dîner, ne monterait pas me dire bonsoir

dans mon lit. La zone de tristesse où je venais d'entrer était aussi

distincte de la zone, où je m'élançais avec joie il y avait un moment

encore que dans certains ciels une bande rose est séparée comme par

une ligne d'une bande verte ou d'une bande noire. On voit un oiseau

voler dans le rose, il va en atteindre la fin, il touche presque au

noir, puis il y est entré. Les désirs qui tout à l'heure

m'entouraient, d'aller à Guermantes, de voyager, d'être heureux,

j'étais maintenant tellement en dehors d'eux que leur accomplissement

ne m'eût fait aucun plaisir. Comme j'aurais donné tout cela pour

pouvoir pleurer toute la nuit dans les bras de maman! Je frissonnais,

je ne détachais pas mes yeux angoissés du visage de ma mère, qui

n'apparaîtrait pas ce soir dans la chambre où je me voyais déjà par la

pensée, j'aurais voulu mourir. Et cet état durerait jusqu'au

lendemain, quand les rayons du matin, appuyant, comme le jardinier,

leurs barreaux au mur revêtu de capucines qui grimpaient jusqu'à ma

fenêtre, je sauterais à bas du lit pour descendre vite au jardin, sans

plus me rappeler que le soir ramènerait jamais l'heure de quitter ma

mère. Et de la sorte c'est du côté de Guermantes que j'ai appris à

distinguer ces états qui se succèdent en moi, pendant certaines

périodes, et vont jusqu'à se partager chaque journée, l'un revenant

chasser l'autre, avec la ponctualité de la fièvre; contigus, mais si

extérieurs l'un à l'autre, si dépourvus de moyens de communication

entre eux, que je ne puis plus comprendre, plus même me représenter

dans l'un, ce que j'ai désiré, ou redouté, ou accompli dans l'autre.

Aussi le côté de Méséglise et le côté de Guermantes restent-ils pour

moi liés à bien des petits événements de celle de toutes les diverses

vies que nous menons parallèlement, qui est la plus pleine de

péripéties, la plus riche en épisodes, je veux dire la vie

intellectuelle. Sans doute elle progresse en nous insensiblement et

les vérités qui en ont changé pour nous le sens et l'aspect, qui nous

ont ouvert de nouveaux chemins, nous en préparions depuis longtemps la

découverte; mais c'était sans le savoir; et elles ne datent pour nous

que du jour, de la minute où elles nous sont devenues visibles. Les

fleurs qui jouaient alors sur l'herbe, l'eau qui passait au soleil,

tout le paysage qui environna leur apparition continue à accompagner

leur souvenir de son visage inconscient ou distrait; et certes quand

ils étaient longuement contemplés par cet humble passant, par cet

enfant qui rêvait,--comme l'est un roi, par un mémorialiste perdu dans

la foule,--ce coin de nature, ce bout de jardin n'eussent pu penser que

ce serait grâce à lui qu'ils seraient appelés à survivre en leurs

particularités les plus éphémères; et pourtant ce parfum d'aubépine

qui butine le long de la haie où les églantiers le remplaceront

bientôt, un bruit de pas sans écho sur le gravier d'une allée, une

bulle formée contre une plante aquatique par l'eau de la rivière et

qui crève aussitôt, mon exaltation les a portés et a réussi à leur

faire traverser tant d'années successives, tandis qu'alentour les

chemins se sont effacés et que sont morts ceux qui les foulèrent et le

souvenir de ceux qui les foulèrent. Parfois ce morceau de paysage

amené ainsi jusqu'à aujourd'hui se détache si isolé de tout, qu'il

flotte incertain dans ma pensée comme une Délos fleurie, sans que je

puisse dire de quel pays, de quel temps--peut-être tout simplement de

quel rêve--il vient. Mais c'est surtout comme à des gisements profonds

de mon sol mental, comme aux terrains résistants sur lesquels je

m'appuie encore, que je dois penser au côté de Méséglise et au côté de

Guermantes. C'est parce que je croyais aux choses, aux êtres, tandis

que je les parcourais, que les choses, les êtres qu'ils m'ont fait

connaître, sont les seuls que je prenne encore au sérieux et qui me

donnent encore de la joie. Soit que la foi qui crée soit tarie en moi,

soit que la réalité ne se forme que dans la mémoire, les fleurs qu'on

me montre aujourd'hui pour la première fois ne me semblent pas de

vraies fleurs. Le côté de Méséglise avec ses lilas, ses aubépines, ses

bluets, ses coquelicots, ses pommiers, le côté de Guermantes avec sa

rivière à têtards, ses nymphéas et ses boutons d'or, ont constitué à

tout jamais pour moi la figure des pays où j'aimerais vivre, où

j'exige avant tout qu'on puisse aller à la pêche, se promener en

canot, voir des ruines de fortifications gothiques et trouver au

milieu des blés, ainsi qu'était Saint-André-des-Champs, une église

monumentale, rustique et dorée comme une meule; et les bluets, les

aubépines, les pommiers qu'il m'arrive quand je voyage de rencontrer

encore dans les champs, parce qu'ils sont situés à la même profondeur,

au niveau de mon passé, sont immédiatement en communication avec mon

cœur. Et pourtant, parce qu'il y a quelque chose d'individuel dans les

lieux, quand me saisit le désir de revoir le côté de Guermantes, on ne

le satisferait pas en me menant au bord d'une rivière où il y aurait

d'aussi beaux, de plus beaux nymphéas que dans la Vivonne, pas plus

que le soir en rentrant,--à l'heure où s'éveillait en moi cette

angoisse qui plus tard émigre dans l'amour, et peut devenir à jamais

inséparable de lui--, je n'aurais souhaité que vînt me dire bonsoir une

mère plus belle et plus intelligente que la mienne. Non; de même que

ce qu'il me fallait pour que je pusse m'endormir heureux, avec cette

paix sans trouble qu'aucune maîtresse n'a pu me donner depuis

puisqu'on doute d'elles encore au moment où on croit en elles, et

qu'on ne possède jamais leur cœur comme je recevais dans un baiser

celui de ma mère, tout entier, sans la réserve d'une arrière-pensée,

sans le reliquat d'une intention qui ne fut pas pour moi,--c'est que ce

fût elle, c'est qu'elle inclinât vers moi ce visage où il y avait

au-dessous de l'œil quelque chose qui était, paraît-il, un défaut, et

que j'aimais à l'égal du reste, de même ce que je veux revoir, c'est

le côté de Guermantes que j'ai connu, avec la ferme qui est peu

éloignée des deux suivantes serrées l'une contre l'autre, à l'entrée

de l'allée des chênes; ce sont ces prairies où, quand le soleil les

rend réfléchissantes comme une mare, se dessinent les feuilles des

pommiers, c'est ce paysage dont parfois, la nuit dans mes rêves,

l'individualité m'étreint avec une puissance presque fantastique et

que je ne peux plus retrouver au réveil. Sans doute pour avoir à

jamais indissolublement uni en moi des impressions différentes rien

que parce qu'ils me les avaient fait éprouver en même temps, le côté

de Méséglise ou le côté de Guermantes m'ont exposé, pour l'avenir, à

bien des déceptions et même à bien des fautes. Car souvent j'ai voulu

revoir une personne sans discerner que c'était simplement parce

qu'elle me rappelait une haie d'aubépines, et j'ai été induit à

croire, à faire croire à un regain d'affection, par un simple désir de

voyage. Mais par là même aussi, et en restant présents en celles de

mes impressions d'aujourd'hui auxquelles ils peuvent se relier, ils

leur donnent des assises, de la profondeur, une dimension de plus

qu'aux autres. Ils leur ajoutent aussi un charme, une signification

qui n'est que pour moi. Quand par les soirs d'été le ciel harmonieux

gronde comme une bête fauve et que chacun boude l'orage, c'est au côté

de Méséglise que je dois de rester seul en extase à respirer, à

travers le bruit de la pluie qui tombe, l'odeur d'invisibles et

persistants lilas.

...

C'est ainsi que je restais souvent jusqu'au matin à songer au temps de

Combray, à mes tristes soirées sans sommeil, à tant de jours aussi

dont l'image m'avait été plus récemment rendue par la saveur--ce qu'on

aurait appelé à Combray le «parfum»--d'une tasse de thé, et par

association de souvenirs à ce que, bien des années après avoir quitté

cette petite ville, j'avais appris, au sujet d'un amour que Swann

avait eu avant ma naissance, avec cette précision dans les détails

plus facile à obtenir quelquefois pour la vie de personnes mortes il y

a des siècles que pour celle de nos meilleurs amis, et qui semble

impossible comme semblait impossible de causer d'une ville à une

autre--tant qu'on ignore le biais par lequel cette impossibilité a été

tournée. Tous ces souvenirs ajoutés les uns aux autres ne formaient

plus qu'une masse, mais non sans qu'on ne pût distinguer entre

eux,--entre les plus anciens, et ceux plus récents, nés d'un parfum,

puis ceux qui n'étaient que les souvenirs d'une autre personne de qui

je les avais appris-- sinon des fissures, des failles véritables, du

moins ces veinures, ces bigarrures de coloration, qui dans certaines

roches, dans certains marbres, révèlent des différences d'origine,

d'âge, de «formation».

Certes quand approchait le matin, il y avait bien longtemps qu'était

dissipée la brève incertitude de mon réveil. Je savais dans quelle

chambre je me trouvais effectivement, je l'avais reconstruite autour

de moi dans l'obscurité, et,--soit en m'orientant par la seule mémoire,

soit en m'aidant, comme indication, d'une faible lueur aperçue, au

pied de laquelle je plaçais les rideaux de la croisée--, je l'avais

reconstruite tout entière et meublée comme un architecte et un

tapissier qui gardent leur ouverture primitive aux fenêtres et aux

portes, j'avais reposé les glaces et remis la commode à sa place

habituelle. Mais à peine le jour--et non plus le reflet d'une dernière

braise sur une tringle de cuivre que j'avais pris pour lui--traçait-il

dans l'obscurité, et comme à la craie, sa première raie blanche et

rectificative, que la fenêtre avec ses rideaux, quittait le cadre de

la porte où je l'avais située par erreur, tandis que pour lui faire

place, le bureau que ma mémoire avait maladroitement installé là se

sauvait à toute vitesse, poussant devant lui la cheminée et écartant

le mur mitoyen du couloir; une courette régnait à l'endroit où il y a

un instant encore s'étendait le cabinet de toilette, et la demeure que

j'avais rebâtie dans les ténèbres était allée rejoindre les demeures

entrevues dans le tourbillon du réveil, mise en fuite par ce pâle

signe qu'avait tracé au-dessus des rideaux le doigt levé du jour.

DEUXIÈME PARTIE

UN AMOUR DE SWANN

Pour faire partie du «petit noyau», du «petit groupe», du «petit clan»

des Verdurin, une condition était suffisante mais elle était

nécessaire: il fallait adhérer tacitement à un Credo dont un des

articles était que le jeune pianiste, protégé par Mme Verdurin cette

année-là et dont elle disait: «Ça ne devrait pas être permis de savoir

jouer Wagner comme ça!», «enfonçait» à la fois Planté et Rubinstein et

que le docteur Cottard avait plus de diagnostic que Potain. Toute

«nouvelle recrue» à qui les Verdurin ne pouvaient pas persuader que

les soirées des gens qui n'allaient pas chez eux étaient ennuyeuses

comme la pluie, se voyait immédiatement exclue. Les femmes étant à cet

égard plus rebelles que les hommes à déposer toute curiosité mondaine

et l'envie de se renseigner par soi-même sur l'agrément des autres

salons, et les Verdurin sentant d'autre part que cet esprit d'examen

et ce démon de frivolité pouvaient par contagion devenir fatal à

l'orthodoxie de la petite église, ils avaient été amenés à rejeter

successivement tous les «fidèles» du sexe féminin.

En dehors de la jeune femme du docteur, ils étaient réduits presque

uniquement cette année-là (bien que Mme Verdurin fût elle-même

vertueuse et d'une respectable famille bourgeoise excessivement riche

et entièrement obscure avec laquelle elle avait peu à peu cessé

volontairement toute relation) à une personne presque du demi-monde,

Mme de Crécy, que Mme Verdurin appelait par son petit nom, Odette, et

déclarait être «un amour» et à la tante du pianiste, laquelle devait

avoir tiré le cordon; personnes ignorantes du monde et à la naïveté de

qui il avait été si facile de faire accroire que la princesse de Sagan

et la duchesse de Guermantes étaient obligées de payer des malheureux

pour avoir du monde à leurs dîners, que si on leur avait offert de les

faire inviter chez ces deux grandes dames, l'ancienne concierge et la

cocotte eussent dédaigneusement refusé.

Les Verdurin n'invitaient pas à dîner: on avait chez eux «son couvert

mis». Pour la soirée, il n'y avait pas de programme. Le jeune pianiste

jouait, mais seulement si «ça lui chantait», car on ne forçait

personne et comme disait M. Verdurin: «Tout pour les amis, vivent les

camarades!» Si le pianiste voulait jouer la chevauchée de la Walkyrie

ou le prélude de Tristan, Mme Verdurin protestait, non que cette

musique lui déplût, mais au contraire parce qu'elle lui causait trop

d'impression. «Alors vous tenez à ce que j'aie ma migraine? Vous savez

bien que c'est la même chose chaque fois qu'il joue ça. Je sais ce qui

m'attend! Demain quand je voudrai me lever, bonsoir, plus personne!»

S'il ne jouait pas, on causait, et l'un des amis, le plus souvent leur

peintre favori d'alors, «lâchait», comme disait M. Verdurin, «une

grosse faribole qui faisait s'esclaffer tout le monde», Mme Verdurin

surtout, à qui,--tant elle avait l'habitude de prendre au propre les

expressions figurées des émotions qu'elle éprouvait,--le docteur

Cottard (un jeune débutant à cette époque) dut un jour remettre sa

mâchoire qu'elle avait décrochée pour avoir trop ri.

L'habit noir était défendu parce qu'on était entre «copains» et pour

ne pas ressembler aux «ennuyeux» dont on se garait comme de la peste

et qu'on n'invitait qu'aux grandes soirées, données le plus rarement

possible et seulement si cela pouvait amuser le peintre ou faire

connaître le musicien. Le reste du temps on se contentait de jouer des

charades, de souper en costumes, mais entre soi, en ne mêlant aucun

étranger au petit «noyau».

Mais au fur et à mesure que les «camarades» avaient pris plus de place

dans la vie de Mme Verdurin, les ennuyeux, les réprouvés, ce fut tout

ce qui retenait les amis loin d'elle, ce qui les empêchait quelquefois

d'être libres, ce fut la mère de l'un, la profession de l'autre, la

maison de campagne ou la mauvaise santé d'un troisième. Si le docteur

Cottard croyait devoir partir en sortant de table pour retourner

auprès d'un malade en danger: «Qui sait, lui disait Mme Verdurin, cela

lui fera peut-être beaucoup plus de bien que vous n'alliez pas le

déranger ce soir; il passera une bonne nuit sans vous; demain matin

vous irez de bonne heure et vous le trouverez guéri.» Dès le

commencement de décembre elle était malade à la pensée que les fidèles

«lâcheraient» pour le jour de Noël et le 1er janvier. La tante du

pianiste exigeait qu'il vînt dîner ce jour-là en famille chez sa mère

à elle:

--«Vous croyez qu'elle en mourrait, votre mère, s'écria durement Mme

Verdurin, si vous ne dîniez pas avec elle le jour de l'an, comme en

province!»

Ses inquiétudes renaissaient à la semaine sainte:

--«Vous, Docteur, un savant, un esprit fort, vous venez naturellement

le vendredi saint comme un autre jour?» dit-elle à Cottard la première

année, d'un ton assuré comme si elle ne pouvait douter de la réponse.

Mais elle tremblait en attendant qu'il l'eût prononcée, car s'il

n'était pas venu, elle risquait de se trouver seule.

--«Je viendrai le vendredi saint... vous faire mes adieux car nous

allons passer les fêtes de Pâques en Auvergne.»

--«En Auvergne? pour vous faire manger par les puces et la vermine,

grand bien vous fasse!»

Et après un silence:

--«Si vous nous l'aviez dit au moins, nous aurions tâché d'organiser

cela et de faire le voyage ensemble dans des conditions confortables.»

De même si un «fidèle» avait un ami, ou une «habituée» un flirt qui

serait capable de faire «lâcher» quelquefois, les Verdurin qui ne

s'effrayaient pas qu'une femme eût un amant pourvu qu'elle l'eût chez

eux, l'aimât en eux, et ne le leur préférât pas, disaient: «Eh bien!

amenez-le votre ami.» Et on l'engageait à l'essai, pour voir s'il

était capable de ne pas avoir de secrets pour Mme Verdurin, s'il était

susceptible d'être agrégé au «petit clan». S'il ne l'était pas on

prenait à part le fidèle qui l'avait présenté et on lui rendait le

service de le brouiller avec son ami ou avec sa maîtresse. Dans le cas

contraire, le «nouveau» devenait à son tour un fidèle. Aussi quand

cette année-là, la demi-mondaine raconta à M. Verdurin qu'elle avait

fait la connaissance d'un homme charmant, M. Swann, et insinua qu'il

serait très heureux d'être reçu chez eux, M. Verdurin transmit-il

séance tenante la requête à sa femme. (Il n'avait jamais d'avis

qu'après sa femme, dont son rôle particulier était de mettre à

exécution les désirs, ainsi que les désirs des fidèles, avec de

grandes ressources d'ingéniosité.)

--Voici Mme de Crécy qui a quelque chose à te demander. Elle désirerait

te présenter un de ses amis, M. Swann. Qu'en dis-tu?

--«Mais voyons, est-ce qu'on peut refuser quelque chose à une petite

perfection comme ça. Taisez-vous, on ne vous demande pas votre avis,

je vous dis que vous êtes une perfection.»

--«Puisque vous le voulez, répondit Odette sur un ton de marivaudage,

et elle ajouta: vous savez que je ne suis pas «fishing for

compliments».

--«Eh bien! amenez-le votre ami, s'il est agréable.»

Certes le «petit noyau» n'avait aucun rapport avec la société où

fréquentait Swann, et de purs mondains auraient trouvé que ce n'était

pas la peine d'y occuper comme lui une situation exceptionnelle pour

se faire présenter chez les Verdurin. Mais Swann aimait tellement les

femmes, qu'à partir du jour où il avait connu à peu près toutes celles

de l'aristocratie et où elles n'avaient plus rien eu à lui apprendre,

il n'avait plus tenu à ces lettres de naturalisation, presque des

titres de noblesse, que lui avait octroyées le faubourg Saint-Germain,

que comme à une sorte de valeur d'échange, de lettre de crédit dénuée

de prix en elle-même, mais lui permettant de s'improviser une

situation dans tel petit trou de province ou tel milieu obscur de

Paris, où la fille du hobereau ou du greffier lui avait semblé jolie.

Car le désir ou l'amour lui rendait alors un sentiment de vanité dont

il était maintenant exempt dans l'habitude de la vie (bien que ce fût

lui sans doute qui autrefois l'avait dirigé vers cette carrière

mondaine où il avait gaspillé dans les plaisirs frivoles les dons de

son esprit et fait servir son érudition en matière d'art à conseiller

les dames de la société dans leurs achats de tableaux et pour

l'ameublement de leurs hôtels), et qui lui faisait désirer de briller,

aux yeux d'une inconnue dont il s'était épris, d'une élégance que le

nom de Swann à lui tout seul n'impliquait pas. Il le désirait surtout

si l'inconnue était d'humble condition. De même que ce n'est pas à un

autre homme intelligent qu'un homme intelligent aura peur de paraître

bête, ce n'est pas par un grand seigneur, c'est par un rustre qu'un

homme élégant craindra de voir son élégance méconnue. Les trois quarts

des frais d'esprit et des mensonges de vanité qui ont été prodigués

depuis que le monde existe par des gens qu'ils ne faisaient que

diminuer, l'ont été pour des inférieurs. Et Swann qui était simple et

négligent avec une duchesse, tremblait d'être méprisé, posait, quand

il était devant une femme de chambre.

Il n'était pas comme tant de gens qui par paresse, ou sentiment

résigné de l'obligation que crée la grandeur sociale de rester attaché

à un certain rivage, s'abstiennent des plaisirs que la réalité leur

présente en dehors de la position mondaine où ils vivent cantonnés

jusqu'à leur mort, se contentant de finir par appeler plaisirs, faute

de mieux, une fois qu'ils sont parvenus à s'y habituer, les

divertissements médiocres ou les supportables ennuis qu'elle renferme.

Swann, lui, ne cherchait pas à trouver jolies les femmes avec qui il

passait son temps, mais à passer son temps avec les femmes qu'il avait

d'abord trouvées jolies. Et c'était souvent des femmes de beauté assez

vulgaire, car les qualités physiques qu'il recherchait sans s'en

rendre compte étaient en complète opposition avec celles qui lui

rendaient admirables les femmes sculptées ou peintes par les maîtres

qu'il préférait. La profondeur, la mélancolie de l'expression,

glaçaient ses sens que suffisait au contraire à éveiller une chair

saine, plantureuse et rose.

Si en voyage il rencontrait une famille qu'il eût été plus élégant de

ne pas chercher à connaître, mais dans laquelle une femme se

présentait à ses yeux parée d'un charme qu'il n'avait pas encore

connu, rester dans son «quant à soi» et tromper le désir qu'elle avait

fait naître, substituer un plaisir différent au plaisir qu'il eût pu

connaître avec elle, en écrivant à une ancienne maîtresse de venir le

rejoindre, lui eût semblé une aussi lâche abdication devant la vie, un

aussi stupide renoncement à un bonheur nouveau, que si au lieu de

visiter le pays, il s'était confiné dans sa chambre en regardant des

vues de Paris. Il ne s'enfermait pas dans l'édifice de ses relations,

mais en avait fait, pour pouvoir le reconstruire à pied d'œuvre sur de

nouveaux frais partout où une femme lui avait plu, une de ces tentes

démontables comme les explorateurs en emportent avec eux. Pour ce qui

n'en était pas transportable ou échangeable contre un plaisir nouveau,

il l'eût donné pour rien, si enviable que cela parût à d'autres. Que

de fois son crédit auprès d'une duchesse, fait du désir accumulé

depuis des années que celle-ci avait eu de lui être agréable sans en

avoir trouvé l'occasion, il s'en était défait d'un seul coup en

réclamant d'elle par une indiscrète dépêche une recommandation

télégraphique qui le mît en relation sur l'heure avec un de ses

intendants dont il avait remarqué la fille à la campagne, comme ferait

un affamé qui troquerait un diamant contre un morceau de pain. Même,

après coup, il s'en amusait, car il y avait en lui, rachetée par de

rares délicatesses, une certaine muflerie. Puis, il appartenait à

cette catégorie d'hommes intelligents qui ont vécu dans l'oisiveté et

qui cherchent une consolation et peut-être une excuse dans l'idée que

cette oisiveté offre à leur intelligence des objets aussi dignes

d'intérêt que pourrait faire l'art ou l'étude, que la «Vie» contient

des situations plus intéressantes, plus romanesques que tous les

romans. Il l'assurait du moins et le persuadait aisément aux plus

affinés de ses amis du monde notamment au baron de Charlus, qu'il

s'amusait à égayer par le récit des aventures piquantes qui lui

arrivaient, soit qu'ayant rencontré en chemin de fer une femme qu'il

avait ensuite ramenée chez lui il eût découvert qu'elle était la sœur

d'un souverain entre les mains de qui se mêlaient en ce moment tous

les fils de la politique européenne, au courant de laquelle il se

trouvait ainsi tenu d'une façon très agréable, soit que par le jeu

complexe des circonstances, il dépendît du choix qu'allait faire le

conclave, s'il pourrait ou non devenir l'amant d'une cuisinière.

Ce n'était pas seulement d'ailleurs la brillante phalange de

vertueuses douairières, de généraux, d'académiciens, avec lesquels il

était particulièrement lié, que Swann forçait avec tant de cynisme à

lui servir d'entremetteurs. Tous ses amis avaient l'habitude de

recevoir de temps en temps des lettres de lui où un mot de

recommandation ou d'introduction leur était demandé avec une habileté

diplomatique qui, persistant à travers les amours successives et les

prétextes différents, accusait, plus que n'eussent fait les

maladresses, un caractère permanent et des buts identiques. Je me suis

souvent fait raconter bien des années plus tard, quand je commençai à

m'intéresser à son caractère à cause des ressemblances qu'en de tout

autres parties il offrait avec le mien, que quand il écrivait à mon

grand-père (qui ne l'était pas encore, car c'est vers l'époque de ma

naissance que commença la grande liaison de Swann et elle interrompit

longtemps ces pratiques) celui-ci, en reconnaissant sur l'enveloppe

l'écriture de son ami, s'écriait: «Voilà Swann qui va demander quelque

chose: à la garde!» Et soit méfiance, soit par le sentiment

inconsciemment diabolique qui nous pousse à n'offrir une chose qu'aux

gens qui n'en ont pas envie, mes grands-parents opposaient une fin de

non-recevoir absolue aux prières les plus faciles à satisfaire qu'il

leur adressait, comme de le présenter à une jeune fille qui dînait

tous les dimanches à la maison, et qu'ils étaient obligés, chaque fois

que Swann leur en reparlait, de faire semblant de ne plus voir, alors

que pendant toute la semaine on se demandait qui on pourrait bien

inviter avec elle, finissant souvent par ne trouver personne, faute de

faire signe à celui qui en eût été si heureux.

Quelquefois tel couple ami de mes grands-parents et qui jusque-là

s'était plaint de ne jamais voir Swann, leur annonçait avec

satisfaction et peut-être un peu le désir d'exciter l'envie, qu'il

était devenu tout ce qu'il y a de plus charmant pour eux, qu'il ne les

quittait plus. Mon grand-père ne voulait pas troubler leur plaisir

mais regardait ma grand'mère en fredonnant:

«QUEL EST DONC CE MYSTÈRE

JE NE PUIS RIEN COMPRENDRE.»

ou:

«VISION FUGITIVE...»

ou:

«DANS CES AFFAIRES

LE MIEUX EST DE NE RIEN VOIR.»

Quelques mois après, si mon grand-père demandait au nouvel ami de

Swann: «Et Swann, le voyez-vous toujours beaucoup?» la figure de

l'interlocuteur s'allongeait: «Ne prononcez jamais son nom devant

moi!»--«Mais je croyais que vous étiez si liés...» Il avait été ainsi

pendant quelques mois le familier de cousins de ma grand'mère, dînant

presque chaque jour chez eux. Brusquement il cessa de venir, sans

avoir prévenu. On le crut malade, et la cousine de ma grand'mère

allait envoyer demander de ses nouvelles quand à l'office elle trouva

une lettre de lui qui traînait par mégarde dans le livre de comptes de

la cuisinière. Il y annonçait à cette femme qu'il allait quitter

Paris, qu'il ne pourrait plus venir. Elle était sa maîtresse, et au

moment de rompre, c'était elle seule qu'il avait jugé utile d'avertir.

Quand sa maîtresse du moment était au contraire une personne mondaine

ou du moins une personne qu'une extraction trop humble ou une

situation trop irrégulière n'empêchait pas qu'il fît recevoir dans le

monde, alors pour elle il y retournait, mais seulement dans l'orbite

particulier où elle se mouvait ou bien où il l'avait entraînée.

«Inutile de compter sur Swann ce soir, disait-on, vous savez bien que

c'est le jour d'Opéra de son Américaine.» Il la faisait inviter dans

les salons particulièrement fermés où il avait ses habitudes, ses

dîners hebdomadaires, son poker; chaque soir, après qu'un léger

crépelage ajouté à la brosse de ses cheveux roux avait tempéré de

quelque douceur la vivacité de ses yeux verts, il choisissait une

fleur pour sa boutonnière et partait pour retrouver sa maîtresse à

dîner chez l'une ou l'autre des femmes de sa coterie; et alors,

pensant à l'admiration et à l'amitié que les gens à la mode pour qui

il faisait la pluie et le beau temps et qu'il allait retrouver là, lui

prodigueraient devant la femme qu'il aimait, il retrouvait du charme à

cette vie mondaine sur laquelle il s'était blasé, mais dont la

matière, pénétrée et colorée chaudement d'une flamme insinuée qui s'y

jouait, lui semblait précieuse et belle depuis qu'il y avait incorporé

un nouvel amour.

Mais tandis que chacune de ces liaisons, ou chacun de ces flirts,

avait été la réalisation plus ou moins complète d'un rêve né de la vue

d'un visage ou d'un corps que Swann avait, spontanément, sans s'y

efforcer, trouvés charmants, en revanche quand un jour au théâtre il

fut présenté à Odette de Crécy par un de ses amis d'autrefois, qui lui

avait parlé d'elle comme d'une femme ravissante avec qui il pourrait

peut-être arriver à quelque chose, mais en la lui donnant pour plus

difficile qu'elle n'était en réalité afin de paraître lui-même avoir

fait quelque chose de plus aimable en la lui faisant connaître, elle

était apparue à Swann non pas certes sans beauté, mais d'un genre de

beauté qui lui était indifférent, qui ne lui inspirait aucun désir,

lui causait même une sorte de répulsion physique, de ces femmes comme

tout le monde a les siennes, différentes pour chacun, et qui sont

l'opposé du type que nos sens réclament. Pour lui plaire elle avait un

profil trop accusé, la peau trop fragile, les pommettes trop

saillantes, les traits trop tirés. Ses yeux étaient beaux mais si

grands qu'ils fléchissaient sous leur propre masse, fatiguaient le

reste de son visage et lui donnaient toujours l'air d'avoir mauvaise

mine ou d'être de mauvaise humeur. Quelque temps après cette

présentation au théâtre, elle lui avait écrit pour lui demander à voir

ses collections qui l'intéressaient tant, «elle, ignorante qui avait

le goût des jolies choses», disant qu'il lui semblait qu'elle le

connaîtrait mieux, quand elle l'aurait vu dans «son home» où elle

l'imaginait «si confortable avec son thé et ses livres», quoiqu'elle

ne lui eût pas caché sa surprise qu'il habitât ce quartier qui devait

être si triste et «qui était si peu smart pour lui qui l'était tant».

Et après qu'il l'eut laissée venir, en le quittant elle lui avait dit

son regret d'être restée si peu dans cette demeure où elle avait été

heureuse de pénétrer, parlant de lui comme s'il avait été pour elle

quelque chose de plus que les autres êtres qu'elle connaissait et

semblant établir entre leurs deux personnes une sorte de trait d'union

romanesque qui l'avait fait sourire. Mais à l'âge déjà un peu désabusé

dont approchait Swann et où l'on sait se contenter d'être amoureux

pour le plaisir de l'être sans trop exiger de réciprocité, ce

rapprochement des cœurs, s'il n'est plus comme dans la première

jeunesse le but vers lequel tend nécessairement l'amour, lui reste uni

en revanche par une association d'idées si forte, qu'il peut en

devenir la cause, s'il se présente avant lui. Autrefois on rêvait de

posséder le cœur de la femme dont on était amoureux; plus tard sentir

qu'on possède le cœur d'une femme peut suffire à vous en rendre

amoureux. Ainsi, à l'âge où il semblerait, comme on cherche surtout

dans l'amour un plaisir subjectif, que la part du goût pour la beauté

d'une femme devait y être la plus grande, l'amour peut naître--l'amour

le plus physique--sans qu'il y ait eu, à sa base, un désir préalable. A

cette époque de la vie, on a déjà été atteint plusieurs fois par

l'amour; il n'évolue plus seul suivant ses propres lois inconnues et

fatales, devant notre cœur étonné et passif. Nous venons à son aide,

nous le faussons par la mémoire, par la suggestion. En reconnaissant

un de ses symptômes, nous nous rappelons, nous faisons renaître les

autres. Comme nous possédons sa chanson, gravée en nous tout entière,

nous n'avons pas besoin qu'une femme nous en dise le début--rempli par

l'admiration qu'inspire la beauté--, pour en trouver la suite. Et si

elle commence au milieu,--là où les cœurs se rapprochent, où l'on parle

de n'exister plus que l'un pour l'autre--, nous avons assez l'habitude

de cette musique pour rejoindre tout de suite notre partenaire au

passage où elle nous attend.

Odette de Crécy retourna voir Swann, puis rapprocha ses visites; et

sans doute chacune d'elles renouvelait pour lui la déception qu'il

éprouvait à se retrouver devant ce visage dont il avait un peu oublié

les particularités dans l'intervalle, et qu'il ne s'était rappelé ni

si expressif ni, malgré sa jeunesse, si fané; il regrettait, pendant

qu'elle causait avec lui, que la grande beauté qu'elle avait ne fût

pas du genre de celles qu'il aurait spontanément préférées. Il faut

d'ailleurs dire que le visage d'Odette paraissait plus maigre et plus

proéminent parce que le front et le haut des joues, cette surface unie

et plus plane était recouverte par la masse de cheveux qu'on portait,

alors, prolongés en «devants», soulevés en «crêpés», répandus en

mèches folles le long des oreilles; et quant à son corps qui était

admirablement fait, il était difficile d'en apercevoir la continuité

(à cause des modes de l'époque et quoiqu'elle fût une des femmes de

Paris qui s'habillaient le mieux), tant le corsage, s'avançant en

saillie comme sur un ventre imaginaire et finissant brusquement en

pointe pendant que par en dessous commençait à s'enfler le ballon des

doubles jupes, donnait à la femme l'air d'être composée de pièces

différentes mal emmanchées les unes dans les autres; tant les ruchés,

les volants, le gilet suivaient en toute indépendance, selon la

fantaisie de leur dessin ou la consistance de leur étoffe, la ligne

qui les conduisait aux nœuds, aux bouillons de dentelle, aux effilés

de jais perpendiculaires, ou qui les dirigeait le long du busc, mais

ne s'attachaient nullement à l'être vivant, qui selon que

l'architecture de ces fanfreluches se rapprochait ou s'écartait trop

de la sienne, s'y trouvait engoncé ou perdu.

Mais, quand Odette était partie, Swann souriait en pensant qu'elle lui

avait dit combien le temps lui durerait jusqu'à ce qu'il lui permît de

revenir; il se rappelait l'air inquiet, timide avec lequel elle

l'avait une fois prié que ce ne fût pas dans trop longtemps, et les

regards qu'elle avait eus à ce moment-là, fixés sur lui en une

imploration craintive, et qui la faisaient touchante sous le bouquet

de fleurs de pensées artificielles fixé devant son chapeau rond de

paille blanche, à brides de velours noir. «Et vous, avait-elle dit,

vous ne viendriez pas une fois chez moi prendre le thé?» Il avait

allégué des travaux en train, une étude--en réalité abandonnée depuis

des années--sur Ver Meer de Delft. «Je comprends que je ne peux rien

faire, moi chétive, à côté de grands savants comme vous autres, lui

avait-elle répondu. Je serais comme la grenouille devant l'aréopage.

Et pourtant j'aimerais tant m'instruire, savoir, être initiée. Comme

cela doit être amusant de bouquiner, de fourrer son nez dans de vieux

papiers, avait-elle ajouté avec l'air de contentement de soi-même que

prend une femme élégante pour affirmer que sa joie est de se livrer

sans crainte de se salir à une besogne malpropre, comme de faire la

cuisine en «mettant elle-même les mains à la pâte». «Vous allez vous

moquer de moi, ce peintre qui vous empêche de me voir (elle voulait

parler de Ver Meer), je n'avais jamais entendu parler de lui; vit-il

encore? Est-ce qu'on peut voir de ses œuvres à Paris, pour que je

puisse me représenter ce que vous aimez, deviner un peu ce qu'il y a

sous ce grand front qui travaille tant, dans cette tête qu'on sent

toujours en train de réfléchir, me dire: voilà, c'est à cela qu'il est

en train de penser. Quel rêve ce serait d'être mêlée à vos travaux!»

Il s'était excusé sur sa peur des amitiés nouvelles, ce qu'il avait

appelé, par galanterie, sa peur d'être malheureux. «Vous avez peur

d'une affection? comme c'est drôle, moi qui ne cherche que cela, qui

donnerais ma vie pour en trouver une, avait-elle dit d'une voix si

naturelle, si convaincue, qu'il en avait été remué. Vous avez dû

souffrir par une femme. Et vous croyez que les autres sont comme elle.

Elle n'a pas su vous comprendre; vous êtes un être si à part. C'est

cela que j'ai aimé d'abord en vous, j'ai bien senti que vous n'étiez

pas comme tout le monde.»--«Et puis d'ailleurs vous aussi, lui avait-il

dit, je sais bien ce que c'est que les femmes, vous devez avoir des

tas d'occupations, être peu libre.»--«Moi, je n'ai jamais rien à faire!

Je suis toujours libre, je le serai toujours pour vous. A n'importe

quelle heure du jour ou de la nuit où il pourrait vous être commode de

me voir, faites-moi chercher, et je serai trop heureuse d'accourir. Le

ferez-vous? Savez-vous ce qui serait gentil, ce serait de vous faire

présenter à Mme Verdurin chez qui je vais tous les soirs. Croyez-vous!

si on s'y retrouvait et si je pensais que c'est un peu pour moi que

vous y êtes!»

Et sans doute, en se rappelant ainsi leurs entretiens, en pensant

ainsi à elle quand il était seul, il faisait seulement jouer son image

entre beaucoup d'autres images de femmes dans des rêveries

romanesques; mais si, grâce à une circonstance quelconque (ou même

peut-être sans que ce fût grâce à elle, la circonstance qui se

présente au moment où un état, latent jusque-là, se déclare, pouvant

n'avoir influé en rien sur lui) l'image d'Odette de Crécy venait à

absorber toutes ces rêveries, si celles-ci n'étaient plus séparables

de son souvenir, alors l'imperfection de son corps ne garderait plus

aucune importance, ni qu'il eût été, plus ou moins qu'un autre corps,

selon le goût de Swann, puisque devenu le corps de celle qu'il aimait,

il serait désormais le seul qui fût capable de lui causer des joies et

des tourments.

Mon grand-père avait précisément connu, ce qu'on n'aurait pu dire

d'aucun de leurs amis actuels, la famille de ces Verdurin. Mais il

avait perdu toute relation avec celui qu'il appelait le «jeune

Verdurin» et qu'il considérait, un peu en gros, comme tombé--tout en

gardant de nombreux millions--dans la bohème et la racaille. Un jour il

reçut une lettre de Swann lui demandant s'il ne pourrait pas le mettre

en rapport avec les Verdurin: «À la garde! à la garde! s'était écrié

mon grand-père, ça ne m'étonne pas du tout, c'est bien par là que

devait finir Swann. Joli milieu! D'abord je ne peux pas faire ce qu'il

me demande parce que je ne connais plus ce monsieur. Et puis ça doit

cacher une histoire de femme, je ne me mêle pas de ces affaires-là. Ah

bien! nous allons avoir de l'agrément si Swann s'affuble des petits

Verdurin.»

Et sur la réponse négative de mon grand-père, c'est Odette qui avait

amené elle-même Swann chez les Verdurin.

Les Verdurin avaient eu à dîner, le jour où Swann y fit ses débuts, le

docteur et Mme Cottard, le jeune pianiste et sa tante, et le peintre

qui avait alors leur faveur, auxquels s'étaient joints dans la soirée

quelques autres fidèles.

Le docteur Cottard ne savait jamais d'une façon certaine de quel ton

il devait répondre à quelqu'un, si son interlocuteur voulait rire ou

était sérieux. Et à tout hasard il ajoutait à toutes ses expressions

de physionomie l'offre d'un sourire conditionnel et provisoire dont la

finesse expectante le disculperait du reproche de naïveté, si le

propos qu'on lui avait tenu se trouvait avoir été facétieux. Mais

comme pour faire face à l'hypothèse opposée il n'osait pas laisser ce

sourire s'affirmer nettement sur son visage, on y voyait flotter

perpétuellement une incertitude où se lisait la question qu'il n'osait

pas poser: «Dites-vous cela pour de bon?» Il n'était pas plus assuré

de la façon dont il devait se comporter dans la rue, et même en

général dans la vie, que dans un salon, et on le voyait opposer aux

passants, aux voitures, aux événements un malicieux sourire qui ôtait

d'avance à son attitude toute impropriété puisqu'il prouvait, si elle

n'était pas de mise, qu'il le savait bien et que s'il avait adopté

celle-là, c'était par plaisanterie.

Sur tous les points cependant où une franche question lui semblait

permise, le docteur ne se faisait pas faute de s'efforcer de

restreindre le champ de ses doutes et de compléter son instruction.

C'est ainsi que, sur les conseils qu'une mère prévoyante lui avait

donnés quand il avait quitté sa province, il ne laissait jamais passer

soit une locution ou un nom propre qui lui étaient inconnus, sans

tâcher de se faire documenter sur eux.

Pour les locutions, il était insatiable de renseignements, car, leur

supposant parfois un sens plus précis qu'elles n'ont, il eût désiré

savoir ce qu'on voulait dire exactement par celles qu'il entendait le

plus souvent employer: la beauté du diable, du sang bleu, une vie de

bâtons de chaise, le quart d'heure de Rabelais, être le prince des

élégances, donner carte blanche, être réduit à quia, etc., et dans

quels cas déterminés il pouvait à son tour les faire figurer dans ses

propos. A leur défaut il plaçait des jeux de mots qu'il avait appris.

Quant aux noms de personnes nouveaux qu'on prononçait devant lui il se

contentait seulement de les répéter sur un ton interrogatif qu'il

pensait suffisant pour lui valoir des explications qu'il n'aurait pas

l'air de demander.

Comme le sens critique qu'il croyait exercer sur tout lui faisait

complètement défaut, le raffinement de politesse qui consiste à

affirmer, à quelqu'un qu'on oblige, sans souhaiter d'en être cru, que

c'est à lui qu'on a obligation, était peine perdue avec lui, il

prenait tout au pied de la lettre. Quel que fût l'aveuglement de Mme

Verdurin à son égard, elle avait fini, tout en continuant à le trouver

très fin, par être agacée de voir que quand elle l'invitait dans une

avant-scène à entendre Sarah Bernhardt, lui disant, pour plus de

grâce: «Vous êtes trop aimable d'être venu, docteur, d'autant plus que

je suis sûre que vous avez déjà souvent entendu Sarah Bernhardt, et

puis nous sommes peut-être trop près de la scène», le docteur Cottard

qui était entré dans la loge avec un sourire qui attendait pour se

préciser ou pour disparaître que quelqu'un d'autorisé le renseignât

sur la valeur du spectacle, lui répondait: «En effet on est beaucoup

trop près et on commence à être fatigué de Sarah Bernhardt. Mais vous

m'avez exprimé le désir que je vienne. Pour moi vos désirs sont des

ordres. Je suis trop heureux de vous rendre ce petit service. Que ne

ferait-on pas pour vous être agréable, vous êtes si bonne!» Et il

ajoutait: «Sarah Bernhardt c'est bien la Voix d'Or, n'est-ce pas? On

écrit souvent aussi qu'elle brûle les planches. C'est une expression

bizarre, n'est-ce pas?» dans l'espoir de commentaires qui ne venaient

point.

«Tu sais, avait dit Mme Verdurin à son mari, je crois que nous faisons

fausse route quand par modestie nous déprécions ce que nous offrons au

docteur. C'est un savant qui vit en dehors de l'existence pratique, il

ne connaît pas par lui-même la valeur des choses et il s'en rapporte à

ce que nous lui en disons.»--«Je n'avais pas osé te le dire, mais je

l'avais remarqué», répondit M. Verdurin. Et au jour de l'an suivant,

au lieu d'envoyer au docteur Cottard un rubis de trois mille francs en

lui disant que c'était bien peu de chose, M. Verdurin acheta pour

trois cents francs une pierre reconstituée en laissant entendre qu'on

pouvait difficilement en voir d'aussi belle.

Quand Mme Verdurin avait annoncé qu'on aurait, dans la soirée, M.

Swann: «Swann?» s'était écrié le docteur d'un accent rendu brutal par

la surprise, car la moindre nouvelle prenait toujours plus au dépourvu

que quiconque cet homme qui se croyait perpétuellement préparé à tout.

Et voyant qu'on ne lui répondait pas: «Swann? Qui ça, Swann!»

hurla-t-il au comble d'une anxiété qui se détendit soudain quand Mme

Verdurin eut dit: «Mais l'ami dont Odette nous avait parlé.»--«Ah! bon,

bon, ça va bien», répondit le docteur apaisé. Quant au peintre il se

réjouissait de l'introduction de Swann chez Mme Verdurin, parce qu'il

le supposait amoureux d'Odette et qu'il aimait à favoriser les

liaisons. «Rien ne m'amuse comme de faire des mariages, confia-t-il,

dans l'oreille, au docteur Cottard, j'en ai déjà réussi beaucoup, même

entre femmes!»

En disant aux Verdurin que Swann était très «smart», Odette leur avait

fait craindre un «ennuyeux». Il leur fit au contraire une excellente

impression dont à leur insu sa fréquentation dans la société élégante

était une des causes indirectes. Il avait en effet sur les hommes même

intelligents qui ne sont jamais allés dans le monde, une des

supériorités de ceux qui y ont un peu vécu, qui est de ne plus le

transfigurer par le désir ou par l'horreur qu'il inspire à

l'imagination, de le considérer comme sans aucune importance. Leur

amabilité, séparée de tout snobisme et de la peur de paraître trop

aimable, devenue indépendante, a cette aisance, cette grâce des

mouvements de ceux dont les membres assouplis exécutent exactement ce

qu'ils veulent, sans participation indiscrète et maladroite du reste

du corps. La simple gymnastique élémentaire de l'homme du monde

tendant la main avec bonne grâce au jeune homme inconnu qu'on lui

présente et s'inclinant avec réserve devant l'ambassadeur à qui on le

présente, avait fini par passer sans qu'il en fût conscient dans toute

l'attitude sociale de Swann, qui vis-à-vis de gens d'un milieu

inférieur au sien comme étaient les Verdurin et leurs amis, fit

instinctivement montre d'un empressement, se livra à des avances,

dont, selon eux, un ennuyeux se fût abstenu. Il n'eut un moment de

froideur qu'avec le docteur Cottard: en le voyant lui cligner de l'œil

et lui sourire d'un air ambigu avant qu'ils se fussent encore parlé

(mimique que Cottard appelait «laisser venir»), Swann crut que le

docteur le connaissait sans doute pour s'être trouvé avec lui en

quelque lieu de plaisir, bien que lui-même y allât pourtant fort peu,

n'ayant jamais vécu dans le monde de la noce. Trouvant l'allusion de

mauvais goût, surtout en présence d'Odette qui pourrait en prendre une

mauvaise idée de lui, il affecta un air glacial. Mais quand il apprit

qu'une dame qui se trouvait près de lui était Mme Cottard, il pensa

qu'un mari aussi jeune n'aurait pas cherché à faire allusion devant sa

femme à des divertissements de ce genre; et il cessa de donner à l'air

entendu du docteur la signification qu'il redoutait. Le peintre invita

tout de suite Swann à venir avec Odette à son atelier, Swann le trouva

gentil. «Peut-être qu'on vous favorisera plus que moi, dit Mme

Verdurin, sur un ton qui feignait d'être piqué, et qu'on vous montrera

le portrait de Cottard (elle l'avait commandé au peintre). Pensez

bien, «monsieur» Biche, rappela-t-elle au peintre, à qui c'était une

plaisanterie consacrée de dire monsieur, à rendre le joli regard, le

petit côté fin, amusant, de l'œil. Vous savez que ce que je veux

surtout avoir, c'est son sourire, ce que je vous ai demandé c'est le

portrait de son sourire. Et comme cette expression lui sembla

remarquable elle la répéta très haut pour être sûre que plusieurs

invités l'eussent entendue, et même, sous un prétexte vague, en fit

d'abord rapprocher quelques-uns. Swann demanda à faire la connaissance

de tout le monde, même d'un vieil ami des Verdurin, Saniette, à qui sa

timidité, sa simplicité et son bon cœur avaient fait perdre partout la

considération que lui avaient value sa science d'archiviste, sa grosse

fortune, et la famille distinguée dont il sortait. Il avait dans la

bouche, en parlant, une bouillie qui était adorable parce qu'on

sentait qu'elle trahissait moins un défaut de la langue qu'une qualité

de l'âme, comme un reste de l'innocence du premier âge qu'il n'avait

jamais perdue. Toutes les consonnes qu'il ne pouvait prononcer

figuraient comme autant de duretés dont il était incapable. En

demandant à être présenté à M. Saniette, Swann fit à Mme Verdurin

l'effet de renverser les rôles (au point qu'en réponse, elle dit en

insistant sur la différence: «Monsieur Swann, voudriez-vous avoir la

bonté de me permettre de vous présenter notre ami Saniette»), mais

excita chez Saniette une sympathie ardente que d'ailleurs les Verdurin

ne révélèrent jamais à Swann, car Saniette les agaçait un peu et ils

ne tenaient pas à lui faire des amis. Mais en revanche Swann les

toucha infiniment en croyant devoir demander tout de suite à faire la

connaissance de la tante du pianiste. En robe noire comme toujours,

parce qu'elle croyait qu'en noir on est toujours bien et que c'est ce

qu'il y a de plus distingué, elle avait le visage excessivement rouge

comme chaque fois qu'elle venait de manger. Elle s'inclina devant

Swann avec respect, mais se redressa avec majesté. Comme elle n'avait

aucune instruction et avait peur de faire des fautes de français, elle

prononçait exprès d'une manière confuse, pensant que si elle lâchait

un cuir il serait estompé d'un tel vague qu'on ne pourrait le

distinguer avec certitude, de sorte que sa conversation n'était qu'un

graillonnement indistinct duquel émergeaient de temps à autre les

rares vocables dont elle se sentait sûre. Swann crut pouvoir se moquer

légèrement d'elle en parlant à M. Verdurin lequel au contraire fut

piqué.

--«C'est une si excellente femme, répondit-il. Je vous accorde qu'elle

n'est pas étourdissante; mais je vous assure qu'elle est agréable

quand on cause seul avec elle. «Je n'en doute pas, s'empressa de

concéder Swann. Je voulais dire qu'elle ne me semblait pas «éminente»

ajouta-t-il en détachant cet adjectif, et en somme c'est plutôt un

compliment!» «Tenez, dit M. Verdurin, je vais vous étonner, elle écrit

d'une manière charmante. Vous n'avez jamais entendu son neveu? c'est

admirable, n'est-ce pas, docteur? Voulez-vous que je lui demande de

jouer quelque chose, Monsieur Swann?»

--«Mais ce sera un bonheur..., commençait à répondre Swann, quand le

docteur l'interrompit d'un air moqueur. En effet ayant retenu que dans

la conversation l'emphase, l'emploi de formes solennelles, était

suranné, dès qu'il entendait un mot grave dit sérieusement comme

venait de l'être le mot «bonheur», il croyait que celui qui l'avait

prononcé venait de se montrer prudhommesque. Et si, de plus, ce mot se

trouvait figurer par hasard dans ce qu'il appelait un vieux cliché, si

courant que ce mot fût d'ailleurs, le docteur supposait que la phrase

commencée était ridicule et la terminait ironiquement par le lieu

commun qu'il semblait accuser son interlocuteur d'avoir voulu placer,

alors que celui-ci n'y avait jamais pensé.

--«Un bonheur pour la France!» s'écria-t-il malicieusement en levant

les bras avec emphase.

M. Verdurin ne put s'empêcher de rire.

--«Qu'est-ce qu'ils ont à rire toutes ces bonnes gens-là, on a l'air de

ne pas engendrer la mélancolie dans votre petit coin là-bas, s'écria

Mme Verdurin. Si vous croyez que je m'amuse, moi, à rester toute seule

en pénitence», ajouta-t-elle sur un ton dépité, en faisant l'enfant.

Mme Verdurin était assise sur un haut siège suédois en sapin ciré,

qu'un violoniste de ce pays lui avait donné et qu'elle conservait

quoiqu'il rappelât la forme d'un escabeau et jurât avec les beaux

meubles anciens qu'elle avait, mais elle tenait à garder en évidence

les cadeaux que les fidèles avaient l'habitude de lui faire de temps

en temps, afin que les donateurs eussent le plaisir de les reconnaître

quand ils venaient. Aussi tâchait-elle de persuader qu'on s'en tînt

aux fleurs et aux bonbons, qui du moins se détruisent; mais elle n'y

réussissait pas et c'était chez elle une collection de chauffe-pieds,

de coussins, de pendules, de paravents, de baromètres, de potiches,

dans une accumulation de redites et un disparate d'étrennes.

De ce poste élevé elle participait avec entrain à la conversation des

fidèles et s'égayait de leurs «fumisteries», mais depuis l'accident

qui était arrivé à sa mâchoire, elle avait renoncé à prendre la peine

de pouffer effectivement et se livrait à la place à une mimique

conventionnelle qui signifiait sans fatigue ni risques pour elle,

qu'elle riait aux larmes. Au moindre mot que lâchait un habitué contre

un ennuyeux ou contre un ancien habitué rejeté au camp des

ennuyeux,--et pour le plus grand désespoir de M. Verdurin qui avait eu

longtemps la prétention d'être aussi aimable que sa femme, mais qui

riant pour de bon s'essoufflait vite et avait été distancé et vaincu

par cette ruse d'une incessante et fictive hilarité--, elle poussait un

petit cri, fermait entièrement ses yeux d'oiseau qu'une taie

commençait à voiler, et brusquement, comme si elle n'eût eu que le

temps de cacher un spectacle indécent ou de parer à un accès mortel,

plongeant sa figure dans ses mains qui la recouvraient et n'en

laissaient plus rien voir, elle avait l'air de s'efforcer de réprimer,

d'anéantir un rire qui, si elle s'y fût abandonnée, l'eût conduite à

l'évanouissement. Telle, étourdie par la gaieté des fidèles, ivre de

camaraderie, de médisance et d'assentiment, Mme Verdurin, juchée sur

son perchoir, pareille à un oiseau dont on eût trempé le colifichet

dans du vin chaud, sanglotait d'amabilité.

Cependant, M. Verdurin, après avoir demandé à Swann la permission

d'allumer sa pipe («ici on ne se gêne pas, on est entre camarades»),

priait le jeune artiste de se mettre au piano.

--«Allons, voyons, ne l'ennuie pas, il n'est pas ici pour être

tourmenté, s'écria Mme Verdurin, je ne veux pas qu'on le tourmente

moi!»

--«Mais pourquoi veux-tu que ça l'ennuie, dit M. Verdurin, M. Swann ne

connaît peut-être pas la sonate en fa dièse que nous avons découverte,

il va nous jouer l'arrangement pour piano.»

--«Ah! non, non, pas ma sonate! cria Mme Verdurin, je n'ai pas envie à

force de pleurer de me fiche un rhume de cerveau avec névralgies

faciales, comme la dernière fois; merci du cadeau, je ne tiens pas à

recommencer; vous êtes bons vous autres, on voit bien que ce n'est pas

vous qui garderez le lit huit jours!»

Cette petite scène qui se renouvelait chaque fois que le pianiste

allait jouer enchantait les amis aussi bien que si elle avait été

nouvelle, comme une preuve de la séduisante originalité de la

«Patronne» et de sa sensibilité musicale. Ceux qui étaient près d'elle

faisaient signe à ceux qui plus loin fumaient ou jouaient aux cartes,

de se rapprocher, qu'il se passait quelque chose, leur disant, comme

on fait au Reichstag dans les moments intéressants: «Écoutez,

écoutez.» Et le lendemain on donnait des regrets à ceux qui n'avaient

pas pu venir en leur disant que la scène avait été encore plus

amusante que d'habitude.

--Eh bien! voyons, c'est entendu, dit M. Verdurin, il ne jouera que

l'andante.

--«Que l'andante, comme tu y vas» s'écria Mme Verdurin. «C'est

justement l'andante qui me casse bras et jambes. Il est vraiment

superbe le Patron! C'est comme si dans la «Neuvième» il disait: nous

n'entendrons que le finale, ou dans «les Maîtres» que l'ouverture.»

Le docteur cependant, poussait Mme Verdurin à laisser jouer le

pianiste, non pas qu'il crût feints les troubles que la musique lui

donnait--il y reconnaissait certains états neurasthéniques--mais par

cette habitude qu'ont beaucoup de médecins, de faire fléchir

immédiatement la sévérité de leurs prescriptions dès qu'est en jeu,

chose qui leur semble beaucoup plus importante, quelque réunion

mondaine dont ils font partie et dont la personne à qui ils

conseillent d'oublier pour une fois sa dyspepsie, ou sa grippe, est un

des facteurs essentiels.

--Vous ne serez pas malade cette fois-ci, vous verrez, lui dit-il en

cherchant à la suggestionner du regard. Et si vous êtes malade nous

vous soignerons.

--Bien vrai? répondit Mme Verdurin, comme si devant l'espérance d'une

telle faveur il n'y avait plus qu'à capituler. Peut-être aussi à force

de dire qu'elle serait malade, y avait-il des moments où elle ne se

rappelait plus que c'était un mensonge et prenait une âme de malade.

Or ceux-ci, fatigués d'être toujours obligés de faire dépendre de leur

sagesse la rareté de leurs accès, aiment se laisser aller à croire

qu'ils pourront faire impunément tout ce qui leur plaît et leur fait

mal d'habitude, à condition de se remettre en les mains d'un être

puissant, qui, sans qu'ils aient aucune peine à prendre, d'un mot ou

d'une pilule, les remettra sur pied.

Odette était allée s'asseoir sur un canapé de tapisserie qui était

près du piano:

--Vous savez, j'ai ma petite place, dit-elle à Mme Verdurin.

Celle-ci, voyant Swann sur une chaise, le fit lever:

--«Vous n'êtes pas bien là, allez donc vous mettre à côté d'Odette,

n'est-ce pas Odette, vous ferez bien une place à M. Swann?»

--«Quel joli Beauvais, dit avant de s'asseoir Swann qui cherchait à

être aimable.»

--«Ah! je suis contente que vous appréciiez mon canapé, répondit Mme

Verdurin. Et je vous préviens que si vous voulez en voir d'aussi beau,

vous pouvez y renoncer tout de suite. Jamais ils n'ont rien fait de

pareil. Les petites chaises aussi sont des merveilles. Tout à l'heure

vous regarderez cela. Chaque bronze correspond comme attribut au petit

sujet du siège; vous savez, vous avez de quoi vous amuser si vous

voulez regarder cela, je vous promets un bon moment. Rien que les

petites frises des bordures, tenez là, la petite vigne sur fond rouge

de l'Ours et les Raisins. Est-ce dessiné? Qu'est-ce que vous en dites,

je crois qu'ils le savaient plutôt, dessiner! Est-elle assez

appétissante cette vigne? Mon mari prétend que je n'aime pas les

fruits parce que j'en mange moins que lui. Mais non, je suis plus

gourmande que vous tous, mais je n'ai pas besoin de me les mettre dans

la bouche puisque je jouis par les yeux. Qu'est ce que vous avez tous

à rire? demandez au docteur, il vous dira que ces raisins-là me

purgent. D'autres font des cures de Fontainebleau, moi je fais ma

petite cure de Beauvais. Mais, monsieur Swann, vous ne partirez pas

sans avoir touché les petits bronzes des dossiers. Est-ce assez doux

comme patine? Mais non, à pleines mains, touchez-les bien.

--Ah! si madame Verdurin commence à peloter les bronzes, nous

n'entendrons pas de musique ce soir, dit le peintre.

--«Taisez-vous, vous êtes un vilain. Au fond, dit-elle en se tournant

vers Swann, on nous défend à nous autres femmes des choses moins

voluptueuses que cela. Mais il n'y a pas une chair comparable à cela!

Quand M. Verdurin me faisait l'honneur d'être jaloux de moi--allons,

sois poli au moins, ne dis pas que tu ne l'as jamais été...--»

--«Mais je ne dis absolument rien. Voyons docteur je vous prends à

témoin: est-ce que j'ai dit quelque chose?»

Swann palpait les bronzes par politesse et n'osait pas cesser tout de

suite.

--Allons, vous les caresserez plus tard; maintenant c'est vous qu'on va

caresser, qu'on va caresser dans l'oreille; vous aimez cela, je pense;

voilà un petit jeune homme qui va s'en charger.

Or quand le pianiste eut joué, Swann fut plus aimable encore avec lui

qu'avec les autres personnes qui se trouvaient là. Voici pourquoi:

L'année précédente, dans une soirée, il avait entendu une œuvre

musicale exécutée au piano et au violon. D'abord, il n'avait goûté que

la qualité matérielle des sons sécrétés par les instruments. Et

ç'avait déjà été un grand plaisir quand au-dessous de la petite ligne

du violon mince, résistante, dense et directrice, il avait vu tout

d'un coup chercher à s'élever en un clapotement liquide, la masse de

la partie de piano, multiforme, indivise, plane et entrechoquée comme

la mauve agitation des flots que charme et bémolise le clair de lune.

Mais à un moment donné, sans pouvoir nettement distinguer un contour,

donner un nom à ce qui lui plaisait, charmé tout d'un coup, il avait

cherché à recueillir la phrase ou l'harmonie--il ne savait lui-même--qui

passait et qui lui avait ouvert plus largement l'âme, comme certaines

odeurs de roses circulant dans l'air humide du soir ont la propriété

de dilater nos narines. Peut-être est-ce parce qu'il ne savait pas la

musique qu'il avait pu éprouver une impression aussi confuse, une de

ces impressions qui sont peut-être pourtant les seules purement

musicales, inattendues, entièrement originales, irréductibles à tout

autre ordre d'impressions. Une impression de ce genre pendant un

instant, est pour ainsi dire sine materia. Sans doute les notes que

nous entendons alors, tendent déjà, selon leur hauteur et leur

quantité, à couvrir devant nos yeux des surfaces de dimensions

variées, à tracer des arabesques, à nous donner des sensations de

largeur, de ténuité, de stabilité, de caprice. Mais les notes sont

évanouies avant que ces sensations soient assez formées en nous pour

ne pas être submergées par celles qu'éveillent déjà les notes

suivantes ou même simultanées. Et cette impression continuerait à

envelopper de sa liquidité et de son «fondu» les motifs qui par

instants en émergent, à peine discernables, pour plonger aussitôt et

disparaître, connus seulement par le plaisir particulier qu'ils

donnent, impossibles à décrire, à se rappeler, à nommer,

ineffables,--si la mémoire, comme un ouvrier qui travaille à établir

des fondations durables au milieu des flots, en fabriquant pour nous

des fac-similés de ces phrases fugitives, ne nous permettait de les

comparer à celles qui leur succèdent et de les différencier. Ainsi à

peine la sensation délicieuse que Swann avait ressentie était-elle

expirée, que sa mémoire lui en avait fourni séance tenante une

transcription sommaire et provisoire, mais sur laquelle il avait jeté

les yeux tandis que le morceau continuait, si bien que quand la même

impression était tout d'un coup revenue, elle n'était déjà plus

insaisissable. Il s'en représentait l'étendue, les groupements

symétriques, la graphie, la valeur expressive; il avait devant lui

cette chose qui n'est plus de la musique pure, qui est du dessin, de

l'architecture, de la pensée, et qui permet de se rappeler la musique.

Cette fois il avait distingué nettement une phrase s'élevant pendant

quelques instants au-dessus des ondes sonores. Elle lui avait proposé

aussitôt des voluptés particulières, dont il n'avait jamais eu l'idée

avant de l'entendre, dont il sentait que rien autre qu'elle ne

pourrait les lui faire connaître, et il avait éprouvé pour elle comme

un amour inconnu.

D'un rythme lent elle le dirigeait ici d'abord, puis là, puis

ailleurs, vers un bonheur noble, inintelligible et précis. Et tout

d'un coup au point où elle était arrivée et d'où il se préparait à la

suivre, après une pause d'un instant, brusquement elle changeait de

direction et d'un mouvement nouveau, plus rapide, menu, mélancolique,

incessant et doux, elle l'entraînait avec elle vers des perspectives

inconnues. Puis elle disparut. Il souhaita passionnément la revoir une

troisième fois. Et elle reparut en effet mais sans lui parler plus

clairement, en lui causant même une volupté moins profonde. Mais

rentré chez lui il eut besoin d'elle, il était comme un homme dans la

vie de qui une passante qu'il a aperçue un moment vient de faire

entrer l'image d'une beauté nouvelle qui donne à sa propre sensibilité

une valeur plus grande, sans qu'il sache seulement s'il pourra revoir

jamais celle qu'il aime déjà et dont il ignore jusqu'au nom.

Même cet amour pour une phrase musicale sembla un instant devoir

amorcer chez Swann la possibilité d'une sorte de rajeunissement.

Depuis si longtemps il avait renoncé à appliquer sa vie à un but idéal

et la bornait à la poursuite de satisfactions quotidiennes, qu'il

croyait, sans jamais se le dire formellement, que cela ne changerait

plus jusqu'à sa mort; bien plus, ne se sentant plus d'idées élevées

dans l'esprit, il avait cessé de croire à leur réalité, sans pouvoir

non plus la nier tout à fait. Aussi avait-il pris l'habitude de se

réfugier dans des pensées sans importance qui lui permettaient de

laisser de côté le fond des choses. De même qu'il ne se demandait pas

s'il n'eût pas mieux fait de ne pas aller dans le monde, mais en

revanche savait avec certitude que s'il avait accepté une invitation

il devait s'y rendre et que s'il ne faisait pas de visite après il lui

fallait laisser des cartes, de même dans sa conversation il

s'efforçait de ne jamais exprimer avec cœur une opinion intime sur les

choses, mais de fournir des détails matériels qui valaient en quelque

sorte par eux-mêmes et lui permettaient de ne pas donner sa mesure. Il

était extrêmement précis pour une recette de cuisine, pour la date de

la naissance ou de la mort d'un peintre, pour la nomenclature de ses

œuvres. Parfois, malgré tout, il se laissait aller à émettre un

jugement sur une œuvre, sur une manière de comprendre la vie, mais il

donnait alors à ses paroles un ton ironique comme s'il n'adhérait pas

tout entier à ce qu'il disait. Or, comme certains valétudinaires chez

qui tout d'un coup, un pays où ils sont arrivés, un régime différent,

quelquefois une évolution organique, spontanée et mystérieuse,

semblent amener une telle régression de leur mal qu'ils commencent à

envisager la possibilité inespérée de commencer sur le tard une vie

toute différente, Swann trouvait en lui, dans le souvenir de la phrase

qu'il avait entendue, dans certaines sonates qu'il s'était fait jouer,

pour voir s'il ne l'y découvrirait pas, la présence d'une de ces

réalités invisibles auxquelles il avait cessé de croire et auxquelles,

comme si la musique avait eu sur la sécheresse morale dont il

souffrait une sorte d'influence élective, il se sentait de nouveau le

désir et presque la force de consacrer sa vie. Mais n'étant pas arrivé

à savoir de qui était l'œuvre qu'il avait entendue, il n'avait pu se

la procurer et avait fini par l'oublier. Il avait bien rencontré dans

la semaine quelques personnes qui se trouvaient comme lui à cette

soirée et les avait interrogées; mais plusieurs étaient arrivées après

la musique ou parties avant; certaines pourtant étaient là pendant

qu'on l'exécutait mais étaient allées causer dans un autre salon, et

d'autres restées à écouter n'avaient pas entendu plus que les

premières. Quant aux maîtres de maison ils savaient que c'était une

œuvre nouvelle que les artistes qu'ils avaient engagés avaient demandé

à jouer; ceux-ci étant partis en tournée, Swann ne put pas en savoir

davantage. Il avait bien des amis musiciens, mais tout en se rappelant

le plaisir spécial et intraduisible que lui avait fait la phrase, en

voyant devant ses yeux les formes qu'elle dessinait, il était pourtant

incapable de la leur chanter. Puis il cessa d'y penser.

Or, quelques minutes à peine après que le petit pianiste avait

commencé de jouer chez Mme Verdurin, tout d'un coup après une note

haute longuement tenue pendant deux mesures, il vit approcher,

s'échappant de sous cette sonorité prolongée et tendue comme un rideau

sonore pour cacher le mystère de son incubation, il reconnut, secrète,

bruissante et divisée, la phrase aérienne et odorante qu'il aimait. Et

elle était si particulière, elle avait un charme si individuel et

qu'aucun autre n'aurait pu remplacer, que ce fut pour Swann comme s'il

eût rencontré dans un salon ami une personne qu'il avait admirée dans

la rue et désespérait de jamais retrouver. À la fin, elle s'éloigna,

indicatrice, diligente, parmi les ramifications de son parfum,

laissant sur le visage de Swann le reflet de son sourire. Mais

maintenant il pouvait demander le nom de son inconnue (on lui dit que

c'était l'andante de la sonate pour piano et violon de Vinteuil), il

la tenait, il pourrait l'avoir chez lui aussi souvent qu'il voudrait,

essayer d'apprendre son langage et son secret.

Aussi quand le pianiste eut fini, Swann s'approcha-t-il de lui pour

lui exprimer une reconnaissance dont la vivacité plut beaucoup à Mme

Verdurin.

--Quel charmeur, n'est-ce pas, dit-elle à Swann; la comprend-il assez,

sa sonate, le petit misérable? Vous ne saviez pas que le piano pouvait

atteindre à ça. C'est tout excepté du piano, ma parole! Chaque fois

j'y suis reprise, je crois entendre un orchestre. C'est même plus beau

que l'orchestre, plus complet.

Le jeune pianiste s'inclina, et, souriant, soulignant les mots comme

s'il avait fait un trait d'esprit:

--«Vous êtes très indulgente pour moi», dit-il.

Et tandis que Mme Verdurin disait à son mari: «Allons, donne-lui de

l'orangeade, il l'a bien méritée», Swann racontait à Odette comment il

avait été amoureux de cette petite phrase. Quand Mme Verdurin, ayant

dit d'un peu loin: «Eh bien! il me semble qu'on est en train de vous

dire de belles choses, Odette», elle répondit: «Oui, de très belles»

et Swann trouva délicieuse sa simplicité. Cependant il demandait des

renseignements sur Vinteuil, sur son œuvre, sur l'époque de sa vie où

il avait composé cette sonate, sur ce qu'avait pu signifier pour lui

la petite phrase, c'est cela surtout qu'il aurait voulu savoir.

Mais tous ces gens qui faisaient profession d'admirer ce musicien

(quand Swann avait dit que sa sonate était vraiment belle, Mme

Verdurin s'était écriée: «Je vous crois un peu qu'elle est belle! Mais

on n'avoue pas qu'on ne connaît pas la sonate de Vinteuil, on n'a pas

le droit de ne pas la connaître», et le peintre avait ajouté: «Ah!

c'est tout à fait une très grande machine, n'est-ce pas. Ce n'est pas

si vous voulez la chose «cher» et «public», n'est-ce pas, mais c'est

la très grosse impression pour les artistes»), ces gens semblaient ne

s'être jamais posé ces questions car ils furent incapables d'y

répondre.

Même à une ou deux remarques particulières que fit Swann sur sa phrase

préférée:

--«Tiens, c'est amusant, je n'avais jamais fait attention; je vous

dirai que je n'aime pas beaucoup chercher la petite bête et m'égarer

dans des pointes d'aiguille; on ne perd pas son temps à couper les

cheveux en quatre ici, ce n'est pas le genre de la maison», répondit

Mme Verdurin, que le docteur Cottard regardait avec une admiration

béate et un zèle studieux se jouer au milieu de ce flot d'expressions

toutes faites. D'ailleurs lui et Mme Cottard avec une sorte de bon

sens comme en ont aussi certaines gens du peuple se gardaient bien de

donner une opinion ou de feindre l'admiration pour une musique qu'ils

s'avouaient l'un à l'autre, une fois rentrés chez eux, ne pas plus

comprendre que la peinture de «M. Biche». Comme le public ne connaît

du charme, de la grâce, des formes de la nature que ce qu'il en a

puisé dans les poncifs d'un art lentement assimilé, et qu'un artiste

original commence par rejeter ces poncifs, M. et Mme Cottard, image en

cela du public, ne trouvaient ni dans la sonate de Vinteuil, ni dans

les portraits du peintre, ce qui faisait pour eux l'harmonie de la

musique et la beauté de la peinture. Il leur semblait quand le

pianiste jouait la sonate qu'il accrochait au hasard sur le piano des

notes que ne reliaient pas en effet les formes auxquelles ils étaient

habitués, et que le peintre jetait au hasard des couleurs sur ses

toiles. Quand, dans celles-ci, ils pouvaient reconnaître une forme,

ils la trouvaient alourdie et vulgarisée (c'est-à-dire dépourvue de

l'élégance de l'école de peinture à travers laquelle ils voyaient dans

la rue même, les êtres vivants), et sans vérité, comme si M. Biche

n'eût pas su comment était construite une épaule et que les femmes

n'ont pas les cheveux mauves.

Pourtant les fidèles s'étant dispersés, le docteur sentit qu'il y

avait là une occasion propice et pendant que Mme Verdurin disait un

dernier mot sur la sonate de Vinteuil, comme un nageur débutant qui se

jette à l'eau pour apprendre, mais choisit un moment où il n'y a pas

trop de monde pour le voir:

--Alors, c'est ce qu'on appelle un musicien di primo cartello!

s'écria-t-il avec une brusque résolution.

Swann apprit seulement que l'apparition récente de la sonate de

Vinteuil avait produit une grande impression dans une école de

tendances très avancées mais était entièrement inconnue du grand

public.

--Je connais bien quelqu'un qui s'appelle Vinteuil, dit Swann, en

pensant au professeur de piano des sœurs de ma grand'mère.

--C'est peut-être lui, s'écria Mme Verdurin.

--Oh! non, répondit Swann en riant. Si vous l'aviez vu deux minutes,

vous ne vous poseriez pas la question.

--Alors poser la question c'est la résoudre? dit le docteur.

--Mais ce pourrait être un parent, reprit Swann, cela serait assez

triste, mais enfin un homme de génie peut être le cousin d'une vieille

bête. Si cela était, j'avoue qu'il n'y a pas de supplice que je ne

m'imposerais pour que la vieille bête me présentât à l'auteur de la

sonate: d'abord le supplice de fréquenter la vieille bête, et qui doit

être affreux.

Le peintre savait que Vinteuil était à ce moment très malade et que le

docteur Potain craignait de ne pouvoir le sauver.

--Comment, s'écria Mme Verdurin, il y a encore des gens qui se font

soigner par Potain!

--Ah! madame Verdurin, dit Cottard, sur un ton de marivaudage, vous

oubliez que vous parlez d'un de mes confères, je devrais dire un de

mes maîtres.

Le peintre avait entendu dire que Vinteuil était menacé d'aliénation

mentale. Et il assurait qu'on pouvait s'en apercevoir à certains

passages de sa sonate. Swann ne trouva pas cette remarque absurde,

mais elle le troubla; car une œuvre de musique pure ne contenant aucun

des rapports logiques dont l'altération dans le langage dénonce la

folie, la folie reconnue dans une sonate lui paraissait quelque chose

d'aussi mystérieux que la folie d'une chienne, la folie d'un cheval,

qui pourtant s'observent en effet.

--Laissez-moi donc tranquille avec vos maîtres, vous en savez dix fois

autant que lui, répondit Mme Verdurin au docteur Cottard, du ton d'une

personne qui a le courage de ses opinions et tient bravement tête à

ceux qui ne sont pas du même avis qu'elle. Vous ne tuez pas vos

malades, vous, au moins!

--Mais, Madame, il est de l'Académie, répliqua le docteur d'un ton air

ironique. Si un malade préfère mourir de la main d'un des princes de

la science... C'est beaucoup plus chic de pouvoir dire: «C'est Potain

qui me soigne.»

--Ah! c'est plus chic? dit Mme Verdurin. Alors il y a du chic dans les

maladies, maintenant? je ne savais pas ça... Ce que vous m'amusez,

s'écria-t-elle tout à coup en plongeant sa figure dans ses mains. Et

moi, bonne bête qui discutais sérieusement sans m'apercevoir que vous

me faisiez monter à l'arbre.

Quant à M. Verdurin, trouvant que c'était un peu fatigant de se mettre

à rire pour si peu, il se contenta de tirer une bouffée de sa pipe en

songeant avec tristesse qu'il ne pouvait plus rattraper sa femme sur

le terrain de l'amabilité.

--Vous savez que votre ami nous plaît beaucoup, dit Mme Verdurin à

Odette au moment où celle-ci lui souhaitait le bonsoir. Il est simple,

charmant; si vous n'avez jamais à nous présenter que des amis comme

cela, vous pouvez les amener.

M. Verdurin fit remarquer que pourtant Swann n'avait pas apprécié la

tante du pianiste.

--Il s'est senti un peu dépaysé, cet homme, répondit Mme Verdurin, tu

ne voudrais pourtant pas que, la première fois, il ait déjà le ton de

la maison comme Cottard qui fait partie de notre petit clan depuis

plusieurs années. La première fois ne compte pas, c'était utile pour

prendre langue. Odette, il est convenu qu'il viendra nous retrouver

demain au Châtelet. Si vous alliez le prendre?

--Mais non, il ne veut pas.

--Ah! enfin, comme vous voudrez. Pourvu qu'il n'aille pas lâcher au

dernier moment!

À la grande surprise de Mme Verdurin, il ne lâcha jamais. Il allait

les rejoindre n'importe où, quelquefois dans les restaurants de

banlieue où on allait peu encore, car ce n'était pas la saison, plus

souvent au théâtre, que Mme Verdurin aimait beaucoup, et comme un

jour, chez elle, elle dit devant lui que pour les soirs de premières,

de galas, un coupe-file leur eût été fort utile, que cela les avait

beaucoup gênés de ne pas en avoir le jour de l'enterrement de

Gambetta, Swann qui ne parlait jamais de ses relations brillantes,

mais seulement de celles mal cotées qu'il eût jugé peu délicat de

cacher, et au nombre desquelles il avait pris dans le faubourg

Saint-Germain l'habitude de ranger les relations avec le monde

officiel, répondit:

--Je vous promets de m'en occuper, vous l'aurez à temps pour la reprise

des Danicheff, je déjeune justement demain avec le Préfet de police à

l'Elysée.

--Comment ça, à l'Elysée? cria le docteur Cottard d'une voix tonnante.

--Oui, chez M. Grévy, répondit Swann, un peu gêné de l'effet que sa

phrase avait produit.

Et le peintre dit au docteur en manière de plaisanterie:

--Ça vous prend souvent?

Généralement, une fois l'explication donnée, Cottard disait: «Ah! bon,

bon, ça va bien» et ne montrait plus trace d'émotion.

Mais cette fois-ci, les derniers mots de Swann, au lieu de lui

procurer l'apaisement habituel, portèrent au comble son étonnement

qu'un homme avec qui il dînait, qui n'avait ni fonctions officielles,

ni illustration d'aucune sorte, frayât avec le Chef de l'État.

--Comment ça, M. Grévy? vous connaissez M. Grévy? dit-il à Swann de

l'air stupide et incrédule d'un municipal à qui un inconnu demande à

voir le Président de la République et qui, comprenant par ces mots «à

qui il a affaire», comme disent les journaux, assure au pauvre dément

qu'il va être reçu à l'instant et le dirige sur l'infirmerie spéciale

du dépôt.

--Je le connais un peu, nous avons des amis communs (il n'osa pas dire

que c'était le prince de Galles), du reste il invite très facilement

et je vous assure que ces déjeuners n'ont rien d'amusant, ils sont

d'ailleurs très simples, on n'est jamais plus de huit à table,

répondit Swann qui tâchait d'effacer ce que semblaient avoir de trop

éclatant aux yeux de son interlocuteur, des relations avec le

Président de la République.

Aussitôt Cottard, s'en rapportant aux paroles de Swann, adopta cette

opinion, au sujet de la valeur d'une invitation chez M. Grévy, que

c'était chose fort peu recherchée et qui courait les rues. Dès lors il

ne s'étonna plus que Swann, aussi bien qu'un autre, fréquentât

l'Elysée, et même il le plaignait un peu d'aller à des déjeuners que

l'invité avouait lui-même être ennuyeux.

--«Ah! bien, bien, ça va bien», dit-il sur le ton d'un douanier,

méfiant tout à l'heure, mais qui, après vos explications, vous donne

son visa et vous laisse passer sans ouvrir vos malles.

--«Ah! je vous crois qu'ils ne doivent pas être amusants ces déjeuners,

vous avez de la vertu d'y aller, dit Mme Verdurin, à qui le Président

de la République apparaissait comme un ennuyeux particulièrement

redoutable parce qu'il disposait de moyens de séduction et de

contrainte qui, employés à l'égard des fidèles, eussent été capables

de les faire lâcher. Il paraît qu'il est sourd comme un pot et qu'il

mange avec ses doigts.»

--«En effet, alors, cela ne doit pas beaucoup vous amuser d'y aller»,

dit le docteur avec une nuance de commisération; et, se rappelant le

chiffre de huit convives: «Sont-ce des déjeuners intimes?»

demanda-t-il vivement avec un zèle de linguiste plus encore qu'une

curiosité de badaud.

Mais le prestige qu'avait à ses yeux le Président de la République

finit pourtant par triompher et de l'humilité de Swann et de la

malveillance de Mme Verdurin, et à chaque dîner, Cottard demandait

avec intérêt: «Verrons-nous ce soir M. Swann? Il a des relations

personnelles avec M. Grévy. C'est bien ce qu'on appelle un gentleman?»

Il alla même jusqu'à lui offrir une carte d'invitation pour

l'exposition dentaire.

--«Vous serez admis avec les personnes qui seront avec vous, mais on ne

laisse pas entrer les chiens. Vous comprenez je vous dis cela parce

que j'ai eu des amis qui ne le savaient pas et qui s'en sont mordu les

doigts.»

Quant à M. Verdurin il remarqua le mauvais effet qu'avait produit sur

sa femme cette découverte que Swann avait des amitiés puissantes dont

il n'avait jamais parlé.

Si l'on n'avait pas arrangé une partie au dehors, c'est chez les

Verdurin que Swann retrouvait le petit noyau, mais il ne venait que le

soir et n'acceptait presque jamais à dîner malgré les instances

d'Odette.

--«Je pourrais même dîner seule avec vous, si vous aimiez mieux cela»,

lui disait-elle.

--«Et Mme Verdurin?»

--«Oh! ce serait bien simple. Je n'aurais qu'à dire que ma robe n'a pas

été prête, que mon cab est venu en retard. Il y a toujours moyen de

s'arranger.

--«Vous êtes gentille.»

Mais Swann se disait que s'il montrait à Odette (en consentant

seulement à la retrouver après dîner), qu'il y avait des plaisirs

qu'il préférait à celui d'être avec elle, le goût qu'elle ressentait

pour lui ne connaîtrait pas de longtemps la satiété. Et, d'autre part,

préférant infiniment à celle d'Odette, la beauté d'une petite ouvrière

fraîche et bouffie comme une rose et dont il était épris, il aimait

mieux passer le commencement de la soirée avec elle, étant sûr de voir

Odette ensuite. C'est pour les mêmes raisons qu'il n'acceptait jamais

qu'Odette vînt le chercher pour aller chez les Verdurin. La petite

ouvrière l'attendait près de chez lui à un coin de rue que son cocher

Rémi connaissait, elle montait à côté de Swann et restait dans ses

bras jusqu'au moment où la voiture l'arrêtait devant chez les

Verdurin. A son entrée, tandis que Mme Verdurin montrant des roses

qu'il avait envoyées le matin lui disait: «Je vous gronde» et lui

indiquait une place à côté d'Odette, le pianiste jouait pour eux deux,

la petite phrase de Vinteuil qui était comme l'air national de leur

amour. Il commençait par la tenue des trémolos de violon que pendant

quelques mesures on entend seuls, occupant tout le premier plan, puis

tout d'un coup ils semblaient s'écarter et comme dans ces tableaux de

Pieter de Hooch, qu'approfondit le cadre étroit d'une porte

entr'ouverte, tout au loin, d'une couleur autre, dans le velouté d'une

lumière interposée, la petite phrase apparaissait, dansante,

pastorale, intercalée, épisodique, appartenant à un autre monde. Elle

passait à plis simples et immortels, distribuant çà et là les dons de

sa grâce, avec le même ineffable sourire; mais Swann y croyait

distinguer maintenant du désenchantement. Elle semblait connaître la

vanité de ce bonheur dont elle montrait la voie. Dans sa grâce légère,

elle avait quelque chose d'accompli, comme le détachement qui succède

au regret. Mais peu lui importait, il la considérait moins en

elle-même,--en ce qu'elle pouvait exprimer pour un musicien qui

ignorait l'existence et de lui et d'Odette quand il l'avait composée,

et pour tous ceux qui l'entendraient dans des siècles--, que comme un

gage, un souvenir de son amour qui, même pour les Verdurin que pour le

petit pianiste, faisait penser à Odette en même temps qu'à lui, les

unissait; c'était au point que, comme Odette, par caprice, l'en avait

prié, il avait renoncé à son projet de se faire jouer par un artiste

la sonate entière, dont il continua à ne connaître que ce passage.

«Qu'avez-vous besoin du reste? lui avait-elle dit. C'est ça notre

morceau.» Et même, souffrant de songer, au moment où elle passait si

proche et pourtant à l'infini, que tandis qu'elle s'adressait à eux,

elle ne les connaissait pas, il regrettait presque qu'elle eût une

signification, une beauté intrinsèque et fixe, étrangère à eux, comme

en des bijoux donnés, ou même en des lettres écrites par une femme

aimée, nous en voulons à l'eau de la gemme, et aux mots du langage, de

ne pas être faits uniquement de l'essence d'une liaison passagère et

d'un être particulier.

Souvent il se trouvait qu'il s'était tant attardé avec la jeune

ouvrière avant d'aller chez les Verdurin, qu'une fois la petite phrase

jouée par le pianiste, Swann s'apercevait qu'il était bientôt l'heure

qu'Odette rentrât. Il la reconduisait jusqu'à la porte de son petit

hôtel, rue La Pérouse, derrière l'Arc de Triomphe. Et c'était

peut-être à cause de cela, pour ne pas lui demander toutes les

faveurs, qu'il sacrifiait le plaisir moins nécessaire pour lui de la

voir plus tôt, d'arriver chez les Verdurin avec elle, à l'exercice de

ce droit qu'elle lui reconnaissait de partir ensemble et auquel il

attachait plus de prix, parce que, grâce à cela, il avait l'impression

que personne ne la voyait, ne se mettait entre eux, ne l'empêchait

d'être encore avec lui, après qu'il l'avait quittée.

Ainsi revenait-elle dans la voiture de Swann; un soir comme elle

venait d'en descendre et qu'il lui disait à demain, elle cueillit

précipitamment dans le petit jardin qui précédait la maison un dernier

chrysanthème et le lui donna avant qu'il fût reparti. Il le tint serré

contre sa bouche pendant le retour, et quand au bout de quelques jours

la fleur fut fanée, il l'enferma précieusement dans son secrétaire.

Mais il n'entrait jamais chez elle. Deux fois seulement, dans

l'après-midi, il était allé participer à cette opération capitale pour

elle «prendre le thé». L'isolement et le vide de ces courtes rues

(faites presque toutes de petits hôtels contigus, dont tout à coup

venait rompre la monotonie quelque sinistre échoppe, témoignage

historique et reste sordide du temps où ces quartiers étaient encore

mal famés), la neige qui était restée dans le jardin et aux arbres, le

négligé de la saison, le voisinage de la nature, donnaient quelque

chose de plus mystérieux à la chaleur, aux fleurs qu'il avait trouvées

en entrant.

Laissant à gauche, au rez-de-chaussée surélevé, la chambre à coucher

d'Odette qui donnait derrière sur une petite rue parallèle, un

escalier droit entre des murs peints de couleur sombre et d'où

tombaient des étoffes orientales, des fils de chapelets turcs et une

grande lanterne japonaise suspendue à une cordelette de soie (mais

qui, pour ne pas priver les visiteurs des derniers conforts de la

civilisation occidentale s'éclairait au gaz), montait au salon et au

petit salon. Ils étaient précédés d'un étroit vestibule dont le mur

quadrillé d'un treillage de jardin, mais doré, était bordé dans toute

sa longueur d'une caisse rectangulaire où fleurissaient comme dans une

serre une rangée de ces gros chrysanthèmes encore rares à cette

époque, mais bien éloignés cependant de ceux que les horticulteurs

réussirent plus tard à obtenir. Swann était agacé par la mode qui

depuis l'année dernière se portait sur eux, mais il avait eu plaisir,

cette fois, à voir la pénombre de la pièce zébrée de rose, d'oranger

et de blanc par les rayons odorants de ces astres éphémères qui

s'allument dans les jours gris. Odette l'avait reçu en robe de chambre

de soie rose, le cou et les bras nus. Elle l'avait fait asseoir près

d'elle dans un des nombreux retraits mystérieux qui étaient ménagés

dans les enfoncements du salon, protégés par d'immenses palmiers

contenus dans des cache-pot de Chine, ou par des paravents auxquels

étaient fixés des photographies, des nœuds de rubans et des éventails.

Elle lui avait dit: «Vous n'êtes pas confortable comme cela, attendez,

moi je vais bien vous arranger», et avec le petit rire vaniteux

qu'elle aurait eu pour quelque invention particulière à elle, avait

installé derrière la tête de Swann, sous ses pieds, des coussins de

soie japonaise qu'elle pétrissait comme si elle avait été prodigue de

ces richesses et insoucieuse de leur valeur. Mais quand le valet de

chambre était venu apporter successivement les nombreuses lampes qui,

presque toutes enfermées dans des potiches chinoises, brûlaient

isolées ou par couples, toutes sur des meubles différents comme sur

des autels et qui dans le crépuscule déjà presque nocturne de cette

fin d'après-midi d'hiver avaient fait reparaître un coucher de soleil

plus durable, plus rose et plus humain,--faisant peut-être rêver dans

la rue quelque amoureux arrêté devant le mystère de la présence que

décelaient et cachaient à la fois les vitres rallumées--, elle avait

surveillé sévèrement du coin de l'œil le domestique pour voir s'il les

posait bien à leur place consacrée. Elle pensait qu'en en mettant une

seule là où il ne fallait pas, l'effet d'ensemble de son salon eût été

détruit, et son portrait, placé sur un chevalet oblique drapé de

peluche, mal éclairé. Aussi suivait-elle avec fièvre les mouvements de

cet homme grossier et le réprimanda-t-elle vivement parce qu'il avait

passé trop près de deux jardinières qu'elle se réservait de nettoyer

elle-même dans sa peur qu'on ne les abîmât et qu'elle alla regarder de

près pour voir s'il ne les avait pas écornées. Elle trouvait à tous

ses bibelots chinois des formes «amusantes», et aussi aux orchidées,

aux catleyas surtout, qui étaient, avec les chrysanthèmes, ses fleurs

préférées, parce qu'ils avaient le grand mérite de ne pas ressembler à

des fleurs, mais d'être en soie, en satin. «Celle-là a l'air d'être

découpée dans la doublure de mon manteau», dit-elle à Swann en lui

montrant une orchidée, avec une nuance d'estime pour cette fleur si

«chic», pour cette sœur élégante et imprévue que la nature lui

donnait, si loin d'elle dans l'échelle des êtres et pourtant raffinée,

plus digne que bien des femmes qu'elle lui fit une place dans son

salon. En lui montrant tour à tour des chimères à langues de feu

décorant une potiche ou brodées sur un écran, les corolles d'un

bouquet d'orchidées, un dromadaire d'argent niellé aux yeux incrustés

de rubis qui voisinait sur la cheminée avec un crapaud de jade, elle

affectait tour à tour d'avoir peur de la méchanceté, ou de rire de la

cocasserie des monstres, de rougir de l'indécence des fleurs et

d'éprouver un irrésistible désir d'aller embrasser le dromadaire et le

crapaud qu'elle appelait: «chéris». Et ces affectations contrastaient

avec la sincérité de certaines de ses dévotions, notamment à

Notre-Dame du Laghet qui l'avait jadis, quand elle habitait Nice,

guérie d'une maladie mortelle et dont elle portait toujours sur elle

une médaille d'or à laquelle elle attribuait un pouvoir sans limites.

Odette fit à Swann «son» thé, lui demanda: «Citron ou crème?» et comme

il répondit «crème», lui dit en riant: «Un nuage!» Et comme il le

trouvait bon: «Vous voyez que je sais ce que vous aimez.» Ce thé en

effet avait paru à Swann quelque chose de précieux comme à elle-même

et l'amour a tellement besoin de se trouver une justification, une

garantie de durée, dans des plaisirs qui au contraire sans lui n'en

seraient pas et finissent avec lui, que quand il l'avait quittée à

sept heures pour rentrer chez lui s'habiller, pendant tout le trajet

qu'il fit dans son coupé, ne pouvant contenir la joie que cet

après-midi lui avait causée, il se répétait: «Ce serait bien agréable

d'avoir ainsi une petite personne chez qui on pourrait trouver cette

chose si rare, du bon thé.» Une heure après, il reçut un mot d'Odette,

et reconnut tout de suite cette grande écriture dans laquelle une

affectation de raideur britannique imposait une apparence de

discipline à des caractères informes qui eussent signifié peut-être

pour des yeux moins prévenus le désordre de la pensée, l'insuffisance

de l'éducation, le manque de franchise et de volonté. Swann avait

oublié son étui à cigarettes chez Odette. «Que n'y avez-vous oublié

aussi votre cœur, je ne vous aurais pas laissé le reprendre.»

Une seconde visite qu'il lui fit eut plus d'importance peut-être. En

se rendant chez elle ce jour-là comme chaque fois qu'il devait la voir

d'avance, il se la représentait; et la nécessité où il était pour

trouver jolie sa figure de limiter aux seules pommettes roses et

fraîches, les joues qu'elle avait si souvent jaunes, languissantes,

parfois piquées de petits points rouges, l'affligeait comme une preuve

que l'idéal est inaccessible et le bonheur médiocre. Il lui apportait

une gravure qu'elle désirait voir. Elle était un peu souffrante; elle

le reçut en peignoir de crêpe de Chine mauve, ramenant sur sa

poitrine, comme un manteau, une étoffe richement brodée. Debout à côté

de lui, laissant couler le long de ses joues ses cheveux qu'elle avait

dénoués, fléchissant une jambe dans une attitude légèrement dansante

pour pouvoir se pencher sans fatigue vers la gravure qu'elle

regardait, en inclinant la tête, de ses grands yeux, si fatigués et

maussades quand elle ne s'animait pas, elle frappa Swann par sa

ressemblance avec cette figure de Zéphora, la fille de Jéthro, qu'on

voit dans une fresque de la chapelle Sixtine. Swann avait toujours eu

ce goût particulier d'aimer à retrouver dans la peinture des maîtres

non pas seulement les caractères généraux de la réalité qui nous

entoure, mais ce qui semble au contraire le moins susceptible de

généralité, les traits individuels des visages que nous connaissons:

ainsi, dans la matière d'un buste du doge Lorédan par Antoine Rizzo,

la saillie des pommettes, l'obliquité des sourcils, enfin la

ressemblance criante de son cocher Rémi; sous les couleurs d'un

Ghirlandajo, le nez de M. de Palancy; dans un portrait de Tintoret,

l'envahissement du gras de la joue par l'implantation des premiers

poils des favoris, la cassure du nez, la pénétration du regard, la

congestion des paupières du docteur du Boulbon. Peut-être ayant

toujours gardé un remords d'avoir borné sa vie aux relations

mondaines, à la conversation, croyait-il trouver une sorte d'indulgent

pardon à lui accordé par les grands artistes, dans ce fait qu'ils

avaient eux aussi considéré avec plaisir, fait entrer dans leur œuvre,

de tels visages qui donnent à celle-ci un singulier certificat de

réalité et de vie, une saveur moderne; peut-être aussi s'était-il

tellement laissé gagner par la frivolité des gens du monde qu'il

éprouvait le besoin de trouver dans une œuvre ancienne ces allusions

anticipées et rajeunissantes à des noms propres d'aujourd'hui.

Peut-être au contraire avait-il gardé suffisamment une nature

d'artiste pour que ces caractéristiques individuelles lui causassent

du plaisir en prenant une signification plus générale, dès qu'il les

apercevait déracinées, délivrées, dans la ressemblance d'un portrait

plus ancien avec un original qu'il ne représentait pas. Quoi qu'il en

soit et peut-être parce que la plénitude d'impressions qu'il avait

depuis quelque temps et bien qu'elle lui fût venue plutôt avec l'amour

de la musique, avait enrichi même son goût pour la peinture, le

plaisir fut plus profond et devait exercer sur Swann une influence

durable, qu'il trouva à ce moment-là dans la ressemblance d'Odette

avec la Zéphora de ce Sandro di Mariano auquel on ne donne plus

volontiers son surnom populaire de Botticelli depuis que celui-ci

évoque au lieu de l'œuvre véritable du peintre l'idée banale et fausse

qui s'en est vulgarisée. Il n'estima plus le visage d'Odette selon la

plus ou moins bonne qualité de ses joues et d'après la douceur

purement carnée qu'il supposait devoir leur trouver en les touchant

avec ses lèvres si jamais il osait l'embrasser, mais comme un écheveau

de lignes subtiles et belles que ses regards dévidèrent, poursuivant

la courbe de leur enroulement, rejoignant la cadence de la nuque à

l'effusion des cheveux et à la flexion des paupières, comme en un

portrait d'elle en lequel son type devenait intelligible et clair.

Il la regardait; un fragment de la fresque apparaissait dans son

visage et dans son corps, que dès lors il chercha toujours à y

retrouver soit qu'il fût auprès d'Odette, soit qu'il pensât seulement

à elle, et bien qu'il ne tînt sans doute au chef-d'œuvre florentin que

parce qu'il le retrouvait en elle, pourtant cette ressemblance lui

conférait à elle aussi une beauté, la rendait plus précieuse. Swann se

reprocha d'avoir méconnu le prix d'un être qui eût paru adorable au

grand Sandro, et il se félicita que le plaisir qu'il avait à voir

Odette trouvât une justification dans sa propre culture esthétique. Il

se dit qu'en associant la pensée d'Odette à ses rêves de bonheur il ne

s'était pas résigné à un pis-aller aussi imparfait qu'il l'avait cru

jusqu'ici, puisqu'elle contentait en lui ses goûts d'art les plus

raffinés. Il oubliait qu'Odette n'était pas plus pour cela une femme

selon son désir, puisque précisément son désir avait toujours été

orienté dans un sens opposé à ses goûts esthétiques. Le mot d'«œuvre

florentine» rendit un grand service à Swann. Il lui permit, comme un

titre, de faire pénétrer l'image d'Odette dans un monde de rêves, où

elle n'avait pas eu accès jusqu'ici et où elle s'imprégna de noblesse.

Et tandis que la vue purement charnelle qu'il avait eue de cette

femme, en renouvelant perpétuellement ses doutes sur la qualité de son

visage, de son corps, de toute sa beauté, affaiblissait son amour, ces

doutes furent détruits, cet amour assuré quand il eut à la place pour

base les données d'une esthétique certaine; sans compter que le baiser

et la possession qui semblaient naturels et médiocres s'ils lui

étaient accordés par une chair abîmée, venant couronner l'adoration

d'une pièce de musée, lui parurent devoir être surnaturels et

délicieux.

Et quand il était tenté de regretter que depuis des mois il ne fît

plus que voir Odette, il se disait qu'il était raisonnable de donner

beaucoup de son temps à un chef-d'œuvre inestimable, coulé pour une

fois dans une matière différente et particulièrement savoureuse, en un

exemplaire rarissime qu'il contemplait tantôt avec l'humilité, la

spiritualité et le désintéressement d'un artiste, tantôt avec

l'orgueil, l'égoïsme et la sensualité d'un collectionneur.

Il plaça sur sa table de travail, comme une photographie d'Odette, une

reproduction de la fille de Jéthro. Il admirait les grands yeux, le

délicat visage qui laissait deviner la peau imparfaite, les boucles

merveilleuses des cheveux le long des joues fatiguées, et adaptant ce

qu'il trouvait beau jusque-là d'une façon esthétique à l'idée d'une

femme vivante, il le transformait en mérites physiques qu'il se

félicitait de trouver réunis dans un être qu'il pourrait posséder.

Cette vague sympathie qui nous porte vers un chef-d'œuvre que nous

regardons, maintenant qu'il connaissait l'original charnel de la fille

de Jéthro, elle devenait un désir qui suppléa désormais à celui que le

corps d'Odette ne lui avait pas d'abord inspiré. Quand il avait

regardé longtemps ce Botticelli, il pensait à son Botticelli à lui

qu'il trouvait plus beau encore et approchant de lui la photographie

de Zéphora, il croyait serrer Odette contre son cœur.

Et cependant ce n'était pas seulement la lassitude d'Odette qu'il

s'ingéniait à prévenir, c'était quelquefois aussi la sienne propre;

sentant que depuis qu'Odette avait toutes facilités pour le voir, elle

semblait n'avoir pas grand'chose à lui dire, il craignait que les

façons un peu insignifiantes, monotones, et comme définitivement

fixées, qui étaient maintenant les siennes quand ils étaient ensemble,

ne finissent par tuer en lui cet espoir romanesque d'un jour où elle

voudrait déclarer sa passion, qui seul l'avait rendu et gardé

amoureux. Et pour renouveler un peu l'aspect moral, trop figé,

d'Odette, et dont il avait peur de se fatiguer, il lui écrivait tout

d'un coup une lettre pleine de déceptions feintes et de colères

simulées qu'il lui faisait porter avant le dîner. Il savait qu'elle

allait être effrayée, lui répondre et il espérait que dans la

contraction que la peur de le perdre ferait subir à son âme,

jailliraient des mots qu'elle ne lui avait encore jamais dits; et en

effet c'est de cette façon qu'il avait obtenu les lettres les plus

tendres qu'elle lui eût encore écrites dont l'une, qu'elle lui avait

fait porter à midi de la «Maison Dorée» (c'était le jour de la fête de

Paris-Murcie donnée pour les inondés de Murcie), commençait par ces

mots: «Mon ami, ma main tremble si fort que je peux à peine écrire»,

et qu'il avait gardée dans le même tiroir que la fleur séchée du

chrysanthème. Ou bien si elle n'avait pas eu le temps de lui écrire,

quand il arriverait chez les Verdurin, elle irait vivement à lui et

lui dirait: «J'ai à vous parler», et il contemplerait avec curiosité

sur son visage et dans ses paroles ce qu'elle lui avait caché

jusque-là de son cœur.

Rien qu'en approchant de chez les Verdurin quand il apercevait,

éclairées par des lampes, les grandes fenêtres dont on ne fermait

jamais les volets, il s'attendrissait en pensant à l'être charmant

qu'il allait voir épanoui dans leur lumière d'or. Parfois les ombres

des invités se détachaient minces et noires, en écran, devant les

lampes, comme ces petites gravures qu'on intercale de place en place

dans un abat-jour translucide dont les autres feuillets ne sont que

clarté. Il cherchait à distinguer la silhouette d'Odette. Puis, dès

qu'il était arrivé, sans qu'il s'en rendit compte, ses yeux brillaient

d'une telle joie que M. Verdurin disait au peintre: «Je crois que ça

chauffe.» Et la présence d'Odette ajoutait en effet pour Swann à cette

maison ce dont n'était pourvue aucune de celles où il était reçu: une

sorte d'appareil sensitif, de réseau nerveux qui se ramifiait dans

toutes les pièces et apportait des excitations constantes à son cœur.

Ainsi le simple fonctionnement de cet organisme social qu'était le

petit «clan» prenait automatiquement pour Swann des rendez-vous

quotidiens avec Odette et lui permettait de feindre une indifférence à

la voir, ou même un désir de ne plus la voir, qui ne lui faisait pas

courir de grands risques, puisque, quoi qu'il lui eût écrit dans la

journée, il la verrait forcément le soir et la ramènerait chez elle.

Mais une fois qu'ayant songé avec maussaderie à cet inévitable retour

ensemble, il avait emmené jusqu'au bois sa jeune ouvrière pour

retarder le moment d'aller chez les Verdurin, il arriva chez eux si

tard qu'Odette, croyant qu'il ne viendrait plus, était partie. En

voyant qu'elle n'était plus dans le salon, Swann ressentit une

souffrance au cœur; il tremblait d'être privé d'un plaisir qu'il

mesurait pour la première fois, ayant eu jusque-là cette certitude de

le trouver quand il le voulait, qui pour tous les plaisirs nous

diminue ou même nous empêche d'apercevoir aucunement leur grandeur.

--«As-tu vu la tête qu'il a fait quand il s'est aperçu qu'elle n'était

pas là? dit M. Verdurin à sa femme, je crois qu'on peut dire qu'il est

pincé!»

--«La tête qu'il a fait?» demanda avec violence le docteur Cottard qui,

étant allé un instant voir un malade, revenait chercher sa femme et ne

savait pas de qui on parlait.

--«Comment vous n'avez pas rencontré devant la porte le plus beau des

Swann»?

--«Non. M. Swann est venu»?

--Oh! un instant seulement. Nous avons eu un Swann très agité, très

nerveux. Vous comprenez, Odette était partie.

--«Vous voulez dire qu'elle est du dernier bien avec lui, qu'elle lui a

fait voir l'heure du berger», dit le docteur, expérimentant avec

prudence le sens de ces expressions.

--«Mais non, il n'y a absolument rien, et entre nous, je trouve qu'elle

a bien tort et qu'elle se conduit comme une fameuse cruche, qu'elle

est du reste.»

--«Ta, ta, ta, dit M. Verdurin, qu'est-ce que tu en sais qu'il n'y a

rien, nous n'avons pas été y voir, n'est-ce pas.»

--«A moi, elle me l'aurait dit, répliqua fièrement Mme Verdurin. Je

vous dis qu'elle me raconte toutes ses petites affaires! Comme elle

n'a plus personne en ce moment, je lui ai dit qu'elle devrait coucher

avec lui. Elle prétend qu'elle ne peut pas, qu'elle a bien eu un fort

béguin pour lui mais qu'il est timide avec elle, que cela l'intimide à

son tour, et puis qu'elle ne l'aime pas de cette manière-là, que c'est

un être idéal, qu'elle a peur de déflorer le sentiment qu'elle a pour

lui, est-ce que je sais, moi. Ce serait pourtant absolument ce qu'il

lui faut.»

--«Tu me permettras de ne pas être de ton avis, dit M. Verdurin, il ne

me revient qu'à demi ce monsieur; je le trouve poseur.»

Mme Verdurin s'immobilisa, prit une expression inerte comme si elle

était devenue une statue, fiction qui lui permit d'être censée ne pas

avoir entendu ce mot insupportable de poseur qui avait l'air

d'impliquer qu'on pouvait «poser» avec eux, donc qu'on était «plus

qu'eux».

--«Enfin, s'il n'y a rien, je ne pense pas que ce soit que ce monsieur

la croit VERTUEUSE, dit ironiquement M. Verdurin. Et après tout, on ne

peut rien dire, puisqu'il a l'air de la croire intelligente. Je ne

sais si tu as entendu ce qu'il lui débitait l'autre soir sur la sonate

de Vinteuil; j'aime Odette de tout mon cœur, mais pour lui faire des

théories d'esthétique, il faut tout de même être un fameux jobard!»

--«Voyons, ne dites pas du mal d'Odette, dit Mme Verdurin en faisant

l'enfant. Elle est charmante.»

--«Mais cela ne l'empêche pas d'être charmante; nous ne disons pas du

mal d'elle, nous disons que ce n'est pas une vertu ni une

intelligence. Au fond, dit-il au peintre, tenez-vous tant que ça à ce

qu'elle soit vertueuse? Elle serait peut-être beaucoup moins

charmante, qui sait?»

Sur le palier, Swann avait été rejoint par le maître d'hôtel qui ne se

trouvait pas là au moment où il était arrivé et avait été chargé par

Odette de lui dire,--mais il y avait bien une heure déjà,--au cas où il

viendrait encore, qu'elle irait probablement prendre du chocolat chez

Prévost avant de rentrer. Swann partit chez Prévost, mais à chaque pas

sa voiture était arrêtée par d'autres ou par des gens qui

traversaient, odieux obstacles qu'il eût été heureux de renverser si

le procès-verbal de l'agent ne l'eût retardé plus encore que le

passage du piéton. Il comptait le temps qu'il mettait, ajoutait

quelques secondes à toutes les minutes pour être sûr de ne pas les

avoir faites trop courtes, ce qui lui eût laissé croire plus grande

qu'elle n'était en réalité sa chance d'arriver assez tôt et de trouver

encore Odette. Et à un moment, comme un fiévreux qui vient de dormir

et qui prend conscience de l'absurdité des rêvasseries qu'il ruminait

sans se distinguer nettement d'elles, Swann tout d'un coup aperçut en

lui l'étrangeté des pensées qu'il roulait depuis le moment où on lui

avait dit chez les Verdurin qu'Odette était déjà partie, la nouveauté

de la douleur au cœur dont il souffrait, mais qu'il constata seulement

comme s'il venait de s'éveiller. Quoi? toute cette agitation parce

qu'il ne verrait Odette que demain, ce que précisément il avait

souhaité, il y a une heure, en se rendant chez Mme Verdurin. Il fut

bien obligé de constater que dans cette même voiture qui l'emmenait

chez Prévost, il n'était plus le même, et qu'il n'était plus seul,

qu'un être nouveau était là avec lui, adhérent, amalgamé à lui, duquel

il ne pourrait peut-être pas se débarrasser, avec qui il allait être

obligé d'user de ménagements comme avec un maître ou avec une maladie.

Et pourtant depuis un moment qu'il sentait qu'une nouvelle personne

s'était ainsi ajoutée à lui, sa vie lui paraissait plus intéressante.

C'est à peine s'il se disait que cette rencontre possible chez Prévost

(de laquelle l'attente saccageait, dénudait à ce point les moments qui

la précédaient qu'il ne trouvait plus une seule idée, un seul souvenir

derrière lequel il pût faire reposer son esprit), il était probable

pourtant, si elle avait lieu, qu'elle serait comme les autres, fort

peu de chose. Comme chaque soir, dès qu'il serait avec Odette, jetant

furtivement sur son changeant visage un regard aussitôt détourné de

peur qu'elle n'y vît l'avance d'un désir et ne crût plus à son

désintéressement, il cesserait de pouvoir penser à elle, trop occupé à

trouver des prétextes qui lui permissent de ne pas la quitter tout de

suite et de s'assurer, sans avoir l'air d'y tenir, qu'il la

retrouverait le lendemain chez les Verdurin: c'est-à-dire de prolonger

pour l'instant et de renouveler un jour de plus la déception et la

torture que lui apportait la vaine présence de cette femme qu'il

approchait sans oser l'étreindre.

Elle n'était pas chez Prévost; il voulut chercher dans tous les

restaurants des boulevards. Pour gagner du temps, pendant qu'il

visitait les uns, il envoya dans les autres son cocher Rémi (le doge

Lorédan de Rizzo) qu'il alla attendre ensuite--n'ayant rien trouvé

lui-même--à l'endroit qu'il lui avait désigné. La voiture ne revenait

pas et Swann se représentait le moment qui approchait, à la fois comme

celui où Rémi lui dirait: «Cette dame est là», et comme celui où Rémi

lui dirait, «cette dame n'était dans aucun des cafés.» Et ainsi il

voyait la fin de la soirée devant lui, une et pourtant alternative,

précédée soit par la rencontre d'Odette qui abolirait son angoisse,

soit, par le renoncement forcé à la trouver ce soir, par l'acceptation

de rentrer chez lui sans l'avoir vue.

Le cocher revint, mais, au moment où il s'arrêta devant Swann,

celui-ci ne lui dit pas: «Avez-vous trouvé cette dame?» mais:

«Faites-moi donc penser demain à commander du bois, je crois que la

provision doit commencer à s'épuiser.» Peut-être se disait-il que si

Rémi avait trouvé Odette dans un café où elle l'attendait, la fin de

la soirée néfaste était déjà anéantie par la réalisation commencée de

la fin de soirée bienheureuse et qu'il n'avait pas besoin de se

presser d'atteindre un bonheur capturé et en lieu sûr, qui ne

s'échapperait plus. Mais aussi c'était par force d'inertie; il avait

dans l'âme le manque de souplesse que certains êtres ont dans le

corps, ceux-là qui au moment d'éviter un choc, d'éloigner une flamme

de leur habit, d'accomplir un mouvement urgent, prennent leur temps,

commencent par rester une seconde dans la situation où ils étaient

auparavant comme pour y trouver leur point d'appui, leur élan. Et sans

doute si le cocher l'avait interrompu en lui disant: «Cette dame est

là», il eut répondu: «Ah! oui, c'est vrai, la course que je vous avais

donnée, tiens je n'aurais pas cru», et aurait continué à lui parler

provision de bois pour lui cacher l'émotion qu'il avait eue et se

laisser à lui-même le temps de rompre avec l'inquiétude et de se

donner au bonheur.

Mais le cocher revint lui dire qu'il ne l'avait trouvée nulle part, et

ajouta son avis, en vieux serviteur:

--Je crois que Monsieur n'a plus qu'à rentrer.

Mais l'indifférence que Swann jouait facilement quand Rémi ne pouvait

plus rien changer à la réponse qu'il apportait tomba, quand il le vit

essayer de le faire renoncer à son espoir et à sa recherche:

--«Mais pas du tout, s'écria-t-il, il faut que nous trouvions cette

dame; c'est de la plus haute importance. Elle serait extrêmement

ennuyée, pour une affaire, et froissée, si elle ne m'avait pas vu.»

--«Je ne vois pas comment cette dame pourrait être froissée, répondit

Rémi, puisque c'est elle qui est partie sans attendre Monsieur,

qu'elle a dit qu'elle allait chez Prévost et qu'elle n'y était pas,»

D'ailleurs on commençait à éteindre partout. Sous les arbres des

boulevards, dans une obscurité mystérieuse, les passants plus rares

erraient, à peine reconnaissables. Parfois l'ombre d'une femme qui

s'approchait de lui, lui murmurant un mot à l'oreille, lui demandant

de la ramener, fit tressaillir Swann. Il frôlait anxieusement tous ces

corps obscurs comme si parmi les fantômes des morts, dans le royaume

sombre, il eût cherché Eurydice.

De tous les modes de production de l'amour, de tous les agents de

dissémination du mal sacré, il est bien l'un des plus efficaces, ce

grand souffle d'agitation qui parfois passe sur nous. Alors l'être

avec qui nous nous plaisons à ce moment-là, le sort en est jeté, c'est

lui que nous aimerons. Il n'est même pas besoin qu'il nous plût

jusque-là plus ou même autant que d'autres. Ce qu'il fallait, c'est

que notre goût pour lui devint exclusif. Et cette condition-là est

réalisée quand--à ce moment où il nous fait défaut--à la recherche des

plaisirs que son agrément nous donnait, s'est brusquement substitué en

nous un besoin anxieux, qui a pour objet cet être même, un besoin

absurde, que les lois de ce monde rendent impossible à satisfaire et

difficile à guérir--le besoin insensé et douloureux de le posséder.

Swann se fit conduire dans les derniers restaurants; c'est la seule

hypothèse du bonheur qu'il avait envisagée avec calme; il ne cachait

plus maintenant son agitation, le prix qu'il attachait à cette

rencontre et il promit en cas de succès une récompense à son cocher,

comme si en lui inspirant le désir de réussir qui viendrait s'ajouter

à celui qu'il en avait lui-même, il pouvait faire qu'Odette, au cas où

elle fût déjà rentrée se coucher, se trouvât pourtant dans un

restaurant du boulevard. Il poussa jusqu'à la Maison Dorée, entra deux

fois chez Tortoni et, sans l'avoir vue davantage, venait de ressortir

du Café Anglais, marchant à grands pas, l'air hagard, pour rejoindre

sa voiture qui l'attendait au coin du boulevard des Italiens, quand il

heurta une personne qui venait en sens contraire: c'était Odette; elle

lui expliqua plus tard que n'ayant pas trouvé de place chez Prévost,

elle était allée souper à la Maison Dorée dans un enfoncement où il ne

l'avait pas découverte, et elle regagnait sa voiture.

Elle s'attendait si peu à le voir qu'elle eut un mouvement d'effroi.

Quant à lui, il avait couru Paris non parce qu'il croyait possible de

la rejoindre, mais parce qu'il lui était trop cruel d'y renoncer. Mais

cette joie que sa raison n'avait cessé d'estimer, pour ce soir,

irréalisable, ne lui en paraissait maintenant que plus réelle; car, il

n'y avait pas collaboré par la prévision des vraisemblances, elle lui

restait extérieure; il n'avait pas besoin de tirer de son esprit pour

la lui fournir,--c'est d'elle-même qu'émanait, c'est elle-même qui

projetait vers lui--cette vérité qui rayonnait au point de dissiper

comme un songe l'isolement qu'il avait redouté, et sur laquelle il

appuyait, il reposait, sans penser, sa rêverie heureuse. Ainsi un

voyageur arrivé par un beau temps au bord de la Méditerranée,

incertain de l'existence des pays qu'il vient de quitter, laisse

éblouir sa vue, plutôt qu'il ne leur jette des regards, par les rayons

qu'émet vers lui l'azur lumineux et résistant des eaux.

Il monta avec elle dans la voiture qu'elle avait et dit à la sienne de

suivre.

Elle tenait à la main un bouquet de catleyas et Swann vit, sous sa

fanchon de dentelle, qu'elle avait dans les cheveux des fleurs de

cette même orchidée attachées à une aigrette en plumes de cygnes. Elle

était habillée sous sa mantille, d'un flot de velours noir qui, par un

rattrapé oblique, découvrait en un large triangle le bas d'une jupe de

faille blanche et laissait voir un empiècement, également de faille

blanche, à l'ouverture du corsage décolleté, où étaient enfoncées

d'autres fleurs de catleyas. Elle était à peine remise de la frayeur

que Swann lui avait causée quand un obstacle fit faire un écart au

cheval. Ils furent vivement déplacés, elle avait jeté un cri et

restait toute palpitante, sans respiration.

--«Ce n'est rien, lui dit-il, n'ayez pas peur.»

Et il la tenait par l'épaule, l'appuyant contre lui pour la maintenir;

puis il lui dit:

--Surtout, ne me parlez pas, ne me répondez que par signes pour ne pas

vous essouffler encore davantage. Cela ne vous gêne pas que je remette

droites les fleurs de votre corsage qui ont été déplacées par le choc.

J'ai peur que vous ne les perdiez, je voudrais les enfoncer un peu.

Elle, qui n'avait pas été habituée à voir les hommes faire tant de

façons avec elle, dit en souriant:

--«Non, pas du tout, ça ne me gêne pas.»

Mais lui, intimidé par sa réponse, peut-être aussi pour avoir l'air

d'avoir été sincère quand il avait pris ce prétexte, ou même,

commençant déjà à croire qu'il l'avait été, s'écria:

--«Oh! non, surtout, ne parlez pas, vous allez encore vous essouffler,

vous pouvez bien me répondre par gestes, je vous comprendrai bien.

Sincèrement je ne vous gêne pas? Voyez, il y a un peu... je pense que

c'est du pollen qui s'est répandu sur vous, vous permettez que je

l'essuie avec ma main? Je ne vais pas trop fort, je ne suis pas trop

brutal? Je vous chatouille peut-être un peu? mais c'est que je ne

voudrais pas toucher le velours de la robe pour ne pas le friper.

Mais, voyez-vous, il était vraiment nécessaire de les fixer ils

seraient tombés; et comme cela, en les enfonçant un peu moi-même...

Sérieusement, je ne vous suis pas désagréable? Et en les respirant

pour voir s'ils n'ont vraiment pas d'odeur non plus? Je n'en ai jamais

senti, je peux? dites la vérité.»?

Souriant, elle haussa légèrement les épaules, comme pour dire «vous

êtes fou, vous voyez bien que ça me plaît».

Il élevait son autre main le long de la joue d'Odette; elle le regarda

fixement, de l'air languissant et grave qu'ont les femmes du maître

florentin avec lesquelles il lui avait trouvé de la ressemblance;

amenés au bord des paupières, ses yeux brillants, larges et minces,

comme les leurs, semblaient prêts à se détacher ainsi que deux larmes.

Elle fléchissait le cou comme on leur voit faire à toutes, dans les

scènes païennes comme dans les tableaux religieux. Et, en une attitude

qui sans doute lui était habituelle, qu'elle savait convenable à ces

moments-là et qu'elle faisait attention à ne pas oublier de prendre,

elle semblait avoir besoin de toute sa force pour retenir son visage,

comme si une force invisible l'eût attiré vers Swann. Et ce fut Swann,

qui, avant qu'elle le laissât tomber, comme malgré elle, sur ses

lèvres, le retint un instant, à quelque distance, entre ses deux

mains. Il avait voulu laisser à sa pensée le temps d'accourir, de

reconnaître le rêve qu'elle avait si longtemps caressé et d'assister à

sa réalisation, comme une parente qu'on appelle pour prendre sa part

du succès d'un enfant qu'elle a beaucoup aimé. Peut-être aussi Swann

attachait-il sur ce visage d'Odette non encore possédée, ni même

encore embrassée par lui, qu'il voyait pour la dernière fois, ce

regard avec lequel, un jour de départ, on voudrait emporter un paysage

qu'on va quitter pour toujours.

Mais il était si timide avec elle, qu'ayant fini par la posséder ce

soir-là, en commençant par arranger ses catleyas, soit crainte de la

froisser, soit peur de paraître rétrospectivement avoir menti, soit

manque d'audace pour formuler une exigence plus grande que celle-là

(qu'il pouvait renouveler puisqu'elle n'avait pas fiché Odette la

première fois), les jours suivants il usa du même prétexte. Si elle

avait des catleyas à son corsage, il disait: «C'est malheureux, ce

soir, les catleyas n'ont pas besoin d'être arrangés, ils n'ont pas été

déplacés comme l'autre soir; il me semble pourtant que celui-ci n'est

pas très droit. Je peux voir s'ils ne sentent pas plus que les

autres?» Ou bien, si elle n'en avait pas: «Oh! pas de catleyas ce

soir, pas moyen de me livrer à mes petits arrangements.» De sorte que,

pendant quelque temps, ne fut pas changé l'ordre qu'il avait suivi le

premier soir, en débutant par des attouchements de doigts et de lèvres

sur la gorge d'Odette et que ce fut par eux encore que commençaient

chaque fois ses caresses; et, bien plus tard quand l'arrangement (ou

le simulacre d'arrangement) des catleyas, fut depuis longtemps tombé

en désuétude, la métaphore «faire catleya», devenue un simple vocable

qu'ils employaient sans y penser quand ils voulaient signifier l'acte

de la possession physique--où d'ailleurs l'on ne possède rien,--survécut

dans leur langage, où elle le commémorait, à cet usage oublié. Et

peut-être cette manière particulière de dire «faire l'amour» ne

signifiait-elle pas exactement la même chose que ses synonymes. On a

beau être blasé sur les femmes, considérer la possession des plus

différentes comme toujours la même et connue d'avance, elle devient au

contraire un plaisir nouveau s'il s'agit de femmes assez difficiles--ou

crues telles par nous--pour que nous soyons obligés de la faire naître

de quelque épisode imprévu de nos relations avec elles, comme avait

été la première fois pour Swann l'arrangement des catleyas. Il

espérait en tremblant, ce soir-là (mais Odette, se disait-il, si elle

était dupe de sa ruse, ne pouvait le deviner), que c'était la

possession de cette femme qui allait sortir d'entre leurs larges

pétales mauves; et le plaisir qu'il éprouvait déjà et qu'Odette ne

tolérait peut-être, pensait-il, que parce qu'elle ne l'avait pas

reconnu, lui semblait, à cause de cela--comme il put paraître au

premier homme qui le goûta parmi les fleurs du paradis terrestre--un

plaisir qui n'avait pas existé jusque-là, qu'il cherchait à créer, un

plaisir--ainsi que le nom spécial qu'il lui donna en garda la

trace--entièrement particulier et nouveau.

Maintenant, tous les soirs, quand il l'avait ramenée chez elle, il

fallait qu'il entrât et souvent elle ressortait en robe de chambre et

le conduisait jusqu'à sa voiture, l'embrassait aux yeux du cocher,

disant: «Qu'est-ce que cela peut me faire, que me font les autres?»

Les soirs où il n'allait pas chez les Verdurin (ce qui arrivait

parfois depuis qu'il pouvait la voir autrement), les soirs de plus en

plus rares où il allait dans le monde, elle lui demandait de venir

chez elle avant de rentrer, quelque heure qu'il fût. C'était le

printemps, un printemps pur et glacé. En sortant de soirée, il montait

dans sa victoria, étendait une couverture sur ses jambes, répondait

aux amis qui s'en allaient en même temps que lui et lui demandaient de

revenir avec eux qu'il ne pouvait pas, qu'il n'allait pas du même

côté, et le cocher partait au grand trot sachant où on allait. Eux

s'étonnaient, et de fait, Swann n'était plus le même. On ne recevait

plus jamais de lettre de lui où il demandât à connaître une femme. Il

ne faisait plus attention à aucune, s'abstenait d'aller dans les

endroits où on en rencontre. Dans un restaurant, à la campagne, il

avait l'attitude inversée de celle à quoi, hier encore, on l'eût

reconnu et qui avait semblé devoir toujours être la sienne. Tant une

passion est en nous comme un caractère momentané et différent qui se

substitue à l'autre et abolit les signes jusque-là invariables par

lesquels il s'exprimait! En revanche ce qui était invariable

maintenant, c'était que où que Swann se trouvât, il ne manquât pas

d'aller rejoindre Odette. Le trajet qui le séparait d'elle était celui

qu'il parcourait inévitablement et comme la pente même irrésistible et

rapide de sa vie. A vrai dire, souvent resté tard dans le monde, il

aurait mieux aimé rentrer directement chez lui sans faire cette longue

course et ne la voir que le lendemain; mais le fait même de se

déranger à une heure anormale pour aller chez elle, de deviner que les

amis qui le quittaient se disaient: «Il est très tenu, il y a

certainement une femme qui le force à aller chez elle à n'importe

quelle heure», lui faisait sentir qu'il menait la vie des hommes qui

ont une affaire amoureuse dans leur existence, et en qui le sacrifice

qu'ils font de leur repos et de leurs intérêts à une rêverie

voluptueuse fait naître un charme intérieur. Puis sans qu'il s'en

rendît compte, cette certitude qu'elle l'attendait, qu'elle n'était

pas ailleurs avec d'autres, qu'il ne reviendrait pas sans l'avoir vue,

neutralisait cette angoisse oubliée mais toujours prête à renaître

qu'il avait éprouvée le soir où Odette n'était plus chez les Verdurin

et dont l'apaisement actuel était si doux que cela pouvait s'appeler

du bonheur. Peut-être était-ce à cette angoisse qu'il était redevable

de l'importance qu'Odette avait prise pour lui. Les êtres nous sont

d'habitude si indifférents, que quand nous avons mis dans l'un d'eux

de telles possibilités de souffrance et de joie, pour nous il nous

semble appartenir à un autre univers, il s'entoure de poésie, il fait

de notre vie comme une étendue émouvante où il sera plus ou moins

rapproché de nous. Swann ne pouvait se demander sans trouble ce

qu'Odette deviendrait pour lui dans les années qui allaient venir.

Parfois, en voyant, de sa victoria, dans ces belles nuits froides, la

lune brillante qui répandait sa clarté entre ses yeux et les rues

désertes, il pensait à cette autre figure claire et légèrement rosée

comme celle de la lune, qui, un jour, avait surgi dans sa pensée et,

depuis projetait sur le monde la lumière mystérieuse dans laquelle il

le voyait. S'il arrivait après l'heure où Odette envoyait ses

domestiques se coucher, avant de sonner à la porte du petit jardin, il

allait d'abord dans la rue, où donnait au rez-de-chaussée, entre les

fenêtres toutes pareilles, mais obscures, des hôtels contigus, la

fenêtre, seule éclairée, de sa chambre. Il frappait au carreau, et

elle, avertie, répondait et allait l'attendre de l'autre côté, à la

porte d'entrée. Il trouvait ouverts sur son piano quelques-uns des

morceaux qu'elle préférait: la VALSE DES ROSES ou PAUVRE FOU de

Tagliafico (qu'on devait, selon sa volonté écrite, faire exécuter à

son enterrement), il lui demandait de jouer à la place la petite

phrase de la sonate de Vinteuil, bien qu'Odette jouât fort mal, mais

la vision la plus belle qui nous reste d'une œuvre est souvent celle

qui s'éleva au-dessus des sons faux tirés par des doigts malhabiles,

d'un piano désaccordé. La petite phrase continuait à s'associer pour

Swann à l'amour qu'il avait pour Odette. Il sentait bien que cet

amour, c'était quelque chose qui ne correspondait à rien d'extérieur,

de constatable par d'autres que lui; il se rendait compte que les

qualités d'Odette ne justifiaient pas qu'il attachât tant de prix aux

moments passés auprès d'elle. Et souvent, quand c'était l'intelligence

positive qui régnait seule en Swann, il voulait cesser de sacrifier

tant d'intérêts intellectuels et sociaux à ce plaisir imaginaire. Mais

la petite phrase, dès qu'il l'entendait, savait rendre libre en lui

l'espace qui pour elle était nécessaire, les proportions de l'âme de

Swann s'en trouvaient changées; une marge y était réservée à une

jouissance qui elle non plus ne correspondait à aucun objet extérieur

et qui pourtant au lieu d'être purement individuelle comme celle de

l'amour, s'imposait à Swann comme une réalité supérieure aux choses

concrètes. Cette soif d'un charme inconnu, la petite phrase

l'éveillait en lui, mais ne lui apportait rien de précis pour

l'assouvir. De sorte que ces parties de l'âme de Swann où la petite

phrase avait effacé le souci des intérêts matériels, les

considérations humaines et valables pour tous, elle les avait laissées

vacantes et en blanc, et il était libre d'y inscrire le nom d'Odette.

Puis à ce que l'affection d'Odette pouvait avoir d'un peu court et

décevant, la petite phrase venait ajouter, amalgamer son essence

mystérieuse. A voir le visage de Swann pendant qu'il écoutait la

phrase, on aurait dit qu'il était en train d'absorber un anesthésique

qui donnait plus d'amplitude à sa respiration. Et le plaisir que lui

donnait la musique et qui allait bientôt créer chez lui un véritable

besoin, ressemblait en effet, à ces moments-là, au plaisir qu'il

aurait eu à expérimenter des parfums, à entrer en contact avec un

monde pour lequel nous ne sommes pas faits, qui nous semble sans forme

parce que nos yeux ne le perçoivent pas, sans signification parce

qu'il échappe à notre intelligence, que nous n'atteignons que par un

seul sens. Grand repos, mystérieuse rénovation pour Swann,--pour lui

dont les yeux quoique délicats amateurs de peinture, dont l'esprit

quoique fin observateur de mœurs, portaient à jamais la trace

indélébile de la sécheresse de sa vie--de se sentir transformé en une

créature étrangère à l'humanité, aveugle, dépourvue de facultés

logiques, presque une fantastique licorne, une créature chimérique ne

percevant le monde que par l'ouïe. Et comme dans la petite phrase il

cherchait cependant un sens où son intelligence ne pouvait descendre,

quelle étrange ivresse il avait à dépouiller son âme la plus

intérieure de tous les secours du raisonnement et à la faire passer

seule dans le couloir, dans le filtre obscur du son. Il commençait à

se rendre compte de tout ce qu'il y avait de douloureux, peut-être

même de secrètement inapaisé au fond de la douceur de cette phrase,

mais il ne pouvait pas en souffrir. Qu'importait qu'elle lui dît que

l'amour est fragile, le sien était si fort! Il jouait avec la

tristesse qu'elle répandait, il la sentait passer sur lui, mais comme

une caresse qui rendait plus profond et plus doux le sentiment qu'il

avait de son bonheur. Il la faisait rejouer dix fois, vingt fois à

Odette, exigeant qu'en même temps elle ne cessât pas de l'embrasser.

Chaque baiser appelle un autre baiser. Ah! dans ces premiers temps où

l'on aime, les baisers naissent si naturellement! Ils foisonnent si

pressés les uns contre les autres; et l'on aurait autant de peine à

compter les baisers qu'on s'est donnés pendant une heure que les

fleurs d'un champ au mois de mai. Alors elle faisait mine de

s'arrêter, disant: «Comment veux-tu que je joue comme cela si tu me

tiens, je ne peux tout faire à la fois, sache au moins ce que tu veux,

est-ce que je dois jouer la phrase ou faire des petites caresses», lui

se fâchait et elle éclatait d'un rire qui se changeait et retombait

sur lui, en une pluie de baisers. Ou bien elle le regardait d'un air

maussade, il revoyait un visage digne de figurer dans la Vie de Moïse

de Botticelli, il l'y situait, il donnait au cou d'Odette

l'inclinaison nécessaire; et quand il l'avait bien peinte à la

détrempe, au XVe siècle, sur la muraille de la Sixtine, l'idée qu'elle

était cependant restée là, près du piano, dans le moment actuel, prête

à être embrassée et possédée, l'idée de sa matérialité et de sa vie

venait l'enivrer avec une telle force que, l'œil égaré, les mâchoires

tendues comme pour dévorer, il se précipitait sur cette vierge de

Botticelli et se mettait à lui pincer les joues. Puis, une fois qu'il

l'avait quittée, non sans être rentré pour l'embrasser encore parce

qu'il avait oublié d'emporter dans son souvenir quelque particularité

de son odeur ou de ses traits, tandis qu'il revenait dans sa victoria,

bénissant Odette de lui permettre ces visites quotidiennes, dont il

sentait qu'elles ne devaient pas lui causer à elle une bien grande

joie, mais qui en le préservant de devenir jaloux,--en lui ôtant

l'occasion de souffrir de nouveau du mal qui s'était déclaré en lui le

soir où il ne l'avait pas trouvée chez les Verdurin--l'aideraient à

arriver, sans avoir plus d'autres de ces crises dont la première avait

été si douloureuse et resterait la seule, au bout de ces heures

singulières de sa vie, heures presque enchantées, à la façon de celles

où il traversait Paris au clair de lune. Et, remarquant, pendant ce

retour, que l'astre était maintenant déplacé par rapport à lui, et

presque au bout de l'horizon, sentant que son amour obéissait, lui

aussi, à des lois immuables et naturelles, il se demandait si cette

période où il était entré durerait encore longtemps, si bientôt sa

pensée ne verrait plus le cher visage qu'occupant une position

lointaine et diminuée, et près de cesser de répandre du charme. Car

Swann en trouvait aux choses, depuis qu'il était amoureux, comme au

temps où, adolescent, il se croyait artiste; mais ce n'était plus le

même charme, celui-ci c'est Odette seule qui le leur conférait. Il

sentait renaître en lui les inspirations de sa jeunesse qu'une vie

frivole avait dissipées, mais elles portaient toutes le reflet, la

marque d'un être particulier; et, dans les longues heures qu'il

prenait maintenant un plaisir délicat à passer chez lui, seul avec son

âme en convalescence, il redevenait peu à peu lui-même, mais à une

autre.

Il n'allait chez elle que le soir, et il ne savait rien de l'emploi de

son temps pendant le jour, pas plus que de son passé, au point qu'il

lui manquait même ce petit renseignement initial qui, en nous

permettant de nous imaginer ce que nous ne savons pas, nous donne

envie de le connaître. Aussi ne se demandait-il pas ce qu'elle pouvait

faire, ni quelle avait été sa vie. Il souriait seulement quelquefois

en pensant qu'il y a quelques années, quand il ne la connaissait pas,

on lui avait parlé d'une femme, qui, s'il se rappelait bien, devait

certainement être elle, comme d'une fille, d'une femme entretenue, une

de ces femmes auxquelles il attribuait encore, comme il avait peu vécu

dans leur société, le caractère entier, foncièrement pervers, dont les

dota longtemps l'imagination de certains romanciers. Il se disait

qu'il n'y a souvent qu'à prendre le contre-pied des réputations que

fait le monde pour juger exactement une personne, quand, à un tel

caractère, il opposait celui d'Odette, bonne, naïve, éprise d'idéal,

presque si incapable de ne pas dire la vérité, que, l'ayant un jour

priée, pour pouvoir dîner seul avec elle, d'écrire aux Verdurin

qu'elle était souffrante, le lendemain, il l'avait vue, devant Mme

Verdurin qui lui demandait si elle allait mieux, rougir, balbutier et

refléter malgré elle, sur son visage, le chagrin, le supplice que cela

lui était de mentir, et, tandis qu'elle multipliait dans sa réponse

les détails inventés sur sa prétendue indisposition de la veille,

avoir l'air de faire demander pardon par ses regards suppliants et sa

voix désolée de la fausseté de ses paroles.

Certains jours pourtant, mais rares, elle venait chez lui dans

l'après-midi, interrompre sa rêverie ou cette étude sur Ver Meer à

laquelle il s'était remis dernièrement. On venait lui dire que Mme de

Crécy était dans son petit salon. Il allait l'y retrouver, et quand il

ouvrait la porte, au visage rosé d'Odette, dès qu'elle avait aperçu

Swann, venait--, changeant la forme de sa bouche, le regard de ses

yeux, le modelé de ses joues--se mélanger un sourire. Une fois seul, il

revoyait ce sourire, celui qu'elle avait eu la veille, un autre dont

elle l'avait accueilli telle ou telle fois, celui qui avait été sa

réponse, en voiture, quand il lui avait demandé s'il lui était

désagréable en redressant les catleyas; et la vie d'Odette pendant le

reste du temps, comme il n'en connaissait rien, lui apparaissait avec

son fond neutre et sans couleur, semblable à ces feuilles d'études de

Watteau, où on voit çà et là, à toutes les places, dans tous les sens,

dessinés aux trois crayons sur le papier chamois, d'innombrables

sourires. Mais, parfois, dans un coin de cette vie que Swann voyait

toute vide, si même son esprit lui disait qu'elle ne l'était pas,

parce qu'il ne pouvait pas l'imaginer, quelque ami, qui, se doutant

qu'ils s'aimaient, ne se fût pas risqué à lui rien dire d'elle que

d'insignifiant, lui décrivait la silhouette d'Odette, qu'il avait

aperçue, le matin même, montant à pied la rue Abbatucci dans une

«visite» garnie de skunks, sous un chapeau «à la Rembrandt» et un

bouquet de violettes à son corsage. Ce simple croquis bouleversait

Swann parce qu'il lui faisait tout d'un coup apercevoir qu'Odette

avait une vie qui n'était pas tout entière à lui; il voulait savoir à

qui elle avait cherché à plaire par cette toilette qu'il ne lui

connaissait pas; il se promettait de lui demander où elle allait, à ce

moment-là, comme si dans toute la vie incolore,--presque inexistante,

parce qu'elle lui était invisible--, de sa maîtresse, il n'y avait

qu'une seule chose en dehors de tous ces sourires adressés à lui: sa

démarche sous un chapeau à la Rembrandt, avec un bouquet de violettes

au corsage.

Sauf en lui demandant la petite phrase de Vinteuil au lieu de la Valse

des Roses, Swann ne cherchait pas à lui faire jouer plutôt des choses

qu'il aimât, et pas plus en musique qu'en littérature, à corriger son

mauvais goût. Il se rendait bien compte qu'elle n'était pas

intelligente. En lui disant qu'elle aimerait tant qu'il lui parlât des

grands poètes, elle s'était imaginé qu'elle allait connaître tout de

suite des couplets héroïques et romanesques dans le genre de ceux du

vicomte de Borelli, en plus émouvant encore. Pour Ver Meer de Delft,

elle lui demanda s'il avait souffert par une femme, si c'était une

femme qui l'avait inspiré, et Swann lui ayant avoué qu'on n'en savait

rien, elle s'était désintéressée de ce peintre. Elle disait souvent:

«Je crois bien, la poésie, naturellement, il n'y aurait rien de plus

beau si c'était vrai, si les poètes pensaient tout ce qu'ils disent.

Mais bien souvent, il n'y a pas plus intéressé que ces gens-là. J'en

sais quelque chose, j'avais une amie qui a aimé une espèce de poète.

Dans ses vers il ne parlait que de l'amour, du ciel, des étoiles. Ah!

ce qu'elle a été refaite! Il lui a croqué plus de trois cent mille

francs.» Si alors Swann cherchait à lui apprendre en quoi consistait

la beauté artistique, comment il fallait admirer les vers ou les

tableaux, au bout d'un instant, elle cessait d'écouter, disant:

«Oui... je ne me figurais pas que c'était comme cela.» Et il sentait

qu'elle éprouvait une telle déception qu'il préférait mentir en lui

disant que tout cela n'était rien, que ce n'était encore que des

bagatelles, qu'il n'avait pas le temps d'aborder le fond, qu'il y

avait autre chose. Mais elle lui disait vivement: «Autre chose?

quoi?... Dis-le alors», mais il ne le disait pas, sachant combien cela

lui paraîtrait mince et différent de ce qu'elle espérait, moins

sensationnel et moins touchant, et craignant que, désillusionnée de

l'art, elle ne le fût en même temps de l'amour.

Et en effet elle trouvait Swann, intellectuellement, inférieur à ce

qu'elle aurait cru. «Tu gardes toujours ton sang-froid, je ne peux te

définir.» Elle s'émerveillait davantage de son indifférence à

l'argent, de sa gentillesse pour chacun, de sa délicatesse. Et il

arrive en effet souvent pour de plus grands que n'était Swann, pour un

savant, pour un artiste, quand il n'est pas méconnu par ceux qui

l'entourent, que celui de leurs sentiments qui prouve que la

supériorité de son intelligence s'est imposée à eux, ce n'est pas leur

admiration pour ses idées, car elles leur échappent, mais leur respect

pour sa bonté. C'est aussi du respect qu'inspirait à Odette la

situation qu'avait Swann dans le monde, mais elle ne désirait pas

qu'il cherchât à l'y faire recevoir. Peut-être sentait-elle qu'il ne

pourrait pas y réussir, et même craignait-elle, que rien qu'en parlant

d'elle, il ne provoquât des révélations qu'elle redoutait. Toujours

est-il qu'elle lui avait fait promettre de ne jamais prononcer son

nom. La raison pour laquelle elle ne voulait pas aller dans le monde,

lui avait-elle dit, était une brouille qu'elle avait eue autrefois

avec une amie qui, pour se venger, avait ensuite dit du mal d'elle.

Swann objectait: «Mais tout le monde n'a pas connu ton amie.»--«Mais

si, ça fait la tache d'huile, le monde est si méchant.» D'une part

Swann ne comprit pas cette histoire, mais d'autre part il savait que

ces propositions: «Le monde est si méchant», «un propos calomnieux

fait la tache d'huile», sont généralement tenues pour vraies; il

devait y avoir des cas auxquels elles s'appliquaient. Celui d'Odette

était-il l'un de ceux-là? Il se le demandait, mais pas longtemps, car

il était sujet, lui aussi, à cette lourdeur d'esprit qui

s'appesantissait sur son père, quand il se posait un problème

difficile. D'ailleurs, ce monde qui faisait si peur à Odette, ne lui

inspirait peut-être pas de grands désirs, car pour qu'elle se le

représentât bien nettement, il était trop éloigné de celui qu'elle

connaissait. Pourtant, tout en étant restée à certains égards vraiment

simple (elle avait par exemple gardé pour amie une petite couturière

retirée dont elle grimpait presque chaque jour l'escalier raide,

obscur et fétide), elle avait soif de chic, mais ne s'en faisait pas

la même idée que les gens du monde. Pour eux, le chic est une

émanation de quelques personnes peu nombreuses qui le projettent

jusqu'à un degré assez éloigné

--et plus ou moins affaibli dans la mesure où l'on est distant du

centre de leur intimité--, dans le cercle de leurs amis ou des amis de

leurs amis dont les noms forment une sorte de répertoire. Les gens du

monde le possèdent dans leur mémoire, ils ont sur ces matières une

érudition d'où ils ont extrait une sorte de goût, de tact, si bien que

Swann par exemple, sans avoir besoin de faire appel à son savoir

mondain, s'il lisait dans un journal les noms des personnes qui se

trouvaient à un dîner pouvait dire immédiatement la nuance du chic de

ce dîner, comme un lettré, à la simple lecture d'une phrase, apprécie

exactement la qualité littéraire de son auteur. Mais Odette faisait

partie des personnes (extrêmement nombreuses quoi qu'en pensent les

gens du monde, et comme il y en a dans toutes les classes de la

société), qui ne possèdent pas ces notions, imaginent un chic tout

autre, qui revêt divers aspects selon le milieu auquel elles

appartiennent, mais a pour caractère particulier,--que ce soit celui

dont rêvait Odette, ou celui devant lequel s'inclinait Mme

Cottard,--d'être directement accessible à tous. L'autre, celui des gens

du monde, l'est à vrai dire aussi, mais il y faut quelque délai.

Odette disait de quelqu'un:

--«Il ne va jamais que dans les endroits chics.»

Et si Swann lui demandait ce qu'elle entendait par là, elle lui

répondait avec un peu de mépris:

--«Mais les endroits chics, parbleu! Si, à ton âge, il faut t'apprendre

ce que c'est que les endroits chics, que veux-tu que je te dise, moi,

par exemple, le dimanche matin, l'avenue de l'Impératrice, à cinq

heures le tour du Lac, le jeudi l'Éden Théâtre, le vendredi

l'Hippodrome, les bals...»

--Mais quels bals?

--«Mais les bals qu'on donne à Paris, les bals chics, je veux dire.

Tiens, Herbinger, tu sais, celui qui est chez un coulissier? mais si,

tu dois savoir, c'est un des hommes les plus lancés de Paris, ce grand

jeune homme blond qui est tellement snob, il a toujours une fleur à la

boutonnière, une raie dans le dos, des paletots clairs; il est avec ce

vieux tableau qu'il promène à toutes les premières. Eh bien! il a

donné un bal, l'autre soir, il y avait tout ce qu'il y a de chic à

Paris. Ce que j'aurais aimé y aller! mais il fallait présenter sa

carte d'invitation à la porte et je n'avais pas pu en avoir. Au fond

j'aime autant ne pas y être allée, c'était une tuerie, je n'aurais

rien vu. C'est plutôt pour pouvoir dire qu'on était chez Herbinger. Et

tu sais, moi, la gloriole! Du reste, tu peux bien te dire que sur cent

qui racontent qu'elles y étaient, il y a bien la moitié dont ça n'est

pas vrai... Mais ça m'étonne que toi, un homme si «pschutt», tu n'y

étais pas.»

Mais Swann ne cherchait nullement à lui faire modifier cette

conception du chic; pensant que la sienne n'était pas plus vraie,

était aussi sotte, dénuée d'importance, il ne trouvait aucun intérêt à

en instruire sa maîtresse, si bien qu'après des mois elle ne

s'intéressait aux personnes chez qui il allait que pour les cartes de

pesage, de concours hippique, les billets de première qu'il pouvait

avoir par elles. Elle souhaitait qu'il cultivât des relations si

utiles mais elle était par ailleurs, portée à les croire peu chic,

depuis qu'elle avait vu passer dans la rue la marquise de Villeparisis

en robe de laine noire, avec un bonnet à brides.

--Mais elle a l'air d'une ouvreuse, d'une vieille concierge, darling!

Ça, une marquise! Je ne suis pas marquise, mais il faudrait me payer

bien cher pour me faire sortir nippée comme ça!

Elle ne comprenait pas que Swann habitât l'hôtel du quai d'Orléans

que, sans oser le lui avouer, elle trouvait indigne de lui.

Certes, elle avait la prétention d'aimer les «antiquités» et prenait

un air ravi et fin pour dire qu'elle adorait passer toute une journée

à «bibeloter», à chercher «du bric-à-brac», des choses «du temps».

Bien qu'elle s'entêtât dans une sorte de point d'honneur (et semblât

pratiquer quelque précepte familial) en ne répondant jamais aux

questions et en ne «rendant pas de comptes» sur l'emploi de ses

journées, elle parla une fois à Swann d'une amie qui l'avait invitée

et chez qui tout était «de l'époque». Mais Swann ne put arriver à lui

faire dire quelle était cette époque. Pourtant, après avoir réfléchi,

elle répondit que c'était «moyenâgeux». Elle entendait par là qu'il y

avait des boiseries. Quelque temps après, elle lui reparla de son amie

et ajouta, sur le ton hésitant et de l'air entendu dont on cite

quelqu'un avec qui on a dîné la veille et dont on n'avait jamais

entendu le nom, mais que vos amphitryons avaient l'air de considérer

comme quelqu'un de si célèbre qu'on espère que l'interlocuteur saura

bien de qui vous voulez parler: «Elle a une salle à manger... du...

dix-huitième!» Elle trouvait du reste cela affreux, nu, comme si la

maison n'était pas finie, les femmes y paraissaient affreuses et la

mode n'en prendrait jamais. Enfin, une troisième fois, elle en reparla

et montra à Swann l'adresse de l'homme qui avait fait cette salle à

manger et qu'elle avait envie de faire venir, quand elle aurait de

l'argent pour voir s'il ne pourrait pas lui en faire, non pas certes

une pareille, mais celle qu'elle rêvait et que, malheureusement, les

dimensions de son petit hôtel ne comportaient pas, avec de hauts

dressoirs, des meubles Renaissance et des cheminées comme au château

de Blois. Ce jour-là, elle laissa échapper devant Swann ce qu'elle

pensait de son habitation du quai d'Orléans; comme il avait critiqué

que l'amie d'Odette donnât non pas dans le Louis XVI, car, disait-il,

bien que cela ne se fasse pas, cela peut être charmant, mais dans le

faux ancien: «Tu ne voudrais pas qu'elle vécût comme toi au milieu de

meubles cassés et de tapis usés», lui dit-elle, le respect humain de

la bourgeoise l'emportant encore chez elle sur le dilettantisme de la

cocotte.

De ceux qui aimaient à bibeloter, qui aimaient les vers, méprisaient

les bas calculs, rêvaient d'honneur et d'amour, elle faisait une élite

supérieure au reste de l'humanité. Il n'y avait pas besoin qu'on eût

réellement ces goûts pourvu qu'on les proclamât; d'un homme qui lui

avait avoué à dîner qu'il aimait à flâner, à se salir les doigts dans

les vieilles boutiques, qu'il ne serait jamais apprécié par ce siècle

commercial, car il ne se souciait pas de ses intérêts et qu'il était

pour cela d'un autre temps, elle revenait en disant: «Mais c'est une

âme adorable, un sensible, je ne m'en étais jamais doutée!» et elle se

sentait pour lui une immense et soudaine amitié. Mais, en revanche

ceux, qui comme Swann, avaient ces goûts, mais n'en parlaient pas, la

laissaient froide. Sans doute elle était obligée d'avouer que Swann ne

tenait pas à l'argent, mais elle ajoutait d'un air boudeur: «Mais lui,

ça n'est pas la même chose»; et en effet, ce qui parlait à son

imagination, ce n'était pas la pratique du désintéressement, c'en

était le vocabulaire.

Sentant que souvent il ne pouvait pas réaliser ce qu'elle rêvait, il

cherchait du moins à ce qu'elle se plût avec lui, à ne pas

contrecarrer ces idées vulgaires, ce mauvais goût qu'elle avait en

toutes choses, et qu'il aimait d'ailleurs comme tout ce qui venait

d'elle, qui l'enchantaient même, car c'était autant de traits

particuliers grâce auxquels l'essence de cette femme lui apparaissait,

devenait visible. Aussi, quand elle avait l'air heureux parce qu'elle

devait aller à la Reine Topaze, ou que son regard devenait sérieux,

inquiet et volontaire, si elle avait peur de manquer la rite des

fleurs ou simplement l'heure du thé, avec muffins et toasts, au «Thé

de la Rue Royale» où elle croyait que l'assiduité était indispensable

pour consacrer la réputation d'élégance d'une femme, Swann, transporté

comme nous le sommes par le naturel d'un enfant ou par la vérité d'un

portrait qui semble sur le point de parler, sentait si bien l'âme de

sa maîtresse affleurer à son visage qu'il ne pouvait résister à venir

l'y toucher avec ses lèvres. «Ah! elle veut qu'on la mène à la fête

des fleurs, la petite Odette, elle veut se faire admirer, eh bien, on

l'y mènera, nous n'avons qu'à nous incliner.» Comme la vue de Swann

était un peu basse, il dut se résigner à se servir de lunettes pour

travailler chez lui, et à adopter, pour aller dans le monde, le

monocle qui le défigurait moins. La première fois qu'elle lui en vit

un dans l'œil, elle ne put contenir sa joie: «Je trouve que pour un

homme, il n'y a pas à dire, ça a beaucoup de chic! Comme tu es bien

ainsi! tu as l'air d'un vrai gentleman. Il ne te manque qu'un titre!»

ajouta-t-elle, avec une nuance de regret. Il aimait qu'Odette fût

ainsi, de même que, s'il avait été épris d'une Bretonne, il aurait été

heureux de la voir en coiffe et de lui entendre dire qu'elle croyait

aux revenants. Jusque-là, comme beaucoup d'hommes chez qui leur goût

pour les arts se développe indépendamment de la sensualité, une

disparate bizarre avait existé entre les satisfactions qu'il accordait

à l'un et à l'autre, jouissant, dans la compagnie de femmes de plus en

plus grossières, des séductions d'œuvres de plus en plus raffinées,

emmenant une petite bonne dans une baignoire grillée à la

représentation d'une pièce décadente qu'il avait envie d'entendre ou à

une exposition de peinture impressionniste, et persuadé d'ailleurs

qu'une femme du monde cultivée n'y eut pas compris davantage, mais

n'aurait pas su se taire aussi gentiment. Mais, au contraire, depuis

qu'il aimait Odette, sympathiser avec elle, tâcher de n'avoir qu'une

âme à eux deux lui était si doux, qu'il cherchait à se plaire aux

choses qu'elle aimait, et il trouvait un plaisir d'autant plus profond

non seulement à imiter ses habitudes, mais à adopter ses opinions,

que, comme elles n'avaient aucune racine dans sa propre intelligence,

elles lui rappelaient seulement son amour, à cause duquel il les avait

préférées. S'il retournait à Serge Panine, s'il recherchait les

occasions d'aller voir conduire Olivier Métra, c'était pour la douceur

d'être initié dans toutes les conceptions d'Odette, de se sentir de

moitié dans tous ses goûts. Ce charme de le rapprocher d'elle,

qu'avaient les ouvrages ou les lieux qu'elle aimait, lui semblait plus

mystérieux que celui qui est intrinsèque à de plus beaux, mais qui ne

la lui rappelaient pas. D'ailleurs, ayant laissé s'affaiblir les

croyances intellectuelles de sa jeunesse, et son scepticisme d'homme

du monde ayant à son insu pénétré jusqu'à elles, il pensait (ou du

moins il avait si longtemps pensé cela qu'il le disait encore) que les

objets de nos goûts n'ont pas en eux une valeur absolue, mais que tout

est affaire d'époque, de classe, consiste en modes, dont les plus

vulgaires valent celles qui passent pour les plus distinguées. Et

comme il jugeait que l'importance attachée par Odette à avoir des

cartes pour le vernissage n'était pas en soi quelque chose de plus

ridicule que le plaisir qu'il avait autrefois à déjeuner chez le

prince de Galles, de même, il ne pensait pas que l'admiration qu'elle

professait pour Monte-Carlo ou pour le Righi fût plus déraisonnable

que le goût qu'il avait, lui, pour la Hollande qu'elle se figurait

laide et pour Versailles qu'elle trouvait triste. Aussi, se privait-il

d'y aller, ayant plaisir à se dire que c'était pour elle, qu'il

voulait ne sentir, n'aimer qu'avec elle.

Comme tout ce qui environnait Odette et n'était en quelque sorte que

le mode selon lequel il pouvait la voir, causer avec elle, il aimait

la société des Verdurin. Là, comme au fond de tous les

divertissements, repas, musique, jeux, soupers costumés, parties de

campagne, parties de théâtre, même les rares «grandes soirées» données

pour les «ennuyeux», il y avait la présence d'Odette, la vue d'Odette,

la conversation avec Odette, dont les Verdurin faisaient à Swann, en

l'invitant, le don inestimable, il se plaisait mieux que partout

ailleurs dans le «petit noyau», et cherchait à lui attribuer des

mérites réels, car il s'imaginait ainsi que par goût il le

fréquenterait toute sa vie. Or, n'osant pas se dire, par peur de ne

pas le croire, qu'il aimerait toujours Odette, du moins en cherchant à

supposer qu'il fréquenterait toujours les Verdurin (proposition qui, a

priori, soulevait moins d'objections de principe de la part de son

intelligence), il se voyait dans l'avenir continuant à rencontrer

chaque soir Odette; cela ne revenait peut-être pas tout à fait au même

que l'aimer toujours, mais, pour le moment, pendant qu'il l'aimait,

croire qu'il ne cesserait pas un jour de la voir, c'est tout ce qu'il

demandait. «Quel charmant milieu, se disait-il. Comme c'est au fond la

vraie vie qu'on mène là! Comme on y est plus intelligent, plus artiste

que dans le monde. Comme Mme Verdurin, malgré de petites exagérations

un peu risibles, a un amour sincère de la peinture, de la musique!

quelle passion pour les œuvres, quel désir de faire plaisir aux

artistes! Elle se fait une idée inexacte des gens du monde; mais avec

cela que le monde n'en a pas une plus fausse encore des milieux

artistes! Peut-être n'ai-je pas de grands besoins intellectuels à

assouvir dans la conversation, mais je me plais parfaitement bien avec

Cottard, quoiqu'il fasse des calembours ineptes. Et quant au peintre,

si sa prétention est déplaisante quand il cherche à étonner, en

revanche c'est une des plus belles intelligences que j'aie connues. Et

puis surtout, là, on se sent libre, on fait ce qu'on veut sans

contrainte, sans cérémonie. Quelle dépense de bonne humeur il se fait

par jour dans ce salon-là! Décidément, sauf quelques rares exceptions,

je n'irai plus jamais que dans ce milieu. C'est là que j'aurai de plus

en plus mes habitudes et ma vie.»

Et comme les qualités qu'il croyait intrinsèques aux Verdurin

n'étaient que le reflet sur eux de plaisirs qu'avait goûtés chez eux

son amour pour Odette, ces qualités devenaient plus sérieuses, plus

profondes, plus vitales, quand ces plaisirs l'étaient aussi. Comme Mme

Verdurin donnait parfois à Swann ce qui seul pouvait constituer pour

lui le bonheur; comme, tel soir où il se sentait anxieux parce

qu'Odette avait causé avec un invité plus qu'avec un autre, et où,

irrité contre elle, il ne voulait pas prendre l'initiative de lui

demander si elle reviendrait avec lui, Mme Verdurin lui apportait la

paix et la joie en disant spontanément: «Odette, vous allez ramener M.

Swann, n'est-ce pas»? comme cet été qui venait et où il s'était

d'abord demandé avec inquiétude si Odette ne s'absenterait pas sans

lui, s'il pourrait continuer à la voir tous les jours, Mme Verdurin

allait les inviter à le passer tous deux chez elle à la

campagne,--Swann laissant à son insu la reconnaissance et l'intérêt

s'infiltrer dans son intelligence et influer sur ses idées, allait

jusqu'à proclamer que Mme Verdurin était une grande âme. De quelques

gens exquis ou éminents que tel de ses anciens camarades de l'école du

Louvre lui parlât: «Je préfère cent fois les Verdurin, lui

répondait-il.» Et, avec une solennité qui était nouvelle chez lui: «Ce

sont des êtres magnanimes, et la magnanimité est, au fond, la seule

chose qui importe et qui distingue ici-bas. Vois-tu, il n'y a que deux

classes d'êtres: les magnanimes et les autres; et je suis arrivé à un

âge où il faut prendre parti, décider une fois pour toutes qui on veut

aimer et qui on veut dédaigner, se tenir à ceux qu'on aime et, pour

réparer le temps qu'on a gâché avec les autres, ne plus les quitter

jusqu'à sa mort. Eh bien! ajoutait-il avec cette légère émotion qu'on

éprouve quand même sans bien s'en rendre compte, on dit une chose non

parce qu'elle est vraie, mais parce qu'on a plaisir à la dire et qu'on

l'écoute dans sa propre voix comme si elle venait d'ailleurs que de

nous-mêmes, le sort en est jeté, j'ai choisi d'aimer les seuls cœurs

magnanimes et de ne plus vivre que dans la magnanimité. Tu me demandes

si Mme Verdurin est véritablement intelligente. Je t'assure qu'elle

m'a donné les preuves d'une noblesse de cœur, d'une hauteur d'âme où,

que veux-tu, on n'atteint pas sans une hauteur égale de pensée. Certes

elle a la profonde intelligence des arts. Mais ce n'est peut-être pas

là qu'elle est le plus admirable; et telle petite action

ingénieusement, exquisement bonne, qu'elle a accomplie pour moi, telle

géniale attention, tel geste familièrement sublime, révèlent une

compréhension plus profonde de l'existence que tous les traités de

philosophie.»

Il aurait pourtant pu se dire qu'il y avait des anciens amis de ses

parents aussi simples que les Verdurin, des camarades de sa jeunesse

aussi épris d'art, qu'il connaissait d'autres êtres d'un grand cœur,

et que, pourtant, depuis qu'il avait opté pour la simplicité, les arts

et la magnanimité, il ne les voyait plus jamais. Mais ceux-là ne

connaissaient pas Odette, et, s'ils l'avaient connue, ne se seraient

pas souciés de la rapprocher de lui.

Ainsi il n'y avait sans doute pas, dans tout le milieu Verdurin, un

seul fidèle qui les aimât ou crût les aimer autant que Swann. Et

pourtant, quand M. Verdurin avait dit que Swann ne lui revenait pas,

non seulement il avait exprimé sa propre pensée, mais il avait deviné

celle de sa femme. Sans doute Swann avait pour Odette une affection

trop particulière et dont il avait négligé de faire de Mme Verdurin la

confidente quotidienne: sans doute la discrétion même avec laquelle il

usait de l'hospitalité des Verdurin, s'abstenant souvent de venir

dîner pour une raison qu'ils ne soupçonnaient pas et à la place de

laquelle ils voyaient le désir de ne pas manquer une invitation chez

des «ennuyeux», sans doute aussi, et malgré toutes les précautions

qu'il avait prises pour la leur cacher, la découverte progressive

qu'ils faisaient de sa brillante situation mondaine, tout cela

contribuait à leur irritation contre lui. Mais la raison profonde en

était autre. C'est qu'ils avaient très vite senti en lui un espace

réservé, impénétrable, où il continuait à professer silencieusement

pour lui-même que la princesse de Sagan n'était pas grotesque et que

les plaisanteries de Cottard n'étaient pas drôles, enfin et bien que

jamais il ne se départît de son amabilité et ne se révoltât contre

leurs dogmes, une impossibilité de les lui imposer, de l'y convertir

entièrement, comme ils n'en avaient jamais rencontré une pareille chez

personne. Ils lui auraient pardonné de fréquenter des ennuyeux

(auxquels d'ailleurs, dans le fond de son cœur, il préférait mille

fois les Verdurin et tout le petit noyau) s'il avait consenti, pour le

bon exemple, à les renier en présence des fidèles. Mais c'est une

abjuration qu'ils comprirent qu'on ne pourrait pas lui arracher.

Quelle différence avec un «nouveau» qu'Odette leur avait demandé

d'inviter, quoiqu'elle ne l'eût rencontré que peu de fois, et sur

lequel ils fondaient beaucoup d'espoir, le comte de Forcheville! (Il

se trouva qu'il était justement le beau-frère de Saniette, ce qui

remplit d'étonnement les fidèles: le vieil archiviste avait des

manières si humbles qu'ils l'avaient toujours cru d'un rang social

inférieur au leur et ne s'attendaient pas à apprendre qu'il

appartenait à un monde riche et relativement aristocratique.) Sans

doute Forcheville était grossièrement snob, alors que Swann ne l'était

pas; sans doute il était bien loin de placer, comme lui, le milieu des

Verdurin au-dessus de tous les autres. Mais il n'avait pas cette

délicatesse de nature qui empêchait Swann de s'associer aux critiques

trop manifestement fausses que dirigeait Mme Verdurin contre des gens

qu'il connaissait. Quant aux tirades prétentieuses et vulgaires que le

peintre lançait à certains jours, aux plaisanteries de commis voyageur

que risquait Cottard et auxquelles Swann, qui les aimait l'un et

l'autre, trouvait facilement des excuses mais n'avait pas le courage

et l'hypocrisie d'applaudir, Forcheville était au contraire d'un

niveau intellectuel qui lui permettait d'être abasourdi, émerveillé

par les unes, sans d'ailleurs les comprendre, et de se délecter aux

autres. Et justement le premier dîner chez les Verdurin auquel assista

Forcheville, mit en lumière toutes ces différences, fit ressortir ses

qualités et précipita la disgrâce de Swann.

Il y avait, à ce dîner, en dehors des habitués, un professeur de la

Sorbonne, Brichot, qui avait rencontré M. et Mme Verdurin aux eaux et

si ses fonctions universitaires et ses travaux d'érudition n'avaient

pas rendu très rares ses moments de liberté, serait volontiers venu

souvent chez eux. Car il avait cette curiosité, cette superstition de

la vie, qui unie à un certain scepticisme relatif à l'objet de leurs

études, donne dans n'importe quelle profession, à certains hommes

intelligents, médecins qui ne croient pas à la médecine, professeurs

de lycée qui ne croient pas au thème latin, la réputation d'esprits

larges, brillants, et même supérieurs. Il affectait, chez Mme

Verdurin, de chercher ses comparaisons dans ce qu'il y avait de plus

actuel quand il parlait de philosophie et d'histoire, d'abord parce

qu'il croyait qu'elles ne sont qu'une préparation à la vie et qu'il

s'imaginait trouver en action dans le petit clan ce qu'il n'avait

connu jusqu'ici que dans les livres, puis peut-être aussi parce que,

s'étant vu inculquer autrefois, et ayant gardé à son insu, le respect

de certains sujets, il croyait dépouiller l'universitaire en prenant

avec eux des hardiesses qui, au contraire, ne lui paraissaient telles,

que parce qu'il l'était resté.

Dès le commencement du repas, comme M. de Forcheville, placé à la

droite de Mme Verdurin qui avait fait pour le «nouveau» de grands

frais de toilette, lui disait: «C'est original, cette robe blanche»,

le docteur qui n'avait cessé de l'observer, tant il était curieux de

savoir comment était fait ce qu'il appelait un «de», et qui cherchait

une occasion d'attirer son attention et d'entrer plus en contact avec

lui, saisit au vol le mot «blanche» et, sans lever le nez de son

assiette, dit: «blanche? Blanche de Castille?», puis sans bouger la

tête lança furtivement de droite et de gauche des regards incertains

et souriants. Tandis que Swann, par l'effort douloureux et vain qu'il

fit pour sourire, témoigna qu'il jugeait ce calembour stupide,

Forcheville avait montré à la fois qu'il en goûtait la finesse et

qu'il savait vivre, en contenant dans de justes limites une gaieté

dont la franchise avait charmé Mme Verdurin.

--Qu'est-ce que vous dites d'un savant comme cela? avait-elle demandé à

Forcheville. Il n'y a pas moyen de causer sérieusement deux minutes

avec lui. Est-ce que vous leur en dites comme cela, à votre hôpital?

avait-elle ajouté en se tournant vers le docteur, ça ne doit pas être

ennuyeux tous les jours, alors. Je vois qu'il va falloir que je

demande à m'y faire admettre.

--Je crois avoir entendu que le docteur parlait de cette vieille chipie

de Blanche de Castille, si j'ose m'exprimer ainsi. N'est-il pas vrai,

madame? demanda Brichot à Mme Verdurin qui, pâmant, les yeux fermés,

précipita sa figure dans ses mains d'où s'échappèrent des cris

étouffés.

«Mon Dieu, Madame, je ne voudrais pas alarmer les âmes respectueuses

s'il y en a autour de cette table, sub rosa... Je reconnais d'ailleurs

que notre ineffable république athénienne--ô combien!--pourrait honorer

en cette capétienne obscurantiste le premier des préfets de police à

poigne. Si fait, mon cher hôte, si fait, reprit-il de sa voix bien

timbrée qui détachait chaque syllabe, en réponse à une objection de M.

Verdurin. La chronique de Saint-Denis dont nous ne pouvons contester

la sûreté d'information ne laisse aucun doute à cet égard. Nulle ne

pourrait être mieux choisie comme patronne par un prolétariat

laïcisateur que cette mère d'un saint à qui elle en fit d'ailleurs

voir de saumâtres, comme dit Suger et autres saint Bernard; car avec

elle chacun en prenait pour son grade.

--Quel est ce monsieur? demanda Forcheville à Mme Verdurin, il a l'air

d'être de première force.

--Comment, vous ne connaissez pas le fameux Brichot? il est célèbre

dans toute l'Europe.

--Ah! c'est Bréchot, s'écria Forcheville qui n'avait pas bien entendu,

vous m'en direz tant, ajouta-t-il tout en attachant sur l'homme

célèbre des yeux écarquillés. C'est toujours intéressant de dîner avec

un homme en vue. Mais, dites-moi, vous nous invitez-là avec des

convives de choix. On ne s'ennuie pas chez vous.

--Oh! vous savez ce qu'il y a surtout, dit modestement Mme Verdurin,

c'est qu'ils se sentent en confiance. Ils parlent de ce qu'ils

veulent, et la conversation rejaillit en fusées. Ainsi Brichot, ce

soir, ce n'est rien: je l'ai vu, vous savez, chez moi, éblouissant, à

se mettre à genoux devant; eh bien! chez les autres, ce n'est plus le

même homme, il n'a plus d'esprit, il faut lui arracher les mots, il

est même ennuyeux.

--C'est curieux! dit Forcheville étonné.

Un genre d'esprit comme celui de Brichot aurait été tenu pour

stupidité pure dans la coterie où Swann avait passé sa jeunesse, bien

qu'il soit compatible avec une intelligence réelle. Et celle du

professeur, vigoureuse et bien nourrie, aurait probablement pu être

enviée par bien des gens du monde que Swann trouvait spirituels. Mais

ceux-ci avaient fini par lui inculquer si bien leurs goûts et leurs

répugnances, au moins en tout ce qui touche à la vie mondaine et même

en celle de ses parties annexes qui devrait plutôt relever du domaine

de l'intelligence: la conversation, que Swann ne put trouver les

plaisanteries de Brichot que pédantesques, vulgaires et grasses à

écœurer. Puis il était choqué, dans l'habitude qu'il avait des bonnes

manières, par le ton rude et militaire qu'affectait, en s'adressant à

chacun, l'universitaire cocardier. Enfin, peut-être avait-il surtout

perdu, ce soir-là, de son indulgence en voyant l'amabilité que Mme

Verdurin déployait pour ce Forcheville qu'Odette avait eu la

singulière idée d'amener. Un peu gênée vis-à-vis de Swann, elle lui

avait demandé en arrivant:

--Comment trouvez-vous mon invité?

Et lui, s'apercevant pour la première fois que Forcheville qu'il

connaissait depuis longtemps pouvait plaire à une femme et était assez

bel homme, avait répondu: «Immonde!» Certes, il n'avait pas l'idée

d'être jaloux d'Odette, mais il ne se sentait pas aussi heureux que

d'habitude et quand Brichot, ayant commencé à raconter l'histoire de

la mère de Blanche de Castille qui «avait été avec Henri Plantagenet

des années avant de l'épouser», voulut s'en faire demander la suite

par Swann en lui disant: «n'est-ce pas, monsieur Swann?» sur le ton

martial qu'on prend pour se mettre à la portée d'un paysan ou pour

donner du cœur à un troupier, Swann coupa l'effet de Brichot à la

grande fureur de la maîtresse de la maison, en répondant qu'on voulût

bien l'excuser de s'intéresser si peu à Blanche de Castille, mais

qu'il avait quelque chose à demander au peintre. Celui-ci, en effet,

était allé dans l'après-midi visiter l'exposition d'un artiste, ami de

Mme Verdurin qui était mort récemment, et Swann aurait voulu savoir

par lui (car il appréciait son goût) si vraiment il y avait dans ces

dernières œuvres plus que la virtuosité qui stupéfiait déjà dans les

précédentes.

--A ce point de vue-là, c'était extraordinaire, mais cela ne semblait

pas d'un art, comme on dit, très «élevé», dit Swann en souriant.

--Élevé... à la hauteur d'une institution, interrompit Cottard en

levant les bras avec une gravité simulée.

Toute la table éclata de rire.

--Quand je vous disais qu'on ne peut pas garder son sérieux avec lui,

dit Mme Verdurin à Forcheville. Au moment où on s'y attend le moins,

il vous sort une calembredaine.

Mais elle remarqua que seul Swann ne s'était pas déridé. Du reste il

n'était pas très content que Cottard fît rire de lui devant

Forcheville. Mais le peintre, au lieu de répondre d'une façon

intéressante à Swann, ce qu'il eût probablement fait s'il eût été seul

avec lui, préféra se faire admirer des convives en plaçant un morceau

sur l'habileté du maître disparu.

--Je me suis approché, dit-il, pour voir comment c'était fait, j'ai mis

le nez dessus. Ah! bien ouiche! on ne pourrait pas dire si c'est fait

avec de la colle, avec du rubis, avec du savon, avec du bronze, avec

du soleil, avec du caca!

--Et un font douze, s'écria trop tard le docteur dont personne ne

comprit l'interruption.

--«Ça a l'air fait avec rien, reprit le peintre, pas plus moyen de

découvrir le truc que dans la Ronde ou les Régentes et c'est encore

plus fort comme patte que Rembrandt et que Hals. Tout y est, mais non,

je vous jure.»

Et comme les chanteurs parvenus à la note la plus haute qu'ils

puissent donner continuent en voix de tête, piano, il se contenta de

murmurer, et en riant, comme si en effet cette peinture eût été

dérisoire à force de beauté:

--«Ça sent bon, ça vous prend à la tête, ça vous coupe la respiration,

ça vous fait des chatouilles, et pas mèche de savoir avec quoi c'est

fait, c'en est sorcier, c'est de la rouerie, c'est du miracle

(éclatant tout à fait de rire): c'en est malhonnête!» En s'arrêtant,

redressant gravement la tête, prenant une note de basse profonde qu'il

tâcha de rendre harmonieuse, il ajouta: «et c'est si loyal!»

Sauf au moment où il avait dit: «plus fort que la Ronde», blasphème

qui avait provoqué une protestation de Mme Verdurin qui tenait «la

Ronde» pour le plus grand chef-d'œuvre de l'univers avec «la Neuvième»

et «la Samothrace», et à: «fait avec du caca» qui avait fait jeter à

Forcheville un coup d'œil circulaire sur la table pour voir si le mot

passait et avait ensuite amené sur sa bouche un sourire prude et

conciliant, tous les convives, excepté Swann, avaient attaché sur le

peintre des regards fascinés par l'admiration.

--«Ce qu'il m'amuse quand il s'emballe comme ça, s'écria, quand il eut

terminé, Mme Verdurin, ravie que la table fût justement si

intéressante le jour où M. de Forcheville venait pour la première

fois. Et toi, qu'est-ce que tu as à rester comme cela, bouche bée

comme une grande bête? dit-elle à son mari. Tu sais pourtant qu'il

parle bien; on dirait que c'est la première fois qu'il vous entend. Si

vous l'aviez vu pendant que vous parliez, il vous buvait. Et demain il

nous récitera tout ce que vous avez dit sans manger un mot.»

--Mais non, c'est pas de la blague, dit le peintre, enchanté de son

succès, vous avez l'air de croire que je fais le boniment, que c'est

du chiqué; je vous y mènerai voir, vous direz si j'ai exagéré, je vous

fiche mon billet que vous revenez plus emballée que moi!

--Mais nous ne croyons pas que vous exagérez, nous voulons seulement

que vous mangiez, et que mon mari mange aussi; redonnez de la sole

normande à Monsieur, vous voyez bien que la sienne est froide. Nous ne

sommes pas si pressés, vous servez comme s'il y avait le feu, attendez

donc un peu pour donner la salade.

Mme Cottard qui était modeste et parlait peu, savait pourtant ne pas

manquer d'assurance quand une heureuse inspiration lui avait fait

trouver un mot juste. Elle sentait qu'il aurait du succès, cela la

mettait en confiance, et ce qu'elle en faisait était moins pour

briller que pour être utile à la carrière de son mari. Aussi ne

laissa-t-elle pas échapper le mot de salade que venait de prononcer

Mme Verdurin.

--Ce n'est pas de la salade japonaise? dit-elle à mi-voix en se

tournant vers Odette.

Et ravie et confuse de l'à-propos et de la hardiesse qu'il y avait à

faire ainsi une allusion discrète, mais claire, à la nouvelle et

retentissante pièce de Dumas, elle éclata d'un rire charmant

d'ingénue, peu bruyant, mais si irrésistible qu'elle resta quelques

instants sans pouvoir le maîtriser. «Qui est cette dame? elle a de

l'esprit», dit Forcheville.

--«Non, mais nous vous en ferons si vous venez tous dîner vendredi.»

--Je vais vous paraître bien provinciale, monsieur, dit Mme Cottard à

Swann, mais je n'ai pas encore vu cette fameuse Francillon dont tout

le monde parle. Le docteur y est allé (je me rappelle même qu'il m'a

dit avoir eu le très grand plaisir de passer la soirée avec vous) et

j'avoue que je n'ai pas trouvé raisonnable qu'il louât des places pour

y retourner avec moi. Évidemment, au Théâtre-Français, on ne regrette

jamais sa soirée, c'est toujours si bien joué, mais comme nous avons

des amis très aimables (Mme Cottard prononçait rarement un nom propre

et se contentait de dire «des amis à nous», «une de mes amies», par

«distinction», sur un ton factice, et avec l'air d'importance d'une

personne qui ne nomme que qui elle veut) qui ont souvent des loges et

ont la bonne idée de nous emmener à toutes les nouveautés qui en

valent la peine, je suis toujours sûre de voir Francillon un peu plus

tôt ou un peu plus tard, et de pouvoir me former une opinion. Je dois

pourtant confesser que je me trouve assez sotte, car, dans tous les

salons où je vais en visite, on ne parle naturellement que de cette

malheureuse salade japonaise. On commence même à en être un peu

fatigué, ajouta-t-elle en voyant que Swann n'avait pas l'air aussi

intéressé qu'elle aurait cru par une si brûlante actualité. Il faut

avouer pourtant que cela donne quelquefois prétexte à des idées assez

amusantes. Ainsi j'ai une de mes amies qui est très originale, quoique

très jolie femme, très entourée, très lancée, et qui prétend qu'elle a

fait faire chez elle cette salade japonaise, mais en faisant mettre

tout ce qu'Alexandre Dumas fils dit dans la pièce. Elle avait invité

quelques amies à venir en manger. Malheureusement je n'étais pas des

élues. Mais elle nous l'a raconté tantôt, à son jour; il paraît que

c'était détestable, elle nous a fait rire aux larmes. Mais vous savez,

tout est dans la manière de raconter, dit-elle en voyant que Swann

gardait un air grave.

Et supposant que c'était peut-être parce qu'il n'aimait pas

Francillon:

--Du reste, je crois que j'aurai une déception. Je ne crois pas que

cela vaille Serge Panine, l'idole de Mme de Crécy. Voilà au moins des

sujets qui ont du fond, qui font réfléchir; mais donner une recette de

salade sur la scène du Théâtre-Français! Tandis que Serge Panine! Du

reste, comme tout ce qui vient de la plume de Georges Ohnet, c'est

toujours si bien écrit. Je ne sais pas si vous connaissez Le Maître de

Forges que je préférerais encore à Serge Panine.

--«Pardonnez-moi, lui dit Swann d'un air ironique, mais j'avoue que mon

manque d'admiration est à peu près égal pour ces deux chefs-d'œuvre.»

--«Vraiment, qu'est-ce que vous leur reprochez? Est-ce un parti pris?

Trouvez-vous peut-être que c'est un peu triste? D'ailleurs, comme je

dis toujours, il ne faut jamais discuter sur les romans ni sur les

pièces de théâtre. Chacun a sa manière de voir et vous pouvez trouver

détestable ce que j'aime le mieux.»

Elle fut interrompue par Forcheville qui interpellait Swann. En effet,

tandis que Mme Cottard parlait de Francillon, Forcheville avait

exprimé à Mme Verdurin son admiration pour ce qu'il avait appelé le

petit «speech» du peintre.

--Monsieur a une facilité de parole, une mémoire! avait-il dit à Mme

Verdurin quand le peintre eut terminé, comme j'en ai rarement

rencontré. Bigre! je voudrais bien en avoir autant. Il ferait un

excellent prédicateur. On peut dire qu'avec M. Bréchot, vous avez là

deux numéros qui se valent, je ne sais même pas si comme platine,

celui-ci ne damerait pas encore le pion au professeur. Ça vient plus

naturellement, c'est moins recherché. Quoiqu'il ait chemin faisant

quelques mots un peu réalistes, mais c'est le goût du jour, je n'ai

pas souvent vu tenir le crachoir avec une pareille dextérité, comme

nous disions au régiment, où pourtant j'avais un camarade que

justement monsieur me rappelait un peu. A propos de n'importe quoi, je

ne sais que vous dire, sur ce verre, par exemple, il pouvait dégoiser

pendant des heures, non, pas à propos de ce verre, ce que je dis est

stupide; mais à propos de la bataille de Waterloo, de tout ce que vous

voudrez et il nous envoyait chemin faisant des choses auxquelles vous

n'auriez jamais pensé. Du reste Swann était dans le même régiment; il

a dû le connaître.»

--Vous voyez souvent M. Swann? demanda Mme Verdurin.

--Mais non, répondit M. de Forcheville et comme pour se rapprocher plus

aisément d'Odette, il désirait être agréable à Swann, voulant saisir

cette occasion, pour le flatter, de parler de ses belles relations,

mais d'en parler en homme du monde sur un ton de critique cordiale et

n'avoir pas l'air de l'en féliciter comme d'un succès inespéré:

«N'est-ce pas, Swann? je ne vous vois jamais. D'ailleurs, comment

faire pour le voir? Cet animal-là est tout le temps fourré chez les La

Trémoïlle, chez les Laumes, chez tout ça!...» Imputation d'autant plus

fausse d'ailleurs que depuis un an Swann n'allait plus guère que chez

les Verdurin. Mais le seul nom de personnes qu'ils ne connaissaient

pas était accueilli chez eux par un silence réprobateur. M. Verdurin,

craignant la pénible impression que ces noms d'«ennuyeux», surtout

lancés ainsi sans tact à la face de tous les fidèles, avaient dû

produire sur sa femme, jeta sur elle à la dérobée un regard plein

d'inquiète sollicitude. Il vit alors que dans sa résolution de ne pas

prendre acte, de ne pas avoir été touchée par la nouvelle qui venait

de lui être notifiée, de ne pas seulement rester muette, mais d'avoir

été sourde comme nous l'affectons, quand un ami fautif essaye de

glisser dans la conversation une excuse que ce serait avoir l'air

d'admettre que de l'avoir écoutée sans protester, ou quand on prononce

devant nous le nom défendu d'un ingrat, Mme Verdurin, pour que son

silence n'eût pas l'air d'un consentement, mais du silence ignorant

des choses inanimées, avait soudain dépouillé son visage de toute vie,

de toute motilité; son front bombé n'était plus qu'une belle étude de

ronde bosse où le nom de ces La Trémoïlle chez qui était toujours

fourré Swann, n'avait pu pénétrer; son nez légèrement froncé laissait

voir une échancrure qui semblait calquée sur la vie. On eût dit que sa

bouche entr'ouverte allait parler. Ce n'était plus qu'une cire perdue,

qu'un masque de plâtre, qu'une maquette pour un monument, qu'un buste

pour le Palais de l'Industrie devant lequel le public s'arrêterait

certainement pour admirer comment le sculpteur, en exprimant

l'imprescriptible dignité des Verdurin opposée à celle des La

Trémoïlle et des Laumes qu'ils valent certes ainsi que tous les

ennuyeux de la terre, était arrivé à donner une majesté presque papale

à la blancheur et à la rigidité de la pierre. Mais le marbre finit par

s'animer et fit entendre qu'il fallait ne pas être dégoûté pour aller

chez ces gens-là, car la femme était toujours ivre et le mari si

ignorant qu'il disait collidor pour corridor.

--«On me paierait bien cher que je ne laisserais pas entrer ça chez

moi», conclut Mme Verdurin, en regardant Swann d'un air impérieux.

Sans doute elle n'espérait pas qu'il se soumettrait jusqu'à imiter la

sainte simplicité de la tante du pianiste qui venait de s'écrier:

--Voyez-vous ça? Ce qui m'étonne, c'est qu'ils trouvent encore des

personnes qui consentent à leur causer; il me semble que j'aurais

peur: un mauvais coup est si vite reçu! Comment y a-t-il encore du

peuple assez brute pour leur courir après.

Que ne répondait-il du moins comme Forcheville: «Dame, c'est une

duchesse; il y a des gens que ça impressionne encore», ce qui avait

permis au moins à Mme Verdurin de répliquer: «Grand bien leur fasse!»

Au lieu de cela, Swann se contenta de rire d'un air qui signifiait

qu'il ne pouvait même pas prendre au sérieux une pareille

extravagance. M. Verdurin, continuant à jeter sur sa femme des regards

furtifs, voyait avec tristesse et comprenait trop bien qu'elle

éprouvait la colère d'un grand inquisiteur qui ne parvient pas à

extirper l'hérésie, et pour tâcher d'amener Swann à une rétractation,

comme le courage de ses opinions paraît toujours un calcul et une

lâcheté aux yeux de ceux à l'encontre de qui il s'exerce, M. Verdurin

l'interpella:

--Dites donc franchement votre pensée, nous n'irons pas le leur

répéter.

A quoi Swann répondit:

--Mais ce n'est pas du tout par peur de la duchesse (si c'est des La

Trémoïlle que vous parlez). Je vous assure que tout le monde aime

aller chez elle. Je ne vous dis pas qu'elle soit «profonde» (il

prononça profonde, comme si ç'avait été un mot ridicule, car son

langage gardait la trace d'habitudes d'esprit qu'une certaine

rénovation, marquée par l'amour de la musique, lui avait momentanément

fait perdre--il exprimait parfois ses opinions avec chaleur--) mais,

très sincèrement, elle est intelligente et son mari est un véritable

lettré. Ce sont des gens charmants.

Si bien que Mme Verdurin, sentant que, par ce seul infidèle, elle

serait empêchée de réaliser l'unité morale du petit noyau, ne put pas

s'empêcher dans sa rage contre cet obstiné qui ne voyait pas combien

ses paroles la faisaient souffrir, de lui crier du fond du cœur:

--Trouvez-le si vous voulez, mais du moins ne nous le dites pas.

--Tout dépend de ce que vous appelez intelligence, dit Forcheville qui

voulait briller à son tour. Voyons, Swann, qu'entendez-vous par

intelligence?

--Voilà! s'écria Odette, voilà les grandes choses dont je lui demande

de me parler, mais il ne veut jamais.

--Mais si... protesta Swann.

--Cette blague! dit Odette.

--Blague à tabac? demanda le docteur.

--Pour vous, reprit Forcheville, l'intelligence, est-ce le bagout du

monde, les personnes qui savent s'insinuer?

--Finissez votre entremets qu'on puisse enlever votre assiette, dit Mme

Verdurin d'un ton aigre en s'adressant à Saniette, lequel absorbé dans

des réflexions, avait cessé de manger. Et peut-être un peu honteuse du

ton qu'elle avait pris: «Cela ne fait rien, vous avez votre temps,

mais, si je vous le dis, c'est pour les autres, parce que cela empêche

de servir.»

--Il y a, dit Brichot en martelant les syllabes, une définition bien

curieuse de l'intelligence dans ce doux anarchiste de Fénelon...

--Ecoutez! dit à Forcheville et au docteur Mme Verdurin, il va nous

dire la définition de l'intelligence par Fénelon, c'est intéressant,

on n'a pas toujours l'occasion d'apprendre cela.

Mais Brichot attendait que Swann eût donné la sienne. Celui-ci ne

répondit pas et en se dérobant fit manquer la brillante joute que Mme

Verdurin se réjouissait d'offrir à Forcheville.

--Naturellement, c'est comme avec moi, dit Odette d'un ton boudeur, je

ne suis pas fâchée de voir que je ne suis pas la seule qu'il ne trouve

pas à la hauteur.

--Ces de La Trémouaille que Mme Verdurin nous a montrés comme si peu

recommandables, demanda Brichot, en articulant avec force,

descendent-ils de ceux que cette bonne snob de Mme de Sévigné avouait

être heureuse de connaître parce que cela faisait bien pour ses

paysans? Il est vrai que la marquise avait une autre raison, et qui

pour elle devait primer celle-là, car gendelettre dans l'âme, elle

faisait passer la copie avant tout. Or dans le journal qu'elle

envoyait régulièrement à sa fille, c'est Mme de la Trémouaille, bien

documentée par ses grandes alliances, qui faisait la politique

étrangère.

--Mais non, je ne crois pas que ce soit la même famille, dit à tout

hasard Mme Verdurin.

Saniette qui, depuis qu'il avait rendu précipitamment au maître

d'hôtel son assiette encore pleine, s'était replongé dans un silence

méditatif, en sortit enfin pour raconter en riant l'histoire d'un

dîner qu'il avait fait avec le duc de La Trémoïlle et d'où il

résultait que celui-ci ne savait pas que George Sand était le

pseudonyme d'une femme. Swann qui avait de la sympathie pour Saniette

crut devoir lui donner sur la culture du duc des détails montrant

qu'une telle ignorance de la part de celui-ci était matériellement

impossible; mais tout d'un coup il s'arrêta, il venait de comprendre

que Saniette n'avait pas besoin de ces preuves et savait que

l'histoire était fausse pour la raison qu'il venait de l'inventer il y

avait un moment. Cet excellent homme souffrait d'être trouvé si

ennuyeux par les Verdurin; et ayant conscience d'avoir été plus terne

encore à ce dîner que d'habitude, il n'avait voulu le laisser finir

sans avoir réussi à amuser. Il capitula si vite, eut l'air si

malheureux de voir manqué l'effet sur lequel il avait compté et

répondit d'un ton si lâche à Swann pour que celui-ci ne s'acharnât pas

à une réfutation désormais inutile: «C'est bon, c'est bon; en tous

cas, même si je me trompe, ce n'est pas un crime, je pense» que Swann

aurait voulu pouvoir dire que l'histoire était vraie et délicieuse. Le

docteur qui les avait écoutés eut l'idée que c'était le cas de dire:

«Se non e vero», mais il n'était pas assez sûr des mots et craignit de

s'embrouiller.

Après le dîner Forcheville alla de lui-même vers le docteur.

--«Elle n'a pas dû être mal, Mme Verdurin, et puis c'est une femme avec

qui on peut causer, pour moi tout est là. Évidemment elle commence à

avoir un peu de bouteille. Mais Mme de Crécy voilà une petite femme

qui a l'air intelligente, ah! saperlipopette, on voit tout de suite

qu'elle a l'œil américain, celle-là! Nous parlons de Mme de Crécy,

dit-il à M. Verdurin qui s'approchait, la pipe à la bouche. Je me

figure que comme corps de femme...»

--«J'aimerais mieux l'avoir dans mon lit que le tonnerre», dit

précipitamment Cottard qui depuis quelques instants attendait en vain

que Forcheville reprît haleine pour placer cette vieille plaisanterie

dont il craignait que ne revînt pas l'à-propos si la conversation

changeait de cours, et qu'il débita avec cet excès de spontanéité et

d'assurance qui cherche à masquer la froideur et l'émoi inséparables

d'une récitation. Forcheville la connaissait, il la comprit et s'en

amusa. Quant à M. Verdurin, il ne marchanda pas sa gaieté, car il

avait trouvé depuis peu pour la signifier un symbole autre que celui

dont usait sa femme, mais aussi simple et aussi clair. A peine

avait-il commencé à faire le mouvement de tête et d'épaules de

quelqu'un qui s'esclaffe qu'aussitôt il se mettait à tousser comme

si, en riant trop fort, il avait avalé la fumée de sa pipe. Et la

gardant toujours au coin de sa bouche, il prolongeait indéfiniment le

simulacre de suffocation et d'hilarité. Ainsi lui et Mme Verdurin, qui

en face, écoutant le peintre qui lui racontait une histoire, fermait

les yeux avant de précipiter son visage dans ses mains, avaient l'air

de deux masques de théâtre qui figuraient différemment la gaieté.

M. Verdurin avait d'ailleurs fait sagement en ne retirant pas sa pipe

de sa bouche, car Cottard qui avait besoin de s'éloigner un instant

fit à mi-voix une plaisanterie qu'il avait apprise depuis peu et qu'il

renouvelait chaque fois qu'il avait à aller au même endroit: «Il faut

que j'aille entretenir un instant le duc d'Aumale», de sorte que la

quinte de M. Verdurin recommença.

--Voyons, enlève donc ta pipe de ta bouche, tu vois bien que tu vas

t'étouffer à te retenir de rire comme ça, lui dit Mme Verdurin qui

venait offrir des liqueurs.

--«Quel homme charmant que votre mari, il a de l'esprit comme quatre,

déclara Forcheville à Mme Cottard. Merci madame. Un vieux troupier

comme moi, ça ne refuse jamais la goutte.»

--«M. de Forcheville trouve Odette charmante», dit M. Verdurin à sa

femme.

--Mais justement elle voudrait déjeuner une fois avec vous. Nous allons

combiner ça, mais il ne faut pas que Swann le sache. Vous savez, il

met un peu de froid. Ça ne vous empêchera pas de venir dîner,

naturellement, nous espérons vous avoir très souvent. Avec la belle

saison qui vient, nous allons souvent dîner en plein air. Cela ne vous

ennuie pas les petits dîners au Bois? bien, bien, ce sera très gentil.

Est-ce que vous n'allez pas travailler de votre métier, vous!

cria-t-elle au petit pianiste, afin de faire montre, devant un nouveau

de l'importance de Forcheville, à la fois de son esprit et de son

pouvoir tyrannique sur les fidèles.

--M. de Forcheville était en train de me dire du mal de toi, dit Mme

Cottard à son mari quand il rentra au salon.

Et lui, poursuivant l'idée de la noblesse de Forcheville qui

l'occupait depuis le commencement du dîner, lui dit:

--«Je soigne en ce moment une baronne, la baronne Putbus, les Putbus

étaient aux Croisades, n'est-ce pas? Ils ont, en Poméranie, un lac qui

est grand comme dix fois la place de la Concorde. Je la soigne pour de

l'arthrite sèche, c'est une femme charmante. Elle connaît du reste Mme

Verdurin, je crois.

Ce qui permit à Forcheville, quand il se retrouva, un moment après,

seul avec Mme Cottard, de compléter le jugement favorable qu'il avait

porté sur son mari:

--Et puis il est intéressant, on voit qu'il connaît du monde. Dame, ça

sait tant de choses, les médecins.

--Je vais jouer la phrase de la Sonate pour M. Swann? dit le pianiste.

--Ah! bigre! ce n'est pas au moins le «Serpent à Sonates»? demanda M.

de Forcheville pour faire de l'effet.

Mais le docteur Cottard, qui n'avait jamais entendu ce calembour, ne

le comprit pas et crut à une erreur de M. de Forcheville. Il

s'approcha vivement pour la rectifier:

--«Mais non, ce n'est pas serpent à sonates qu'on dit, c'est serpent à

sonnettes», dit-il d'un ton zélé, impatient et triomphal.

Forcheville lui expliqua le calembour. Le docteur rougit.

--Avouez qu'il est drôle, docteur?

--Oh! je le connais depuis si longtemps, répondit Cottard.

Mais ils se turent; sous l'agitation des trémolos de violon qui la

protégeaient de leur tenue frémissante à deux octaves de là--et comme

dans un pays de montagne, derrière l'immobilité apparente et

vertigineuse d'une cascade, on aperçoit, deux cents pieds plus bas, la

forme minuscule d'une promeneuse--la petite phrase venait d'apparaître,

lointaine, gracieuse, protégée par le long déferlement du rideau

transparent, incessant et sonore. Et Swann, en son cœur, s'adressa à

elle comme à une confidente de son amour, comme à une amie d'Odette

qui devrait bien lui dire de ne pas faire attention à ce Forcheville.

--Ah! vous arrivez tard, dit Mme Verdurin à un fidèle qu'elle n'avait

invité qu'en «cure-dents», «nous avons eu «un» Brichot incomparable,

d'une éloquence! Mais il est parti. N'est-ce pas, monsieur Swann? Je

crois que c'est la première fois que vous vous rencontriez avec lui,

dit-elle pour lui faire remarquer que c'était à elle qu'il devait de

le connaître. «N'est-ce pas, il a été délicieux, notre Brichot?»

Swann s'inclina poliment.

--Non? il ne vous a pas intéressé? lui demanda sèchement Mme Verdurin.

--«Mais si, madame, beaucoup, j'ai été ravi. Il est peut-être un peu

péremptoire et un peu jovial pour mon goût. Je lui voudrais parfois un

peu d'hésitations et de douceur, mais on sent qu'il sait tant de

choses et il a l'air d'un bien brave homme.

Tour le monde se retira fort tard. Les premiers mots de Cottard à sa

femme furent:

--J'ai rarement vu Mme Verdurin aussi en verve que ce soir.

--Qu'est-ce que c'est exactement que cette Mme Verdurin, un

demi-castor? dit Forcheville au peintre à qui il proposa de revenir

avec lui.

Odette le vit s'éloigner avec regret, elle n'osa pas ne pas revenir

avec Swann, mais fut de mauvaise humeur en voiture, et quand il lui

demanda s'il devait entrer chez elle, elle lui dit: «Bien entendu» en

haussant les épaules avec impatience. Quand tous les invités furent

partis, Mme Verdurin dit à son mari:

--As-tu remarqué comme Swann a ri d'un rire niais quand nous avons

parlé de Mme La Trémoïlle?»

Elle avait remarqué que devant ce nom Swann et Forcheville avaient

plusieurs fois supprimé la particule. Ne doutant pas que ce fût pour

montrer qu'ils n'étaient pas intimidés par les titres, elle souhaitait

d'imiter leur fierté, mais n'avait pas bien saisi par quelle forme

grammaticale elle se traduisait. Aussi sa vicieuse façon de parler

l'emportant sur son intransigeance républicaine, elle disait encore

les de La Trémoïlle ou plutôt par une abréviation en usage dans les

paroles des chansons de café-concert et les légendes des

caricaturistes et qui dissimulait le de, les d'La Trémoïlle, mais elle

se rattrapait en disant: «Madame La Trémoïlle.» «La Duchesse, comme

dit Swann», ajouta-t-elle ironiquement avec un sourire qui prouvait

qu'elle ne faisait que citer et ne prenait pas à son compte une

dénomination aussi naïve et ridicule.

--Je te dirai que je l'ai trouvé extrêmement bête.

Et M. Verdurin lui répondit:

--Il n'est pas franc, c'est un monsieur cauteleux, toujours entre le

zist et le zest. Il veut toujours ménager la chèvre et le chou. Quelle

différence avec Forcheville. Voilà au moins un homme qui vous dit

carrément sa façon de penser. Ça vous plaît ou ça ne vous plaît pas.

Ce n'est pas comme l'autre qui n'est jamais ni figue ni raisin. Du

reste Odette a l'air de préférer joliment le Forcheville, et je lui

donne raison. Et puis enfin puisque Swann veut nous la faire à l'homme

du monde, au champion des duchesses, au moins l'autre a son titre; il

est toujours comte de Forcheville, ajouta-t-il d'un air délicat, comme

si, au courant de l'histoire de ce comté, il en soupesait

minutieusement la valeur particulière.

--Je te dirai, dit Mme Verdurin, qu'il a cru devoir lancer contre

Brichot quelques insinuations venimeuses et assez ridicules.

Naturellement, comme il a vu que Brichot était aimé dans la maison,

c'était une manière de nous atteindre, de bêcher notre dîner. On sent

le bon petit camarade qui vous débinera en sortant.

--Mais je te l'ai dit, répondit M. Verdurin, c'est le raté, le petit

individu envieux de tout ce qui est un peu grand.

En réalité il n'y avait pas un fidèle qui ne fût plus malveillant que

Swann; mais tous ils avaient la précaution d'assaisonner leurs

médisances de plaisanteries connues, d'une petite pointe d'émotion et

de cordialité; tandis que la moindre réserve que se permettait Swann,

dépouillée des formules de convention telles que: «Ce n'est pas du mal

que nous disons» et auxquelles il dédaignait de s'abaisser, paraissait

une perfidie. Il y a des auteurs originaux dont la moindre hardiesse

révolte parce qu'ils n'ont pas d'abord flatté les goûts du public et

ne lui ont pas servi les lieux communs auxquels il est habitué; c'est

de la même manière que Swann indignait M. Verdurin. Pour Swann comme

pour eux, c'était la nouveauté de son langage qui faisait croire à là

noirceur de ses intentions.

Swann ignorait encore la disgrâce dont il était menacé chez les

Verdurin et continuait à voir leurs ridicules en beau, au travers de

son amour.

Il n'avait de rendez-vous avec Odette, au moins le plus souvent, que

le soir; mais le jour, ayant peur de la fatiguer de lui en allant chez

elle, il aurait aimé du moins ne pas cesser d'occuper sa pensée, et à

tous moments il cherchait à trouver une occasion d'y intervenir, mais

d'une façon agréable pour elle. Si, à la devanture d'un fleuriste ou

d'un joaillier, la vue d'un arbuste ou d'un bijou le charmait,

aussitôt il pensait à les envoyer à Odette, imaginant le plaisir

qu'ils lui avaient procuré, ressenti par elle, venant accroître la

tendresse qu'elle avait pour lui, et les faisait porter immédiatement

rue La Pérouse, pour ne pas retarder l'instant où, comme elle

recevrait quelque chose de lui, il se sentirait en quelque sorte près

d'elle. Il voulait surtout qu'elle les reçût avant de sortir pour que

la reconnaissance qu'elle éprouverait lui valût un accueil plus tendre

quand elle le verrait chez les Verdurin, ou même, qui sait, si le

fournisseur faisait assez diligence, peut-être une lettre qu'elle lui

enverrait avant le dîner, ou sa venue à elle en personne chez lui, en

une visite supplémentaire, pour le remercier. Comme jadis quand il

expérimentait sur la nature d'Odette les réactions du dépit, il

cherchait par celles de la gratitude à tirer d'elle des parcelles

intimes de sentiment qu'elle ne lui avait pas révélées encore.

Souvent elle avait des embarras d'argent et, pressée par une dette, le

priait de lui venir en aide. Il en était heureux comme de tout ce qui

pouvait donner à Odette une grande idée de l'amour qu'il avait pour

elle, ou simplement une grande idée de son influence, de l'utilité

dont il pouvait lui être. Sans doute si on lui avait dit au début:

«c'est ta situation qui lui plaît», et maintenant: «c'est pour ta

fortune qu'elle t'aime», il ne l'aurait pas cru, et n'aurait pas été

d'ailleurs très mécontent qu'on se la figurât tenant à lui,--qu'on les

sentît unis l'un à l'autre--par quelque chose d'aussi fort que le

snobisme ou l'argent. Mais, même s'il avait pensé que c'était vrai,

peut-être n'eût-il pas souffert de découvrir à l'amour d'Odette pour

lui cet état plus durable que l'agrément ou les qualités qu'elle

pouvait lui trouver: l'intérêt, l'intérêt qui empêcherait de venir

jamais le jour où elle aurait pu être tentée de cesser de le voir.

Pour l'instant, en la comblant de présents, en lui rendant des

services, il pouvait se reposer sur des avantages extérieurs à sa

personne, à son intelligence, du soin épuisant de lui plaire par

lui-même. Et cette volupté d'être amoureux, de ne vivre que d'amour,

de la réalité de laquelle il doutait parfois, le prix dont en somme il

la payait, en dilettante de sensations immatérielles, lui en

augmentait la valeur,--comme on voit des gens incertains si le

spectacle de la mer et le bruit de ses vagues sont délicieux, s'en

convaincre ainsi que de la rare qualité de leurs goûts désintéressés,

en louant cent francs par jour la chambre d'hôtel qui leur permet de

les goûter.

Un jour que des réflexions de ce genre le ramenaient encore au

souvenir du temps où on lui avait parlé d'Odette comme d'une femme

entretenue, et où une fois de plus il s'amusait à opposer cette

personnification étrange: la femme entretenue,--chatoyant amalgame

d'éléments inconnus et diaboliques, serti, comme une apparition de

Gustave Moreau, de fleurs vénéneuses entrelacées à des joyaux

précieux,--et cette Odette sur le visage de qui il avait vu passer les

mêmes sentiments de pitié pour un malheureux, de révolte contre une

injustice, de gratitude pour un bienfait, qu'il avait vu éprouver

autrefois par sa propre mère, par ses amis, cette Odette dont les

propos avaient si souvent trait aux choses qu'il connaissait le mieux

lui-même, à ses collections, à sa chambre, à son vieux domestique, au

banquier chez qui il avait ses titres, il se trouva que cette dernière

image du banquier lui rappela qu'il aurait à y prendre de l'argent. En

effet, si ce mois-ci il venait moins largement à l'aide d'Odette dans

ses difficultés matérielles qu'il n'avait fait le mois dernier où il

lui avait donné cinq mille francs, et s'il ne lui offrait pas une

rivière de diamants qu'elle désirait, il ne renouvellerait pas en elle

cette admiration qu'elle avait pour sa générosité, cette

reconnaissance, qui le rendaient si heureux, et même il risquerait de

lui faire croire que son amour pour elle, comme elle en verrait les

manifestations devenir moins grandes, avait diminué. Alors, tout d'un

coup, il se demanda si cela, ce n'était pas précisément l'«entretenir»

(comme si, en effet, cette notion d'entretenir pouvait être extraite

d'éléments non pas mystérieux ni pervers, mais appartenant au fond

quotidien et privé de sa vie, tels que ce billet de mille francs,

domestique et familier, déchiré et recollé, que son valet de chambre,

après lui avoir payé les comptes du mois et le terme, avait serré dans

le tiroir du vieux bureau où Swann l'avait repris pour l'envoyer avec

quatre autres à Odette) et si on ne pouvait pas appliquer à Odette,

depuis qu'il la connaissait (car il ne soupçonna pas un instant

qu'elle eût jamais pu recevoir d'argent de personne avant lui), ce mot

qu'il avait cru si inconciliable avec elle, de «femme entretenue». Il

ne put approfondir cette idée, car un accès d'une paresse d'esprit,

qui était chez lui congénitale, intermittente et providentielle, vint

à ce moment éteindre toute lumière dans son intelligence, aussi

brusquement que, plus tard, quand on eut installé partout l'éclairage

électrique, on put couper l'électricité dans une maison. Sa pensée

tâtonna un instant dans l'obscurité, il retira ses lunettes, en essuya

les verres, se passa la main sur les yeux, et ne revit la lumière que

quand il se retrouva en présence d'une idée toute différente, à savoir

qu'il faudrait tâcher d'envoyer le mois prochain six ou sept mille

francs à Odette au lieu de cinq, à cause de la surprise et de la joie

que cela lui causerait.

Le soir, quand il ne restait pas chez lui à attendre l'heure de

retrouver Odette chez les Verdurin ou plutôt dans un des restaurants

d'été qu'ils affectionnaient au Bois et surtout à Saint-Cloud, il

allait dîner dans quelqu'une de ces maisons élégantes dont il était

jadis le convive habituel. Il ne voulait pas perdre contact avec des

gens qui--savait-on? pourraient peut-être un jour être utiles à Odette,

et grâce auxquels en attendant il réussissait souvent à lui être

agréable. Puis l'habitude qu'il avait eue longtemps du monde, du luxe,

lui en avait donné, en même temps que le dédain, le besoin, de sorte

qu'à partir du moment où les réduits les plus modestes lui étaient

apparus exactement sur le même pied que les plus princières demeures,

ses sens étaient tellement accoutumés aux secondes qu'il eût éprouvé

quelque malaise à se trouver dans les premiers. Il avait la même

considération--à un degré d'identité qu'ils n'auraient pu croire--pour

des petits bourgeois qui faisaient danser au cinquième étage d'un

escalier D, palier à gauche, que pour la princesse de Parme qui

donnait les plus belles fêtes de Paris; mais il n'avait pas la

sensation d'être au bal en se tenant avec les pères dans la chambre à

coucher de la maîtresse de la maison et la vue des lavabos recouverts

de serviettes, des lits transformés en vestiaires, sur le couvre-pied

desquels s'entassaient les pardessus et les chapeaux lui donnait la

même sensation d'étouffement que peut causer aujourd'hui à des gens

habitués à vingt ans d'électricité l'odeur d'une lampe qui charbonne

ou d'une veilleuse qui file.

Le jour où il dînait en ville, il faisait atteler pour sept heures et

demie; il s'habillait tout en songeant à Odette et ainsi il ne se

trouvait pas seul, car la pensée constante d'Odette donnait aux

moments où il était loin d'elle le même charme particulier qu'à ceux

où elle était là. Il montait en voiture, mais il sentait que cette

pensée y avait sauté en même temps et s'installait sur ses genoux

comme une bête aimée qu'on emmène partout et qu'il garderait avec lui

à table, à l'insu des convives. Il la caressait, se réchauffait à

elle, et éprouvant une sorte de langueur, se laissait aller à un léger

frémissement qui crispait son cou et son nez, et était nouveau chez

lui, tout en fixant à sa boutonnière le bouquet d'ancolies. Se sentant

souffrant et triste depuis quelque temps, surtout depuis qu'Odette

avait présenté Forcheville aux Verdurin, Swann aurait aimé aller se

reposer un peu à la campagne. Mais il n'aurait pas eu le courage de

quitter Paris un seul jour pendant qu'Odette y était. L'air était

chaud; c'étaient les plus beaux jours du printemps. Et il avait beau

traverser une ville de pierre pour se rendre en quelque hôtel clos, ce

qui était sans cesse devant ses yeux, c'était un parc qu'il possédait

près de Combray, où, dès quatre heures, avant d'arriver au plant

d'asperges, grâce au vent qui vient des champs de Méséglise, on

pouvait goûter sous une charmille autant de fraîcheur qu'au bord de

l'étang cerné de myosotis et de glaïeuls, et où, quand il dînait,

enlacées par son jardinier, couraient autour de la table les

groseilles et les roses.

Après dîner, si le rendez-vous au bois ou à Saint-Cloud était de bonne

heure, il partait si vite en sortant de table,--surtout si la pluie

menaçait de tomber et de faire rentrer plus tôt les «fidèles»,--qu'une

fois la princesse des Laumes (chez qui on avait dîné tard et que Swann

avait quittée avant qu'on servît le café pour rejoindre les Verdurin

dans l'île du Bois) dit:

--«Vraiment, si Swann avait trente ans de plus et une maladie de la

vessie, on l'excuserait de filer ainsi. Mais tout de même il se moque

du monde.»

Il se disait que le charme du printemps qu'il ne pouvait pas aller

goûter à Combray, il le trouverait du moins dans l'île des Cygnes ou à

Saint-Cloud. Mais comme il ne pouvait penser qu'à Odette, il ne savait

même pas, s'il avait senti l'odeur des feuilles, s'il y avait eu du

clair de lune. Il était accueilli par la petite phrase de la Sonate

jouée dans le jardin sur le piano du restaurant. S'il n'y en avait pas

là, les Verdurin prenaient une grande peine pour en faire descendre un

d'une chambre ou d'une salle à manger: ce n'est pas que Swann fût

rentré en faveur auprès d'eux, au contraire. Mais l'idée d'organiser

un plaisir ingénieux pour quelqu'un, même pour quelqu'un qu'ils

n'aimaient pas, développait chez eux, pendant les moments nécessaires

à ces préparatifs, des sentiments éphémères et occasionnels de

sympathie et de cordialité. Parfois il se disait que c'était un

nouveau soir de printemps de plus qui passait, il se contraignait à

faire attention aux arbres, au ciel. Mais l'agitation où le mettait la

présence d'Odette, et aussi un léger malaise fébrile qui ne le

quittait guère depuis quelque temps, le privait du calme et du

bien-être qui sont le fond indispensable aux impressions que peut

donner la nature.

Un soir où Swann avait accepté de dîner avec les Verdurin, comme

pendant le dîner il venait de dire que le lendemain il avait un

banquet d'anciens camarades, Odette lui avait répondu en pleine table,

devant Forcheville, qui était maintenant un des fidèles, devant le

peintre, devant Cottard:

--«Oui, je sais que vous avez votre banquet, je ne vous verrai donc que

chez moi, mais ne venez pas trop tard.»

Bien que Swann n'eût encore jamais pris bien sérieusement ombrage de

l'amitié d'Odette pour tel ou tel fidèle, il éprouvait une douceur

profonde à l'entendre avouer ainsi devant tous, avec cette tranquille

impudeur, leurs rendez-vous quotidiens du soir, la situation

privilégiée qu'il avait chez elle et la préférence pour lui qui y

était impliquée. Certes Swann avait souvent pensé qu'Odette n'était à

aucun degré une femme remarquable; et la suprématie qu'il exerçait sur

un être qui lui était si inférieur n'avait rien qui dût lui paraître

si flatteur à voir proclamer à la face des «fidèles», mais depuis

qu'il s'était aperçu qu'à beaucoup d'hommes Odette semblait une femme

ravissante et désirable, le charme qu'avait pour eux son corps avait

éveillé en lui un besoin douloureux de la maîtriser entièrement dans

les moindres parties de son cœur. Et il avait commencé d'attacher un

prix inestimable à ces moments passés chez elle le soir, où il

l'asseyait sur ses genoux, lui faisait dire ce qu'elle pensait d'une

chose, d'une autre, où il recensait les seuls biens à la possession

desquels il tînt maintenant sur terre. Aussi, après ce dîner, la

prenant à part, il ne manqua pas de la remercier avec effusion,

cherchant à lui enseigner selon les degrés de la reconnaissance qu'il

lui témoignait, l'échelle des plaisirs qu'elle pouvait lui causer, et

dont le suprême était de le garantir, pendant le temps que son amour

durerait et l'y rendrait vulnérable, des atteintes de la jalousie.

Quand il sortit le lendemain du banquet, il pleuvait à verse, il

n'avait à sa disposition que sa victoria; un ami lui proposa de le

reconduire chez lui en coupé, et comme Odette, par le fait qu'elle lui

avait demandé de venir, lui avait donné la certitude qu'elle

n'attendait personne, c'est l'esprit tranquille et le cœur content

que, plutôt que de partir ainsi dans la pluie, il serait rentré chez

lui se coucher. Mais peut-être, si elle voyait qu'il n'avait pas l'air

de tenir à passer toujours avec elle, sans aucune exception, la fin de

la soirée, négligerait-elle de la lui réserver, justement une fois où

il l'aurait particulièrement désiré.

Il arriva chez elle après onze heures, et, comme il s'excusait de

n'avoir pu venir plus tôt, elle se plaignit que ce fût en effet bien

tard, l'orage l'avait rendue souffrante, elle se sentait mal à la tête

et le prévint qu'elle ne le garderait pas plus d'une demi-heure, qu'à

minuit, elle le renverrait; et, peu après, elle se sentit fatiguée et

désira s'endormir.

--Alors, pas de catleyas ce soir? lui dit-il, moi qui espérais un bon

petit catleya.

Et d'un air un peu boudeur et nerveux, elle lui répondit:

--«Mais non, mon petit, pas de catleyas ce soir, tu vois bien que je

suis souffrante!»

--«Cela t'aurait peut-être fait du bien, mais enfin je n'insiste pas.»

Elle le pria d'éteindre la lumière avant de s'en aller, il referma

lui-même les rideaux du lit et partit. Mais quand il fut rentré chez

lui, l'idée lui vint brusquement que peut-être Odette attendait

quelqu'un ce soir, qu'elle avait seulement simulé la fatigue et

qu'elle ne lui avait demandé d'éteindre que pour qu'il crût qu'elle

allait s'endormir, qu'aussitôt qu'il avait été parti, elle l'avait

rallumée, et fait rentrer celui qui devait passer la nuit auprès

d'elle. Il regarda l'heure. Il y avait à peu près une heure et demie

qu'il l'avait quittée, il ressortit, prit un fiacre et se fit arrêter

tout près de chez elle, dans une petite rue perpendiculaire à celle

sur laquelle donnait derrière son hôtel et où il allait quelquefois

frapper à la fenêtre de sa chambre à coucher pour qu'elle vînt lui

ouvrir; il descendit de voiture, tout était désert et noir dans ce

quartier, il n'eut que quelques pas à faire à pied et déboucha presque

devant chez elle. Parmi l'obscurité de toutes les fenêtres éteintes

depuis longtemps dans la rue, il en vit une seule d'où

débordait,--entre les volets qui en pressaient la pulpe mystérieuse et

dorée,--la lumière qui remplissait la chambre et qui, tant d'autres

soirs, du plus loin qu'il l'apercevait, en arrivant dans la rue le

réjouissait et lui annonçait: «elle est là qui t'attend» et qui

maintenant, le torturait en lui disant: «elle est là avec celui

qu'elle attendait». Il voulait savoir qui; il se glissa le long du mur

jusqu'à la fenêtre, mais entre les lames obliques des volets il ne

pouvait rien voir; il entendait seulement dans le silence de la nuit

le murmure d'une conversation. Certes, il souffrait de voir cette

lumière dans l'atmosphère d'or de laquelle se mouvait derrière le

châssis le couple invisible et détesté, d'entendre ce murmure qui

révélait la présence de celui qui était venu après son départ, la

fausseté d'Odette, le bonheur qu'elle était en train de goûter avec

lui.

Et pourtant il était content d'être venu: le tourment qui l'avait

forcé de sortir de chez lui avait perdu de son acuité en perdant de

son vague, maintenant que l'autre vie d'Odette, dont il avait eu, à ce

moment-là, le brusque et impuissant soupçon, il la tenait là, éclairée

en plein par la lampe, prisonnière sans le savoir dans cette chambre

où, quand il le voudrait, il entrerait la surprendre et la capturer;

ou plutôt il allait frapper aux volets comme il faisait souvent quand

il venait très tard; ainsi du moins, Odette apprendrait qu'il avait

su, qu'il avait vu la lumière et entendu la causerie, et lui, qui,

tout à l'heure, se la représentait comme se riant avec l'autre de ses

illusions, maintenant, c'était eux qu'il voyait, confiants dans leur

erreur, trompés en somme par lui qu'ils croyaient bien loin d'ici et

qui, lui, savait déjà qu'il allait frapper aux volets. Et peut-être,

ce qu'il ressentait en ce moment de presque agréable, c'était autre

chose aussi que l'apaisement d'un doute et d'une douleur: un plaisir

de l'intelligence. Si, depuis qu'il était amoureux, les choses avaient

repris pour lui un peu de l'intérêt délicieux qu'il leur trouvait

autrefois, mais seulement là où elles étaient éclairées par le

souvenir d'Odette, maintenant, c'était une autre faculté de sa

studieuse jeunesse que sa jalousie ranimait, la passion de la vérité,

mais d'une vérité, elle aussi, interposée entre lui et sa maîtresse,

ne recevant sa lumière que d'elle, vérité tout individuelle qui avait

pour objet unique, d'un prix infini et presque d'une beauté

désintéressée, les actions d'Odette, ses relations, ses projets, son

passé. A toute autre époque de sa vie, les petits faits et gestes

quotidiens d'une personne avaient toujours paru sans valeur à Swann:

si on lui en faisait le commérage, il le trouvait insignifiant, et,

tandis qu'il l'écoutait, ce n'était que sa plus vulgaire attention qui

y était intéressée; c'était pour lui un des moments où il se sentait

le plus médiocre. Mais dans cette étrange période de l'amour,

l'individuel prend quelque chose de si profond, que cette curiosité

qu'il sentait s'éveiller en lui à l'égard des moindres occupations

d'une femme, c'était celle qu'il avait eue autrefois pour l'Histoire.

Et tout ce dont il aurait eu honte jusqu'ici, espionner devant une

fenêtre, qui sait, demain, peut-être faire parler habilement les

indifférents, soudoyer les domestiques, écouter aux portes, ne lui

semblait plus, aussi bien que le déchiffrement des textes, la

comparaison des témoignages et l'interprétation des monuments, que des

méthodes d'investigation scientifique d'une véritable valeur

intellectuelle et appropriées à la recherche de la vérité.

Sur le point de frapper contre les volets, il eut un moment de honte

en pensant qu'Odette allait savoir qu'il avait eu des soupçons, qu'il

était revenu, qu'il s'était posté dans la rue. Elle lui avait dit

souvent l'horreur qu'elle avait des jaloux, des amants qui espionnent.

Ce qu'il allait faire était bien maladroit, et elle allait le détester

désormais, tandis qu'en ce moment encore, tant qu'il n'avait pas

frappé, peut-être, même en le trompant, l'aimait-elle. Que de bonheurs

possibles dont on sacrifie ainsi la réalisation à l'impatience d'un

plaisir immédiat. Mais le désir de connaître la vérité était plus fort

et lui sembla plus noble. Il savait que la réalité de circonstances

qu'il eût donné sa vie pour restituer exactement, était lisible

derrière cette fenêtre striée de lumière, comme sous la couverture

enluminée d'or d'un de ces manuscrits précieux à la richesse

artistique elle-même desquels le savant qui les consulte ne peut

rester indifférent. Il éprouvait une volupté à connaître la vérité qui

le passionnait dans cet exemplaire unique, éphémère et précieux, d'une

matière translucide, si chaude et si belle. Et puis l'avantage qu'il

se sentait,--qu'il avait tant besoin de se sentir,--sur eux, était

peut-être moins de savoir, que de pouvoir leur montrer qu'il savait.

Il se haussa sur la pointe des pieds. Il frappa. On n'avait pas

entendu, il refrappa plus fort, la conversation s'arrêta. Une voix

d'homme dont il chercha à distinguer auquel de ceux des amis d'Odette

qu'il connaissait elle pouvait appartenir, demanda:

--«Qui est là?»

Il n'était pas sûr de la reconnaître. Il frappa encore une fois. On

ouvrit la fenêtre, puis les volets. Maintenant, il n'y avait plus

moyen de reculer, et, puisqu'elle allait tout savoir, pour ne pas

avoir l'air trop malheureux, trop jaloux et curieux, il se contenta de

crier d'un air négligent et gai:

--«Ne vous dérangez pas, je passais par là, j'ai vu de la lumière, j'ai

voulu savoir si vous n'étiez plus souffrante.»

Il regarda. Devant lui, deux vieux messieurs étaient à la fenêtre,

l'un tenant une lampe, et alors, il vit la chambre, une chambre

inconnue. Ayant l'habitude, quand il venait chez Odette très tard, de

reconnaître sa fenêtre à ce que c'était la seule éclairée entre les

fenêtres toutes pareilles, il s'était trompé et avait frappé à la

fenêtre suivante qui appartenait à la maison voisine. Il s'éloigna en

s'excusant et rentra chez lui, heureux que la satisfaction de sa

curiosité eût laissé leur amour intact et qu'après avoir simulé depuis

si longtemps vis-à-vis d'Odette une sorte d'indifférence, il ne lui

eût pas donné, par sa jalousie, cette preuve qu'il l'aimait trop, qui,

entre deux amants, dispense, à tout jamais, d'aimer assez, celui qui

la reçoit. Il ne lui parla pas de cette mésaventure, lui-même n'y

songeait plus. Mais, par moments, un mouvement de sa pensée venait en

rencontrer le souvenir qu'elle n'avait pas aperçu, le heurtait,

l'enfonçait plus avant et Swann avait ressenti une douleur brusque et

profonde. Comme si ç'avait été une douleur physique, les pensées de

Swann ne pouvaient pas l'amoindrir; mais du moins la douleur physique,

parce qu'elle est indépendante de la pensée, la pensée peut s'arrêter

sur elle, constater qu'elle a diminué, qu'elle a momentanément cessé!

Mais cette douleur-là, la pensée, rien qu'en se la rappelant, la

recréait. Vouloir n'y pas penser, c'était y penser encore, en souffrir

encore. Et quand, causant avec des amis, il oubliait son mal, tout

d'un coup un mot qu'on lui disait le faisait changer de visage, comme

un blessé dont un maladroit vient de toucher sans précaution le membre

douloureux. Quand il quittait Odette, il était heureux, il se sentait

calme, il se rappelait les sourires qu'elle avait eus, railleurs, en

parlant de tel ou tel autre, et tendres pour lui, la lourdeur de sa

tête qu'elle avait détachée de son axe pour l'incliner, la laisser

tomber, presque malgré elle, sur ses lèvres, comme elle avait fait la

première fois en voiture, les regards mourants qu'elle lui avait jetés

pendant qu'elle était dans ses bras, tout en contractant frileusement

contre l'épaule sa tête inclinée.

Mais aussitôt sa jalousie, comme si elle était l'ombre de son amour,

se complétait du double de ce nouveau sourire qu'elle lui avait

adressé le soir même--et qui, inverse maintenant, raillait Swann et se

chargeait d'amour pour un autre--, de cette inclinaison de sa tête mais

renversée vers d'autres lèvres, et, données à un autre, de toutes les

marques de tendresse qu'elle avait eues pour lui. Et tous les

souvenirs voluptueux qu'il emportait de chez elle, étaient comme

autant d'esquisses, de «projets» pareils à ceux que vous soumet un

décorateur, et qui permettaient à Swann de se faire une idée des

attitudes ardentes ou pâmées qu'elle pouvait avoir avec d'autres. De

sorte qu'il en arrivait à regretter chaque plaisir qu'il goûtait près

d'elle, chaque caresse inventée et dont il avait eu l'imprudence de

lui signaler la douceur, chaque grâce qu'il lui découvrait, car il

savait qu'un instant après, elles allaient enrichir d'instruments

nouveaux son supplice.

Celui-ci était rendu plus cruel encore quand revenait à Swann le

souvenir d'un bref regard qu'il avait surpris, il y avait quelques

jours, et pour la première fois, dans les yeux d'Odette. C'était après

dîner, chez les Verdurin. Soit que Forcheville sentant que Saniette,

son beau-frère, n'était pas en faveur chez eux, eût voulu le prendre

comme tête de Turc et briller devant eux à ses dépens, soit qu'il eût

été irrité par un mot maladroit que celui-ci venait de lui dire et

qui, d'ailleurs, passa inaperçu pour les assistants qui ne savaient

pas quelle allusion désobligeante il pouvait renfermer, bien contre le

gré de celui qui le prononçait sans malice aucune, soit enfin qu'il

cherchât depuis quelque temps une occasion de faire sortir de la

maison quelqu'un qui le connaissait trop bien et qu'il savait trop

délicat pour qu'il ne se sentît pas gêné à certains moments rien que

de sa présence, Forcheville répondit à ce propos maladroit de Saniette

avec une telle grossièreté, se mettant à l'insulter, s'enhardissant,

au fur et à mesure qu'il vociférait, de l'effroi, de la douleur, des

supplications de l'autre, que le malheureux, après avoir demandé à Mme

Verdurin s'il devait rester, et n'ayant pas reçu de réponse, s'était

retiré en balbutiant, les larmes aux yeux. Odette avait assisté

impassible à cette scène, mais quand la porte se fut refermée sur

Saniette, faisant descendre en quelque sorte de plusieurs crans

l'expression habituelle de son visage, pour pouvoir se trouver dans la

bassesse, de plain-pied avec Forcheville, elle avait brillanté ses

prunelles d'un sourire sournois de félicitations pour l'audace qu'il

avait eue, d'ironie pour celui qui en avait été victime; elle lui

avait jeté un regard de complicité dans le mal, qui voulait si bien

dire: «voilà une exécution, ou je ne m'y connais pas. Avez-vous vu son

air penaud, il en pleurait», que Forcheville, quand ses yeux

rencontrèrent ce regard, dégrisé soudain de la colère ou de la

simulation de colère dont il était encore chaud, sourit et répondit:

--«Il n'avait qu'à être aimable, il serait encore ici, une bonne

correction peut être utile à tout âge.»

Un jour que Swann était sorti au milieu de l'après-midi pour faire une

visite, n'ayant pas trouvé la personne qu'il voulait rencontrer, il

eut l'idée d'entrer chez Odette à cette heure où il n'allait jamais

chez elle, mais où il savait qu'elle était toujours à la maison à

faire sa sieste ou à écrire des lettres avant l'heure du thé, et où il

aurait plaisir à la voir un peu sans la déranger. Le concierge lui dit

qu'il croyait qu'elle était là; il sonna, crut entendre du bruit,

entendre marcher, mais on n'ouvrit pas. Anxieux, irrité, il alla dans

la petite rue où donnait l'autre face de l'hôtel, se mit devant la

fenêtre de la chambre d'Odette; les rideaux l'empêchaient de rien

voir, il frappa avec force aux carreaux, appela; personne n'ouvrit. Il

vit que des voisins le regardaient. Il partit, pensant qu'après tout,

il s'était peut-être trompé en croyant entendre des pas; mais il en

resta si préoccupé qu'il ne pouvait penser à autre chose. Une heure

après, il revint. Il la trouva; elle lui dit qu'elle était chez elle

tantôt quand il avait sonné, mais dormait; la sonnette l'avait

éveillée, elle avait deviné que c'était Swann, elle avait couru après

lui, mais il était déjà parti. Elle avait bien entendu frapper aux

carreaux. Swann reconnut tout de suite dans ce dire un de ces

fragments d'un fait exact que les menteurs pris de court se consolent

de faire entrer dans la composition du fait faux qu'ils inventent,

croyant y faire sa part et y dérober sa ressemblance à la Vérité.

Certes quand Odette venait de faire quelque chose qu'elle ne voulait

pas révéler, elle le cachait bien au fond d'elle-même. Mais dès

qu'elle se trouvait en présence de celui à qui elle voulait mentir, un

trouble la prenait, toutes ses idées s'effondraient, ses facultés

d'invention et de raisonnement étaient paralysées, elle ne trouvait

plus dans sa tête que le vide, il fallait pourtant dire quelque chose

et elle rencontrait à sa portée précisément la chose qu'elle avait

voulu dissimuler et qui étant vraie, était restée là. Elle en

détachait un petit morceau, sans importance par lui-même, se disant

qu'après tout c'était mieux ainsi puisque c'était un détail véritable

qui n'offrait pas les mêmes dangers qu'un détail faux. «Ça du moins,

c'est vrai, se disait-elle, c'est toujours autant de gagné, il peut

s'informer, il reconnaîtra que c'est vrai, ce n'est toujours pas ça

qui me trahira.» Elle se trompait, c'était cela qui la trahissait,

elle ne se rendait pas compte que ce détail vrai avait des angles qui

ne pouvaient s'emboîter que dans les détails contigus du fait vrai

dont elle l'avait arbitrairement détaché et qui, quels que fussent les

détails inventés entre lesquels elle le placerait, révéleraient

toujours par la matière excédante et les vides non remplis, que ce

n'était pas d'entre ceux-là qu'il venait. «Elle avoue qu'elle m'avait

entendu sonner, puis frapper, et qu'elle avait cru que c'était moi,

qu'elle avait envie de me voir, se disait Swann. Mais cela ne

s'arrange pas avec le fait qu'elle n'ait pas fait ouvrir.»

Mais il ne lui fit pas remarquer cette contradiction, car il pensait

que, livrée à elle-même, Odette produirait peut-être quelque mensonge

qui serait un faible indice de la vérité; elle parlait; il ne

l'interrompait pas, il recueillait avec une piété avide et douloureuse

ces mots qu'elle lui disait et qu'il sentait (justement, parce qu'elle

la cachait derrière eux tout en lui parlant) garder vaguement, comme

le voile sacré, l'empreinte, dessiner l'incertain modelé, de cette

réalité infiniment précieuse et hélas introuvable:--ce qu'elle faisait

tantôt à trois heures, quand il était venu,--de laquelle il ne

posséderait jamais que ces mensonges, illisibles et divins vestiges,

et qui n'existait plus que dans le souvenir receleur de cet être qui

la contemplait sans savoir l'apprécier, mais ne la lui livrerait pas.

Certes il se doutait bien par moments qu'en elles-mêmes les actions

quotidiennes d'Odette n'étaient pas passionnément intéressantes, et

que les relations qu'elle pouvait avoir avec d'autres hommes

n'exhalaient pas naturellement d'une façon universelle et pour tout

être pensant, une tristesse morbide, capable de donner la fièvre du

suicide. Il se rendait compte alors que cet intérêt, cette tristesse

n'existaient qu'en lui comme une maladie, et que quand celle-ci serait

guérie, les actes d'Odette, les baisers qu'elle aurait pu donner

redeviendraient inoffensifs comme ceux de tant d'autres femmes. Mais

que la curiosité douloureuse que Swann y portait maintenant n'eût sa

cause qu'en lui, n'était pas pour lui faire trouver déraisonnable de

considérer cette curiosité comme importante et de mettre tout en œuvre

pour lui donner satisfaction. C'est que Swann arrivait à un âge dont

la philosophie--favorisée par celle de l'époque, par celle aussi du

milieu où Swann avait beaucoup vécu, de cette coterie de la princesse

des Laumes où il était convenu qu'on est intelligent dans la mesure où

on doute de tout et où on ne trouvait de réel et d'incontestable que

les goûts de chacun--n'est déjà plus celle de la jeunesse, mais une

philosophie positive, presque médicale, d'hommes qui au lieu

d'extérioriser les objets de leurs aspirations, essayent de dégager de

leurs années déjà écoulées un résidu fixe d'habitudes, de passions

qu'ils puissent considérer en eux comme caractéristiques et

permanentes et auxquelles, délibérément, ils veilleront d'abord que le

genre d'existence qu'ils adoptent puisse donner satisfaction. Swann

trouvait sage de faire dans sa vie la part de la souffrance qu'il

éprouvait à ignorer ce qu'avait fait Odette, aussi bien que la part de

la recrudescence qu'un climat humide causait à son eczéma; de prévoir

dans son budget une disponibilité importante pour obtenir sur l'emploi

des journées d'Odette des renseignements sans lesquels il se sentirait

malheureux, aussi bien qu'il en réservait pour d'autres goûts dont il

savait qu'il pouvait attendre du plaisir, au moins avant qu'il fût

amoureux, comme celui des collections et de la bonne cuisine.

Quand il voulut dire adieu à Odette pour rentrer, elle lui demanda de

rester encore et le retint même vivement, en lui prenant le bras, au

moment où il allait ouvrir là porte pour sortir. Mais il n'y prit pas

garde, car, dans la multitude des gestes, des propos, des petits

incidents qui remplissent une conversation, il est inévitable que nous

passions, sans y rien remarquer qui éveille notre attention, près de

ceux qui cachent une vérité que nos soupçons cherchent au hasard, et

que nous nous arrêtions au contraire à ceux sous lesquels il n'y a

rien. Elle lui redisait tout le temps: «Quel malheur que toi, qui ne

viens jamais l'après-midi, pour une fois que cela t'arrive, je ne

t'aie pas vu.» Il savait bien qu'elle n'était pas assez amoureuse de

lui pour avoir un regret si vif d'avoir manqué sa visite, mais comme

elle était bonne, désireuse de lui faire plaisir, et souvent triste

quand elle l'avait contrarié, il trouva tout naturel qu'elle le fût

cette fois de l'avoir privé de ce plaisir de passer une heure ensemble

qui était très grand, non pour elle, mais pour lui. C'était pourtant

une chose assez peu importante pour que l'air douloureux qu'elle

continuait d'avoir finît par l'étonner. Elle rappelait ainsi plus

encore qu'il ne le trouvait d'habitude, les figures de femmes du

peintre de la Primavera. Elle avait en ce moment leur visage abattu et

navré qui semble succomber sous le poids d'une douleur trop lourde

pour elles, simplement quand elles laissent l'enfant Jésus jouer avec

une grenade ou regardent Moïse verser de l'eau dans une auge. Il lui

avait déjà vu une fois une telle tristesse, mais ne savait plus quand.

Et tout d'un coup, il se rappela: c'était quand Odette avait menti en

parlant à Mme Verdurin le lendemain de ce dîner où elle n'était pas

venue sous prétexte qu'elle était malade et en réalité pour rester

avec Swann. Certes, eût-elle été la plus scrupuleuse des femmes

qu'elle n'aurait pu avoir de remords d'un mensonge aussi innocent.

Mais ceux que faisait couramment Odette l'étaient moins et servaient à

empêcher des découvertes qui auraient pu lui créer avec les uns ou

avec les autres, de terribles difficultés. Aussi quand elle mentait,

prise de peur, se sentant peu armée pour se défendre, incertaine du

succès, elle avait envie de pleurer, par fatigue, comme certains

enfants qui n'ont pas dormi. Puis elle savait que son mensonge lésait

d'ordinaire gravement l'homme à qui elle le faisait, et à la merci

duquel elle allait peut-être tomber si elle mentait mal. Alors elle se

sentait à la fois humble et coupable devant lui. Et quand elle avait à

faire un mensonge insignifiant et mondain, par association de

sensations et de souvenirs, elle éprouvait le malaise d'un surmenage

et le regret d'une méchanceté.

Quel mensonge déprimant était-elle en train de faire à Swann pour

qu'elle eût ce regard douloureux, cette voix plaintive qui semblaient

fléchir sous l'effort qu'elle s'imposait, et demander grâce? Il eut

l'idée que ce n'était pas seulement la vérité sur l'incident de

l'après-midi qu'elle s'efforçait de lui cacher, mais quelque chose de

plus actuel, peut-être de non encore survenu et de tout prochain, et

qui pourrait l'éclairer sur cette vérité. A ce moment, il entendit un

coup de sonnette. Odette ne cessa plus de parler, mais ses paroles

n'étaient qu'un gémissement: son regret de ne pas avoir vu Swann dans

l'après-midi, de ne pas lui avoir ouvert, était devenu un véritable

désespoir.

On entendit la porte d'entrée se refermer et le bruit d'une voiture,

comme si repartait une personne--celle probablement que Swann ne devait

pas rencontrer--à qui on avait dit qu'Odette était sortie. Alors en

songeant que rien qu'en venant à une heure où il n'en avait pas

l'habitude, il s'était trouvé déranger tant de choses qu'elle ne

voulait pas qu'il sût, il éprouva un sentiment de découragement,

presque de détresse. Mais comme il aimait Odette, comme il avait

l'habitude de tourner vers elle toutes ses pensées, la pitié qu'il eût

pu s'inspirer à lui-même ce fut pour elle qu'il la ressentit, et il

murmura: «Pauvre chérie!» Quand il la quitta, elle prit plusieurs

lettres qu'elle avait sur sa table et lui demanda s'il ne pourrait pas

les mettre à la poste. Il les emporta et, une fois rentré, s'aperçut

qu'il avait gardé les lettres sur lui. Il retourna jusqu'à la poste,

les tira de sa poche et avant de les jeter dans la boîte regarda les

adresses. Elles étaient toutes pour des fournisseurs, sauf une pour

Forcheville. Il la tenait dans sa main. Il se disait: «Si je voyais ce

qu'il y a dedans, je saurais comment elle l'appelle, comment elle lui

parle, s'il y a quelque chose entre eux. Peut-être même qu'en ne la

regardant pas, je commets une indélicatesse à l'égard d'Odette, car

c'est la seule manière de me délivrer d'un soupçon peut-être

calomnieux pour elle, destiné en tous cas à la faire souffrir et que

rien ne pourrait plus détruire, une fois la lettre partie.»

Il rentra chez lui en quittant la poste, mais il avait gardé sur lui

cette dernière lettre. Il alluma une bougie et en approcha l'enveloppe

qu'il n'avait pas osé ouvrir. D'abord il ne put rien lire, mais

l'enveloppe était mince, et en la faisant adhérer à la carte dure qui

y était incluse, il put à travers sa transparence, lire les derniers

mots. C'était une formule finale très froide. Si, au lieu que ce fût

lui qui regardât une lettre adressée à Forcheville, c'eût été

Forcheville qui eût lu une lettre adressée à Swann, il aurait pu voir

des mots autrement tendres! Il maintint immobile la carte qui dansait

dans l'enveloppe plus grande qu'elle, puis, la faisant glisser avec le

pouce, en amena successivement les différentes lignes sous la partie

de l'enveloppe qui n'était pas doublée, la seule à travers laquelle on

pouvait lire.

Malgré cela il ne distinguait pas bien. D'ailleurs cela ne faisait

rien car il en avait assez vu pour se rendre compte qu'il s'agissait

d'un petit événement sans importance et qui ne touchait nullement à

des relations amoureuses, c'était quelque chose qui se rapportait à un

oncle d'Odette. Swann avait bien lu au commencement de la ligne: «J'ai

eu raison», mais ne comprenait pas ce qu'Odette avait eu raison de

faire, quand soudain, un mot qu'il n'avait pas pu déchiffrer d'abord,

apparut et éclaira le sens de la phrase tout entière: «J'ai eu raison

d'ouvrir, c'était mon oncle.» D'ouvrir! alors Forcheville était là

tantôt quand Swann avait sonné et elle l'avait fait partir, d'où le

bruit qu'il avait entendu.

Alors il lut toute la lettre; à la fin elle s'excusait d'avoir agi

aussi sans façon avec lui et lui disait qu'il avait oublié ses

cigarettes chez elle, la même phrase qu'elle avait écrite à Swann une

des premières fois qu'il était venu. Mais pour Swann elle avait

ajouté: puissiez-vous y avoir laissé votre cœur, je ne vous aurais pas

laissé le reprendre. Pour Forcheville rien de tel: aucune allusion qui

pût faire supposer une intrigue entre eux. A vrai dire d'ailleurs,

Forcheville était en tout ceci plus trompé que lui puisque Odette lui

écrivait pour lui faire croire que le visiteur était son oncle. En

somme, c'était lui, Swann, l'homme à qui elle attachait de

l'importance et pour qui elle avait congédié l'autre. Et pourtant,

s'il n'y avait rien entre Odette et Forcheville, pourquoi n'avoir pas

ouvert tout de suite, pourquoi avoir dit: «J'ai bien fait d'ouvrir,

c'était mon oncle»; si elle ne faisait rien de mal à ce moment-là,

comment Forcheville pourrait-il même s'expliquer qu'elle eût pu ne pas

ouvrir? Swann restait là, désolé, confus et pourtant heureux, devant

cette enveloppe qu'Odette lui avait remise sans crainte, tant était

absolue la confiance qu'elle avait en sa délicatesse, mais à travers

le vitrage transparent de laquelle se dévoilait à lui, avec le secret

d'un incident qu'il n'aurait jamais cru possible de connaître, un peu

de la vie d'Odette, comme dans une étroite section lumineuse pratiquée

à même l'inconnu. Puis sa jalousie s'en réjouissait, comme si cette

jalousie eût eu une vitalité indépendante, égoïste, vorace de tout ce

qui la nourrirait, fût-ce aux dépens de lui-même. Maintenant elle

avait un aliment et Swann allait pouvoir commencer à s'inquiéter

chaque jour des visites qu'Odette avait reçues vers cinq heures, à

chercher à apprendre où se trouvait Forcheville à cette heure-là. Car

la tendresse de Swann continuait à garder le même caractère que lui

avait imprimé dès le début à la fois l'ignorance où il était de

l'emploi des journées d'Odette et la paresse cérébrale qui l'empêchait

de suppléer à l'ignorance par l'imagination. Il ne fut pas jaloux

d'abord de toute la vie d'Odette, mais des seuls moments où une

circonstance, peut-être mal interprétée, l'avait amené à supposer

qu'Odette avait pu le tromper. Sa jalousie, comme une pieuvre qui

jette une première, puis une seconde, puis une troisième amarre,

s'attacha solidement à ce moment de cinq heures du soir, puis à un

autre, puis à un autre encore. Mais Swann ne savait pas inventer ses

souffrances. Elles n'étaient que le souvenir, la perpétuation d'une

souffrance qui lui était venue du dehors.

Mais là tout lui en apportait. Il voulut éloigner Odette de

Forcheville, l'emmener quelques jours dans le Midi. Mais il croyait

qu'elle était désirée par tous les hommes qui se trouvaient dans

l'hôtel et qu'elle-même les désirait. Aussi lui qui jadis en voyage

recherchait les gens nouveaux, les assemblées nombreuses, on le voyait

sauvage, fuyant la société des hommes comme si elle l'eût cruellement

blessé. Et comment n'aurait-il pas été misanthrope quand dans tout

homme il voyait un amant possible pour Odette? Et ainsi sa jalousie

plus encore que n'avait fait le goût voluptueux et riant qu'il avait

d'abord pour Odette, altérait le caractère de Swann et changeait du

tout au tout, aux yeux des autres, l'aspect même des signes extérieurs

par lesquels ce caractère se manifestait.

Un mois après le jour où il avait lu la lettre adressée par Odette à

Forcheville, Swann alla à un dîner que les Verdurin donnaient au Bois.

Au moment où on se préparait à partir, il remarqua des conciliabules

entre Mme Verdurin et plusieurs des invités et crut comprendre qu'on

rappelait au pianiste de venir le lendemain à une partie à Chatou; or,

lui, Swann, n'y était pas invité.

Les Verdurin n'avaient parlé qu'à demi-voix et en termes vagues, mais

le peintre, distrait sans doute, s'écria:

--«Il ne faudra aucune lumière et qu'il joue la sonate Clair de lune

dans l'obscurité pour mieux voir s'éclairer les choses.»

Mme Verdurin, voyant que Swann était à deux pas, prit cette expression

où le désir de faire taire celui qui parle et de garder un air

innocent aux yeux de celui qui entend, se neutralise en une nullité

intense du regard, où l'immobile signe d'intelligence du complice se

dissimule sous les sourires de l'ingénu et qui enfin, commune à tous

ceux qui s'aperçoivent d'une gaffe, la révèle instantanément sinon à

ceux qui la font, du moins à celui qui en est l'objet. Odette eut

soudain l'air d'une désespérée qui renonce à lutter contre les

difficultés écrasantes de la vie, et Swann comptait anxieusement les

minutes qui le séparaient du moment où, après avoir quitté ce

restaurant, pendant le retour avec elle, il allait pouvoir lui

demander des explications, obtenir qu'elle n'allât pas le lendemain à

Chatou ou qu'elle l'y fit inviter et apaiser dans ses bras l'angoisse

qu'il ressentait. Enfin on demanda leurs voitures. Mme Verdurin dit à

Swann:

--Alors, adieu, à bientôt, n'est-ce pas? tâchant par l'amabilité du

regard et la contrainte du sourire de l'empêcher de penser qu'elle ne

lui disait pas, comme elle eût toujours fait jusqu'ici:

«A demain à Chatou, à après-demain chez moi.»

M. et Mme Verdurin firent monter avec eux Forcheville, la voiture de

Swann s'était rangée derrière la leur dont il attendait le départ pour

faire monter Odette dans la sienne.

--«Odette, nous vous ramenons, dit Mme Verdurin, nous avons une petite

place pour vous à côté de M. de Forcheville.

--«Oui, Madame», répondit Odette.

--«Comment, mais je croyais que je vous reconduisais», s'écria Swann,

disant sans dissimulation, les mots nécessaires, car la portière était

ouverte, les secondes étaient comptées, et il ne pouvait rentrer sans

elle dans l'état où il était.

--«Mais Mme Verdurin m'a demandé...»

--«Voyons, vous pouvez bien revenir seul, nous vous l'avons laissée

assez de fois, dit Mme Verdurin.»

--Mais c'est que j'avais une chose importante à dire à Madame.

--Eh bien! vous la lui écrirez...

--Adieu, lui dit Odette en lui tendant la main.

Il essaya de sourire mais il avait l'air atterré.

--As-tu vu les façons que Swann se permet maintenant avec nous? dit Mme

Verdurin à son mari quand ils furent rentrés. J'ai cru qu'il allait me

manger, parce que nous ramenions Odette. C'est d'une inconvenance,

vraiment! Alors, qu'il dise tout de suite que nous tenons une maison

de rendez-vous! Je ne comprends pas qu'Odette supporte des manières

pareilles. Il a absolument l'air de dire: vous m'appartenez. Je dirai

ma manière de penser à Odette, j'espère qu'elle comprendra.»

Et elle ajouta encore un instant après, avec colère:

--Non, mais voyez-vous, cette sale bête! employant sans s'en rendre

compte, et peut-être en obéissant au même besoin obscur de se

justifier--comme Françoise à Combray quand le poulet ne voulait pas

mourir--les mots qu'arrachent les derniers sursauts d'un animal

inoffensif qui agonise, au paysan qui est en train de l'écraser.

Et quand la voiture de Mme Verdurin fut partie et que celle de Swann

s'avança, son cocher le regardant lui demanda s'il n'était pas malade

ou s'il n'était pas arrivé de malheur.

Swann le renvoya, il voulait marcher et ce fut à pied, par le Bois,

qu'il rentra. Il parlait seul, à haute voix, et sur le même ton un peu

factice qu'il avait pris jusqu'ici quand il détaillait les charmes du

petit noyau et exaltait la magnanimité des Verdurin. Mais de même que

les propos, les sourires, les baisers d'Odette lui devenaient aussi

odieux qu'il les avait trouvés doux, s'ils étaient adressés à d'autres

que lui, de même, le salon des Verdurin, qui tout à l'heure encore lui

semblait amusant, respirant un goût vrai pour l'art et même une sorte

de noblesse morale, maintenant que c'était un autre que lui qu'Odette

allait y rencontrer, y aimer librement, lui exhibait ses ridicules, sa

sottise, son ignominie.

Il se représentait avec dégoût la soirée du lendemain à Chatou.

«D'abord cette idée d'aller à Chatou! Comme des merciers qui viennent

de fermer leur boutique! vraiment ces gens sont sublimes de

bourgeoisisme, ils ne doivent pas exister réellement, ils doivent

sortir du théâtre de Labiche!»

Il y aurait là les Cottard, peut-être Brichot. «Est-ce assez grotesque

cette vie de petites gens qui vivent les uns sur les autres, qui se

croiraient perdus, ma parole, s'ils ne se retrouvaient pas tous demain

à Chatou!» Hélas! il y aurait aussi le peintre, le peintre qui aimait

à «faire des mariages», qui inviterait Forcheville à venir avec Odette

à son atelier. Il voyait Odette avec une toilette trop habillée pour

cette partie de campagne, «car elle est si vulgaire et surtout, la

pauvre petite, elle est tellement bête!!!»

Il entendit les plaisanteries que ferait Mme Verdurin après dîner, les

plaisanteries qui, quel que fût l'ennuyeux qu'elles eussent pour

cible, l'avaient toujours amusé parce qu'il voyait Odette en rire, en

rire avec lui, presque en lui. Maintenant il sentait que c'était

peut-être de lui qu'on allait faire rire Odette. «Quelle gaieté

fétide! disait-il en donnant à sa bouche une expression de dégoût si

forte qu'il avait lui-même la sensation musculaire de sa grimace

jusque dans son cou révulsé contre le col de sa chemise. Et comment

une créature dont le visage est fait à l'image de Dieu peut-elle

trouver matière à rire dans ces plaisanteries nauséabondes? Toute

narine un peu délicate se détournerait avec horreur pour ne pas se

laisser offusquer par de tels relents. C'est vraiment incroyable de

penser qu'un être humain peut ne pas comprendre qu'en se permettant un

sourire à l'égard d'un semblable qui lui a tendu loyalement la main,

il se dégrade jusqu'à une fange d'où il ne sera plus possible à la

meilleure volonté du monde de jamais le relever. J'habite à trop de

milliers de mètres d'altitude au-dessus des bas-fonds où clapotent et

clabaudent de tels sales papotages, pour que je puisse être éclaboussé

par les plaisanteries d'une Verdurin, s'écria-t-il, en relevant la

tête, en redressant fièrement son corps en arrière. Dieu m'est témoin

que j'ai sincèrement voulu tirer Odette de là, et l'élever dans une

atmosphère plus noble et plus pure. Mais la patience humaine a des

bornes, et la mienne est à bout, se dit-il, comme si cette mission

d'arracher Odette à une atmosphère de sarcasmes datait de plus

longtemps que de quelques minutes, et comme s'il ne se l'était pas

donnée seulement depuis qu'il pensait que ces sarcasmes l'avaient

peut-être lui-même pour objet et tentaient de détacher Odette de lui.

Il voyait le pianiste prêt à jouer la sonate Clair de lune et les

mines de Mme Verdurin s'effrayant du mal que la musique de Beethoven

allait faire à ses nerfs: «Idiote, menteuse! s'écria-t-il, et ça croit

aimer l'Art!». Elle dirait à Odette, après lui avoir insinué

adroitement quelques mots louangeurs pour Forcheville, comme elle

avait fait si souvent pour lui: «Vous allez faire une petite place à

côté de vous à M. de Forcheville.» «Dans l'obscurité! maquerelle,

entremetteuse!». «Entremetteuse», c'était le nom qu'il donnait aussi à

la musique qui les convierait à se taire, à rêver ensemble, à se

regarder, à se prendre la main. Il trouvait du bon à la sévérité

contre les arts, de Platon, de Bossuet, et de la vieille éducation

française.

En somme la vie qu'on menait chez les Verdurin et qu'il avait appelée

si souvent «la vraie vie», lui semblait la pire de toutes, et leur

petit noyau le dernier des milieux. «C'est vraiment, disait-il, ce

qu'il y a de plus bas dans l'échelle sociale, le dernier cercle de

Dante. Nul doute que le texte auguste ne se réfère aux Verdurin! Au

fond, comme les gens du monde dont on peut médire, mais qui tout de

même sont autre chose que ces bandes de voyous, montrent leur profonde

sagesse en refusant de les connaître, d'y salir même le bout de leurs

doigts. Quelle divination dans ce «Noli me tangere» du faubourg

Saint-Germain.» Il avait quitté depuis bien longtemps les allées du

Bois, il était presque arrivé chez lui, que, pas encore dégrisé de sa

douleur et de la verve d'insincérité dont les intonations menteuses,

la sonorité artificielle de sa propre voix lui versaient d'instant en

instant plus abondamment l'ivresse, il continuait encore à pérorer

tout haut dans le silence de la nuit: «Les gens du monde ont leurs

défauts que personne ne reconnaît mieux que moi, mais enfin ce sont

tout de même des gens avec qui certaines choses sont impossibles.

Telle femme élégante que j'ai connue était loin d'être parfaite, mais

enfin il y avait tout de même chez elle un fond de délicatesse, une

loyauté dans les procédés qui l'auraient rendue, quoi qu'il arrivât,

incapable d'une félonie et qui suffisent à mettre des abîmes entre

elle et une mégère comme la Verdurin. Verdurin! quel nom! Ah! on peut

dire qu'ils sont complets, qu'ils sont beaux dans leur genre! Dieu

merci, il n'était que temps de ne plus condescendre à la promiscuité

avec cette infamie, avec ces ordures.»

Mais, comme les vertus qu'il attribuait tantôt encore aux Verdurin,

n'auraient pas suffi, même s'ils les avaient vraiment possédées, mais

s'ils n'avaient pas favorisé et protégé son amour, à provoquer chez

Swann cette ivresse où il s'attendrissait sur leur magnanimité et qui,

même propagée à travers d'autres personnes, ne pouvait lui venir que

d'Odette,--de même, l'immoralité, eût-elle été réelle, qu'il trouvait

aujourd'hui aux Verdurin aurait été impuissante, s'ils n'avaient pas

invité Odette avec Forcheville et sans lui, à déchaîner son

indignation et à lui faire flétrir «leur infamie». Et sans doute la

voix de Swann était plus clairvoyante que lui-même, quand elle se

refusait à prononcer ces mots pleins de dégoût pour le milieu Verdurin

et de la joie d'en avoir fini avec lui, autrement que sur un ton

factice et comme s'ils étaient choisis plutôt pour assouvir sa colère

que pour exprimer sa pensée. Celle-ci, en effet, pendant qu'il se

livrait à ces invectives, était probablement, sans qu'il s'en aperçût,

occupée d'un objet tout à fait différent, car une fois arrivé chez

lui, à peine eut-il refermé la porte cochère, que brusquement il se

frappa le front, et, la faisant rouvrir, ressortit en s'écriant d'une

voix naturelle cette fois: «Je crois que j'ai trouvé le moyen de me

faire inviter demain au dîner de Chatou!» Mais le moyen devait être

mauvais, car Swann ne fut pas invité: le docteur Cottard qui, appelé

en province pour un cas grave, n'avait pas vu les Verdurin depuis

plusieurs jours et n'avait pu aller à Chatou, dit, le lendemain de ce

dîner, en se mettant à table chez eux:

--«Mais, est-ce que nous ne verrons pas M. Swann, ce soir? Il est bien

ce qu'on appelle un ami personnel du...»

--«Mais j'espère bien que non! s'écria Mme Verdurin, Dieu nous en

préserve, il est assommant, bête et mal élevé.»

Cottard à ces mots manifesta en même temps son étonnement et sa

soumission, comme devant une vérité contraire à tout ce qu'il avait

cru jusque-là, mais d'une évidence irrésistible; et, baissant d'un air

ému et peureux son nez dans son assiette, il se contenta de répondre:

«Ah!-ah!-ah!-ah!-ah!» en traversant à reculons, dans sa retraite

repliée en bon ordre jusqu'au fond de lui-même, le long d'une gamme

descendante, tout le registre de sa voix. Et il ne fut plus question

de Swann chez les Verdurin.

Alors ce salon qui avait réuni Swann et Odette devint un obstacle à

leurs rendez-vous. Elle ne lui disait plus comme au premier temps de

leur amour: «Nous nous venons en tous cas demain soir, il y a un

souper chez les Verdurin.» Mais: «Nous ne pourrons pas nous voir

demain soir, il y a un souper chez les Verdurin.» Ou bien les Verdurin

devaient l'emmener à l'Opéra-Comique voir «Une nuit de Cléopâtre» et

Swann lisait dans les yeux d'Odette cet effroi qu'il lui demandât de

n'y pas aller, que naguère il n'aurait pu se retenir de baiser au

passage sur le visage de sa maîtresse, et qui maintenant l'exaspérait.

«Ce n'est pas de la colère, pourtant, se disait-il à lui-même, que

j'éprouve en voyant l'envie qu'elle a d'aller picorer dans cette

musique stercoraire. C'est du chagrin, non pas certes pour moi, mais

pour elle; du chagrin de voir qu'après avoir vécu plus de six mois en

contact quotidien avec moi, elle n'a pas su devenir assez une autre

pour éliminer spontanément Victor Massé! Surtout pour ne pas être

arrivée à comprendre qu'il y a des soirs où un être d'une essence un

peu délicate doit savoir renoncer à un plaisir, quand on le lui

demande. Elle devrait savoir dire «je n'irai pas», ne fût-ce que par

intelligence, puisque c'est sur sa réponse qu'on classera une fois

pour toutes sa qualité d'âme. «Et s'étant persuadé à lui-même que

c'était seulement en effet pour pouvoir porter un jugement plus

favorable sur la valeur spirituelle d'Odette qu'il désirait que ce

soir-là elle restât avec lui au lieu d'aller à l'Opéra-Comique, il lui

tenait le même raisonnement, au même degré d'insincérité qu'à

soi-même, et même, à un degré de plus, car alors il obéissait aussi au

désir de la prendre par l'amour-propre.

--Je te jure, lui disait-il, quelques instants avant qu'elle partît

pour le théâtre, qu'en te demandant de ne pas sortir, tous mes

souhaits, si j'étais égoïste, seraient pour que tu me refuses, car

j'ai mille choses à faire ce soir et je me trouverai moi-même pris au

piège et bien ennuyé si contre toute attente tu me réponds que tu

n'iras pas. Mais mes occupations, mes plaisirs, ne sont pas tout, je

dois penser à toi. Il peut venir un jour où me voyant à jamais détaché

de toi tu auras le droit de me reprocher de ne pas t'avoir avertie

dans les minutes décisives où je sentais que j'allais porter sur toi

un de ces jugements sévères auxquels l'amour ne résiste pas longtemps.

Vois-tu, «Une nuit de Cléopâtre» (quel titre!) n'est rien dans la

circonstance. Ce qu'il faut savoir c'est si vraiment tu es cet être

qui est au dernier rang de l'esprit, et même du charme, l'être

méprisable qui n'est pas capable de renoncer à un plaisir. Alors, si

tu es cela, comment pourrait-on t'aimer, car tu n'es même pas une

personne, une créature définie, imparfaite, mais du moins perfectible?

Tu es une eau informe qui coule selon la pente qu'on lui offre, un

poisson sans mémoire et sans réflexion qui tant qu'il vivra dans son

aquarium se heurtera cent fois par jour contre le vitrage qu'il

continuera à prendre pour de l'eau. Comprends-tu que ta réponse, je ne

dis pas aura pour effet que je cesserai de t'aimer immédiatement, bien

entendu, mais te rendra moins séduisante à mes yeux quand je

comprendrai que tu n'es pas une personne, que tu es au-dessous de

toutes les choses et ne sais te placer au-dessus d'aucune? Évidemment

j'aurais mieux aimé te demander comme une chose sans importance, de

renoncer à «Une nuit de Cléopâtre» (puisque tu m'obliges à me souiller

les lèvres de ce nom abject) dans l'espoir que tu irais cependant.

Mais, décidé à tenir un tel compte, à tirer de telles conséquences de

ta réponse, j'ai trouvé plus loyal de t'en prévenir.»

Odette depuis un moment donnait des signes d'émotion et d'incertitude.

A défaut du sens de ce discours, elle comprenait qu'il pouvait rentrer

dans le genre commun des «laïus», et scènes de reproches ou de

supplications dont l'habitude qu'elle avait des hommes lui permettait

sans s'attacher aux détails des mots, de conclure qu'ils ne les

prononceraient pas s'ils n'étaient pas amoureux, que du moment qu'ils

étaient amoureux, il était inutile de leur obéir, qu'ils ne le

seraient que plus après. Aussi aurait-elle écouté Swann avec le plus

grand calme si elle n'avait vu que l'heure passait et que pour peu

qu'il parlât encore quelque temps, elle allait, comme elle le lui dit

avec un sourire tendre, obstiné et confus, «finir par manquer

l'Ouverture!»

D'autres fois il lui disait que ce qui plus que tout ferait qu'il

cesserait de l'aimer, c'est qu'elle ne voulût pas renoncer à mentir.

«Même au simple point de vue de la coquetterie, lui disait-il, ne

comprends-tu donc pas combien tu perds de ta séduction en t'abaissant

à mentir? Par un aveu! combien de fautes tu pourrais racheter!

Vraiment tu es bien moins intelligente que je ne croyais!» Mais c'est

en vain que Swann lui exposait ainsi toutes les raisons qu'elle avait

de ne pas mentir; elles auraient pu ruiner chez Odette un système

général du mensonge; mais Odette n'en possédait pas; elle se

contentait seulement, dans chaque cas où elle voulait que Swann

ignorât quelque chose qu'elle avait fait, de ne pas le lui dire. Ainsi

le mensonge était pour elle un expédient d'ordre particulier; et ce

qui seul pouvait décider si elle devait s'en servir ou avouer la

vérité, c'était une raison d'ordre particulier aussi, la chance plus

ou moins grande qu'il y avait pour que Swann pût découvrir qu'elle

n'avait pas dit la vérité.

Physiquement, elle traversait une mauvaise phase: elle épaississait;

et le charme expressif et dolent, les regards étonnés et rêveurs

qu'elle avait autrefois semblaient avoir disparu avec sa première

jeunesse. De sorte qu'elle était devenue si chère à Swann au moment

pour ainsi dire où il la trouvait précisément bien moins jolie. Il la

regardait longuement pour tâcher de ressaisir le charme qu'il lui

avait connu, et ne le retrouvait pas. Mais savoir que sous cette

chrysalide nouvelle, c'était toujours Odette qui vivait, toujours la

même volonté fugace, insaisissable et sournoise, suffisait à Swann

pour qu'il continuât de mettre la même passion à chercher à la capter.

Puis il regardait des photographies d'il y avait deux ans, il se

rappelait comme elle avait été délicieuse. Et cela le consolait un peu

de se donner tant de mal pour elle.

Quand les Verdurin l'emmenaient à Saint-Germain, à Chatou, à Meulan,

souvent, si c'était dans la belle saison, ils proposaient, sur place,

de rester à coucher et de ne revenir que le lendemain. Mme Verdurin

cherchait à apaiser les scrupules du pianiste dont la tante était

restée à Paris.

--Elle sera enchantée d'être débarrassée de vous pour un jour. Et

comment s'inquiéterait-elle, elle vous sait avec nous? d'ailleurs je

prends tout sous mon bonnet.

Mais si elle n'y réussissait pas, M. Verdurin partait en campagne,

trouvait un bureau de télégraphe ou un messager et s'informait de ceux

des fidèles qui avaient quelqu'un à faire prévenir. Mais Odette le

remerciait et disait qu'elle n'avait de dépêche à faire pour personne,

car elle avait dit à Swann une fois pour toutes qu'en lui en envoyant

une aux yeux de tous, elle se compromettrait. Parfois c'était pour

plusieurs jours qu'elle s'absentait, les Verdurin l'emmenaient voir

les tombeaux de Dreux, ou à Compiègne admirer, sur le conseil du

peintre, des couchers de soleil en forêt et on poussait jusqu'au

château de Pierrefonds.

--«Penser qu'elle pourrait visiter de vrais monuments avec moi qui ai

étudié l'architecture pendant dix ans et qui suis tout le temps

supplié de mener à Beauvais ou à Saint-Loup-de-Naud des gens de la

plus haute valeur et ne le ferais que pour elle, et qu'à la place elle

va avec les dernières des brutes s'extasier successivement devant les

déjections de Louis-Philippe et devant celles de Viollet-le-Duc! Il me

semble qu'il n'y a pas besoin d'être artiste pour cela et que, même

sans flair particulièrement fin, on ne choisit pas d'aller

villégiaturer dans des latrines pour être plus à portée de respirer

des excréments.»

Mais quand elle était partie pour Dreux ou pour Pierrefonds,--hélas,

sans lui permettre d'y aller, comme par hasard, de son côté, car «cela

ferait un effet déplorable», disait-elle,--il se plongeait dans le plus

enivrant des romans d'amour, l'indicateur des chemins de fer, qui lui

apprenait les moyens de la rejoindre, l'après-midi, le soir, ce matin

même! Le moyen? presque davantage: l'autorisation. Car enfin

l'indicateur et les trains eux-mêmes n'étaient pas faits pour des

chiens. Si on faisait savoir au public, par voie d'imprimés, qu'à huit

heures du matin partait un train qui arrivait à Pierrefonds à dix

heures, c'est donc qu'aller à Pierrefonds était un acte licite, pour

lequel la permission d'Odette était superflue; et c'était aussi un

acte qui pouvait avoir un tout autre motif que le désir de rencontrer

Odette, puisque des gens qui ne la connaissaient pas l'accomplissaient

chaque jour, en assez grand nombre pour que cela valût la peine de

faire chauffer des locomotives.

En somme elle ne pouvait tout de même pas l'empêcher d'aller à

Pierrefonds s'il en avait envie! Or, justement, il sentait qu'il en

avait envie, et que s'il n'avait pas connu Odette, certainement il y

serait allé. Il y avait longtemps qu'il voulait se faire une idée plus

précise des travaux de restauration de Viollet-le-Duc. Et par le temps

qu'il faisait, il éprouvait l'impérieux désir d'une promenade dans la

forêt de Compiègne.

Ce n'était vraiment pas de chance qu'elle lui défendît le seul endroit

qui le tentait aujourd'hui. Aujourd'hui! S'il y allait, malgré son

interdiction, il pourrait la voir aujourd'hui même! Mais, alors que,

si elle eût retrouvé à Pierrefonds quelque indifférent, elle lui eût

dit joyeusement: «Tiens, vous ici!», et lui aurait demandé d'aller la

voir à l'hôtel où elle était descendue avec les Verdurin, au contraire

si elle l'y rencontrait, lui, Swann, elle serait froissée, elle se

dirait qu'elle était suivie, elle l'aimerait moins, peut-être se

détournerait-elle avec colère en l'apercevant. «Alors, je n'ai plus le

droit de voyager!», lui dirait-elle au retour, tandis qu'en somme

c'était lui qui n'avait plus le droit de voyager!

Il avait eu un moment l'idée, pour pouvoir aller à Compiègne et à

Pierrefonds sans avoir l'air que ce fût pour rencontrer Odette, de s'y

faire emmener par un de ses amis, le marquis de Forestelle, qui avait

un château dans le voisinage. Celui-ci, à qui il avait fait part de

son projet sans lui en dire le motif, ne se sentait pas de joie et

s'émerveillait que Swann, pour la première fois depuis quinze ans,

consentît enfin à venir voir sa propriété et, quoiqu'il ne voulait pas

s'y arrêter, lui avait-il dit, lui promît du moins de faire ensemble

des promenades et des excursions pendant plusieurs jours. Swann

s'imaginait déjà là-bas avec M. de Forestelle. Même avant d'y voir

Odette, même s'il ne réussissait pas à l'y voir, quel bonheur il

aurait à mettre le pied sur cette terre où ne sachant pas l'endroit

exact, à tel moment, de sa présence, il sentirait palpiter partout la

possibilité de sa brusque apparition: dans la cour du château, devenu

beau pour lui parce que c'était à cause d'elle qu'il était allé le

voir; dans toutes les rues de la ville, qui lui semblait romanesque;

sur chaque route de la forêt, rosée par un couchant profond et

tendre;--asiles innombrables et alternatifs, où venait simultanément se

réfugier, dans l'incertaine ubiquité de ses espérances, son cœur

heureux, vagabond et multiplié. «Surtout, dirait-il à M. de

Forestelle, prenons garde de ne pas tomber sur Odette et les Verdurin;

je viens d'apprendre qu'ils sont justement aujourd'hui à Pierrefonds.

On a assez le temps de se voir à Paris, ce ne serait pas la peine de

le quitter pour ne pas pouvoir faire un pas les uns sans les autres.»

Et son ami ne comprendrait pas pourquoi une fois là-bas il changerait

vingt fois de projets, inspecterait les salles à manger de tous les

hôtels de Compiègne sans se décider à s'asseoir dans aucune de celles

où pourtant on n'avait pas vu trace de Verdurin, ayant l'air de

rechercher ce qu'il disait vouloir fuir et du reste le fuyant dès

qu'il l'aurait trouvé, car s'il avait rencontré le petit groupe, il

s'en serait écarté avec affectation, content d'avoir vu Odette et

qu'elle l'eût vu, surtout qu'elle l'eût vu ne se souciant pas d'elle.

Mais non, elle devinerait bien que c'était pour elle qu'il était là.

Et quand M. de Forestelle venait le chercher pour partir, il lui

disait: «Hélas! non, je ne peux pas aller aujourd'hui à Pierrefonds,

Odette y est justement.» Et Swann était heureux malgré tout de sentir

que, si seul de tous les mortels il n'avait pas le droit en ce jour

d'aller à Pierrefonds, c'était parce qu'il était en effet pour Odette

quelqu'un de différent des autres, son amant, et que cette restriction

apportée pour lui au droit universel de libre circulation, n'était

qu'une des formes de cet esclavage, de cet amour qui lui était si

cher. Décidément il valait mieux ne pas risquer de se brouiller avec

elle, patienter, attendre son retour. Il passait ses journées penché

sur une carte de la forêt de Compiègne comme si ç'avait été la carte

du Tendre, s'entourait de photographies du château de Pierrefonds. Dés

que venait le jour où il était possible qu'elle revînt, il rouvrait

l'indicateur, calculait quel train elle avait dû prendre, et si elle

s'était attardée, ceux qui lui restaient encore. Il ne sortait pas de

peur de manquer une dépêche, ne se couchait pas, pour le cas où,

revenue par le dernier train, elle aurait voulu lui faire la surprise

de venir le voir au milieu de la nuit. Justement il entendait sonner à

la porte cochère, il lui semblait qu'on tardait à ouvrir, il voulait

éveiller le concierge, se mettait à la fenêtre pour appeler Odette si

c'était elle, car malgré les recommandations qu'il était descendu

faire plus de dix fois lui-même, on était capable de lui dire qu'il

n'était pas là. C'était un domestique qui rentrait. Il remarquait le

vol incessant des voitures qui passaient, auquel il n'avait jamais

fait attention autrefois. Il écoutait chacune venir au loin,

s'approcher, dépasser sa porte sans s'être arrêtée et porter plus loin

un message qui n'était pas pour lui. Il attendait toute la nuit, bien

inutilement, car les Verdurin ayant avancé leur retour, Odette était à

Paris depuis midi; elle n'avait pas eu l'idée de l'en prévenir; ne

sachant que faire elle avait été passer sa soirée seule au théâtre et

il y avait longtemps qu'elle était rentrée se coucher et dormait.

C'est qu'elle n'avait même pas pensé à lui. Et de tels moments où elle

oubliait jusqu'à l'existence de Swann étaient plus utiles à Odette,

servaient mieux à lui attacher Swann, que toute sa coquetterie. Car

ainsi Swann vivait dans cette agitation douloureuse qui avait déjà été

assez puissante pour faire éclore son amour le soir où il n'avait pas

trouvé Odette chez les Verdurin et l'avait cherchée toute la soirée.

Et il n'avait pas, comme j'eus à Combray dans mon enfance, des

journées heureuses pendant lesquelles s'oublient les souffrances qui

renaîtront le soir. Les journées, Swann les passait sans Odette; et

par moments il se disait que laisser une aussi jolie femme sortir

ainsi seule dans Paris était aussi imprudent que de poser un écrin

plein de bijoux au milieu de la rue. Alors il s'indignait contre tous

les passants comme contre autant de voleurs. Mais leur visage

collectif et informe échappant à son imagination ne nourrissait pas sa

jalousie. Il fatiguait la pensée de Swann, lequel, se passant la main

sur les yeux, s'écriait: «À la grâce de Dieu», comme ceux qui après

s'être acharnés à étreindre le problème de la réalité du monde

extérieur ou de l'immortalité de l'âme accordent la détente d'un acte

de foi à leur cerveau lassé. Mais toujours la pensée de l'absente

était indissolublement mêlée aux actes les plus simples de la vie de

Swann,--déjeuner, recevoir son courrier, sortir, se coucher,--par la

tristesse même qu'il avait à les accomplir sans elle, comme ces

initiales de Philibert le Beau que dans l'église de Brou, à cause du

regret qu'elle avait de lui, Marguerite d'Autriche entrelaça partout

aux siennes. Certains jours, au lieu de rester chez lui, il allait

prendre son déjeuner dans un restaurant assez voisin dont il avait

apprécié autrefois la bonne cuisine et où maintenant il n'allait plus

que pour une de ces raisons, à la fois mystiques et saugrenues, qu'on

appelle romanesques; c'est que ce restaurant (lequel existe encore)

portait le même nom que la rue habitée par Odette: Lapérouse.

Quelquefois, quand elle avait fait un court déplacement ce n'est

qu'après plusieurs jours qu'elle songeait à lui faire savoir qu'elle

était revenue à Paris. Et elle lui disait tout simplement, sans plus

prendre comme autrefois la précaution de se couvrir à tout hasard d'un

petit morceau emprunté à la vérité, qu'elle venait d'y rentrer à

l'instant même par le train du matin. Ces paroles étaient mensongères;

du moins pour Odette elles étaient mensongères, inconsistantes,

n'ayant pas, comme si elles avaient été vraies, un point d'appui dans

le souvenir de son arrivée à la gare; même elle était empêchée de se

les représenter au moment où elle les prononçait, par l'image

contradictoire de ce qu'elle avait fait de tout différent au moment où

elle prétendait être descendue du train. Mais dans l'esprit de Swann

au contraire ces paroles qui ne rencontraient aucun obstacle venaient

s'incruster et prendre l'inamovibilité d'une vérité si indubitable que

si un ami lui disait être venu par ce train et ne pas avoir vu Odette

il était persuadé que c'était l'ami qui se trompait de jour ou d'heure

puisque son dire ne se conciliait pas avec les paroles d'Odette.

Celles-ci ne lui eussent paru mensongères que s'il s'était d'abord

défié qu'elles le fussent. Pour qu'il crût qu'elle mentait, un soupçon

préalable était une condition nécessaire. C'était d'ailleurs aussi une

condition suffisante. Alors tout ce que disait Odette lui paraissait

suspect. L'entendait-il citer un nom, c'était certainement celui d'un

de ses amants; une fois cette supposition forgée, il passait des

semaines à se désoler; il s'aboucha même une fois avec une agence de

renseignements pour savoir l'adresse, l'emploi du temps de l'inconnu

qui ne le laisserait respirer que quand il serait parti en voyage, et

dont il finit par apprendre que c'était un oncle d'Odette mort depuis

vingt ans.

Bien qu'elle ne lui permît pas en général de la rejoindre dans des

lieux publics disant que cela ferait jaser, il arrivait que dans une

soirée où il était invité comme elle,--chez Forcheville, chez le

peintre, ou à un bal de charité dans un ministère,--il se trouvât en

même temps qu'elle. Il la voyait mais n'osait pas rester de peur de

l'irriter en ayant l'air d'épier les plaisirs qu'elle prenait avec

d'autres et qui--tandis qu'il rentrait solitaire, qu'il allait se

coucher anxieux comme je devais l'être moi-même quelques années plus

tard les soirs où il viendrait dîner à la maison, à Combray--lui

semblaient illimités parce qu'il n'en avait pas vu la fin. Et une fois

ou deux il connut par de tels soirs de ces joies qu'on serait tenté,

si elles ne subissaient avec tant de violence le choc en retour de

l'inquiétude brusquement arrêtée, d'appeler des joies calmes, parce

qu'elles consistent en un apaisement: il était allé passer un instant

à un raout chez le peintre et s'apprêtait à le quitter; il y laissait

Odette muée en une brillante étrangère, au milieu d'hommes à qui ses

regards et sa gaieté qui n'étaient pas pour lui, semblaient parler de

quelque volupté, qui serait goûtée là ou ailleurs (peut-être au «Bal

des Incohérents» où il tremblait qu'elle n'allât ensuite) et qui

causait à Swann plus de jalousie que l'union charnelle même parce

qu'il l'imaginait plus difficilement; il était déjà prêt à passer la

porte de l'atelier quand il s'entendait rappeler par ces mots (qui en

retranchant de la fête cette fin qui l'épouvantait, la lui rendaient

rétrospectivement innocente, faisaient du retour d'Odette une chose

non plus inconcevable et terrible, mais douce et connue et qui

tiendrait à côté de lui, pareille à un peu de sa vie de tous les

jours, dans sa voiture, et dépouillait Odette elle-même de son

apparence trop brillante et gaie, montraient que ce n'était qu'un

déguisement qu'elle avait revêtu un moment, pour lui-même, non en vue

de mystérieux plaisirs, et duquel elle était déjà lasse), par ces mots

qu'Odette lui jetait, comme il était déjà sur le seuil: «Vous ne

voudriez pas m'attendre cinq minutes, je vais partir, nous

reviendrions ensemble, vous me ramèneriez chez moi.»

Il est vrai qu'un jour Forcheville avait demandé à être ramené en même

temps, mais comme, arrivé devant la porte d'Odette il avait sollicité

la permission d'entrer aussi, Odette lui avait répondu en montrant

Swann: «Ah! cela dépend de ce monsieur-là, demandez-lui. Enfin, entrez

un moment si vous voulez, mais pas longtemps parce que je vous

préviens qu'il aime causer tranquillement avec moi, et qu'il n'aime

pas beaucoup qu'il y ait des visites quand il vient. Ah! si vous

connaissiez cet être-là autant que je le connais; n'est-ce pas, my

love, il n'y a que moi qui vous connaisse bien?»

Et Swann était peut-être encore plus touché de la voir ainsi lui

adresser en présence de Forcheville, non seulement ces paroles de

tendresse, de prédilection, mais encore certaines critiques comme: «Je

suis sûre que vous n'avez pas encore répondu à vos amis pour votre

dîner de dimanche. N'y allez pas si vous ne voulez pas, mais soyez au

moins poli», ou: «Avez-vous laissé seulement ici votre essai sur Ver

Meer pour pouvoir l'avancer un peu demain? Quel paresseux! Je vous

ferai travailler, moi!» qui prouvaient qu'Odette se tenait au courant

de ses invitations dans le monde et de ses études d'art, qu'ils

avaient bien une vie à eux deux. Et en disant cela elle lui adressait

un sourire au fond duquel il la sentait toute à lui.

Alors à ces moments-là, pendant qu'elle leur faisait de l'orangeade,

tout d'un coup, comme quand un réflecteur mal réglé d'abord promène

autour d'un objet, sur la muraille, de grandes ombres fantastiques qui

viennent ensuite se replier et s'anéantir en lui, toutes les idées

terribles et mouvantes qu'il se faisait d'Odette s'évanouissaient,

rejoignaient le corps charmant que Swann avait devant lui. Il avait le

brusque soupçon que cette heure passée chez Odette, sous la lampe,

n'était peut-être pas une heure factice, à son usage à lui (destinée à

masquer cette chose effrayante et délicieuse à laquelle il pensait

sans cesse sans pouvoir bien se la représenter, une heure de la vraie

vie d'Odette, de la vie d'Odette quand lui n'était pas là), avec des

accessoires de théâtre et des fruits de carton, mais était peut-être

une heure pour de bon de la vie d'Odette, que s'il n'avait pas été là

elle eût avancé à Forcheville le même fauteuil et lui eût versé non un

breuvage inconnu, mais précisément cette orangeade; que le monde

habité par Odette n'était pas cet autre monde effroyable et surnaturel

où il passait son temps à la situer et qui n'existait peut-être que

dans son imagination, mais l'univers réel, ne dégageant aucune

tristesse spéciale, comprenant cette table où il allait pouvoir écrire

et cette boisson à laquelle il lui serait permis de goûter, tous ces

objets qu'il contemplait avec autant de curiosité et d'admiration que

de gratitude, car si en absorbant ses rêves ils l'en avaient délivré,

eux en revanche, s'en étaient enrichis, ils lui en montraient la

réalisation palpable, et ils intéressaient son esprit, ils prenaient

du relief devant ses regards, en même temps qu'ils tranquillisaient

son cœur. Ah! si le destin avait permis qu'il pût n'avoir qu'une seule

demeure avec Odette et que chez elle il fût chez lui, si en demandant

au domestique ce qu'il y avait à déjeuner c'eût été le menu d'Odette

qu'il avait appris en réponse, si quand Odette voulait aller le matin

se promener avenue du Bois-de-Boulogne, son devoir de bon mari l'avait

obligé, n'eût-il pas envie de sortir, à l'accompagner, portant son

manteau quand elle avait trop chaud, et le soir après le dîner si elle

avait envie de rester chez elle en déshabillé, s'il avait été forcé de

rester là près d'elle, à faire ce qu'elle voudrait; alors combien tous

les riens de la vie de Swann qui lui semblaient si tristes, au

contraire parce qu'ils auraient en même temps fait partie de la vie

d'Odette auraient pris, même les plus familiers,--et comme cette lampe,

cette orangeade, ce fauteuil qui contenaient tant de rêve, qui

matérialisaient tant de désir--une sorte de douceur surabondante et de

densité mystérieuse.

Pourtant il se doutait bien que ce qu'il regrettait ainsi c'était un

calme, une paix qui n'auraient pas été pour son amour une atmosphère

favorable. Quand Odette cesserait d'être pour lui une créature

toujours absente, regrettée, imaginaire, quand le sentiment qu'il

aurait pour elle ne serait plus ce même trouble mystérieux que lui

causait la phrase de la sonate, mais de l'affection, de la

reconnaissance quand s'établiraient entre eux des rapports normaux qui

mettraient fin à sa folie et à sa tristesse, alors sans doute les

actes de la vie d'Odette lui paraîtraient peu intéressants en

eux-mêmes--comme il avait déjà eu plusieurs fois le soupçon qu'ils

étaient, par exemple le jour où il avait lu à travers l'enveloppe la

lettre adressée à Forcheville. Considérant son mal avec autant de

sagacité que s'il se l'était inoculé pour en faire l'étude, il se

disait que, quand il serait guéri, ce que pourrait faire Odette lui

serait indifférent. Mais du sein de son état morbide, à vrai dire, il

redoutait à l'égal de la mort une telle guérison, qui eût été en effet

la mort de tout ce qu'il était actuellement.

Après ces tranquilles soirées, les soupçons de Swann étaient calmés;

il bénissait Odette et le lendemain, dès le matin, il faisait envoyer

chez elle les plus beaux bijoux, parce que ces bontés de la veille

avaient excité ou sa gratitude, ou le désir de les voir se renouveler,

ou un paroxysme d'amour qui avait besoin de se dépenser.

Mais, à d'autres moments, sa douleur le reprenait, il s'imaginait

qu'Odette était la maîtresse de Forcheville et que quand tous deux

l'avaient vu, du fond du landau des Verdurin, au Bois, la veille de la

fête de Chatou où il n'avait pas été invité, la prier vainement, avec

cet air de désespoir qu'avait remarqué jusqu'à son cocher, de revenir

avec lui, puis s'en retourner de son côté, seul et vaincu, elle avait

dû avoir pour le désigner à Forcheville et lui dire: «Hein! ce qu'il

rage!» les mêmes regards, brillants, malicieux, abaissés et sournois,

que le jour où celui-ci avait chassé Saniette de chez les Verdurin.

Alors Swann la détestait. «Mais aussi, je suis trop bête, se

disait-il, je paie avec mon argent le plaisir des autres. Elle fera

tout de même bien de faire attention et de ne pas trop tirer sur la

corde, car je pourrais bien ne plus rien donner du tout. En tous cas,

renonçons provisoirement aux gentillesses supplémentaires! Penser que

pas plus tard qu'hier, comme elle disait avoir envie d'assister à la

saison de Bayreuth, j'ai eu la bêtise de lui proposer de louer un des

jolis châteaux du roi de Bavière pour nous deux dans les environs. Et

d'ailleurs elle n'a pas paru plus ravie que cela, elle n'a encore dit

ni oui ni non; espérons qu'elle refusera, grand Dieu! Entendre du

Wagner pendant quinze jours avec elle qui s'en soucie comme un poisson

d'une pomme, ce serait gai!» Et sa haine, tout comme son amour, ayant

besoin de se manifester et d'agir, il se plaisait à pousser de plus en

plus loin ses imaginations mauvaises, parce que, grâce aux perfidies

qu'il prêtait à Odette, il la détestait davantage et pourrait si--ce

qu'il cherchait à se figurer--elles se trouvaient être vraies, avoir

une occasion de la punir et d'assouvir sur elle sa rage grandissante.

Il alla ainsi jusqu'à supposer qu'il allait recevoir une lettre d'elle

où elle lui demanderait de l'argent pour louer ce château près de

Bayreuth, mais en le prévenant qu'il n'y pourrait pas venir, parce

qu'elle avait promis à Forcheville et aux Verdurin de les inviter. Ah!

comme il eût aimé qu'elle pût avoir cette audace. Quelle joie il

aurait à refuser, à rédiger la réponse vengeresse dont il se

complaisait à choisir, à énoncer tout haut les termes, comme s'il

avait reçu la lettre en réalité.

Or, c'est ce qui arriva le lendemain même. Elle lui écrivit que les

Verdurin et leurs amis avaient manifesté le désir d'assister à ces

représentations de Wagner et que, s'il voulait bien lui envoyer cet

argent, elle aurait enfin, après avoir été si souvent reçue chez eux,

le plaisir de les inviter à son tour. De lui, elle ne disait pas un

mot, il était sous-entendu que leur présence excluait la sienne.

Alors cette terrible réponse dont il avait arrêté chaque mot la veille

sans oser espérer qu'elle pourrait servir jamais il avait la joie de

la lui faire porter. Hélas! il sentait bien qu'avec l'argent qu'elle

avait, ou qu'elle trouverait facilement, elle pourrait tout de même

louer à Bayreuth puisqu'elle en avait envie, elle qui n'était pas

capable de faire de différence entre Bach et Clapisson. Mais elle y

vivrait malgré tout plus chichement. Pas moyen comme s'il lui eût

envoyé cette fois quelques billets de mille francs, d'organiser chaque

soir, dans un château, de ces soupers fins après lesquels elle se

serait peut-être passé la fantaisie,--qu'il était possible qu'elle

n'eût jamais eue encore--, de tomber dans les bras de Forcheville. Et

puis du moins, ce voyage détesté, ce n'était pas lui, Swann, qui le

paierait!--Ah! s'il avait pu l'empêcher, si elle avait pu se fouler le

pied avant de partir, si le cocher de la voiture qui l'emmènerait à la

gare avait consenti, à n'importe quel prix, à la conduire dans un lieu

où elle fût restée quelque temps séquestrée, cette femme perfide, aux

yeux émaillés par un sourire de complicité adressé à Forcheville,

qu'Odette était pour Swann depuis quarante-huit heures.

Mais elle ne l'était jamais pour très longtemps; au bout de quelques

jours le regard luisant et fourbe perdait de son éclat et de sa

duplicité, cette image d'une Odette exécrée disant à Forcheville: «Ce

qu'il rage!» commençait à pâlir, à s'effacer. Alors, progressivement

reparaissait et s'élevait en brillant doucement, le visage de l'autre

Odette, de celle qui adressait aussi un sourire à Forcheville, mais un

sourire où il n'y avait pour Swann que de la tendresse, quand elle

disait: «Ne restez pas longtemps, car ce monsieur-là n'aime pas

beaucoup que j'aie des visites quand il a envie d'être auprès de moi.

Ah! si vous connaissiez cet être-là autant que je le connais!», ce

même sourire qu'elle avait pour remercier Swann de quelque trait de sa

délicatesse qu'elle prisait si fort, de quelque conseil qu'elle lui

avait demandé dans une de ces circonstances graves où elle n'avait

confiance qu'en lui.

Alors, à cette Odette-là, il se demandait comment il avait pu écrire

cette lettre outrageante dont sans doute jusqu'ici elle ne l'eût pas

cru capable, et qui avait dû le faire descendre du rang élevé, unique,

que par sa bonté, sa loyauté, il avait conquis dans son estime. Il

allait lui devenir moins cher, car c'était pour ces qualités-là,

qu'elle ne trouvait ni à Forcheville ni à aucun autre, qu'elle

l'aimait. C'était à cause d'elles qu'Odette lui témoignait si souvent

une gentillesse qu'il comptait pour rien au moment où il était jaloux,

parce qu'elle n'était pas une marque de désir, et prouvait même plutôt

de l'affection que de l'amour, mais dont il recommençait à sentir

l'importance au fur et à mesure que la détente spontanée de ses

soupçons, souvent accentuée par la distraction que lui apportait une

lecture d'art ou la conversation d'un ami, rendait sa passion moins

exigeante de réciprocités.

Maintenant qu'après cette oscillation, Odette était naturellement

revenue à la place d'où la jalousie de Swann l'avait un moment

écartée, dans l'angle où il la trouvait charmante, il se la figurait

pleine de tendresse, avec un regard de consentement, si jolie ainsi,

qu'il ne pouvait s'empêcher d'avancer les lèvres vers elle comme si

elle avait été là et qu'il eût pu l'embrasser; et il lui gardait de ce

regard enchanteur et bon autant de reconnaissance que si elle venait

de l'avoir réellement et si cela n'eût pas été seulement son

imagination qui venait de le peindre pour donner satisfaction à son

désir.

Comme il avait dû lui faire de la peine! Certes il trouvait des

raisons valables à son ressentiment contre elle, mais elles n'auraient

pas suffi à le lui faire éprouver s'il ne l'avait pas autant aimée.

N'avait-il pas eu des griefs aussi graves contre d'autres femmes,

auxquelles il eût néanmoins volontiers rendu service aujourd'hui,

étant contre elles sans colère parce qu'il ne les aimait plus. S'il

devait jamais un jour se trouver dans le même état d'indifférence

vis-à-vis d'Odette, il comprendrait que c'était sa jalousie seule qui

lui avait fait trouver quelque chose d'atroce, d'impardonnable, à ce

désir, au fond si naturel, provenant d'un peu d'enfantillage et aussi

d'une certaine délicatesse d'âme, de pouvoir à son tour, puisqu'une

occasion s'en présentait, rendre des politesses aux Verdurin, jouer à

la maîtresse de maison.

Il revenait à ce point de vue--opposé à celui de son amour et de sa

jalousie et auquel il se plaçait quelquefois par une sorte d'équité

intellectuelle et pour faire la part des diverses probabilités--d'où il

essayait de juger Odette comme s'il ne l'avait pas aimée, comme si

elle était pour lui une femme comme les autres, comme si la vie

d'Odette n'avait pas été, dès qu'il n'était plus là, différente,

tramée en cachette de lui, ourdie contre lui.

Pourquoi croire qu'elle goûterait là-bas avec Forcheville ou avec

d'autres des plaisirs enivrants qu'elle n'avait pas connus auprès de

lui et que seule sa jalousie forgeait de toutes pièces? A Bayreuth

comme à Paris, s'il arrivait que Forcheville pensât à lui ce n'eût pu

être que comme à quelqu'un qui comptait beaucoup dans la vie d'Odette,

à qui il était obligé de céder la place, quand ils se rencontraient

chez elle. Si Forcheville et elle triomphaient d'être là-bas malgré

lui, c'est lui qui l'aurait voulu en cherchant inutilement à

l'empêcher d'y aller, tandis que s'il avait approuvé son projet,

d'ailleurs défendable, elle aurait eu l'air d'être là-bas d'après son

avis, elle s'y serait sentie envoyée, logée par lui, et le plaisir

qu'elle aurait éprouvé à recevoir ces gens qui l'avaient tant reçue,

c'est à Swann qu'elle en aurait su gré.

Et,--au lieu qu'elle allait partir brouillée avec lui, sans l'avoir

revu--, s'il lui envoyait cet argent, s'il l'encourageait à ce voyage

et s'occupait de le lui rendre agréable, elle allait accourir,

heureuse, reconnaissante, et il aurait cette joie de la voir qu'il

n'avait pas goûtée depuis près d'une semaine et que rien ne pouvait

lui remplacer. Car sitôt que Swann pouvait se la représenter sans

horreur, qu'il revoyait de la bonté dans son sourire, et que le désir

de l'enlever à tout autre, n'était plus ajouté par la jalousie à son

amour, cet amour redevenait surtout un goût pour les sensations que

lui donnait la personne d'Odette, pour le plaisir qu'il avait à

admirer comme un spectacle ou à interroger comme un phénomène, le

lever d'un de ses regards, la formation d'un de ses sourires,

l'émission d'une intonation de sa voix. Et ce plaisir différent de

tous les autres, avait fini par créer en lui un besoin d'elle et

qu'elle seule pouvait assouvir par sa présence ou ses lettres, presque

aussi désintéressé, presque aussi artistique, aussi pervers, qu'un

autre besoin qui caractérisait cette période nouvelle de la vie de

Swann où à la sécheresse, à la dépression des années antérieures avait

succédé une sorte de trop-plein spirituel, sans qu'il sût davantage à

quoi il devait cet enrichissement inespéré de sa vie intérieure qu'une

personne de santé délicate qui à partir d'un certain moment se

fortifie, engraisse, et semble pendant quelque temps s'acheminer vers

une complète guérison--cet autre besoin qui se développait aussi en

dehors du monde réel, c'était celui d'entendre, de connaître de la

musique.

Ainsi, par le chimisme même de son mal, après qu'il avait fait de la

jalousie avec son amour, il recommençait à fabriquer de la tendresse,

de la pitié pour Odette. Elle était redevenue l'Odette charmante et

bonne. Il avait des remords d'avoir été dur pour elle. Il voulait

qu'elle vînt près de lui et, auparavant, il voulait lui avoir procuré

quelque plaisir, pour voir la reconnaissance pétrir son visage et

modeler son sourire.

Aussi Odette, sûre de le voir venir après quelques jours, aussi tendre

et soumis qu'avant, lui demander une réconciliation, prenait-elle

l'habitude de ne plus craindre de lui déplaire et même de l'irriter et

lui refusait-elle, quand cela lui était commode, les faveurs

auxquelles il tenait le plus.

Peut-être ne savait-elle pas combien il avait été sincère vis-à-vis

d'elle pendant la brouille, quand il lui avait dit qu'il ne lui

enverrait pas d'argent et chercherait à lui faire du mal. Peut-être ne

savait-elle pas davantage combien il l'était, vis-à-vis sinon d'elle,

du moins de lui-même, en d'autres cas où dans l'intérêt de l'avenir de

leur liaison, pour montrer à Odette qu'il était capable de se passer

d'elle, qu'une rupture restait toujours possible, il décidait de

rester quelque temps sans aller chez elle.

Parfois c'était après quelques jours où elle ne lui avait pas causé de

souci nouveau; et comme, des visites prochaines qu'il lui ferait, il

savait qu'il ne pouvait tirer nulle bien grande joie mais plus

probablement quelque chagrin qui mettrait fin au calme où il se

trouvait, il lui écrivait qu'étant très occupé il ne pourrait la voir

aucun des jours qu'il lui avait dit. Or une lettre d'elle, se croisant

avec la sienne, le priait précisément de déplacer un rendez-vous. Il

se demandait pourquoi; ses soupçons, sa douleur le reprenaient. Il ne

pouvait plus tenir, dans l'état nouveau d'agitation où il se trouvait,

l'engagement qu'il avait pris dans l'état antérieur de calme relatif,

il courait chez elle et exigeait de la voir tous les jours suivants.

Et même si elle ne lui avait pas écrit la première, si elle répondait

seulement, cela suffisait pour qu'il ne pût plus rester sans la voir.

Car, contrairement au calcul de Swann, le consentement d'Odette avait

tout changé en lui. Comme tous ceux qui possèdent une chose, pour

savoir ce qui arriverait s'il cessait un moment de la posséder, il

avait ôté cette chose de son esprit, en y laissant tout le reste dans

le même état que quand elle était là. Or l'absence d'une chose, ce

n'est pas que cela, ce n'est pas un simple manque partiel, c'est un

bouleversement de tout le reste, c'est un état nouveau qu'on ne peut

prévoir dans l'ancien.

Mais d'autres fois au contraire,--Odette était sur le point de partir

en voyage,--c'était après quelque petite querelle dont il choisissait

le prétexte, qu'il se résolvait à ne pas lui écrire et à ne pas la

revoir avant son retour, donnant ainsi les apparences, et demandant le

bénéfice d'une grande brouille, qu'elle croirait peut-être définitive,

à une séparation dont la plus longue part était inévitable du fait du

voyage et qu'il faisait commencer seulement un peu plus tôt. Déjà il

se figurait Odette inquiète, affligée, de n'avoir reçu ni visite ni

lettre et cette image, en calmant sa jalousie, lui rendait facile de

se déshabituer de la voir. Sans doute, par moments, tout au bout de

son esprit où sa résolution la refoulait grâce à toute la longueur

interposée des trois semaines de séparation acceptée, c'était avec

plaisir qu'il considérait l'idée qu'il reverrait Odette à son retour:

mais c'était aussi avec si peu d'impatience qu'il commençait à se

demander s'il ne doublerait pas volontairement la durée d'une

abstinence si facile. Elle ne datait encore que de trois jours, temps

beaucoup moins long que celui qu'il avait souvent passé en ne voyant

pas Odette, et sans l'avoir comme maintenant prémédité. Et pourtant

voici qu'une légère contrariété ou un malaise physique,--en l'incitant

à considérer le moment présent comme un moment exceptionnel, en dehors

de la règle, où la sagesse même admettrait d'accueillir l'apaisement

qu'apporte un plaisir et de donner congé, jusqu'à la reprise utile de

l'effort, à la volonté--suspendait l'action de celle-ci qui cessait

d'exercer sa compression; ou, moins que cela, le souvenir d'un

renseignement qu'il avait oublié de demander à Odette, si elle avait

décidé la couleur dont elle voulait faire repeindre sa voiture, ou

pour une certaine valeur de bourse, si c'était des actions ordinaires

ou privilégiées qu'elle désirait acquérir (c'était très joli de lui

montrer qu'il pouvait rester sans la voir, mais si après ça la

peinture était à refaire ou si les actions ne donnaient pas de

dividende, il serait bien avancé), voici que comme un caoutchouc tendu

qu'on lâche ou comme l'air dans une machine pneumatique qu'on

entr'ouvre, l'idée de la revoir, des lointains où elle était

maintenue, revenait d'un bond dans le champ du présent et des

possibilités immédiates.

Elle y revenait sans plus trouver de résistance, et d'ailleurs si

irrésistible que Swann avait eu bien moins de peine à sentir

s'approcher un à un les quinze jours qu'il devait rester séparé

d'Odette, qu'il n'en avait à attendre les dix minutes que son cocher

mettait pour atteler la voiture qui allait l'emmener chez elle et

qu'il passait dans des transports d'impatience et de joie où il

ressaisissait mille fois pour lui prodiguer sa tendresse cette idée de

la retrouver qui, par un retour si brusque, au moment où il la croyait

si loin, était de nouveau près de lui dans sa plus proche conscience.

C'est qu'elle ne trouvait plus pour lui faire obstacle le désir de

chercher sans plus tarder à lui résister qui n'existait plus chez

Swann depuis que s'étant prouvé à lui-même,--il le croyait du

moins,--qu'il en était si aisément capable, il ne voyait plus aucun

inconvénient à ajourner un essai de séparation qu'il était certain

maintenant de mettre à exécution dès qu'il le voudrait. C'est aussi

que cette idée de la revoir revenait parée pour lui d'une nouveauté,

d'une séduction, douée d'une virulence que l'habitude avait émoussées,

mais qui s'étaient retrempées dans cette privation non de trois jours

mais de quinze (car la durée d'un renoncement doit se calculer, par

anticipation, sur le terme assigné), et de ce qui jusque-là eût été un

plaisir attendu qu'on sacrifie aisément, avait fait un bonheur

inespéré contre lequel on est sans force. C'est enfin qu'elle y

revenait embellie par l'ignorance où était Swann de ce qu'Odette avait

pu penser, faire peut-être en voyant qu'il ne lui avait pas donné

signe de vie, si bien que ce qu'il allait trouver c'était la

révélation passionnante d'une Odette presque inconnue.

Mais elle, de même qu'elle avait cru que son refus d'argent n'était

qu'une feinte, ne voyait qu'un prétexte dans le renseignement que

Swann venait lui demander, sur la voiture à repeindre, ou la valeur à

acheter. Car elle ne reconstituait pas les diverses phases de ces

crises qu'il traversait et dans l'idée qu'elle s'en faisait, elle

omettait d'en comprendre le mécanisme, ne croyant qu'à ce qu'elle

connaissait d'avance, à la nécessaire, à l'infaillible et toujours

identique terminaison. Idée incomplète,--d'autant plus profonde

peut-être--si on la jugeait du point de vue de Swann qui eût sans doute

trouvé qu'il était incompris d'Odette, comme un morphinomane ou un

tuberculeux, persuadés qu'ils ont été arrêtés, l'un par un événement

extérieur au moment où il allait se délivrer de son habitude

invétérée, l'autre par une indisposition accidentelle au moment où il

allait être enfin rétabli, se sentent incompris du médecin qui

n'attache pas la même importance qu'eux à ces prétendues contingences,

simples déguisements, selon lui, revêtus, pour redevenir sensibles à

ses malades, par le vice et l'état morbide qui, en réalité, n'ont pas

cessé de peser incurablement sur eux tandis qu'ils berçaient des rêves

de sagesse ou de guérison. Et de fait, l'amour de Swann en était

arrivé à ce degré où le médecin et, dans certaines affections, le

chirurgien le plus audacieux, se demandent si priver un malade de son

vice ou lui ôter son mal, est encore raisonnable ou même possible.

Certes l'étendue de cet amour, Swann n'en avait pas une conscience

directe. Quand il cherchait à le mesurer, il lui arrivait parfois

qu'il semblât diminué, presque réduit à rien; par exemple, le peu de

goût, presque le dégoût que lui avaient inspiré, avant qu'il aimât

Odette, ses traits expressifs, son teint sans fraîcheur, lui revenait

à certains jours. «Vraiment il y a progrès sensible, se disait-il le

lendemain; à voir exactement les choses, je n'avais presque aucun

plaisir hier à être dans son lit, c'est curieux je la trouvais même

laide.» Et certes, il était sincère, mais son amour s'étendait bien

au-delà des régions du désir physique. La personne même d'Odette n'y

tenait plus une grande place. Quand du regard il rencontrait sur sa

table la photographie d'Odette, ou quand elle venait le voir, il avait

peine à identifier la figure de chair ou de bristol avec le trouble

douloureux et constant qui habitait en lui. Il se disait presque avec

étonnement: «C'est elle» comme si tout d'un coup on nous montrait

extériorisée devant nous une de nos maladies et que nous ne la

trouvions pas ressemblante à ce que nous souffrons. «Elle», il

essayait de se demander ce que c'était; car c'est une ressemblance de

l'amour et de la mort, plutôt que celles si vagues, que l'on redit

toujours, de nous faire interroger plus avant, dans la peur que sa

réalité se dérobe, le mystère de la personnalité. Et cette maladie

qu'était l'amour de Swann avait tellement multiplié, il était si

étroitement mêlé à toutes les habitudes de Swann, à tous ses actes, à

sa pensée, à sa santé, à son sommeil, à sa vie, même à ce qu'il

désirait pour après sa mort, il ne faisait tellement plus qu'un avec

lui, qu'on n'aurait pas pu l'arracher de lui sans le détruire lui-même

à peu près tout entier: comme on dit en chirurgie, son amour n'était

plus opérable.

Par cet amour Swann avait été tellement détaché de tous les intérêts,

que quand par hasard il retournait dans le monde en se disant que ses

relations comme une monture élégante qu'elle n'aurait pas d'ailleurs

su estimer très exactement, pouvaient lui rendre à lui-même un peu de

prix aux yeux d'Odette (et ç'aurait peut-être été vrai en effet si

elles n'avaient été avilies par cet amour même, qui pour Odette

dépréciait toutes les choses qu'il touchait par le fait qu'il semblait

les proclamer moins précieuses), il y éprouvait, à côté de la détresse

d'être dans des lieux, au milieu de gens qu'elle ne connaissait pas,

le plaisir désintéressé qu'il aurait pris à un roman ou à un tableau

où sont peints les divertissements d'une classe oisive, comme, chez

lui, il se complaisait à considérer le fonctionnement de sa vie

domestique, l'élégance de sa garde-robe et de sa livrée, le bon

placement de ses valeurs, de la même façon qu'à lire dans Saint-Simon,

qui était un de ses auteurs favoris, la mécanique des journées, le

menu des repas de Mme de Maintenon, ou l'avarice avisée et le grand

train de Lulli. Et dans la faible mesure où ce détachement n'était pas

absolu, la raison de ce plaisir nouveau que goûtait Swann, c'était de

pouvoir émigrer un moment dans les rares parties de lui-même restées

presque étrangères à son amour, à son chagrin. A cet égard cette

personnalité, que lui attribuait ma grand'tante, de «fils Swann»,

distincte de sa personnalité plus individuelle de Charles Swann, était

celle où il se plaisait maintenant le mieux. Un jour que, pour

l'anniversaire de la princesse de Parme (et parce qu'elle pouvait

souvent être indirectement agréable à Odette en lui faisant avoir des

places pour des galas, des jubilés), il avait voulu lui envoyer des

fruits, ne sachant pas trop comment les commander, il en avait chargé

une cousine de sa mère qui, ravie de faire une commission pour lui,

lui avait écrit, en lui rendant compte qu'elle n'avait pas pris tous

les fruits au même endroit, mais les raisins chez Crapote dont c'est

la spécialité, les fraises chez Jauret, les poires chez Chevet où

elles étaient plus belles, etc., «chaque fruit visité et examiné un

par un par moi». Et en effet, par les remerciements de la princesse,

il avait pu juger du parfum des fraises et du moelleux des poires.

Mais surtout le «chaque fruit visité et examiné un par un par moi»

avait été un apaisement à sa souffrance, en emmenant sa conscience

dans une région où il se rendait rarement, bien qu'elle lui appartînt

comme héritier d'une famille de riche et bonne bourgeoisie où

s'étaient conservés héréditairement, tout prêts à être mis à son

service dès qu'il le souhaitait, la connaissance des «bonnes adresses»

et l'art de savoir bien faire une commande.

Certes, il avait trop longtemps oublié qu'il était le «fils Swann»

pour ne pas ressentir quand il le redevenait un moment, un plaisir

plus vif que ceux qu'il eût pu éprouver le reste du temps et sur

lesquels il était blasé; et si l'amabilité des bourgeois, pour

lesquels il restait surtout cela, était moins vive que celle de

l'aristocratie (mais plus flatteuse d'ailleurs, car chez eux du moins

elle ne se sépare jamais de la considération), une lettre d'altesse,

quelques divertissements princiers qu'elle lui proposât, ne pouvait

lui être aussi agréable que celle qui lui demandait d'être témoin, ou

seulement d'assister à un mariage dans la famille de vieux amis de ses

parents dont les uns avaient continué à le voir--comme mon grand-père

qui, l'année précédente, l'avait invité au mariage de ma mère--et dont

certains autres le connaissaient personnellement à peine mais se

croyaient des devoirs de politesse envers le fils, envers le digne

successeur de feu M. Swann.

Mais, par les intimités déjà anciennes qu'il avait parmi eux, les gens

du monde, dans une certaine mesure, faisaient aussi partie de sa

maison, de son domestique et de sa famille. Il se sentait, à

considérer ses brillantes amitiés, le même appui hors de lui-même, le

même confort, qu'à regarder les belles terres, la belle argenterie, le

beau linge de table, qui lui venaient des siens. Et la pensée que s'il

tombait chez lui frappé d'une attaque ce serait tout naturellement le

duc de Chartres, le prince de Reuss, le duc de Luxembourg et le baron

de Charlus, que son valet de chambre courrait chercher, lui apportait

la même consolation qu'à notre vieille Françoise de savoir qu'elle

serait ensevelie dans des draps fins à elle, marqués, non reprisés (ou

si finement que cela ne donnait qu'une plus haute idée du soin de

l'ouvrière), linceul de l'image fréquente duquel elle tirait une

certaine satisfaction, sinon de bien-être, au moins d'amour-propre.

Mais surtout, comme dans toutes celles de ses actions, et de ses

pensées qui se rapportaient à Odette, Swann était constamment dominé

et dirigé par le sentiment inavoué qu'il lui était peut-être pas moins

cher, mais moins agréable à voir que quiconque, que le plus ennuyeux

fidèle des Verdurin, quand il se reportait à un monde pour qui il

était l'homme exquis par excellence, qu'on faisait tout pour attirer,

qu'on se désolait de ne pas voir, il recommençait à croire à

l'existence d'une vie plus heureuse, presque à en éprouver l'appétit,

comme il arrive à un malade alité depuis des mois, à la diète, et qui

aperçoit dans un journal le menu d'un déjeuner officiel ou l'annonce

d'une croisière en Sicile.

S'il était obligé de donner des excuses aux gens du monde pour ne pas

leur faire de visites, c'était de lui en faire qu'il cherchait à

s'excuser auprès d'Odette. Encore les payait-il (se demandant à la fin

du mois, pour peu qu'il eût un peu abusé de sa patience et fût allé

souvent la voir, si c'était assez de lui envoyer quatre mille francs),

et pour chacune trouvait un prétexte, un présent à lui apporter, un

renseignement dont elle avait besoin, M. de Charlus qu'elle avait

rencontré allant chez elle, et qui avait exigé qu'il l'accompagnât. Et

à défaut d'aucun, il priait M. de Charlus de courir chez elle, de lui

dire comme spontanément, au cours de la conversation, qu'il se

rappelait avoir à parler à Swann, qu'elle voulût bien lui faire

demander de passer tout de suite chez elle; mais le plus souvent Swann

attendait en vain et M. de Charlus lui disait le soir que son moyen

n'avait pas réussi. De sorte que si elle faisait maintenant de

fréquentes absences, même à Paris, quand elle y restait, elle le

voyait peu, et elle qui, quand elle l'aimait, lui disait: «Je suis

toujours libre» et «Qu'est-ce que l'opinion des autres peut me

faire?», maintenant, chaque fois qu'il voulait la voir, elle invoquait

les convenances ou prétextait des occupations. Quand il parlait

d'aller à une fête de charité, à un vernissage, à une première, où

elle serait, elle lui disait qu'il voulait afficher leur liaison,

qu'il la traitait comme une fille. C'est au point que pour tâcher de

n'être pas partout privé de la rencontrer, Swann qui savait qu'elle

connaissait et affectionnait beaucoup mon grand-oncle Adolphe dont il

avait été lui-même l'ami, alla le voir un jour dans son petit

appartement de la rue de Bellechasse afin de lui demander d'user de

son influence sur Odette. Comme elle prenait toujours, quand elle

parlait à Swann, de mon oncle, des airs poétiques, disant: «Ah! lui,

ce n'est pas comme toi, c'est une si belle chose, si grande, si jolie,

que son amitié pour moi. Ce n'est pas lui qui me considérerait assez

peu pour vouloir se montrer avec moi dans tous les lieux publics»,

Swann fut embarrassé et ne savait pas à quel ton il devait se hausser

pour parler d'elle à mon oncle. Il posa d'abord l'excellence a priori

d'Odette, l'axiome de sa supra-humanité séraphique, la révélation de

ses vertus indémontrables et dont la notion ne pouvait dériver de

l'expérience. «Je veux parler avec vous. Vous, vous savez quelle femme

au-dessus de toutes les femmes, quel être adorable, quel ange est

Odette. Mais vous savez ce que c'est que la vie de Paris. Tout le

monde ne connaît pas Odette sous le jour où nous la connaissons vous

et moi. Alors il y a des gens qui trouvent que je joue un rôle un peu

ridicule; elle ne peut même pas admettre que je la rencontre dehors,

au théâtre. Vous, en qui elle a tant de confiance, ne pourriez-vous

lui dire quelques mots pour moi, lui assurer qu'elle s'exagère le tort

qu'un salut de moi lui cause?»

Mon oncle conseilla à Swann de rester un peu sans voir Odette qui ne

l'en aimerait que plus, et à Odette de laisser Swann la retrouver

partout où cela lui plairait. Quelques jours après, Odette disait à

Swann qu'elle venait d'avoir une déception en voyant que mon oncle

était pareil à tous les hommes: il venait d'essayer de la prendre de

force. Elle calma Swann qui au premier moment voulait aller provoquer

mon oncle, mais il refusa de lui serrer la main quand il le rencontra.

Il regretta d'autant plus cette brouille avec mon oncle Adolphe qu'il

avait espéré, s'il l'avait revu quelquefois et avait pu causer en

toute confiance avec lui, tâcher de tirer au clair certains bruits

relatifs à la vie qu'Odette avait menée autrefois à Nice. Or mon oncle

Adolphe y passait l'hiver. Et Swann pensait que c'était même peut-être

là qu'il avait connu Odette. Le peu qui avait échappé à quelqu'un

devant lui, relativement à un homme qui aurait été l'amant d'Odette

avait bouleversé Swann. Mais les choses qu'il aurait avant de les

connaître, trouvé le plus affreux d'apprendre et le plus impossible de

croire, une fois qu'il les savait, elles étaient incorporées à tout

jamais à sa tristesse, il les admettait, il n'aurait plus pu

comprendre qu'elles n'eussent pas été. Seulement chacune opérait sur

l'idée qu'il se faisait de sa maîtresse une retouche ineffaçable. Il

crut même comprendre, une fois, que cette légèreté des mœurs d'Odette

qu'il n'eût pas soupçonnée, était assez connue, et qu'à Bade et à

Nice, quand elle y passait jadis plusieurs mois, elle avait eu une

sorte de notoriété galante. Il chercha, pour les interroger, à se

rapprocher de certains viveurs; mais ceux-ci savaient qu'il

connaissait Odette; et puis il avait peur de les faire penser de

nouveau à elle, de les mettre sur ses traces. Mais lui à qui jusque-là

rien n'aurait pu paraître aussi fastidieux que tout ce qui se

rapportait à la vie cosmopolite de Bade ou de Nice, apprenant

qu'Odette avait peut-être fait autrefois la fête dans ces villes de

plaisir, sans qu'il dût jamais arriver à savoir si c'était seulement

pour satisfaire à des besoins d'argent que grâce à lui elle n'avait

plus, ou à des caprices qui pouvaient renaître, maintenant il se

penchait avec une angoisse impuissante, aveugle et vertigineuse vers

l'abîme sans fond où étaient allées s'engloutir ces années du début du

Septennat pendant lesquelles on passait l'hiver sur la promenade des

Anglais, l'été sous les tilleuls de Bade, et il leur trouvait une

profondeur douloureuse mais magnifique comme celle que leur eût prêtée

un poète; et il eût mis à reconstituer les petits faits de la

chronique de la Côte d'Azur d'alors, si elle avait pu l'aider à

comprendre quelque chose du sourire ou des regards--pourtant si

honnêtes et si simples--d'Odette, plus de passion que l'esthéticien qui

interroge les documents subsistant de la Florence du XVe siècle pour

tâcher d'entrer plus avant dans l'âme de la Primavera, de la bella

Vanna, ou de la Vénus, de Botticelli. Souvent sans lui rien dire il la

regardait, il songeait; elle lui disait: «Comme tu as l'air triste!»

Il n'y avait pas bien longtemps encore, de l'idée qu'elle était une

créature bonne, analogue aux meilleures qu'il eût connues, il avait

passé à l'idée qu'elle était une femme entretenue; inversement il lui

était arrivé depuis de revenir de l'Odette de Crécy, peut-être trop

connue des fêtards, des hommes à femmes, à ce visage d'une expression

parfois si douce, à cette nature si humaine. Il se disait: «Qu'est-ce

que cela veut dire qu'à Nice tout le monde sache qui est Odette de

Crécy? Ces réputations-là, même vraies, sont faites avec les idées des

autres»; il pensait que cette légende--fût-elle authentique--était

extérieure à Odette, n'était pas en elle comme une personnalité

irréductible et malfaisante; que la créature qui avait pu être amenée

à mal faire, c'était une femme aux bons yeux, au cœur plein de pitié

pour la souffrance, au corps docile qu'il avait tenu, qu'il avait

serré dans ses bras et manié, une femme qu'il pourrait arriver un jour

à posséder toute, s'il réussissait à se rendre indispensable à elle.

Elle était là, souvent fatiguée, le visage vidé pour un instant de la

préoccupation fébrile et joyeuse des choses inconnues qui faisaient

souffrir Swann; elle écartait ses cheveux avec ses mains; son front,

sa figure paraissaient plus larges; alors, tout d'un coup, quelque

pensée simplement humaine, quelque bon sentiment comme il en existe

dans toutes les créatures, quand dans un moment de repos ou de

repliement elles sont livrées à elles-mêmes, jaillissait dans ses yeux

comme un rayon jaune. Et aussitôt tout son visage s'éclairait comme

une campagne grise, couverte de nuages qui soudain s'écartent, pour sa

transfiguration, au moment du soleil couchant. La vie qui était en

Odette à ce moment-là, l'avenir même qu'elle semblait rêveusement

regarder, Swann aurait pu les partager avec elle; aucune agitation

mauvaise ne semblait y avoir laissé de résidu. Si rares qu'ils

devinssent, ces moments-là ne furent pas inutiles. Par le souvenir

Swann reliait ces parcelles, abolissait les intervalles, coulait comme

en or une Odette de bonté et de calme pour laquelle il fit plus tard

(comme on le verra dans la deuxième partie de cet ouvrage) des

sacrifices que l'autre Odette n'eût pas obtenus. Mais que ces moments

étaient rares, et que maintenant il la voyait peu! Même pour leur

rendez-vous du soir, elle ne lui disait qu'à la dernière minute si

elle pourrait le lui accorder car, comptant qu'elle le trouverait

toujours libre, elle voulait d'abord être certaine que personne

d'autre ne lui proposerait de venir. Elle alléguait qu'elle était

obligée d'attendre une réponse de la plus haute importance pour elle,

et même si après qu'elle avait fait venir Swann des amis demandaient à

Odette, quand la soirée était déjà commencée, de les rejoindre au

théâtre ou à souper, elle faisait un bond joyeux et s'habillait à la

hâte. Au fur et à mesure qu'elle avançait dans sa toilette, chaque

mouvement qu'elle faisait rapprochait Swann du moment où il faudrait

la quitter, où elle s'enfuirait d'un élan irrésistible; et quand,

enfin prête, plongeant une dernière fois dans son miroir ses regards

tendus et éclairés par l'attention, elle remettait un peu de rouge à

ses lèvres, fixait une mèche sur son front et demandait son manteau de

soirée bleu ciel avec des glands d'or, Swann avait l'air si triste

qu'elle ne pouvait réprimer un geste d'impatience et disait: «Voilà

comme tu me remercies de t'avoir gardé jusqu'à la dernière minute. Moi

qui croyais avoir fait quelque chose de gentil. C'est bon à savoir

pour une autre fois!» Parfois, au risque de la fâcher, il se

promettait de chercher à savoir où elle était allée, il rêvait d'une

alliance avec Forcheville qui peut-être aurait pu le renseigner.

D'ailleurs quand il savait avec qui elle passait la soirée, il était

bien rare qu'il ne pût pas découvrir dans toutes ses relations à lui

quelqu'un qui connaissait fût-ce indirectement l'homme avec qui elle

était sortie et pouvait facilement en obtenir tel ou tel

renseignement. Et tandis qu'il écrivait à un de ses amis pour lui

demander de chercher à éclaircir tel ou tel point, il éprouvait le

repos de cesser de se poser ses questions sans réponses et de

transférer à un autre la fatigue d'interroger. Il est vrai que Swann

n'était guère plus avancé quand il avait certains renseignements.

Savoir ne permet pas toujours d'empêcher, mais du moins les choses que

nous savons, nous les tenons, sinon entre nos mains, du moins dans

notre pensée où nous les disposons à notre gré, ce qui nous donne

l'illusion d'une sorte de pouvoir sur elles. Il était heureux toutes

les fois où M. de Charlus était avec Odette. Entre M. de Charlus et

elle, Swann savait qu'il ne pouvait rien se passer, que quand M. de

Charlus sortait avec elle c'était par amitié pour lui et qu'il ne

ferait pas difficulté à lui raconter ce qu'elle avait fait.

Quelquefois elle avait déclaré si catégoriquement à Swann qu'il lui

était impossible de le voir un certain soir, elle avait l'air de tenir

tant à une sortie, que Swann attachait une véritable importance à ce

que M. de Charlus fût libre de l'accompagner. Le lendemain, sans oser

poser beaucoup de questions à M. de Charlus, il le contraignait, en

ayant l'air de ne pas bien comprendre ses premières réponses, à lui en

donner de nouvelles, après chacune desquelles il se sentait plus

soulagé, car il apprenait bien vite qu'Odette avait occupé sa soirée

aux plaisirs les plus innocents. «Mais comment, mon petit Mémé, je ne

comprends pas bien..., ce n'est pas en sortant de chez elle que vous

êtes allés au musée Grévin? Vous étiez allés ailleurs d'abord. Non?

Oh! que c'est drôle! Vous ne savez pas comme vous m'amusez, mon petit

Mémé. Mais quelle drôle d'idée elle a eue d'aller ensuite au Chat

Noir, c'est bien une idée d'elle... Non? c'est vous. C'est curieux.

Après tout ce n'est pas une mauvaise idée, elle devait y connaître

beaucoup de monde? Non? elle n'a parlé à personne? C'est

extraordinaire. Alors vous êtes restés là comme cela tous les deux

tous seuls? Je vois d'ici cette scène. Vous êtes gentil, mon petit

Mémé, je vous aime bien.» Swann se sentait soulagé. Pour lui, à qui il

était arrivé en causant avec des indifférents qu'il écoutait à peine,

d'entendre quelquefois certaines phrases (celle-ci par exemple: «J'ai

vu hier Mme de Crécy, elle était avec un monsieur que je ne connais

pas»), phrases qui aussitôt dans le cœur de Swann passaient à l'état

solide, s'y durcissaient comme une incrustation, le déchiraient, n'en

bougeaient plus, qu'ils étaient doux au contraire ces mots: «Elle ne

connaissait personne, elle n'a parlé à personne», comme ils

circulaient aisément en lui, qu'ils étaient fluides, faciles,

respirables! Et pourtant au bout d'un instant il se disait qu'Odette

devait le trouver bien ennuyeux pour que ce fussent là les plaisirs

qu'elle préférait à sa compagnie. Et leur insignifiance, si elle le

rassurait, lui faisait pourtant de la peine comme une trahison.

Même quand il ne pouvait savoir où elle était allée, il lui aurait

suffi pour calmer l'angoisse qu'il éprouvait alors, et contre laquelle

la présence d'Odette, la douceur d'être auprès d'elle était le seul

spécifique (un spécifique qui à la longue aggravait le mal avec bien

des remèdes, mais du moins calmait momentanément la souffrance), il

lui aurait suffi, si Odette l'avait seulement permis, de rester chez

elle tant qu'elle ne serait pas là, de l'attendre jusqu'à cette heure

du retour dans l'apaisement de laquelle seraient venues se confondre

les heures qu'un prestige, un maléfice lui avaient fait croire

différentes des autres. Mais elle ne le voulait pas; il revenait chez

lui; il se forçait en chemin à former divers projets, il cessait de

songer à Odette; même il arrivait, tout en se déshabillant, à rouler

en lui des pensées assez joyeuses; c'est le cœur plein de l'espoir

d'aller le lendemain voir quelque chef-d'œuvre qu'il se mettait au lit

et éteignait sa lumière; mais, dès que, pour se préparer à dormir, il

cessait d'exercer sur lui-même une contrainte dont il n'avait même pas

conscience tant elle était devenue habituelle, au même instant un

frisson glacé refluait en lui et il se mettait à sangloter. Il ne

voulait même pas savoir pourquoi, s'essuyait les yeux, se disait en

riant: «C'est charmant, je deviens névropathe.» Puis il ne pouvait

penser sans une grande lassitude que le lendemain il faudrait

recommencer de chercher à savoir ce qu'Odette avait fait, à mettre en

jeu des influences pour tâcher de la voir. Cette nécessité d'une

activité sans trêve, sans variété, sans résultats, lui était si

cruelle qu'un jour apercevant une grosseur sur son ventre, il

ressentit une véritable joie à la pensée qu'il avait peut-être une

tumeur mortelle, qu'il n'allait plus avoir à s'occuper de rien, que

c'était la maladie qui allait le gouverner, faire de lui son jouet,

jusqu'à la fin prochaine. Et en effet si, à cette époque, il lui

arriva souvent sans se l'avouer de désirer la mort, c'était pour

échapper moins à l'acuité de ses souffrances qu'à la monotonie de son

effort.

Et pourtant il aurait voulu vivre jusqu'à l'époque où il ne l'aimerait

plus, où elle n'aurait aucune raison de lui mentir et où il pourrait

enfin apprendre d'elle si le jour où il était allé la voir dans

l'après-midi, elle était ou non couchée avec Forcheville. Souvent

pendant quelques jours, le soupçon qu'elle aimait quelqu'un d'autre le

détournait de se poser cette question relative à Forcheville, la lui

rendait presque indifférente, comme ces formes nouvelles d'un même

état maladif qui semblent momentanément nous avoir délivrés des

précédentes. Même il y avait des jours où il n'était tourmenté par

aucun soupçon. Il se croyait guéri. Mais le lendemain matin, au

réveil, il sentait à la même place la même douleur dont, la veille

pendant la journée, il avait comme dilué la sensation dans le torrent

des impressions différentes. Mais elle n'avait pas bougé de place. Et

même, c'était l'acuité de cette douleur qui avait réveillé Swann.

Comme Odette ne lui donnait aucun renseignement sur ces choses si

importantes qui l'occupaient tant chaque jour (bien qu'il eût assez

vécu pour savoir qu'il n'y en a jamais d'autres que les plaisirs), il

ne pouvait pas chercher longtemps de suite à les imaginer, son cerveau

fonctionnait à vide; alors il passait son doigt sur ses paupières

fatiguées comme il aurait essuyé le verre de son lorgnon, et cessait

entièrement de penser. Il surnageait pourtant à cet inconnu certaines

occupations qui réapparaissaient de temps en temps, vaguement

rattachées par elle à quelque obligation envers des parents éloignés

ou des amis d'autrefois, qui, parce qu'ils étaient les seuls qu'elle

lui citait souvent comme l'empêchant de le voir, paraissaient à Swann

former le cadre fixe, nécessaire, de la vie d'Odette. A cause du ton

dont elle lui disait de temps à autre «le jour où je vais avec mon

amie à l'Hippodrome», si, s'étant senti malade et ayant pensé:

«peut-être Odette voudrait bien passer chez moi», il se rappelait

brusquement que c'était justement ce jour-là, il se disait: «Ah! non,

ce n'est pas la peine de lui demander de venir, j'aurais dû y penser

plus tôt, c'est le jour où elle va avec son amie à l'Hippodrome.

Réservons-nous pour ce qui est possible; c'est inutile de s'user à

proposer des choses inacceptables et refusées d'avance.» Et ce devoir

qui incombait à Odette d'aller à l'Hippodrome et devant lequel Swann

s'inclinait ainsi ne lui paraissait pas seulement inéluctable; mais ce

caractère de nécessité dont il était empreint semblait rendre

plausible et légitime tout ce qui de près ou de loin se rapportait à

lui. Si Odette dans la rue ayant reçu d'un passant un salut qui avait

éveillé la jalousie de Swann, elle répondait aux questions de celui-ci

en rattachant l'existence de l'inconnu à un des deux ou trois grands

devoirs dont elle lui parlait, si, par exemple, elle disait: «C'est un

monsieur qui était dans la loge de mon amie avec qui je vais à

l'Hippodrome», cette explication calmait les soupçons de Swann, qui en

effet trouvait inévitable que l'amie eût d'autre invités qu'Odette

dans sa loge à l'Hippodrome, mais n'avait jamais cherché ou réussi à

se les figurer. Ah! comme il eût aimé la connaître, l'amie qui allait

à l'Hippodrome, et qu'elle l'y emmenât avec Odette! Comme il aurait

donné toutes ses relations pour n'importe quelle personne qu'avait

l'habitude de voir Odette, fût-ce une manucure ou une demoiselle de

magasin. Il eût fait pour elles plus de frais que pour des reines. Ne

lui auraient-elles pas fourni, dans ce qu'elles contenaient de la vie

d'Odette, le seul calmant efficace pour ses souffrances? Comme il

aurait couru avec joie passer les journées chez telle de ces petites

gens avec lesquelles Odette gardait des relations, soit par intérêt,

soit par simplicité véritable. Comme il eût volontiers élu domicile à

jamais au cinquième étage de telle maison sordide et enviée où Odette

ne l'emmenait pas, et où, s'il y avait habité avec la petite

couturière retirée dont il eût volontiers fait semblant d'être

l'amant, il aurait presque chaque jour reçu sa visite. Dans ces

quartiers presque populaires, quelle existence modeste, abjecte, mais

douce, mais nourrie de calme et de bonheur, il eût accepté de vivre

indéfiniment.

Il arrivait encore parfois, quand, ayant rencontré Swann, elle voyait

s'approcher d'elle quelqu'un qu'il ne connaissait pas, qu'il pût

remarquer sur le visage d'Odette cette tristesse qu'elle avait eue le

jour où il était venu pour la voir pendant que Forcheville était là.

Mais c'était rare; car les jours où malgré tout ce qu'elle avait à

faire et la crainte de ce que penserait le monde, elle arrivait à voir

Swann, ce qui dominait maintenant dans son attitude était l'assurance:

grand contraste, peut-être revanche inconsciente ou réaction naturelle

de l'émotion craintive qu'aux premiers temps où elle l'avait connu,

elle éprouvait auprès de lui, et même loin de lui, quand elle

commençait une lettre par ces mots: «Mon ami, ma main tremble si fort

que je peux à peine écrire» (elle le prétendait du moins et un peu de

cet émoi devait être sincère pour qu'elle désirât d'en feindre

davantage). Swann lui plaisait alors. On ne tremble jamais que pour

soi, que pour ceux qu'on aime. Quand notre bonheur n'est plus dans

leurs mains, de quel calme, de quelle aisance, de quelle hardiesse on

jouit auprès d'eux! En lui parlant, en lui écrivant, elle n'avait plus

de ces mots par lesquels elle cherchait à se donner l'illusion qu'il

lui appartenait, faisant naître les occasions de dire «mon», «mien»,

quand il s'agissait de lui: «Vous êtes mon bien, c'est le parfum de

notre amitié, je le garde», de lui parler de l'avenir, de la mort

même, comme d'une seule chose pour eux deux. Dans ce temps-là, à tout

de qu'il disait, elle répondait avec admiration: «Vous, vous ne serez

jamais comme tout le monde»; elle regardait sa longue tête un peu

chauve, dont les gens qui connaissaient les succès de Swann pensaient:

«Il n'est pas régulièrement beau si vous voulez, mais il est chic: ce

toupet, ce monocle, ce sourire!», et, plus curieuse peut-être de

connaître ce qu'il était que désireuse d'être sa maîtresse, elle

disait:

--«Si je pouvais savoir ce qu'il y a dans cette tête là!»

Maintenant, à toutes les paroles de Swann elle répondait d'un ton

parfois irrité, parfois indulgent:

--«Ah! tu ne seras donc jamais comme tout le monde!»

Elle regardait cette tête qui n'était qu'un peu plus vieillie par le

souci (mais dont maintenant tous pensaient, en vertu de cette même

aptitude qui permet de découvrir les intentions d'un morceau

symphonique dont on a lu le programme, et les ressemblances d'un

enfant quand on connaît sa parenté: «Il n'est pas positivement laid si

vous voulez, mais il est ridicule: ce monocle, ce toupet, ce

sourire!», réalisant dans leur imagination suggestionnée la

démarcation immatérielle qui sépare à quelques mois de distance une

tête d'amant de cœur et une tête de cocu), elle disait:

--«Ah! si je pouvais changer, rendre raisonnable ce qu'il y a dans

cette tête-là.»

Toujours prêt à croire ce qu'il souhaitait si seulement les manières

d'être d'Odette avec lui laissaient place au doute, il se jetait

avidement sur cette parole:

--«Tu le peux si tu le veux, lui disait-il.»

Et il tâchait de lui montrer que l'apaiser, le diriger, le faire

travailler, serait une noble tâche à laquelle ne demandaient qu'à se

vouer d'autres femmes qu'elle, entre les mains desquelles il est vrai

d'ajouter que la noble tâche ne lui eût paru plus qu'une indiscrète et

insupportable usurpation de sa liberté. «Si elle ne m'aimait pas un

peu, se disait-il, elle ne souhaiterait pas de me transformer. Pour me

transformer, il faudra qu'elle me voie davantage.» Ainsi trouvait-il

dans ce reproche qu'elle lui faisait, comme une preuve d'intérêt,

d'amour peut-être; et en effet, elle lui en donnait maintenant si peu

qu'il était obligé de considérer comme telles les défenses qu'elle lui

faisait d'une chose ou d'une autre. Un jour, elle lui déclara qu'elle

n'aimait pas son cocher, qu'il lui montait peut-être la tête contre

elle, qu'en tous cas il n'était pas avec lui de l'exactitude et de la

déférence qu'elle voulait. Elle sentait qu'il désirait lui entendre

dire: «Ne le prends plus pour venir chez moi», comme il aurait désiré

un baiser. Comme elle était de bonne humeur, elle le lui dit; il fut

attendri. Le soir, causant avec M. de Charlus avec qui il avait la

douceur de pouvoir parler d'elle ouvertement (car les moindres propos

qu'il tenait, même aux personnes qui ne la connaissaient pas, se

rapportaient en quelque manière à elle), il lui dit:

--Je crois pourtant qu'elle m'aime; elle est si gentille pour moi, ce

que je fais ne lui est certainement pas indifférent.

Et si, au moment d'aller chez elle, montant dans sa voiture avec un

ami qu'il devait laisser en route, l'autre lui disait:

--«Tiens, ce n'est pas Lorédan qui est sur le siège?», avec quelle joie

mélancolique Swann lui répondait:

--«Oh! sapristi non! je te dirai, je ne peux pas prendre Lorédan quand

je vais rue La Pérouse. Odette n'aime pas que je prenne Lorédan, elle

ne le trouve pas bien pour moi; enfin que veux-tu, les femmes, tu

sais! je sais que ça lui déplairait beaucoup. Ah bien oui! je n'aurais

eu qu'à prendre Rémi! j'en aurais eu une histoire!»

Ces nouvelles façons indifférentes, distraites, irritables, qui

étaient maintenant celles d'Odette avec lui, certes Swann en

souffrait; mais il ne connaissait pas sa souffrance; comme c'était

progressivement, jour par jour, qu'Odette s'était refroidie à son

égard, ce n'est qu'en mettant en regard de ce qu'elle était

aujourd'hui ce qu'elle avait été au début, qu'il aurait pu sonder la

profondeur du changement qui s'était accompli. Or ce changement

c'était sa profonde, sa secrète blessure, qui lui faisait mal jour et

nuit, et dès qu'il sentait que ses pensées allaient un peu trop près

d'elle, vivement il les dirigeait d'un autre côté de peur de trop

souffrir. Il se disait bien d'une façon abstraite: «Il fut un temps où

Odette m'aimait davantage», mais jamais il ne revoyait ce temps. De

même qu'il y avait dans son cabinet une commode qu'il s'arrangeait à

ne pas regarder, qu'il faisait un crochet pour éviter en entrant et en

sortant, parce que dans un tiroir étaient serrés le chrysanthème

qu'elle lui avait donné le premier soir où il l'avait reconduite, les

lettres où elle disait: «Que n'y avez-vous oublié aussi votre cœur, je

ne vous aurais pas laissé le reprendre» et: «A quelque heure du jour

et de la nuit que vous ayez besoin de moi, faites-moi signe et

disposez de ma vie», de même il y avait en lui une place dont il ne

laissait jamais approcher son esprit, lui faisant faire s'il le

fallait le détour d'un long raisonnement pour qu'il n'eût pas à passer

devant elle: c'était celle où vivait le souvenir des jours heureux.

Mais sa si précautionneuse prudence fut déjouée un soir qu'il était

allé dans le monde.

C'était chez la marquise de Saint-Euverte, à la dernière, pour cette

année-là, des soirées où elle faisait entendre des artistes qui lui

servaient ensuite pour ses concerts de charité. Swann, qui avait voulu

successivement aller à toutes les précédentes et n'avait pu s'y

résoudre, avait reçu, tandis qu'il s'habillait pour se rendre à

celle-ci, la visite du baron de Charlus qui venait lui offrir de

retourner avec lui chez la marquise, si sa compagnie devait l'aider à

s'y ennuyer un peu moins, à s'y trouver moins triste. Mais Swann lui

avait répondu:

--«Vous ne doutez pas du plaisir que j'aurais à être avec vous. Mais le

plus grand plaisir que vous puissiez me faire c'est d'aller plutôt

voir Odette. Vous savez l'excellente influence que vous avez sur elle.

Je crois qu'elle ne sort pas ce soir avant d'aller chez son ancienne

couturière où du reste elle sera sûrement contente que vous

l'accompagniez. En tous cas vous la trouveriez chez elle avant. Tâchez

de la distraire et aussi de lui parler raison. Si vous pouviez

arranger quelque chose pour demain qui lui plaise et que nous

pourrions faire tous les trois ensemble. Tâchez aussi de poser des

jalons pour cet été, si elle avait envie de quelque chose, d'une

croisière que nous ferions tous les trois, que sais-je? Quant à ce

soir, je ne compte pas la voir; maintenant si elle le désirait ou si

vous trouviez un joint, vous n'avez qu'à m'envoyer un mot chez Mme de

Saint-Euverte jusqu'à minuit, et après chez moi. Merci de tout ce que

vous faites pour moi, vous savez comme je vous aime.»

Le baron lui promit d'aller faire la visite qu'il désirait après qu'il

l'aurait conduit jusqu'à la porte de l'hôtel Saint-Euverte, où Swann

arriva tranquillisé par la pensée que M. de Charlus passerait la

soirée rue La Pérouse, mais dans un état de mélancolique indifférence

à toutes les choses qui ne touchaient pas Odette, et en particulier

aux choses mondaines, qui leur donnait le charme de ce qui, n'étant

plus un but pour notre volonté, nous apparaît en soi-même. Dès sa

descente de voiture, au premier plan de ce résumé fictif de leur vie

domestique que les maîtresses de maison prétendent offrir à leurs

invités les jours de cérémonie et où elles cherchent à respecter la

vérité du costume et celle du décor, Swann prit plaisir à voir les

héritiers des «tigres» de Balzac, les grooms, suivants ordinaires de

la promenade, qui, chapeautés et bottés, restaient dehors devant

l'hôtel sur le sol de l'avenue, ou devant les écuries, comme des

jardiniers auraient été rangés à l'entrée de leurs parterres. La

disposition particulière qu'il avait toujours eue à chercher des

analogies entre les êtres vivants et les portraits des musées

s'exerçait encore mais d'une façon plus constante et plus générale;

c'est la vie mondaine tout entière, maintenant qu'il en était détaché,

qui se présentait à lui comme une suite de tableaux. Dans le vestibule

où, autrefois, quand il était un mondain, il entrait enveloppé dans

son pardessus pour en sortir en frac, mais sans savoir ce qui s'y

était passé, étant par la pensée, pendant les quelques instants qu'il

y séjournait, ou bien encore dans la fête qu'il venait de quitter, ou

bien déjà dans la fête où on allait l'introduire, pour la première

fois il remarqua, réveillée par l'arrivée inopinée d'un invité aussi

tardif, la meute éparse, magnifique et désœuvrée de grands valets de

pied qui dormaient çà et là sur des banquettes et des coffres et qui,

soulevant leurs nobles profils aigus de lévriers, se dressèrent et,

rassemblés, formèrent le cercle autour de lui.

L'un d'eux, d'aspect particulièrement féroce et assez semblable à

l'exécuteur dans certains tableaux de la Renaissance qui figurent des

supplices, s'avança vers lui d'un air implacable pour lui prendre ses

affaires. Mais la dureté de son regard d'acier était compensée par la

douceur de ses gants de fil, si bien qu'en approchant de Swann il

semblait témoigner du mépris pour sa personne et des égards pour son

chapeau. Il le prit avec un soin auquel l'exactitude de sa pointure

donnait quelque chose de méticuleux et une délicatesse que rendait

presque touchante l'appareil de sa force. Puis il le passa à un de ses

aides, nouveau, et timide, qui exprimait l'effroi qu'il ressentait en

roulant en tous sens des regards furieux et montrait l'agitation d'une

bête captive dans les premières heures de sa domesticité.

A quelques pas, un grand gaillard en livrée rêvait, immobile,

sculptural, inutile, comme ce guerrier purement décoratif qu'on voit

dans les tableaux les plus tumultueux de Mantegna, songer, appuyé sur

son bouclier, tandis qu'on se précipite et qu'on s'égorge à côté de

lui; détaché du groupe de ses camarades qui s'empressaient autour de

Swann, il semblait aussi résolu à se désintéresser de cette scène,

qu'il suivait vaguement de ses yeux glauques et cruels, que si ç'eût

été le massacre des Innocents ou le martyre de saint Jacques. Il

semblait précisément appartenir à cette race disparue--ou qui peut-être

n'exista jamais que dans le retable de San Zeno et les fresques des

Eremitani où Swann l'avait approchée et où elle rêve encore--issue de

la fécondation d'une statue antique par quelque modèle padouan du

Maître ou quelque saxon d'Albert Dürer. Et les mèches de ses cheveux

roux crespelés par la nature, mais collés par la brillantine, étaient

largement traitées comme elles sont dans la sculpture grecque

qu'étudiait sans cesse le peintre de Mantoue, et qui, si dans la

création elle ne figure que l'homme, sait du moins tirer de ses

simples formes des richesses si variées et comme empruntées à toute la

nature vivante, qu'une chevelure, par l'enroulement lisse et les becs

aigus de ses boucles, ou dans la superposition du triple et

fleurissant diadème de ses tresses, a l'air à la fois d'un paquet

d'algues, d'une nichée de colombes, d'un bandeau de jacinthes et d'une

torsade de serpent.

D'autres encore, colossaux aussi, se tenaient sur les degrés d'un

escalier monumental que leur présence décorative et leur immobilité

marmoréenne auraient pu faire nommer comme celui du Palais Ducal:

«l'Escalier des Géants» et dans lequel Swann s'engagea avec la

tristesse de penser qu'Odette ne l'avait jamais gravi. Ah! avec quelle

joie au contraire il eût grimpé les étages noirs, mal odorants et

casse-cou de la petite couturière retirée, dans le «cinquième» de

laquelle il aurait été si heureux de payer plus cher qu'une

avant-scène hebdomadaire à l'Opéra le droit de passer la soirée quand

Odette y venait et même les autres jours pour pouvoir parler d'elle,

vivre avec les gens qu'elle avait l'habitude de voir quand il n'était

pas là et qui à cause de cela lui paraissaient recéler, de la vie de

sa maîtresse, quelque chose de plus réel, de plus inaccessible et de

plus mystérieux. Tandis que dans cet escalier pestilentiel et désiré

de l'ancienne couturière, comme il n'y en avait pas un second pour le

service, on voyait le soir devant chaque porte une boîte au lait vide

et sale préparée sur le paillasson, dans l'escalier magnifique et

dédaigné que Swann montait à ce moment, d'un côté et de l'autre, à des

hauteurs différentes, devant chaque anfractuosité que faisait dans le

mur la fenêtre de la loge, ou la porte d'un appartement, représentant

le service intérieur qu'ils dirigeaient et en faisant hommage aux

invités, un concierge, un majordome, un argentier (braves gens qui

vivaient le reste de la semaine un peu indépendants dans leur domaine,

y dînaient chez eux comme de petits boutiquiers et seraient peut-être

demain au service bourgeois d'un médecin ou d'un industriel) attentifs

à ne pas manquer aux recommandations qu'on leur avait faites avant de

leur laisser endosser la livrée éclatante qu'ils ne revêtaient qu'à de

rares intervalles et dans laquelle ils ne se sentaient pas très à leur

aise, se tenaient sous l'arcature de leur portail avec un éclat

pompeux tempéré de bonhomie populaire, comme des saints dans leur

niche; et un énorme suisse, habillé comme à l'église, frappait les

dalles de sa canne au passage de chaque arrivant. Parvenu en haut de

l'escalier le long duquel l'avait suivi un domestique à face blême,

avec une petite queue de cheveux, noués d'un catogan, derrière la

tête, comme un sacristain de Goya ou un tabellion du répertoire, Swann

passa devant un bureau où des valets, assis comme des notaires devant

de grands registres, se levèrent et inscrivirent son nom. Il traversa

alors un petit vestibule qui,--tel que certaines pièces aménagées par

leur propriétaire pour servir de cadre à une seule œuvre d'art, dont

elles tirent leur nom, et d'une nudité voulue, ne contiennent rien

d'autre--, exhibait à son entrée, comme quelque précieuse effigie de

Benvenuto Cellini représentant un homme de guet, un jeune valet de

pied, le corps légèrement fléchi en avant, dressant sur son hausse-col

rouge une figure plus rouge encore d'où s'échappaient des torrents de

feu, de timidité et de zèle, et qui, perçant les tapisseries

d'Aubusson tendues devant le salon où on écoutait la musique, de son

regard impétueux, vigilant, éperdu, avait l'air, avec une

impassibilité militaire ou une foi surnaturelle,--allégorie de

l'alarme, incarnation de l'attente, commémoration du

branle-bas,--d'épier, ange ou vigie, d'une tour de donjon ou de

cathédrale, l'apparition de l'ennemi ou l'heure du Jugement. Il ne

restait plus à Swann qu'à pénétrer dans la salle du concert dont un

huissier chargé de chaînes lui ouvrit les portes, en s'inclinant,

comme il lui aurait remis les clefs d'une ville. Mais il pensait à la

maison où il aurait pu se trouver en ce moment même, si Odette l'avait

permis, et le souvenir entrevu d'une boîte au lait vide sur un

paillasson lui serra le cœur.

Swann retrouva rapidement le sentiment de la laideur masculine, quand,

au delà de la tenture de tapisserie, au spectacle des domestiques

succéda celui des invités. Mais cette laideur même de visages qu'il

connaissait pourtant si bien, lui semblait neuve depuis que leurs

traits,--au lieu d'être pour lui des signes pratiquement utilisables à

l'identification de telle personne qui lui avait représenté jusque-là

un faisceau de plaisirs à poursuivre, d'ennuis à éviter, ou de

politesses à rendre,--reposaient, coordonnés seulement par des rapports

esthétiques, dans l'autonomie de leurs lignes. Et en ces hommes, au

milieu desquels Swann se trouva enserré, il n'était pas jusqu'aux

monocles que beaucoup portaient (et qui, autrefois, auraient tout au

plus permis à Swann de dire qu'ils portaient un monocle), qui, déliés

maintenant de signifier une habitude, la même pour tous, ne lui

apparussent chacun avec une sorte d'individualité. Peut-être parce

qu'il ne regarda le général de Froberville et le marquis de Bréauté

qui causaient dans l'entrée que comme deux personnages dans un

tableau, alors qu'ils avaient été longtemps pour lui les amis utiles

qui l'avaient présenté au Jockey et assisté dans des duels, le monocle

du général, resté entre ses paupières comme un éclat d'obus dans sa

figure vulgaire, balafrée et triomphale, au milieu du front qu'il

éborgnait comme l'œil unique du cyclope, apparut à Swann comme une

blessure monstrueuse qu'il pouvait être glorieux d'avoir reçue, mais

qu'il était indécent d'exhiber; tandis que celui que M. de Bréauté

ajoutait, en signe de festivité, aux gants gris perle, au «gibus», à

la cravate blanche et substituait au binocle familier (comme faisait

Swann lui-même) pour aller dans le monde, portait collé à son revers,

comme une préparation d'histoire naturelle sous un microscope, un

regard infinitésimal et grouillant d'amabilité, qui ne cessait de

sourire à la hauteur des plafonds, à la beauté des fêtes, à l'intérêt

des programmes et à la qualité des rafraîchissements.

--Tiens, vous voilà, mais il y a des éternités qu'on ne vous a vu, dit

à Swann le général qui, remarquant ses traits tirés et en concluant

que c'était peut-être une maladie grave qui l'éloignait du monde,

ajouta: «Vous avez bonne mine, vous savez!» pendant que M. de Bréauté

demandait:

--«Comment, vous, mon cher, qu'est-ce que vous pouvez bien faire ici?»

à un romancier mondain qui venait d'installer au coin de son œil un

monocle, son seul organe d'investigation psychologique et

d'impitoyable analyse, et répondit d'un air important et mystérieux,

en roulant l'r:

--«J'observe.»

Le monocle du marquis de Forestelle était minuscule, n'avait aucune

bordure et obligeant à une crispation incessante et douloureuse l'œil

où il s'incrustait comme un cartilage superflu dont la présence est

inexplicable et la matière recherchée, il donnait au visage du marquis

une délicatesse mélancolique, et le faisait juger par les femmes comme

capable de grands chagrins d'amour. Mais celui de M. de Saint-Candé,

entouré d'un gigantesque anneau, comme Saturne, était le centre de

gravité d'une figure qui s'ordonnait à tout moment par rapport à lui,

dont le nez frémissant et rouge et la bouche lippue et sarcastique

tâchaient par leurs grimaces d'être à la hauteur des feux roulants

d'esprit dont étincelait le disque de verre, et se voyait préférer aux

plus beaux regards du monde par des jeunes femmes snobs et dépravées

qu'il faisait rêver de charmes artificiels et d'un raffinement de

volupté; et cependant, derrière le sien, M. de Palancy qui avec sa

grosse tête de carpe aux yeux ronds, se déplaçait lentement au milieu

des fêtes, en desserrant d'instant en instant ses mandibules comme

pour chercher son orientation, avait l'air de transporter seulement

avec lui un fragment accidentel, et peut-être purement symbolique, du

vitrage de son aquarium, partie destinée à figurer le tout qui rappela

à Swann, grand admirateur des Vices et des Vertus de Giotto à Padoue,

cet Injuste à côté duquel un rameau feuillu évoque les forêts où se

cache son repaire.

Swann s'était avancé, sur l'insistance de Mme de Saint-Euverte et pour

entendre un air d'Orphée qu'exécutait un flûtiste, s'était mis dans un

coin où il avait malheureusement comme seule perspective deux dames

déjà mûres assises l'une à côté de l'autre, la marquise de Cambremer

et la vicomtesse de Franquetot, lesquelles, parce qu'elles étaient

cousines, passaient leur temps dans les soirées, portant leurs sacs et

suivies de leurs filles, à se chercher comme dans une gare et

n'étaient tranquilles que quand elles avaient marqué, par leur

éventail ou leur mouchoir, deux places voisines: Mme de Cambremer,

comme elle avait très peu de relations, étant d'autant plus heureuse

d'avoir une compagne, Mme de Franquetot, qui était au contraire très

lancée, trouvait quelque chose d'élégant, d'original, à montrer à

toutes ses belles connaissances qu'elle leur préférait une dame

obscure avec qui elle avait en commun des souvenirs de jeunesse. Plein

d'une mélancolique ironie, Swann les regardait écouter l'intermède de

piano («Saint François parlant aux oiseaux», de Liszt) qui avait

succédé à l'air de flûte, et suivre le jeu vertigineux du virtuose.

Mme de Franquetot anxieusement, les yeux éperdus comme si les touches

sur lesquelles il courait avec agilité avaient été une suite de

trapèzes d'où il pouvait tomber d'une hauteur de quatre-vingts mètres,

et non sans lancer à sa voisine des regards d'étonnement, de

dénégation qui signifiaient: «Ce n'est pas croyable, je n'aurais

jamais pensé qu'un homme pût faire cela», Mme de Cambremer, en femme

qui a reçu une forte éducation musicale, battant la mesure avec sa

tête transformée en balancier de métronome dont l'amplitude et la

rapidité d'oscillations d'une épaule à l'autre étaient devenues telles

(avec cette espèce d'égarement et d'abandon du regard qu'ont les

douleurs qui ne se connaissent plus ni ne cherchent à se maîtriser et

disent: «Que voulez-vous!») qu'à tout moment elle accrochait avec ses

solitaires les pattes de son corsage et était obligée de redresser les

raisins noirs qu'elle avait dans les cheveux, sans cesser pour cela

d'accélérer le mouvement. De l'autre côté de Mme de Franquetot, mais

un peu en avant, était la marquise de Gallardon, occupée à sa pensée

favorite, l'alliance qu'elle avait avec les Guermantes et d'où elle

tirait pour le monde et pour elle-même beaucoup de gloire avec quelque

honte, les plus brillants d'entre eux la tenant un peu à l'écart,

peut-être parce qu'elle était ennuyeuse, ou parce qu'elle était

méchante, ou parce qu'elle était d'une branche inférieure, ou

peut-être sans aucune raison. Quand elle se trouvait auprès de

quelqu'un qu'elle ne connaissait pas, comme en ce moment auprès de Mme

de Franquetot, elle souffrait que la conscience qu'elle avait de sa

parenté avec les Guermantes ne pût se manifester extérieurement en

caractères visibles comme ceux qui, dans les mosaïques des églises

byzantines, placés les uns au-dessous des autres, inscrivent en une

colonne verticale, à côté d'un Saint Personnage les mots qu'il est

censé prononcer. Elle songeait en ce moment qu'elle n'avait jamais

reçu une invitation ni une visite de sa jeune cousine la princesse des

Laumes, depuis six ans que celle-ci était mariée. Cette pensée la

remplissait de colère, mais aussi de fierté; car à force de dire aux

personnes qui s'étonnaient de ne pas la voir chez Mme des Laumes, que

c'est parce qu'elle aurait été exposée à y rencontrer la princesse

Mathilde--ce que sa famille ultra-légitimiste ne lui aurait jamais

pardonné, elle avait fini par croire que c'était en effet la raison

pour laquelle elle n'allait pas chez sa jeune cousine. Elle se

rappelait pourtant qu'elle avait demandé plusieurs fois à Mme des

Laumes comment elle pourrait faire pour la rencontrer, mais ne se le

rappelait que confusément et d'ailleurs neutralisait et au delà ce

souvenir un peu humiliant en murmurant: «Ce n'est tout de même pas à

moi à faire les premiers pas, j'ai vingt ans de plus qu'elle.» Grâce à

la vertu de ces paroles intérieures, elle rejetait fièrement en

arrière ses épaules détachées de son buste et sur lesquelles sa tête

posée presque horizontalement faisait penser à la tête «rapportée»

d'un orgueilleux faisan qu'on sert sur une table avec toutes ses

plumes. Ce n'est pas qu'elle ne fût par nature courtaude, hommasse et

boulotte; mais les camouflets l'avaient redressée comme ces arbres

qui, nés dans une mauvaise position au bord d'un précipice, sont

forcés de croître en arrière pour garder leur équilibre. Obligée, pour

se consoler de ne pas être tout à fait l'égale des autres Guermantes,

de se dire sans cesse que c'était par intransigeance de principes et

fierté qu'elle les voyait peu, cette pensée avait fini par modeler son

corps et par lui enfanter une sorte de prestance qui passait aux yeux

des bourgeoises pour un signe de race et troublait quelquefois d'un

désir fugitif le regard fatigué des hommes de cercle. Si on avait fait

subir à la conversation de Mme de Gallardon ces analyses qui en

relevant la fréquence plus ou moins grande de chaque terme permettent

de découvrir la clef d'un langage chiffré, on se fût rendu compte

qu'aucune expression, même la plus usuelle, n'y revenait aussi souvent

que «chez mes cousins de Guermantes», «chez ma tante de Guermantes»,

«la santé d'Elzéar de Guermantes», «la baignoire de ma cousine de

Guermantes». Quand on lui parlait d'un personnage illustre, elle

répondait que, sans le connaître personnellement, elle l'avait

rencontré mille fois chez sa tante de Guermantes, mais elle répondait

cela d'un ton si glacial et d'une voix si sourde qu'il était clair que

si elle ne le connaissait pas personnellement c'était en vertu de tous

les principes indéracinables et entêtés auxquels ses épaules

touchaient en arrière, comme à ces échelles sur lesquelles les

professeurs de gymnastique vous font étendre pour vous développer le

thorax.

Or, la princesse des Laumes qu'on ne se serait pas attendu à voir chez

Mme de Saint-Euverte, venait précisément d'arriver. Pour montrer

qu'elle ne cherchait pas à faire sentir dans un salon où elle ne

venait que par condescendance, la supériorité de son rang, elle était

entrée en effaçant les épaules là même où il n'y avait aucune foule à

fendre et personne à laisser passer, restant exprès dans le fond, de

l'air d'y être à sa place, comme un roi qui fait la queue à la porte

d'un théâtre tant que les autorités n'ont pas été prévenues qu'il est

là; et, bornant simplement son regard--pour ne pas avoir l'air de

signaler sa présence et de réclamer des égards--à la considération d'un

dessin du tapis ou de sa propre jupe, elle se tenait debout à

l'endroit qui lui avait paru le plus modeste (et d'où elle savait bien

qu'une exclamation ravie de Mme de Saint-Euverte allait la tirer dès

que celle-ci l'aurait aperçue), à côté de Mme de Cambremer qui lui

était inconnue. Elle observait la mimique de sa voisine mélomane, mais

ne l'imitait pas. Ce n'est pas que, pour une fois qu'elle venait

passer cinq minutes chez Mme de Saint-Euverte, la princesse des Laumes

n'eût souhaité, pour que la politesse qu'elle lui faisait comptât

double, se montrer le plus aimable possible. Mais par nature, elle

avait horreur de ce qu'elle appelait «les exagérations» et tenait à

montrer qu'elle «n'avait pas à» se livrer à des manifestations qui

n'allaient pas avec le «genre» de la coterie où elle vivait, mais qui

pourtant d'autre part ne laissaient pas de l'impressionner, à la

faveur de cet esprit d'imitation voisin de la timidité que développe

chez les gens les plus sûrs d'eux-mêmes l'ambiance d'un milieu

nouveau, fût-il inférieur. Elle commençait à se demander si cette

gesticulation n'était pas rendue nécessaire par le morceau qu'on

jouait et qui ne rentrait peut-être pas dans le cadre de la musique

qu'elle avait entendue jusqu'à ce jour, si s'abstenir n'était pas

faire preuve d'incompréhension à l'égard de l'œuvre et d'inconvenance

vis-à-vis de la maîtresse de la maison: de sorte que pour exprimer par

une «cote mal taillée» ses sentiments contradictoires, tantôt elle se

contentait de remonter la bride de ses épaulettes ou d'assurer dans

ses cheveux blonds les petites boules de corail ou d'émail rose,

givrées de diamant, qui lui faisaient une coiffure simple et

charmante, en examinant avec une froide curiosité sa fougueuse

voisine, tantôt de son éventail elle battait pendant un instant la

mesure, mais, pour ne pas abdiquer son indépendance, à contretemps. Le

pianiste ayant terminé le morceau de Liszt et ayant commencé un

prélude de Chopin, Mme de Cambremer lança à Mme de Franquetot un

sourire attendri de satisfaction compétente et d'allusion au passé.

Elle avait appris dans sa jeunesse à caresser les phrases, au long col

sinueux et démesuré, de Chopin, si libres, si flexibles, si tactiles,

qui commencent par chercher et essayer leur place en dehors et bien

loin de la direction de leur départ, bien loin du point où on avait pu

espérer qu'atteindrait leur attouchement, et qui ne se jouent dans cet

écart de fantaisie que pour revenir plus délibérément,--d'un retour

plus prémédité, avec plus de précision, comme sur un cristal qui

résonnerait jusqu'à faire crier,--vous frapper au cœur.

Vivant dans une famille provinciale qui avait peu de relations,

n'allant guère au bal, elle s'était grisée dans la solitude de son

manoir, à ralentir, à précipiter la danse de tous ces couples

imaginaires, à les égrener comme des fleurs, à quitter un moment le

bal pour entendre le vent souffler dans les sapins, au bord du lac, et

à y voir tout d'un coup s'avancer, plus différent de tout ce qu'on a

jamais rêvé que ne sont les amants de la terre, un mince jeune homme à

la voix un peu chantante, étrangère et fausse, en gants blancs. Mais

aujourd'hui la beauté démodée de cette musique semblait défraîchie.

Privée depuis quelques années de l'estime des connaisseurs, elle avait

perdu son honneur et son charme et ceux mêmes dont le goût est mauvais

n'y trouvaient plus qu'un plaisir inavoué et médiocre. Mme de

Cambremer jeta un regard furtif derrière elle. Elle savait que sa

jeune bru (pleine de respect pour sa nouvelle famille, sauf en ce qui

touchait les choses de l'esprit sur lesquelles, sachant jusqu'à

l'harmonie et jusqu'au grec, elle avait des lumières spéciales)

méprisait Chopin et souffrait quand elle en entendait jouer. Mais loin

de la surveillance de cette wagnérienne qui était plus loin avec un

groupe de personnes de son âge, Mme de Cambremer se laissait aller à

des impressions délicieuses. La princesse des Laumes les éprouvait

aussi. Sans être par nature douée pour la musique, elle avait reçu il

y a quinze ans les leçons qu'un professeur de piano du faubourg

Saint-Germain, femme de génie qui avait été à la fin de sa vie réduite

à la misère, avait recommencé, à l'âge de soixante-dix ans, à donner

aux filles et aux petites-filles de ses anciennes élèves. Elle était

morte aujourd'hui. Mais sa méthode, son beau son, renaissaient parfois

sous les doigts de ses élèves, même de celles qui étaient devenues

pour le reste des personnes médiocres, avaient abandonné la musique et

n'ouvraient presque plus jamais un piano. Aussi Mme des Laumes

put-elle secouer la tête, en pleine connaissance de cause, avec une

appréciation juste de la façon dont le pianiste jouait ce prélude

qu'elle savait par cœur. La fin de la phrase commencée chanta

d'elle-même sur ses lèvres. Et elle murmura «C'est toujours charmant»,

avec un double ch au commencement du mot qui était une marque de

délicatesse et dont elle sentait ses lèvres si romanesquement

froissées comme une belle fleur, qu'elle harmonisa instinctivement son

regard avec elles en lui donnant à ce moment-là une sorte de

sentimentalité et de vague. Cependant Mme de Gallardon était en train

de se dire qu'il était fâcheux qu'elle n'eût que bien rarement

l'occasion de rencontrer la princesse des Laumes, car elle souhaitait

lui donner une leçon en ne répondant pas à son salut. Elle ne savait

pas que sa cousine fût là. Un mouvement de tête de Mme de Franquetot

la lui découvrit. Aussitôt elle se précipita vers elle en dérangeant

tout le monde; mais désireuse de garder un air hautain et glacial qui

rappelât à tous qu'elle ne désirait pas avoir de relations avec une

personne chez qui on pouvait se trouver nez à nez avec la princesse

Mathilde, et au-devant de qui elle n'avait pas à aller car elle

n'était pas «sa contemporaine», elle voulut pourtant compenser cet air

de hauteur et de réserve par quelque propos qui justifiât sa démarche

et forçât la princesse à engager la conversation; aussi une fois

arrivée près de sa cousine, Mme de Gallardon, avec un visage dur, une

main tendue comme une carte forcée, lui dit: «Comment va ton mari?» de

la même voix soucieuse que si le prince avait été gravement malade. La

princesse éclatant d'un rire qui lui était particulier et qui était

destiné à la fois à montrer aux autres qu'elle se moquait de quelqu'un

et aussi à se faire paraître plus jolie en concentrant les traits de

son visage autour de sa bouche animée et de son regard brillant, lui

répondit:

--Mais le mieux du monde!

Et elle rit encore. Cependant tout en redressant sa taille et

refroidissant sa mine, inquiète encore pourtant de l'état du prince,

Mme de Gallardon dit à sa cousine:

--Oriane (ici Mme des Laumes regarda d'un air étonné et rieur un tiers

invisible vis-à-vis duquel elle semblait tenir à attester qu'elle

n'avait jamais autorisé Mme de Gallardon à l'appeler par son prénom),

je tiendrais beaucoup à ce que tu viennes un moment demain soir chez

moi entendre un quintette avec clarinette de Mozart. Je voudrais avoir

ton appréciation.

Elle semblait non pas adresser une invitation, mais demander un

service, et avoir besoin de l'avis de la princesse sur le quintette de

Mozart comme si ç'avait été un plat de la composition d'une nouvelle

cuisinière sur les talents de laquelle il lui eût été précieux de

recueillir l'opinion d'un gourmet.

--Mais je connais ce quintette, je peux te dire tout de suite... que je

l'aime!

--Tu sais, mon mari n'est pas bien, son foie..., cela lui ferait grand

plaisir de te voir, reprit Mme de Gallardon, faisant maintenant à la

princesse une obligation de charité de paraître à sa soirée.

La princesse n'aimait pas à dire aux gens qu'elle ne voulait pas aller

chez eux. Tous les jours elle écrivait son regret d'avoir été

privée--par une visite inopinée de sa belle-mère, par une invitation de

son beau-frère, par l'Opéra, par une partie de campagne--d'une soirée à

laquelle elle n'aurait jamais songé à se rendre. Elle donnait ainsi à

beaucoup de gens la joie de croire qu'elle était de leurs relations,

qu'elle eût été volontiers chez eux, qu'elle n'avait été empêchée de

le faire que par les contretemps princiers qu'ils étaient flattés de

voir entrer en concurrence avec leur soirée. Puis, faisant partie de

cette spirituelle coterie des Guermantes où survivait quelque chose de

l'esprit alerte, dépouillé de lieux communs et de sentiments convenus,

qui descend de Mérimée,--et a trouvé sa dernière expression dans le

théâtre de Meilhac et Halévy,--elle l'adaptait même aux rapports

sociaux, le transposait jusque dans sa politesse qui s'efforçait

d'être positive, précise, de se rapprocher de l'humble vérité. Elle ne

développait pas longuement à une maîtresse de maison l'expression du

désir qu'elle avait d'aller à sa soirée; elle trouvait plus aimable de

lui exposer quelques petits faits d'où dépendrait qu'il lui fût ou non

possible de s'y rendre.

--Ecoute, je vais te dire, dit-elle à Mme de Gallardon, il faut demain

soir que j'aille chez une amie qui m'a demandé mon jour depuis

longtemps. Si elle nous emmène au théâtre, il n'y aura pas, avec la

meilleure volonté, possibilité que j'aille chez toi; mais si nous

restons chez elle, comme je sais que nous serons seuls, je pourrai la

quitter.

--Tiens, tu as vu ton ami M. Swann?

--Mais non, cet amour de Charles, je ne savais pas qu'il fût là, je

vais tâcher qu'il me voie.

--C'est drôle qu'il aille même chez la mère Saint-Euverte, dit Mme de

Gallardon. Oh! je sais qu'il est intelligent, ajouta-t-elle en voulant

dire par là intrigant, mais cela ne fait rien, un juif chez la sœur et

la belle-sœur de deux archevêques!

--J'avoue à ma honte que je n'en suis pas choquée, dit la princesse des

Laumes.

--Je sais qu'il est converti, et même déjà ses parents et ses

grands-parents. Mais on dit que les convertis restent plus attachés à

leur religion que les autres, que c'est une frime, est-ce vrai?

--Je suis sans lumières à ce sujet.

Le pianiste qui avait à jouer deux morceaux de Chopin, après avoir

terminé le prélude avait attaqué aussitôt une polonaise. Mais depuis

que Mme de Gallardon avait signalé à sa cousine la présence de Swann,

Chopin ressuscité aurait pu venir jouer lui-même toutes ses œuvres

sans que Mme des Laumes pût y faire attention. Elle faisait partie

d'une de ces deux moitiés de l'humanité chez qui la curiosité qu'a

l'autre moitié pour les êtres qu'elle ne connaît pas est remplacée par

l'intérêt pour les êtres qu'elle connaît. Comme beaucoup de femmes du

faubourg Saint-Germain la présence dans un endroit où elle se trouvait

de quelqu'un de sa coterie, et auquel d'ailleurs elle n'avait rien de

particulier à dire, accaparait exclusivement son attention aux dépens

de tout le reste. A partir de ce moment, dans l'espoir que Swann la

remarquerait, la princesse ne fit plus, comme une souris blanche

apprivoisée à qui on tend puis on retire un morceau de sucre, que

tourner sa figure, remplie de mille signes de connivence dénués de

rapports avec le sentiment de la polonaise de Chopin, dans la

direction où était Swann et si celui-ci changeait de place, elle

déplaçait parallèlement son sourire aimanté.

--Oriane, ne te fâche pas, reprit Mme de Gallardon qui ne pouvait

jamais s'empêcher de sacrifier ses plus grandes espérances sociales et

d'éblouir un jour le monde, au plaisir obscur, immédiat et privé, de

dire quelque chose de désagréable, il y a des gens qui prétendent que

ce M. Swann, c'est quelqu'un qu'on ne peut pas recevoir chez soi,

est-ce vrai?

--Mais... tu dois bien savoir que c'est vrai, répondit la princesse des

Laumes, puisque tu l'as invité cinquante fois et qu'il n'est jamais

venu.

Et quittant sa cousine mortifiée, elle éclata de nouveau d'un rire qui

scandalisa les personnes qui écoutaient la musique, mais attira

l'attention de Mme de Saint-Euverte, restée par politesse près du

piano et qui aperçut seulement alors la princesse. Mme de

Saint-Euverte était d'autant plus ravie de voir Mme des Laumes qu'elle

la croyait encore à Guermantes en train de soigner son beau-père

malade.

--Mais comment, princesse, vous étiez là?

--Oui, je m'étais mise dans un petit coin, j'ai entendu de belles

choses.

--Comment, vous êtes là depuis déjà un long moment!

--Mais oui, un très long moment qui m'a semblé très court, long

seulement parce que je ne vous voyais pas.

Mme de Saint-Euverte voulut donner son fauteuil à la princesse qui

répondit:

--Mais pas du tout! Pourquoi? Je suis bien n'importe où!

Et, avisant avec intention, pour mieux manifester sa simplicité de

grande dame, un petit siège sans dossier:

--Tenez, ce pouf, c'est tout ce qu'il me faut. Cela me fera tenir

droite. Oh! mon Dieu, je fais encore du bruit, je vais me faire

conspuer.

Cependant le pianiste redoublant de vitesse, l'émotion musicale était

à son comble, un domestique passait des rafraîchissements sur un

plateau et faisait tinter des cuillers et, comme chaque semaine, Mme

de Saint-Euverte lui faisait, sans qu'il la vît, des signes de s'en

aller. Une nouvelle mariée, à qui on avait appris qu'une jeune femme

ne doit pas avoir l'air blasé, souriait de plaisir, et cherchait des

yeux la maîtresse de maison pour lui témoigner par son regard sa

reconnaissance d'avoir «pensé à elle» pour un pareil régal. Pourtant,

quoique avec plus de calme que Mme de Franquetot, ce n'est pas sans

inquiétude qu'elle suivait le morceau; mais la sienne avait pour

objet, au lieu du pianiste, le piano sur lequel une bougie tressautant

à chaque fortissimo, risquait, sinon de mettre le feu à l'abat-jour,

du moins de faire des taches sur le palissandre. À la fin elle n'y

tint plus et, escaladant les deux marches de l'estrade, sur laquelle

était placé le piano, se précipita pour enlever la bobèche. Mais à

peine ses mains allaient-elles la toucher que sur un dernier accord,

le morceau finit et le pianiste se leva. Néanmoins l'initiative hardie

de cette jeune femme, la courte promiscuité qui en résulta entre elle

et l'instrumentiste, produisirent une impression généralement

favorable.

--Vous avez remarqué ce qu'a fait cette personne, princesse, dit le

général de Froberville à la princesse des Laumes qu'il était venu

saluer et que Mme de Saint-Euverte quitta un instant. C'est curieux.

Est-ce donc une artiste?

--Non, c'est une petite Mme de Cambremer, répondit étourdiment la

princesse et elle ajouta vivement: Je vous répète ce que j'ai entendu

dire, je n'ai aucune espèce de notion de qui c'est, on a dit derrière

moi que c'étaient des voisins de campagne de Mme de Saint-Euverte,

mais je ne crois pas que personne les connaisse. Ça doit être des

«gens de la campagne»! Du reste, je ne sais pas si vous êtes très

répandu dans la brillante société qui se trouve ici, mais je n'ai pas

idée du nom de toutes ces étonnantes personnes. A quoi pensez-vous

qu'ils passent leur vie en dehors des soirées de Mme de Saint-Euverte?

Elle a dû les faire venir avec les musiciens, les chaises et les

rafraîchissements. Avouez que ces «invités de chez Belloir» sont

magnifiques. Est-ce que vraiment elle a le courage de louer ces

figurants toutes les semaines. Ce n'est pas possible!

--Ah! Mais Cambremer, c'est un nom authentique et ancien, dit le

général.

--Je ne vois aucun mal à ce que ce soit ancien, répondit sèchement la

princesse, mais en tous cas ce n'est-ce pas euphonique, ajouta-t-elle

en détachant le mot euphonique comme s'il était entre guillemets,

petite affectation de dépit qui était particulière à la coterie

Guermantes.

--Vous trouvez? Elle est jolie à croquer, dit le général qui ne perdait

pas Mme de Cambremer de vue. Ce n'est pas votre avis, princesse?

--Elle se met trop en avant, je trouve que chez une si jeune femme, ce

n'est pas agréable, car je ne crois pas qu'elle soit ma contemporaine,

répondit Mme des Laumes (cette expression étant commune aux Gallardon

et aux Guermantes).

Mais la princesse voyant que M. de Froberville continuait à regarder

Mme de Cambremer, ajouta moitié par méchanceté pour celle-ci, moitié

par amabilité pour le général: «Pas agréable... pour son mari! Je

regrette de ne pas la connaître puisqu'elle vous tient à cœur, je vous

aurais présenté,» dit la princesse qui probablement n'en aurait rien

fait si elle avait connu la jeune femme. «Je vais être obligée de vous

dire bonsoir, parce que c'est la fête d'une amie à qui je dois aller

la souhaiter, dit-elle d'un ton modeste et vrai, réduisant la réunion

mondaine à laquelle elle se rendait à la simplicité d'une cérémonie

ennuyeuse mais où il était obligatoire et touchant d'aller. D'ailleurs

je dois y retrouver Basin qui, pendant que j'étais ici, est allé voir

ses amis que vous connaissez, je crois, qui ont un nom de pont, les

Iéna.»

--«Ç'a été d'abord un nom de victoire, princesse, dit le général.

Qu'est-ce que vous voulez, pour un vieux briscard comme moi,

ajouta-t-il en ôtant son monocle pour l'essuyer, comme il aurait

changé un pansement, tandis que la princesse détournait

instinctivement les yeux, cette noblesse d'Empire, c'est autre chose

bien entendu, mais enfin, pour ce que c'est, c'est très beau dans son

genre, ce sont des gens qui en somme se sont battus en héros.»

--Mais je suis pleine de respect pour les héros, dit la princesse, sur

un ton légèrement ironique: si je ne vais pas avec Basin chez cette

princesse d'Iéna, ce n'est pas du tout pour ça, c'est tout simplement

parce que je ne les connais pas. Basin les connaît, les chérit. Oh!

non, ce n'est pas ce que vous pouvez penser, ce n'est pas un flirt, je

n'ai pas à m'y opposer! Du reste, pour ce que cela sert quand je veux

m'y opposer! ajouta-t-elle d'une voix mélancolique, car tout le monde

savait que dès le lendemain du jour où le prince des Laumes avait

épousé sa ravissante cousine, il n'avait pas cessé de la tromper. Mais

enfin ce n'est pas le cas, ce sont des gens qu'il a connus autrefois,

il en fait ses choux gras, je trouve cela très bien. D'abord je vous

dirai que rien que ce qu'il m'a dit de leur maison... Pensez que tous

leurs meubles sont «Empire!»

--Mais, princesse, naturellement, c'est parce que c'est le mobilier de

leurs grands-parents.

--Mais je ne vous dis pas, mais ça n'est pas moins laid pour ça. Je

comprends très bien qu'on ne puisse pas avoir de jolies choses, mais

au moins qu'on n'ait pas de choses ridicules. Qu'est-ce que vous

voulez? je ne connais rien de plus pompier, de plus bourgeois que cet

horrible style avec ces commodes qui ont des têtes de cygnes comme des

baignoires.

--Mais je crois même qu'ils ont de belles choses, ils doivent avoir la

fameuse table de mosaïque sur laquelle a été signé le traité de...

--Ah! Mais qu'ils aient des choses intéressantes au point de vue de

l'histoire, je ne vous dis pas. Mais ça ne peut pas être beau...

puisque c'est horrible! Moi j'ai aussi des choses comme ça que Basin a

héritées des Montesquiou. Seulement elles sont dans les greniers de

Guermantes où personne ne les voit. Enfin, du reste, ce n'est pas la

question, je me précipiterais chez eux avec Basin, j'irais les voir

même au milieu de leurs sphinx et de leur cuivre si je les

connaissais, mais... je ne les connais pas! Moi, on m'a toujours dit

quand j'étais petite que ce n'était pas poli d'aller chez les gens

qu'on ne connaissait pas, dit-elle en prenant un ton puéril. Alors, je

fais ce qu'on m'a appris. Voyez-vous ces braves gens s'ils voyaient

entrer une personne qu'ils ne connaissent pas? Ils me recevraient

peut-être très mal! dit la princesse.

Et par coquetterie elle embellit le sourire que cette supposition lui

arrachait, en donnant à son regard fixé sur le général une expression

rêveuse et douce.

--«Ah! princesse, vous savez bien qu'ils ne se tiendraient pas de

joie...»

--«Mais non, pourquoi?» lui demanda-t-elle avec une extrême vivacité,

soit pour ne pas avoir l'air de savoir que c'est parce qu'elle était

une des plus grandes dames de France, soit pour avoir le plaisir de

l'entendre dire au général. «Pourquoi? Qu'en savez-vous? Cela leur

serait peut-être tout ce qu'il y a de plus désagréable. Moi je ne sais

pas, mais si j'en juge par moi, cela m'ennuie déjà tant de voir les

personnes que je connais, je crois que s'il fallait voir des gens que

je ne connais pas, «même héroïques», je deviendrais folle. D'ailleurs,

voyons, sauf lorsqu'il s'agit de vieux amis comme vous qu'on connaît

sans cela, je ne sais pas si l'héroïsme serait d'un format très

portatif dans le monde. Ça m'ennuie déjà souvent de donner des dîners,

mais s'il fallait offrir le bras à Spartacus pour aller à table... Non

vraiment, ce ne serait jamais à Vercingétorix que je ferais signe

comme quatorzième. Je sens que je le réserverais pour les grandes

soirées. Et comme je n'en donne pas...»

--Ah! princesse, vous n'êtes pas Guermantes pour des prunes. Le

possédez-vous assez, l'esprit des Guermantes!

--Mais on dit toujours l'esprit des Guermantes, je n'ai jamais pu

comprendre pourquoi. Vous en connaissez donc d'autres qui en aient,

ajouta-t-elle dans un éclat de rire écumant et joyeux, les traits de

son visage concentrés, accouplés dans le réseau de son animation, les

yeux étincelants, enflammés d'un ensoleillement radieux de gaîté que

seuls avaient le pouvoir de faire rayonner ainsi les propos,

fussent-ils tenus par la princesse elle-même, qui étaient une louange

de son esprit ou de sa beauté. Tenez, voilà Swann qui a l'air de

saluer votre Cambremer; là... il est à côté de la mère Saint-Euverte,

vous ne voyez pas! Demandez-lui de vous présenter. Mais dépêchez-vous,

il cherche à s'en aller!

--Avez-vous remarqué quelle affreuse mine il a? dit le général.

--Mon petit Charles! Ah! enfin il vient, je commençais à supposer qu'il

ne voulait pas me voir!

Swann aimait beaucoup la princesse des Laumes, puis sa vue lui

rappelait Guermantes, terre voisine de Combray, tout ce pays qu'il

aimait tant et où il ne retournait plus pour ne pas s'éloigner

d'Odette. Usant des formes mi-artistes, mi-galantes, par lesquelles il

savait plaire à la princesse et qu'il retrouvait tout naturellement

quand il se retrempait un instant dans son ancien milieu,--et voulant

d'autre part pour lui-même exprimer la nostalgie qu'il avait de la

campagne:

--Ah! dit-il à la cantonade, pour être entendu à la fois de Mme de

Saint-Euverte à qui il parlait et de Mme des Laumes pour qui il

parlait, voici la charmante princesse! Voyez, elle est venue tout

exprès de Guermantes pour entendre le Saint-François d'Assise de Liszt

et elle n'a eu le temps, comme une jolie mésange, que d'aller piquer

pour les mettre sur sa tête quelques petits fruits de prunier des

oiseaux et d'aubépine; il y a même encore de petites gouttes de rosée,

un peu de la gelée blanche qui doit faire gémir la duchesse. C'est

très joli, ma chère princesse.

--Comment la princesse est venue exprès de Guermantes? Mais c'est trop!

Je ne savais pas, je suis confuse, s'écrie naïvement Mme de

Saint-Euverte qui était peu habituée au tour d'esprit de Swann. Et

examinant la coiffure de la princesse: Mais c'est vrai, cela imite...

comment dirais-je, pas les châtaignes, non, oh! c'est une idée

ravissante, mais comment la princesse pouvait-elle connaître mon

programme. Les musiciens ne me l'ont même pas communiqué à moi.

Swann, habitué quand il était auprès d'une femme avec qui il avait

gardé des habitudes galantes de langage, de dire des choses délicates

que beaucoup de gens du monde ne comprenaient pas, ne daigna pas

expliquer à Mme de Saint-Euverte qu'il n'avait parlé que par

métaphore. Quant à la princesse, elle se mit à rire aux éclats, parce

que l'esprit de Swann était extrêmement apprécié dans sa coterie et

aussi parce qu'elle ne pouvait entendre un compliment s'adressant à

elle sans lui trouver les grâces les plus fines et une irrésistible

drôlerie.

--Hé bien! je suis ravie, Charles, si mes petits fruits d'aubépine vous

plaisent. Pourquoi est-ce que vous saluez cette Cambremer, est-ce que

vous êtes aussi son voisin de campagne?

Mme de Saint-Euverte voyant que la princesse avait l'air content de

causer avec Swann s'était éloignée.

--Mais vous l'êtes vous-même, princesse.

--Moi, mais ils ont donc des campagnes partout, ces gens! Mais comme

j'aimerais être à leur place!

--Ce ne sont pas les Cambremer, c'étaient ses parents à elle; elle est

une demoiselle Legrandin qui venait à Combray. Je ne sais pas si vous

savez que vous êtes la comtesse de Combray et que le chapitre vous

doit une redevance.

--Je ne sais pas ce que me doit le chapitre mais je sais que je suis

tapée de cent francs tous les ans par le curé, ce dont je me

passerais. Enfin ces Cambremer ont un nom bien étonnant. Il finit

juste à temps, mais il finit mal! dit-elle en riant.

--Il ne commence pas mieux, répondit Swann.

--En effet cette double abréviation!...

--C'est quelqu'un de très en colère et de très convenable qui n'a pas

osé aller jusqu'au bout du premier mot.

--Mais puisqu'il ne devait pas pouvoir s'empêcher de commencer le

second, il aurait mieux fait d'achever le premier pour en finir une

bonne fois. Nous sommes en train de faire des plaisanteries d'un goût

charmant, mon petit Charles, mais comme c'est ennuyeux de ne plus vous

voir, ajouta-t-elle d'un ton câlin, j'aime tant causer avec vous.

Pensez que je n'aurais même pas pu faire comprendre à cet idiot de

Froberville que le nom de Cambremer était étonnant. Avouez que la vie

est une chose affreuse. Il n'y a que quand je vous vois que je cesse

de m'ennuyer.

Et sans doute cela n'était pas vrai. Mais Swann et la princesse

avaient une même manière de juger les petites choses qui avait pour

effet--à moins que ce ne fût pour cause--une grande analogie dans la

façon de s'exprimer et jusque dans la prononciation. Cette

ressemblance ne frappait pas parce que rien n'était plus différent que

leurs deux voix. Mais si on parvenait par la pensée à ôter aux propos

de Swann la sonorité qui les enveloppait, les moustaches d'entre

lesquelles ils sortaient, on se rendait compte que c'étaient les mêmes

phrases, les mêmes inflexions, le tour de la coterie Guermantes. Pour

les choses importantes, Swann et la princesse n'avaient les mêmes

idées sur rien. Mais depuis que Swann était si triste, ressentant

toujours cette espèce de frisson qui précède le moment où l'on va

pleurer, il avait le même besoin de parler du chagrin qu'un assassin a

de parler de son crime. En entendant la princesse lui dire que la vie

était une chose affreuse, il éprouva la même douceur que si elle lui

avait parlé d'Odette.

--Oh! oui, la vie est une chose affreuse. Il faut que nous nous

voyions, ma chère amie. Ce qu'il y a de gentil avec vous, c'est que

vous n'êtes pas gaie. On pourrait passer une soirée ensemble.

--Mais je crois bien, pourquoi ne viendriez-vous pas à Guermantes, ma

belle-mère serait folle de joie. Cela passe pour très laid, mais je

vous dirai que ce pays ne me déplaît pas, j'ai horreur des pays

«pittoresques».

--Je crois bien, c'est admirable, répondit Swann, c'est presque trop

beau, trop vivant pour moi, en ce moment; c'est un pays pour être

heureux. C'est peut-être parce que j'y ai vécu, mais les choses m'y

parlent tellement. Dès qu'il se lève un souffle d'air, que les blés

commencent à remuer, il me semble qu'il y a quelqu'un qui va arriver,

que je vais recevoir une nouvelle; et ces petites maisons au bord de

l'eau... je serais bien malheureux!

--Oh! mon petit Charles, prenez garde, voilà l'affreuse Rampillon qui

m'a vue, cachez-moi, rappelez-moi donc ce qui lui est arrivé, je

confonds, elle a marié sa fille ou son amant, je ne sais plus;

peut-être les deux... et ensemble!... Ah! non, je me rappelle, elle a

été répudiée par son prince... ayez l'air de me parler pour que cette

Bérénice ne vienne pas m'inviter à dîner. Du reste, je me sauve.

Ecoutez, mon petit Charles, pour une fois que je vous vois, vous ne

voulez pas vous laisser enlever et que je vous emmène chez la

princesse de Parme qui serait tellement contente, et Basin aussi qui

doit m'y rejoindre. Si on n'avait pas de vos nouvelles par Mémé...

Pensez que je ne vous vois plus jamais!

Swann refusa; ayant prévenu M. de Charlus qu'en quittant de chez Mme

de Saint-Euverte il rentrerait directement chez lui, il ne se souciait

pas en allant chez la princesse de Parme de risquer de manquer un mot

qu'il avait tout le temps espéré se voir remettre par un domestique

pendant la soirée, et que peut-être il allait trouver chez son

concierge. «Ce pauvre Swann, dit ce soir-là Mme des Laumes à son mari,

il est toujours gentil, mais il a l'air bien malheureux. Vous le

verrez, car il a promis de venir dîner un de ces jours. Je trouve

ridicule au fond qu'un homme de son intelligence souffre pour une

personne de ce genre et qui n'est même pas intéressante, car on la dit

idiote», ajouta-t-elle avec la sagesse des gens non amoureux qui

trouvent qu'un homme d'esprit ne devrait être malheureux que pour une

personne qui en valût la peine; c'est à peu près comme s'étonner qu'on

daigne souffrir du choléra par le fait d'un être aussi petit que le

bacille virgule.

Swann voulait partir, mais au moment où il allait enfin s'échapper, le

général de Froberville lui demanda à connaître Mme de Cambremer et il

fut obligé de rentrer avec lui dans le salon pour la chercher.

--Dites donc, Swann, j'aimerais mieux être le mari de cette femme-là

que d'être massacré par les sauvages, qu'en dites-vous?

Ces mots «massacré par les sauvages» percèrent douloureusement le cœur

de Swann; aussitôt il éprouva le besoin de continuer la conversation

avec le général:

--«Ah! lui dit-il, il y a eu de bien belles vies qui ont fini de cette

façon... Ainsi vous savez... ce navigateur dont Dumont d'Urville

ramena les cendres, La Pérouse...(et Swann était déjà heureux comme

s'il avait parlé d'Odette.) «C'est un beau caractère et qui

m'intéresse beaucoup que celui de La Pérouse, ajouta-t-il d'un air

mélancolique.»

--Ah! parfaitement, La Pérouse, dit le général. C'est un nom connu. Il

a sa rue.

--Vous connaissez quelqu'un rue La Pérouse? demanda Swann d'un air

agité.

--Je ne connais que Mme de Chanlivault, la sœur de ce brave

Chaussepierre. Elle nous a donné une jolie soirée de comédie l'autre

jour. C'est un salon qui sera un jour très élégant, vous verrez!

--Ah! elle demeure rue La Pérouse. C'est sympathique, c'est une jolie

rue, si triste.

--Mais non; c'est que vous n'y êtes pas allé depuis quelque temps; ce

n'est plus triste, cela commence à se construire, tout ce quartier-là.

Quand enfin Swann présenta M. de Froberville à la jeune Mme de

Cambremer, comme c'était la première fois qu'elle entendait le nom du

général, elle esquissa le sourire de joie et de surprise qu'elle

aurait eu si on n'en avait jamais prononcé devant elle d'autre que

celui-là, car ne connaissant pas les amis de sa nouvelle famille, à

chaque personne qu'on lui amenait, elle croyait que c'était l'un

d'eux, et pensant qu'elle faisait preuve de tact en ayant l'air d'en

avoir tant entendu parler depuis qu'elle était mariée, elle tendait la

main d'un air hésitant destiné à prouver la réserve apprise qu'elle

avait à vaincre et la sympathie spontanée qui réussissait à en

triompher. Aussi ses beaux-parents, qu'elle croyait encore les gens

les plus brillants de France, déclaraient-ils qu'elle était un ange;

d'autant plus qu'ils préféraient paraître, en la faisant épouser à

leur fils, avoir cédé à l'attrait plutôt de ses qualités que de sa

grande fortune.

--On voit que vous êtes musicienne dans l'âme, madame, lui dit le

général en faisant inconsciemment allusion à l'incident de la bobèche.

Mais le concert recommença et Swann comprit qu'il ne pourrait pas s'en

aller avant la fin de ce nouveau numéro du programme. Il souffrait de

rester enfermé au milieu de ces gens dont la bêtise et les ridicules

le frappaient d'autant plus douloureusement qu'ignorant son amour,

incapables, s'ils l'avaient connu, de s'y intéresser et de faire autre

chose que d'en sourire comme d'un enfantillage ou de le déplorer comme

une folie, ils le lui faisaient apparaître sous l'aspect d'un état

subjectif qui n'existait que pour lui, dont rien d'extérieur ne lui

affirmait la réalité; il souffrait surtout, et au point que même le

son des instruments lui donnait envie de crier, de prolonger son exil

dans ce lieu où Odette ne viendrait jamais, où personne, où rien ne la

connaissait, d'où elle était entièrement absente.

Mais tout à coup ce fut comme si elle était entrée, et cette

apparition lui fut une si déchirante souffrance qu'il dut porter la

main à son cœur. C'est que le violon était monté à des notes hautes où

il restait comme pour une attente, une attente qui se prolongeait sans

qu'il cessât de les tenir, dans l'exaltation où il était d'apercevoir

déjà l'objet de son attente qui s'approchait, et avec un effort

désespéré pour tâcher de durer jusqu'à son arrivée, de l'accueillir

avant d'expirer, de lui maintenir encore un moment de toutes ses

dernières forces le chemin ouvert pour qu'il pût passer, comme on

soutient une porte qui sans cela retomberait. Et avant que Swann eût

eu le temps de comprendre, et de se dire: «C'est la petite phrase de

la sonate de Vinteuil, n'écoutons pas!» tous ses souvenirs du temps où

Odette était éprise de lui, et qu'il avait réussi jusqu'à ce jour à

maintenir invisibles dans les profondeurs de son être, trompés par ce

brusque rayon du temps d'amour qu'ils crurent revenu, s'étaient

réveillés, et à tire d'aile, étaient remontés lui chanter éperdument,

sans pitié pour son infortune présente, les refrains oubliés du

bonheur.

Au lieu des expressions abstraites «temps où j'étais heureux», «temps

où j'étais aimé», qu'il avait souvent prononcées jusque-là et sans

trop souffrir, car son intelligence n'y avait enfermé du passé que de

prétendus extraits qui n'en conservaient rien, il retrouva tout ce qui

de ce bonheur perdu avait fixé à jamais la spécifique et volatile

essence; il revit tout, les pétales neigeux et frisés du chrysanthème

qu'elle lui avait jeté dans sa voiture, qu'il avait gardé contre ses

lèvres--l'adresse en relief de la «Maison Dorée» sur la lettre où il

avait lu: «Ma main tremble si fort en vous écrivant»--le rapprochement

de ses sourcils quand elle lui avait dit d'un air suppliant: «Ce n'est

pas dans trop longtemps que vous me ferez signe?», il sentit l'odeur

du fer du coiffeur par lequel il se faisait relever sa «brosse»

pendant que Lorédan allait chercher la petite ouvrière, les pluies

d'orage qui tombèrent si souvent ce printemps-là, le retour glacial

dans sa victoria, au clair de lune, toutes les mailles d'habitudes

mentales, d'impressions saisonnières, de créations cutanées, qui

avaient étendu sur une suite de semaines un réseau uniforme dans

lequel son corps se trouvait repris. A ce moment-là, il satisfaisait

une curiosité voluptueuse en connaissant les plaisirs des gens qui

vivent par l'amour. Il avait cru qu'il pourrait s'en tenir là, qu'il

ne serait pas obligé d'en apprendre les douleurs; comme maintenant le

charme d'Odette lui était peu de chose auprès de cette formidable

terreur qui le prolongeait comme un trouble halo, cette immense

angoisse de ne pas savoir à tous moments ce qu'elle avait fait, de ne

pas la posséder partout et toujours! Hélas, il se rappela l'accent

dont elle s'était écriée: «Mais je pourrai toujours vous voir, je suis

toujours libre!» elle qui ne l'était plus jamais! l'intérêt, la

curiosité qu'elle avait eus pour sa vie à lui, le désir passionné

qu'il lui fit la faveur,--redoutée au contraire par lui en ce temps-là

comme une cause d'ennuyeux dérangements--de l'y laisser pénétrer; comme

elle avait été obligée de le prier pour qu'il se laissât mener chez

les Verdurin; et, quand il la faisait venir chez lui une fois par

mois, comme il avait fallu, avant qu'il se laissât fléchir, qu'elle

lui répétât le délice que serait cette habitude de se voir tous les

jours dont elle rêvait alors qu'elle ne lui semblait à lui qu'un

fastidieux tracas, puis qu'elle avait prise en dégoût et

définitivement rompue, pendant qu'elle était devenue pour lui un si

invincible et si douloureux besoin. Il ne savait pas dire si vrai

quand, à la troisième fois qu'il l'avait vue, comme elle lui répétait:

«Mais pourquoi ne me laissez-vous pas venir plus souvent», il lui

avait dit en riant, avec galanterie: «par peur de souffrir».

Maintenant, hélas! il arrivait encore parfois qu'elle lui écrivît d'un

restaurant ou d'un hôtel sur du papier qui en portait le nom imprimé;

mais c'était comme des lettres de feu qui le brûlaient. «C'est écrit

de l'hôtel Vouillemont? Qu'y peut-elle être allée faire! avec qui? que

s'y est-il passé?» Il se rappela les becs de gaz qu'on éteignait

boulevard des Italiens quand il l'avait rencontrée contre tout espoir

parmi les ombres errantes dans cette nuit qui lui avait semblé presque

surnaturelle et qui en effet--nuit d'un temps où il n'avait même pas à

se demander s'il ne la contrarierait pas en la cherchant, en la

retrouvant, tant il était sûr qu'elle n'avait pas de plus grande joie

que de le voir et de rentrer avec lui,--appartenait bien à un monde

mystérieux où on ne peut jamais revenir quand les portes s'en sont

refermées. Et Swann aperçut, immobile en face de ce bonheur revécu, un

malheureux qui lui fit pitié parce qu'il ne le reconnut pas tout de

suite, si bien qu'il dut baisser les yeux pour qu'on ne vît pas qu'ils

étaient pleins de larmes. C'était lui-même.

Quand il l'eut compris, sa pitié cessa, mais il fut jaloux de l'autre

lui-même qu'elle avait aimé, il fut jaloux de ceux dont il s'était dit

souvent sans trop souffrir, «elle les aime peut-être», maintenant

qu'il avait échangé l'idée vague d'aimer, dans laquelle il n'y a pas

d'amour, contre les pétales du chrysanthème et l'«en tête» de la

Maison d'Or, qui, eux en étaient pleins. Puis sa souffrance devenant

trop vive, il passa sa main sur son front, laissa tomber son monocle,

en essuya le verre. Et sans doute s'il s'était vu à ce moment-là, il

eut ajouté à la collection de ceux qu'il avait distingués le monocle

qu'il déplaçait comme une pensée importune et sur la face embuée

duquel, avec un mouchoir, il cherchait à effacer des soucis.

Il y a dans le violon,--si ne voyant pas l'instrument, on ne peut pas

rapporter ce qu'on entend à son image laquelle modifie la sonorité--des

accents qui lui sont si communs avec certaines voix de contralto,

qu'on a l'illusion qu'une chanteuse s'est ajoutée au concert. On lève

les yeux, on ne voit que les étuis, précieux comme des boîtes

chinoises, mais, par moment, on est encore trompé par l'appel décevant

de la sirène; parfois aussi on croit entendre un génie captif qui se

débat au fond de la docte boîte, ensorcelée et frémissante, comme un

diable dans un bénitier; parfois enfin, c'est, dans l'air, comme un

être surnaturel et pur qui passe en déroulant son message invisible.

Comme si les instrumentistes, beaucoup moins jouaient la petite phrase

qu'ils n'exécutaient les rites exigés d'elle pour qu'elle apparût, et

procédaient aux incantations nécessaires pour obtenir et prolonger

quelques instants le prodige de son évocation, Swann, qui ne pouvait

pas plus la voir que si elle avait appartenu à un monde ultra-violet,

et qui goûtait comme le rafraîchissement d'une métamorphose dans la

cécité momentanée dont il était frappé en approchant d'elle, Swann la

sentait présente, comme une déesse protectrice et confidente de son

amour, et qui pour pouvoir arriver jusqu'à lui devant la foule et

l'emmener à l'écart pour lui parler, avait revêtu le déguisement de

cette apparence sonore. Et tandis qu'elle passait, légère, apaisante

et murmurée comme un parfum, lui disant ce qu'elle avait à lui dire et

dont il scrutait tous les mots, regrettant de les voir s'envoler si

vite, il faisait involontairement avec ses lèvres le mouvement de

baiser au passage le corps harmonieux et fuyant. Il ne se sentait plus

exilé et seul puisque, elle, qui s'adressait à lui, lui parlait à

mi-voix d'Odette. Car il n'avait plus comme autrefois l'impression

qu'Odette et lui n'étaient pas connus de la petite phrase. C'est que

si souvent elle avait été témoin de leurs joies! Il est vrai que

souvent aussi elle l'avait averti de leur fragilité. Et même, alors

que dans ce temps-là il devinait de la souffrance dans son sourire,

dans son intonation limpide et désenchantée, aujourd'hui il y trouvait

plutôt la grâce d'une résignation presque gaie. De ces chagrins dont

elle lui parlait autrefois et qu'il la voyait, sans qu'il fût atteint

par eux, entraîner en souriant dans son cours sinueux et rapide, de

ces chagrins qui maintenant étaient devenus les siens sans qu'il eût

l'espérance d'en être jamais délivré, elle semblait lui dire comme

jadis de son bonheur: «Qu'est-ce, cela? tout cela n'est rien.» Et la

pensée de Swann se porta pour la première fois dans un élan de pitié

et de tendresse vers ce Vinteuil, vers ce frère inconnu et sublime qui

lui aussi avait dû tant souffrir; qu'avait pu être sa vie? au fond de

quelles douleurs avait-il puisé cette force de dieu, cette puissance

illimitée de créer? Quand c'était la petite phrase qui lui parlait de

la vanité de ses souffrances, Swann trouvait de la douceur à cette

même sagesse qui tout à l'heure pourtant lui avait paru intolérable,

quand il croyait la lire dans les visages des indifférents qui

considéraient son amour comme une divagation sans importance. C'est

que la petite phrase au contraire, quelque opinion qu'elle pût avoir

sur la brève durée de ces états de l'âme, y voyait quelque chose, non

pas comme faisaient tous ces gens, de moins sérieux que la vie

positive, mais au contraire de si supérieur à elle que seul il valait

la peine d'être exprimé. Ces charmes d'une tristesse intime, c'était

eux qu'elle essayait d'imiter, de recréer, et jusqu'à leur essence qui

est pourtant d'être incommunicables et de sembler frivoles à tout

autre qu'à celui qui les éprouve, la petite phrase l'avait captée,

rendue visible. Si bien qu'elle faisait confesser leur prix et goûter

leur douceur divine, par tous ces mêmes assistants--si seulement ils

étaient un peu musiciens--qui ensuite les méconnaîtraient dans la vie,

en chaque amour particulier qu'ils verraient naître près d'eux. Sans

doute la forme sous laquelle elle les avait codifiés ne pouvait pas se

résoudre en raisonnements. Mais depuis plus d'une année que lui

révélant à lui-même bien des richesses de son âme, l'amour de la

musique était pour quelque temps au moins né en lui, Swann tenait les

motifs musicaux pour de véritables idées, d'un autre monde, d'un autre

ordre, idées voilées de ténèbres, inconnues, impénétrables à

l'intelligence, mais qui n'en sont pas moins parfaitement distinctes

les unes des autres, inégales entre elles de valeur et de

signification. Quand après la soirée Verdurin, se faisant rejouer la

petite phrase, il avait cherché à démêler comment à la façon d'un

parfum, d'une caresse, elle le circonvenait, elle l'enveloppait, il

s'était rendu compte que c'était au faible écart entre les cinq notes

qui la composaient et au rappel constant de deux d'entre elles

qu'était due cette impression de douceur rétractée et frileuse; mais

en réalité il savait qu'il raisonnait ainsi non sur la phrase

elle-même mais sur de simples valeurs, substituées pour la commodité

de son intelligence à la mystérieuse entité qu'il avait perçue, avant

de connaître les Verdurin, à cette soirée où il avait entendu pour la

première fois la sonate. Il savait que le souvenir même du piano

faussait encore le plan dans lequel il voyait les choses de la

musique, que le champ ouvert au musicien n'est pas un clavier mesquin

de sept notes, mais un clavier incommensurable, encore presque tout

entier inconnu, où seulement çà et là, séparées par d'épaisses

ténèbres inexplorées, quelques-unes des millions de touches de

tendresse, de passion, de courage, de sérénité, qui le composent,

chacune aussi différente des autres qu'un univers d'un autre univers,

ont été découvertes par quelques grands artistes qui nous rendent le

service, en éveillant en nous le correspondant du thème qu'ils ont

trouvé, de nous montrer quelle richesse, quelle variété, cache à notre

insu cette grande nuit impénétrée et décourageante de notre âme que

nous prenons pour du vide et pour du néant. Vinteuil avait été l'un de

ces musiciens. En sa petite phrase, quoiqu'elle présentât à la raison

une surface obscure, on sentait un contenu si consistant, si

explicite, auquel elle donnait une force si nouvelle, si originale,

que ceux qui l'avaient entendue la conservaient en eux de plain-pied

avec les idées de l'intelligence. Swann s'y reportait comme à une

conception de l'amour et du bonheur dont immédiatement il savait aussi

bien en quoi elle était particulière, qu'il le savait pour la

«Princesse de Clèves», ou pour «René», quand leur nom se présentait à

sa mémoire. Même quand il ne pensait pas à la petite phrase, elle

existait latente dans son esprit au même titre que certaines autres

notions sans équivalent, comme les notions de la lumière, du son, du

relief, de la volupté physique, qui sont les riches possessions dont

se diversifie et se pare notre domaine intérieur. Peut-être les

perdrons-nous, peut-être s'effaceront-elles, si nous retournons au

néant. Mais tant que nous vivons nous ne pouvons pas plus faire que

nous ne les ayons connues que nous ne le pouvons pour quelque objet

réel, que nous ne pouvons, par exemple, douter de la lumière de la

lampe qu'on allume devant les objets métamorphosés de notre chambre

d'où s'est échappé jusqu'au souvenir de l'obscurité. Par là, la phrase

de Vinteuil avait, comme tel thème de Tristan par exemple, qui nous

représente aussi une certaine acquisition sentimentale, épousé notre

condition mortelle, pris quelque chose d'humain qui était assez

touchant. Son sort était lié à l'avenir, à la réalité de notre âme

dont elle était un des ornements les plus particuliers, les mieux

différenciés. Peut-être est-ce le néant qui est le vrai et tout notre

rêve est-il inexistant, mais alors nous sentons qu'il faudra que ces

phrases musicales, ces notions qui existent par rapport à lui, ne

soient rien non plus. Nous périrons mais nous avons pour otages ces

captives divines qui suivront notre chance. Et la mort avec elles a

quelque chose de moins amer, de moins inglorieux, peut-être de moins

probable.

Swann n'avait donc pas tort de croire que la phrase de la sonate

existât réellement. Certes, humaine à ce point de vue, elle

appartenait pourtant à un ordre de créatures surnaturelles et que nous

n'avons jamais vues, mais que malgré cela nous reconnaissons avec

ravissement quand quelque explorateur de l'invisible arrive à en

capter une, à l'amener, du monde divin où il a accès, briller quelques

instants au-dessus du nôtre. C'est ce que Vinteuil avait fait pour la

petite phrase. Swann sentait que le compositeur s'était contenté, avec

ses instruments de musique, de la dévoiler, de la rendre visible, d'en

suivre et d'en respecter le dessin d'une main si tendre, si prudente,

si délicate et si sûre que le son s'altérait à tout moment,

s'estompant pour indiquer une ombre, revivifié quand il lui fallait

suivre à la piste un plus hardi contour. Et une preuve que Swann ne se

trompait pas quand il croyait à l'existence réelle de cette phrase,

c'est que tout amateur un peu fin se fût tout de suite aperçu de

l'imposture, si Vinteuil ayant eu moins de puissance pour en voir et

en rendre les formes, avait cherché à dissimuler, en ajoutant çà et là

des traits de son cru, les lacunes de sa vision ou les défaillances de

sa main.

Elle avait disparu. Swann savait qu'elle reparaîtrait à la fin du

dernier mouvement, après tout un long morceau que le pianiste de Mme

Verdurin sautait toujours. Il y avait là d'admirables idées que Swann

n'avait pas distinguées à la première audition et qu'il percevait

maintenant, comme si elles se fussent, dans le vestiaire de sa

mémoire, débarrassées du déguisement uniforme de la nouveauté. Swann

écoutait tous les thèmes épars qui entreraient dans la composition de

la phrase, comme les prémisses dans la conclusion nécessaire, il

assistait à sa genèse. «O audace aussi géniale peut-être, se

disait-il, que celle d'un Lavoisier, d'un Ampère, l'audace d'un

Vinteuil expérimentant, découvrant les lois secrètes d'une force

inconnue, menant à travers l'inexploré, vers le seul but possible,

l'attelage invisible auquel il se fie et qu'il n'apercevra jamais.» Le

beau dialogue que Swann entendit entre le piano et le violon au

commencement du dernier morceau! La suppression des mots humains, loin

d'y laisser régner la fantaisie, comme on aurait pu croire, l'en avait

éliminée; jamais le langage parlé ne fut si inflexiblement nécessité,

ne connut à ce point la pertinence des questions, l'évidence des

réponses. D'abord le piano solitaire se plaignit, comme un oiseau

abandonné de sa compagne; le violon l'entendit, lui répondit comme

d'un arbre voisin. C'était comme au commencement du monde, comme s'il

n'y avait encore eu qu'eux deux sur la terre, ou plutôt dans ce monde

fermé à tout le reste, construit par la logique d'un créateur et où

ils ne seraient jamais que tous les deux: cette sonate. Est-ce un

oiseau, est-ce l'âme incomplète encore de la petite phrase, est-ce une

fée, invisible et gémissant dont le piano ensuite redisait tendrement

la plainte? Ses cris étaient si soudains que le violoniste devait se

précipiter sur son archet pour les recueillir. Merveilleux oiseau! le

violoniste semblait vouloir le charmer, l'apprivoiser, le capter. Déjà

il avait passé dans son âme, déjà la petite phrase évoquée agitait

comme celui d'un médium le corps vraiment possédé du violoniste. Swann

savait qu'elle allait parler encore une fois. Et il s'était si bien

dédoublé que l'attente de l'instant imminent où il allait se retrouver

en face d'elle le secoua d'un de ces sanglots qu'un beau vers ou une

triste nouvelle provoquent en nous, non pas quand nous sommes seuls,

mais si nous les apprenons à des amis en qui nous nous apercevons

comme un autre dont l'émotion probable les attendrit. Elle reparut,

mais cette fois pour se suspendre dans l'air et se jouer un instant

seulement, comme immobile, et pour expirer après. Aussi Swann ne

perdait-il rien du temps si court où elle se prorogeait. Elle était

encore là comme une bulle irisée qui se soutient. Tel un arc-en-ciel,

dont l'éclat faiblit, s'abaisse, puis se relève et avant de

s'éteindre, s'exalte un moment comme il n'avait pas encore fait: aux

deux couleurs qu'elle avait jusque-là laissé paraître, elle ajouta

d'autres cordes diaprées, toutes celles du prisme, et les fit chanter.

Swann n'osait pas bouger et aurait voulu faire tenir tranquilles aussi

les autres personnes, comme si le moindre mouvement avait pu

compromettre le prestige surnaturel, délicieux et fragile qui était si

près de s'évanouir. Personne, à dire vrai, ne songeait à parler. La

parole ineffable d'un seul absent, peut-être d'un mort (Swann ne

savait pas si Vinteuil vivait encore) s'exhalant au-dessus des rites

de ces officiants, suffisait à tenir en échec l'attention de trois

cents personnes, et faisait de cette estrade où une âme était ainsi

évoquée un des plus nobles autels où pût s'accomplir une cérémonie

surnaturelle. De sorte que quand la phrase se fut enfin défaite

flottant en lambeaux dans les motifs suivants qui déjà avaient pris sa

place, si Swann au premier instant fut irrité de voir la comtesse de

Monteriender, célèbre par ses naïvetés, se pencher vers lui pour lui

confier ses impressions avant même que la sonate fût finie, il ne put

s'empêcher de sourire, et peut-être de trouver aussi un sens profond

qu'elle n'y voyait pas, dans les mots dont elle se servit. Émerveillée

par la virtuosité des exécutants, la comtesse s'écria en s'adressant à

Swann: «C'est prodigieux, je n'ai jamais rien vu d'aussi fort...» Mais

un scrupule d'exactitude lui faisant corriger cette première

assertion, elle ajouta cette réserve: «rien d'aussi fort... depuis les

tables tournantes!»

A partir de cette soirée, Swann comprit que le sentiment qu'Odette

avait eu pour lui ne renaîtrait jamais, que ses espérances de bonheur

ne se réaliseraient plus. Et les jours où par hasard elle avait encore

été gentille et tendre avec lui, si elle avait eu quelque attention,

il notait ces signes apparents et menteurs d'un léger retour vers lui,

avec cette sollicitude attendrie et sceptique, cette joie désespérée

de ceux qui, soignant un ami arrivé aux derniers jours d'une maladie

incurable, relatent comme des faits précieux «hier, il a fait ses

comptes lui-même et c'est lui qui a relevé une erreur d'addition que

nous avions faite; il a mangé un œuf avec plaisir, s'il le digère bien

on essaiera demain d'une côtelette», quoiqu'ils les sachent dénués de

signification à la veille d'une mort inévitable. Sans doute Swann

était certain que s'il avait vécu maintenant loin d'Odette, elle

aurait fini par lui devenir indifférente, de sorte qu'il aurait été

content qu'elle quittât Paris pour toujours; il aurait eu le courage

de rester; mais il n'avait pas celui de partir.

Il en avait eu souvent la pensée. Maintenant qu'il s'était remis à son

étude sur Ver Meer il aurait eu besoin de retourner au moins quelques

jours à la Haye, à Dresde, à Brunswick. Il était persuadé qu'une

«Toilette de Diane» qui avait été achetée par le Mauritshuis à la

vente Goldschmidt comme un Nicolas Maes était en réalité de Ver Meer.

Et il aurait voulu pouvoir étudier le tableau sur place pour étayer sa

conviction. Mais quitter Paris pendant qu'Odette y était et même quand

elle était absente--car dans des lieux nouveaux où les sensations ne

sont pas amorties par l'habitude, on retrempe, on ranime une

douleur--c'était pour lui un projet si cruel, qu'il ne se sentait

capable d'y penser sans cesse que parce qu'il se savait résolu à ne

l'exécuter jamais. Mais il arrivait qu'en dormant, l'intention du

voyage renaissait en lui,--sans qu'il se rappelât que ce voyage était

impossible--et elle s'y réalisait. Un jour il rêva qu'il partait pour

un an; penché à la portière du wagon vers un jeune homme qui sur le

quai lui disait adieu en pleurant, Swann cherchait à le convaincre de

partir avec lui. Le train s'ébranlant, l'anxiété le réveilla, il se

rappela qu'il ne partait pas, qu'il verrait Odette ce soir-là, le

lendemain et presque chaque jour. Alors encore tout ému de son rêve,

il bénit les circonstances particulières qui le rendaient indépendant,

grâce auxquelles il pouvait rester près d'Odette, et aussi réussir à

ce qu'elle lui permît de la voir quelquefois; et, récapitulant tous

ces avantages: sa situation,--sa fortune, dont elle avait souvent trop

besoin pour ne pas reculer devant une rupture (ayant même, disait-on,

une arrière-pensée de se faire épouser par lui),--cette amitié de M. de

Charlus, qui à vrai dire ne lui avait jamais fait obtenir grand'chose

d'Odette, mais lui donnait la douceur de sentir qu'elle entendait

parler de lui d'une manière flatteuse par cet ami commun pour qui elle

avait une si grande estime--et jusqu'à son intelligence enfin, qu'il

employait tout entière à combiner chaque jour une intrigue nouvelle

qui rendît sa présence sinon agréable, du moins nécessaire à Odette--il

songea à ce qu'il serait devenu si tout cela lui avait manqué, il

songea que s'il avait été, comme tant d'autres, pauvre, humble, dénué,

obligé d'accepter toute besogne, ou lié à des parents, à une épouse,

il aurait pu être obligé de quitter Odette, que ce rêve dont l'effroi

était encore si proche aurait pu être vrai, et il se dit: «On ne

connaît pas son bonheur. On n'est jamais aussi malheureux qu'on

croit.» Mais il compta que cette existence durait déjà depuis

plusieurs années, que tout ce qu'il pouvait espérer c'est qu'elle

durât toujours, qu'il sacrifierait ses travaux, ses plaisirs, ses

amis, finalement toute sa vie à l'attente quotidienne d'un rendez-vous

qui ne pouvait rien lui apporter d'heureux, et il se demanda s'il ne

se trompait pas, si ce qui avait favorisé sa liaison et en avait

empêché la rupture n'avait pas desservi sa destinée, si l'événement

désirable, ce n'aurait pas été celui dont il se réjouissait tant qu'il

n'eût eu lieu qu'en rêve: son départ; il se dit qu'on ne connaît pas

son malheur, qu'on n'est jamais si heureux qu'on croit.

Quelquefois il espérait qu'elle mourrait sans souffrances dans un

accident, elle qui était dehors, dans les rues, sur les routes, du

matin au soir. Et comme elle revenait saine et sauve, il admirait que

le corps humain fût si souple et si fort, qu'il pût continuellement

tenir en échec, déjouer tous les périls qui l'environnent (et que

Swann trouvait innombrables depuis que son secret désir les avait

supputés), et permît ainsi aux êtres de se livrer chaque jour et à peu

près impunément à leur œuvre de mensonge, à la poursuite du plaisir.

Et Swann sentait bien près de son cœur ce Mahomet II dont il aimait le

portrait par Bellini et qui, ayant senti qu'il était devenu amoureux

fou d'une de ses femmes la poignarda afin, dit naïvement son biographe

vénitien, de retrouver sa liberté d'esprit. Puis il s'indignait de ne

penser ainsi qu'à soi, et les souffrances qu'il avait éprouvées lui

semblaient ne mériter aucune pitié puisque lui-même faisait si bon

marché de la vie d'Odette.

Ne pouvant se séparer d'elle sans retour, du moins, s'il l'avait vue

sans séparations, sa douleur aurait fini par s'apaiser et peut-être

son amour par s'éteindre. Et du moment qu'elle ne voulait pas quitter

Paris à jamais, il eût souhaité qu'elle ne le quittât jamais. Du moins

comme il savait que la seule grande absence qu'elle faisait était tous

les ans celle d'août et septembre, il avait le loisir plusieurs mois

d'avance d'en dissoudre l'idée amère dans tout le Temps à venir qu'il

portait en lui par anticipation et qui, composé de jours homogènes aux

jours actuels, circulait transparent et froid en son esprit où il

entretenait la tristesse, mais sans lui causer de trop vives

souffrances. Mais cet avenir intérieur, ce fleuve, incolore, et libre,

voici qu'une seule parole d'Odette venait l'atteindre jusqu'en Swann

et, comme un morceau de glace, l'immobilisait, durcissait sa fluidité,

le faisait geler tout entier; et Swann s'était senti soudain rempli

d'une masse énorme et infrangible qui pesait sur les parois

intérieures de son être jusqu'à le faire éclater: c'est qu'Odette lui

avait dit, avec un regard souriant et sournois qui l'observait:

«Forcheville va faire un beau voyage, à la Pentecôte. Il va en

Égypte», et Swann avait aussitôt compris que cela signifiait: «Je vais

aller en Égypte à la Pentecôte avec Forcheville.» Et en effet, si

quelques jours après, Swann lui disait: «Voyons, à propos de ce voyage

que tu m'as dit que tu ferais avec Forcheville», elle répondait

étourdiment: «Oui, mon petit, nous partons le 19, on t'enverra une vue

des Pyramides.» Alors il voulait apprendre si elle était la maîtresse

de Forcheville, le lui demander à elle-même. Il savait que,

superstitieuse comme elle était, il y avait certains parjures qu'elle

ne ferait pas et puis la crainte, qui l'avait retenu jusqu'ici,

d'irriter Odette en l'interrogeant, de se faire détester d'elle,

n'existait plus maintenant qu'il avait perdu tout espoir d'en être

jamais aimé.

Un jour il reçut une lettre anonyme, qui lui disait qu'Odette avait

été la maîtresse d'innombrables hommes (dont on lui citait

quelques-uns parmi lesquels Forcheville, M. de Bréauté et le peintre),

de femmes, et qu'elle fréquentait les maisons de passe. Il fut

tourmenté de penser qu'il y avait parmi ses amis un être capable de

lui avoir adressé cette lettre (car par certains détails elle révélait

chez celui qui l'avait écrite une connaissance familière de la vie de

Swann). Il chercha qui cela pouvait être. Mais il n'avait jamais eu

aucun soupçon des actions inconnues des êtres, de celles qui sont sans

liens visibles avec leurs propos. Et quand il voulut savoir si c'était

plutôt sous le caractère apparent de M. de Charlus, de M. des Laumes,

de M. d'Orsan, qu'il devait situer la région inconnue où cet acte

ignoble avait dû naître, comme aucun de ces hommes n'avait jamais

approuvé devant lui les lettres anonymes et que tout ce qu'ils lui

avaient dit impliquait qu'ils les réprouvaient, il ne vit pas de

raisons pour relier cette infamie plutôt à la nature de l'un que de

l'autre. Celle de M. de Charlus était un peu d'un détraqué mais

foncièrement bonne et tendre; celle de M. des Laumes un peu sèche mais

saine et droite. Quant à M. d'Orsan, Swann, n'avait jamais rencontré

personne qui dans les circonstances même les plus tristes vînt à lui

avec une parole plus sentie, un geste plus discret et plus juste.

C'était au point qu'il ne pouvait comprendre le rôle peu délicat qu'on

prêtait à M. d'Orsan dans la liaison qu'il avait avec une femme riche,

et que chaque fois que Swann pensait à lui il était obligé de laisser

de côté cette mauvaise réputation inconciliable avec tant de

témoignages certains de délicatesse. Un instant Swann sentit que son

esprit s'obscurcissait et il pensa à autre chose pour retrouver un peu

de lumière. Puis il eut le courage de revenir vers ces réflexions.

Mais alors après n'avoir pu soupçonner personne, il lui fallut

soupçonner tout le monde. Après tout M. de Charlus l'aimait, avait bon

cœur. Mais c'était un névropathe, peut-être demain pleurerait-il de le

savoir malade, et aujourd'hui par jalousie, par colère, sur quelque

idée subite qui s'était emparée de lui, avait-il désiré lui faire du

mal. Au fond, cette race d'hommes est la pire de toutes. Certes, le

prince des Laumes était bien loin d'aimer Swann autant que M. de

Charlus. Mais à cause de cela même il n'avait pas avec lui les mêmes

susceptibilités; et puis c'était une nature froide sans doute, mais

aussi incapable de vilenies que de grandes actions. Swann se repentait

de ne s'être pas attaché, dans la vie, qu'à de tels êtres. Puis il

songeait que ce qui empêche les hommes de faire du mal à leur

prochain, c'est la bonté, qu'il ne pouvait au fond répondre que de

natures analogues à la sienne, comme était, à l'égard du cœur, celle

de M. de Charlus. La seule pensée de faire cette peine à Swann eût

révolté celui-ci. Mais avec un homme insensible, d'une autre humanité,

comme était le prince des Laumes, comment prévoir à quels actes

pouvaient le conduire des mobiles d'une essence différente. Avoir du

cœur c'est tout, et M. de Charlus en avait. M. d'Orsan n'en manquait

pas non plus et ses relations cordiales mais peu intimes avec Swann,

nées de l'agrément que, pensant de même sur tout, ils avaient à causer

ensemble, étaient de plus de repos que l'affection exaltée de M. de

Charlus, capable de se porter à des actes de passion, bons ou mauvais.

S'il y avait quelqu'un par qui Swann s'était toujours senti compris et

délicatement aimé, c'était par M. d'Orsan. Oui, mais cette vie peu

honorable qu'il menait? Swann regrettait de n'en avoir pas tenu

compte, d'avoir souvent avoué en plaisantant qu'il n'avait jamais

éprouvé si vivement des sentiments de sympathie et d'estime que dans

la société d'une canaille. Ce n'est pas pour rien, se disait-il

maintenant, que depuis que les hommes jugent leur prochain, c'est sur

ses actes. Il n'y a que cela qui signifie quelque chose, et nullement

ce que nous disons, ce que nous pensons. Charlus et des Laumes peuvent

avoir tels ou tels défauts, ce sont d'honnêtes gens. Orsan n'en a

peut-être pas, mais ce n'est pas un honnête homme. Il a pu mal agir

une fois de plus. Puis Swann soupçonna Rémi, qui il est vrai n'aurait

pu qu'inspirer la lettre, mais cette piste lui parut un instant la

bonne. D'abord Lorédan avait des raisons d'en vouloir à Odette. Et

puis comment ne pas supposer que nos domestiques, vivant dans une

situation inférieure à la nôtre, ajoutant à notre fortune et à nos

défauts des richesses et des vices imaginaires pour lesquels ils nous

envient et nous méprisent, se trouveront fatalement amenés à agir

autrement que des gens de notre monde. Il soupçonna aussi mon

grand-père. Chaque fois que Swann lui avait demandé un service, ne le

lui avait-il pas toujours refusé? puis avec ses idées bourgeoises il

avait pu croire agir pour le bien de Swann. Celui-ci soupçonna encore

Bergotte, le peintre, les Verdurin, admira une fois de plus au passage

la sagesse des gens du monde de ne pas vouloir frayer avec ces milieux

artistes où de telles choses sont possibles, peut-être même avouées

sous le nom de bonnes farces; mais il se rappelait des traits de

droiture de ces bohèmes, et les rapprocha de la vie d'expédients,

presque d'escroqueries, où le manque d'argent, le besoin de luxe, la

corruption des plaisirs conduisent souvent l'aristocratie. Bref cette

lettre anonyme prouvait qu'il connaissait un être capable de

scélératesse, mais il ne voyait pas plus de raison pour que cette

scélératesse fût cachée dans le tuf--inexploré d'autrui--du caractère de

l'homme tendre que de l'homme froid, de l'artiste que du bourgeois, du

grand seigneur que du valet. Quel critérium adopter pour juger les

hommes? au fond il n'y avait pas une seule des personnes qu'il

connaissait qui ne pût être capable d'une infamie. Fallait-il cesser

de les voir toutes? Son esprit se voila; il passa deux ou trois fois

ses mains sur son front, essuya les verres de son lorgnon avec son

mouchoir, et, songeant qu'après tout, des gens qui le valaient

fréquentaient M. de Charlus, le prince des Laumes, et les autres, il

se dit que cela signifiait sinon qu'ils fussent incapables d'infamie,

du moins, que c'est une nécessité de la vie à laquelle chacun se

soumet de fréquenter des gens qui n'en sont peut-être pas incapables.

Et il continua à serrer la main à tous ces amis qu'il avait

soupçonnés, avec cette réserve de pur style qu'ils avaient peut-être

cherché à le désespérer. Quant au fond même de la lettre, il ne s'en

inquiéta pas, car pas une des accusations formulées contre Odette

n'avait l'ombre de vraisemblance. Swann comme beaucoup de gens avait

l'esprit paresseux et manquait d'invention. Il savait bien comme une

vérité générale que la vie des êtres est pleine de contrastes, mais

pour chaque être en particulier il imaginait toute la partie de sa vie

qu'il ne connaissait pas comme identique à la partie qu'il

connaissait. Il imaginait ce qu'on lui taisait à l'aide de ce qu'on

lui disait. Dans les moments où Odette était auprès de lui, s'ils

parlaient ensemble d'une action indélicate commise, ou d'un sentiment

indélicat éprouvé, par un autre, elle les flétrissait en vertu des

mêmes principes que Swann avait toujours entendu professer par ses

parents et auxquels il était resté fidèle; et puis elle arrangeait ses

fleurs, elle buvait une tasse de thé, elle s'inquiétait des travaux de

Swann. Donc Swann étendait ces habitudes au reste de la vie d'Odette,

il répétait ces gestes quand il voulait se représenter les moments où

elle était loin de lui. Si on la lui avait dépeinte telle qu'elle

était, ou plutôt qu'elle avait été si longtemps avec lui, mais auprès

d'un autre homme, il eût souffert, car cette image lui eût paru

vraisemblable. Mais qu'elle allât chez des maquerelles, se livrât à

des orgies avec des femmes, qu'elle menât la vie crapuleuse de

créatures abjectes, quelle divagation insensée à la réalisation de

laquelle, Dieu merci, les chrysanthèmes imaginés, les thés successifs,

les indignations vertueuses ne laissaient aucune place. Seulement de

temps à autre, il laissait entendre à Odette que par méchanceté, on

lui racontait tout ce qu'elle faisait; et, se servant à propos, d'un

détail insignifiant mais vrai, qu'il avait appris par hasard, comme

s'il était le seul petit bout qu'il laissât passer malgré lui, entre

tant d'autres, d'une reconstitution complète de la vie d'Odette qu'il

tenait cachée en lui, il l'amenait à supposer qu'il était renseigné

sur des choses qu'en réalité il ne savait ni même ne soupçonnait, car

si bien souvent il adjurait Odette de ne pas altérer la vérité,

c'était seulement, qu'il s'en rendît compte ou non, pour qu'Odette lui

dît tout ce qu'elle faisait. Sans doute, comme il le disait à Odette,

il aimait la sincérité, mais il l'aimait comme une proxénète pouvant

le tenir au courant de la vie de sa maîtresse. Aussi son amour de la

sincérité n'étant pas désintéressé, ne l'avait pas rendu meilleur. La

vérité qu'il chérissait c'était celle que lui dirait Odette; mais

lui-même, pour obtenir cette vérité, ne craignait pas de recourir au

mensonge, le mensonge qu'il ne cessait de peindre à Odette comme

conduisant à la dégradation toute créature humaine. En somme il

mentait autant qu'Odette parce que plus malheureux qu'elle, il n'était

pas moins égoïste. Et elle, entendant Swann lui raconter ainsi à

elle-même des choses qu'elle avait faites, le regardait d'un air

méfiant, et, à toute aventure, fâché, pour ne pas avoir l'air de

s'humilier et de rougir de ses actes.

Un jour, étant dans la période de calme la plus longue qu'il eût

encore pu traverser sans être repris d'accès de jalousie, il avait

accepté d'aller le soir au théâtre avec la princesse des Laumes. Ayant

ouvert le journal, pour chercher ce qu'on jouait, la vue du titre: Les

Filles de Marbre de Théodore Barrière le frappa si cruellement qu'il

eut un mouvement de recul et détourna la tête. Éclairé comme par la

lumière de la rampe, à la place nouvelle où il figurait, ce mot de

«marbre» qu'il avait perdu la faculté de distinguer tant il avait

l'habitude de l'avoir souvent sous les yeux, lui était soudain

redevenu visible et l'avait aussitôt fait souvenir de cette histoire

qu'Odette lui avait racontée autrefois, d'une visite qu'elle avait

faite au Salon du Palais de l'Industrie avec Mme Verdurin et où

celle-ci lui avait dit: «Prends garde, je saurai bien te dégeler, tu

n'es pas de marbre.» Odette lui avait affirmé que ce n'était qu'une

plaisanterie, et il n'y avait attaché aucune importance. Mais il avait

alors plus de confiance en elle qu'aujourd'hui. Et justement la lettre

anonyme parlait d'amour de ce genre. Sans oser lever les yeux vers le

journal, il le déplia, tourna une feuille pour ne plus voir ce mot:

«Les Filles de Marbre» et commença à lire machinalement les nouvelles

des départements. Il y avait eu une tempête dans la Manche, on

signalait des dégâts à Dieppe, à Cabourg, à Beuzeval. Aussitôt il fit

un nouveau mouvement en arrière.

Le nom de Beuzeval l'avait fait penser à celui d'une autre localité de

cette région, Beuzeville, qui porte uni à celui-là par un trait

d'union, un autre nom, celui de Bréauté, qu'il avait vu souvent sur

les cartes, mais dont pour la première fois il remarquait que c'était

le même que celui de son ami M. de Bréauté dont la lettre anonyme

disait qu'il avait été l'amant d'Odette. Après tout, pour M. de

Bréauté, l'accusation n'était pas invraisemblable; mais en ce qui

concernait Mme Verdurin, il y avait impossibilité. De ce qu'Odette

mentait quelquefois, on ne pouvait conclure qu'elle ne disait jamais

la vérité et dans ces propos qu'elle avait échangés avec Mme Verdurin

et qu'elle avait racontés elle-même à Swann, il avait reconnu ces

plaisanteries inutiles et dangereuses que, par inexpérience de la vie

et ignorance du vice, tiennent des femmes dont ils révèlent

l'innocence, et qui--comme par exemple Odette--sont plus éloignées

qu'aucune d'éprouver une tendresse exaltée pour une autre femme.

Tandis qu'au contraire, l'indignation avec laquelle elle avait

repoussé les soupçons qu'elle avait involontairement fait naître un

instant en lui par son récit, cadrait avec tout ce qu'il savait des

goûts, du tempérament de sa maîtresse. Mais à ce moment, par une de

ces inspirations de jaloux, analogues à celle qui apporte au poète ou

au savant, qui n'a encore qu'une rime ou qu'une observation, l'idée ou

la loi qui leur donnera toute leur puissance, Swann se rappela pour la

première fois une phrase qu'Odette lui avait dite il y avait déjà deux

ans: «Oh! Mme Verdurin, en ce moment il n'y en a que pour moi, je suis

un amour, elle m'embrasse, elle veut que je fasse des courses avec

elle, elle veut que je la tutoie.» Loin de voir alors dans cette

phrase un rapport quelconque avec les absurdes propos destinés à

simuler le vice que lui avait racontés Odette, il l'avait accueillie

comme la preuve d'une chaleureuse amitié. Maintenant voilà que le

souvenir de cette tendresse de Mme Verdurin était venu brusquement

rejoindre le souvenir de sa conversation de mauvais goût. Il ne

pouvait plus les séparer dans son esprit, et les vit mêlées aussi dans

la réalité, la tendresse donnant quelque chose de sérieux et

d'important à ces plaisanteries qui en retour lui faisaient perdre de

son innocence. Il alla chez Odette. Il s'assit loin d'elle. Il n'osait

l'embrasser, ne sachant si en elle, si en lui, c'était l'affection ou

la colère qu'un baiser réveillerait. Il se taisait, il regardait

mourir leur amour. Tout à coup il prit une résolution.

--Odette, lui dit-il, mon chéri, je sais bien que je suis odieux, mais

il faut que je te demande des choses. Tu te souviens de l'idée que

j'avais eue à propos de toi et de Mme Verdurin? Dis-moi si c'était

vrai, avec elle ou avec une autre.

Elle secoua la tête en fronçant la bouche, signe fréquemment employé

par les gens pour répondre qu'ils n'iront pas, que cela les ennuie a

quelqu'un qui leur a demandé: «Viendrez-vous voir passer la cavalcade,

assisterez-vous à la Revue?» Mais ce hochement de tête affecté ainsi

d'habitude à un événement à venir mêle à cause de cela de quelque

incertitude la dénégation d'un événement passé. De plus il n'évoque

que des raisons de convenance personnelle plutôt que la réprobation,

qu'une impossibilité morale. En voyant Odette lui faire ainsi le signe

que c'était faux, Swann comprit que c'était peut-être vrai.

--Je te l'ai dit, tu le sais bien, ajouta-t-elle d'un air irrité et

malheureux.

--Oui, je sais, mais en es-tu sûre? Ne me dis pas: «Tu le sais bien»,

dis-moi: «Je n'ai jamais fait ce genre de choses avec aucune femme.»

Elle répéta comme une leçon, sur un ton ironique et comme si elle

voulait se débarrasser de lui:

--Je n'ai jamais fait ce genre de choses avec aucune femme.

--Peux-tu me le jurer sur ta médaille de Notre-Dame de Laghet?

Swann savait qu'Odette ne se parjurerait pas sur cette médaille-là.

--«Oh! que tu me rends malheureuse, s'écria-t-elle en se dérobant par

un sursaut à l'étreinte de sa question. Mais as-tu bientôt fini?

Qu'est-ce que tu as aujourd'hui? Tu as donc décidé qu'il fallait que

je te déteste, que je t'exècre? Voilà, je voulais reprendre avec toi

le bon temps comme autrefois et voilà ton remerciement!»

Mais, ne la lâchant pas, comme un chirurgien attend la fin du spasme

qui interrompt son intervention mais ne l'y fait pas renoncer:

--Tu as bien tort de te figurer que je t'en voudrais le moins du monde,

Odette, lui dit-il avec une douceur persuasive et menteuse. Je ne te

parle jamais que de ce que je sais, et j'en sais toujours bien plus

long que je ne dis. Mais toi seule peux adoucir par ton aveu ce qui me

fait te haïr tant que cela ne m'a été dénoncé que par d'autres. Ma

colère contre toi ne vient pas de tes actions, je te pardonne tout

puisque je t'aime, mais de ta fausseté, de ta fausseté absurde qui te

fait persévérer à nier des choses que je sais. Mais comment veux-tu

que je puisse continuer à t'aimer, quand je te vois me soutenir, me

jurer une chose que je sais fausse. Odette, ne prolonge pas cet

instant qui est une torture pour nous deux. Si tu le veux ce sera fini

dans une seconde, tu seras pour toujours délivrée. Dis-moi sur ta

médaille, si oui ou non, tu as jamais fais ces choses.

--Mais je n'en sais rien, moi, s'écria-t-elle avec colère, peut-être il

y a très longtemps, sans me rendre compte de ce que je faisais,

peut-être deux ou trois fois.

Swann avait envisagé toutes les possibilités. La réalité est donc

quelque chose qui n'a aucun rapport avec les possibilités, pas plus

qu'un coup de couteau que nous recevons avec les légers mouvements des

nuages au-dessus de notre tête, puisque ces mots: «deux ou trois fois»

marquèrent à vif une sorte de croix dans son cœur. Chose étrange que

ces mots «deux ou trois fois», rien que des mots, des mots prononcés

dans l'air, à distance, puissent ainsi déchirer le cœur comme s'ils le

touchaient véritablement, puissent rendre malade, comme un poison

qu'on absorberait. Involontairement Swann pensa à ce mot qu'il avait

entendu chez Mme de Saint-Euverte: «C'est ce que j'ai vu de plus fort

depuis les tables tournantes.» Cette souffrance qu'il ressentait ne

ressemblait à rien de ce qu'il avait cru. Non pas seulement parce que

dans ses heures de plus entière méfiance il avait rarement imaginé si

loin dans le mal, mais parce que même quand il imaginait cette chose,

elle restait vague, incertaine, dénuée de cette horreur particulière

qui s'était échappée des mots «peut-être deux ou trois fois»,

dépourvue de cette cruauté spécifique aussi différente de tout ce

qu'il avait connu qu'une maladie dont on est atteint pour la première

fois. Et pourtant cette Odette d'où lui venait tout ce mal, ne lui

était pas moins chère, bien au contraire plus précieuse, comme si au

fur et à mesure que grandissait la souffrance, grandissait en même

temps le prix du calmant, du contrepoison que seule cette femme

possédait. Il voulait lui donner plus de soins comme à une maladie

qu'on découvre soudain plus grave. Il voulait que la chose affreuse

qu'elle lui avait dit avoir faite «deux ou trois fois» ne pût pas se

renouveler. Pour cela il lui fallait veiller sur Odette. On dit

souvent qu'en dénonçant à un ami les fautes de sa maîtresse, on ne

réussit qu'à le rapprocher d'elle parce qu'il ne leur ajoute pas foi,

mais combien davantage s'il leur ajoute foi. Mais, se disait Swann,

comment réussir à la protéger? Il pouvait peut-être la préserver d'une

certaine femme mais il y en avait des centaines d'autres et il comprit

quelle folie avait passé sur lui quand il avait le soir où il n'avait

pas trouvé Odette chez les Verdurin, commencé de désirer la

possession, toujours impossible, d'un autre être. Heureusement pour

Swann, sous les souffrances nouvelles qui venaient d'entrer dans son

âme comme des hordes d'envahisseurs, il existait un fond de nature

plus ancien, plus doux et silencieusement laborieux, comme les

cellules d'un organe blessé qui se mettent aussitôt en mesure de

refaire les tissus lésés, comme les muscles d'un membre paralysé qui

tendent à reprendre leurs mouvements. Ces plus anciens, plus

autochtones habitants de son âme, employèrent un instant toutes les

forces de Swann à ce travail obscurément réparateur qui donne

l'illusion du repos à un convalescent, à un opéré. Cette fois-ci ce

fut moins comme d'habitude dans le cerveau de Swann que se produisit

cette détente par épuisement, ce fut plutôt dans son cœur. Mais toutes

les choses de la vie qui ont existé une fois tendent à se récréer, et

comme un animal expirant qu'agite de nouveau le sursaut d'une

convulsion qui semblait finie, sur le cœur, un instant épargné, de

Swann, d'elle-même la même souffrance vint retracer la même croix. Il

se rappela ces soirs de clair de lune, où allongé dans sa victoria qui

le menait rue La Pérouse, il cultivait voluptueusement en lui les

émotions de l'homme amoureux, sans savoir le fruit empoisonné qu'elles

produiraient nécessairement. Mais toutes ces pensées ne durèrent que

l'espace d'une seconde, le temps qu'il portât la main à son cœur,

reprit sa respiration et parvint à sourire pour dissimuler sa torture.

Déjà il recommençait à poser ses questions. Car sa jalousie qui avait

pris une peine qu'un ennemi ne se serait pas donnée pour arriver à lui

faire asséner ce coup, à lui faire faire la connaissance de la douleur

la plus cruelle qu'il eût encore jamais connue, sa jalousie ne

trouvait pas qu'il eut assez souffert et cherchait à lui faire

recevoir une blessure plus profonde encore. Telle comme une divinité

méchante, sa jalousie inspirait Swann et le poussait à sa perte. Ce ne

fut pas sa faute, mais celle d'Odette seulement si d'abord son

supplice ne s'aggrava pas.

--Ma chérie, lui dit-il, c'est fini, était-ce avec une personne que je

connais?

--Mais non je te jure, d'ailleurs je crois que j'ai exagéré, que je

n'ai pas été jusque-là.

Il sourit et reprit:

--Que veux-tu? cela ne fait rien, mais c'est malheureux que tu ne

puisses pas me dire le nom. De pouvoir me représenter la personne,

cela m'empêcherait de plus jamais y penser. Je le dis pour toi parce

que je ne t'ennuierais plus. C'est si calmant de se représenter les

choses. Ce qui est affreux c'est ce qu'on ne peut pas imaginer. Mais

tu as déjà été si gentille, je ne veux pas te fatiguer. Je te remercie

de tout mon cœur de tout le bien que tu m'as fait. C'est fini.

Seulement ce mot: «Il y a combien de temps?»

--Oh! Charles, mais tu ne vois pas que tu me tues, c'est tout ce qu'il

y a de plus ancien. Je n'y avais jamais repensé, on dirait que tu veux

absolument me redonner ces idées-là. Tu seras bien avancé, dit-elle,

avec une sottise inconsciente et une méchanceté voulue.

--Oh! je voulais seulement savoir si c'est depuis que je te connais.

Mais ce serait si naturel, est-ce que ça se passait ici; tu ne peux

pas me dire un certain soir, que je me représente ce que je faisais ce

soir-là; tu comprends bien qu'il n'est pas possible que tu ne te

rappelles pas avec qui, Odette, mon amour.

--Mais je ne sais pas, moi, je crois que c'était au Bois un soir où tu

es venu nous retrouver dans l'île. Tu avais dîné chez la princesse des

Laumes, dit-elle, heureuse de fournir un détail précis qui attestait

sa véracité. A une table voisine il y avait une femme que je n'avais

pas vue depuis très longtemps. Elle m'a dit: «Venez donc derrière le

petit rocher voir l'effet du clair de lune sur l'eau.» D'abord j'ai

bâillé et j'ai répondu: «Non, je suis fatiguée et je suis bien ici.»

Elle a assuré qu'il n'y avait jamais eu un clair de lune pareil. Je

lui ai dit «cette blague!» je savais bien où elle voulait en venir.

Odette racontait cela presque en riant, soit que cela lui parût tout

naturel, ou parce qu'elle croyait en atténuer ainsi l'importance, ou

pour ne pas avoir l'air humilié. En voyant le visage de Swann, elle

changea de ton:

--Tu es un misérable, tu te plais à me torturer, à me faire faire des

mensonges que je dis afin que tu me laisses tranquille.

Ce second coup porté à Swann était plus atroce encore que le premier.

Jamais il n'avait supposé que ce fût une chose aussi récente, cachée à

ses yeux qui n'avaient pas su la découvrir, non dans un passé qu'il

n'avait pas connu, mais dans des soirs qu'il se rappelait si bien,

qu'il avait vécus avec Odette, qu'il avait cru connus si bien par lui

et qui maintenant prenaient rétrospectivement quelque chose de fourbe

et d'atroce; au milieu d'eux tout d'un coup se creusait cette

ouverture béante, ce moment dans l'Ile du Bois. Odette sans être

intelligente avait le charme du naturel. Elle avait raconté, elle

avait mimé cette scène avec tant de simplicité que Swann haletant

voyait tout; le bâillement d'Odette, le petit rocher. Il l'entendait

répondre--gaiement, hélas!: «Cette blague»!!! Il sentait qu'elle ne

dirait rien de plus ce soir, qu'il n'y avait aucune révélation

nouvelle à attendre en ce moment; il se taisait; il lui dit:

--Mon pauvre chéri, pardonne-moi, je sens que je te fais de la peine,

c'est fini, je n'y pense plus.

Mais elle vit que ses yeux restaient fixés sur les choses qu'il ne

savait pas et sur ce passé de leur amour, monotone et doux dans sa

mémoire parce qu'il était vague, et que déchirait maintenant comme une

blessure cette minute dans l'île du Bois, au clair de lune, après le

dîner chez la princesse des Laumes. Mais il avait tellement pris

l'habitude de trouver la vie intéressante--d'admirer les curieuses

découvertes qu'on peut y faire--que tout en souffrant au point de

croire qu'il ne pourrait pas supporter longtemps une pareille douleur,

il se disait: «La vie est vraiment étonnante et réserve de belles

surprises; en somme le vice est quelque chose de plus répandu qu'on ne

croit. Voilà une femme en qui j'avais confiance, qui a l'air si

simple, si honnête, en tous cas, si même elle était légère, qui

semblait bien normale et saine dans ses goûts: sur une dénonciation

invraisemblable, je l'interroge et le peu qu'elle m'avoue révèle bien

plus que ce qu'on eût pu soupçonner.» Mais il ne pouvait pas se borner

à ces remarques désintéressées. Il cherchait à apprécier exactement la

valeur de ce qu'elle lui avait raconté, afin de savoir s'il devait

conclure que ces choses, elle les avait faites souvent, qu'elles se

renouvelleraient. Il se répétait ces mots qu'elle avait dits: «Je

voyais bien où elle voulait en venir», «Deux ou trois fois», «Cette

blague!» mais ils ne reparaissaient pas désarmés dans la mémoire de

Swann, chacun d'eux tenait son couteau et lui en portait un nouveau

coup. Pendant bien longtemps, comme un malade ne peut s'empêcher

d'essayer à toute minute de faire le mouvement qui lui est douloureux,

il se redisait ces mots: «Je suis bien ici», «Cette blague!», mais la

souffrance était si forte qu'il était obligé de s'arrêter. Il

s'émerveillait que des actes que toujours il avait jugés si

légèrement, si gaiement, maintenant fussent devenus pour lui graves

comme une maladie dont on peut mourir. Il connaissait bien des femmes

à qui il eût pu demander de surveiller Odette. Mais comment espérer

qu'elles se placeraient au même point de vue que lui et ne resteraient

pas à celui qui avait été si longtemps le sien, qui avait toujours

guidé sa vie voluptueuse, ne lui diraient pas en riant: «Vilain jaloux

qui veut priver les autres d'un plaisir.» Par quelle trappe

soudainement abaissée (lui qui n'avait eu autrefois de son amour pour

Odette que des plaisirs délicats) avait-il été brusquement précipité

dans ce nouveau cercle de l'enfer d'où il n'apercevait pas comment il

pourrait jamais sortir. Pauvre Odette! il ne lui en voulait pas. Elle

n'était qu'à demi coupable. Ne disait-on pas que c'était par sa propre

mère qu'elle avait été livrée, presque enfant, à Nice, à un riche

Anglais. Mais quelle vérité douloureuse prenait pour lui ces lignes du

Journal d'un Poète d'Alfred de Vigny qu'il avait lues avec

indifférence autrefois: «Quand on se sent pris d'amour pour une femme,

on devrait se dire: Comment est-elle entourée? Quelle a été sa vie?

Tout le bonheur de la vie est appuyé là-dessus.» Swann s'étonnait que

de simples phrases épelées par sa pensée, comme «Cette blague!», «Je

voyais bien où elle voulait en venir» pussent lui faire si mal. Mais

il comprenait que ce qu'il croyait de simples phrases n'était que les

pièces de l'armature entre lesquelles tenait, pouvait lui être rendue,

la souffrance qu'il avait éprouvée pendant le récit d'Odette. Car

c'était bien cette souffrance-là qu'il éprouvait de nouveau. Il avait

beau savoir maintenant,--même, il eut beau, le temps passant, avoir un

peu oublié, avoir pardonné--, au moment où il se redisait ses mots, la

souffrance ancienne le refaisait tel qu'il était avant qu'Odette ne

parlât: ignorant, confiant; sa cruelle jalousie le replaçait pour le

faire frapper par l'aveu d'Odette dans la position de quelqu'un qui ne

sait pas encore, et au bout de plusieurs mois cette vieille histoire

le bouleversait toujours comme une révélation. Il admirait la terrible

puissance recréatrice de sa mémoire. Ce n'est que de l'affaiblissement

de cette génératrice dont la fécondité diminue avec l'âge qu'il

pouvait espérer un apaisement à sa torture. Mais quand paraissait un

peu épuisé le pouvoir qu'avait de le faire souffrir un des mots

prononcés par Odette, alors un de ceux sur lesquels l'esprit de Swann

s'était moins arrêté jusque-là, un mot presque nouveau venait relayer

les autres et le frappait avec une vigueur intacte. La mémoire du soir

où il avait dîné chez la princesse des Laumes lui était douloureuse,

mais ce n'était que le centre de son mal. Celui-ci irradiait

confusément à l'entour dans tous les jours avoisinants. Et à quelque

point d'elle qu'il voulût toucher dans ses souvenirs, c'est la saison

tout entière où les Verdurin avaient si souvent dîné dans l'île du

Bois qui lui faisait mal. Si mal que peu à peu les curiosités

qu'excitait en lui sa jalousie furent neutralisées par la peur des

tortures nouvelles qu'il s'infligerait en les satisfaisant. Il se

rendait compte que toute la période de la vie d'Odette écoulée avant

qu'elle ne le rencontrât, période qu'il n'avait jamais cherché à se

représenter, n'était pas l'étendue abstraite qu'il voyait vaguement,

mais avait été faite d'années particulières, remplie d'incidents

concrets. Mais en les apprenant, il craignait que ce passé incolore,

fluide et supportable, ne prît un corps tangible et immonde, un visage

individuel et diabolique. Et il continuait à ne pas chercher à le

concevoir non plus par paresse de penser, mais par peur de souffrir.

Il espérait qu'un jour il finirait par pouvoir entendre le nom de

l'île du Bois, de la princesse des Laumes, sans ressentir le

déchirement ancien, et trouvait imprudent de provoquer Odette à lui

fournir de nouvelles paroles, le nom d'endroits, de circonstances

différentes qui, son mal à peine calmé, le feraient renaître sous une

autre forme.

Mais souvent les choses qu'il ne connaissait pas, qu'il redoutait

maintenant de connaître, c'est Odette elle-même qui les lui révélait

spontanément, et sans s'en rendre compte; en effet l'écart que le vice

mettait entre la vie réelle d'Odette et la vie relativement innocente

que Swann avait cru, et bien souvent croyait encore, que menait sa

maîtresse, cet écart Odette en ignorait l'étendue: un être vicieux,

affectant toujours la même vertu devant les êtres de qui il ne veut

pas que soient soupçonnés ses vices, n'a pas de contrôle pour se

rendre compte combien ceux-ci, dont la croissance continue est

insensible pour lui-même l'entraînent peu à peu loin des façons de

vivre normales. Dans leur cohabitation, au sein de l'esprit d'Odette,

avec le souvenir des actions qu'elle cachait à Swann, d'autres peu à

peu en recevaient le reflet, étaient contagionnées par elles, sans

qu'elle pût leur trouver rien d'étrange, sans qu'elles détonassent

dans le milieu particulier où elle les faisait vivre en elle; mais si

elle les racontait à Swann, il était épouvanté par la révélation de

l'ambiance qu'elles trahissaient. Un jour il cherchait, sans blesser

Odette, à lui demander si elle n'avait jamais été chez des

entremetteuses. A vrai dire il était convaincu que non; la lecture de

la lettre anonyme en avait introduit la supposition dans son

intelligence, mais d'une façon mécanique; elle n'y avait rencontré

aucune créance, mais en fait y était restée, et Swann, pour être

débarrassé de la présence purement matérielle mais pourtant gênante du

soupçon, souhaitait qu'Odette l'extirpât. «Oh! non! Ce n'est pas que

je ne sois pas persécutée pour cela, ajouta-t-elle, en dévoilant dans

un sourire une satisfaction de vanité qu'elle ne s'apercevait plus ne

pas pouvoir paraître légitime à Swann. Il y en a une qui est encore

restée plus de deux heures hier à m'attendre, elle me proposait

n'importe quel prix. Il paraît qu'il y a un ambassadeur qui lui a dit:

«Je me tue si vous ne me l'amenez pas.» On lui a dit que j'étais

sortie, j'ai fini par aller moi-même lui parler pour qu'elle s'en

aille. J'aurais voulu que tu voies comme je l'ai reçue, ma femme de

chambre qui m'entendait de la pièce voisine m'a dit que je criais à

tue-tête: «Mais puisque je vous dis que je ne veux pas! C'est une idée

comme ça, ça ne me plaît pas. Je pense que je suis libre de faire ce

que je veux tout de même! Si j'avais besoin d'argent, je comprends...»

Le concierge a ordre de ne plus la laisser entrer, il dira que je suis

à la campagne. Ah! j'aurais voulu que tu sois caché quelque part. Je

crois que tu aurais été content, mon chéri. Elle a du bon, tout de

même, tu vois, ta petite Odette, quoiqu'on la trouve si détestable.»

D'ailleurs ses aveux même, quand elle lui en faisait, de fautes

qu'elle le supposait avoir découvertes, servaient plutôt pour Swann de

point de départ à de nouveaux doutes qu'ils ne mettaient un terme aux

anciens. Car ils n'étaient jamais exactement proportionnés à ceux-ci.

Odette avait eu beau retrancher de sa confession tout l'essentiel, il

restait dans l'accessoire quelque chose que Swann n'avait jamais

imaginé, qui l'accablait de sa nouveauté et allait lui permettre de

changer les termes du problème de sa jalousie. Et ces aveux il ne

pouvait plus les oublier. Son âme les charriait, les rejetait, les

berçait, comme des cadavres. Et elle en était empoisonnée.

Une fois elle lui parla d'une visite que Forcheville lui avait faite

le jour de la Fête de Paris-Murcie. «Comment, tu le connaissais déjà?

Ah! oui, c'est vrai, dit-il en se reprenant pour ne pas paraître

l'avoir ignoré.» Et tout d'un coup il se mit à trembler à la pensée

que le jour de cette fête de Paris-Murcie où il avait reçu d'elle la

lettre qu'il avait si précieusement gardée, elle déjeunait peut-être

avec Forcheville à la Maison d'Or. Elle lui jura que non. «Pourtant la

Maison d'Or me rappelle je ne sais quoi que j'ai su ne pas être vrai,

lui dit-il pour l'effrayer.»--«Oui, que je n'y étais pas allée le soir

où je t'ai dit que j'en sortais quand tu m'avais cherchée chez

Prévost», lui répondit-elle (croyant à son air qu'il le savait), avec

une décision où il y avait, beaucoup plus que du cynisme, de la

timidité, une peur de contrarier Swann et que par amour-propre elle

voulait cacher, puis le désir de lui montrer qu'elle pouvait être

franche. Aussi frappa-t-elle avec une netteté et une vigueur de

bourreau et qui étaient exemptes de cruauté car Odette n'avait pas

conscience du mal qu'elle faisait à Swann; et même elle se mit à rire,

peut-être il est vrai, surtout pour ne pas avoir l'air humilié,

confus. «C'est vrai que je n'avais pas été à la Maison Dorée, que je

sortais de chez Forcheville. J'avais vraiment été chez Prévost, ça

c'était pas de la blague, il m'y avait rencontrée et m'avait demandé

d'entrer regarder ses gravures. Mais il était venu quelqu'un pour le

voir. Je t'ai dit que je venais de la Maison d'Or parce que j'avais

peur que cela ne t'ennuie. Tu vois, c'était plutôt gentil de ma part.

Mettons que j'aie eu tort, au moins je te le dis carrément. Quel

intérêt aurais-je à ne pas te dire aussi bien que j'avais déjeuné avec

lui le jour de la Fête Paris-Murcie, si c'était vrai? D'autant plus

qu'à ce moment-là on ne se connaissait pas encore beaucoup tous les

deux, dis, chéri.» Il lui sourit avec la lâcheté soudaine de l'être

sans forces qu'avaient fait de lui ces accablantes paroles. Ainsi,

même dans les mois auxquels il n'avait jamais plus osé repenser parce

qu'ils avaient été trop heureux, dans ces mois où elle l'avait aimé,

elle lui mentait déjà! Aussi bien que ce moment (le premier soir

qu'ils avaient «fait catleya») où elle lui avait dit sortir de la

Maison Dorée, combien devait-il y en avoir eu d'autres, receleurs eux

aussi d'un mensonge que Swann n'avait pas soupçonné. Il se rappela

qu'elle lui avait dit un jour: «Je n'aurais qu'à dire à Mme Verdurin

que ma robe n'a pas été prête, que mon cab est venu en retard. Il y a

toujours moyen de s'arranger.» A lui aussi probablement, bien des fois

où elle lui avait glissé de ces mots qui expliquent un retard,

justifient un changement d'heure dans un rendezvous, ils avaient dû

cacher sans qu'il s'en fût douté alors, quelque chose qu'elle avait à

faire avec un autre à qui elle avait dit: «Je n'aurai qu'à dire à

Swann que ma robe n'a pas été prête, que mon cab est arrivé en retard,

il y a toujours moyen de s'arranger.» Et sous tous les souvenirs les

plus doux de Swann, sous les paroles les plus simples que lui avait

dites autrefois Odette, qu'il avait crues comme paroles d'évangile,

sous les actions quotidiennes qu'elle lui avait racontées, sous les

lieux les plus accoutumés, la maison de sa couturière, l'avenue du

Bois, l'Hippodrome, il sentait (dissimulée à la faveur de cet excédent

de temps qui dans les journées les plus détaillées laisse encore du

jeu, de la place, et peut servir de cachette à certaines actions), il

sentait s'insinuer la présence possible et souterraine de mensonges

qui lui rendaient ignoble tout ce qui lui était resté le plus cher,

ses meilleurs soirs, la rue La Pérouse elle-même, qu'Odette avait

toujours dû quitter à d'autres heures que celles qu'elle lui avait

dites, faisant circuler partout un peu de la ténébreuse horreur qu'il

avait ressentie en entendant l'aveu relatif à la Maison Dorée, et,

comme les bêtes immondes dans la Désolation de Ninive, ébranlant

pierre à pierre tout son passé. Si maintenant il se détournait chaque

fois que sa mémoire lui disait le nom cruel de la Maison Dorée, ce

n'était plus comme tout récemment encore à la soirée de Mme de

Saint-Euverte, parce qu'il lui rappelait un bonheur qu'il avait perdu

depuis longtemps, mais un malheur qu'il venait seulement d'apprendre.

Puis il en fut du nom de la Maison Dorée comme de celui de l'Ile du

Bois, il cessa peu à peu de faire souffrir Swann. Car ce que nous

croyons notre amour, notre jalousie, n'est pas une même passion

continue, indivisible. Ils se composent d'une infinité d'amours

successifs, de jalousies différentes et qui sont éphémères, mais par

leur multitude ininterrompue donnent l'impression de la continuité,

l'illusion de l'unité. La vie de l'amour de Swann, la fidélité de sa

jalousie, étaient faites de la mort, de l'infidélité, d'innombrables

désirs, d'innombrables doutes, qui avaient tous Odette pour objet.

S'il était resté longtemps sans la voir, ceux qui mouraient n'auraient

pas été remplacés par d'autres. Mais la présence d'Odette continuait

d'ensemencer le cœur de Swann de tendresse et de soupçons alternés.

Certains soirs elle redevenait tout d'un coup avec lui d'une

gentillesse dont elle l'avertissait durement qu'il devait profiter

tout de suite, sous peine de ne pas la voir se renouveler avant des

années; il fallait rentrer immédiatement chez elle «faire catleya» et

ce désir qu'elle prétendait avoir de lui était si soudain, si

inexplicable, si impérieux, les caresses qu'elle lui prodiguait

ensuite si démonstratives et si insolites, que cette tendresse brutale

et sans vraisemblance faisait autant de chagrin à Swann qu'un mensonge

et qu'une méchanceté. Un soir qu'il était ainsi, sur l'ordre qu'elle

lui en avait donné, rentré avec elle, et qu'elle entremêlait ses

baisers de paroles passionnées qui contrastaient avec sa sécheresse

ordinaire, il crut tout d'un coup entendre du bruit; il se leva,

chercha partout, ne trouva personne, mais n'eut pas le courage de

reprendre sa place auprès d'elle qui alors, au comble de la rage,

brisa un vase et dit à Swann: «On ne peut jamais rien faire avec toi!»

Et il resta incertain si elle n'avait pas caché quelqu'un dont elle

avait voulu faire souffrir la jalousie ou allumer les sens.

Quelquefois il allait dans des maisons de rendez-vous, espérant

apprendre quelque chose d'elle, sans oser la nommer cependant. «J'ai

une petite qui va vous plaire», disait l'entremetteuse.» Et il restait

une heure à causer tristement avec quelque pauvre fille étonnée qu'il

ne fit rien de plus. Une toute jeune et ravissante lui dit un jour:

«Ce que je voudrais, c'est trouver un ami, alors il pourrait être sûr,

je n'irais plus jamais avec personne.»--«Vraiment, crois-tu que ce soit

possible qu'une femme soit touchée qu'on l'aime, ne vous trompe

jamais?» lui demanda Swann anxieusement. «Pour sûr! ça dépend des

caractères!» Swann ne pouvait s'empêcher de dire à ces filles les

mêmes choses qui auraient plu à la princesse des Laumes. A celle qui

cherchait un ami, il dit en souriant: «C'est gentil, tu as mis des

yeux bleus de la couleur de ta ceinture.»--«Vous aussi, vous avez des

manchettes bleues.»--«Comme nous avons une belle conversation, pour un

endroit de ce genre! Je ne t'ennuie pas, tu as peut-être à

faire?»--«Non, j'ai tout mon temps. Si vous m'aviez ennuyée, je vous

l'aurais dit. Au contraire j'aime bien vous entendre causer.»--«Je suis

très flatté. N'est-ce pas que nous causons gentiment?» dit-il à

l'entremetteuse qui venait d'entrer.--«Mais oui, c'est justement ce que

je me disais. Comme ils sont sages! Voilà! on vient maintenant pour

causer chez moi. Le Prince le disait, l'autre jour, c'est bien mieux

ici que chez sa femme. Il paraît que maintenant dans le monde elles

ont toutes un genre, c'est un vrai scandale! Je vous quitte, je suis

discrète.» Et elle laissa Swann avec la fille qui avait les yeux

bleus. Mais bientôt il se leva et lui dit adieu, elle lui était

indifférente, elle ne connaissait pas Odette.

Le peintre ayant été malade, le docteur Cottard lui conseilla un

voyage en mer; plusieurs fidèles parlèrent de partir avec lui; les

Verdurin ne purent se résoudre à rester seuls, louèrent un yacht, puis

s'en rendirent acquéreurs et ainsi Odette fit de fréquentes

croisières. Chaque fois qu'elle était partie depuis un peu de temps,

Swann sentait qu'il commençait à se détacher d'elle, mais comme si

cette distance morale était proportionnée à la distance matérielle,

dès qu'il savait Odette de retour, il ne pouvait pas rester sans la

voir. Une fois, partis pour un mois seulement, croyaient-ils, soit

qu'ils eussent été tentés en route, soit que M. Verdurin eût

sournoisement arrangé les choses d'avance pour faire plaisir à sa

femme et n'eût averti les fidèles qu'au fur et à mesure, d'Alger ils

allèrent à Tunis, puis en Italie, puis en Grèce, à Constantinople, en

Asie Mineure. Le voyage durait depuis près d'un an. Swann se sentait

absolument tranquille, presque heureux. Bien que M. Verdurin eût

cherché à persuader au pianiste et au docteur Cottard que la tante de

l'un et les malades de l'autre n'avaient aucun besoin d'eux, et, qu'en

tous cas, il était imprudent de laisser Mme Cottard rentrer à Paris

que Mme Verdurin assurait être en révolution, il fut obligé de leur

rendre leur liberté à Constantinople. Et le peintre partit avec eux.

Un jour, peu après le retour de ces trois voyageurs, Swann voyant

passer un omnibus pour le Luxembourg où il avait à faire, avait sauté

dedans, et s'y était trouvé assis en face de Mme Cottard qui faisait

sa tournée de visites «de jours» en grande tenue, plumet au chapeau,

robe de soie, manchon, en-tout-cas, porte-cartes et gants blancs

nettoyés. Revêtue de ces insignes, quand il faisait sec, elle allait à

pied d'une maison à l'autre, dans un même quartier, mais pour passer

ensuite dans un quartier différent usait de l'omnibus avec

correspondance. Pendant les premiers instants, avant que la

gentillesse native de la femme eût pu percer l'empesé de la petite

bourgeoise, et ne sachant trop d'ailleurs si elle devait parler des

Verdurin à Swann, elle tint tout naturellement, de sa voix lente,

gauche et douce que par moments l'omnibus couvrait complètement de son

tonnerre, des propos choisis parmi ceux qu'elle entendait et répétait

dans les vingt-cinq maisons dont elle montait les étages dans une

journée:

--«Je ne vous demande pas, monsieur, si un homme dans le mouvement

comme vous, a vu, aux Mirlitons, le portrait de Machard qui fait

courir tout Paris. Eh bien! qu'en dites-vous? Etes-vous dans le camp

de ceux qui approuvent ou dans le camp de ceux qui blâment? Dans tous

les salons on ne parle que du portrait de Machard, on n'est pas chic,

on n'est pas pur, on n'est pas dans le train, si on ne donne pas son

opinion sur le portrait de Machard.»

Swann ayant répondu qu'il n'avait pas vu ce portrait, Mme Cottard eut

peur de l'avoir blessé en l'obligeant à le confesser.

--«Ah! c'est très bien, au moins vous l'avouez franchement, vous ne

vous croyez pas déshonoré parce que vous n'avez pas vu le portrait de

Machard. Je trouve cela très beau de votre part. Hé bien, moi je l'ai

vu, les avis sont partagés, il y en a qui trouvent que c'est un peu

léché, un peu crème fouettée, moi, je le trouve idéal. Évidemment elle

ne ressemble pas aux femmes bleues et jaunes de notre ami Biche. Mais

je dois vous l'avouer franchement, vous ne me trouverez pas très fin

de siècle, mais je le dis comme je le pense, je ne comprends pas. Mon

Dieu je reconnais les qualités qu'il y a dans le portrait de mon mari,

c'est moins étrange que ce qu'il fait d'habitude mais il a fallu qu'il

lui fasse des moustaches bleues. Tandis que Machard! Tenez justement

le mari de l'amie chez qui je vais en ce moment (ce qui me donne le

très grand plaisir de faire route avec vous) lui a promis s'il est

nommé à l'Académie (c'est un des collègues du docteur) de lui faire

faire son portrait par Machard. Évidemment c'est un beau rêve! j'ai

une autre amie qui prétend qu'elle aime mieux Leloir. Je ne suis

qu'une pauvre profane et Leloir est peut-être encore supérieur comme

science. Mais je trouve que la première qualité d'un portrait, surtout

quand il coûte 10.000 francs, est d'être ressemblant et d'une

ressemblance agréable.»

Ayant tenu ces propos que lui inspiraient la hauteur de son aigrette,

le chiffre de son porte-cartes, le petit numéro tracé à l'encre dans

ses gants par le teinturier, et l'embarras de parler à Swann des

Verdurin, Mme Cottard, voyant qu'on était encore loin du coin de la

rue Bonaparte où le conducteur devait l'arrêter, écouta son cœur qui

lui conseillait d'autres paroles.

--Les oreilles ont dû vous tinter, monsieur, lui dit-elle, pendant le

voyage que nous avons fait avec Mme Verdurin. On ne parlait que de

vous.

Swann fut bien étonné, il supposait que son nom n'était jamais proféré

devant les Verdurin.

--D'ailleurs, ajouta Mme Cottard, Mme de Crécy était là et c'est tout

dire. Quand Odette est quelque part elle ne peut jamais rester bien

longtemps sans parler de vous. Et vous pensez que ce n'est pas en mal.

Comment! vous en doutez, dit-elle, en voyant un geste sceptique de

Swann?

Et emportée par la sincérité de sa conviction, ne mettant d'ailleurs

aucune mauvaise pensée sous ce mot qu'elle prenait seulement dans le

sens où on l'emploie pour parler de l'affection qui unit des amis:

--Mais elle vous adore! Ah! je crois qu'il ne faudrait pas dire ça de

vous devant elle! On serait bien arrangé! A propos de tout, si on

voyait un tableau par exemple elle disait: «Ah! s'il était là, c'est

lui qui saurait vous dire si c'est authentique ou non. Il n'y a

personne comme lui pour ça.» Et à tout moment elle demandait:

«Qu'est-ce qu'il peut faire en ce moment? Si seulement il travaillait

un peu! C'est malheureux, un garçon si doué, qu'il soit si paresseux.

(Vous me pardonnez, n'est-ce pas?)» En ce moment je le vois, il pense

à nous, il se demande où nous sommes.» Elle a même eu un mot que j'ai

trouvé bien joli; M. Verdurin lui disait: «Mais comment pouvez-vous

voir ce qu'il fait en ce moment puisque vous êtes à huit cents lieues

de lui?» Alors Odette lui a répondu: «Rien n'est impossible à l'œil

d'une amie.» Non je vous jure, je ne vous dis pas cela pour vous

flatter, vous avez là une vraie amie comme on n'en a pas beaucoup. Je

vous dirai du reste que si vous ne le savez pas, vous êtes le seul.

Mme Verdurin me le disait encore le dernier jour (vous savez les

veilles de départ on cause mieux): «Je ne dis pas qu'Odette ne nous

aime pas, mais tout ce que nous lui disons ne pèserait pas lourd

auprès de ce que lui dirait M. Swann.» Oh! mon Dieu, voilà que le

conducteur m'arrête, en bavardant avec vous j'allais laisser passer la

rue Bonaparte... me rendriez-vous le service de me dire si mon

aigrette est droite?»

Et Mme Cottard sortit de son manchon pour la tendre à Swann sa main

gantée de blanc d'où s'échappa, avec une correspondance, une vision de

haute vie qui remplit l'omnibus, mêlée à l'odeur du teinturier. Et

Swann se sentit déborder de tendresse pour elle, autant que pour Mme

Verdurin (et presque autant que pour Odette, car le sentiment qu'il

éprouvait pour cette dernière n'étant plus mêlé de douleur, n'était

plus guère de l'amour), tandis que de la plate-forme il la suivait de

ses yeux attendris, qui enfilait courageusement la rue Bonaparte,

l'aigrette haute, d'une main relevant sa jupe, de l'autre tenant son

en-tout-cas et son porte-cartes dont elle laissait voir le chiffre,

laissant baller devant elle son manchon.

Pour faire concurrence aux sentiments maladifs que Swann avait pour

Odette, Mme Cottard, meilleur thérapeute que n'eût été son mari, avait

greffé à côté d'eux d'autres sentiments, normaux ceux-là, de

gratitude, d'amitié, des sentiments qui dans l'esprit de Swann

rendraient Odette plus humaine (plus semblable aux autres femmes,

parce que d'autres femmes aussi pouvaient les lui inspirer),

hâteraient sa transformation définitive en cette Odette aimée

d'affection paisible, qui l'avait ramené un soir après une fête chez

le peintre boire un verre d'orangeade avec Forcheville et près de qui

Swann avait entrevu qu'il pourrait vivre heureux.

Jadis ayant souvent pensé avec terreur qu'un jour il cesserait d'être

épris d'Odette, il s'était promis d'être vigilant, et dès qu'il

sentirait que son amour commencerait à le quitter, de s'accrocher à

lui, de le retenir. Mais voici qu'à l'affaiblissement de son amour

correspondait simultanément un affaiblissement du désir de rester

amoureux. Car on ne peut pas changer, c'est-à-dire devenir une autre

personne, tout en continuant à obéir aux sentiments de celle qu'on

n'est plus. Parfois le nom aperçu dans un journal, d'un des hommes

qu'il supposait avoir pu être les amants d'Odette, lui redonnait de la

jalousie. Mais elle était bien légère et comme elle lui prouvait qu'il

n'était pas encore complètement sorti de ce temps où il avait tant

souffert--mais aussi où il avait connu une manière de sentir si

voluptueuse,--et que les hasards de la route lui permettraient

peut-être d'en apercevoir encore furtivement et de loin les beautés,

cette jalousie lui procurait plutôt une excitation agréable comme au

morne Parisien qui quitte Venise pour retrouver la France, un dernier

moustique prouve que l'Italie et l'été ne sont pas encore bien loin.

Mais le plus souvent le temps si particulier de sa vie d'où il

sortait, quand il faisait effort sinon pour y rester, du moins pour en

avoir une vision claire pendant qu'il le pouvait encore, il

s'apercevait qu'il ne le pouvait déjà plus; il aurait voulu apercevoir

comme un paysage qui allait disparaître cet amour qu'il venait de

quitter; mais il est si difficile d'être double et de se donner le

spectacle véridique d'un sentiment qu'on a cessé de posséder, que

bientôt l'obscurité se faisant dans son cerveau, il ne voyait plus

rien, renonçait à regarder, retirait son lorgnon, en essuyait les

verres; et il se disait qu'il valait mieux se reposer un peu, qu'il

serait encore temps tout à l'heure, et se rencognait, avec

l'incuriosité, dans l'engourdissement, du voyageur ensommeillé qui

rabat son chapeau sur ses yeux pour dormir dans le wagon qu'il sent

l'entraîner de plus en plus vite, loin du pays, où il a si longtemps

vécu et qu'il s'était promis de ne pas laisser fuir sans lui donner un

dernier adieu. Même, comme ce voyageur s'il se réveille seulement en

France, quand Swann ramassa par hasard près de lui la preuve que

Forcheville avait été l'amant d'Odette, il s'aperçut qu'il n'en

ressentait aucune douleur, que l'amour était loin maintenant et

regretta de n'avoir pas été averti du moment où il le quittait pour

toujours. Et de même qu'avant d'embrasser Odette pour la première fois

il avait cherché à imprimer dans sa mémoire le visage qu'elle avait eu

si longtemps pour lui et qu'allait transformer le souvenir de ce

baiser, de même il eût voulu, en pensée au moins, avoir pu faire ses

adieux, pendant qu'elle existait encore, à cette Odette lui inspirant

de l'amour, de la jalousie, à cette Odette lui causant des souffrances

et que maintenant il ne reverrait jamais. Il se trompait. Il devait la

revoir une fois encore, quelques semaines plus tard. Ce fut en

dormant, dans le crépuscule d'un rêve. Il se promenait avec Mme

Verdurin, le docteur Cottard, un jeune homme en fez qu'il ne pouvait

identifier, le peintre, Odette, Napoléon III et mon grand-père, sur un

chemin qui suivait la mer et la surplombait à pic tantôt de très haut,

tantôt de quelques mètres seulement, de sorte qu'on montait et

redescendait constamment; ceux des promeneurs qui redescendaient déjà

n'étaient plus visibles à ceux qui montaient encore, le peu de jour

qui restât faiblissait et il semblait alors qu'une nuit noire allait

s'étendre immédiatement. Par moment les vagues sautaient jusqu'au bord

et Swann sentait sur sa joue des éclaboussures glacées. Odette lui

disait de les essuyer, il ne pouvait pas et en était confus vis-à-vis

d'elle, ainsi que d'être en chemise de nuit. Il espérait qu'à cause de

l'obscurité on ne s'en rendait pas compté, mais cependant Mme Verdurin

le fixa d'un regard étonné durant un long moment pendant lequel il vit

sa figure se déformer, son nez s'allonger et qu'elle avait de grandes

moustaches. Il se détourna pour regarder Odette, ses joues étaient

pâles, avec des petits points rouges, ses traits tirés, cernés, mais

elle le regardait avec des yeux pleins de tendresse prêts à se

détacher comme des larmes pour tomber sur lui et il se sentait l'aimer

tellement qu'il aurait voulu l'emmener tout de suite. Tout d'un coup

Odette tourna son poignet, regarda une petite montre et dit: «Il faut

que je m'en aille», elle prenait congé de tout le monde, de la même

façon, sans prendre à part à Swann, sans lui dire où elle le reverrait

le soir ou un autre jour. Il n'osa pas le lui demander, il aurait

voulu la suivre et était obligé, sans se retourner vers elle, de

répondre en souriant à une question de Mme Verdurin, mais son cœur

battait horriblement, il éprouvait de la haine pour Odette, il aurait

voulu crever ses yeux qu'il aimait tant tout à l'heure, écraser ses

joues sans fraîcheur. Il continuait à monter avec Mme Verdurin,

c'est-à-dire à s'éloigner à chaque pas d'Odette, qui descendait en

sens inverse. Au bout d'une seconde il y eut beaucoup d'heures qu'elle

était partie. Le peintre fit remarquer à Swann que Napoléon III

s'était éclipsé un instant après elle. «C'était certainement entendu

entre eux, ajouta-t-il, ils ont dû se rejoindre en bas de la côte mais

n'ont pas voulu dire adieu ensemble à cause des convenances. Elle est

sa maîtresse.» Le jeune homme inconnu se mit à pleurer. Swann essaya

de le consoler. «Après tout elle a raison, lui dit-il en lui essuyant

les yeux et en lui ôtant son fez pour qu'il fût plus à son aise. Je le

lui ai conseillé dix fois. Pourquoi en être triste? C'était bien

l'homme qui pouvait la comprendre.» Ainsi Swann se parlait-il à

lui-même, car le jeune homme qu'il n'avait pu identifier d'abord était

aussi lui; comme certains romanciers, il avait distribué sa

personnalité à deux personnages, celui qui faisait le rêve, et un

qu'il voyait devant lui coiffé d'un fez.

Quant à Napoléon III, c'est à Forcheville que quelque vague

association d'idées, puis une certaine modification dans la

physionomie habituelle du baron, enfin le grand cordon de la Légion

d'honneur en sautoir, lui avaient fait donner ce nom; mais en réalité,

et pour tout ce que le personnage présent dans le rêve lui

représentait et lui rappelait, c'était bien Forcheville. Car, d'images

incomplètes et changeantes Swann endormi tirait des déductions

fausses, ayant d'ailleurs momentanément un tel pouvoir créateur qu'il

se reproduisait par simple division comme certains organismes

inférieurs; avec la chaleur sentie de sa propre paume il modelait le

creux d'une main étrangère qu'il croyait serrer et, de sentiments et

d'impressions dont il n'avait pas conscience encore faisait naître

comme des péripéties qui, par leur enchaînement logique amèneraient à

point nommé dans le sommeil de Swann le personnage nécessaire pour

recevoir son amour ou provoquer son réveil. Une nuit noire se fit tout

d'un coup, un tocsin sonna, des habitants passèrent en courant, se

sauvant des maisons en flammes; Swann entendait le bruit des vagues

qui sautaient et son cœur qui, avec la même violence, battait

d'anxiété dans sa poitrine. Tout d'un coup ses palpitations de cœur

redoublèrent de vitesse, il éprouva une souffrance, une nausée

inexplicables; un paysan couvert de brûlures lui jetait en passant:

«Venez demander à Charlus où Odette est allée finir la soirée avec son

camarade, il a été avec elle autrefois et elle lui dit tout. C'est eux

qui ont mis le feu.» C'était son valet de chambre qui venait

l'éveiller et lui disait:

--Monsieur, il est huit heures et le coiffeur est là, je lui ai dit de

repasser dans une heure.

Mais ces paroles en pénétrant dans les ondes du sommeil où Swann était

plongé, n'étaient arrivées jusqu'à sa conscience qu'en subissant cette

déviation qui fait qu'au fond de l'eau un rayon paraît un soleil, de

même qu'un moment auparavant le bruit de la sonnette prenant au fond

de ces abîmes une sonorité de tocsin avait enfanté l'épisode de

l'incendie. Cependant le décor qu'il avait sous les yeux vola en

poussière, il ouvrit les yeux, entendit une dernière fois le bruit

d'une des vagues de la mer qui s'éloignait. Il toucha sa joue. Elle

était sèche. Et pourtant il se rappelait la sensation de l'eau froide

et le goût du sel. Il se leva, s'habilla. Il avait fait venir le

coiffeur de bonne heure parce qu'il avait écrit la veille à mon

grand-père qu'il irait dans l'après-midi à Combray, ayant appris que

Mme de Cambremer--Mlle Legrandin--devait y passer quelques jours.

Associant dans son souvenir au charme de ce jeune visage celui d'une

campagne où il n'était pas allé depuis si longtemps, ils lui offraient

ensemble un attrait qui l'avait décidé à quitter enfin Paris pour

quelques jours. Comme les différents hasards qui nous mettent en

présence de certaines personnes ne coïncident pas avec le temps où

nous les aimons, mais, le dépassant, peuvent se produire avant qu'il

commence et se répéter après qu'il a fini, les premières apparitions

que fait dans notre vie un être destiné plus tard à nous plaire,

prennent rétrospectivement à nos yeux une valeur d'avertissement, de

présage. C'est de cette façon que Swann s'était souvent reporté à

l'image d'Odette rencontrée au théâtre, ce premier soir où il ne

songeait pas à la revoir jamais,--et qu'il se rappelait maintenant la

soirée de Mme de Saint-Euverte où il avait présenté le général de

Froberville à Mme de Cambremer. Les intérêts de notre vie sont si

multiples qu'il n'est pas rare que dans une même circonstance les

jalons d'un bonheur qui n'existe pas encore soient posés à côté de

l'aggravation d'un chagrin dont nous souffrons. Et sans doute cela

aurait pu arriver à Swann ailleurs que chez Mme de Saint-Euverte. Qui

sait même, dans le cas où, ce soir-là, il se fût trouvé ailleurs, si

d'autres bonheurs, d'autres chagrins ne lui seraient pas arrivés, et

qui ensuite lui eussent paru avoir été inévitables? Mais ce qui lui

semblait l'avoir été, c'était ce qui avait eu lieu, et il n'était pas

loin de voir quelque chose de providentiel dans ce qu'il se fût décidé

à aller à la soirée de Mme de Saint-Euverte, parce que son esprit

désireux d'admirer la richesse d'invention de la vie et incapable de

se poser longtemps une question difficile, comme de savoir ce qui eût

été le plus à souhaiter, considérait dans les souffrances qu'il avait

éprouvées ce soir-là et les plaisirs encore insoupçonnés qui germaient

déjà,--et entre lesquels la balance était trop difficile à établir--,

une sorte d'enchaînement nécessaire.

Mais tandis que, une heure après son réveil, il donnait des

indications au coiffeur pour que sa brosse ne se dérangeât pas en

wagon, il repensa à son rêve, il revit comme il les avait sentis tout

près de lui, le teint pâle d'Odette, les joues trop maigres, les

traits tirés, les yeux battus, tout ce que--au cours des tendresses

successives qui avaient fait de son durable amour pour Odette un long

oubli de l'image première qu'il avait reçue d'elle--il avait cessé de

remarquer depuis les premiers temps de leur liaison dans lesquels sans

doute, pendant qu'il dormait, sa mémoire en avait été chercher la

sensation exacte. Et avec cette muflerie intermittente qui

reparaissait chez lui dès qu'il n'était plus malheureux et que

baissait du même coup le niveau de sa moralité, il s'écria en

lui-même: «Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu

mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me

plaisait pas, qui n'était pas mon genre!»

TROISIÈME PARTIE

NOMS DE PAYS: LE NOM

Parmi les chambres dont j'évoquais le plus souvent l'image dans mes

nuits d'insomnie, aucune ne ressemblait moins aux chambres de Combray,

saupoudrées d'une atmosphère grenue, pollinisée, comestible et dévote,

que celle du Grand-Hôtel de la Plage, à Balbec, dont les murs passés

au ripolin contenaient comme les parois polies d'une piscine où l'eau

bleuit, un air pur, azuré et salin. Le tapissier bavarois qui avait

été chargé de l'aménagement de cet hôtel avait varié la décoration des

pièces et sur trois côtés, fait courir le long des murs, dans celle

que je me trouvai habiter, des bibliothèques basses, à vitrines en

glace, dans lesquelles selon la place qu'elles occupaient, et par un

effet qu'il n'avait pas prévu, telle ou telle partie du tableau

changeant de la mer se reflétait, déroulant une frise de claires

marines, qu'interrompaient seuls les pleins de l'acajou. Si bien que

toute la pièce avait l'air d'un de ces dortoirs modèles qu'on présente

dans les expositions «modern style» du mobilier où ils sont ornés

d'œuvres d'art qu'on a supposées capables de réjouir les yeux de celui

qui couchera là et auxquelles on a donné des sujets en rapport avec le

genre de site où l'habitation doit se trouver.

Mais rien ne ressemblait moins non plus à ce Balbec réel que celui

dont j'avais souvent rêvé, les jours de tempête, quand le vent était

si fort que Françoise en me menant aux Champs-Élysées me recommandait

de ne pas marcher trop près des murs pour ne pas recevoir de tuiles

sur la tête et parlait en gémissant des grands sinistres et naufrages

annoncés par les journaux. Je n'avais pas de plus grand désir que de

voir une tempête sur la mer, moins comme un beau spectacle que comme

un moment dévoilé de la vie réelle de la nature; ou plutôt il n'y

avait pour moi de beaux spectacles que ceux que je savais qui

n'étaient pas artificiellement combinés pour mon plaisir, mais étaient

nécessaires, inchangeables,--les beautés des paysages ou du grand art.

Je n'étais curieux, je n'étais avide de connaître que ce que je

croyais plus vrai que moi-même, ce qui avait pour moi le prix de me

montrer un peu de la pensée d'un grand génie, ou de la force ou de la

grâce de la nature telle qu'elle se manifeste livrée à elle-même, sans

l'intervention des hommes. De même que le beau son de sa voix,

isolément reproduit par le phonographe, ne nous consolerait pas

d'avoir perdu notre mère, de même une tempête mécaniquement imitée

m'aurait laissé aussi indifférent que les fontaines lumineuses de

l'Exposition. Je voulais aussi pour que la tempête fût absolument

vraie, que le rivage lui-même fût un rivage naturel, non une digue

récemment créée par une municipalité. D'ailleurs la nature par tous

les sentiments qu'elle éveillait en moi, me semblait ce qu'il y avait

de plus opposé aux productions mécaniques des hommes. Moins elle

portait leur empreinte et plus elle offrait d'espace à l'expansion de

mon cœur. Or j'avais retenu le nom de Balbec que nous avait cité

Legrandin, comme d'une plage toute proche de «ces côtes funèbres,

fameuses par tant de naufrages qu'enveloppent six mois de l'année le

linceul des brumes et l'écume des vagues».

«On y sent encore sous ses pas, disait-il, bien plus qu'au Finistère

lui-même (et quand bien même des hôtels s'y superposeraient maintenant

sans pouvoir y modifier la plus antique ossature de la terre), on y

sent la véritable fin de la terre française, européenne, de la Terre

antique. Et c'est le dernier campement de pêcheurs, pareils à tous les

pêcheurs qui ont vécu depuis le commencement du monde, en face du

royaume éternel des brouillards de la mer et des ombres.» Un jour qu'à

Combray j'avais parlé de cette plage de Balbec devant M. Swann afin

d'apprendre de lui si c'était le point le mieux choisi pour voir les

plus fortes tempêtes, il m'avait répondu: «Je crois bien que je

connais Balbec! L'église de Balbec, du XIIe et XIIIe siècle, encore à

moitié romane, est peut-être le plus curieux échantillon du gothique

normand, et si singulière, on dirait de l'art persan.» Et ces lieux

qui jusque-là ne m'avaient semblé que de la nature immémoriale, restée

contemporaine des grands phénomènes géologiques,--et tout aussi en

dehors de l'histoire humaine que l'Océan ou la grande Ourse, avec ces

sauvages pêcheurs pour qui, pas plus que pour les baleines, il n'y eut

de moyen âge--, ç'avait été un grand charme pour moi de les voir tout

d'un coup entrés dans la série des siècles, ayant connu l'époque

romane, et de savoir que le trèfle gothique était venu nervurer aussi

ces rochers sauvages à l'heure voulue, comme ces plantes frêles mais

vivaces qui, quand c'est le printemps, étoilent çà et là la neige des

pôles. Et si le gothique apportait à ces lieux et à ces hommes une

détermination qui leur manquait, eux aussi lui en conféraient une en

retour. J'essayais de me représenter comment ces pêcheurs avaient

vécu, le timide et insoupçonné essai de rapports sociaux qu'ils

avaient tenté là, pendant le moyen âge, ramassés sur un point des

côtes d'Enfer, aux pieds des falaises de la mort; et le gothique me

semblait plus vivant maintenant que, séparé des villes où je l'avais

toujours imaginé jusque-là, je pouvais voir comment, dans un cas

particulier, sur des rochers sauvages, il avait germé et fleuri en un

fin clocher. On me mena voir des reproductions des plus célèbres

statues de Balbec--les apôtres moutonnants et camus, la Vierge du

porche, et de joie ma respiration s'arrêtait dans ma poitrine quand je

pensais que je pourrais les voir se modeler en relief sur le

brouillard éternel et salé. Alors, par les soirs orageux et doux de

février, le vent,--soufflant dans mon cœur, qu'il ne faisait pas

trembler moins fort que la cheminée de ma chambre, le projet d'un

voyage à Balbec--mêlait en moi le désir de l'architecture gothique avec

celui d'une tempête sur la mer.

J'aurais voulu prendre dès le lendemain le beau train généreux d'une

heure vingt-deux dont je ne pouvais jamais sans que mon cœur palpitât

lire, dans les réclames des Compagnies de chemin de fer, dans les

annonces de voyages circulaires, l'heure de départ: elle me semblait

inciser à un point précis de l'après-midi une savoureuse entaille, une

marque mystérieuse à partir de laquelle les heures déviées

conduisaient bien encore au soir, au matin du lendemain, mais qu'on

verrait, au lieu de Paris, dans l'une de ces villes par où le train

passe et entre lesquelles il nous permettait de choisir; car il

s'arrêtait à Bayeux, à Coutances, à Vitré, à Questambert, à Pontorson,

à Balbec, à Lannion, à Lamballe, à Benodet, à Pont-Aven, à Quimperlé,

et s'avançait magnifiquement surchargé de noms qu'il m'offrait et

entre lesquels je ne savais lequel j'aurais préféré, par impossibilité

d'en sacrifier aucun. Mais sans même l'attendre, j'aurais pu en

m'habillant à la hâte partir le soir même, si mes parents me l'avaient

permis, et arriver à Balbec quand le petit jour se lèverait sur la mer

furieuse, contre les écumes envolées de laquelle j'irais me réfugier

dans l'église de style persan. Mais à l'approche des vacances de

Pâques, quand mes parents m'eurent promis de me les faire passer une

fois dans le nord de l'Italie, voilà qu'à ces rêves de tempête dont

j'avais été rempli tout entier, ne souhaitant voir que des vagues

accourant de partout, toujours plus haut, sur la côte la plus sauvage,

près d'églises escarpées et rugueuses comme des falaises et dans les

tours desquelles crieraient les oiseaux de mer, voilà que tout à coup

les effaçant, leur ôtant tout charme, les excluant parce qu'ils lui

étaient opposés et n'auraient pu que l'affaiblir, se substituaient en

moi le rêve contraire du printemps le plus diapré, non pas le

printemps de Combray qui piquait encore aigrement avec toutes les

aiguilles du givre, mais celui qui couvrait déjà de lys et d'anémones

les champs de Fiésole et éblouissait Florence de fonds d'or pareils à

ceux de l'Angelico. Dès lors, seuls les rayons, les parfums, les

couleurs me semblaient avoir du prix; car l'alternance des images

avait amené en moi un changement de front du désir, et,--aussi brusque

que ceux qu'il y a parfois en musique, un complet changement de ton

dans ma sensibilité. Puis il arriva qu'une simple variation

atmosphérique suffit à provoquer en moi cette modulation sans qu'il y

eût besoin d'attendre le retour d'une saison. Car souvent dans l'une,

on trouve égaré un jour d'une autre, qui nous y fait vivre, en évoque

aussitôt, en fait désirer les plaisirs particuliers et interrompt les

rêves que nous étions en train de faire, en plaçant, plus tôt ou plus

tard qu'à son tour, ce feuillet détaché d'un autre chapitre, dans le

calendrier interpolé du Bonheur. Mais bientôt comme ces phénomènes

naturels dont notre confort ou notre santé ne peuvent tirer qu'un

bénéfice accidentel et assez mince jusqu'au jour où la science

s'empare d'eux, et les produisant à volonté, remet en nos mains la

possibilité de leur apparition, soustraite à la tutelle et dispensée

de l'agrément du hasard, de même la production de ces rêves

d'Atlantique et d'Italie cessa d'être soumise uniquement aux

changements des saisons et du temps. Je n'eus besoin pour les faire

renaître que de prononcer ces noms: Balbec, Venise, Florence, dans

l'intérieur desquels avait fini par s'accumuler le désir que m'avaient

inspiré les lieux qu'ils désignaient. Même au printemps, trouver dans

un livre le nom de Balbec suffisait à réveiller en moi le désir des

tempêtes et du gothique normand; même par un jour de tempête le nom de

Florence ou de Venise me donnait le désir du soleil, des lys, du

palais des Doges et de Sainte-Marie-des-Fleurs.

Mais si ces noms absorbèrent à tout jamais l'image que j'avais de ces

villes, ce ne fut qu'en la transformant, qu'en soumettant sa

réapparition en moi à leurs lois propres; ils eurent ainsi pour

conséquence de la rendre plus belle, mais aussi plus différente de ce

que les villes de Normandie ou de Toscane pouvaient être en réalité,

et, en accroissant les joies arbitraires de mon imagination,

d'aggraver la déception future de mes voyages. Ils exaltèrent l'idée

que je me faisais de certains lieux de la terre, en les faisant plus

particuliers, par conséquent plus réels. Je ne me représentais pas

alors les villes, les paysages, les monuments, comme des tableaux plus

ou moins agréables, découpés çà et là dans une même matière, mais

chacun d'eux comme un inconnu, essentiellement différent des autres,

dont mon âme avait soif et qu'elle aurait profit à connaître. Combien

ils prirent quelque chose de plus individuel encore, d'être désignés

par des noms, des noms qui n'étaient que pour eux, des noms comme en

ont les personnes. Les mots nous présentent des choses une petite

image claire et usuelle comme celles que l'on suspend aux murs des

écoles pour donner aux enfants l'exemple de ce qu'est un établi, un

oiseau, une fourmilière, choses conçues comme pareilles à toutes

celles de même sorte. Mais les noms présentent des personnes--et des

villes qu'ils nous habituent à croire individuelles, uniques comme des

personnes--une image confuse qui tire d'eux, de leur sonorité éclatante

ou sombre, la couleur dont elle est peinte uniformément comme une de

ces affiches, entièrement bleues ou entièrement rouges, dans

lesquelles, à cause des limites du procédé employé ou par un caprice

du décorateur, sont bleus ou rouges, non seulement le ciel et la mer,

mais les barques, l'église, les passants. Le nom de Parme, une des

villes où je désirais le plus aller, depuis que j'avais lu la

Chartreuse, m'apparaissant compact, lisse, mauve et doux; si on me

parlait d'une maison quelconque de Parme dans laquelle je serais reçu,

on me causait le plaisir de penser que j'habiterais une demeure lisse,

compacte, mauve et douce, qui n'avait de rapport avec les demeures

d'aucune ville d'Italie puisque je l'imaginais seulement à l'aide de

cette syllabe lourde du nom de Parme, où ne circule aucun air, et de

tout ce que je lui avais fait absorber de douceur stendhalienne et du

reflet des violettes. Et quand je pensais à Florence, c'était comme à

une ville miraculeusement embaumée et semblable à une corolle, parce

qu'elle s'appelait la cité des lys et sa cathédrale,

Sainte-Marie-des-Fleurs. Quant à Balbec, c'était un de ces noms où

comme sur une vieille poterie normande qui garde la couleur de la

terre d'où elle fut tirée, on voit se peindre encore la représentation

de quelque usage aboli, de quelque droit féodal, d'un état ancien de

lieux, d'une manière désuète de prononcer qui en avait formé les

syllabes hétéroclites et que je ne doutais pas de retrouver jusque

chez l'aubergiste qui me servirait du café au lait à mon arrivée, me

menant voir la mer déchaînée devant l'église et auquel je prêtais

l'aspect disputeur, solennel et médiéval d'un personnage de fabliau.

Si ma santé s'affermissait et que mes parents me permissent, sinon

d'aller séjourner à Balbec, du moins de prendre une fois, pour faire

connaissance avec l'architecture et les paysages de la Normandie ou de

la Bretagne, ce train d'une heure vingt-deux dans lequel j'étais monté

tant de fois en imagination, j'aurais voulu m'arrêter de préférence

dans les villes les plus belles; mais j'avais beau les comparer,

comment choisir plus qu'entre des êtres individuels, qui ne sont pas

interchangeables, entre Bayeux si haute dans sa noble dentelle

rougeâtre et dont le faîte était illuminé par le vieil or de sa

dernière syllabe; Vitré dont l'accent aigu losangeait de bois noir le

vitrage ancien; le doux Lamballe qui, dans son blanc, va du jaune

coquille d'œuf au gris perle; Coutances, cathédrale normande, que sa

diphtongue finale, grasse et jaunissante couronne par une tour de

beurre; Lannion avec le bruit, dans son silence villageois, du coche

suivi de la mouche; Questambert, Pontorson, risibles et naïfs, plumes

blanches et becs jaunes éparpillés sur la route de ces lieux

fluviatiles et poétiques; Benodet, nom à peine amarré que semble

vouloir entraîner la rivière au milieu de ses algues, Pont-Aven,

envolée blanche et rose de l'aile d'une coiffe légère qui se reflète

en tremblant dans une eau verdie de canal; Quimperlé, lui, mieux

attaché et, depuis le moyen âge, entre les ruisseaux dont il gazouille

et s'emperle en une grisaille pareille à celle que dessinent, à

travers les toiles d'araignées d'une verrière, les rayons de soleil

changés en pointes émoussées d'argent bruni?

Ces images étaient fausses pour une autre raison encore; c'est

qu'elles étaient forcément très simplifiées; sans doute ce à quoi

aspirait mon imagination et que mes sens ne percevaient

qu'incomplètement et sans plaisir dans le présent, je l'avais enfermé

dans le refuge des noms; sans doute, parce que j'y avais accumulé du

rêve, ils aimantaient maintenant mes désirs; mais les noms ne sont pas

très vastes; c'est tout au plus si je pouvais y faire entrer deux ou

trois des «curiosités» principales de la ville et elles s'y

juxtaposaient sans intermédiaires; dans le nom de Balbec, comme dans

le verre grossissant de ces porte-plume qu'on achète aux bains de mer,

j'apercevais des vagues soulevées autour d'une église de style persan.

Peut-être même la simplification de ces images fut-elle une des causes

de l'empire qu'elles prirent sur moi. Quand mon père eut décidé, une

année, que nous irions passer les vacances de Pâques à Florence et à

Venise, n'ayant pas la place de faire entrer dans le nom de Florence

les éléments qui composent d'habitude les villes, je fus contraint à

faire sortir une cité surnaturelle de la fécondation, par certains

parfums printaniers, de ce que je croyais être, en son essence, le

génie de Giotto. Tout au plus--et parce qu'on ne peut pas faire tenir

dans un nom beaucoup plus de durée que d'espace--comme certains

tableaux de Giotto eux-mêmes qui montrent à deux moments différents de

l'action un même personnage, ici couché dans son lit, là s'apprêtant à

monter à cheval, le nom de Florence était-il divisé en deux

compartiments. Dans l'un, sous un dais architectural, je contemplais

une fresque à laquelle était partiellement superposé un rideau de

soleil matinal, poudreux, oblique et progressif; dans l'autre (car ne

pensant pas aux noms comme à un idéal inaccessible mais comme à une

ambiance réelle dans laquelle j'irais me plonger, la vie non vécue

encore, la vie intacte et pure que j'y enfermais donnait aux plaisirs

les plus matériels, aux scènes les plus simples, cet attrait qu'ils

ont dans les œuvres des primitifs), je traversais rapidement,--pour

trouver plus vite le déjeuner qui m'attendait avec des fruits et du

vin de Chianti--le Ponte-Vecchio encombré de jonquilles, de narcisses

et d'anémones. Voilà (bien que je fusse à Paris) ce que je voyais et

non ce qui était autour de moi. Même à un simple point de vue

réaliste, les pays que nous désirons tiennent à chaque moment beaucoup

plus de place dans notre vie véritable, que le pays où nous nous

trouvons effectivement. Sans doute si alors j'avais fait moi-même plus

attention à ce qu'il y avait dans ma pensée quand je prononçais les

mots «aller à Florence, à Parme, à Pise, à Venise», je me serais rendu

compte que ce que je voyais n'était nullement une ville, mais quelque

chose d'aussi différent de tout ce que je connaissais, d'aussi

délicieux, que pourrait être pour une humanité dont la vie se serait

toujours écoulée dans des fins d'après-midi d'hiver, cette merveille

inconnue: une matinée de printemps. Ces images irréelles, fixes,

toujours pareilles, remplissant mes nuits et mes jours,

différencièrent cette époque de ma vie de celles qui l'avaient

précédée (et qui auraient pu se confondre avec elle aux yeux d'un

observateur qui ne voit les choses que du dehors, c'est-à-dire qui ne

voit rien), comme dans un opéra un motif mélodique introduit une

nouveauté qu'on ne pourrait pas soupçonner si on ne faisait que lire

le livret, moins encore si on restait en dehors du théâtre à compter

seulement les quarts d'heure qui s'écoulent. Et encore, même à ce

point de vue de simple quantité, dans notre vie les jours ne sont pas

égaux. Pour parcourir les jours, les natures un peu nerveuses, comme

était la mienne, disposent, comme les voitures automobiles, de

«vitesses» différentes. Il y a des jours montueux et malaisés qu'on

met un temps infini à gravir et des jours en pente qui se laissent

descendre à fond de train en chantant. Pendant ce mois--où je ressassai

comme une mélodie, sans pouvoir m'en rassasier, ces images de

Florence, de Venise et de Pise desquelles le désir qu'elles excitaient

en moi gardait quelque chose d'aussi profondément individuel que si

ç'avait été un amour, un amour pour une personne--je ne cessai pas de

croire qu'elles correspondaient à une réalité indépendante de moi, et

elles me firent connaître une aussi belle espérance que pouvait en

nourrir un chrétien des premiers âges à la veille d'entrer dans le

paradis. Aussi sans que je me souciasse de la contradiction qu'il y

avait à vouloir regarder et toucher avec les organes des sens, ce qui

avait été élaboré par la rêverie et non perçu par eux--et d'autant plus

tentant pour eux, plus différent de ce qu'ils connaissaient--c'est ce

qui me rappelait la réalité de ces images, qui enflammait le plus mon

désir, parce que c'était comme une promesse qu'il serait contenté. Et,

bien que mon exaltation eût pour motif un désir de jouissances

artistiques, les guides l'entretenaient encore plus que les livres

d'esthétiques et, plus que les guides, l'indicateur des chemins de

fer. Ce qui m'émouvait c'était de penser que cette Florence que je

voyais proche mais inaccessible dans mon imagination, si le trajet qui

la séparait de moi, en moi-même, n'était pas viable, je pourrais

l'atteindre par un biais, par un détour, en prenant la «voie de

terre». Certes, quand je me répétais, donnant ainsi tant de valeur à

ce que j'allais voir, que Venise était «l'école de Giorgione, la

demeure du Titien, le plus complet musée de l'architecture domestique

au moyen âge», je me sentais heureux. Je l'étais pourtant davantage

quand, sorti pour une course, marchant vite à cause du temps qui,

après quelques jours de printemps précoce était redevenu un temps

d'hiver (comme celui que nous trouvions d'habitude à Combray, la

Semaine Sainte),--voyant sur les boulevards les marronniers qui,

plongés dans un air glacial et liquide comme de l'eau, n'en

commençaient pas moins, invités exacts, déjà en tenue, et qui ne se

sont pas laissé décourager, à arrondir et à ciseler en leurs blocs

congelés, l'irrésistible verdure dont la puissance abortive du froid

contrariait mais ne parvenait pas à réfréner la progressive poussée--,

je pensais que déjà le Ponte-Vecchio était jonché à foison de

jacinthes et d'anémones et que le soleil du printemps teignait déjà

les flots du Grand Canal d'un si sombre azur et de si nobles émeraudes

qu'en venant se briser aux pieds des peintures du Titien, ils

pouvaient rivaliser de riche coloris avec elles. Je ne pus plus

contenir ma joie quand mon père, tout en consultant le baromètre et en

déplorant le froid, commença à chercher quels seraient les meilleurs

trains, et quand je compris qu'en pénétrant après le déjeuner dans le

laboratoire charbonneux, dans la chambre magique qui se chargeait

d'opérer la transmutation tout autour d'elle, on pouvait s'éveiller le

lendemain dans la cité de marbre et d'or «rehaussée de jaspe et pavée

d'émeraudes». Ainsi elle et la Cité des lys n'étaient pas seulement

des tableaux fictifs qu'on mettait à volonté devant son imagination,

mais existaient à une certaine distance de Paris qu'il fallait

absolument franchir si l'on voulait les voir, à une certaine place

déterminée de la terre, et à aucune autre, en un mot étaient bien

réelles. Elles le devinrent encore plus pour moi, quand mon père en

disant: «En somme, vous pourriez rester à Venise du 20 avril au 29 et

arriver à Florence dès le matin de Pâques», les fit sortir toutes deux

non plus seulement de l'Espace abstrait, mais de ce Temps imaginaire

où nous situons non pas un seul voyage à la fois, mais d'autres,

simultanés et sans trop d'émotion puisqu'ils ne sont que possibles,--ce

Temps qui se refabrique si bien qu'on peut encore le passer dans une

ville après qu'on l'a passé dans une autre--et leur consacra de ces

jours particuliers qui sont le certificat d'authenticité des objets

auxquels on les emploie, car ces jours uniques, ils se consument par

l'usage, ils ne reviennent pas, on ne peut plus les vivre ici quand on

les a vécus là; je sentis que c'était vers la semaine qui commençait

le lundi où la blanchisseuse devait rapporter le gilet blanc que

j'avais couvert d'encre, que se dirigeaient pour s'y absorber au

sortir du temps idéal où elles n'existaient pas encore, les deux Cités

Reines dont j'allais avoir, par la plus émouvante des géométries, à

inscrire les dômes et les tours dans le plan de ma propre vie. Mais je

n'étais encore qu'en chemin vers le dernier degré de l'allégresse; je

l'atteignis enfin (ayant seulement alors la révélation que sur les

rues clapotantes, rougies du reflet des fresques de Giorgione, ce

n'était pas, comme j'avais, malgré tant d'avertissements, continué à

l'imaginer, les hommes «majestueux et terribles comme la mer, portant

leur armure aux reflets de bronze sous les plis de leur manteau

sanglant» qui se promèneraient dans Venise la semaine prochaine, la

veille de Pâques, mais que ce pourrait être moi le personnage

minuscule que, dans une grande photographie de Saint-Marc qu'on

m'avait prêtée, l'illustrateur avait représenté, en chapeau melon,

devant les proches), quand j'entendis mon père me dire: «Il doit faire

encore froid sur le Grand Canal, tu ferais bien de mettre à tout

hasard dans ta malle ton pardessus d'hiver et ton gros veston.» A ces

mots je m'élevai à une sorte d'extase; ce que j'avais cru jusque-là

impossible, je me sentis vraiment pénétrer entre ces «rochers

d'améthyste pareils à un récif de la mer des Indes»; par une

gymnastique suprême et au-dessus de mes forces, me dévêtant comme

d'une carapace sans objet de l'air de ma chambre qui m'entourait, je

le remplaçai par des parties égales d'air vénitien, cette atmosphère

marine, indicible et particulière comme celle des rêves que mon

imagination avait enfermée dans le nom de Venise, je sentis s'opérer

en moi une miraculeuse désincarnation; elle se doubla aussitôt de la

vague envie de vomir qu'on éprouve quand on vient de prendre un gros

mal de gorge, et on dut me mettre au lit avec une fièvre si tenace,

que le docteur déclara qu'il fallait renoncer non seulement à me

laisser partir maintenant à Florence et à Venise mais, même quand je

serais entièrement rétabli, m'éviter d'ici au moins un an, tout projet

de voyage et toute cause d'agitation.

Et hélas, il défendit aussi d'une façon absolue qu'on me laissât aller

au théâtre entendre la Berma; l'artiste sublime, à laquelle Bergotte

trouvait du génie, m'aurait en me faisant connaître quelque chose qui

était peut-être aussi important et aussi beau, consolé de n'avoir pas

été à Florence et à Venise, de n'aller pas à Balbec. On devait se

contenter de m'envoyer chaque jour aux Champs-Élysées, sous la

surveillance d'une personne qui m'empêcherait de me fatiguer et qui

fut Françoise, entrée à notre service après la mort de ma tante

Léonie. Aller aux Champs-Élysées me fut insupportable. Si seulement

Bergotte les eût décrits dans un de ses livres, sans doute j'aurais

désiré de les connaître, comme toutes les choses dont on avait

commencé par mettre le «double» dans mon imagination. Elle les

réchauffait, les faisait vivre, leur donnait une personnalité, et je

voulais les retrouver dans la réalité; mais dans ce jardin public rien

ne se rattachait à mes rêves.

Un jour, comme je m'ennuyais à notre place familière, à côté des

chevaux de bois, Françoise m'avait emmené en excursion--au delà de la

frontière que gardent à intervalles égaux les petits bastions des

marchandes de sucre d'orge--, dans ces régions voisines mais étrangères

où les visages sont inconnus, où passe la voiture aux chèvres; puis

elle était revenue prendre ses affaires sur sa chaise adossée à un

massif de lauriers; en l'attendant je foulais la grande pelouse

chétive et rase, jaunie par le soleil, au bout de laquelle le bassin

est dominé par une statue quand, de l'allée, s'adressant à une

fillette à cheveux roux qui jouait au volant devant la vasque, une

autre, en train de mettre son manteau et de serrer sa raquette, lui

cria, d'une voix brève: «Adieu, Gilberte, je rentre, n'oublie pas que

nous venons ce soir chez toi après dîner.» Ce nom de Gilberte passa

près de moi, évoquant d'autant plus l'existence de celle qu'il

désignait qu'il ne la nommait pas seulement comme un absent dont on

parle, mais l'interpellait; il passa ainsi près de moi, en action pour

ainsi dire, avec une puissance qu'accroissait la courbe de son jet et

l'approche de son but;--transportant à son bord, je le sentais, la

connaissance, les notions qu'avait de celle à qui il était adressé,

non pas moi, mais l'amie qui l'appelait, tout ce que, tandis qu'elle

le prononçait, elle revoyait ou du moins, possédait en sa mémoire, de

leur intimité quotidienne, des visites qu'elles se faisaient l'une

chez l'autre, de tout cet inconnu encore plus inaccessible et plus

douloureux pour moi d'être au contraire si familier et si maniable

pour cette fille heureuse qui m'en frôlait sans que j'y puisse

pénétrer et le jetait en plein air dans un cri;--laissant déjà flotter

dans l'air l'émanation délicieuse qu'il avait fait se dégager, en les

touchant avec précision, de quelques points invisibles de la vie de

Mlle Swann, du soir qui allait venir, tel qu'il serait, après dîner,

chez elle,--formant, passager céleste au milieu des enfants et des

bonnes, un petit nuage d'une couleur précieuse, pareil à celui qui,

bombé au-dessus d'un beau jardin du Poussin, reflète minutieusement

comme un nuage d'opéra, plein de chevaux et de chars, quelque

apparition de la vie des dieux;--jetant enfin, sur cette herbe pelée, à

l'endroit où elle était un morceau à la fois de pelouse flétrie et un

moment de l'après-midi de la blonde joueuse de volant (qui ne s'arrêta

de le lancer et de le rattraper que quand une institutrice à plumet

bleu l'eut appelée), une petite bande merveilleuse et couleur

d'héliotrope impalpable comme un reflet et superposée comme un tapis

sur lequel je ne pus me lasser de promener mes pas attardés,

nostalgiques et profanateurs, tandis que Françoise me criait: «Allons,

aboutonnez voir votre paletot et filons» et que je remarquais pour la

première fois avec irritation qu'elle avait un langage vulgaire, et

hélas, pas de plumet bleu à son chapeau.

Retournerait-elle seulement aux Champs-Élysées? Le lendemain elle n'y

était pas; mais je l'y vis les jours suivants; je tournais tout le

temps autour de l'endroit où elle jouait avec ses amies, si bien

qu'une fois où elles ne se trouvèrent pas en nombre pour leur partie

de barres, elle me fit demander si je voulais compléter leur camp, et

je jouai désormais avec elle chaque fois qu'elle était là. Mais ce

n'était pas tous les jours; il y en avait où elle était empêchée de

venir par ses cours, le catéchisme, un goûter, toute cette vie séparée

de la mienne que par deux fois, condensée dans le nom de Gilberte,

j'avais senti passer si douloureusement près de moi, dans le raidillon

de Combray et sur la pelouse des Champs-Élysées. Ces jours-là, elle

annonçait d'avance qu'on ne la verrait pas; si c'était à cause de ses

études, elle disait: «C'est rasant, je ne pourrai pas venir demain;

vous allez tous vous amuser sans moi», d'un air chagrin qui me

consolait un peu; mais en revanche quand elle était invitée à une

matinée, et que, ne le sachant pas je lui demandais si elle viendrait

jouer, elle me répondait: «J'espère bien que non! J'espère bien que

maman me laissera aller chez mon amie.» Du moins ces jours-là, je

savais que je ne la verrais pas, tandis que d'autres fois, c'était à

l'improviste que sa mère l'emmenait faire des courses avec elle, et le

lendemain elle disait: «Ah! oui, je suis sortie avec maman», comme une

chose naturelle, et qui n'eût pas été pour quelqu'un le plus grand

malheur possible. Il y avait aussi les jours de mauvais temps où son

institutrice, qui pour elle-même craignait la pluie, ne voulait pas

l'emmener aux Champs-Élysées.

Aussi si le ciel était douteux, dès le matin je ne cessais de

l'interroger et je tenais compte de tous les présages. Si je voyais la

dame d'en face qui, près de la fenêtre, mettait son chapeau, je me

disais: «Cette dame va sortir; donc il fait un temps où l'on peut

sortir: pourquoi Gilberte ne ferait-elle pas comme cette dame?» Mais

le temps s'assombrissait, ma mère disait qu'il pouvait se lever

encore, qu'il suffirait pour cela d'un rayon de soleil, mais que plus

probablement il pleuvrait; et s'il pleuvait à quoi bon aller aux

Champs-Élysées? Aussi depuis le déjeuner mes regards anxieux ne

quittaient plus le ciel incertain et nuageux. Il restait sombre.

Devant la fenêtre, le balcon était gris. Tout d'un coup, sur sa pierre

maussade je ne voyais pas une couleur moins terne, mais je sentais

comme un effort vers une couleur moins terne, la pulsation d'un rayon

hésitant qui voudrait libérer sa lumière. Un instant après, le balcon

était pâle et réfléchissant comme une eau matinale, et mille reflets

de la ferronnerie de son treillage étaient venus s'y poser. Un souffle

de vent les dispersait, la pierre s'était de nouveau assombrie, mais,

comme apprivoisés, ils revenaient; elle recommençait imperceptiblement

à blanchir et par un de ces crescendos continus comme ceux qui, en

musique, à la fin d'une Ouverture, mènent une seule note jusqu'au

fortissimo suprême en la faisant passer rapidement par tous les degrés

intermédiaires, je la voyais atteindre à cet or inaltérable et fixe

des beaux jours, sur lequel l'ombre découpée de l'appui ouvragé de la

balustrade se détachait en noir comme une végétation capricieuse, avec

une ténuité dans la délinéation des moindres détails qui semblait

trahir une conscience appliquée, une satisfaction d'artiste, et avec

un tel relief, un tel velours dans le repos de ses masses sombres et

heureuses qu'en vérité ces reflets larges et feuillus qui reposaient

sur ce lac de soleil semblaient savoir qu'ils étaient des gages de

calme et de bonheur.

Lierre instantané, flore pariétaire et fugitive! la plus incolore, la

plus triste, au gré de beaucoup, de celles qui peuvent ramper sur le

mur ou décorer la croisée; pour moi, de toutes la plus chère depuis le

jour où elle était apparue sur notre balcon, comme l'ombre même de la

présence de Gilberte qui était peut-être déjà aux Champs-Élysées, et

dès que j'y arriverais, me dirait: «Commençons tout de suite à jouer

aux barres, vous êtes dans mon camp»; fragile, emportée par un

souffle, mais aussi en rapport non pas avec la saison, mais avec

l'heure; promesse du bonheur immédiat que la journée refuse ou

accomplira, et par là du bonheur immédiat par excellence, le bonheur

de l'amour; plus douce, plus chaude sur la pierre que n'est la mousse

même; vivace, à qui il suffit d'un rayon pour naître et faire éclore

de la joie, même au cœur de l'hiver.

Et jusque dans ces jours où toute autre végétation a disparu, où le

beau cuir vert qui enveloppe le tronc des vieux arbres est caché sous

la neige, quand celle-ci cessait de tomber, mais que le temps restait

trop couvert pour espérer que Gilberte sortît, alors tout d'un coup,

faisant dire à ma mère: «Tiens voilà justement qu'il fait beau, vous

pourriez peut-être essayer tout de même d'aller aux Champs-Élysées»,

sur le manteau de neige qui couvrait le balcon, le soleil apparu

entrelaçait des fils d'or et brodait des reflets noirs. Ce jour-là

nous ne trouvions personne ou une seule fillette prête à partir qui

m'assurait que Gilberte ne viendrait pas. Les chaises désertées par

l'assemblée imposante mais frileuse des institutrices étaient vides.

Seule, près de la pelouse, était assise une dame d'un certain âge qui

venait par tous les temps, toujours hanachée d'une toilette

identique, magnifique et sombre, et pour faire la connaissance de

laquelle j'aurais à cette époque sacrifié, si l'échange m'avait été

permis, tous les plus grands avantages futurs de ma vie. Car Gilberte

allait tous les jours la saluer; elle demandait à Gilberte des

nouvelles de «son amour de mère»; et il me semblait que si je l'avais

connue, j'avais été pour Gilberte quelqu'un de tout autre, quelqu'un

qui connaissait les relations de ses parents. Pendant que ses

petits-enfants jouaient plus loin, elle lisait toujours les Débats

qu'elle appelait «mes vieux Débats» et, par genre aristocratique,

disait en parlant du sergent de ville ou de la loueuse de chaises:

«Mon vieil ami le sergent de ville», «la loueuse de chaises et moi qui

sommes de vieux amis».

Françoise avait trop froid pour rester immobile, nous allâmes jusqu'au

pont de la Concorde voir la Seine prise, dont chacun et même les

enfants s'approchaient sans peur comme d'une immense baleine échouée,

sans défense, et qu'on allait dépecer. Nous revenions aux

Champs-Élysées; je languissais de douleur entre les chevaux de bois

immobiles et la pelouse blanche prise dans le réseau noir des allées

dont on avait enlevé la neige et sur laquelle la statue avait à la

main un jet de glace ajouté qui semblait l'explication de son geste.

La vieille dame elle-même ayant plié ses Débats, demanda l'heure à une

bonne d'enfants qui passait et qu'elle remercia en lui disant: «Comme

vous êtes aimable!» puis, priant le cantonnier de dire à ses petits

enfants de revenir, qu'elle avait froid, ajouta: «Vous serez mille

fois bon. Vous savez que je suis confuse!» Tout à coup l'air se

déchira: entre le guignol et le cirque, à l'horizon embelli, sur le

ciel entr'ouvert, je venais d'apercevoir, comme un signe fabuleux, le

plumet bleu de Mademoiselle. Et déjà Gilberte courait à toute vitesse

dans ma direction, étincelante et rouge sous un bonnet carré de

fourrure, animée par le froid, le retard et le désir du jeu; un peu

avant d'arriver à moi, elle se laissa glisser sur la glace et, soit

pour mieux garder son équilibre, soit parce qu'elle trouvait cela plus

gracieux, ou par affectation du maintien d'une patineuse, c'est les

bras grands ouverts qu'elle avançait en souriant, comme si elle avait

voulu m'y recevoir. «Brava! Brava! ça c'est très bien, je dirais comme

vous que c'est chic, que c'est crâne, si je n'étais pas d'un autre

temps, du temps de l'ancien régime, s'écria la vieille dame prenant la

parole au nom des Champs-Élysées silencieux pour remercier Gilberte

d'être venue sans se laisser intimider par le temps. Vous êtes comme

moi, fidèle quand même à nos vieux Champs-Élysées; nous sommes deux

intrépides. Si je vous disais que je les aime, même ainsi. Cette

neige, vous allez rire de moi, ça me fait penser à de l'hermine!» Et

la vieille dame se mit à rire.

Le premier de ces jours--auxquels la neige, image des puissances qui

pouvaient me priver de voir Gilberte, donnait la tristesse d'un jour

de séparation et jusqu'à l'aspect d'un jour de départ parce qu'il

changeait la figure et empêchait presque l'usage du lieu habituel de

nos seules entrevues maintenant changé, tout enveloppé de housses--, ce

jour fit pourtant faire un progrès à mon amour, car il fut comme un

premier chagrin qu'elle eût partagé avec moi. Il n'y avait que nous

deux de notre bande, et être ainsi le seul qui fût avec elle, c'était

non seulement comme un commencement d'intimité, mais aussi de sa

part,--comme si elle ne fût venue rien que pour moi par un temps

pareil--cela me semblait aussi touchant que si un de ces jours où elle

était invitée à une matinée, elle y avait renoncé pour venir me

retrouver aux Champs-Élysées; je prenais plus de confiance en la

vitalité et en l'avenir de notre amitié qui restait vivace au milieu

de l'engourdissement, de la solitude et de la ruine des choses

environnantes; et tandis qu'elle me mettait des boules de neige dans

le cou, je souriais avec attendrissement à ce qui me semblait à la

fois une prédilection qu'elle me marquait en me tolérant comme

compagnon de voyage dans ce pays hivernal et nouveau, et une sorte de

fidélité qu'elle me gardait au milieu du malheur. Bientôt l'une après

l'autre, comme des moineaux hésitants, ses amies arrivèrent toutes

noires sur la neige. Nous commençâmes à jouer et comme ce jour si

tristement commencé devait finir dans la joie, comme je m'approchais,

avant de jouer aux barres, de l'amie à la voix brève que j'avais

entendue le premier jour crier le nom de Gilberte, elle me dit: «Non,

non, on sait bien que vous aimez mieux être dans le camp de Gilberte,

d'ailleurs vous voyez elle vous fait signe.» Elle m'appelait en effet

pour que je vinsse sur la pelouse de neige, dans son camp, dont le

soleil en lui donnant les reflets roses, l'usure métallique des

brocarts anciens, faisait un camp du drap d'or.

Ce jour que j'avais tant redouté fut au contraire un des seuls où je

ne fus pas trop malheureux.

Car, moi qui ne pensais plus qu'à ne jamais rester un jour sans voir

Gilberte (au point qu'une fois ma grand'mère n'étant pas rentrée pour

l'heure du dîner, je ne pus m'empêcher de me dire tout de suite que si

elle avait été écrasée par une voiture, je ne pourrais pas aller de

quelque temps aux Champs-Élysées; on n'aime plus personne dès qu'on

aime) pourtant ces moments où j'étais auprès d'elle et que depuis la

veille j'avais si impatiemment attendus, pour lesquels j'avais

tremblé, auxquels j'aurais sacrifié tout le reste, n'étaient nullement

des moments heureux; et je le savais bien car c'était les seuls

moments de ma vie sur lesquels je concentrasse une attention

méticuleuse, acharnée, et elle ne découvrait pas en eux un atome de

plaisir.

Tout le temps que j'étais loin de Gilberte, j'avais besoin de la voir,

parce que cherchant sans cesse à me représenter son image, je

finissais par ne plus y réussir, et par ne plus savoir exactement à

quoi correspondait mon amour. Puis, elle ne m'avait encore jamais dit

qu'elle m'aimait. Bien au contraire, elle avait souvent prétendu

qu'elle avait des amis qu'elle me préférait, que j'étais un bon

camarade avec qui elle jouait volontiers quoique trop distrait, pas

assez au jeu; enfin elle m'avait donné souvent des marques apparentes

de froideur qui auraient pu ébranler ma croyance que j'étais pour elle

un être différent des autres, si cette croyance avait pris sa source

dans un amour que Gilberte aurait eu pour moi, et non pas, comme cela

était, dans l'amour que j'avais pour elle, ce qui la rendait autrement

résistante, puisque cela la faisait dépendre de la manière même dont

j'étais obligé, par une nécessité intérieure, de penser à Gilberte.

Mais les sentiments que je ressentais pour elle, moi-même je ne les

lui avais pas encore déclarés. Certes, à toutes les pages de mes

cahiers, j'écrivais indéfiniment son nom et son adresse, mais à la vue

de ces vagues lignes que je traçais sans qu'elle pensât pour cela à

moi, qui lui faisaient prendre autour de moi tant de place apparente

sans qu'elle fût mêlée davantage à ma vie, je me sentais découragé

parce qu'elles ne me parlaient pas de Gilberte qui ne les verrait même

pas, mais de mon propre désir qu'elles semblaient me montrer comme

quelque chose de purement personnel, d'irréel, de fastidieux et

d'impuissant. Le plus pressé était que nous nous vissions Gilberte et

moi, et que nous puissions nous faire l'aveu réciproque de notre

amour, qui jusque-là n'aurait pour ainsi dire pas commencé. Sans doute

les diverses raisons qui me rendaient si impatient de la voir auraient

été moins impérieuses pour un homme mûr. Plus tard, il arrive que

devenus habiles dans la culture de nos plaisirs, nous nous contentions

de celui que nous avons à penser à une femme comme je pensais à

Gilberte, sans être inquiets de savoir si cette image correspond à la

réalité, et aussi de celui de l'aimer sans avoir besoin d'être certain

qu'elle nous aime; ou encore que nous renoncions au plaisir de lui

avouer notre inclination pour elle, afin d'entretenir plus vivace

l'inclination qu'elle a pour nous, imitant ces jardiniers japonais qui

pour obtenir une plus belle fleur, en sacrifient plusieurs autres.

Mais à l'époque où j'aimais Gilberte, je croyais encore que l'Amour

existait réellement en dehors de nous; que, en permettant tout au plus

que nous écartions les obstacles, il offrait ses bonheurs dans un

ordre auquel on n'était pas libre de rien changer; il me semblait que

si j'avais, de mon chef, substitué à la douceur de l'aveu la

simulation de l'indifférence, je ne me serais pas seulement privé

d'une des joies dont j'avais le plus rêvé mais que je me serais

fabriqué à ma guise un amour factice et sans valeur, sans

communication avec le vrai, dont j'aurais renoncé à suivre les chemins

mystérieux et préexistants.

Mais quand j'arrivais aux Champs-Élysées,--et que d'abord j'allais

pouvoir confronter mon amour pour lui faire subir les rectifications

nécessaires à sa cause vivante, indépendante de moi--, dès que j'étais

en présence de cette Gilberte Swann sur la vue de laquelle j'avais

compté pour rafraîchir les images que ma mémoire fatiguée ne

retrouvait plus, de cette Gilberte Swann avec qui j'avais joué hier,

et que venait de me faire saluer et reconnaître un instinct aveugle

comme celui qui dans la marche nous met un pied devant l'autre avant

que nous ayons eu le temps de penser, aussitôt tout se passait comme

si elle et la fillette qui était l'objet de mes rêves avaient été deux

êtres différents. Par exemple si depuis la veille je portais dans ma

mémoire deux yeux de feu dans des joues pleines et brillantes, la

figure de Gilberte m'offrait maintenant avec insistance quelque chose

que précisément je ne m'étais pas rappelé, un certain effilement aigu

du nez qui, s'associant instantanément à d'autres traits, prenait

l'importance de ces caractères qui en histoire naturelle définissent

une espèce, et la transmuait en une fillette du genre de celles à

museau pointu. Tandis que je m'apprêtais à profiter de cet instant

désiré pour me livrer, sur l'image de Gilberte que j'avais préparée

avant de venir et que je ne retrouvais plus dans ma tête, à la mise au

point qui me permettrait dans les longues heures où j'étais seul

d'être sûr que c'était bien elle que je me rappelais, que c'était bien

mon amour pour elle que j'accroissais peu à peu comme un ouvrage qu'on

compose, elle me passait une balle; et comme le philosophe idéaliste

dont le corps tient compte du monde extérieur à la réalité duquel son

intelligence ne croit pas, le même moi qui m'avait fait la saluer

avant que je l'eusse identifiée, s'empressait de me faire saisir la

balle qu'elle me tendait (comme si elle était une camarade avec qui

j'étais venu jouer, et non une âme sœur que j'étais venu rejoindre),

me faisait lui tenir par bienséance jusqu'à l'heure où elle s'en

allait, mille propos aimables et insignifiants et m'empêchait ainsi,

ou de garder le silence pendant lequel j'aurais pu enfin remettre la

main sur l'image urgente et égarée, ou de lui dire les paroles qui

pouvaient faire faire à notre amour les progrès décisifs sur lesquels

j'étais chaque fois obligé de ne plus compter que pour l'après-midi

suivante. Il en faisait pourtant quelques-uns. Un jour que nous étions

allés avec Gilberte jusqu'à la baraque de notre marchande qui était

particulièrement aimable pour nous,--car c'était chez elle que M. Swann

faisait acheter son pain d'épices, et par hygiène, il en consommait

beaucoup, souffrant d'un eczéma ethnique et de la constipation des

Prophètes,--Gilberte me montrait en riant deux petits garçons qui

étaient comme le petit coloriste et le petit naturaliste des livres

d'enfants. Car l'un ne voulait pas d'un sucre d'orge rouge parce qu'il

préférait le violet et l'autre, les larmes aux yeux, refusait une

prune que voulait lui acheter sa bonne, parce que, finit-il par dire

d'une voix passionnée: «J'aime mieux l'autre prune, parce qu'elle a un

ver!» J'achetai deux billes d'un sou. Je regardais avec admiration,

lumineuses et captives dans une sébile isolée, les billes d'agate qui

me semblaient précieuses parce qu'elles étaient souriantes et blondes

comme des jeunes filles et parce qu'elles coûtaient cinquante centimes

pièce. Gilberte à qui on donnait beaucoup plus d'argent qu'à moi me

demanda laquelle je trouvais la plus belle. Elles avaient la

transparence et le fondu de la vie. Je n'aurais voulu lui en faire

sacrifier aucune. J'aurais aimé qu'elle pût les acheter, les délivrer

toutes. Pourtant je lui en désignai une qui avait la couleur de ses

yeux. Gilberte la prit, chercha son rayon doré, la caressa, paya sa

rançon, mais aussitôt me remit sa captive en me disant: «Tenez, elle

est à vous, je vous la donne, gardez-la comme souvenir.»

Une autre fois, toujours préoccupé du désir d'entendre la Berma dans

une pièce classique, je lui avais demandé si elle ne possédait pas une

brochure où Bergotte parlait de Racine, et qui ne se trouvait plus

dans le commerce. Elle m'avait prié de lui en rappeler le titre exact,

et le soir je lui avais adressé un petit télégramme en écrivant sur

l'enveloppe ce nom de Gilberte Swann que j'avais tant de fois tracé

sur mes cahiers. Le lendemain elle m'apporta dans un paquet noué de

faveurs mauves et scellé de cire blanche, la brochure qu'elle avait

fait chercher. «Vous voyez que c'est bien ce que vous m'avez demandé,

me dit-elle, tirant de son manchon le télégramme que je lui avais

envoyé.» Mais dans l'adresse de ce pneumatique,--qui, hier encore

n'était rien, n'était qu'un petit bleu que j'avais écrit, et qui

depuis qu'un télégraphiste l'avait remis au concierge de Gilberte et

qu'un domestique l'avait porté jusqu'à sa chambre, était devenu cette

chose sans prix, un des petits bleus qu'elle avait reçus ce

jour-là,--j'eus peine à reconnaître les lignes vaines et solitaires de

mon écriture sous les cercles imprimés qu'y avait apposés la poste,

sous les inscriptions qu'y avait ajoutées au crayon un des facteurs,

signes de réalisation effective, cachets du monde extérieur, violettes

ceintures symboliques de la vie, qui pour la première fois venaient

épouser, maintenir, relever, réjouir mon rêve.

Et il y eut un jour aussi où elle me dit: «Vous savez, vous pouvez

m'appeler Gilberte, en tous cas moi, je vous appellerai par votre nom

de baptême. C'est trop gênant.» Pourtant elle continua encore un

moment à se contenter de me dire «vous» et comme je le lui faisais

remarquer, elle sourit, et composant, construisant une phrase comme

celles qui dans les grammaires étrangères n'ont d'autre but que de

nous faire employer un mot nouveau, elle la termina par mon petit nom.

Et me souvenant plus tard de ce que j'avais senti alors, j'y ai démêlé

l'impression d'avoir été tenu un instant dans sa bouche, moi-même, nu,

sans plus aucune des modalités sociales qui appartenaient aussi, soit

à ses autres camarades, soit, quand elle disait mon nom de famille, à

mes parents, et dont ses lèvres--en l'effort qu'elle faisait, un peu

comme son père, pour articuler les mots qu'elle voulait mettre en

valeur--eurent l'air de me dépouiller, de me dévêtir, comme de sa peau

un fruit dont on ne peut avaler que la pulpe, tandis que son regard,

se mettant au même degré nouveau d'intimité que prenait sa parole,

m'atteignait aussi plus directement, non sans témoigner la conscience,

le plaisir et jusque la gratitude qu'il en avait, en se faisant

accompagner d'un sourire.

Mais au moment même, je ne pouvais apprécier la valeur de ces plaisirs

nouveaux. Ils n'étaient pas donnés par la fillette que j'aimais, au

moi qui l'aimait, mais par l'autre, par celle avec qui je jouais, à

cet autre moi qui ne possédait ni le souvenir de la vraie Gilberte, ni

le cœur indisponible qui seul aurait pu savoir le prix d'un bonheur,

parce que seul il l'avait désiré. Même après être rentré à la maison

je ne les goûtais pas, car, chaque jour, la nécessité qui me faisait

espérer que le lendemain j'aurais la contemplation exacte, calme,

heureuse de Gilberte, qu'elle m'avouerait enfin son amour, en

m'expliquant pour quelles raisons elle avait dû me le cacher

jusqu'ici, cette même nécessité me forçait à tenir le passé pour rien,

à ne jamais regarder que devant moi, à considérer les petits avantages

qu'elle m'avait donnés non pas en eux-mêmes et comme s'ils se

suffisaient, mais comme des échelons nouveaux où poser le pied, qui

allaient me permettre de faire un pas de plus en avant et d'atteindre

enfin le bonheur que je n'avais pas encore rencontré.

Si elle me donnait parfois de ces marques d'amitié, elle me faisait

aussi de la peine en ayant l'air de ne pas avoir de plaisir à me voir,

et cela arrivait souvent les jours mêmes sur lesquels j'avais le plus

compté pour réaliser mes espérances. J'étais sûr que Gilberte

viendrait aux Champs-Élysées et j'éprouvais une allégresse qui me

paraissait seulement la vague anticipation d'un grand bonheur

quand,--entrant dès le matin au salon pour embrasser maman déjà toute

prête, la tour de ses cheveux noirs entièrement construite, et ses

belles mains blanches et potelées sentant encore le savon,--j'avais

appris, en voyant une colonne de poussière se tenir debout toute seule

au-dessus du piano, et en entendant un orgue de Barbarie jouer sous la

fenêtre: «En revenant de la revue», que l'hiver recevait jusqu'au soir

la visite inopinée et radieuse d'une journée de printemps. Pendant que

nous déjeunions, en ouvrant sa croisée, la dame d'en face avait fait

décamper en un clin d'œil, d'à côté de ma chaise,--rayant d'un seul

bond toute la largeur de notre salle à manger--un rayon qui y avait

commencé sa sieste et était déjà revenu la continuer l'instant

d'après. Au collège, à la classe d'une heure, le soleil me faisait

languir d'impatience et d'ennui en laissant traîner une lueur dorée

jusque sur mon pupitre, comme une invitation à la fête où je ne

pourrais arriver avant trois heures, jusqu'au moment où Françoise

venait me chercher à la sortie, et où nous nous acheminions vers les

Champs-Élysées par les rues décorées de lumière, encombrées par la

foule, et où les balcons, descellés par le soleil et vaporeux,

flottaient devant les maisons comme des nuages d'or. Hélas! aux

Champs-Élysées je ne trouvais pas Gilberte, elle n'était pas encore

arrivée. Immobile sur la pelouse nourrie par le soleil invisible qui

çà et là faisait flamboyer la pointe d'un brin d'herbe, et sur

laquelle les pigeons qui s'y étaient posés avaient l'air de sculptures

antiques que la pioche du jardinier a ramenées à la surface d'un sol

auguste, je restais les yeux fixés sur l'horizon, je m'attendais à

tout moment à voir apparaître l'image de Gilberte suivant son

institutrice, derrière la statue qui semblait tendre l'enfant qu'elle

portait et qui ruisselait de rayons, à la bénédiction du soleil. La

vieille lectrice des Débats était assise sur son fauteuil, toujours à

la même place, elle interpellait un gardien à qui elle faisait un

geste amical de la main en lui criant: «Quel joli temps!» Et la

préposée s'étant approchée d'elle pour percevoir le prix du fauteuil,

elle faisait mille minauderies en mettant dans l'ouverture de son gant

le ticket de dix centimes comme si ç'avait été un bouquet, pour qui

elle cherchait, par amabilité pour le donateur, la place la plus

flatteuse possible. Quand elle l'avait trouvée, elle faisait exécuter

une évolution circulaire à son cou, redressait son boa, et plantait

sur la chaisière, en lui montrant le bout de papier jaune qui

dépassait sur son poignet, le beau sourire dont une femme, en

indiquant son corsage à un jeune homme, lui dit: «Vous reconnaissez

vos roses!»

J'emmenais Françoise au-devant de Gilberte jusqu'à l'Arc-de-Triomphe,

nous ne la rencontrions pas, et je revenais vers la pelouse persuadé

qu'elle ne viendrait plus, quand, devant les chevaux de bois, la

fillette à la voix brève se jetait sur moi: «Vite, vite, il y a déjà

un quart d'heure que Gilberte est arrivée. Elle va repartir bientôt.

On vous attend pour faire une partie de barres.» Pendant que je

montais l'avenue des Champs-Élysées, Gilberte était venue par la rue

Boissy-d'Anglas, Mademoiselle ayant profité du beau temps pour faire

des courses pour elle; et M. Swann allait venir chercher sa fille.

Aussi c'était ma faute; je n'aurais pas dû m'éloigner de la pelouse;

car on ne savait jamais sûrement par quel côté Gilberte viendrait, si

ce serait plus ou moins tard, et cette attente finissait par me rendre

plus émouvants, non seulement les Champs-Élysées entiers et toute la

durée de l'après-midi, comme une immense étendue d'espace et de temps

sur chacun des points et à chacun des moments de laquelle il était

possible qu'apparût l'image de Gilberte, mais encore cette image,

elle-même, parce que derrière cette image je sentais se cacher la

raison pour laquelle elle m'était décochée en plein cœur, à quatre

heures au lieu de deux heures et demie, surmontée d'un chapeau de

visite à la place d'un béret de jeu, devant les «Ambassadeurs» et non

entre les deux guignols, je devinais quelqu'une de ces occupations où

je ne pouvais suivre Gilberte et qui la forçaient à sortir ou à rester

à la maison, j'étais en contact avec le mystère de sa vie inconnue.

C'était ce mystère aussi qui me troublait quand, courant sur l'ordre

de la fillette à la voix brève pour commencer tout de suite notre

partie de barres, j'apercevais Gilberte, si vive et brusque avec nous,

faisant une révérence à la dame aux Débats (qui lui disait: «Quel beau

soleil, on dirait du feu»), lui parlant avec un sourire timide, d'un

air compassé qui m'évoquait la jeune fille différente que Gilberte

devait être chez ses parents, avec les amis de ses parents, en visite,

dans toute son autre existence qui m'échappait. Mais de cette

existence personne ne me donnait l'impression comme M. Swann qui

venait un peu après pour retrouver sa fille. C'est que lui et Mme

Swann,--parce que leur fille habitait chez eux, parce que ses études,

ses jeux, ses amitiés dépendaient d'eux--contenaient pour moi, comme

Gilberte, peut-être même plus que Gilberte, comme il convenait à des

lieux tout-puissants sur elle en qui il aurait eu sa source, un

inconnu inaccessible, un charme douloureux. Tout ce qui les concernait

était de ma part l'objet d'une préoccupation si constante que les

jours où, comme ceux-là, M. Swann (que j'avais vu si souvent autrefois

sans qu'il excitât ma curiosité, quand il était lié avec mes parents)

venait chercher Gilberte aux Champs-Élysées, une fois calmés les

battements de cœur qu'avait excités en moi l'apparition de son chapeau

gris et de son manteau à pèlerine, son aspect m'impressionnait encore

comme celui d'un personnage historique sur lequel nous venons de lire

une série d'ouvrages et dont les moindres particularités nous

passionnent. Ses relations avec le comte de Paris qui, quand j'en

entendais parler à Combray, me semblaient indifférentes, prenaient

maintenant pour moi quelque chose de merveilleux, comme si personne

d'autre n'eût jamais connu les Orléans; elles le faisaient se détacher

vivement sur le fond vulgaire des promeneurs de différentes classes

qui encombraient cette allée des Champs-Élysées, et au milieu desquels

j'admirais qu'il consentît à figurer sans réclamer d'eux d'égards

spéciaux, qu'aucun d'ailleurs ne songeait à lui rendre, tant était

profond l'incognito dont il était enveloppé.

Il répondait poliment aux saluts des camarades de Gilberte, même au

mien quoiqu'il fût brouillé avec ma famille, mais sans avoir l'air de

me connaître. (Cela me rappela qu'il m'avait pourtant vu bien souvent

à la campagne; souvenir que j'avais gardé mais dans l'ombre, parce que

depuis que j'avais revu Gilberte, pour moi Swann était surtout son

père, et non plus le Swann de Combray; comme les idées sur lesquelles

j'embranchais maintenant son nom étaient différentes des idées dans le

réseau desquelles il était autrefois compris et que je n'utilisais

plus jamais quand j'avais à penser à lui, il était devenu un

personnage nouveau; je le rattachai pourtant par une ligne

artificielle secondaire et transversale à notre invité d'autrefois; et

comme rien n'avait plus pour moi de prix que dans la mesure où mon

amour pouvait en profiter, ce fut avec un mouvement de honte et le

regret de ne pouvoir les effacer que je retrouvai les années où, aux

yeux de ce même Swann qui était en ce moment devant moi aux

Champs-Élysées et à qui heureusement Gilberte n'avait peut-être pas

dit mon nom, je m'étais si souvent le soir rendu ridicule en envoyant

demander à maman de monter dans ma chambre me dire bonsoir, pendant

qu'elle prenait le café avec lui, mon père et mes grands-parents à la

table du jardin.) Il disait à Gilberte qu'il lui permettait de faire

une partie, qu'il pouvait attendre un quart d'heure, et s'asseyant

comme tout le monde sur une chaise de fer payait son ticket de cette

main que Philippe VII avait si souvent retenue dans la sienne, tandis

que nous commencions à jouer sur la pelouse, faisant envoler les

pigeons dont les beaux corps irisés qui ont la forme d'un cœur et sont

comme les lilas du règne des oiseaux, venaient se réfugier comme en

des lieux d'asile, tel sur le grand vase de pierre à qui son bec en y

disparaissant faisait faire le geste et assignait la destination

d'offrir en abondance les fruits ou les graines qu'il avait l'air d'y

picorer, tel autre sur le front de la statue, qu'il semblait surmonter

d'un de ces objets en émail desquels la polychromie varie dans

certaines œuvres antiques la monotonie de la pierre et d'un attribut

qui, quand la déesse le porte, lui vaut une épithète particulière et

en fait, comme pour une mortelle un prénom différent, une divinité

nouvelle.

Un de ces jours de soleil qui n'avait pas réalisé mes espérances, je

n'eus pas le courage de cacher ma déception à Gilberte.

--J'avais justement beaucoup de choses à vous demander, lui dis-je. Je

croyais que ce jour compterait beaucoup dans notre amitié. Et aussitôt

arrivée, vous allez partir! Tâchez de venir demain de bonne heure, que

je puisse enfin vous parler.

Sa figure resplendit et ce fut en sautant de joie qu'elle me répondit:

--Demain, comptez-y, mon bel ami, mais je ne viendrai pas! j'ai un

grand goûter; après-demain non plus, je vais chez une amie pour voir

de ses fenêtres l'arrivée du roi Théodose, ce sera superbe, et le

lendemain encore à Michel Strogoff et puis après, cela va être bientôt

Noël et les vacances du jour de l'An. Peut-être on va m'emmener dans

le midi. Ce que ce serait chic! quoique cela me fera manquer un arbre

de Noël; en tous cas si je reste à Paris, je ne viendrai pas ici car

j'irai faire des visites avec maman. Adieu, voilà papa qui m'appelle.

Je revins avec Françoise par les rues qui étaient encore pavoisées de

soleil, comme au soir d'une fête qui est finie. Je ne pouvais pas

traîner mes jambes.

--Ça n'est pas étonnant, dit Françoise, ce n'est pas un temps de

saison, il fait trop chaud. Hélas! mon Dieu, de partout il doit y

avoir bien des pauvres malades, c'est à croire que là-haut aussi tout

se détraque.

Je me redisais en étouffant mes sanglots les mots où Gilberte avait

laissé éclater sa joie de ne pas venir de longtemps aux

Champs-Élysées. Mais déjà le charme dont, par son simple

fonctionnement, se remplissait mon esprit dès qu'il songeait à elle,

la position particulière, unique,--fût elle affligeante,--où me plaçait

inévitablement par rapport à Gilberte, la contrainte interne d'un pli

mental, avaient commencé à ajouter, même à cette marque

d'indifférence, quelque chose de romanesque, et au milieu de mes

larmes se formait un sourire qui n'était que l'ébauche timide d'un

baiser. Et quand vint l'heure du courrier, je me dis ce soir-là comme

tous les autres: Je vais recevoir une lettre de Gilberte, elle va me

dire enfin qu'elle n'a jamais cessé de m'aimer, et m'expliquera la

raison mystérieuse pour laquelle elle a été forcée de me le cacher

jusqu'ici, de faire semblant de pouvoir être heureuse sans me voir, la

raison pour laquelle elle a pris l'apparence de la Gilberte simple

camarade.

Tous les soirs je me plaisais à imaginer cette lettre, je croyais la

lire, je m'en récitais chaque phrase. Tout d'un coup je m'arrêtais

effrayé. Je comprenais que si je devais recevoir une lettre de

Gilberte, ce ne pourrait pas en tous cas être celle-là puisque c'était

moi qui venais de la composer. Et dès lors, je m'efforçais de

détourner ma pensée des mots que j'aurais aimé qu'elle m'écrivît, par

peur en les énonçant, d'exclure justement ceux-là,--les plus chers, les

plus désirés--, du champ des réalisations possibles. Même si par une

invraisemblable coïncidence, c'eût été justement la lettre que j'avais

inventée que de son côté m'eût adressée Gilberte, y reconnaissant mon

œuvre je n'eusse pas eu l'impression de recevoir quelque chose qui ne

vînt pas de moi, quelque chose de réel, de nouveau, un bonheur

extérieur à mon esprit, indépendant de ma volonté, vraiment donné par

l'amour.

En attendant je relisais une page que ne m'avait pas écrite Gilberte,

mais qui du moins me venait d'elle, cette page de Bergotte sur la

beauté des vieux mythes dont s'est inspiré Racine, et que, à côté de

la bille d'agathe, je gardais toujours auprès de moi. J'étais attendri

par la bonté de mon amie qui me l'avait fait rechercher; et comme

chacun a besoin de trouver des raisons à sa passion, jusqu'à être

heureux de reconnaître dans l'être qu'il aime des qualités que la

littérature ou la conversation lui ont appris être de celles qui sont

dignes d'exciter l'amour, jusqu'à les assimiler par imitation et en

faire des raisons nouvelles de son amour, ces qualités fussent-elles

les plus oppressées à celles que cet amour eût recherchées tant qu'il

était spontané--comme Swann autrefois le caractère esthétique de la

beauté d'Odette,--moi, qui avais d'abord aimé Gilberte, dès Combray, à

cause de tout l'inconnu de sa vie, dans lequel j'aurais voulu me

précipiter, m'incarner, en délaissant la mienne qui ne m'était plus

rien, je pensais maintenant comme à un inestimable avantage, que de

cette mienne vie trop connue, dédaignée, Gilberte pourrait devenir un

jour l'humble servante, la commode et confortable collaboratrice, qui

le soir m'aidant dans mes travaux, collationnerait pour moi des

brochures. Quant à Bergotte, ce vieillard infiniment sage et presque

divin à cause de qui j'avais d'abord aimé Gilberte, avant même de

l'avoir vue, maintenant c'était surtout à cause de Gilberte que je

l'aimais. Avec autant de plaisir que les pages qu'il avait écrites sur

Racine, je regardais le papier fermé de grands cachets de cire blancs

et noué d'un flot de rubans mauves dans lequel elle me les avait

apportées. Je baisais la bille d'agate qui était la meilleure part du

cœur de mon amie, la part qui n'était pas frivole, mais fidèle, et qui

bien que parée du charme mystérieux de la vie de Gilberte demeurait

près de moi, habitait ma chambre, couchait dans mon lit. Mais la

beauté de cette pierre, et la beauté aussi de ces pages de Bergotte,

que j'étais heureux d'associer à l'idée de mon amour pour Gilberte

comme si dans les moments où celui-ci ne m'apparaissait plus que comme

un néant, elles lui donnaient une sorte de consistance, je

m'apercevais qu'elles étaient antérieures à cet amour, qu'elles ne lui

ressemblaient pas, que leurs éléments avaient été fixés par le talent

ou par les lois minéralogiques avant que Gilberte ne me connût, que

rien dans le livre ni dans la pierre n'eût été autre si Gilberte ne

m'avait pas aimé et que rien par conséquent ne m'autorisait à lire en

eux un message de bonheur. Et tandis que mon amour attendant sans

cesse du lendemain l'aveu de celui de Gilberte, annulait, défaisait

chaque soir le travail mal fait de la journée, dans l'ombre de

moi-même une ouvrière inconnue ne laissait pas au rebut les fils

arrachés et les disposait, sans souci de me plaire et de travailler à

mon bonheur, dans un ordre différent qu'elle donnait à tous ses

ouvrages. Ne portant aucun intérêt particulier à mon amour, ne

commençant pas par décider que j'étais aimé, elle recueillait les

actions de Gilberte qui m'avaient semblé inexplicables et ses fautes

que j'avais excusées. Alors les unes et les autres prenaient un sens.

Il semblait dire, cet ordre nouveau, qu'en voyant Gilberte, au lieu

qu'elle vînt aux Champs-Élysées, aller à une matinée, faire des

courses avec son institutrice et se préparer à une absence pour les

vacances du jour de l'an, j'avais tort de penser, me dire: «c'est

qu'elle est frivole ou docile.» Car elle eût cessé d'être l'un ou

l'autre si elle m'avait aimé, et si elle avait été forcée d'obéir

c'eût été avec le même désespoir que j'avais les jours où je ne la

voyais pas. Il disait encore, cet ordre nouveau, que je devais

pourtant savoir ce que c'était qu'aimer puisque j'aimais Gilberte; il

me faisait remarquer le souci perpétuel que j'avais de me faire valoir

à ses yeux, à cause duquel j'essayais de persuader à ma mère d'acheter

à Françoise un caoutchouc et un chapeau avec un plumet bleu, ou plutôt

de ne plus m'envoyer aux Champs-Élysées avec cette bonne dont je

rougissais (à quoi ma mère répondait que j'étais injuste pour

Françoise, que c'était une brave femme qui nous était dévouée), et

aussi ce besoin unique de voir Gilberte qui faisait que des mois

d'avance je ne pensais qu'à tâcher d'apprendre à quelle époque elle

quitterait Paris et où elle irait, trouvant le pays le plus agréable

un lieu d'exil si elle ne devait pas y être, et ne désirant que rester

toujours à Paris tant que je pourrais la voir aux Champs-Élysées; et

il n'avait pas de peine à me montrer que ce souci-là, ni ce besoin, je

ne les trouverais sous les actions de Gilberte. Elle au contraire

appréciait son institutrice, sans s'inquiéter de ce que j'en pensais.

Elle trouvait naturel de ne pas venir aux Champs-Élysées, si c'était

pour aller faire des emplettes avec Mademoiselle, agréable si c'était

pour sortir avec sa mère. Et à supposer même qu'elle m'eût permis

d'aller passer les vacances au même endroit qu'elle, du moins pour

choisir cet endroit elle s'occupait du désir de ses parents, de mille

amusements dont on lui avait parlé et nullement que ce fût celui où ma

famille avait l'intention de m'envoyer. Quand elle m'assurait parfois

qu'elle m'aimait moins qu'un de ses amis, moins qu'elle ne m'aimait la

veille parce que je lui avais fait perdre sa partie par une

négligence, je lui demandais pardon, je lui demandais ce qu'il fallait

faire pour qu'elle recommençât à m'aimer autant, pour qu'elle m'aimât

plus que les autres; je voulais qu'elle me dît que c'était déjà fait,

je l'en suppliais comme si elle avait pu modifier son affection pour

moi à son gré, au mien, pour me faire plaisir, rien que par les mots

qu'elle dirait, selon ma bonne ou ma mauvaise conduite. Ne savais-je

donc pas que ce que j'éprouvais, moi, pour elle, ne dépendait ni de

ses actions, ni de ma volonté?

Il disait enfin, l'ordre nouveau dessiné par l'ouvrière invisible, que

si nous pouvons désirer que les actions d'une personne qui nous a

peinés jusqu'ici n'aient pas été sincères, il y a dans leur suite une

clarté contre quoi notre désir ne peut rien et à laquelle, plutôt qu'à

lui, nous devons demander quelles seront ses actions de demain.

Ces paroles nouvelles, mon amour les entendait; elles le persuadaient

que le lendemain ne serait pas différent de ce qu'avaient été tous les

autres jours; que le sentiment de Gilberte pour moi, trop ancien déjà

pour pouvoir changer, c'était l'indifférence; que dans mon amitié avec

Gilberte, c'est moi seul qui aimais. «C'est vrai, répondait mon amour,

il n'y a plus rien à faire de cette amitié-là, elle ne changera pas.»

Alors dès le lendemain (ou attendant une fête s'il y en avait une

prochaine, un anniversaire, le nouvel an peut-être, un de ces jours

qui ne sont pas pareils aux autres, où le temps recommence sur de

nouveaux frais en rejetant l'héritage du passé, en n'acceptant pas le

legs de ses tristesses) je demandais à Gilberte de renoncer à notre

amitié ancienne et de jeter les bases d'une nouvelle amitié.

J'avais toujours à portée de ma main un plan de Paris qui, parce qu'on

pouvait y distinguer la rue où habitaient M. et Mme Swann, me semblait

contenir un trésor. Et par plaisir, par une sorte de fidélité

chevaleresque aussi, à propos de n'importe quoi, je disais le nom de

cette rue, si bien que mon père me demandait, n'étant pas comme ma

mère et ma grand'mère au courant de mon amour:

--Mais pourquoi parles-tu tout le temps de cette rue, elle n'a rien

d'extraordinaire, elle est très agréable à habiter parce qu'elle est à

deux pas du Bois, mais il y en a dix autres dans le même cas.

Je m'arrangeais à tout propos à faire prononcer à mes parents le nom

de Swann: certes je me le répétais mentalement sans cesse: mais

j'avais besoin aussi d'entendre sa sonorité délicieuse et de me faire

jouer cette musique dont la lecture muette ne me suffisait pas. Ce nom

de Swann d'ailleurs que je connaissais depuis si longtemps, était

maintenant pour moi, ainsi qu'il arrive à certains aphasiques à

l'égard des mots les plus usuels, un nom nouveau. Il était toujours

présent à ma pensée et pourtant elle ne pouvait pas s'habituer à lui.

Je le décomposais, je l'épelais, son orthographe était pour moi une

surprise. Et en même temps que d'être familier, il avait cessé de me

paraître innocent. Les joies que je prenais à l'entendre, je les

croyais si coupables, qu'il me semblait qu'on devinait ma pensée et

qu'on changeait la conversation si je cherchais à l'y amener. Je me

rabattais sur les sujets qui touchaient encore à Gilberte, je

rabâchais sans fin les mêmes paroles, et j'avais beau savoir que ce

n'était que des paroles,--des paroles prononcées loin d'elle, qu'elle

n'entendait pas, des paroles sans vertu qui répétaient ce qui était,

mais ne le pouvaient modifier,--pourtant il me semblait qu'à force de

manier, de brasser ainsi tout ce qui avoisinait Gilberte j'en ferais

peut-être sortir quelque chose d'heureux. Je redisais à mes parents

que Gilberte aimait bien son institutrice, comme si cette proposition

énoncée pour la centième fois allait avoir enfin pour effet de faire

brusquement entrer Gilberte venant à tout jamais vivre avec nous. Je

reprenais l'éloge de la vieille dame qui lisait les Débats (j'avais

insinué à mes parents que c'était une ambassadrice ou peut-être une

altesse) et je continuais à célébrer sa beauté, sa magnificence, sa

noblesse, jusqu'au jour où je dis que d'après le nom qu'avait prononcé

Gilberte elle devait s'appeler Mme Blatin.

--Oh! mais je vois ce que c'est, s'écria ma mère tandis que je me

sentais rougir de honte. À la garde! À la garde! comme aurait dit ton

pauvre grand-père. Et c'est elle que tu trouves belle! Mais elle est

horrible et elle l'a toujours été. C'est la veuve d'un huissier. Tu ne

te rappelles pas quand tu étais enfant les manèges que je faisais pour

l'éviter à la leçon de gymnastique où, sans me connaître, elle voulait

venir me parler sous prétexte de me dire que tu étais «trop beau pour

un garçon». Elle a toujours eu la rage de connaître du monde et il

faut bien qu'elle soit une espèce de folle comme j'ai toujours pensé,

si elle connaît vraiment Mme Swann. Car si elle était d'un milieu fort

commun, au moins il n'y a jamais rien eu que je sache à dire sur elle.

Mais il fallait toujours qu'elle se fasse des relations. Elle est

horrible, affreusement vulgaire, et avec cela faiseuse d'embarras.»

Quant à Swann, pour tâcher de lui ressembler, je passais tout mon

temps à table, à me tirer sur le nez et à me frotter les yeux. Mon

père disait: «cet enfant est idiot, il deviendra affreux.» J'aurais

surtout voulu être aussi chauve que Swann. Il me semblait un être si

extraordinaire que je trouvais merveilleux que des personnes que je

fréquentais le connussent aussi et que dans les hasards d'une journée

quelconque on pût être amené à le rencontrer. Et une fois, ma mère, en

train de nous raconter comme chaque soir à dîner, les courses qu'elle

avait faites dans l'après-midi, rien qu'en disant: «A ce propos,

devinez qui j'ai rencontré aux Trois Quartiers, au rayon des

parapluies: Swann», fit éclore au milieu de son récit, fort aride pour

moi, une fleur mystérieuse. Quelle mélancolique volupté, d'apprendre

que cet après-midi-là, profilant dans la foule sa forme surnaturelle,

Swann avait été acheter un parapluie. Au milieu des événements grands

et minimes, également indifférents, celui-là éveillait en moi ces

vibrations particulières dont était perpétuellement ému mon amour pour

Gilberte. Mon père disait que je ne m'intéressais à rien parce que je

n'écoutais pas quand on parlait des conséquences politiques que

pouvait avoir la visite du roi Théodose, en ce moment l'hôte de la

France et, prétendait-on, son allié. Mais combien en revanche, j'avais

envie de savoir si Swann avait son manteau à pèlerine!

--Est-ce que vous vous êtes dit bonjour? demandai-je.

--Mais naturellement, répondit ma mère qui avait toujours l'air de

craindre que si elle eût avoué que nous étions en froid avec Swann, on

eût cherché à les réconcilier plus qu'elle ne souhaitait, à cause de

Mme Swann qu'elle ne voulait pas connaître. «C'est lui qui est venu me

saluer, je ne le voyais pas.

--Mais alors, vous n'êtes pas brouillés?

--Brouillés? mais pourquoi veux-tu que nous soyons brouillés»,

répondit-elle vivement comme si j'avais attenté à la fiction de ses

bons rapports avec Swann et essayé de travailler à un «rapprochement».

--Il pourrait t'en vouloir de ne plus l'inviter.

--On n'est pas obligé d'inviter tout le monde; est-ce qu'il m'invite?

Je ne connais pas sa femme.

--Mais il venait bien à Combray.

--Eh bien oui! il venait à Combray, et puis à Paris il a autre chose à

faire et moi aussi. Mais je t'assure que nous n'avions pas du tout

l'air de deux personnes brouillées. Nous sommes restés un moment

ensemble parce qu'on ne lui apportait pas son paquet. Il m'a demandé

de tes nouvelles, il m'a dit que tu jouais avec sa fille, ajouta ma

mère, m'émerveillant du prodige que j'existasse dans l'esprit de

Swann, bien plus, que ce fût d'une façon assez complète, pour que,

quand je tremblais d'amour devant lui aux Champs-Élysées, il sût mon

nom, qui était ma mère, et pût amalgamer autour de ma qualité de

camarade de sa fille quelques renseignements sur mes grands-parents,

leur famille, l'endroit que nous habitions, certaines particularités

de notre vie d'autrefois, peut-être même inconnues de moi. Mais ma

mère ne paraissait pas avoir trouvé un charme particulier à ce rayon

des Trois Quartiers où elle avait représenté pour Swann, au moment où

il l'avait vue, une personne définie avec qui il avait des souvenirs

communs qui avaient motivé chez lui le mouvement de s'approcher

d'elle, le geste de la saluer.

Ni elle d'ailleurs ni mon père ne semblaient non plus trouver à parler

des grands-parents de Swann, du titre d'agent de change honoraire, un

plaisir qui passât tous les autres. Mon imagination avait isolé et

consacré dans le Paris social une certaine famille comme elle avait

fait dans le Paris de pierre pour une certaine maison dont elle avait

sculpté la porte cochère et rendu précieuses les fenêtres. Mais ces

ornements, j'étais seul à les voir. De même que mon père et ma mère

trouvaient la maison qu'habitait Swann pareille aux autres maisons

construites en même temps dans le quartier du Bois, de même la famille

de Swann leur semblait du même genre que beaucoup d'autres familles

d'agents de change. Ils la jugeaient plus ou moins favorablement selon

le degré où elle avait participé à des mérites communs au reste de

l'univers et ne lui trouvaient rien d'unique. Ce qu'au contraire ils y

appréciaient, ils le rencontraient à un degré égal, ou plus élevé,

ailleurs. Aussi après avoir trouvé la maison bien située, ils

parlaient d'une autre qui l'était mieux, mais qui n'avait rien à voir

avec Gilberte, ou de financiers d'un cran supérieur à son grand-père;

et s'ils avaient eu l'air un moment d'être du même avis que moi,

c'était par un malentendu qui ne tardait pas à se dissiper. C'est que,

pour percevoir dans tout ce qui entourait Gilberte, une qualité

inconnue analogue dans le monde des émotions à ce que peut être dans

celui des couleurs l'infra-rouge, mes parents étaient dépourvus de ce

sens supplémentaire et momentané dont m'avait doté l'amour.

Les jours où Gilberte m'avait annoncé qu'elle ne devait pas venir aux

Champs-Élysées, je tâchais de faire des promenades qui me

rapprochassent un peu d'elle. Parfois j'emmenais Françoise en

pèlerinage devant la maison qu'habitaient les Swann. Je lui faisais

répéter sans fin ce que, par l'institutrice, elle avait appris

relativement à Mme Swann. «Il paraît qu'elle a bien confiance à des

médailles. Jamais elle ne partira en voyage si elle a entendu la

chouette, ou bien comme un tic-tac d'horloge dans le mur, ou si elle a

vu un chat à minuit, ou si le bois d'un meuble, il a craqué. Ah! c'est

une personne très croyante!» J'étais si amoureux de Gilberte que si

sur le chemin j'apercevais leur vieux maître d'hôtel promenant un

chien, l'émotion m'obligeait à m'arrêter, j'attachais sur ses favoris

blancs des regards pleins de passion. Françoise me disait:

--Qu'est-ce que vous avez?

Puis, nous poursuivions notre route jusque devant leur porte cochère

où un concierge différent de tout concierge, et pénétré jusque dans

les galons de sa livrée du même charme douloureux que j'avais ressenti

dans le nom de Gilberte, avait l'air de savoir que j'étais de ceux à

qui une indignité originelle interdirait toujours de pénétrer dans la

vie mystérieuse qu'il était chargé de garder et sur laquelle les

fenêtres de l'entre-sol paraissaient conscientes d'être refermées,

ressemblant beaucoup moins entre la noble retombée de leurs rideaux de

mousseline à n'importe quelles autres fenêtres, qu'aux regards de

Gilberte. D'autres fois nous allions sur les boulevards et je me

postais à l'entrée de la rue Duphot; on m'avait dit qu'on pouvait

souvent y voir passer Swann se rendant chez son dentiste; et mon

imagination différenciait tellement le père de Gilberte du reste de

l'humanité, sa présence au milieu du monde réel y introduisait tant de

merveilleux, que, avant même d'arriver à la Madeleine, j'étais ému à

la pensée d'approcher d'une rue où pouvait se produire inopinément

l'apparition surnaturelle.

Mais le plus souvent,--quand je ne devais pas voir Gilberte--comme

j'avais appris que Mme Swann se promenait presque chaque jour dans

l'allée «des Acacias», autour du grand Lac, et dans l'allée de la

«Reine Marguerite», je dirigeais Françoise du côté du bois de

Boulogne. Il était pour moi comme ces jardins zoologiques où l'on voit

rassemblés des flores diverses et des paysages opposés; où, après une

colline on trouve une grotte, un pré, des rochers, une rivière, une

fosse, une colline, un marais, mais où l'on sait qu'ils ne sont là que

pour fournir aux ébats de l'hippopotame, des zèbres, des crocodiles,

des lapins russes, des ours et du héron, un milieu approprié ou un

cadre pittoresque; lui, le Bois, complexe aussi, réunissant des petits

mondes divers et clos,--faisant succéder quelque ferme plantée d'arbres

rouges, de chênes d'Amérique, comme une exploitation agricole dans la

Virginie, à une sapinière au bord du lac, ou à une futaie d'où surgit

tout à coup dans sa souple fourrure, avec les beaux yeux d'une bête,

quelque promeneuse rapide,--il était le Jardin des femmes; et,--comme

l'allée de Myrtes de l'Enéide,--plantée pour elles d'arbres d'une seule

essence, l'allée des Acacias était fréquentée par les Beautés

célèbres. Comme, de loin, la culmination du rocher d'où elle se jette

dans l'eau, transporte de joie les enfants qui savent qu'ils vont voir

l'otarie, bien avant d'arriver à l'allée des Acacias, leur parfum qui,

irradiant alentour, faisait sentir de loin l'approche et la

singularité d'une puissante et molle individualité végétale; puis,

quand je me rapprochais, le faîte aperçu de leur frondaison légère et

mièvre, d'une élégance facile, d'une coupe coquette et d'un mince

tissu, sur laquelle des centaines de fleurs s'étaient abattues comme

des colonies ailées et vibratiles de parasites précieux; enfin jusqu'à

leur nom féminin, désœuvré et doux, me faisaient battre le cœur mais

d'un désir mondain, comme ces valses qui ne nous évoquent plus que le

nom des belles invitées que l'huissier annonce à l'entrée d'un bal. On

m'avait dit que je verrais dans l'allée certaines élégantes que, bien

qu'elles n'eussent pas toutes été épousées, l'on citait habituellement

à côté de Mme Swann, mais le plus souvent sous leur nom de guerre;

leur nouveau nom, quand il y en avait un, n'était qu'une sorte

d'incognito que ceux qui voulaient parler d'elles avaient soin de

lever pour se faire comprendre. Pensant que le Beau--dans l'ordre des

élégances féminines--était régi par des lois occultes à la connaissance

desquelles elles avaient été initiées, et qu'elles avaient le pouvoir

de le réaliser, j'acceptais d'avance comme une révélation l'apparition

de leur toilette, de leur attelage, de mille détails au sein desquels

je mettais ma croyance comme une âme intérieure qui donnait la

cohésion d'un chef-d'œuvre à cet ensemble éphémère et mouvant. Mais

c'est Mme Swann que je voulais voir, et j'attendais qu'elle passât,

ému comme si ç'avait été Gilberte, dont les parents, imprégnés comme

tout ce qui l'entourait, de son charme, excitaient en moi autant

d'amour qu'elle, même un trouble plus douloureux (parce que leur point

de contact avec elle était cette partie intestine de sa vie qui

m'était interdite), et enfin (car je sus bientôt, comme on le verra,

qu'ils n'aimaient pas que je jouasse avec elle), ce sentiment de

vénération que nous vouons toujours à ceux qui exercent sans frein la

puissance de nous faire du mal.

J'assignais la première place à la simplicité, dans l'ordre des

mérites esthétiques et des grandeurs mondaines quand j'apercevais Mme

Swann à pied, dans une polonaise de drap, sur la tête un petit toquet

agrémenté d'une aile de lophophore, un bouquet de violettes au

corsage, pressée, traversant l'allée des Acacias comme si ç'avait été

seulement le chemin le plus court pour rentrer chez elle et répondant

d'un clin d'œil aux messieurs en voiture qui, reconnaissant de loin

sa silhouette, la saluaient et se disaient que personne n'avait autant

de chic. Mais au lieu de la simplicité, c'est le faste que je mettais

au plus haut rang, si, après que j'avais forcé Françoise, qui n'en

pouvait plus et disait que les jambes «lui rentraient», à faire les

cent pas pendant une heure, je voyais enfin, débouchant de l'allée qui

vient de la Porte Dauphine--image pour moi d'un prestige royal, d'une

arrivée souveraine telle qu'aucune reine véritable n'a pu m'en donner

l'impression dans la suite, parce que j'avais de leur pouvoir une

notion moins vague et plus expérimentale,--emportée par le vol de deux

chevaux ardents, minces et contournés comme on en voit dans les

dessins de Constantin Guys, portant établi sur son siège un énorme

cocher fourré comme un cosaque, à côté d'un petit groom rappelant le

«tigre» de «feu Baudenord», je voyais--ou plutôt je sentais imprimer sa

forme dans mon cœur par une nette et épuisante blessure--une

incomparable victoria, à dessein un peu haute et laissant passer à

travers son luxe «dernier cri» des allusions aux formes anciennes, au

fond de laquelle reposait avec abandon Mme Swann, ses cheveux

maintenant blonds avec une seule mèche grise ceints d'un mince bandeau

de fleurs, le plus souvent des violettes, d'où descendaient de longs

voiles, à la main une ombrelle mauve, aux lèvres un sourire ambigu où

je ne voyais que la bienveillance d'une Majesté et où il y avait

surtout la provocation de la cocotte, et qu'elle inclinait avec

douceur sur les personnes qui la saluaient. Ce sourire en réalité

disait aux uns: «Je me rappelle très bien, c'était exquis!»; à

d'autres: «Comme j'aurais aimé! ç'a été la mauvaise chance!»; à

d'autres: «Mais si vous voulez! Je vais suivre encore un moment la

file et dès que je pourrai, je couperai.» Quand passaient des

inconnus, elle laissait cependant autour de ses lèvres un sourire

oisif, comme tourné vers l'attente ou le souvenir d'un ami et qui

faisait dire: «Comme elle est belle!» Et pour certains hommes

seulement elle avait un sourire aigre, contraint, timide et froid et

qui signifiait: «Oui, rosse, je sais que vous avez une langue de

vipère, que vous ne pouvez pas vous tenir de parler! Est-ce que je

m'occupe de vous, moi!» Coquelin passait en discourant au milieu

d'amis qui l'écoutaient et faisait avec la main à des personnes en

voiture, un large bonjour de théâtre. Mais je ne pensais qu'à Mme

Swann et je faisais semblant de ne pas l'avoir vue, car je savais

qu'arrivée à la hauteur du Tir aux pigeons elle dirait à son cocher de

couper la file et de l'arrêter pour qu'elle pût descendre l'allée à

pied. Et les jours où je me sentais le courage de passer à côté

d'elle, j'entraînais Françoise dans cette direction. A un moment en

effet, c'est dans l'allée des piétons, marchant vers nous que

j'apercevais Mme Swann laissant s'étaler derrière elle la longue

traîne de sa robe mauve, vêtue, comme le peuple imagine les reines,

d'étoffes et de riches atours que les autres femmes ne portaient pas,

abaissant parfois son regard sur le manche de son ombrelle, faisant

peu attention aux personnes qui passaient, comme si sa grande affaire

et son but avaient été de prendre de l'exercice, sans penser qu'elle

était vue et que toutes les têtes étaient tournées vers elle. Parfois

pourtant quand elle s'était retournée pour appeler son lévrier, elle

jetait imperceptiblement un regard circulaire autour d'elle.

Ceux même qui ne la connaissaient pas étaient avertis par quelque

chose de singulier et d'excessif--ou peut-être par une radiation

télépathique comme celles qui déchaînaient des applaudissements dans

la foule ignorante aux moments où la Berma était sublime,--que ce

devait être quelque personne connue. Ils se demandaient: «Qui

est-ce?», interrogeaient quelquefois un passant, ou se promettaient de

se rappeler la toilette comme un point de repère pour des amis plus

instruits qui les renseigneraient aussitôt. D'autres promeneurs,

s'arrêtant à demi, disaient:

--«Vous savez qui c'est? Mme Swann! Cela ne vous dit rien? Odette de

Crécy?»

--«Odette de Crécy? Mais je me disais aussi, ces yeux tristes... Mais

savez-vous qu'elle ne doit plus être de la première jeunesse! Je me

rappelle que j'ai couché avec elle le jour de la démission de

Mac-Mahon.»

--«Je crois que vous ferez bien de ne pas le lui rappeler. Elle est

maintenant Mme Swann, la femme d'un monsieur du Jockey, ami du prince

de Galles. Elle est du reste encore superbe.»

--«Oui, mais si vous l'aviez connue à ce moment-là, ce qu'elle était

jolie! Elle habitait un petit hôtel très étrange avec des

chinoiseries. Je me rappelle que nous étions embêtés par le bruit des

crieurs de journaux, elle a fini par me faire lever.»

Sans entendre les réflexions, je percevais autour d'elle le murmure

indistinct de la célébrité. Mon cœur battait d'impatience quand je

pensais qu'il allait se passer un instant encore avant que tous ces

gens, au milieu desquels je remarquais avec désolation que n'était pas

un banquier mulâtre par lequel je me sentais méprisé, vissent le jeune

homme inconnu auquel ils ne prêtaient aucune attention, saluer (sans

la connaître, à vrai dire, mais je m'y croyais autorisé parce que mes

parents connaissaient son mari et que j'étais le camarade de sa

fille), cette femme dont la réputation de beauté, d'inconduite et

d'élégance était universelle. Mais déjà j'étais tout près de Mme

Swann, alors je lui tirais un si grand coup de chapeau, si étendu, si

prolongé, qu'elle ne pouvait s'empêcher de sourire. Des gens riaient.

Quant à elle, elle ne m'avait jamais vu avec Gilberte, elle ne savait

pas mon nom, mais j'étais pour elle--comme un des gardes du Bois, ou le

batelier ou les canards du lac à qui elle jetait du pain--un des

personnages secondaires, familiers, anonymes, aussi dénués de

caractères individuels qu'un «emploi de théâtre», de ses promenades au

bois. Certains jours où je ne l'avais pas vue allée des Acacias, il

m'arrivait de la rencontrer dans l'allée de la Reine-Marguerite où

vont les femmes qui cherchent à être seules, ou à avoir l'air de

chercher à l'être; elle ne le restait pas longtemps, bientôt rejointe

par quelque ami, souvent coiffé d'un «tube» gris, que je ne

connaissais pas et qui causait longuement avec elle, tandis que leurs

deux voitures suivaient.

Cette complexité du bois de Boulogne qui en fait un lieu factice et,

dans le sens zoologique ou mythologique du mot, un Jardin, je l'ai

retrouvée cette année comme je le traversais pour aller à Trianon, un

des premiers matins de ce mois de novembre où, à Paris, dans les

maisons, la proximité et la privation du spectacle de l'automne qui

s'achève si vite sans qu'on y assiste, donnent une nostalgie, une

véritable fièvre des feuilles mortes qui peut aller jusqu'à empêcher

de dormir. Dans ma chambre fermée, elles s'interposaient depuis un

mois, évoquées par mon désir de les voir, entre ma pensée et n'importe

quel objet auquel je m'appliquais, et tourbillonnaient comme ces

taches jaunes qui parfois, quoi que nous regardions, dansent devant

nos yeux. Et ce matin-là, n'entendant plus la pluie tomber comme les

jours précédents, voyant le beau temps sourire aux coins des rideaux

fermés comme aux coins d'une bouche close qui laisse échapper le

secret de son bonheur, j'avais senti que ces feuilles jaunes, je

pourrais les regarder traversées par la lumière, dans leur suprême

beauté; et ne pouvant pas davantage me tenir d'aller voir des arbres

qu'autrefois, quand le vent soufflait trop fort dans ma cheminée, de

partir pour le bord de la mer, j'étais sorti pour aller à Trianon, en

passant par le bois de Boulogne. C'était l'heure et c'était la saison

où le Bois semble peut-être le plus multiple, non seulement parce

qu'il est plus subdivisé, mais encore parce qu'il l'est autrement.

Même dans les parties découvertes où l'on embrasse un grand espace, çà

et là, en face des sombres masses lointaines des arbres qui n'avaient

pas de feuilles ou qui avaient encore leurs feuilles de l'été, un

double rang de marronniers orangés semblait, comme dans un tableau à

peine commencé, avoir seul encore été peint par le décorateur qui

n'aurait pas mis de couleur sur le reste, et tendait son allée en

pleine lumière pour la promenade épisodique de personnages qui ne

seraient ajoutés que plus tard.

Plus loin, là où toutes leurs feuilles vertes couvraient les arbres,

un seul, petit, trapu, étêté et têtu, secouait au vent une vilaine

chevelure rouge. Ailleurs encore c'était le premier éveil de ce mois

de mai des feuilles, et celles d'un empelopsis merveilleux et

souriant, comme une épine rose de l'hiver, depuis le matin même

étaient tout en fleur. Et le Bois avait l'aspect provisoire et factice

d'une pépinière ou d'un parc, où soit dans un intérêt botanique, soit

pour la préparation d'une fête, on vient d'installer, au milieu des

arbres de sorte commune qui n'ont pas encore été déplantés, deux ou

trois espèces précieuses aux feuillages fantastiques et qui semblent

autour d'eux réserver du vide, donner de l'air, faire de la clarté.

Ainsi c'était la saison où le Bois de Boulogne trahit le plus

d'essences diverses et juxtapose le plus de parties distinctes en un

assemblage composite. Et c'était aussi l'heure. Dans les endroits où

les arbres gardaient encore leurs feuilles, ils semblaient subir une

altération de leur matière à partir du point où ils étaient touchés

par la lumière du soleil, presque horizontale le matin comme elle le

redeviendrait quelques heures plus tard au moment où dans le

crépuscule commençant, elle s'allume comme une lampe, projette à

distance sur le feuillage un reflet artificiel et chaud, et fait

flamber les suprêmes feuilles d'un arbre qui reste le candélabre

incombustible et terne de son faîte incendié. Ici, elle épaississait

comme des briques, et, comme une jaune maçonnerie persane à dessins

bleus, cimentait grossièrement contre le ciel les feuilles des

marronniers, là au contraire les détachait de lui, vers qui elles

crispaient leurs doigts d'or. A mi-hauteur d'un arbre habillé de vigne

vierge, elle greffait et faisait épanouir, impossible à discerner

nettement dans l'éblouissement, un immense bouquet comme de fleurs

rouges, peut-être une variété d'œillet. Les différentes parties du

Bois, mieux confondues l'été dans l'épaisseur et la monotonie des

verdures se trouvaient dégagées. Des espaces plus éclaircis laissaient

voir l'entrée de presque toutes, ou bien un feuillage somptueux la

désignait comme une oriflamme. On distinguait, comme sur une carte en

couleur, Armenonville, le Pré Catelan, Madrid, le Champ de courses,

les bords du Lac. Par moments apparaissait quelque construction

inutile, une fausse grotte, un moulin à qui les arbres en s'écartant

faisaient place ou qu'une pelouse portait en avant sur sa moelleuse

plateforme. On sentait que le Bois n'était pas qu'un bois, qu'il

répondait à une destination étrangère à la vie de ses arbres,

l'exaltation que j'éprouvais n'était pas causée que par l'admiration

de l'automne, mais par un désir. Grande source d'une joie que l'âme

ressent d'abord sans en reconnaître la cause, sans comprendre que rien

au dehors ne la motive. Ainsi regardais-je les arbres avec une

tendresse insatisfaite qui les dépassait et se portait à mon insu vers

ce chef-d'œuvre des belles promeneuses qu'ils enferment chaque jour

pendant quelques heures. J'allais vers l'allée des Acacias. Je

traversais des futaies où la lumière du matin qui leur imposait des

divisions nouvelles, émondait les arbres, mariait ensemble les tiges

diverses et composait des bouquets. Elle attirait adroitement à elle

deux arbres; s'aidant du ciseau puissant du rayon et de l'ombre, elle

retranchait à chacun une moitié de son tronc et de ses branches, et,

tressant ensemble les deux moitiés qui restaient, en faisait soit un

seul pilier d'ombre, que délimitait l'ensoleillement d'alentour, soit

un seul fantôme de clarté dont un réseau d'ombre noire cernait le

factice et tremblant contour. Quand un rayon de soleil dorait les plus

hautes branches, elles semblaient, trempées d'une humidité

étincelante, émerger seules de l'atmosphère liquide et couleur

d'émeraude où la futaie tout entière était plongée comme sous la mer.

Car les arbres continuaient à vivre de leur vie propre et quand ils

n'avaient plus de feuilles, elle brillait mieux sur le fourreau de

velours vert qui enveloppait leurs troncs ou dans l'émail blanc des

sphères de gui qui étaient semées au faîte des peupliers, rondes comme

le soleil et la lune dans la Création de Michel-Ange. Mais forcés

depuis tant d'années par une sorte de greffe à vivre en commun avec la

femme, ils m'évoquaient la dryade, la belle mondaine rapide et colorée

qu'au passage ils couvrent de leurs branches et obligent à ressentir

comme eux la puissance de la saison; ils me rappelaient le temps

heureux de ma croyante jeunesse, quand je venais avidement aux lieux

où des chefs-d'œuvre d'élégance féminine se réaliseraient pour

quelques instants entre les feuillages inconscients et complices. Mais

la beauté que faisaient désirer les sapins et les acacias du bois de

Boulogne, plus troublants en cela que les marronniers et les lilas de

Trianon que j'allais voir, n'était pas fixée en dehors de moi dans les

souvenirs d'une époque historique, dans des œuvres d'art, dans un

petit temple à l'amour au pied duquel s'amoncellent les feuilles

palmées d'or. Je rejoignis les bords du Lac, j'allai jusqu'au Tir aux

pigeons. L'idée de perfection que je portais en moi, je l'avais prêtée

alors à la hauteur d'une victoria, à la maigreur de ces chevaux

furieux et légers comme des guêpes, les yeux injectés de sang comme

les cruels chevaux de Diomède, et que maintenant, pris d'un désir de

revoir ce que j'avais aimé, aussi ardent que celui qui me poussait

bien des années auparavant dans ces mêmes chemins, je voulais avoir de

nouveau sous les yeux au moment où l'énorme cocher de Mme Swann,

surveillé par un petit groom gros comme le poing et aussi enfantin que

saint Georges, essayait de maîtriser leurs ailes d'acier qui se

débattaient effarouchées et palpitantes. Hélas! il n'y avait plus que

des automobiles conduites par des mécaniciens moustachus

qu'accompagnaient de grands valets de pied. Je voulais tenir sous les

yeux de mon corps pour savoir s'ils étaient aussi charmants que les

voyaient les yeux de ma mémoire, de petits chapeaux de femmes si bas

qu'ils semblaient une simple couronne. Tous maintenant étaient

immenses, couverts de fruits et de fleurs et d'oiseaux variés. Au lieu

des belles robes dans lesquelles Mme Swann avait l'air d'une reine,

des tuniques gréco-saxonnes relevaient avec les plis des Tanagra, et

quelquefois dans le style du Directoire, des chiffrons liberty semés

de fleurs comme un papier peint. Sur la tête des messieurs qui

auraient pu se promener avec Mme Swann dans l'allée de la

Reine-Marguerite, je ne trouvais pas le chapeau gris d'autrefois, ni

même un autre. Ils sortaient nu-tête. Et toutes ces parties nouvelles

du spectacle, je n'avais plus de croyance à y introduire pour leur

donner la consistance, l'unité, l'existence; elles passaient éparses

devant moi, au hasard, sans vérité, ne contenant en elles aucune

beauté que mes yeux eussent pu essayer comme autrefois de composer.

C'étaient des femmes quelconques, en l'élégance desquelles je n'avais

aucune foi et dont les toilettes me semblaient sans importance. Mais

quand disparaît une croyance, il lui survit--et de plus en plus vivace

pour masquer le manque de la puissance que nous avons perdue de donner

de la réalité à des choses nouvelles--un attachement fétichiste aux

anciennes qu'elle avait animées, comme si c'était en elles et non en

nous que le divin résidait et si notre incrédulité actuelle avait une

cause contingente, la mort des Dieux.

Quelle horreur! me disais-je: peut-on trouver ces automobiles

élégantes comme étaient les anciens attelages? je suis sans doute déjà

trop vieux--mais je ne suis pas fait pour un monde où les femmes

s'entravent dans des robes qui ne sont pas même en étoffe. A quoi bon

venir sous ces arbres, si rien n'est plus de ce qui s'assemblait sous

ces délicats feuillages rougissants, si la vulgarité et la folie ont

remplacé ce qu'ils encadraient d'exquis. Quelle horreur! Ma

consolation c'est de penser aux femmes que j'ai connues, aujourd'hui

qu'il n'y a plus d'élégance. Mais comment des gens qui contemplent ces

horribles créatures sous leurs chapeaux couverts d'une volière ou d'un

potager, pourraient-ils même sentir ce qu'il y avait de charmant à

voir Mme Swann coiffée d'une simple capote mauve ou d'un petit chapeau

que dépassait une seule fleur d'iris toute droite. Aurais-je même pu

leur faire comprendre l'émotion que j'éprouvais par les matins d'hiver

à rencontrer Mme Swann à pied, en paletot de loutre, coiffée d'un

simple béret que dépassaient deux couteaux de plumes de perdrix, mais

autour de laquelle la tiédeur factice de son appartement était

évoquée, rien que par le bouquet de violettes qui s'écrasait à son

corsage et dont le fleurissement vivant et bleu en face du ciel gris,

de l'air glacé, des arbres aux branches nues, avait le même charme de

ne prendre la saison et le temps que comme un cadre, et de vivre dans

une atmosphère humaine, dans l'atmosphère de cette femme, qu'avaient

dans les vases et les jardinières de son salon, près du feu allumé,

devant le canapé de soie, les fleurs qui regardaient par la fenêtre

close la neige tomber? D'ailleurs il ne m'eût pas suffi que les

toilettes fussent les mêmes qu'en ces années-là. A cause de la

solidarité qu'ont entre elles les différentes parties d'un souvenir et

que notre mémoire maintient équilibrées dans un assemblage où il ne

nous est pas permis de rien distraire, ni refuser, j'aurais voulu

pouvoir aller finir la journée chez une de ces femmes, devant une

tasse de thé, dans un appartement aux murs peints de couleurs sombres,

comme était encore celui de Mme Swann (l'année d'après celle où se

termine la première partie de ce récit) et où luiraient les feux

orangés, la rouge combustion, la flamme rose et blanche des

chrysanthèmes dans le crépuscule de novembre pendant des instants

pareils à ceux où (comme on le verra plus tard) je n'avais pas su

découvrir les plaisirs que je désirais. Mais maintenant, même ne me

conduisant à rien, ces instants me semblaient avoir eu eux-mêmes assez

de charme. Je voudrais les retrouver tels que je me les rappelais.

Hélas! il n'y avait plus que des appartements Louis XVI tout blancs,

émaillés d'hortensias bleus. D'ailleurs, on ne revenait plus à Paris

que très tard. Mme Swann m'eût répondu d'un château qu'elle ne

rentrerait qu'en février, bien après le temps des chrysanthèmes, si je

lui avais demandé de reconstituer pour moi les éléments de ce souvenir

que je sentais attaché à une année lointaine, à un millésime vers

lequel il ne m'était pas permis de remonter, les éléments de ce désir

devenu lui-même inaccessible comme le plaisir qu'il avait jadis

vainement poursuivi. Et il m'eût fallu aussi que ce fussent les mêmes

femmes, celles dont la toilette m'intéressait parce que, au temps où

je croyais encore, mon imagination les avait individualisées et les

avait pourvues d'une légende. Hélas! dans l'avenue des Acacias--l'allée

de Myrtes--j'en revis quelques-unes, vieilles, et qui n'étaient plus

que les ombres terribles de ce qu'elles avaient été, errant, cherchant

désespérément on ne sait quoi dans les bosquets virgiliens. Elles

avaient fui depuis longtemps que j'étais encore à interroger vainement

les chemins désertés. Le soleil s'était caché. La nature recommençait

à régner sur le Bois d'où s'était envolée l'idée qu'il était le Jardin

élyséen de la Femme; au-dessus du moulin factice le vrai ciel était

gris; le vent ridait le Grand Lac de petites vaguelettes, comme un

lac; de gros oiseaux parcouraient rapidement le Bois, comme un bois,

et poussant des cris aigus se posaient l'un après l'autre sur les

grands chênes qui sous leur couronne druidique et avec une majesté

dodonéenne semblaient proclamer le vide inhumain de la forêt

désaffectée, et m'aidaient à mieux comprendre la contradiction que

c'est de chercher dans la réalité les tableaux de la mémoire, auxquels

manquerait toujours le charme qui leur vient de la mémoire même et de

n'être pas perçus par les sens. La réalité que j'avais connue

n'existait plus. Il suffisait que Mme Swann n'arrivât pas toute

pareille au même moment, pour que l'Avenue fût autre. Les lieux que

nous avons connus n'appartiennent pas qu'au monde de l'espace où nous

les situons pour plus de facilité. Ils n'étaient qu'une mince tranche

au milieu d'impressions contiguës qui formaient notre vie d'alors; le

souvenir d'une certaine image n'est que le regret d'un certain

instant; et les maisons, les routes, les avenues, sont fugitives,

hélas, comme les années.